







BULLETIN DES ARTS

GUIDE DES AMATEURS
DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, LIVRES,
Manuscrits, Autographes, Médailles et Antiquités,

SOUS LA DIRECTION
DU BIBLIOPHILE JACOB.

VI^e année.—Tome VI.

1847—1848.

PARIS.

**ADMINISTRATION DE L'ALLIANCE DES ARTS,
RUE MONTMARTRE, 178.**

1847

BULLETIN
DES ARTS

CLIQUE DES AMATEURS

DE TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES, LIVRES,

Manuscrits, Autographes, Médailles et Antiquités.

SOUS LA DIRECTION

DE BIBLIOPHILE JACOB.

VI^e année. — Tome VI.

1847—1848

PARIS.

ADMINISTRATION DE L'ALLIANCE DES ARTS.

RUE MONTMARTRE, 178.

Imprimerie de HENNUYER et Co, Rue Lemercier, 24. Batignolles.

BULLETIN DES ARTS.

10 JUILLET 1847.

LÉGISLATION NOUVELLE

SUR LES DÉCOUVERTES DES MÉDAILLES ET DE MONUMENTS ANTIQUES.

Nous avons déjà demandé une loi qui eût pour objet de conserver, au profit de l'État, les médailles et les monuments antiques que le hasard fait découvrir tous les jours dans nos villes et dans nos campagnes. Cette loi devient de plus en plus nécessaire, parce que les trouvailles deviennent plus nombreuses, sans exciter plus d'intérêt de la part de l'administration publique. On peut dire que l'antiquité et le moyen âge sont une mine abondante, dont l'exploitation se fait mal par toute la France, et qui, laissée à la merci de tous, n'offre aucun avantage pour la science. Nous ne devons pas attendre que cette mine soit épuisée, pour en réglementer l'extraction et pour en sauver les trésors.

C'est au moment où le sol de la France va se trouver remué en tous sens par les travaux des chemins de fer, que nous faisons valoir l'utilité et l'opportunité d'une loi qui créerait partout des Musées archéologiques. Autrefois, sans doute, les découvertes de médailles et de monuments antiques étaient assez fréquentes, et le gouvernement ne s'en préoccupait pas plus qu'il ne fait aujourd'hui : aussi la plupart de ces découvertes furent-elles comme non avenues. On ne saurait apprécier combien de médailles précieuses ont été livrées à la fonte, combien de rares et curieux monuments ont été dispersés, négligés ou détruits. Ce sont là des pertes irréparables, qu'explique d'ailleurs le petit nombre de collections publiques et particulières à cette époque. On comprend l'indifférence de nos ancêtres pour ce qu'ils ne connaissaient pas. Rappelons-nous le coq de la fable qui trouve une perle : *Le moindre grain de mil serait mieux son affaire.*

Le goût des collections archéologiques ne remonte pas au delà du seizième siècle, en France, et encore ne commencèrent-elles à se multiplier que vers le milieu du dix-septième. Ce goût-là nous est venu évidemment des Italiens, qui l'avaient pris en étudiant leur ori-

gine et leur histoire, en vivant au milieu des souvenirs de l'antiquité romaine. Les premiers archéologues français se formèrent à la suite de l'expédition de Charles VIII, et leur exemple ne se répandit que lentement à la cour et dans les Universités. Le cardinal d'Amboise, Diane de Poitiers, François I^{er}, Catherine de Médicis, le cardinal de Lorraine, furent des coliecteurs plus magnifiques qu'intelligents ; quelques écrivains, qui s'occupèrent alors de numismatique et d'archéologie, possédaient probablement les objets qu'ils ont décrits : Guillaume Budé, Guillaume Paradin, Lepois, Thevet et d'autres eurent des collections qui ne valaient pas celles du temps de Louis XIII. Ce fut seulement sous ce règne que la mode se déclara en faveur des collections ; les savants, tels que Peiresc, Petau, Guy-Patin, etc., donnèrent l'impulsion, et les gens riches, même les plus ignorants, se firent honneur d'avoir un cabinet d'antiques, ainsi qu'une bibliothèque ; ils ne se servaient pas de l'une plus que de l'autre, mais du moins ils conservaient et ils invitaient à conserver.

Les collections publiques n'existaient pas encore, hormis celles du roi, des princes et princesses, des grands seigneurs, etc., qui en permettaient l'usage aux érudits, avec cette libéralité qu'on appellerait duperie dans notre âge d'égoïsme. Il n'y avait pas lieu, en cet état de choses, de protéger par une loi les médailles et les monuments antiques qu'on exhumait. Si la découverte était importante, le roi pouvait toujours la revendiquer pour son propre compte, ce qui arriva plusieurs fois ; dans les autres cas, le propriétaire foncier avait son droit féodal sur la terre et sur tout ce qu'elle renfermait. Mais il est vrai de dire que le trouveur, en dépit des us et coutumes de la féodalité, ne manquait pas de s'approprier sa trouvaille, pourvu qu'il en soupçonnât le mérite. On vendait les médailles d'or et d'argent à l'orfèvre, qui les fondait sans scrupule et sans regret ; quant aux objets en plomb, en fer et en cuivre, on ne s'en souciait pas plus que des monuments de marbre et de pierre qui ne semblaient bons qu'à fournir des matériaux de construction.

Eh bien ! voilà ce qui se passe encore de nos jours, malgré la création des Musées publics, malgré l'accroissement des collections particulières, malgré le développement de l'instruction populaire. La cupidité, d'une part, et l'insouciance, de l'autre, concourent à la destruction des monuments antiques. Tout ce qui est or et argent s'en va naturellement chez l'orfèvre ; le cuivre et les autres métaux se rendent à la fonderie ; le marbre et la pierre font du plâtre ou du moellon. Le Comité des monuments historiques, il faut l'avouer, vient quelquefois en aide à la pierre et au marbre,

mais il ne peut rien en faveur des métaux, faute de fonds suffisants plutôt que faute de sympathie et de zèle. Le budget de ce Comité s'élève à peine à 200,000 fr., pour réparer, restaurer, consolider et conserver les grands monuments de l'architecture nationale, et l'on estime à une somme supérieure la valeur brute des médailles et des antiquités que chaque année voit extraire du sol. Le paysan, plus avare et plus défiant que jamais, aime mieux vendre sa trouvaille à l'orfèvre qu'à l'amateur, parce qu'il se croit plus sûr de n'être pas trompé quant au poids et à la qualité du métal; l'orfèvre fond presque toujours ce qu'il achète ainsi, pour ne pas perdre l'intérêt de son argent. Les objets de métal commun, vendus aussi au poids avec la vieille ferraille, disparaissent bientôt dans les fonderies. On aura une idée de la quantité d'objets de cette nature perdus pour l'art et pour la science, en apprenant que les propriétaires et les chefs de plusieurs fonderies des départements, entre autres à Mâcon, à Vienne et à Limoges, ont trouvé dans leur vieux fer de quoi former des collections d'antiques considérables. Ne sont-ce pas les orfèvres et les changeurs qui peuvent le plus aisément collectionner des médailles et des bijoux anciens?

Nous pensons qu'il est temps de faire une loi qui découle naturellement de la législation sur les mines. Il faut une concession de l'État pour exploiter une mine, et cette concession n'est faite qu'en raison de certaines redevances au profit de l'État. Ne pourrait-on pas considérer les médailles et les monuments antiques comme une mine existant sous toute l'étendue du sol et n'étant soumise qu'à l'exploitation du hasard? L'État se réserverait donc les produits de cette mine, en indemnisant quiconque aurait le bonheur de l'exploiter. L'indemnité, établie d'avance au tiers ou au quart de la valeur de l'objet trouvé, pour toute espèce de trouvaille, serait débattue et fixée par un conseil d'archéologues, créé dans chaque département. L'objet, acquis à l'État sous la charge de cette indemnité, entrerait dans une collection publique du département, s'il en était jugé digne; mais, en cas contraire, il serait vendu aux enchères, au profit de la collection qui ne l'aurait pas admis, ou dans laquelle il eût fait double emploi. N'est-ce pas là un moyen presque assuré de sauver les médailles et les monuments antiques qu'on découvre sans cesse, de former et d'enrichir nos musées archéologiques des départements et de leur procurer un revenu annuel qu'ils attendront en vain de la parcimonie endémique des Conseils municipaux?

Une pareille loi aurait certainement de prompts et brillants résultats. Tel musée de province, qui n'a pas même en ce moment cent francs de rente pour payer un gardien et qui ne compte que

sur des dons particuliers pour s'augmenter, deviendrait très-riche en peu d'années, sans aucune charge nouvelle pour l'État, ni pour le département. Alors une foule de faits archéologiques ressortiraient de la conservation et de la réunion des médailles et des monuments recueillis dans le même lieu. La numismatique générale et l'histoire locale profiteraient également des bénéfices de la loi, qui empêcherait la dispersion des trouvailles. On aurait bientôt de nombreux documents sur le passage et le séjour des légions romaines, sur la mythologie et la géographie gauloises, sur les monétaires et les fabriques de monnaies de l'époque mérovingienne, etc. Par exemple, une pièce gauloise est souvent inintelligible en s'éloignant de l'endroit où elle a été trouvée ; le sens d'une légende ou d'un emblème tient essentiellement à la localité. Les musées départementaux prendraient de la sorte une importance toute spéciale, et l'étude de l'archéologie recevrait de toutes parts la lumière qui émane des monuments eux-mêmes et de leur comparaison permanente. Ce n'est pas tout que d'avoir des musées, on aurait des archéologues et des numismates dans chaque ville et dans chaque canton ; car numismates et archéologues font moins les musées, que les musées ne les font.

La loi que nous réclamons ne demande qu'un ministre libéral pour la proposer, deux ou trois orateurs pour la défendre, et une Chambre intelligente pour l'adopter. Il ne s'agit pas d'une loi politique ou ministérielle, mais d'une loi protectrice et conservatrice des trésors égarés de la science ; il s'agit d'une loi archéologique. Nous espérons que cette loi ne rencontrera pas plus d'opposition que la loi tendant à mettre un impôt sur les chiens. Les députés, voire les pairs de France, ne décherront pas à se montrer un peu antiquaires, et le ministre aura bonne grâce à nous prouver que l'archéologie n'est point étrangère à l'instruction publique.

Voici encore une législature accomplie, sans qu'on ait songé à venir en aide à la pauvre librairie française, à ce noble commerce si digne d'appui et d'encouragement, qu'on laisse périr avec tant d'indifférence. En revanche, on s'est, comme toujours, beaucoup occupé de la pêche des morues et un peu de celle de la baleine. Hélas ! la baleine et les morues touchent de plus près que la librairie à ces abominables intérêts matériels qui sont les bourreaux et les corrupteurs de nos mœurs. Notre librairie honore la France et concourt à lui donner autorité parmi les nations intelligentes ; notre librairie pourrait, devrait rendre le monde entier tributaire de ses produits ; notre librairie alimente ou plutôt fait mourir de faim un

million d'individus sachant au moins lire et écrire, auteurs, imprimeurs, libraires, etc. Mais notre librairie ne trouve aucune sympathie dans les Chambres ni dans le pays, puisqu'on ne la traite pas même comme la pêche des morues et de la baleine. Les auteurs écrivent, les imprimeurs impriment, les libraires publient, et personne n'achète, pas même les bibliothèques publiques (on dit qu'il y en a 200 en France!) pas même les Bibliothèques de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève et Mazarine, qui ont chacune un budget de 60,000 fr. Quant à la Bibliothèque du Roi, qui dépense tous les ans plus de 280,000 fr., elle vit d'aumônes, ou plutôt de vols, passez-nous le mot, car, tout exemplaire que le dépôt légal lui transmet, sur les deux exemplaires de chaque ouvrage nouveau, est une soustraction malhonnête faite à l'auteur et à l'éditeur taillables et corvéables à merci. Pour sauver la librairie, il ne faudrait que des acheteurs aux livres; or, pour créer ces acheteurs et pour les multiplier, nous proposons d'ériger en principe, que quiconque n'a pas de livres à soi, fût-il banquier, duc et pair ou éligible, est un rustre.

O France, ô glorieuse patrie des arts et des lettres! La misère est grande parmi les artistes et les littérateurs, surtout, en cette déplorable année, où le budget des beaux-arts et des encouragements littéraires est non-seulement épuisé, mais encore grévé pour plusieurs exercices: ce n'est pas tout; la librairie est ruinée, les journaux sont aux abois; les tableaux et les estampes n'ont plus d'amateurs, tant le luxe du papier peint et de la décoration tapissière a fait de progrès. Certes, nous sommes plein de sympathie pour les souffrances des classes pauvres; mais nous portons un intérêt plus vif encore à celles des pauvres ouvriers de l'intelligence. En ce moment, plusieurs peintres et plusieurs statuaires, de grand mérite, sont forcés de s'expatrier pour vivre; plusieurs hommes de lettres distingués manquent du nécessaire; plusieurs ont trouvé un asile et du pain dans la prison pour dettes. Si Louis XIV et Colbert passaient par là, ils auraient beaucoup à faire.

En blâmant, en déplorant la mesure ministérielle qui confie à M. Simart *seul* l'exécution des dix bas-reliefs du tombeau de l'Empereur, nous avons exprimé franchement et loyalement une opinion que partagent beaucoup d'artistes et d'amis des arts. Nous ne cessons de protester avec eux contre cette mesure, en ce qu'elle a d'injuste et d'injurieux à l'égard de tous les sculpteurs qui avaient droit de prendre part à ce grand travail. Mais on a cru voir dans les dernières lignes de notre article une intention d'attaque contre des

personnes qui ne sont pas en cause dans notre pensée ; nous repoussons donc une pareille interprétation , surtout en ce qui concerne le directeur des beaux-arts, l'architecte du tombeau et l'heureux statuaire qui vient d'être si largement favorisé par ordonnance.

Le ministre de l'instruction publique, qui a toujours eu à cœur la réorganisation de la Bibliothèque du Roi, s'en occupe maintenant, dit-on, avec d'autant plus de zèle, que le vote des Chambres l'autorise à compléter son ordonnance de 1839, ordonnance qui servira de base à celle qu'on prépare pour régler définitivement les attributions du directeur et celles du Conservatoire. Cette nouvelle ordonnance établira sur des bases solides l'administration de la Bibliothèque. Mais nous craignons bien qu'on n'ose pas encore recourir aux remèdes énergiques, c'est-à-dire fermer la Bibliothèque jusqu'à l'entier achèvement du Catalogue, et ne la rouvrir qu'au profit des savants et des lettrés, en supprimant le mauvais public de cabinet de lecture. Il faudra y venir tôt ou tard, et certes, le ministre serait de notre avis là-dessus, s'il se faisait représenter pendant trois jours la liste des livres demandés par les lecteurs ordinaires de la Bibliothèque du Roi ; intéressants lecteurs qui coûtent par année 280,000 fr. au budget. Quant au Catalogue, force sera d'y attacher au moins un bibliographe ; car, on a beau n'y pas penser, la bibliographie est une science véritable, à laquelle il ne manque rien que des chaires et des professeurs.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

La guerre des brochures de la Bibliothèque du Roi (1) avait vivement ému le ministre de l'instruction publique et la Chambre des députés : on s'attendait à un débat complet sur la situation et sur l'avenir de la Bibliothèque. Plusieurs orateurs très-compétents devaient prendre la parole. L'illustre M. Berryer lui-même se proposait de monter à la tribune pour défendre ce grand établissement national auquel se rattachent tant de souvenirs de l'ancienne monarchie. M. le comte de Salvandy, dans le sein de la Commission chargée d'examiner

(1) Nous venons de recevoir la seconde édition, augmentée, de l'excellent Mémoire de M. Paulin Paris, que nous aurions voulu publier dans le *Bulletin*; mais son étendue nous force de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même, qui survivra certainement à la circonstance, et qui ne peut manquer d'avoir une influence utile sur les destinées de notre chère Bibliothèque du Roi.

l'état de la Bibliothèque, avait fait les déclarations suivantes, qu'il est toujours bon d'enregistrer pour mémoire :

« Le catalogue des manuscrits, le plus pressé de tous, est terminé, et celui des imprimés est très-avancé.

« La reliure a fait de grands progrès.

« Le classement théorique de tous les livres est opéré sur le papier. On est aujourd'hui en situation de connaître parfaitement tout ce qu'on possède, et de mettre immédiatement la main sur un livre quelconque, fût-il le plus ancien et le plus inconnu. Le classement matériel n'existe pas, il est vrai ; mais il a dû être ajourné jusqu'à la solution de la question concernant l'existence du bâtiment de la Bibliothèque.

« Les dépenses du Catalogue se sont élevées jusqu'à ce jour à 119,000 francs. On pense que deux annuités supplémentaires suffiront pour le terminer. »

« Eh bien ! la discussion approfondie, que l'on espérait, s'est bornée à quelques réflexions sommaires du rapporteur de la Commission, à l'occasion du crédit de 283,000 fr. demandé pour les dépenses ordinaires de la Bibliothèque. Nous sommes étonnés et chagrins de cette indifférence de la Chambre pour une question toute littéraire, et nous déplorons davantage ces combats à outrance de la politique parlementaire, qui regarde avec un profond dédain une simple question de bibliothèque. Voici le résumé de ce qui a été dit relativement à la Bibliothèque du Roi, dans la séance du jeudi 24 juin :

M. FERD. DE LASTEYRIE demande des explications sur la suppression d'un des deux directeurs des imprimés. « De quoi s'est-on toujours plaint, dit-il, dans les discussions qui ont eu lieu au sujet de la Bibliothèque royale ? des abus nombreux qui avaient lieu dans ce service, de ce que ce service était loin d'être satisfaisant, de ce que le public studieux n'y trouvait pas toutes les communications dont il avait besoin, et enfin de ce que le Catalogue n'avancait pas.

« Assurément, la conséquence logique de pareils reproches, dont la justesse n'était pas contestée, ce n'était pas la suppression d'un des deux emplois de directeur du service des imprimés. J'aurais pour mon compte, au contraire, trouvé rationnel que le nombre des directeurs fût porté à trois ; en effet, il y a trois services bien distincts dans le département des imprimés. Il y a d'abord les relations directes avec le public : cette partie du service est très-négligée, et pourtant son importance est extrême. En l'absence d'un catalogue écrit, il faudrait là, en quelque sorte, un catalogue vivant, qui pût donner au public les renseignements qu'il réclame. Dans toutes les grandes bibliothèques d'Angleterre et d'Allemagne, il y a des hommes qui rendent, à cet égard, les plus grands services.

« Après les relations avec le public, il y a le service d'ordre intérieur, et enfin le service du Catalogue. Je le demande, ne serait-il pas bon que chacun de ces services si distincts eût son directeur ? Eh bien ! M. le ministre a fait tout juste le contraire de ce qu'il devait faire ; au lieu de porter à trois le nombre des directeurs des imprimés, il l'a réduit à un.

« Pour mon compte, je n'ai pu expliquer que de la manière suivante cette résolution de M. le ministre. M. le ministre a senti le besoin d'avoir un administrateur à la Bibliothèque royale, mais il a craint que sa proposition, à cet égard, ne fût rejetée à cause de la dépense. Qu'a-t-il fait alors ? Il a supprimé un directeur des imprimés pour le remplacer par un administrateur. »

L'honorable membre blâme cette manière de procéder. « Ce n'est pas par de pareils biais qu'on arrivera à une bonne réorganisation du service et de l'administration de la Bibliothèque royale ; le mal est profond, général ; il faut l'a-

border de front : c'est le seul moyen de le faire disparaître. S'il le faut, M. le ministre ne doit pas reculer devant une enquête.

M. DE SALVANDY. — « La question de la Bibliothèque du Roi mérite toute l'attention de la Chambre. On avait signalé, dans cet établissement, des inconvénients et des vices nombreux. Ils étaient si évidents, que toutes les administrations essayèrent d'y remédier. En 1839, fut rendue une ordonnance royale, portant que d'une part il y avait à la Bibliothèque une autorité administrative réelle et responsable; de l'autre, qu'il y avait une agence comptable réelle et responsable. Vous savez quelles vives résistances cette ordonnance rencontra. Le ministère changea; l'ordonnance à peine rendue fut rapportée dans ses dispositions principales. Depuis, il est arrivé ce que le temps doit toujours produire pour les choses bonnes en soi : il a donné raison à l'ordonnance de 1839.

« Mais le ministre actuel n'était pas pressé d'imposer de nouveau cette ordonnance; il aurait paru imposer la restauration de ses idées. Après avoir succombé l'an dernier sur la question, le ministre l'a posée cette année autrement.

« Le ministre a voulu que le sentiment de la Chambre s'exprimât, qu'elle déclarât si elle croyait qu'il fût opportun, ou non, qu'il y eût un administrateur à la tête de la Bibliothèque du Roi. Le jour où la Chambre se sera prononcée, le ministre saura quel est son devoir.

« Je déclare que si la Chambre se prononce pour qu'il y ait un administrateur à la tête de la Bibliothèque, je m'entourerai de l'opinion d'hommes compétents et autorisés, afin que l'on recherche le meilleur mode d'administration.

« Mais, je le déclare d'avance, il y a trois points sur lesquels je ne transigerai pas; ce sont : un administrateur responsable, un agent comptable réel, un bureau d'entrée et de sortie sérieux. »

M. JULES DE LASTEYRIE. — « Messieurs, s'il est nécessaire d'opérer une réforme dans la Bibliothèque, il faut que cette réforme soit la plus modérée possible.

« Tout le monde connaît le genre de gouvernement qui préside à la Bibliothèque royale. C'est un gouvernement fédéral sans aucun lien fédéral. Chaque conservateur dans son département jouit d'un pouvoir absolu, sans direction, sans contrôle. Et cela est tout simple : il y a tant de différence entre les connaissances qu'il faut pour un département et les connaissances qu'il faut pour un autre, que le même homme ne peut pas diriger plusieurs départements à la fois; c'est de là qu'est née la division en départements.

« Mais on a été au delà de ce qui était raisonnable. On a détruit toute centralisation. Il y a bien un conservatoire, mais ce n'est qu'une réunion de conservateurs. Là, chaque conservateur cède aux désirs de ses collègues, pour qu'on le laisse maître chez lui. En fait, il n'y a aucune coordination, aucun contrôle.

« C'est cet état de choses qu'il faut faire cesser. M. le ministre a eu le courage, dans un temps où l'on se plaint que rien ne se fasse, d'attaquer une des républiques qui se défendent le mieux, une république des lettres. Peut-être M. le ministre est-il allé un peu trop loin; peut-être a-t-il exagéré un peu le principe contraire à celui qu'il voulait attaquer.

« Au lieu d'une décentralisation trop grande, il a voulu une centralisation trop forte. Mais aujourd'hui je suis rassuré par les paroles de M. le ministre. Oui, ce qui est nécessaire avant tout, c'est d'avoir à la Bibliothèque un directeur-administrateur qui soit au-dessus des conservateurs, c'est d'établir un contrôle sérieux.

« Pour cela, il n'est pas besoin de grands changements, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de créer un bureau central d'entrée et de sortie.

« Tous les ans, la Bibliothèque reçoit du bureau de la librairie et des préfets des départements trente mille volumes, et en même temps un nombre considérable de cartes, de gravures, de plans. Les plans et cartes sont envoyés d'un côté; les volumes, de l'autre. Or, ces objets séparés sont absolument sans valeur. Un bureau central qui les recevrait, donnerait à ces objets toute leur utilité.

« A l'égard des achats, ils se font sur la proposition de chaque conservateur, et sans que personne juge réellement la valeur de ces achats. Un bureau central en serait un juge utile.

« Il en est de même pour ce qui sort de la Bibliothèque. Je suis partisan du prêt; on ne travaille bien que sur ce qu'on a pu emporter chez soi. Mais quand un ouvrage sort de la Bibliothèque, personne n'en sait rien, personne ne s'en occupe. Il faut que les ouvrages, en sortant, passent par le bureau central. »

L'honorable membre termine par des observations relatives au Catalogue.

M. GENTY DE BUSSY demande que l'on mette à la tête de la Bibliothèque, bien moins un savant qu'un administrateur habile, un homme occupant une haute position sociale.

M. TAILLANDIER. — « C'est cela; ce sera encore une bonne place pour un homme politique. »

— On vient de distribuer à la Chambre des députés un rapport de la Commission chargée d'examiner la question relative au service de la Bibliothèque de la Chambre. La Commission propose les deux résolutions suivantes, que nous regrettons de voir appuyées de l'autorité du nom de M. Vitet :

« 1^o Il sera fait un nouveau catalogue des livres composant la Bibliothèque de la Chambre des députés.

« Ce catalogue sera rédigé par les employés de la Bibliothèque, sous la direction du bibliothécaire.

« Jusqu'à l'entier achèvement du catalogue, il sera présenté à la Chambre, dans le courant de chaque session, un compte-rendu sur l'état d'avancement du travail.

« 2^o Le personnel des employés de la Bibliothèque sera composé ainsi qu'il suit, à partir du 1^{er} août 1847, savoir : un bibliothécaire, un sous-bibliothécaire, un sous-bibliothécaire adjoint, deux employés principaux, deux employés ordinaires.

« A l'avenir, les employés de la Bibliothèque ne pourront être choisis que parmi les employés, soit des Bibliothèques publiques, soit des Bibliothèques dépendant des grands établissements publics, et parmi les anciens élèves de l'Ecole des chartes, munis d'un diplôme d'archiviste paléographe. Ils devront posséder au moins une langue vivante. »

Quel est le but de ces étranges résolutions ? Fermer la porte de la Bibliothèque de la Chambre à quelque bibliographe, redoutable pour ses concurrents ; ouvrir cette porte à quelque candidat qui a l'avantage, sinon le mérite, d'être élève de l'Ecole des chartes muni de diplôme, ou bien employé dans une Bibliothèque publique ou dans une Bibliothèque dépendant d'un grand établissement public. Nous sommes persuadé d'avance que ce beau projet a été soufflé par un des intéressés, à la Commission, qui n'y a pas entendu malice, et qui est toute prête, si on ne l'avertit, à sanctionner la mesure la plus inqualifiable qu'on ait jamais imaginée contre la libre concurrence des candidats, et contre la liberté du choix. On a peine à comprendre comment la Commission n'a pas vu le piège qu'on lui tendait. Est-ce que les élèves de l'Ecole des chartes sont des bibliothécaires ? Est-ce que tous les bibliothécaires sont des bibliographes ?

Nous sommes persuadé d'avance que l'honorable M. Vitet reconnaîtra, avec nous, que le plus digne doit être choisi pour diriger la Bibliothèque de la Chambre et pour en faire le catalogue. Or, à coup sûr, le plus digne n'est pas inévitablement élève de l'École des chartes, ou employé d'une Bibliothèque publique. Le plus digne n'a peut-être pas d'autre titre ni d'autre droit que d'être le plus digne, c'est-à-dire le meilleur bibliothécaire et le plus savant bibliographe. Laissons du moins à la Chambre la puissance de nommer le plus digne pour son bibliothécaire.

— Un écrivain distingué, un bibliophile érudit, un excellent homme, M. Aimé Martin, vient de mourir dans un âge peu avancé. Il est regretté par tous ceux qui l'ont connu, par tous ceux qui ont lu ses ouvrages. Les touchants adieux que M. de Lamartine a prononcés sur la tombe de cet homme estimable sont le plus bel éloge qu'on puisse attacher à son nom. M. Aimé Martin n'était pas encore de l'Académie française, mais le premier fauteuil vacant devait lui appartenir. On trouvera, dans la *France littéraire* de M. Quérard, la notice des écrits de M. Martin, de ses éditions avec commentaires et de ses publications de bibliophile. Il aimait passionnément les livres et il en a possédé d'admirables ; il a vendu plusieurs fois sa bibliothèque pour se donner le plaisir de la refaire : il venait de la vendre une dernière fois, quelques semaines avant sa mort.

— M. Pariset, membre libre de l'Académie des sciences et secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, vient de mourir à Paris. C'était un homme aimable et un écrivain élégant ; il a fait une foule de mémoires, de notices et de discours. Voyez-en la nomenclature dans la *France littéraire* de M. Quérard.

— La Bibliothèque de la ville de Paris, transférée actuellement dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, a été ouverte le jeudi 17 juin. Depuis ce jour, les lecteurs y sont admis depuis dix heures jusqu'à trois heures, à l'exception des dimanches et jours de fête. Cette bibliothèque publique est, comme toutes les autres, un cabinet de lecture où les oisifs et les liseurs se donnent rendez-vous ; mais, du moins, elle ne compte pas sur les exemplaires du dépôt légal et sur les dons ministériels pour s'accroître : elle a un fonds pour acheter des livres et elle en achète de temps à autre, ce que se gardent bien de faire les bibliothèques dépendant du ministère, où les livres se donnent et ne s'achètent jamais.

— On lit dans le *Journal des Débats* la note suivante qui nous permet de rappeler qu'une bibliothèque se forme en ce moment à Paris, aux frais de quelques bibliophiles polonais, et que cette bibliothèque achète des livres, chose énorme en ce temps-ci : « La Bibliothèque polonaise de la rue des Saussaies vient de s'enrichir d'un certain nombre d'ouvrages importants relatifs à l'histoire de Pologne, et, cette fois encore, elle les doit au comte Titus Dzialynski. Le comte avait fait mettre en vente à Berlin les doubles de sa riche bibliothèque de Kournik, dans le duché de Posen ; il vient de faire don à la bibliothèque polonaise de Paris, de cent quarante volumes qu'il a fait acheter lui-même pour l'usage de ses compatriotes en exil. Le catalogue de cette vente présentait beaucoup de livres d'une grande rareté que les bibliophiles polonais avaient longtemps cherchés en vain. Nous reproduisons les nobles paroles que le comte Dzialynski a placées en forme de préface à la tête de son catalogue :

« Lorsque dans ma jeunesse, dit-il, je visitai, à Vienne, le comte Ossolinski, protobibliothécaire de la Bibliothèque impériale, ce vieillard, touché de mon empressement à recueillir les matériaux de notre histoire, me disait : « On cherche de toutes parts à nous anéantir, travaillons donc à rassembler les monuments de notre glorieuse existence ; c'est la seule lutte qui nous soit permise

aujourd'hui. Nos pères ont succombé précisément au moment où ils travaillaient à une Constitution destinée à établir définitivement l'équilibre entre l'autorité des rois et les droits du peuple. Nos ancêtres ont devancé par leurs lutttes et par leurs travaux les neuf dixièmes du monde civilisé ; l'Europe suivra un jour avec intérêt la naissance et le développement des grands principes qui, dès le quinzième siècle, furent proclamés chez nous ; rassemblons donc les monuments de cette belle histoire d'un peuple, étranger à l'esprit de conquête, clément à l'égard des vaincus, généreux, hospitalier et tolérant, plein d'abnégation, riche du germe de toutes les vertus et succombant aujourd'hui sous le poids de l'oppression. »

— Nul n'est prophète en son pays ; c'est un proverbe évidemment chinois aussi bien que français. Dans une séance de la Chambre des députés, M. Bureau de Puzy nous a appris que la France avait embauché un mandarin chinois, qu'on paye comme un ambassadeur, à raison de 8,000 fr. par an.

« Je ferai observer, a dit M. de Puzy, que parmi les travaux qu'on prétend imposer à cet interprète, figure la traduction du *Dictionnaire de l'Académie chinoise*. Or, il faut savoir que ce mémorable dictionnaire se compose de cent trente gros volumes. Si l'interprète ne va pas plus vite dans sa traduction, que notre Académie ne va elle-même dans la confection de son propre lexique, nous sommes menacés d'avoir à attendre bien longtemps le *Dictionnaire de l'Académie chinoise*. »

Nous ne savons pas si l'empereur de la Chine serait aussi généreux à l'égard d'un académicien français. En tous cas, il n'y a guère de lettrés indigènes, s'il y en a, qui touchent un traitement de 8,000 fr. ; bienheureux sont les Chinois !

— Les morts vont vite à l'Académie française, comme dans la ballade allemande. On dirait que cette illustre compagnie est en train de se rajeunir. Il n'y reste presque plus de représentants de la littérature, dite de l'Empire. M. Ballanche vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. L'auteur d'*Antigone* et de la *Palingénésie sociale* est un écrivain de l'école poétique ou cha-teaubriantique ; ses ouvrages, imprimés d'abord à petit nombre et distribués à quelques amis, n'eurent jamais beaucoup de lecteurs et sont aujourd'hui à peu près ignorés. Le style en est plus remarquable que la composition, qui s'égare dans le vague des systèmes philosophiques de l'auteur. M. Quérard lui a consacré un bon article bibliographique dans la *Littérature contemporaine*. L'héritage académique de M. Ballanche paraît devoir être très-disputé par des écrivains de mérite qui, nous l'espérons bien, ne seront pas sacrifiés à des candidats politiques : on n'aura donc que l'embarras du choix entre MM. Saintine, auteur de *Picciola*, petit chef-d'œuvre qui égale *Paul et Virginie* ; Emile Deschamps, poète élégant et spirituel ; Philarète Chasles, critique éminent, rempli de goût et d'érudition, et Désiré Nisard, qui pense et qui écrit comme un contemporain du poète de Louis XIV. Les chances sont en faveur de ce dernier, que son *Cours de littérature française* a mis au premier rang de nos littérateurs.

— M. P. M. Gonon, qui a publié déjà une foule de précieux documents relatifs à l'histoire de Lyon, vient d'achever une publication plus considérable et plus utile que les précédentes, sa *Bibliographie historique de la ville de Lyon pendant la révolution française*, contenant la nomenclature, par ordre chronologique, des ouvrages publiés en France ou à l'étranger et relatifs à l'histoire de cette ville, de 1789 au 11 nivôse an IV de la république française. Cet immense répertoire, qui ne comprend pas moins de trois mille articles, témoigne des patientes

recherches de M. Gonon et de son dévouement pour l'histoire de sa ville natale : on n'y trouve pas seulement des titres de livres et de brochures ; on y trouve une foule d'extraits piquants et de faits entièrement neufs, qui donnent un véritable intérêt à la lecture de ce catalogue, excellent spécimen d'une bibliographie complète de l'histoire de France pendant la Révolution. Mais qui entreprendra la continuation de la *Bibliothèque historique de la France* jusqu'à nos jours ? Qui comprendra l'importance de cette continuation ? Qui en fera les frais ?

— Les monuments de Ninive et de Persépolis, transportés en France et rassemblés en musée, ont éveillé l'ardeur des savants français pour le déchiffrement des écritures cunéiformes. On a, dit-on, fait quelques pas dans ces arcanes de la linguistique : MM. de Saulcy et de Longpérier commencent à déchiffrer ce qui jusqu'à présent passait pour indéchiffrable. Mais l'honneur de ces recherches philologiques appartient surtout à un savant voyageur allemand, M. Isidore Lowenstern, qui s'est fixé à Paris, après avoir parcouru presque toutes les parties du globe. M. Lowenstern avait fait paraître un *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne*, dans lequel il établissait les rapports de la troisième écriture cunéiforme avec les caractères hébreux, chaldéens et arabes. Aujourd'hui il développe et complète sa belle découverte dans l'*Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis*. (Paris, Franck, 1847, in-8 de 101 pages.) L'ouvrage de M. Lowenstern est une espèce d'initiation aux langues et aux écritures sémitiques, qui ne seront bientôt plus un livre fermé pour la science.

— M. le baron Taylor, qui a été, dans ces derniers temps, l'objet d'attaques incroyables, à la tribune et dans la presse, en représailles des services immenses qu'il n'a cessé de rendre aux arts et aux artistes, M. Taylor vient de trouver un dédommagement de ces injures et de cette hostilité dans le discours que M. Achille Jubinal a prononcé au banquet du *Congrès scientifique*. M. Jubinal, après avoir tracé à grands traits la physionomie multiple de notre époque, à la fois philosophique, artistique, littéraire, scientifique et industrielle, a terminé par rappeler, avec autant de convenance que de chaleur, tous les titres de M. le baron Taylor, président du banquet, à l'estime et à la reconnaissance des littérateurs et des artistes. « Son discours, dit le journal auquel nous empruntons ce fait, a été interrompu à cet endroit par des acclamations qui étaient le cri de la conscience ; ce banquet, qui a clos les séances du Congrès, rassemblait un grand nombre d'hommes éminents dans les sciences et dans les lettres. M. le baron Taylor n'avait là que des amis. »

— D'après le conseil de M. Ingres, le gouvernement a fait exécuter une suite complète de copies à l'huile d'après les fresques des Loges et des Stances de Raphaël au Vatican. Ces copies, faites par les frères Balze avec beaucoup de soin et d'exactitude, sont arrivées au ministère de l'intérieur. Le ministre a décidé qu'elles seraient l'objet d'une exposition publique spéciale. Le seul monument, qui par ses proportions et sous le rapport de la lumière, puisse convenir à une exposition de ce genre, est le Panthéon. C'est donc dans cet édifice, que l'exposition aura lieu. Mais on ne sait pas encore quelle destination fixe on donnera à cette collection de cent vingt toiles qui nous conserveront les compositions de Raphaël et de ses élèves, plus longtemps que les fresques souvent restaurées du Vatican qui, tôt ou tard, finiront par disparaître.

— M. le docteur Jonckbloet, éditeur des vieux romans de *Lancelot du Lac*, de *Garin*, de *Gauvain*, etc., en hollandais du moyen âge, a reçu de son gouvernement une mission en France, pour continuer dans nos bibliothèques ses

recherches sur l'ancienne littérature néerlandaise. Ce savant est à Paris, et il a déjà commencé ses travaux à la Bibliothèque du Roi, où les manuscrits hollandais ne sont pas souvent feuilletés. On pourrait mettre à profit le séjour de M. Jonckbloet dans la capitale, pour lui demander un catalogue raisonné de ces manuscrits.

— M. M.-J. de Bure, le puîné des deux frères de ce nom, ancien libraire de la Bibliothèque du Roi, et un des doyens de la librairie savante, vient de mourir à Sceaux-Penthièvre, à l'âge de quatre-vingts ans. Fils de l'auteur du *Catalogue de La Vallière*, et cousin de l'auteur de la *Bibliographie instructive*, M. M.-J. de Bure a, pendant sa longue carrière, dignement continué les honorables traditions de sa famille. On lui doit un grand nombre d'excellents catalogues de vente. Il avait formé, de concert avec son frère qui lui survit, la plus nombreuse collection de portraits (60,000) qu'on ait jamais réunie.

— Les vacances des Bibliothèques publiques ont été fixées comme il suit : Bibliothèque Mazarine, du 1^{er} août au 15 septembre ; Bibliothèque royale, du 1^{er} septembre au 1^{er} octobre ; Bibliothèque de la ville, du 1^{er} septembre au 15 octobre ; Bibliothèque de l'Arsenal, du 15 septembre au 3 novembre ; Bibliothèque Sainte Geneviève, du 1^{er} septembre au 15 octobre. Il y aura toujours ainsi une bibliothèque ouverte à Paris, pendant que les autres seront fermées ; mais lors de la fermeture de la Bibliothèque du Roi, on pourra juger ce que c'est que le public qui y fait foule tous les jours ; car le nombre des lecteurs ne sera pas augmenté dans les autres Bibliothèques. Celles-ci ont chacune un mois et demi de vacances ; la Bibliothèque du Roi n'a qu'un mois. *Est modus in rebus*.

— M. le ministre de l'instruction publique vient de souscrire à dix exemplaires de la *Galerie royale des armes anciennes de Madrid* et de la *Danse des morts de la Chaise-Dieu*, grands ouvrages archéologiques avec gravures et dessins, publiés par M. Achille Jubinal. Nous ne pouvons qu'applaudir à cet acte de bienveillance éclairée et de juste rémunération. Les souscriptions ministérielles doivent venir surtout en aide à des publications de cette espèce, qui coûtent fort cher à l'éditeur et qui ne s'adressent qu'aux bibliothèques publiques, où l'on n'achète rien, comme on sait. Nous aurions vu pourtant avec plaisir que le ministre encourageât une publication d'un autre genre, moins considérable et non moins intéressante, la traduction des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol, par M. le baron d'Hervey de Saint-Denys. Cette traduction, que les amis des lettres étaient impatients de placer à côté des chefs-d'œuvre de Calderon et de Lope de Vega, n'a pas été continuée ; une seule pièce, *le Poil de la Prairie*, comédie de don Manuel Breton de los Herreros, est venue nous faire regretter l'abandon ou le retard de cette entreprise. L'auteur en a-t-il été distrait par ses études sur la numismatique romaine ?

— Depuis Francaleu de la *Métromanie*, les financiers sont rarement poètes, et pourtant un jeune homme qui porte un nom connu dans la finance, et qui aspire à se faire un nom littéraire (M. Worms de Romilly), vient de publier, sous le titre de : *Espagne et France*, un volume de vers précédé d'une lettre de M. Méry et d'une savante préface de M. Achille Jubinal.

DÉPARTEMENTS.

RHÔNE. — On écrit de Lyon au *Journal des Débats* :

« M. Demidoff avait fait emballer une partie du riche mobilier qu'il possède à Paris, afin de l'envoyer en Italie. Dans ce mobilier, figure une collection précieuse de tableaux de grands maîtres. On y voit des Rubens, des Albert Durer, des Holbein, jusqu'à une *Sainte Famille* admirable de Raphaël. Arrivés à

Châlon-sur-Saône, les colis furent déposés aux bateaux à vapeur. Mais entre Châlon et Mâcon, le bateau sombra, et il fallut quarante-huit heures pour le relever et retirer les caisses. Arrivés à Lyon, les tableaux ont été transportés immédiatement au Palais-des-Arts; ils sont couverts d'une épaisse croûte de vase et dans le plus fâcheux état, à première vue du moins. Toutefois le mal sera réparé, et avec de la patience, des soins et de l'intelligence, on ne doute pas que l'artiste chargé de la conservation de ces tableaux ne leur rende leur valeur primitive. »

Nous faisons des vœux, dans l'intérêt de M. Démidoff, pour que le restaurateur chargé de remettre en état les tableaux avariés, ne soit pas celui qui a si bien détérioré le Pérugin du musée de Lyon. Au reste, ces tableaux couverts de vase ont besoin d'être lavés seulement et revernis avec soin. Il y a, en effet, quelques bonnes toiles anciennes parmi les tableaux de cette collection qui s'exile de France. Les meilleurs sont ceux achetés à la vente de la duchesse de Berry. C'est donc une perte réelle que l'émigration de ces tableaux, d'autant plus que l'Italie ne les laissera pas sortir aussi facilement que la France, dès qu'ils y seront une fois entrés.

SARTHE. — On écrit de Nogent-le-Bernard que le lundi 14 juin, à cinq heures et demie et quelques minutes du soir, la tour de l'église et la superbe flèche qui la couronnait se sont écroulées avec un horrible fracas et ont entraîné dans leur chute la ruine presque totale de l'édifice. La cloche, que tout le monde pensait avoir été brisée dans sa chute, a été retrouvée intacte.

MEURTHE. — Le général baron de Landoville est mort à Nancy, à l'âge de soixante-quinze ans. Bibliophile distingué, il laisse en mourant une bibliothèque d'une valeur considérable, tant par le bon choix des ouvrages que par la rareté de quelques-uns et la richesse des reliures de tous. C'est presque une singularité maintenant, que d'avoir des livres à soi et de lire autre chose que le journal. Les hommes éclairés qui se singularisent de la sorte, méritent au moins un éloge posthume, ne fût-ce que pour encourager quelqu'un à les imiter.

ISÈRE. — On apprendra avec plaisir que la France va cesser d'être tributaire de l'Italie pour les marbres statuaire. Une carrière de marbre blanc statuaire a été découverte dans les montagnes du Dauphiné, à Valjouffrey; elle est d'une puissance immense (10 kilomètres de longueur), et d'une exploitation facile.

Les rapports de plusieurs ingénieurs du corps royal des mines attestent que le marbre de cette carrière égale en qualité celui de Carrare, et qu'il rappelle par sa beauté le marbre de Paros. Une Société a été mise, par ordonnance du roi, en possession de cette carrière et va procéder immédiatement à son exploitation.

NORD. — Le savant M. Leglay, archiviste général du département du Nord, a eu recours à la publicité pour avoir des nouvelles de l'ostensoir de Fénelon.

« Une personne grave très-bien informée et digne de toute confiance, dit-il, assure qu'en 1802 un homme se présenta à M. Belmas, alors évêque de Cambrai, pour lui offrir d'acheter l'ostensoir, d'or pur, offert par Fénelon, en 1714, à son église métropolitaine. Cet homme faisait un grand mystère du lieu où était caché l'ostensoir, et il en demandait 10,000 fr. M. Belmas, qui venait à peine d'être installé dans le siège de Cambrai, répondit qu'il n'avait pas le moyen, dans les circonstances, de faire une pareille acquisition. La chose en demeura là, et depuis 1802 on n'en a plus entendu parler dans le pays.

« Il s'agit maintenant de savoir ce qu'est devenu, depuis 1802, ce précieux monument de la piété de Fénelon. L'ostensoir a-t-il été fondu pour être employé à d'autres usages, comme il est naturel de le craindre? ou bien a-t-il été trans-

porté en pays étranger, et vendu à quelque église ou à quelque amateur de curiosités? L'importance de ce monument mérite sans doute qu'on ne néglige rien pour obtenir à ce sujet tous les éclaircissements désirables. L'intérêt qu'il présente comme monument religieux et historique est encore augmenté par les contestations élevées, dans ces derniers temps, sur la forme et le dessin de cet ostensor, contestations qui paraissent avoir été terminées par la dissertation insérée, sur ce sujet, dans *l'Histoire littéraire de Fénelon*. (Paris et Lyon, Périsse, 1842, grand in-8°.) »

ÉTRANGER.

HOLLANDE.—Le bibliothécaire du roi à La Haye, M. Holtrop, vient de découvrir, sous la couverture d'un volume in-f° du quinzième siècle, un fragment d'un poème latin du douzième siècle, intitulé : *De pugna psalmorum*, qui a quelque analogie avec *le Lutrin* de Boileau. Le savant bibliothécaire se propose de publier ce curieux fragment que l'auteur du *Lutrin* ne connaissait pas sans doute.

On ferait une longue liste de tous les manuscrits et de toutes les estampes rares qu'on a retrouvés ainsi dans la reliure des vieux livres. Nous rappellerons, à ce sujet, qu'il existe, au département des manuscrits de la Bibliothèque du roi, un volume dans lequel on remarque deux très-grandes cartes à jouer, d'un style fort ancien, collées à l'intérieur de la reliure. Ces cartes n'ont pas d'analogie dans la riche collection d'anciennes cartes à jouer, que possède le Cabinet des estampes.

PRUSSE.—On écrit de Berlin :

« M. le baron Cornelius, auteur du dessin des bas-reliefs qui ornent le bouclier en argent et en or que le roi Frédéric-Guillaume IV a envoyé comme présent de baptême à son filleul le prince de Galles, vient de recevoir de la reine Victoria une lettre autographe de remerciements en langue allemande, où l'on remarque ce passage :

« J'espère qu'un jour mon fils, au nom duquel j'écris, parce qu'il ne sait pas encore le faire, prouvera, par son intelligence et par son amour des beaux-arts, qu'il est digne du chef-d'œuvre dont son royal parrain lui a fait « présent. »

Ce sont là de nobles et dignes sentiments chez un souverain ; nous souhaitons que la reine Victoria pense ce qu'elle a écrit, car si les princes honorent les beaux-arts en les protégeant et en les aimant, les beaux-arts honorent aussi les princes qui savent les aimer, et qui ont le bon goût de les protéger. Benvenuto Cellini disait hautement : « Il n'est ni prince, ni noble, celui qui méprise les arts. »

BELGIQUE.—Une exposition générale des produits de l'industrie de la Belgique aura lieu à Bruxelles, pendant les mois d'août et de septembre, dans les vastes bâtiments du nouvel entrepôt de cette ville. Durant cette exposition, qui promet d'être brillante, le Musée de l'industrie, la Bibliothèque et les autres collections de l'Etat seront également accessibles aux étrangers. L'exposition triennale de tableaux et d'autres ouvrages d'art, provenant d'artistes belges et étrangers, sera ouverte en même temps à Gand, jusqu'au 1^{er} octobre.

Remarquons ici que le ministère du commerce de la France s'apprête à envoyer solennellement une Commission présidée par M. Legentil, pair de France, pour étudier les progrès de l'industrie belge. Mais jamais notre direction des Beaux-Arts n'a envoyé un de ses représentants aux expositions de peinture

étrangères, pour constater l'état des arts en Europe et pour les comparer à l'état des arts en France. Le dieu des arts et celui de l'industrie ne sont pas de même famille, en ce bon temps aurifère, ou bien ce sont deux frères ennemis : Caïn assassine Abel.

SARDAIGNE.—On écrit de Turin, le 2 juin. « L'anniversaire de la bataille de Marengo a été célébré par l'inauguration de la statue de Bonaparte sur le terrain même où la victoire livra la Péninsule italienne au premier consul. C'est M. Delavo, d'Alexandrie, qui a élevé à ses frais ce monument; il avait déjà fait construire une magnifique villa sur le champ de bataille, près de la maison dans laquelle Napoléon passa la nuit. Cette maison a été restaurée avec beaucoup de goût et de richesse, dans le style de l'époque impériale, par M. Delavo, qui y a fait déposer une quantité d'objets militaires trouvés sur les lieux.

« La population d'Alexandrie et des pays environnants assistait en masse à cette fête. On a d'abord visité le jardin où est placé un buste en marbre du général Desaix et l'ossuaire renfermant les restes des victimes de cette glorieuse journée.

« La statue colossale de Napoléon, due au ciseau de M. Cacciatore, de Milan, a été découverte, au son de la musique militaire et au bruit des applaudissements de la foule. »

Si l'on demande à quoi servent les grands capitaines qui gagnent des batailles, nous répondrons : à faire des statues et des monuments. Ici, on a tué des hommes; là, on fait vivre la pierre et le marbre.

CORRESPONDANCE.

Pamphlets curieux du temps de la Fronde.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai fait récemment l'acquisition d'un gros volume de Mazarinades; parmi diverses pièces sans valeur, il en renferme une que M. Leber signale, dans son intéressant catalogue (n° 4602), comme étant une des plus curieuses, des plus rares, et comme un exemple de la plus insigne atrocité. On s'étonne de ne point trouver ce pamphlet indiqué dans le catalogue La Vallière. Il a pour titre : *Tarif du prix dont on est convenu dans une assemblée de notables pour récompenser ceux qui délivreront la France du Mazarin*. Citons quelques exemples des récompenses promises à ceux qui parviendraient à occire ou à mutiler le cardinal :

« A celui qui, après l'avoir tué, lui coupera la tête et la portera par les rues de Paris en signe de paix, 100,000 escus.

A celui qui fera sauter par quelque bon coup de fusil ce peu qu'il a de cervelle, 100,000 escus.

« Au soldat qui, le voyant à la teste de son bataillon, au lieu de le saluer, lui tirera un coup de mousquet, 50,000 escus, et sera anobly lui et sa postérité.

« A celui qui, ayant loué quelque maison commode, lui tirera par la fenêtre de son logis, un coup de fusil chargé de balles ramées et empoisonnées, 20,000 escus.

« A celui qui l'arquebusera lorsqu'il sera dans l'église, chose qui ne doit donner aucun remords de conscience, 20,000 escus.

« Au canonnier qui, le voyant dans une batterie, mettra le feu dans une barrique de poudre pour le faire sauter, 60,000 escus.

« A celui qui mettra une bombe dans la chambre au-dessous de la sienne, et la fera heureusement jouer, 40,000 escus.

« Aux valets de chambre qui l'estoufferont entre deux couettes ou qui, lui faisant la barbe, appuieront fortement le rasoir, 70,000 escus.

« A l'apothicaire qui lui donnera un lavement empoisonné, 30,000 escus. »

Pareille énumération se continue ainsi durant trente pages, et parfois le cynisme de l'expression ne le cède point à celui de l'idée.

Une autre Mazarinade, des moins communes et des plus originales, c'est *l'Imprécation contre l'engin de Mazarin*. Le titre promet beaucoup, l'œuvre tient plus encore. Il y a de la vivacité et de la verve dans cette bouffonnerie, qui rappelle certain chapitre du *Pantagruel* (liv. III, ch. XXVIII); mais il est difficile d'y rencontrer des vers qu'on puisse citer. En voici du moins quelques-uns qui se renferment à peu près dans les limites permises à la poésie burlesque; on comprendra que le mot *engin* est pris dans le sens d'*ingenium*, mais que ce sens devient obscène en cessant d'être métaphysique :

Engin qui tousiours peste et gronde,
Engin le plus meschant du monde,
Engin qui nous fait mainte embusche,
Engin qui de tout bois fait busche,
Engin qui prend souvent l'essor,
Engin qui luit et n'est pas or,
Engin, baston de Polyphème,
Engin sujet de maint blasphème,
Engin du roi d'Éthiopie,
Engin rond comme une toupie.

Le poète finit par former le vœu que cet engin, objet de tant d'épithètes inattendues et parfois fort plaisantes, soit mutilé, posé sur un tas de fumier, frotté de miel et abandonné aux mouches, qui le dévoreront.

J'ai recueilli deux autres Mazarinades qui me semblent curieuses et que je ne rencontre point parmi celles qu'énumère M. Leber :

La manifestation de l'Antechrist dans la personne du Mazarin (1), et
*La harangue en proverbes faite à la Royne par un notable habitant
 de Pontoise*. Peut-être vous en reparlerai-je une autre fois.

Agrérez, etc.

G. BR.

VARIÉTÉS.

De l'ouvrage d'Anastase le bibliothécaire.

**Historia de Vitis Romanorum pontificum a B. Petro apostolo usque ad
 Nicolaum I.**

(Suite. — Voy. tome V, p. 329 et suiv.)

Dans un temps où l'on écrivait ainsi, l'on ne pouvait guère peindre. Il semble, à entendre Anastase, que les acteurs de cette scène n'aient rien senti, ni rien pensé : que leur fera donc exprimer le peintre ? Que diront les figures, si l'artiste ne s'est pas demandé ce qui a dû se passer dans les âmes ? J'ai déjà cité une autre phrase d'Anastase, où il en finit bien plus rapidement encore avec un autre événement, plus grand peut-être. C'est le récit du baptême de Constantin. « Hic (S. Silvester) in exilio fuit in montem Soractem, « persecutione Constantini concussus, et post modum rediens cum « gloria, baptizavit Constantinum Augustum, quem curavit Deus « per baptismum à lepra (2) ». Est-ce donc un baptême ordinaire que le baptême de Constantin, ce baptême qui donne un nouveau Dieu à l'univers, qui retire la croix des catacombes pour la mettre sur les drapeaux des Césars, qui arrache les chrétiens à l'amphithéâtre pour les élever à l'empire ? N'y a-t-il pas un grand, un merveilleux contraste entre les deux conditions de ce pontife, hier traqué sur les montagnes, aujourd'hui assis plus haut que le trône ? Celui dans la personne duquel Constantin païen poursuivait le catholicisme, tient maintenant agenouillé devant lui Constantin catholique ; il prend possession, au nom de Jésus-Christ, de l'empereur

(1) Cette Mazarinade est la seule que cite la *Bibliothèque historique de la France*, les autres n'y sont pas mentionnées. On peut juger par là de l'utilité d'une bibliographie complète des Mazarinades, que M. Moreau nous promet depuis longtemps.

(Note du Rédacteur.)

(2) Saint Silvestre vécut en exil sur le mont Soracte, poursuivi par la persécution de Constantin, et bientôt revenant avec gloire, il baptisa Constantin, que Dieu guérit de la lèpre par le baptême.

et de l'empire : la vraie foi règne *urbi et orbi*. Eh bien ! cette grande révolution n'inspire pas une idée à Anastase ; deux lignes arides, reléguées au coin d'une page, voilà toute l'histoire de l'avènement du catholicisme ! Non, la peinture n'est pas d'une pareille époque, car pour rendre, il faut comprendre ; la peinture naît quand la réflexion s'éveille, quand l'esprit vient à reconnaître un sens et une valeur aux grandes scènes de l'histoire, et aux acteurs de ces grandes scènes, des motifs, des sentiments, des désirs, que trahissent nécessairement leurs visages.

Il ne faudrait pas dire pourtant que la peinture n'ait absolument rien produit pendant les premiers siècles de notre ère, qu'il n'ait existé pendant cette période aucun tableau.

Il en est jusqu'à deux que je pourrais citer.

Mais auparavant je dois dire quelques mots des tapisseries, et surtout des tapisseries à personnages, qui paraissent avoir précédé et amené la peinture. Les tapisseries à personnages étaient déjà un grand progrès. Aussi, ne les voyons-nous paraître qu'à l'époque de Charlemagne, vers 800. Auparavant, nous trouvons une foule de tentures (*vela, vestes*), employées à l'ornement des églises, et faites d'étoffes très-diverses. Ainsi Grégoire III (731) offre à l'église de Saint-Chrysostôme des couvertures d'autels et des voiles de soie blancs ornés de pourpre (*blatto*), qui pendent tout autour de l'église. Zacharie (742) suspend devant l'autel de Saint-Pierre quatre voiles de pourpre (*alithyna*). Saint Adrien : « Per universos arcus Apostolorum principis basilicæ depalliis tyriis atque fundatis fecit vela numero sexaginta quinque », soixante-cinq voiles de pourpre et d'étoffes d'or. Il en offre encore beaucoup d'autres (*ex palliis quadrapolis*), dont les quatre coins sont brodés en or, ou bien de *stauracin*, tissus d'or et de soie ; d'autres encore, qu'Anastase appelle (*octopuli*), et qui avaient huit coins brodés en or.

Nous arrivons enfin à Léon III (795), et nous lisons dans Anastase : « Immo et in sacratissimo altari majori (basilicæ beatæ Dei Genitricis) fecit vestem de chrysoclabo habentem historiam Nativitatis et sancti Simeonis, et in medio cheritimon.... Et in sacro altari (basilicæ beati Christi martyris Laurentii) fecit vestem sericam chrysoclabam habentem historiam Dominicæ passionis et resurrectionis.... Et vela holoserica majora sigillata habentia periclysin, et crucem de blathyn, seu fundato numero quindecim. Vela promiscua majora de quadraplo investita, quæ pendent in arcubus quadraginta tres. Vela modica sigillata, quæ pendent in arcubus minoribus ornata quadraplo viginti. Item

« vela modica de stauracin, quæ pendent in arcubus decem, et alia
 « decem, ex quibus tria habent periclysin de chrysoclabo. Item
 « vero quatuor filo pari Alexandrina. Item velum alithyno rotatu
 « habentem periclysin rotas cum cancellis. Et in medio crucem,
 « cum gemmis, et quatuor rotas de tyrio filo pares (1). »

Nous trouvons encore, quelques lignes plus bas : « Hic almificus
 « præsul fecit in altari majori beati Petri apostolorum principis ves-
 « tem chrysoclabam pretiosis gemmis ornatam, habentem historias
 « tam Salvatoris beato Petro apostolo ligandi solvendique potes-
 « tatem tribuentis, quam principum apostolorum Petri ac Pauli
 « passionem figurantes, miræ magnitudinis, in natale apostolorum
 « resplendentem (2). »

Ainsi, aux vases, aux statues d'or et d'argent, on commence à joindre de précieuses tentures, et l'on s'essaye à représenter sur ces tentures des croix, des animaux, des personnages. Ces ornements, au reste, ne varient guère ; ce sont des aigles, des vautours, des lions ; ou bien c'est l'histoire de la Passion, de la Résurrection, etc. Je lis, par exemple, quelques lignes plus loin : « Item fecit ves-
 « tem in titulo Eudoxiæ, super altare, tyriam habentem gryphos ma-
 « jores, et duas rotas chrysoclabas cum cruce, et periclysin, blathyn,
 « et chrysoclavum... Fecit autem et in basilica Salvatoris, quæ est
 « Constantiniana, vestem habentem historiam crucifixi et de re-
 « surrectione Domini nostri Jesu Christi habentem periclysin de
 « chrysoclabo, etc. (3). »

(1) Même, sur le très-saint maître-autel (de l'église de la bienheureuse Mère de Dieu), il fit un voile de pourpre dorée portant l'histoire de la Nativité et de saint Siméon, et au milieu l'annonciation de la Vierge (*cheritismon*).... Et sur le saint autel (de l'église du bienheureux Laurent, martyr de Jésus-Christ), il fit un voile de soie dorée portant l'histoire de la passion de N.-S. et de sa résurrection... Il offrit encore à l'église de grands voiles, tout de soie, à figures, entourés d'une bordure de pourpre et d'or, et portant une croix de même étoffe, au nombre de quinze. Quarante-trois grands voiles de toutes sortes, brodés d'or aux quatre coins, qui pendent sous les arceaux. Vingt petits voiles à dessins, brodés d'or aux quatre coins, qui pendent sous les petits arceaux. De même, dix petits voiles d'or et de soie, qui pendent sous les arceaux ; et dix autres, dont trois sont bordés de pourpre dorée. De même, quatre voiles pareils, d'Alexandrie. De même, un voile entouré d'un cercle de pourpre, dont la bordure est formée de roues et de grilles. Au milieu, une croix avec des pierres précieuses, et quatre roues de pourpre pareilles.

(2) Ce bienfaisant pontife plaça sur le maître-autel du bienheureux Pierre, prince des apôtres, un voile de pourpre dorée, orné de pierres précieuses. On y voyait d'un côté l'histoire du Sauveur donnant à saint Pierre le pouvoir de lier et de délier ; de l'autre, la passion de saint Pierre et de saint Paul, princes des apôtres, d'une grandeur remarquable. Ce voile était déployé à la fête des Apôtres.

(3) Il plaça de même, dans l'église « titulo » de Sainte-Eudoxie, sur l'autel,

Je me hâte d'arriver aux présents offerts par Charlemagne à l'Église romaine, et au nombre desquels figurent, en première ligne, de riches tapisseries : « Fecit in basilicâ beati Petri apostoli vestem « chrysoclabam cum pretiosis gemmis ornatam, habentem historiam « Doominicæ resurrectionis. Sed et inter arcus argenteos vela serica « alba et vela de stauraci pulcherrima... Et super altare majus fecit tetra vela holoserica alithyna quatuor cum astillis et rosis chrysoclabis... Et in eodem altare fecit cum historiis crucifixi Domini « vestem tyriam, et in ecclesia doctoris mundi Pauli apostoli, « tetra vela holoserica alithyna quatuor, et vestem super altare albam chrysoclabam, habentem historiam sanctæ Resurrectionis, et « aliam vestem chrysoclabam habentem historiam Nativitatis Domini et sanctorum Innocentium. Immo et aliam vestem tyriam « habentem historiam Cæci illuminati, et resurrectionem. Fecit autem in basilicâ beatæ Mariæ ad præsepe (Sainte-Marie à la crèche), « vestem albam chrysoclabam, habentem historiam sanctæ Resurrectionis ; sed aliam vestem in orbiculis chrysoclabis habentem historias Annunciationis, et sanctorum Joachim et Annæ. Fecit in ecclesiâ beati Laurentii foris muros, vestem albam rosatam, cum chrysoclabo. Sed et aliam vestem super sanctum corpus ejus albam de stauraci chrysoclabam cum margaritis. Et in titulo Calixti « vestem chrysoclabam ex blathyn byzanteo, habentem historiam « Nativitatis Domini, et sancti Simeonis, etc. »

Il est inutile de traduire ce passage, où ne se rencontre aucun mot nouveau, excepté peut-être le mot *astillis*, qui paraît n'être qu'une corruption de *stellis*, étoiles. Le reste n'est qu'une répétition des passages précédents : mêmes étoffes, mêmes ornements. Rien, au demeurant, n'indique dans l'emploi de ces ornements le moindre goût, le moindre sentiment du beau. Et comment aurait-on pu avoir le sentiment du beau dans les arts, quand on en était totalement dépourvu dans le langage ? Comment l'art n'eût-il pas été informe et grossier, quand la langue était barbare et monstrueuse ? Il est quelquefois peu aisé de reconnaître la langue latine dans le jargon que parle Anastase ; des phrases comme celles-ci ne sont pas rares chez lui : « Et in altare beati Venantii fecit vestem de fundato cum vela « duobus. » A part les barbarismes et les solécismes, il est difficile d'imaginer rien de plus lourd, rien de plus monotone que le style

un voile de pourpre orné de grands griffons, et de deux roues de pourpre dorée, avec une croix bordée de pourpre et d'or... Il fit aussi placer dans l'église du Sauveur, qu'on appelle encore Constantine, un voile représentant l'histoire du crucifiement, et celle de la résurrection de N.-S. Jésus-Christ, avec une bordure de pourpre dorée.

d'Anastase. En voici un exemple : « In oratorio sanctæ Mariæ quod
 « ponitur in monasterio Michaelis, fecit canistrum (vase à mettre le
 « pain bénit) ex argento pensans libras duas et uncias duas. Et in
 « monasterio sancti Sergii eodem modo fecit canistrum ex argento
 « pensans libras tres. Ipse vero almificus præsul (Leo III) et in
 « oratorio sanctæ Agathæ, quod ponitur in monasterio apud Africi,
 « canistrum ex argento pensans libras tres. Pari modo fecit et in
 « monasterio sanctorum Euphemie et Archangeli, quod ponitur
 « juxta titulum Prudentis, canistrum ex argento pensans libras quin-
 « que. Sed et in monasterio sancti Isidori simili modo fecit canis-
 « trum. Simulque et in oratorio sanctæ Agathæ, quod ponitur in
 « monasterio Tempuli, fecit canistrum similiter. Et in oratorio sancti
 « Cesarii, quod ponitur in monasterio de Corsas, similiter fecit
 « canistrum pensans libras duas et uncias tres. Enim verò et in
 « monasterio sancti Semitrii fecit similiter canistrum argen-
 « teum, etc. (1).»

Il serait fort inutile et fort ennuyeux de citer davantage. Disons seulement que le mot *canistrum* se trouve quarante-cinq fois répété en cinquante lignes. Il y a une phrase qu'Anastase affectionne beaucoup, et qu'il n'est pas rare de voir huit ou dix fois dans une page ; c'est celle-ci : « Hic verò à Deo protectus et præclarus pontifex. » Toutefois, pour *varier ses discours*, il remplace quelquefois cette phrase favorite par d'autres légèrement différentes. Ainsi : « Ipse
 « verò à Deo amabilis et prudentissimus papa (S. Leo IV) fecit in
 « basilicâ beati Petri apostoli vela de fundato in circuitu computa de
 « blattin numero quadraginta quinque. Fecit autem isdem egre-
 « gius pontifex in monasterio sancti Martini, quod beati Petri ba-
 « silicæ cohæret, ad laudem et gloriam ipsius beati Martini oraculi,
 « miræ pulchritudinis vestem perfecit, habentem historiam supe-
 « rius memorati sancti jacentis in lectulo, etc.... Hic vero venerabi-
 « lis et præclarus pontifex fecit in basilicâ beati Petri apostoli nu-
 « tritoris sui canistrum, etc.... Hic verò beatissimus et præclarus
 « papa, superno fretus amore, obtulit beato Petro apostolo, ad splen-
 « dorem et gloriam ipsius sanctissimæ basilicæ, lucernam bimyxin
 « (lampe à deux becs) de argento purissimo, pensantem libras qua-
 « draginta quinque. Isdem beatissimus præsul fecit in ecclesiâ beati
 « Silvestri confessoris atque pontificis, qui ponitur in monte Soracte,

(1) Dans la chapelle de Sainte-Marie, qui se trouve dans le monastère de Saint-Michel, il fit une corbeille d'argent pesant 2 liv. 2 onces. Dans le monastère de Saint-Serge, une corbeille semblable d'argent pesant 3 liv. Le même bienfaisant pontife plaça aussi dans la chapelle de Sainte-Agathe, au monastère d'Afrique, une corbeille semblable pesant 3 liv., etc.

« vestem de fundato unam, etc.... Fecit etiam isdem sanctissimus
 « et beatissimus præsul in ecclesia beati Petri principis apostolo-
 « rum vela, etc.... Isdem sanctissimus et coangelicus præfatus præ-
 « sul, post depredationem Saracenorum, istius ecclesiæ, fecit super
 « corpus beati Petri apostoli imagines argenteas, etc. (1). »

Voilà une bien longue digression, mais il me semble que ces passages, pris absolument au hasard dans Anastase, ne sont pas inutiles pour faire comprendre la période dont nous nous occupons. On a dit : le style, c'est l'homme ; il me semble qu'on peut dire tout aussi bien : Les écrivains d'une époque, c'est cette époque même. Un homme, quoi qu'il fasse, est toujours de son siècle ; il ne lui est pas plus possible de sortir du temps où il vit, que de sortir de l'atmosphère qui l'enveloppe. Il absorbe, si je puis dire, par tous les pores, l'influence des idées, des opinions, des préjugés reçus, et ces idées, ces opinions, ces préjugés, qui s'incorporent à son esprit, il les porte nécessairement dans ses ouvrages, s'il écrit. Aussi rencontre-t-on toujours quelque caractère commun dans tous les écrivains d'une même période ; tous, ils se touchent par quelque point. Et s'il est vrai que les ouvrages écrits à une époque, ce soit cette époque même, l'époque d'Anastase le bibliothécaire sera considérée comme une époque de pauvreté et de stérilité, un temps de sécheresse et d'inertie, dans le sens étymologique de ce mot.

J'ai dit qu'on avait préludé à la peinture par les tapis de soie et les tentures à personnages. On rencontre, en effet, pendant longtemps, de ces tapisseries avant de trouver des tableaux, ou plutôt avant de trouver de l'or émaillé, car les peintures dont parle Anastase ne paraissent pas être autre chose : « Fecit (S. Leo IV) super
 « corpus beati Petri apostoli imagines argenteas, totasque nu-
 « mero tres, et unam quidem habentem in medio effigiem Salva-
 « toris Domini nostri Jesu Christi cum gemmis in capite, per
 « crucem ornatam hyacinthinis et prasinis. Item aliam quandam
 « positam ad dextram partem Salvatoris et habentem vultum beati
 « Petri apostoli et beatæ Petronillæ. Aliam quandam positam ad
 « partem levam depictam, vultum habentem beati Andreæ apostoli,
 « simul et vultum prædicti summi præsulis, pensantem libras
 « centum et quatuor (2). »

(1) Ce même pontife, aimé de Dieu et très-prudent, fit dans l'église de Saint-Pierre quarante-cinq voiles tissus d'or, bordés de pourpre. Le même illustre pontife fit dans le monastère de Saint-Martin, qui touche à l'église de Saint-Pierre, pour l'honneur et gloire de la chapelle de ce même saint Martin, un voile magnifique représentant l'histoire du saint susdit, gisant sur un lit, etc.

(2) Saint Léon offrit, sur le corps du bienheureux apôtre saint Pierre, des ta-

Je lis un peu plus loin, sous le même pontificat :..... « Ideo
 « omnipotentis Dei fretus auxilio atque consilio, et virtute mu-
 « nitus, aureis simulque argenteis tabulis non tantum confes-
 « sionem sacram, verum etiam frontem sæpediti altaris satis de-
 « center et honorifice perornavit, ut præsens per omnia opus ibidem
 « dedicatum luce clarius manifestet; quamobrem venerandi altaris
 « frontem præcipuam tabulis auro optimo noviter decoravit una
 « cum gemmis quam plurimis, valdè optimis ac pretiosis totam
 « circumdedit, et in meliorem ut prius statum decoremque per-
 « duxit. In quibus scilicet aureis, ut dictum est, tabellis non so-
 « lum Redemptoris nostri forma depicta præfulget, verum et ejus
 « resurrectio veneranda, atque indicium sacræ ac salutiferæ cru-
 « eis..... Petri quoque, Paulique pariter vultus, atque Andræ, in
 « prænominatis tabulis, similiter splendent, atque coruscant; inter
 « quos sanctissimi quarti Leonis præsulis, necnon et specialis filii
 « sui domini imperatoris Lotharii, propter futuram memoriam,
 « sive mercedem personæ ideo caræ, per cuncta sæcula vene-
 « randæ, depictæ sunt. Fecit denique tabulam de smalto, opus
 « ducentas sexdecim auri obrizi pensans libras. Confessionem
 « vero crebro dicti altaris tabulis ex argento paratis purissimo
 « simili modo, tota animi devotione, ad antiquum decus et statum
 « perduxit. In quibus Salvatorem in throno sedentem conspiciamus,
 « pretiosas in capite gemmas habentem; et à dextris illius cheru-
 « bin, à læva quoque ejus, vultus apostolorum, cæterorumque de-
 « pictos. Immo et rugas sacræ confessionis argento constructas,
 « vultus habentes beatissimi Petri et Pauli, pensantia omnia libras
 « ducentas et octo (1). »

bleaux d'argent; en tout, trois. L'un, au milieu, où se trouve l'image de N.-S. et Notre Sauveur Jésus-Christ, avec des pierreries sur la tête, et étendu sur une croix ornée d'améthystes et d'émeraudes. Un autre, à droite du premier, qui représente le bienheureux apôtre Pierre, et la bienheureuse Pétronille. Le troisième, à gauche du premier, où est peinte la figure du bienheureux apôtre André, et en même temps, celle du souverain pontife susdit. Ces tableaux, pesant 104 livres.

(1) C'est pourquoi, aidé et inspiré par le Seigneur tout-puissant, et armé d'une force divine, il orna, non-seulement le sépulcre (*confessionem*) sacré, mais encore le devant de l'autel souvent cité, de tableaux d'or et d'argent, et cela assez convenablement et assez honorablement, pour que cet ouvrage brille dans tous les siècles d'une lumière toujours nouvelle. Ainsi, il décora à neuf la face principale de l'autel vénérable avec des tableaux d'or très-fin, et en même temps il l'entoura tout entier de pierreries très-nombreuses et d'une très-grande valeur; en un mot, comme nous l'avons dit, il remit l'autel en meilleur état, et lui donna un plus grand éclat. Sur ces tableaux, qui sont d'or, comme nous l'avons dit, est peinte et brille non-seulement la figure de notre Rédemp-

D'après ces passages, les peintures, à cette époque, n'étaient autre chose que des espèces d'émaux, des sortes de *nielles* de diverses couleurs, qui n'avaient nulle prétention d'imiter la nature, et dont le seul mérite à peu près était la richesse des matériaux. Il ne paraît pas qu'il y ait eu dans ces tableaux le moindre essai de composition : c'étaient des figures juxtaposées, sans vie et sans action, mais qui étaient toujours assez belles quand elles éblouissaient les yeux (*splendent et coruscant*). Il est fâcheux qu'Anastase ne décrive pas le procédé par lequel on peignait ainsi sur or et sur argent ; il est fort probable que l'on commençait par creuser la surface du métal, puis qu'on coulait, dans les creux ainsi burinés, des substances colorées dont on ignore la composition. Il fallait bien que ces tableaux fussent des espèces d'incrustations, puisque Anastase nous dit que les personnages portaient sur la tête des couronnes de pierres précieuses. « *Salvatorem in throno sedentem conspicimus, pretiosas in capite gemmas habentem.* » Cela ne ressemble point encore à la peinture telle que la feront Cimabué et Giotto.

J'ai prononcé le nom de *nielles*. On sait que les nielles (*nigella*) étaient des figures tracées au moyen d'un alliage noir ou gris, d'argent et de plomb, avec lequel on remplissait des lignes creusées sur une surface métallique. Les nielles étaient en grande faveur dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, comme le prouvent de nombreux passages des auteurs du temps. Ainsi, dans une lettre de Nicéphore, patriarche de Constantinople, à Léon III, on lit : « *En-* « *colpium aureum, cujus una facies crystallum inclusum, altera* « *posita nigello est.* » Dans la vie de N. Odilon, abbé de Cluny : « *Cujus columnas vestivit argento, cum nigello pulcro opere deco-* « *ratas.* » Dans d'autres auteurs : « *Laternam argenteam magnam* « *librarum quinque cum nigello... — Scrinium argenteum supra*

teur, mais encore sa résurrection vénérable, et la représentation de la sainte croix, instrument de notre salut. On voit aussi briller et étinceler sur les tableaux dont nous venons de parler, les visages de saint Pierre, de saint Paul, de saint André, et parmi eux on voit peintes les images du très-saint pontife Léon IV, et de son fils bien-aimé le seigneur empereur Lothaire, hommes chers à Dieu, et vénérables dans tous les siècles, dignes d'être ainsi rappelés à la postérité et récompensés de leurs vertus. Il fit enfin un tableau d'émail (*smalto*), ouvrage qui pèse 216 livres d'or pur (*obrizi*). Quant au sépulcre placé sous cet autel dont nous avons souvent parlé, de même il l'orna de tableaux d'argent très-pur, et avec une profonde dévotion il le ramena à son antique splendeur. Ces tableaux représentent le Sauveur assis sur un trône, ayant sur la tête des pierres très-précieuses ; à sa droite, sont peintes des figures de chérubins ; à sa gauche, celles de tous les apôtres. Léon IV donna aussi les *rugæ* (j'ignore le sens de ce mot) du sépulcre sacré, faites d'argent et portant les figures des bienheureux Pierre et Paul, pesant en tout 208 livres.

« altare cum nigello librarum novem...—Scutillam argenteam cum
 « nigello...—Fumigatorium cum nigello. » Dans la vie du roi Robert,
 « par Helgaud : « Scutellas duas minores massilienses deauratas,
 « quæ habent in medio cruces niellatas. » Dans un vieux roman
 français, le roman de *Parise la Duchesse*.

Et brandissent les astes des espiés noellez.

Dans le roman de *Garin* :

Affichiez s'est ens estriers noelez...

Cors ot Gaillart et espié noelé...

Et vingt espiées au front d'or noielez, etc.

Je n'ai cependant trouvé dans Anastase qu'un seul passage où il
 soit question de *nielles* ; c'est celui-ci, dans la vie de saint Silves-
 tre : « Fecit (Constantinus) crucem ex auro purissimo, pensantem
 « libras centum quinquaginta, in mensuram loci, ubi scriptum est
 « hoc : Constantinus Augustus et Helena Augusta hanc domum
 « regali simili fulgore coruscans aula circumdat ; scriptum ex literis
 « puris nigellis in cruce (1). »

Il serait facile d'écrire des volumes sur l'ouvrage d'Anastase, car
 ses énumérations sont aussi longues qu'elles sont mal rendues ;
 comme il le dit lui-même, il n'oublie rien (*opera, quorum jam si-
 gillatim nomina scripta vel memorata sunt*). Mais quand on a lu
 une de ces énumérations, on les a lues toutes ou à peu près ; il se-
 rait donc très-superflu de les citer les unes après les autres. Ce qu'il
 y a de curieux à rechercher dans Anastase, c'est le caractère de l'é-
 poque dont il écrit l'histoire, considéré sous le rapport de l'art.
 Ce caractère, on le reconnaît bien vite, quand on se dévoue à lire
 dix pages des *Vies des papes* : c'est un caractère de misère et d'im-
 puissance que font ressortir, au lieu de le cacher, les inventaires
 d'orfèvrerie qui remplissent le livre d'Anastase. Il n'y a point en-
 core d'art, parce qu'il n'y a point de création ; et il n'y a point de
 création, parce qu'il n'y a point de pensée. De quelque chose, on
 ne tire rien ; avec de l'or on fait de l'or, voilà tout. Attendons, pour
 parler d'art, que de rien on tire quelque chose, qu'avec des pierres
 brutes on fasse des épopées éternelles, avec une toile et des cou-
 leurs broyées, des hommes, des animaux vivants.

Alfred LEVESQUE.

(1) Constantin fit une croix d'or pur, pesant 150 livres, proportionnée à la
 grandeur du lieu, et portant cette inscription, toute en lettres niellées :
 Constantin Auguste et Helena Augusta ont entouré ce lieu d'un éclat tout
 royal.

Extraits des Correspondances de M. de Humboldt.

Nous avons sous les yeux un ouvrage publié en Allemagne : *Wilhem von Humboldt's gesammelte Werke, fünfter Bund.* — OEu-vres de Guillaume de Humboldt, tome V. Berlin, Riemer, 1846, in-8°. Quatre volumes des écrits de l'illustre savant avaient déjà vu le jour il y a quelques années ; le cinquième volume se compose entièrement de morceaux inédits ; vingt-quatre sonnets et des discours académiques y tiennent moins de place qu'une longue correspondance avec F.-A. Wolf, le célèbre éditeur d'Homère. Commencé en 1793, ce commerce épistolaire se poursuit jusqu'en 1824 ; il est d'un intérêt réel pour les philologues ; Humboldt y expose ses idées sur un grand nombre d'auteurs anciens ; il s'occupe surtout de Platon, d'Homère, d'Hésiode, des tragiques ; il entre dans une foule de détails au sujet des points controversés de la métrique grecque.

Divers passages de cette correspondance témoignent du goût de Humboldt pour les livres, ils renferment des particularités concernant divers érudits français. Transcrivons quelques extraits :

« Je suis plongé dans la lecture de Putschius ; ce n'est guère at-
 « trayant, surtout lorsqu'on tombe sur des hommes tels que Bède,
 « qui emprunte exclusivement à des auteurs chrétiens tous les
 « exemples qu'il cite, et qui assure à diverses reprises que le livre
 « de Job a été, dans le principe, écrit en vers hexamètres. — A
 « l'occasion de l'anniversaire de ma naissance, mon beau-père m'a
 « fait cadeau de l'édition de Callimaque donnée par Grævius. J'au-
 « rais préféré celle d'Ernesti. Toutefois l'exemplaire est d'une grande
 « beauté.

« J'ai fait des recherches au sujet du manuscrit d'Homère accom-
 « pagné des scolies, qui se trouvait à la Bibliothèque du collège ro-
 « main. Il y était, mais il n'y est plus. Il a disparu, on ne sait comment,
 « durant la tourmente révolutionnaire. Beaucoup d'autres objets
 » précieux, épars dans les collections d'Italie, ont eu le même sort.
 « Les livres que laissa Muret étaient venus se joindre à la biblio-
 « thèque en question, et nombre d'entre eux avaient leurs marges
 « couvertes de notes ; malheureusement, tout cela a été mis au pil-
 « lage. Le travail de Lagomarsini sur Cicéron est du moins resté en
 « place ; ce n'est qu'un recueil de variantes, mais elles sont extraites
 « d'une foule de manuscrits et elles remplissent huit ou dix volumes

« in-4°. Il n'y a que très-peu de notes et elles sont sans importance ;
 « une multitude de ces leçons laborieusement recueillies ne présen-
 « tent aucun intérêt.— Vous me demandez des détails au sujet des
 « manuscrits d'Herculanum qu'un Anglais, John Huyter, s'occupe à
 « déchiffrer aux frais du prince de Galles : d'après les renseigne-
 « ments que je tiens de ce personnage lui-même, le nombre des
 « manuscrits jusqu'à présent déroulés est de cinquante à soixante.
 « On a découvert une partie du XI^e livre d'Épicure, *De la nature*
 « *des choses*, et quelques écrits de Philodème, philosophe épicurien
 « contemporain de Cicéron. Il est difficile d'être exactement fixé
 « sur tout cela, car on en fait mystère ; le roi de Naples se montre
 « jaloux de ce qu'un prince étranger recueille le mérite de sembla-
 « bles découvertes, et Huyter ne paraît pas assez instruit pour s'ac-
 « quitter avec succès de la rude tâche qu'il a entreprise au milieu de
 « manuscrits tronqués et mutilés (1). »

Humboldt passa trois années à Rome ; il remplissait les fonctions de ministre résident du roi de Prusse. La suite de cette correspon-
 dance nous le montre occupé de Cicéron, et de Pindare qu'il travaille
 sans relâche à traduire. Sa famille l'imite dans ces doctes occupations :
 « Ma fille, depuis la mort de Zoëga, prend des leçons de grec d'A-
 « mati, employé à la Vaticane et le plus habile helléniste qu'il y ait
 « à Rome. Il voudrait donner une édition de Denys d'Halicarnasse. »

Après un séjour en France de six mois environ, Humboldt se
 rendit en Espagne et il écrivit de Madrid, le 20 décembre 1799 :

« L'Espagne ne présente, en fait de manuscrits, qu'une maigre
 « moisson à un travailleur qui ne connaît pas l'arabe. J'ai passé dix
 « jours à l'Escorial, mais dix jours, c'est fort peu de chose lorsqu'on
 « a affaire à la lenteur castillane, de sorte que ce que j'ai vu n'est
 « pas considérable. Toutefois, d'après mes observations personnelles
 « et d'après ce que m'a dit le chargé d'affaires de Hollande, Valke-
 « naër, les manuscrits d'auteurs grecs et latins sont de date fort
 « moderne. Vous savez qu'au dire de certains voyageurs, il se trou-
 « vait à l'Escorial un manuscrit contenant la seconde décade de
 « Tite-Live ; j'ai voulu éclaircir ce fait ; j'ai pris connaissance des
 « huit manuscrits de cet historien, les seuls que possède la biblio-
 « thèque du couvent, à ce que m'ont assuré les religieux, et je me
 « suis assuré que c'étaient tous de mauvaises copies d'un seul et même
 « original. L'unique bibliothèque, à Madrid, qui puisse offrir quel-

(1) D'après M. Boissonade et autres savants critiques, Huyter était en effet
 dépourvu des connaissances qu'exigeait la tâche délicate qu'il avait entreprise.
 Voir, sur les manuscrits d'Herculanum, un article inséré dans le tome III du
Quarterly Review.

« que intérêt aux yeux d'un philologue, est celle du duc del' Infantado;
 « elle provient du cardinal Mendoza ; il s'y trouve quelques éditions
 « rares du quinzième siècle, notamment l'Homère de 1488. Les
 « manuscrits espagnols abondent dans les collections, car il est une
 « foule d'auteurs dont les œuvres sont restées inédites, et l'on im-
 « prime si peu maintenant qu'il est assez commun de se servir de
 « copies manuscrites. Toutes les anciennes éditions des poètes es-
 « pagnols sont très - difficiles à trouver et exorbitamment chères ;
 « j'ai vu un petit volume de comédies dont on demandait 12,000
 « réaux (3,000 francs). L'étude des langues anciennes, celle du grec
 « surtout, est presque abandonnée et les impressions modernes des
 « classiques sont inconnues du public ; la bibliothèque du duc d'Os-
 « suna est la seule où j'aie vu quelques bonnes éditions anglaises.
 « L'étude de la langue espagnole a beaucoup d'intérêt pour moi ;
 « cet idiome possède un mérite très-distingué, et, me préoccupant
 « du développement des langues modernes à mesure qu'elles sont
 « sorties du latin, je m'efforce de suivre le dialecte provençal dans
 « le cours de ses transformations. »

Peu de temps après, Humboldt était de retour à Paris ; il écrivait le 26 mai à Wolf, l'engageant à venir le rejoindre afin d'explorer les trésors trop peu connus de la Bibliothèque nationale.

Dans une lettre du 20 juin, il parle de Sainte-Croix, « qui a re-
 « mué de fond en comble tous les Platoniciens et tous les commen-
 « tateurs de Platon, qui sont ici en quantité innombrable. Un Danois,
 « Torlucius, s'est beaucoup occupé de ces auteurs et en particulier
 « d'Hermias. »

Wolf avait prié son ami de lui procurer le travail qu'avait entrepris Larcher sur le lexicographe Orion, travail que le traducteur d'Hérodote avait, en raison de sa vieillesse, renoncé à utiliser. Humboldt lui répond le 7 juillet 1800 :

« La transcription d'Orion est à vous ; elle est dans mon pupitre,
 « n'attendant, pour vous aller trouver, qu'une bonne occasion. Elle
 « ne coûte rien, Larcher vous la cède gratis ; il demande seulement
 « six exemplaires de l'ouvrage, en cas que vous l'imprimiez, ce qu'il
 « désire fort. Ne manquez pas de lui écrire, par retour du courrier,
 « pour le remercier ; il serait bon que vous fissiez, à la première
 « occasion, passer à Larcher et à Sainte-Croix un exemplaire de
 « votre Homère ; je connais les Français ; ils aiment ces attentions.
 « Larcher met ainsi à votre disposition les deux copies qu'il avait
 « faites d'Orion ; l'une et l'autre sont de sa main ; l'une, extrêmement
 « soignée, contient 177 pages de texte, petit in-quarto, d'une écri-
 « ture serrée, et 33 pages d'index des mots contenus dans ce lexique.

« La seconde copie est accompagnée d'une ébauche de commentaire
 « que l'auteur lui-même donne comme n'étant d'aucune valeur. —
 « Vous voudriez faire collationner ici les textes de Platon et de Xé-
 « nophon, mais les manuscrits de ces auteurs sont fort nombreux ;
 « les collationner *tous* serait presque impossible ; comment faire un
 « choix ? Sainte-Croix vous offre de vous envoyer des notices et des
 « extraits au sujet des grammairiens inédits qui se trouvent ici en
 « grand nombre. »

Dans les lettres qui suivent celle-ci, nous voyons Humboldt occupé de faire collationner Suétone sur le texte de l'édition d'On-dendorp, et pressant Coraï d'examiner les manuscrits de quelques dialogues de Platon. Coraï veut d'abord terminer son travail sur le traité d'Hippocrate : *Des airs et des eaux* ; il médite une traduction d'Arétée, auteur qu'il regarde comme ayant encore un intérêt réel pour les médecins.

« Je vois souvent Chardon de La Rochette ; c'est un homme fort
 « original et d'un caractère joyeux. A peine fait-il jour dans son ap-
 « partement, tant les vitres des croisées restent étrangères à l'eau lus-
 « trale ; mais il possède une belle bibliothèque. Son *Anthologie* est à
 « peu près terminée ; il ne lui reste qu'à achever l'index complet des
 « phrases ; il se propose de faire imprimer le tout à Oxford (1).—Je
 « me suis entretenu avec Bast au sujet du Platon ; il s'est occupé
 « spécialement du *Banquet* et il m'assure qu'il n'y a de quelque im-
 « portance que les manuscrits suivants : 225 et 226 du Vatican ; 185
 « et 189 de Venise ; 1808 et 1809, Fonds du roi, encore le mérite de
 « ce dernier est-il douteux. Tous les autres sont tellement insigni-
 « fians que ce serait folie de consacrer de l'argent à les faire colla-
 « tionner. Bast a l'intention de faire imprimer un recueil de mélan-
 « ges où il s'occupera d'un grand nombre d'auteurs divers. Il m'a
 « dit avoir découvert quelques épigrammes inédites, mais il m'a de-
 « mandé, au nom du Ciel, de n'en pas parler à Chardon. »

Dans l'été de 1801, Humboldt, de retour en Allemagne, s'était établi à la campagne, près de Berlin ; il écrivait à Wolf : « Envoyez-
 « moi sans retard le dictionnaire grec-allemand de Schneider et la
 « grammaire grecque de Gedike ; ma fille aînée a commencé depuis
 « quelques mois l'étude du grec, et, durant une absence que je vais
 « faire, elle s'en occupera de concert avec ma femme. »

Nous trouvons dans une lettre du 12 décembre : « Je m'enfonce

(1) Les travaux de Chardon de La Rochette, sur l'*Anthologie*, n'ont point été imprimés : ils se sont trouvés à l'une des ventes du fonds de librairie de MM. Debure, et la Bibliothèque du Roi en a fait l'acquisition.

« chaque jour de plus en plus en mes recherches sur la linguistique,
 « et je découvre sans cesse davantage du grec dans le basque. Pour-
 « riez-vous m'indiquer quelques ouvrages où l'on trouvât des ren-
 « seignements sur les Etrusques ? J'ai feuilleté à Paris le livre de
 « Lanzi ; je l'ai trouvé plein d'hypothèses gratuites et d'idées
 « chimériques. »

Au commencement de l'année 1803, Humboldt était en Italie, et, toujours préoccupé de grec, il écrivait de Rome :

« Il y a à Florence 17 manuscrits de Platon, contenant l'*Euthryphon* et l'*Apologie de Socrate*. On demande deux mois pour collationner les passages que vous indiquez, et on réclame en même temps pour prix de ce labeur 20 à 25 sequins. Quant à Homère, il s'en trouve à Florence 96 manuscrits divers ! J'ai acheté pour vous l'ouvrage de Zoëga *De obeliscis*, et celui de Bottinelli : *Risorgimento d'Italia negli studj*. »

Peut-être reviendrons-nous sur cette correspondance qui atteste quelle ferveur d'investigation, quel amour pour l'étude, régnaient dans l'âme de l'infatigable écrivain.

Il écrivait de Paris, en avril 1798 :

« Je ne me suis guère occupé jusqu'à présent d'études philologiques. On ne peut en hiver beaucoup visiter les bibliothèques. En fait d'érudits, je n'ai vu encore que Millin et Dutheil. Ce dernier n'est pas content de l'*Eschyle* de Schutz, et il m'a fait comprendre que, dans ses travaux, encore inédits, sur le tragique grec, il avait fait bien davantage. Il est d'ailleurs fort réservé et il ne m'a point communiqué ses manuscrits. Larcher est trop vieux pour que son commerce offre beaucoup d'intérêt. Je dois voir Chardon de La Rochette et Coraï. Le premier s'occupe d'une édition nouvelle de l'*Anthologie* et j'attends grandement de lui. Je connais Bitaubé, mais je n'en fais guère plus de cas que de Camus et que d'autres écrivains qui ne sont que des traducteurs. »

(22 octobre 1798.) « J'ai entrepris la collation des manuscrits de Pindare ; ce travail est presque terminé. La Bibliothèque nationale en possède 12 ou 15 ; la plupart sont assez anciens. Mais je me suis convaincu qu'il n'y a pas grand'chose à en tirer en faveur du texte de Pindare, et le butin que j'ai obtenu, après avoir examiné toutes les odes pythiques, est bien mince, car à peine quelques passages y trouvent-ils leur compte. Toutefois la réunion de toutes les variantes que pourraient fournir ces manuscrits et ceux de Vienne ne saurait manquer d'être utile à un éditeur futur ; l'histoire du texte de notre auteur y gagnerait ; quant à un traducteur, pareil travail ne saurait lui rendre de vrais services.

« et je redoute de consacrer plus de temps à une besogne dont je
 « ne puis attendre un véritable fruit. En ce qui concerne les manu-
 « scrits venus d'Italie, je vous dirai qu'ils n'ont point encore été
 « classés et je n'ai pu découvrir si Pindare s'y trouve. Il paraît qu'il
 « est arrivé 500 manuscrits de Rome et tout autant de Venise. On
 « ne s'est pas occupé des dispositions à prendre pour les loger, et
 « ils restent sur le parquet en tas, tout comme on les avait posés au
 « moment de leur arrivée. Il est douteux qu'ils aient été choisis
 « d'une façon heureuse; aucun des membres de la commission ne
 « possédait, en pareille matière, de connaissance spéciale. Je n'ai
 « point vu Villoison; il n'est pas revenu d'Orléans; il travaille tou-
 « jours, dit-on, à rédiger la relation de son voyage en Grèce. Si ce
 « livre paraît, j'ai le projet d'en donner une traduction ou, tout au
 « moins, un abrégé. Ce serait une excellente préparation pour un
 « voyage pareil que je ne renonce nullement à entreprendre, mais
 « que je me vois forcé d'ajourner encore à bien des années. »

Du commerce et des ventes publiques d'objets d'art, et principalement des vieilles estampes.

(Suite d'un article intitulé : *De la hausse progressive et de la rareté des estampes
 et des livres curieux*, tom. V, pag. 324 et 369.)

Nous avons vu le peu de ressources qui restent aux collection-
 neurs, en ce temps de stérilité où les recherches sont si pénibles et
 les bonnes trouvailles si coûteuses. Plaignons surtout l'amateur, ri-
 che de bon goût, mais pauvre d'espèces ! Ou plutôt ne le plaignons
 pas, car il a, au fond, tout autant de plaisir, au moins, que les
 grands possesseurs. Ces derniers, blasés par la facilité d'acheter à
 tout prix, ne jouissent guère que de leurs dernières acquisitions :
 comme il arrive aux riches en tout genre, leur joie est incomplète,
 parce qu'elle est trop divisée. Leur modeste rival, au contraire, borné
 à une dépense limitée, concentre toute son affection sur son petit
 trésor et en savoure bien plus vivement la possession. Survienne un
 incendie : il s'agit pour lui tout simplement de décrocher une dou-
 zaine de cadres, d'emporter quelques cartons et une trentaine de
 volumes.

Mais, pour considérer de haut les collections, sans avoir égard
 aux collecteurs, je dirai que les plus vastes sont les plus utiles, peut-
 être même les seules utiles. Malgré l'intérêt que m'inspire l'im-

puissance pécuniaire d'un savant peu fortuné, je ne puis qu'approuver ici le cumul, et je me déclare, sur ce point, partisan du système aristocratique. Les petits recueils occasionnent dans les arts l'inconvénient qui résulte de l'extrême morcellement des terres pour l'agriculture ; il est donc à souhaiter qu'ils aboutissent, en définitive, à compléter les grands. Reconnaissons, néanmoins, que certains amateurs poussent trop loin la manie d'accaparer : il en est qui possèdent et qui gardent, dans leurs portefeuilles égoïstes, des doubles, des triples même de pièces rares, afin d'en prévenir la vulgarité. De là, une pénurie dont souffre principalement le commerce, et qu'on pourrait, jusqu'à un certain point, comparer au dommage qui résulte de l'accaparement des grains ou des capitaux ; agir ainsi, c'est laisser en friche un terrain fertile. Il serait à souhaiter pour tous, qu'un système sage et dépouillé de tout égoïsme présidât à la formation des collections vastes et vraiment utiles.

Encore un mot sur la disette actuelle, en fait d'objets de curiosités de premier ordre. Depuis 1838, j'ai feuilleté, à plusieurs reprises, des milliers de cartons, chez les marchands les mieux fournis ; j'ai visité, dans l'espoir d'heureuses trouvailles, de vastes magasins en pays étrangers ; or, je puis l'affirmer, partout il n'y reste plus guère que des masses indigestes d'estampes médiocres ou tout à fait nulles ; que des blocs de volumes insignifiants. A Bruxelles, Anvers, Leipzig, Dresde, Vienne, Nuremberg, Milan, Venise et Rome, j'ai passé des journées entières, enfoui au milieu de monceaux de bouquins et d'estampes ; j'ai fouillé des maisons qui, à la lettre, en étaient encombrées, de la cave au grenier ; j'ai parcouru d'interminables catalogues, et je n'ai pas trouvé, sauf quelques exceptions, la moindre perle d'origine française, parmi ces montagnes de papiers, tout à fait semblables à celles de la Fable, mais plus fécondes, sans doute, pour enfanter des rats. Les lourds in-folios théologiques abondaient surtout d'une manière si désespérante, que je n'ai pu m'empêcher de leur souhaiter tous les vers bibliophiles du globe.

Que nos commerçants en vieux livres et en anciennes gravures se gardent donc de fonder l'espoir du renouvellement de leurs magasins sur leurs relations avec l'Allemagne, l'Italie ou la Belgique ! Le commerce étranger ne peut offrir aujourd'hui de belles chances à la spéculation. Aussi la plupart ne font-ils un peu d'affaires qu'avec des amateurs sans spécialité et d'un goût peu difficile qui s'étend à tous les genres. Quelques marchands se rejettent aussi sur la vente des productions modernes ; mais là, ils ont à lutter contre la contrefaçon, ce ver rongeur de la librairie moderne, ce vol impuni qui prend de jour en jour, au détriment de nos artistes et de

nos auteurs, un accroissement formidable. Ajoutons qu'une invention, dont je parlerai plus tard, risque de porter le dernier coup au commerce des estampes modernes.

Autrefois les marchands s'alimentaient au moyen d'échanges et de marchés à l'amiable, qui leur procuraient toujours quelques pièces de prix, disséminées au milieu de masses vulgaires ; mais, de nos jours, jours de calme politique, les artistes, occupés tous plus ou moins dignement, ne songent guère à se défaire de leurs estampes, ni les petits bibliophiles, de leurs bouquins. Presque tous cherchent à acquérir, peu à vendre. Aussi, une pièce rare et curieuse apparaît-elle, un matin, aux vitres d'un marchand ou d'un brocanteur, elle n'y reste pas un jour et disparaît comme un météore, à moins que le prix n'en soit tout à fait exagéré ; car le nombre des connaisseurs, des *dépisteurs*, si l'on préfère, est prodigieux.

Avant 1835, les marchands d'estampes, se bornant, pour la plupart, à la connaissance des prix courants d'un certain nombre de pièces connues et signalées, prenaient, pour unique base de leurs bénéfices, la vente des gravures artistiques, et méprisaient l'ancienne imagerie sans se soucier de l'intérêt que peut offrir un dessin médiocre. Ils furent donc surpris à l'improviste par une sorte de révolution dans le goût ; assaillis et tirillés par maint iconophile qui, sans s'occuper d'art, recherchait mille sortes de pièces, naguère encore fort peu estimées ; ils cédèrent, à vil prix, des masses d'imagerie curieuse, en riant sous cape de la *simplicité* de ces nouveaux clients. Ils se défirent ainsi d'une foule d'ouvrages et d'estampes sur les provinces ou les costumes ; de portraits dus à des graveurs inconnus, de plans de villes, d'abbayes et de châteaux, en un mot, de milliers de paperasses qui avaient depuis longtemps contracté l'habitude de végéter sur les étalages en plein vent. Ces investigateurs de nouvelle espèce leur parurent bientôt capricieux et difficiles à contenter, car ils se subdivisaient en une multitude de goûts spéciaux, tous ayant pour base la curiosité des sujets et non plus le mérite artistique. Etonnés, irrésolus, les marchands se mirent alors à rechercher dans leurs fonds de magasins, et à vendre rapidement, à un prix plus ou moins avantageux, une multitude d'images reléguées dans des coins obscurs ; et bientôt tout fut épuisé. Alors seulement ils commencèrent à ouvrir les yeux, en voyant, dans les ventes publiques, s'établir entre les amateurs une concurrence dont il n'était plus temps de profiter.

Aujourd'hui qu'il leur est impossible de se remonter en ce genre, ils ont regret de n'avoir pas attendu. Ils comprennent qu'il eût fallu, pour bien vendre, joindre, à leurs connaissances routinières sur les

estampes d'art, des notions historiques assez étendues ; ajoutons qu'ils ont beaucoup plus de peine à reconnaître les pièces vraiment rares, que les amateurs éclairés par des investigations assidues.

Les plus actifs parmi les marchands ne dédaignèrent pas de faire eux-mêmes des excursions sur les ponts, et de fureter chez les étalagistes. Deux ans plus tôt, cette idée leur eût procuré une ample provision, mais les amateurs les avaient prévenus.

Notre vieille imagerie est donc à peu près introuvable. On n'en rencontre, en effet, quelques débris que de loin en loin, dans les ventes après décès de vieux peintres ou d'anciens architectes. Les marchands, assidus maintenant aux moindres ventes, se disputent ces vieilleries à haut prix et font quelquefois de fort mauvais marchés, car il s'agit ici de bien distinguer le bon du mauvais. Dans tel recueil d'un médiocre graveur, il y a telle pièce qui vaut mieux que toutes les autres. Ainsi, dans une série de mauvaises compositions de Mérian (1618), on trouve une représentation exacte de la guillotine ; cette pièce peut, isolée, se vendre fort cher, mais personne ne voudra des autres. Il existe ainsi une prodigieuse quantité d'images étrangères qui sont généralement sans prix pour les amateurs français, quelques-unes exceptées qui font acheter tout un ouvrage. Or, sur quelle base se fondera le jugement du marchand qui n'a pas le loisir de faire une étude spéciale sur telle ou telle pièce de tel recueil, afin de trouver une perle dans un tas de fumier ?

Quelques commerçants en livres ou estampes ont étudié une spécialité et s'y sont consacrés ; tel est M. Dumoulin pour la librairie qui concerne l'histoire des provinces ; tel est, pour les portraits, M. Soliman, qui connaît parfaitement cette partie, et a publié, à ce sujet, un ouvrage estimable faisant suite à celui de Fevret de Fontette. La spécialité de genres, dans ce commerce, comme en tout autre, peut avoir de bons résultats pour la conservation des objets ; mais il faut qu'elle procure des gains au marchand. Or, ici, la difficulté n'est pas seulement de savoir vendre, mais de savoir renouveler son magasin. Les ventes publiques sont devenues la principale ressource du marchand comme de l'amateur ; concurrence peu favorable à la baisse ; car l'un fait d'assez mauvaises affaires, l'autre des acquisitions fort onéreuses.

Il en est, je crois, à peu près ainsi dans toute l'Europe civilisée ; partout les catalogues sont parcourus avec soin et les ventes très-suivies en fait de tableaux, livres, manuscrits, estampes, médailles et autres objets de curiosité. Les catalogues des ventes étrangères nous parviennent aisément à Paris, et les chemins de fer en faciliteront encore l'arrivée. Partout se manifeste, à l'égard des anciens

produits artistiques, un agiotage presque effréné, sur les tableaux principalement ; car les collections d'antiquités en tout genre sont devenues une sorte de mode, de manie du jour, dans la haute et moyenne bourgeoisie.

Les ventes publiques après décès (1), voilà donc l'espoir de l'amateur aux abois. Mais que d'obstacles, que de déboires, que de rivalités imprévues l'attendent dans ce dernier refuge ! D'abord, les ventes regorgent, ainsi que les boutiques, d'un fatras de nullités. Il faut une grande patience pour saisir au passage quelque bonne pièce et pour en devenir l'heureux possesseur. Il s'agit de passer des heures bien pénibles dans les salles de la rue des Jeûneurs, de l'Hôtel des commissaires-priseurs ou de la rue des Bons-Enfants.

En général, les morceaux rares et curieux se vendent ou trop cher ou trop bon marché, suivant la nature des ventes ou la qualité des assistants. Il n'y a presque jamais un juste milieu. En voici le motif : les livres, estampes ou tableaux se rencontrent dans deux espèces de ventes bien distinctes : la vente avec catalogue, et la vente par tas, sans examen, sans catalogue, vente qui va bien vite afin d'épargner les frais de vacations. En style trivial, on appelle cela une vente *borgne*, sans doute parce que les gens qui la font n'y voient point très-clair ; on y remarque des marchés étonnants par l'exagération des prix en hausse ou en baisse, de sorte que le mot *aveugle* serait quelquefois le mot propre pour ces sortes de ventes.

Occupons-nous du système tout opposé : là, tout est épluché, trié, mis sous verre, catalogué pièce à pièce, décrit largement et minutieusement. Il est rare que l'acquéreur en rapporte quelque chose sans une pointe de repentir ; les regrets aussi sont quelquefois du côté des vendeurs, qui se sont chargés, sans résultats, de grands frais d'exposition et de catalogue.

On faisait, dans les ventes de première espèce, avant 1840, de précieuses acquisitions à vil prix ; mais elles deviennent bien moins fréquentes. Une foule de marchands et même d'amateurs rêvent aux ventes *borgnes*. Malheureusement, elles sont loin d'être toujours annoncées, et le hasard seul les fait découvrir. Elles sont, au reste, très-fatigantes à suivre, ayant lieu, d'ordinaire, dans un local exigü, où l'on est privé d'air et étouffé, faute d'espace, par les ache-

(1) Quelques amateurs-spéculateurs se défont parfois, sans autre motif que l'intérêt, de toutes leurs collections. Cet esprit d'agiotage les dégrade, à mes yeux, de la considération qui s'attache aux vrais savants, et leur ôte tout droit au titre d'archéologue ou de bibliophile. Une nécessité grave peut seule excuser cette renonciation aux jouissances artistiques.

teurs de vieille ferraille; ajoutons que, souvent, on revient à *vide*.

Une vente bien conduite, sans exagération comme sans ignorance, serait sans contredit la meilleure, la plus convenable; tout le monde serait à peu près content, acheteurs et vendeurs.

Avant que la mode se portât sur les antiquailles, avant l'apparition du *Moniteur des ventes mobilières* en 1832, avant l'établissement des salles de la rue des Jeûneurs, il y avait des ventes de livres ou de gravures très-fructueuses pour le petit commerce. On y trouvait l'occasion de marchés très-avantageux, pourvu qu'on attendît avec patience le départ des meubles et de la quincaillerie. Aujourd'hui les marchands, sans cesse en présence d'amateurs avertis comme eux et doués d'une égale persévérance, ont bien de la peine à acheter pour leur compte; leur profit le plus clair est fondé peut-être sur les commissions qu'on leur donne ou sur l'absence des amateurs infatigables. La fréquentation des ventes a passé tellement à l'état d'habitude dans la bourgeoisie, que l'intérêt du commerce est souvent d'écouler sa marchandise par l'entremise assez coûteuse des commissaires-priseurs (charge aujourd'hui fort lucrative). Quelques marchands de tableaux se livrent, en ce genre, à un agiotage effréné, en face même du temple à colonnes où le jeu et le hasard ont établi leur résidence. Il n'y a plus alors, pour les marchands, commerce régulier, mais bien spéculation chanceuse, triste manie qui formera un trait distinctif de notre époque.

Les ventes publiques se rapprochent plus ou moins des nôtres, en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en Angleterre; témoin les catalogues des plus célèbres, qui viennent mettre en émoi les amateurs parisiens; mais les catalogues des ventes vulgaires ne nous arrivent pas. Je suppose que ces ventes ont une allure à peu près analogue à celles qui se font ici tous les jours, si les chercheurs sont toutefois aussi nombreux qu'à Paris. Quant au commerce étranger des anciennes estampes, il est définitivement, comme le nôtre, appauvri en fait de morceaux rares; mais je ferai observer que les pièces curieuses pour les nationaux, comme portraits, costumes, topographie, etc., n'ont pas autant de rareté chez eux que, chez nous, les pièces, du même genre, relatives à notre histoire. Les Allemands et les Anglais ont l'esprit moins versatile que les Français et sont, par conséquent, moins gaspilleurs; rappelons aussi que la révolution de 89 n'a point passé sur leurs souvenirs historiques.

L'Allemagne est à la fois le berceau de la typographie et celui de la gravure. Autrefois ses artistes reproduisaient, contrefaisaient nos gravures, comme aujourd'hui la Belgique, notre librairie; mais

lorsque je parcourus en 1842 les principales villes d'Allemagne, dans l'espoir d'y trouver beaucoup de pièces concernant la France, il était déjà trop tard. Il y a encore dix ans, ce pays abondait en estampes et en livres d'origine française, qu'on y trouvait à fort bon compte. Les Belges et les Allemands, éclairés par les visites d'amateurs, par la connaissance de nos prix de vente, et surtout par l'ouvrage de Brunet, ont passé à une extrémité opposée : leurs prix sont devenus d'une prétention quelquefois ridicule. J'ai pu encore recueillir un certain nombre de pièces curieuses et nationales ; mais à cette heure, on a peu de chances de réussir. J'ai trouvé, je le répète, les Allemands fort riches en ancienne imagerie allemande, de sorte que les pièces de cette espèce (qui n'ont presque aucune valeur à Paris) ne peuvent être considérées comme pièces d'échange. Ils ne cherchent d'ailleurs avec avidité que les œuvres de leurs grands maîtres, parce que ces œuvres sont fort rares, surtout celles des anciennes écoles.

Je reviens à nos ventes publiques. Une bonne vente (bonne pour le vendeur, car c'est, avant tout, son intérêt que la vente doit avoir en vue) dépend beaucoup de l'habileté de l'expert, de la rédaction du catalogue et de la formation des lots ; le choix du local de l'exposition n'est pas non plus indifférent.

Mais où doit-on espérer trouver de bons experts, d'habiles rédacteurs de catalogues ? Un libraire ou un marchand d'estampes très-instruit peut-il apporter toujours dans ce rôle l'indépendance d'un savant, d'un artiste qui ne ferait aucun commerce, aucune collection pour son propre compte ? J'ai vu trop souvent des catalogues où l'on glisse rapidement sur une pièce très-rare, sur un manuscrit précieux, tandis qu'on appuie longuement sur des pièces assez communes, d'un bien faible intérêt, avec intention manifeste d'influencer, de dérouter les amateurs. N'est-il pas également notoire que la plupart des experts introduisent dans les ventes qu'on leur confie des objets qui leur appartiennent ? Je n'affirme pas que ce droit leur soit interdit. Mais enfin, il ne faut pas que le nom d'un mort, qui passait pour collecteur judicieux, serve à faciliter l'écoulement de marchandises qu'il n'eût jamais admises en son cabinet.

Après tout, les ignorants seuls peuvent être dupes ; il en est qui achèteront 500 fr., à la vente de M. tel ou tel, ce qu'ils ne payeraient pas trente chez un marchand. C'est une illusion, un préjugé. Mais il n'en reste pas moins vrai, à mes yeux, qu'une entière loyauté, qu'une franchise qui respecte même l'ignorance, est une des qualités qui doivent honorer la fonction d'expert.

(La suite au prochain numéro.) A. BONARDOT.

BULLETIN DES ARTS.

10 AOUT 1847.

Dégradation officielle et municipale

DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA FRANCE.

M. le comte de Montalembert, qui est animé d'une si généreuse passion pour les monuments de la France historique, et qui ne perd aucune occasion de défendre ce précieux héritage que nous a laissé le passé, vient encore de protester hautement contre le vandalisme obstiné des architectes, des Conseils municipaux et du Génie militaire. Son discours, prononcé à la Chambre des pairs, dans la séance du 26 juillet, est un excellent factum d'archéologie, qui mérite d'être conservé. Nous le reproduisons en partie, d'autant plus volontiers, que les idées qu'il renferme ont été maintes fois exprimées dans le *Bulletin des Arts*. On ne peut espérer d'empêcher tout à fait les démolitions intempestives et sauvages, ainsi que les restaurations saugrenues et ridicules, mais on les rendra plus rares et moins scandaleuses ; ce sera autant de gagné pour les anciens monuments que nous possédons encore, après en avoir perdu un si grand nombre à jamais regrettables.

Il y a deux ans, dans un rapport que je fis à cette tribune sur la restauration de la métropole de Paris, je profitai de cette occasion pour rendre hommage aux services qu'avait rendus le Gouvernement actuel à l'art et à l'histoire, par sa sollicitude, tardive mais efficace, pour un grand nombre de nos anciens monuments. Je ne puis aujourd'hui que répéter cet hommage ; cependant je dois l'atténuer sous certains rapports, et mettre les ministres en garde contre divers abus qui s'attachent à ces grands et importants travaux. Je les félicite d'avoir demandé à la Chambre des députés des sommes importantes pour l'entretien des monuments historiques et des travaux d'art ; je les félicite surtout de les avoir obtenues ; peut-être n'est-ce pas toujours par des considérations purement d'art, mais enfin on les a obtenues, et nous devons nous en réjouir. Mais en même temps il faut signaler au pays et au pouvoir les abus qui accompagnent l'emploi de ces fonds ; abus qui, j'aime à le dire, ne sont pas l'œuvre directe des ministres, mais celle des architectes et autres agents inférieurs, qui ne sont ni assez sévèrement surveillés, ni assez sagement dirigés.

Il y a dans les travaux historiques que le Gouvernement fait entreprendre deux grands défauts, ou, pour mieux dire, deux grands dangers. Il y a d'abord la manie de condamner avec trop de précipitation à une démolition complète

ce qui pourrait être sauvé à moins de frais et avec moins de peine. Il y a ensuite la manie d'accoler aux édifices anciens des travaux nouveaux, beaucoup trop coûteux, presque toujours inutiles, qui constituent presque toujours des anachronismes, et qui deviennent souvent dangereux pour la solidité même des édifices qu'ils sont destinés à orner.

Je commence par un exemple bien frappant des abus que je signale, c'est l'église de Saint-Denis. Quand vous sortez de Paris, du côté nord, vous ne reconnaissez plus cette ancienne église qui était l'ornement et l'honneur des environs de Paris. On y voit avec surprise une tour et une façade démolies. Savez-vous à quel prix on a obtenu ces résultats ? Au prix de 7 millions ! Oui, Messieurs, la ruine de la façade de l'église de Saint-Denis, le déshonneur de cette église, qui est devenue la risée des artistes et des voyageurs, a coûté jusqu'à présent 7 millions. Je ne sais pas ce qu'elle coûtera dans l'avenir.

Cette église a été victime d'une double restauration, ou de ce que j'appellerai plutôt une double dégradation : la dégradation extérieure et la dégradation intérieure. Pour la dégradation extérieure, l'histoire en serait longue ; je ne vous la ferai pas tout entière, je n'en dirai qu'un mot. Elle a commencé par la foudre. La foudre a frappé la flèche de l'église en 1837. Là, on a appliqué immédiatement ce principe que je vous dénonçais tout à l'heure comme étant si grave et si funeste. Au lieu de faire une réparation prompte et modeste, mais tout à fait suffisante, l'architecte qui, malheureusement, était chargé depuis quelques années de la soi-disant restauration de ce monument, a affirmé qu'il fallait immédiatement abattre en entier cette flèche.

Le ministre de l'intérieur du temps, M. le comte de Gasparin, avait bien élevé quelques objections fort naturelles contre cette idée ; mais il a cédé à ce qu'il croyait une autorité plus compétente que la sienne, et il a été obligé de baisser pavillon devant la prétendue science de l'architecte. On a décidé qu'il fallait abattre et rebâtir la flèche.

La flèche une fois rebâtie, qu'est-il arrivé ? L'ancienne tour, condamnée à soutenir la nouvelle, s'est d'abord lézardée, grâce au poids de cette flèche moderne, construite sans précaution et en matériaux beaucoup plus lourds que l'ancienne : elle a menacé de plus en plus, et on vient de la mettre à terre. Ainsi donc on a démoli successivement l'ancienne flèche, puis la nouvelle, puis la tour elle-même, et, par suite, démoli toute la façade, compromise par tant de travaux malfaisants. Voilà l'état où se trouve aujourd'hui cette église si magnifique, si historique, si nationale.

Je n'entrerai pas dans tous les détails techniques ; cela me serait facile si j'étais démenti ; je vous les épargne pour le moment. Mais veuillez remarquer ceci : jusqu'à présent on avait vu des églises qui s'écroulaient par vétusté et par abandon ; mais des églises qui s'écroulent par suite même des travaux et par les réparations qui y sont faites, c'est un phénomène nouveau qui était réservé à notre temps et à la gloire de nos architectes officiels.

Avant d'abandonner la dégradation extérieure du monument, je devrais signaler la masse de sculptures apocryphes et ridicules dont on avait surchargé la façade ; mais je me hâte de passer à la dégradation intérieure. Or, grâce aux restaurateurs, l'intérieur de l'église de Saint-Denis n'offre plus qu'un effroyable gâchis de monuments, de débris de tous les temps, de tous les genres, confondus dans un désordre sans nom ; ce n'est plus qu'un véritable musée de bric-à-brac, où fourmillent des anachronismes innombrables, signalés depuis longtemps sans avoir jamais été démentis. Il y a surtout une collection de tombeaux apocryphes, digne de toute votre attention. L'architecte ayant décidé que

l'on rétablirait les tombeaux des anciens rois enlevés à Saint-Denis, semble avoir pris pour guide ce principe : « Tel roi a été enterré à Saint-Denis ; faisons-lui un tombeau, n'importe comment. » On est donc allé chercher dans nos dépôts d'antiquités nationales, aux Petits-Augustins et ailleurs, des statues, des bas-reliefs, des fragments tels quels. On les y a transportés et on a dit : « Telle statue d'homme sera celle de tel ou tel roi, et telle statue de femme représentera telle ou telle reine. » On les a ainsi arrangées en un musée complet d'apocryphes et d'anachronismes, et on les expose à la curiosité des visiteurs et à la risée des connaisseurs. Ainsi, pour vous en citer quelques exemples, si je suis bien informé, la tombe ancienne de Valentine de Milan comprenait quatre statues : on les a séparées et on en a fait trois monuments divers. Le dernier roi qui ait eu un mausolée à Saint-Denis, a été Henri II. Or, maintenant, vous y voyez ceux de Henri III, de Henri IV, de Louis XIV et même de Louis XV. Celui de Louis XV est construit avec les débris des anciens tombeaux de la duchesse de Joyeuse, de la comtesse de Brissac et de la femme d'un sculpteur nommé Moitte. Or, on a réuni tous les morceaux ensemble, et on en a fait un tombeau pour Louis XV. Voilà ce que l'on appelle une restauration !

De qui tous ces actes sont-ils le fait ? Il faut le dire, d'un architecte, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Ils ont été depuis longtemps dénoncés, car il ne faut pas croire que, dans un siècle de publicité comme le nôtre, de pareils méfaits passent inaperçus ; avant d'être portés à la tribune politique, ils ont été portés à d'autres tribunes, à des tribunes scientifiques et littéraires ; ils ont été dénoncés au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui est un corps assurément bien compétent en cette matière ; ils ont été signalés par la Commission des monuments historiques qui s'assemble au ministère de l'intérieur, corps aussi respectable et le plus compétent de tous. Mais cet architecte fatal a été justifié par ses confrères de l'Académie des Beaux-Arts, qui étaient, je le crains, au moins quant aux architectes, bien capables d'en faire autant, et qui ont déclaré qu'il n'y avait rien à dire à ce qui avait été fait. Cependant, sur ces entrefaites, la tour est tombée ; c'était là une démonstration contre laquelle il était impossible de regimber : il a bien fallu reconnaître qu'il y avait beaucoup de mal ; il a bien fallu éloigner cet architecte. On lui a donc donné un successeur ; on a choisi pour cela un homme qui avait fait ses preuves, M. Duban, qui avait été chargé de la restauration du Palais-de-Justice de la ville de Paris, un des plus grands édifices que le Gouvernement et la ville de Paris aient entrepris de restaurer. Mais cet architecte a déclaré, après mûr examen, qu'il n'y avait rien à faire à Saint-Denis, qu'il était impossible de réparer le mal qui avait été fait, et il a refusé cette succession.

Il a alors fallu chercher un deuxième successeur, et on en a trouvé un très-estimable, à coup sûr, en qui j'ai pleine confiance, qui a eu plus de hardiesse que M. Duban ; je lui souhaite autant de succès que de courage.

Mais savez-vous ce que l'on a fait de l'architecte qui avait commis ces méfaits ? On l'a nommé membre du Conseil des bâtiments civils, c'est-à-dire qu'on l'a appelé à juger en dernier ressort de toutes les constructions nouvelles de France et de Navarre, lui qui avait perdu et déshonoré un des plus magnifiques édifices de notre moyen âge.

Je n'en dirai pas davantage sur ces tristes travaux. J'ai plusieurs ministères à passer en revue, c'est pourquoi j'abrége.

Je passerai au ministère des cultes, et d'abord je commencerai par lui rendre hommage, si, comme on me l'assure, c'est grâce à l'intervention de ce ministère, qu'on vient de sauver, ou du moins de contribuer au salut d'un des mo-

numents les plus précieux de la Picardie, l'église de Saint-Germer qui, après celles d'Amiens, de Beauvais et de Noyon, est la plus belle de cette province. Elle avait été condamnée à mort par un arrêt téméraire de cette même Commission du ministère de l'intérieur, dont je disais tout à l'heure tant de bien. Mais, grâce au ciel ! le ministre des cultes a envoyé sur les lieux un architecte plus perspicace, plus modéré, plus sage, plus courageux peut-être que les auteurs des premiers rapports, et il a déclaré que cette belle église pouvait parfaitement être sauvée, et j'espère qu'elle le sera.

M. le ministre des cultes mérite, à ce sujet, un très-grand et très-juste hommage. J'espère qu'il recommencera souvent une pareille campagne ; mais toutes ses campagnes n'ont pas été aussi heureuses. Je ne lui reprocherai pas les méfaits trop anciens de son administration, par exemple cette effroyable flèche de Rouen, cette effroyable flèche en fonte qui écrase cette cathédrale si belle, et lézarde déjà la belle et grande tour du milieu du transept ; mais je lui reprocherai des opérations à peu près de la même famille que celle de Saint-Denis ; par exemple, des flèches comme celle de Coutances, qui, ayant été légèrement endommagée par la foudre ou par d'autres événements qui sont arrivés dans tous les siècles, a été démolie et reconstruite par le caprice malheureux des architectes.

Ainsi, je signalerai encore plusieurs travaux très-coûteux et d'une valeur contestée, qui ont été commencés et consommés au Puy, à Nevers, dans d'autres cathédrales. Mais le mal que je signale ici tient à une cause générale que je chercherai à faire comprendre à la Chambre.

Le ministère des cultes a sous sa dépendance les plus beaux édifices, je ne dis pas de la France, mais du monde entier, car je prétends qu'il n'existe rien de plus beau dans l'univers que les cathédrales de Reims, d'Amiens, de Bourges, de Chartres, de Paris, qui toutes dépendent du ministère des cultes, ainsi que soixante autres églises de la même nature.

Le ministère des cultes a des allocations dans le budget, destinées à l'entretien, à la réparation des édifices ; allocations très-insuffisantes, selon moi, et cependant assez considérables. Eh bien ! le ministère des cultes dispose de ces allocations avec une entière conscience, avec beaucoup de zèle, avec beaucoup de sollicitude ; mais peut-être pas avec toutes les lumières désirables. En effet, dans les bureaux des cultes, je ne sache pas qu'il y ait des hommes très-versés, très-compétents dans cette science si délicate et si importante de l'archéologie nationale et religieuse.

Qu'a fait, au contraire, M. le ministre de l'intérieur ? Il dispose d'une somme infiniment moins considérable et ne s'appliquant qu'à des églises paroissiales, des châteaux, des monuments historiques qui n'ont pas l'importance des cathédrales, quoiqu'ils en aient beaucoup aussi ; or, M. le ministre de l'intérieur, pour disposer de ces 4 ou 500,000 francs qu'il dépense tous les ans pour cet objet, a nommé une Commission composée d'hommes du monde, d'hommes pris dans les deux Chambres, ou d'artistes qui sont parfaitement au courant de toutes ces questions, qui décide, sous l'approbation, comme de raison, et sous la haute surveillance du ministre lui-même, qui décide de l'emploi de ces fonds et du différent degré de mérite des travaux qui lui sont soumis. Il en résulte que les travaux entrepris sous la surveillance de cette Commission donnent lieu, en général, à très-peu d'objections.

Je souhaite, pour ma part, que le ministère des cultes adopte le même système, et vous ne verrez plus alors ce que j'ai vu il y a deux ans, à ma grande consternation, vu de mes yeux, c'est-à-dire, des statues de toute beauté, arra-

chées au portail de la cathédrale de Bourges et jetées comme des membres inutiles dans les cryptes de la même cathédrale. Et pourquoi? Parce que l'architecte qui était chargé des travaux a pu agir et trancher à sa guise, n'étant soumis à aucune autre surveillance qu'à la surveillance purement matérielle qui consiste à vérifier les comptes, et à constater qu'on a dépensé exactement l'argent qui a été alloué.

Ce n'est pas à dire toutefois que le ministère de l'intérieur soit à l'abri de tout reproche. Au ministère de l'intérieur, cette Commission, à laquelle je me plais à rendre justice, a aussi commis quelques fautes : on lui a fait le reproche de distribuer ses allocations au gré de certaines considérations plus ou moins électorales. Je ne crois pas à cela, je ne veux pas y croire; mais je lui reproche d'avoir quelquefois livré les travaux importants et utiles qu'elle avait à diriger, à des architectes inexpérimentés et téméraires, trop empressés de démolir pour réédifier. Ainsi, non-seulement, comme je vous le disais tout à l'heure, elle avait condamné à mort cette belle église de Saint-Germer, mais elle a laissé démolir dernièrement, par un de ses architectes, une tour de l'église collégiale de Mantes, qui est une des plus belles qu'il y ait sur les rives de la Seine entre Paris et Rouen : à la suite d'imprudences commises dans la restauration, il a fallu démolir cette tour; quand la rebâtira-t-on? Un de ces jours, on vous demandera sans doute l'argent pour la rebâtir. Tout porte à croire qu'elle était parfaitement solide avant qu'on y ait touché. Il est vraiment fâcheux qu'on soit exposé deux ou trois fois de suite à venir vous demander, tantôt pour Saint-Denis, tantôt pour Mantes, tantôt pour ailleurs, des sommes destinées à réparer les bévues des architectes. On signale des dangers analogues à Laon, à Noyon, à Tournus. Dernièrement enfin, une église du Périgord, l'église abbatiale de Brantôme, qui avait tenu depuis le douzième ou le treizième siècle, s'est en partie, au milieu des travaux de restauration, écroulée; malheureusement, non, heureusement, elle ne s'est pas écroulée sur la tête de l'architecte qui avait été cause de cet accident; mais enfin elle n'a menacé ruine qu'à partir du moment où cet architecte a voulu lui appliquer sa prétendue science.

A Saint-Maximin, en Provence, où se trouve la plus belle église, sans contre-dit, de cette province, on avait alloué une somme de 3,000 francs (c'est peu de chose, je ne le cite que comme exemple). Deux ans après, un homme savant du lieu, qui avait été chargé par la Commission de surveiller ces travaux, est venu dire, dans son rapport du 9 juillet 1844, qu'il fallait encore 3,000 francs, non pour achever ces travaux, mais pour les démolir, parce que c'était cette partie nouvelle qui menaçait la sûreté des passants!

Il y a donc un certain nombre de faits qui doivent être reprochés à cette branche, du reste si utile et si excellente, de l'administration du ministère de l'intérieur.

Mais il est une autre branche de la même administration, qui, malheureusement, échappe à la surveillance de cette Commission, mais non pas à celle du ministre lui-même. J'entends parler des actes de vandalisme commis par les autorités municipales, et quelquefois par les autorités départementales; le ministre de l'intérieur en est responsable, grâce à la centralisation que je déteste en général, mais que j'admets et que j'accepte dans cette spécialité. Le ministre de l'intérieur, qui est tenu d'approuver ou de rejeter presque toutes les délibérations, de là certes se trouve investi du droit salulaire d'arrêter leur vandalisme, et c'est un droit dont il n'use pas.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par la ville de Paris, car il

n'y a pas de ville plus vandale, excepté une que je vous signalerai tout à l'heure.

La ville de Paris, d'une façon inexcusable, a démoli ou déshonoré deux monuments admirables, le collège des Bernardins, qui était unique en son genre, et l'ancien couvent des Célestins, où était le tombeau de Charles V. Ce dernier édifice disparaît en ce moment de notre sol. En outre, la municipalité de Paris a laissé détruire un hôtel délicieux, et aussi unique en son genre, l'hôtel de La Trémouille, dont il était si facile de faire une mairie; et maintenant l'hôtel Carnavalet, illustré par M^{me} de Sévigné, l'hôtel Carnavalet doit disparaître parce qu'il se trouve menacé par l'alignement. Or, l'alignement a toujours raison contre l'art et l'histoire.

J'aurais encore beaucoup d'autres choses à dire sur le vandalisme parisien, mais je vous en fais grâce pour arriver à une ville qui, comme je le disais tout à l'heure, est plus vandale que celle de Paris : c'est la ville d'Orléans. Ici M. le ministre a été réellement coupable. La ville d'Orléans avait à côté de sa cathédrale, dont elle est si fière, et qui est fort peu de chose, un monument bien plus remarquable, l'Hôtel-Dieu. Vous savez par quelle touchante pensée nos ancêtres avaient toujours rapproché la maison des pauvres de la maison de Dieu, et, les confondant pour ainsi dire sous une même dénomination, avaient donné à la maison des pauvres un nom qui ne se trouve dans aucune langue que la nôtre, l'Hôtel-Dieu.

Eh bien ! à Orléans comme à Paris, l'Hôtel-Dieu était à côté et à l'ombre de la cathédrale, avec cette différence toutefois, qu'à Paris, l'Hôtel-Dieu n'offre plus aucun intérêt artistique, tandis qu'à Orléans cet édifice était un admirable monument d'architecture ogivale. Le croiriez-vous, Messieurs, la ville d'Orléans n'a eu ni paix ni repos jusqu'à ce qu'elle ait renversé cet admirable édifice, sous prétexte de débayer les abords de sa piteuse cathédrale. Ici je marche appuyé sur l'autorité de la Commission du ministère de l'intérieur, dont je parlais tout à l'heure. Cette Commission a fait un rapport rédigé par l'inspecteur général des monuments historiques, M. Mérimée, adopté par la Commission et transmis au ministre de l'intérieur, qui l'a fait insérer dans le *Moniteur* du 12 juin 1846. Il y est dit, en propres termes, que l'Hôtel-Dieu d'Orléans a été détruit par l'*inqualifiable obstination* du Conseil général du Loiret et du Conseil municipal d'Orléans. La Commission ajoute que l'édifice était *vaste, solide, susceptible de recevoir mainte destination utile*. Elle aurait pu dire que c'était le monument le plus beau et le plus curieux de cette ville de vandales.

La démolition a été entreprise, comme je l'ai dit, sous prétexte d'isoler le monument; mais comme je crois l'avoir démontré dans mon rapport sur Notre-Dame, les monuments gothiques ne sont pas faits pour être isolés, comme les Pyramides dans le désert. Ils doivent être dégagés de certains côtés, de manière à être facilement aperçus; mais, en leur ôtant tout point de comparaison rapproché, on les rapetisse et on leur ôte la moitié de leur valeur.

Or, l'État, dans la personne du ministre de l'intérieur, n'a pas eu le courage de dire à cet acte de vandalisme : Non, je ne le veux pas; mais il a eu, du moins, le courage et la bonne pensée de vouloir acheter l'édifice menacé. Cette malheureuse ville n'a pas même voulu consentir à ce moyen terme; elle y a mis un prix exorbitant; c'est la Commission qui le dit en propres termes, et elle ajoute encore : « Toutes les représentations ont été inutiles devant un corps municipal qui croit agrandir sa ville en la dotant d'une grande *plaine pavée*, sur laquelle, par un rare oubli des convenances, on met en regard la mairie et le théâtre. »

Après ce grand et honteux exemple, les autres paraîtront bien mesquins, quoiqu'ils aient aussi leur importance.

Il y a deux objets qui sont en horreur à tous les corps municipaux, ce sont les murs et les tours, c'est-à-dire précisément ce qui fait en général le plus bel ornement des villes. Par exemple, la ville de Carpentras avait des murs très-anciens qui attiraient les voyageurs ; ils ont été détruits. C'est encore à la Commission du ministère de l'intérieur, que j'emprunte cette opinion ; elle dit que Carpentras était une des villes les plus jolies quand elle avait ses murs, et qu'aujourd'hui il n'y a pas de bourg plus insignifiant et plus vulgaire.

La définition est très-juste ; je souhaite qu'elle retentisse au cœur de ceux qui ont ainsi déshonoré leur ville.

Croiriez-vous que les conseillers municipaux d'Avignon ambitionnent le même sort pour leur ville, en cherchant à rivaliser de vandalisme avec ceux de Carpentras ?

Tous ceux qui ont passé dans cette ville d'Avignon savent quelle empreinte de grandeur et de beauté lui donnent les restes du palais des papes et des autres monuments ; ils savent aussi qu'elle n'a pas de trait plus caractéristique que ses anciens remparts. Eh bien ! dans un des tracés du chemin de fer de Lyon à Avignon, on fait passer la voie par les remparts, que l'on remplace par une chaussée ! Je ne sais si ce tracé a été préféré par le ministère, mais je sais qu'il a été appuyé avec instance par la ville d'Avignon. Et on veut détruire ses remparts, pourquoi ? Pour satisfaire la cupidité des propriétaires riverains de ces remparts, qui trouveront une augmentation de la valeur de leurs propriétés quand il y aura là un chemin de fer !

A Reims, à Sens, à Guise, à Beauvais surtout, même acharnement des conseillers municipaux contre leurs remparts historiques.

Après les murs, les tours.

Dernièrement le beffroi de Valenciennes s'est écroulé, mais sa ruine a eu lieu, comme celle de la tour de l'église de Saint-Denis, par suite des travaux qu'on y a faits.

A Péronne, la ville a exigé la démolition de son beffroi, à la réparation duquel le ministre de l'intérieur avait alloué 20,000 fr. A Château-Thierry, on pave les routes avec les belles pierres de l'ancien château.

Elles sont rares les communes qui réclament, comme on l'a fait à Poissy et à Saint-Ricquier, pour la conservation des portes à tourelles, qui sont le symbole des anciennes franchises, de la vie municipale de nos ancêtres, et que l'on devrait conserver, comme on le fait en Allemagne, en Belgique et en Angleterre, avec autant de raison et de sollicitude que Rome conserve ses arcs de triomphe.

J'arrive au ministère de la guerre. Quand tout à l'heure je parlais d'Avignon, je voyais M. le ministre faire un geste de satisfaction, m'encourager et approuver ce que je disais de la beauté des monuments d'Avignon ; mais il n'ignore pas, sans doute, que le département de la Guerre a commis les plus épouvantables dévastations dans le palais des papes. Ce n'est pas lui, sans doute, mais c'est son ministère, ou plutôt, le Génie militaire, le corps le plus vandale de tous ceux qui s'attaquent à nos monuments.

Toutes les fois qu'un monument tombe entre les mains du Génie militaire, il est immédiatement sacrifié et déshonoré. Témoin le château de Vincennes, où le Génie a rasé ces dix belles tours qui faisaient l'admiration de nos pères : témoin les belles abbayes de Soissons, Notre-Dame et Saint-Jean-des-Vignes, qui ont été, malgré toutes les réclamations des archéologues éclairés et zélés du lieu, mutilées de la manière la plus brutale.

Dernièrement encore, deux magnifiques arcades romanes, à Notre-Dame de Soissons, signalées par les antiquaires, ont été recouvertes par une construction tout à fait moderne. Mais il y a plus : en plein Paris, des actes analogues ont été commis à l'École Polytechnique. Savez-vous ce que c'était, Messieurs, que l'École Polytechnique ? C'était le collège de Navarre, le collège où ont étudié Rollin, Gerson et Bossuet, rien que cela ! On en a fait l'École Polytechnique. J'avoue que la destination est très-belle ; mais il y avait une chapelle, une chapelle ogivale, qui rappelait le souvenir, vivant encore, de cette grande institution et de ces grands hommes. Elle avait vingt fenêtres, m'a-t-on dit, car je ne l'ai pas vue ; eh bien ! elle a été démolie par le fait des ingénieurs de la guerre, et cela l'année dernière, en février 1846.

J'ai un autre exemple plus récent et plus fâcheux encore à citer.

A Toulouse, il y a une église que je me vante d'avoir été le premier à signaler dès 1833 à l'attention publique : c'est l'église des *Jacobins* ou des *Dominicains*. Cette belle église date du treizième siècle, elle a été achevée au quatorzième. Elle a des caractères tout à fait spéciaux que je ne vous définirai pas, ce serait trop long, mais elle possédait deux titres qui la distinguaient et qui devaient mériter la sollicitude de tous les hommes éclairés. D'abord, elle a servi de sépulture à saint Thomas d'Aquin, à ce grand homme qui fut, comme vous le savez tous, non-seulement une des gloires de l'Eglise, mais encore une des gloires de l'Université de Paris où il a longtemps enseigné.

Outre ce glorieux tombeau, la vieille église des Jacobins se distinguait par des fresques du plus curieux mérite, des fresques du quatorzième siècle, qui, en Italie, seraient l'objet de la visite de tous les voyageurs et de l'étude de tous les artistes. Cette église avait 200 pieds de long et 100 pieds de hauteur ; elle était à deux nefs, particularité assez rare : enfin, elle avait un clocher qui passait pour le plus beau du Midi. Eh bien ! le génie militaire s'en est emparé, et voici ce qu'il en a fait.

Il a d'abord recouvert ces fresques d'un badigeon, parce que les fresques et les peintures l'intéressent fort peu, tandis que le badigeon lui plaît beaucoup. Puis, il a détruit les voûtes des chapelles latérales ; puis, il a coupé en deux l'église par un plancher ; en bas, il a mis une écurie ; du premier étage, il a fait un magasin de lits militaires ; voilà son art, à lui. En outre, il a détruit deux côtés du cloître, car il y avait un cloître admirable à côté de l'église, et il a transformé les deux autres côtés et la salle du chapitre en belles écuries garnies d'auges et de râteliers. Je ne sais trop ce qu'il a fait du réfectoire, qui avait treize fenêtres en ogive avec de riches meneaux, mais je sais ce qu'il a fait d'une chapelle, la plus belle de toutes, la chapelle de Saint-Antonin, qui était couverte de fresques admirables : il en a fait le dépôt des chevaux morveux.

Voilà l'emploi qu'on trouve à faire, en 1846, d'un monument d'art qui, je le répète, en Italie, attirerait tous les voyageurs, tous les artistes. Eh bien ! réellement, je ne crois pas qu'il y ait un pays, excepté la France, où d'aussi honteuses dévastations soient possibles.

J'espère qu'il suffira de les signaler, comme je le fais en ce moment à la Chambre et à M. le ministre de la guerre, pour rendre l'administration de la Guerre plus traitable ; je dis plus traitable, parce qu'il y a en ce moment un procès intenté par la ville de Toulouse, qui fait exception à la triste règle que je signalais tout à l'heure, qui est animée d'un intérêt éclairé pour cette église, et qui fait un procès à l'administration de la Guerre pour rentrer en possession de cet édifice.

Après le ministre de la guerre, il me faut passer au ministre de l'instruction

publique. Là, il y aurait encore quelque chose à vous signaler : ce serait, si le ministre de ce département était ici, la destruction de la belle église abbatiale de Saint-Etienne, dans l'enceinte même du collège de Caen ; destruction qui a été opérée l'année dernière. Mais, ce que je ne puis omettre, c'est ce qui se passe à la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Je sais bien qu'ici M. le ministre de l'instruction publique n'est pas le seul coupable ; ses prédécesseurs ont aussi leur part dans cet acte : on a donc voulu remplacer cette belle bibliothèque de Sainte-Geneviève, qui était, de toutes celles de Paris, la mieux combinée pour le service d'une bibliothèque ; on a voulu la remplacer par une nouvelle bibliothèque ; on l'a sacrifiée, on en a éloigné le public ; on a voté, à la grande satisfaction de MM. les architectes, une nouvelle bibliothèque ; et, pour commencer, on a rasé un utile et curieux monument, l'ancien collège de Montaigu, collège non pas aussi célèbre que le collège de Navarre, mais qui avait aussi figuré avec honneur dans l'ancienne Université de Paris, où avaient étudié Erasme et Calvin, et qui offrait aussi de très-précieux, de très-curieux débris d'architecture ogivale. Eh bien ! on l'a rasé pour élever l'horrible édifice que vous pouvez tous aller voir, si vous en avez la triste envie, sur la place de l'Ecole-de-Droit.

Et, puisque j'en suis au département de l'instruction publique, je dirai en passant que, tout en applaudissant sans réserve au crédit qui nous est demandé, dans la loi que nous avons sous les yeux, pour la publication relative aux débris de Ninive, je voudrais qu'on ne laissât pas en souffrance d'autres publications relatives aux grands monuments que nous avons sur notre sol, comme la grande publication relative à la cathédrale de Chartres, publication qui mérite au moins autant de sollicitude que celle relative à Ninive, et qui est en souffrance depuis plusieurs années. Il me semble aussi que les encouragements à la littérature, dont on fait un si bizarre usage, et qui sont consacrés à des publications comme la *Monographie du chat*, pour laquelle le budget porte 3,500 fr., pourraient être utilement employés à encourager les deux seuls recueils d'archéologie nationale, le *Bulletin* de M. de Caumont et les *Annales* de M. Didron. Ces deux recueils ont rendu les plus grands services à l'art national, aux souvenirs historiques ; et l'on s'étonne de ne pas les voir figurer sur ces listes de souscription où tant d'autres ouvrages moins dignes occupent une si large place.

Je voudrais passer sous silence le ministère du commerce et de l'agriculture ; mais je ne puis me dispenser de signaler la destruction d'une très-belle et très-curieuse église, celle de l'Observance, qui frappait tout d'abord l'œil du voyageur en entrant à Lyon, et qui a été détruite pour agrandir l'Ecole vétérinaire, malgré une délibération du 22 janvier 1846, délibération dans laquelle le Conseil municipal critiquait cet acte de vandalisme en ces termes :

« Le Conseil exprime de vifs regrets sur la destruction d'un édifice tellement remarquable, qu'à l'époque de la vente des biens des congrégations religieuses, l'église de l'Observance fut formellement réservée, et qu'il eût été facile de la conserver par une restauration bien moins coûteuse qu'une construction nouvelle. »

J'arrive à un point plus délicat et que je prie la Chambre de me permettre de traiter ; j'y mettrai tous les ménagements possibles : il s'agit de la Liste civile. J'aborderai ce terrain avec tous les ménagements, avec tout le respect que je dois et que je porte à ce qui est souverainement respectable. Personne n'admire plus que moi ce qui a été fait à Versailles ; c'est une des pensées qui honorent le plus le règne actuel : le pays tout entier l'admire et l'apprécie. Qu'il y ait des imperfections de détail, je ne m'en inquiète pas ; c'est une grande,

une noble pensée à laquelle je serai toujours heureux de rendre hommage, ainsi que vous tous.

Mais pourquoi faut-il, en rendant cet hommage, que j'aie à signaler un fait qui ne me paraît pas d'accord avec la nature de cette grande entreprise ! Je veux parler de la transplantation des tombeaux de deux fois et de deux reines d'Angleterre qui étaient dans l'église où ils avaient été enterrés, à Fontevrault en Anjou, et qui ont été transportés, je ne sais en vertu de quelle autorité, à Paris, pour être mis à Versailles. Je ne sais pas d'abord si on avait le droit d'enlever ces statues à l'endroit où elles étaient, à l'église de Fontevrault qui appartient à l'Etat. Et surtout j'en conteste la convenance, j'entends la convenance historique et artistique. Il ne s'agit de rien moins que de Richard Cœur-de-Lion, d'Henri II, d'Eléonore d'Aquitaine, et Isabelle d'Angoulême. Ces tombeaux devaient rester où ils avaient été construits, c'est-à-dire à Fontevrault, en Anjou, près du berceau de la maison des Plantagenets, au cœur de leurs possessions, dans une abbaye que ses rois et ses reines avaient entourée de leur affection spéciale, et qui était pour eux ce que Saint-Denis était pour les rois de France.

J'ai vu, il y a quinze ans, ces tombes dans leur église ; malheureusement il ne reste de cette belle église qu'une abside, qui sert de chapelle à la maison centrale de détention ; j'y ai vu ces statues, j'ai déploré leur abandon, je l'ai signalé ; je pensais, comme tout le monde, qu'elles méritaient d'être préservées, surveillées avec soin ; car ce sont de belles statues des douzième et treizième siècles, très-rares, comme il n'en existe pas dix en France : en les signalant et en les admirant, je comptais les retrouver dans le site qui leur convient. Car qui est-ce qui s'en irait chercher le tombeau de Richard Cœur-de-Lion à Versailles ? Richard Cœur-de-Lion et Versailles, ces mots hurlent vraiment de se trouver ensemble ; qu'y a-t-il de commun entre Richard Cœur-de-Lion et Versailles ? Cependant ces statues sont à Paris ; on les restaure ; c'est une chose qui m'effraye toujours quand j'entends parler de statues et de monuments en restauration ; mais enfin si cette restauration est faite tant bien que mal, j'espère que tout le monde appréciera la convenance qu'il y aurait à ne faire qu'en mouler des modèles pour le musée de Versailles, et à restituer ces originaux à l'église pour laquelle ils ont été faits, et d'où ils n'eussent jamais dû sortir.

Nous voici, au mois d'août, en présence de ces concours de collèges et de ces distributions de prix qui font, à notre avis, un étrange contraste avec le dédain et l'ignorance de notre temps pour les choses littéraires. Pendant ce mois entier, ce ne sont qu'ovations d'écoliers, retentissant dans toutes les familles et entourées de toutes les caresses du ministère de l'instruction publique. Mais que dans quelques années l'ex-lauréat s'avise de faire un beau livre, un ouvrage de poésie ou de littérature remarquable, au lieu d'une version correcte et d'un thème élégant, personne n'y prendra garde, ni ministre, ni famille, ni public ; tout restera indifférent, froid et mort autour du livre ! Certes, nous comprenons l'émulation que répandent parmi la jeunesse les distributions des prix, mais nous voudrions que le ministère de l'instruction publique ne bornât pas sa sympa-

thie à cette jeunesse et aux espérances qu'elle donne ; nous voudrions que ce ministère s'occupât un peu plus de ce qui fait la gloire d'un pays, des littérateurs qui sont hors de classe, des poètes, des romanciers, des savants qui ont remplacé les compositions de collège par des œuvres et qui se dévouent à cette ingrate république des lettres. Louis XIV ne dédaignait pas d'assister aux solennités scolaires de son collège des Jésuites ; mais en rentrant à Versailles, il y retrouvait Racine et Pellisson, Boileau et Molière, qui l'aidaient à préparer son grand siècle. Les élèves couronnés devant lui dînaient peut-être à sa table une fois par an, mais les écrivains illustres, qu'il aimait à voir autour de lui, faisaient l'ornement ordinaire de sa cour ; l'Université décernait des prix et des mentions honorables comme aujourd'hui, mais Colbert avait mission spéciale de favoriser, de protéger l'essor des jeunes talents qui viendraient à naître ; en un mot, on inspirait le goût des lettres aux enfants, parce qu'on ne permettait pas aux hommes de le négliger. Faisons des vœux pour que ce noble goût ait encore un évangile et des apôtres en France.

Aveugles et insensés que nous sommes de demander la formation de nouvelles bibliothèques et de nouveaux musées dans les départements ! Passe encore si les Conseils municipaux n'existaient pas et si tous les maires des cinquante mille communes savaient ce que c'est qu'un livre, un tableau, une médaille, un objet d'antiquité ! En ce glorieux temps où l'on veut des examens et des degrés universitaires pour faire un surnuméraire des contributions indirectes, ne devrait-on pas exiger, d'un maire et de ses adjoints, une espèce d'instruction ou du moins certain respect pour l'instruction ? Mais puisqu'on laisse maires et adjoints comme ils sont, ne faut-il pas leur enlever le droit de disposer du sort des musées et des bibliothèques communales ? Aussi bien, on n'est plus en révolution, et la république n'est pas en danger. Faut-il un exemple, entre cent, de ce que peut faire un Conseil municipal ? La ville de la Ferté-Bernard, département de la Sarthe, patrie du poète Garnier, possédait une bibliothèque publique composée de bons livres et de manuscrits précieux ; vous la trouverez encore mentionnée dans les dictionnaires et statistiques ; elle était encore là, il y a trois ans, telle que l'avait formée la Révolution avec les débris des bibliothèques de couvents et de châteaux : eh bien ! il y a trois ans, le Conseil municipal, ayant besoin de fonds pour quelques travaux d'utilité urbaine, a fait VENDRE AU POIDS LIVRES ET MANUSCRITS, et ce, sans attendre le bon plaisir du préfet, qui n'a pu que s'indigner et gémir quand tout était

vendu et emporté. C'est une belle institution qu'un Conseil municipal, pour faire paver les rues et vider les bibliothèques ! O mon vieux Garnier, qu'en dis-tu ?

Nous n'avions pas tancé, comme elle le mérite, la pédantesque légèreté avec laquelle un rédacteur anonyme de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* avait proclamé la fausseté de la lettre de Rabelais qui appartient à M. Feuillet, *sans qu'il fût besoin de la voir*, disait-il, *l'auteur de cette lettre ayant pu songer*, POUR LA FABRIQUER, à se servir des pièces et des manuscrits indiqués comme autographes par M. Lacroix. Après avoir fait une école aussi grossière, le rédacteur anonyme qui n'avait pas vu, devait voir et retirer sa proposition, d'autant plus insoutenable que les hommes vraiment compétents, les savants de premier ordre, tels que MM. Champollion-Figeac, Paulin Paris, etc., avaient reconnu hautement avec nous l'authenticité évidente de cette magnifique lettre. Mais non, un élève de l'Ecole des Chartes est infailible par brevet, ne fût-il bon qu'à faire un frère coupe-choux dans une compagnie de bénédictins. Le même anonyme daigna examiner la lettre appartenant à M. Feuillet, et annonça dans le dernier numéro de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, que ce prétendu autographe est en *cursive gothique*, d'une écriture d'expédition, la plus facile et la plus rapide, tandis que l'écriture de Rabelais, constatée par les formules de réception qu'il a consignées sur le registre de la Faculté de médecine de Montpellier, est en *bâtarde renouvelée du seizième siècle*, et semble tracée par une main inaccoutumée à la régularité et à la rapidité des expéditions. Hâtons-nous de dire que ce maître Janotus de Bragmardo, qui se met à cheval ainsi sur sa cursive gothique et sa bâtarde renouvelée, ne représente pas heureusement l'Ecole des Chartes, d'où sont sortis déjà tant d'érudits distingués, auxquels il ne faut pas plus attribuer la responsabilité de ce jugement *in baroco*, que celle des certificats délivrés aux faux autographes par un membre de ladite Ecole. La lettre de Rabelais, que M. Feuillet de Conches a déposée dans les montres de la Bibliothèque du Roi, est encore là, par bonheur, pour prouver à quiconque sait faire usage de ses yeux, de son jugement et de son érudition, que si l'Ecole des Chartes est grande, tous ses élèves ne sont pas des prophètes. On assure pourtant que celui-ci, « vêtu de son liripipion à l'antique », comme nous l'a peint Rabelais, est capable de parler doctoralement, *sicut asinus in cathedra*. Réservez-vous de rire au soixante-dix-huitième livre, disent les premières éditions de *Pantagruel*. Nous n'en avons pas fini avec ce maître écolier de l'Ecole des chartes.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

La séance annuelle de l'Académie française a eu lieu le jeudi 22 juillet, en présence d'une nombreuse et brillante assemblée ; on sait que la foule est à tous les spectacles où l'on ne paye pas sa place. M. Villemain, secrétaire perpétuel, a lu le rapport sur les prix décernés par l'Académie et fournis par les legs de Montyon : on a retrouvé, dans ce rapport, le style ingénieux et choisi de l'auteur des *Essais littéraires*. Voici les principales conclusions du rapporteur.

Le grand prix Gobert, destiné à l'ouvrage le plus éloquent sur l'histoire de France, est conservé, comme d'habitude, aux *Considérations sur l'histoire de France*, par M. Augustin Thierry ; le second prix reste aussi attribué à l'*Histoire de Louis XIII*, par M. Bazin. Le livre de M. A. Thierry est, sans contredit, un très-bon livre ; celui de M. Bazin, un livre estimable ; mais, pour nous servir de l'expression de M. Villemain, l'Académie aurait dû craindre de décourager l'émulation par l'immobilité de la récompense. N'est-ce pas enrichir un seul aux dépens de tous, que de consolider une rente de 9,000 fr. à l'auteur de deux excellents volumes d'histoire ? On sait quelle est notre admiration pour l'historien de la *Conquête d'Angleterre par les Normands* : nous n'en avons que plus de courage pour lui dire la vérité.

L'Académie accorde un prix de 3,000 fr. à l'ouvrage de M. Cauchy, le *Duel considéré dans son origine* ; une médaille de 2,000 fr. aux *Entretiens de village*, par M. de Cormenin ; une médaille de 2,000 fr. à une *Histoire de France*, par M. Ozanneaux ; et des médailles de différentes valeurs au poème des *Bretons*, par M. Brizeux ; au recueil intitulé : *Poésies du foyer*, par M^{me} Guinard ; au roman de *Madeleine*, par M. Jules Sandeau ; aux Contes moraux de M^{me} Achille Comte ; et aux Etudes poétiques de M^{me} de la Verpillière. On n'est plus étonné de voir des femmes couronnées par l'Académie française ; les femmes de notre temps n'ont presque rien à envier aux hommes.

Les prix de traduction ont été assez bizarrement répartis : d'abord, la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, traduite en prose, par M. Moreau ; puis, les *Chants bretons*, de M. de La Villemarqué ; ensuite, le *Juvénal*, traduit en vers par M. Jules Lacroix ; et le *Tacite*, traduit en prose par M. Louandre. On sait nos sympathies pour le jeune traducteur de Juvénal ; bornons-nous à citer ce passage du rapport : « Atteindre à la poésie de Juvénal, l'égaliser en vers français, serait un grand titre de talent et presque d'originalité. Même à travers les échecs inévitables d'une pareille entreprise, les torts d'exécution ou de système, de négligence ou d'exagération, avoir souvent réussi, avoir quelquefois touché aussi haut que son modèle, c'est un droit éclatant pour M. Jules Lacroix, pour le poète inégal, mais le poète qui a traduit Juvénal. »

Enfin, le jugement qui décerne le prix de poésie à M. Pommier, a été approuvé de toutes les personnes qui ont entendu la brillante et spirituelle pièce de vers que M. Ancelot rendait plus remarquable encore, en la lisant avec son talent de lecteur ordinaire de l'Académie. Parmi les accessit et les mentions hono-

rables, nous avons distingué surtout le nom de M. Lesguillon, que nous comptons dès longtemps parmi nos meilleurs ouvriers en vers. M. Pommier s'était déjà fait connaître aussi par des recueils de satires, aussi énergiques de pensée que de style : son *Livre de Sang* et ses *Colères* ne semblaient pas le préparer à devenir un lauréat d'Académie.

— La séance annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a eu lieu sept jours après celle de l'Académie Française, n'avait pas réuni ni le même public ni la même affluence. M. Reinaud, président, a proclamé les prix au milieu des bancs déserts de l'Académie.

Le prix de numismatique a été remporté par M. Gennaro Riccio, auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Monete attribuite alla zecca dell' antica citta di Luceria, capitale della Daunia, etc.*

L'Académie a accordé trois médailles aux travaux sur les antiquités de la France : la première à M. Albert Lenoir, pour ses *Études sur l'architecture gothique en France* ; la seconde à M. de Caumont, pour sa *Statistique monumentale du Calvados* ; la troisième a été partagée entre M. Roger de Belloguet, auteur des *Questions bourguignonnes*, et M. Briquet, auteur d'un *Inventaire des Archives de la ville de Niort, etc.*

L'Académie a, en outre, accordé un rappel de médaille à M. Lecointre-Dupont, pour ses ouvrages : 1^o *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie et du Poitou* ; 2^o *Jean Sans-Terre*, essai historique sur les dernières années des Plantagenet dans l'ouest de la France.

Des mentions honorables ont été accordées : à M. Ed. Clerc, pour son ouvrage intitulé : *La Franche-Comté à l'époque romaine, représentée par ses ruines*, in-8^o ; à M. l'abbé Cochet, pour ses ouvrages : 1^o *Les Églises de l'arrondissement du Havre*, 2 vol. in-8^o ; 2^o *Eglises de l'arrondissement de Dieppe*, 1 vol. in-8^o ; à M. Monfalcon, pour son ouvrage : *Histoire de la ville de Lyon*, 1 vol. in-8^o ; à M. Gerville, pour son ouvrage : *Recherches sur les îles du Cotentin en général, et sur la mission de saint Magloire en particulier*, broch. in-8^o ; à M. le baron de Mélicoq, pour son Mémoire : *Les villes du nord de la France aux quatorzième, quinzième et seizième siècles*, manuscrit.

D'autres mentions honorables ont été accordées : à M. Alph. de Boissieu, pour son ouvrage : *Inscriptions antiques de Lyon reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs*, in-8^o ; à M. Bernard, pour son Mémoire sur les Origines du Lyonnais, in-8^o ; à M. Doublet de Boisthibault, pour son Mémoire sur l'ancienne église collégiale de Saint-André, à Chartres, manuscrit ; à M. Beaulieu, pour son ouvrage : *Antiquités de Vichy-les-Bains*, in-8^o ; à M. d'Aigueperse, pour son ouvrage : *Recherches sur l'emplacement de Lunna*, brochure in-8^o ; à M. Toulmouche, pour son *Histoire archéologique de l'époque gallo-romaine de la ville de Rennes*, in-4^o ; à M. Bouillet, pour sa *Statistique monumentale du département du Puy-de-Dôme*, in-4^o, avec atlas in-f^o ; à M. de La Plane, pour ses ouvrages : 1^o *Saint-Bertin*, 1843, 44, 46, ou *Rapport historique des fouilles faites sur le sol de cette ancienne église abbatiale* ; 2^o *Église de Sisteron*, ou *Rapport sur cette ancienne cathédrale*, in-8^o ; à M. l'abbé Texier, pour son ouvrage : *Histoire de la Peinture sur verre en Limousin*, in-8^o ; à M. Firmin Guichard, pour son *Essai historique sur le cominalat dans la ville de Digne*, 2 vol. in-8^o ; à M. Lafforgue, pour son *Histoire de la ville d'Auch depuis les Romains jusqu'en 1789*, in-f^o ; à M. J. de Fontenay, pour ses *Fragments d'histoire métallique*, in-8^o ; à M. le comte Achmet d'Héricourt, pour son ouvrage : *Administration militaire de la ville d'Arras*, manuscrit ; à M. Fr. Michel, pour son édition : *Proverbes basques recueillis par Arnould Oihenart, suivis des poésies basques du*

même auteur, in-8° ; à M. Jubinal, pour ses *Lettres à M. le comte de Salvandy, sur quelques-uns des manuscrits de la Bibliothèque royale de La Haye*, 1 vol. in-8.

Le prix fondé par le baron Gobert « pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent », a été décerné à M. Louis Raynal, premier avocat général à la Cour royale de Bourges, auteur d'une *Histoire du Berry* en quatre volumes. Un second prix a été donné à M. Francisque Michel pour son *Histoire des races maudites*, ouvrage moins littéraire, mais incomparablement plus savant que le précédent.

M. Lenormant a lu ensuite son rapport sur les Mémoires envoyés au concours et relatifs aux antiquités de France. En constatant le progrès des études historiques, M. Lenormant a signalé la difficulté, chaque jour plus grande, de décerner des prix à cette foule de monographies provinciales que chaque année voit éclore ; ce sont néanmoins ces monographies spéciales qui préparent la véritable histoire de France.

M. le baron Walckenaër, secrétaire-perpétuel, a lu après M. Lenormant une bonne notice sur la vie de M. le marquis de Pastoret ; vie magistrale, laborieuse et courageuse, qui rappelle les beaux souvenirs du président Molé et de l'Hospital, et que M. Walckenaër a décrite avec une simplicité très-digne et très-intéressante.

Après M. Walckenaër, M. Guigniaut a lu, au nom de M. Augustin Thierry, un fragment sur l'*Histoire et la Formation du Tiers-État*, préface du grand recueil de documents que M. Thierry prépare depuis plus de dix ans, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, et dont le volume, prêt à paraître, aura coûté environ 100,000 fr. à l'État.

— Quand les Musées de province seront entretenus avec plus de libéralité par les Conseils municipaux, nous inviterons les directeurs de ces Musées à former de petites bibliothèques d'art et même des cabinets d'estampes. Il faut des livres auprès des tableaux, il faut des histoires de la peinture et des peintres, il faut des catalogues et des nomenclatures. Un des livres les plus utiles qu'un Musée puisse se procurer, c'est l'*Histoire de la Peinture flamande et hollandaise*, par M. A. Michiels, rédigée non pas d'après la nauséabonde et fautive compilation de Descamps, mais d'après les sources originales, d'après les œuvres mêmes des artistes ; nous verrions avec plaisir la direction des Beaux-Arts souscrire à cette histoire indispensable pour tous les Musées de France : ce serait le commencement de ces bibliothèques spéciales que nous demandons, et qui auraient pour résultat de faire mieux connaître aux conservateurs des Musées les maîtres dont ils possèdent quelques ouvrages : le livre de M. Michiels est d'ailleurs trop estimable, pour que nous ne disputions pas à la Belgique l'honneur de l'avoir produit.

— Nous trouvons à la fin d'un exemplaire de la Dissertation du P. Panel sur les médailles de Trébonien-Galle, d'Emilien et de Valérien père, une note manuscrite qui mérite d'être conservée, parce qu'elle accuse un numismatiste érudit :

« Outre les médailles de coins modernes, combien s'en trouve-t-il de fausses en plusieurs manières ! Revers insérés ou appliqués, légendes altérées et contrefaites. On sait que les anciens multipliaient extrêmement les revers sur leurs monnaies : la négligence ou la précipitation du monétaire a occasionné plusieurs erreurs presque inexplicables aujourd'hui.

« Ainsi, la médaille de Tranquilline, femme de Gordien Pie, paraît être une médaille de Salonine, femme de Gallien : la légende du côté de la tête aura

été refaite à la pointe du burin, car le même type se retrouve sur une médaille égyptienne de Salonine, du même module et de la même époque, c'est-à-dire de l'an 14. Peut-être quelque faussaire aura-t-il appliqué à la tête de Tranquilline un revers de Salonine, avec l'année 14, pour en former un revers singulier et extraordinaire. Le Cabinet de Tieupolo fournit d'autres exemples de médailles fausses ou falsifiées. On y voit la fameuse médaille d'Annia Faustina, femme d'Elagabale, avec la date de l'an 535 de l'ère de Damas. Le savant évêque d'Hadria, M. de la Torre, entreprit d'expliquer cette légende : il avait trouvé que l'an 525 de l'ère de Damas était postérieur d'une année et demie à la mort d'Elagabale; d'où il concluait qu'Alexandre Sévère avait pu permettre à Faustine de garder le titre d'Auguste, et aux villes de frapper des médailles en son honneur. Le P. Valsechi écrivit pour réfuter cette opinion. L'évêque d'Hadria se préparait à répondre, lorsqu'on l'avertit que cette médaille était véritablement antique, mais que l'inscription avait été changée au burin, et qu'on y lisait : CERTAMEN PRIMVM OLYMPICVM ANTONINIANVM', comme le dit Vignoli, p. 86 de sa Dissertation. Cependant les éditeurs du cabinet de Tieupolo ont conservé la fausse légende sans en avertir le lecteur. La médaille de Tranquilline, citée par le P. Panel, comme existant dans le même cabinet, peut également avoir été falsifiée, puisque la date qu'elle porte est non-seulement contraire au texte des historiens, mais encore au témoignage des médailles latines et grecques frappées en l'honneur de Gordien Pie et de Tranquilline, lesquelles ne reculent pas le règne de Gordien au delà de 244. »

— Nous regrettons de trouver, dans la *Réforme* cette singulière et dédaigneuse protestation contre les monuments de Ninive : « D'après le budget Duchâtel, les quinze ou vingt morceaux de pierres qu'on croit appartenir aux ruines de Ninive, nous coûtent *trente-huit mille cinquante-huit francs*, les frais de transport et de placement au Louvre non compris. Cette somme de 38,058 fr. se subdivise comme il suit : 21,234 fr. à M. Botta pour fouilles; 5,000 fr. au même, pour indemnité; 1,300 fr. à M. Rouet, drogman, pour indemnité; 5,524 fr. à M. le baron Loewe-Weimars, et 5,000 fr. pour indemnité à M. Flandin, peintre. » La *Réforme*, qui compte parmi ses rédacteurs plusieurs savants éminents, a grand tort de faire si peu de cas des *quinze ou vingt morceaux de pierre* que Ninive a cédés au musée du Louvre, et aussi de les croire payés trop cher au prix de 38,058 fr. Nous sommes sûrs que le plus pauvre musée de l'Europe s'estimerait heureux de les reprendre à prix coûtant. Ces admirables sculptures, ces précieux caractères cunéiformes, font maintenant l'espoir des archéologues et des linguistes, qui espèrent y trouver la clef de la langue et l'histoire des mœurs du royaume des Assyriens. Qu'est-ce que 38,058 fr. en comparaison de ces immenses résultats scientifiques? Il est certain toutefois qu'on aurait pour 38,058 fr. huit bonnes toises de terrain dans le quartier Montmartre.

— Le ministre de l'intérieur a transmis à la Commission des beaux-arts le projet d'un monument à élever à Ajaccio à la mémoire de Napoléon. La statue de l'Empereur qui figurera sur le piédestal a été donnée par le cardinal Fesch à sa ville natale. Le projet du monument a été exécuté par M. David d'Angers, qui fait vite et bien, mais qui ferait mieux encore, s'il faisait moins vite. On a dit que M. Duchâtel avait voulu savoir si un statuaire républicain consentirait à reproduire les traits de Napoléon, le plus grand adversaire de la république. On prête, à ce sujet, un joli mot à M. David : « Je représenterai l'Empereur, général de la république française. »

— La bibliothèque et les archives du Collège héraldique viennent d'être

transférées dans une partie de l'ancien hôtel Choiseul, rue Monsigny, 6, où l'on a pu conserver intacts deux magnifiques salons décorés dans le style du temps de Louis XIV. La bibliothèque de ce collège est déjà considérable, et l'on y trouve tous les bons livres d'histoire, de généalogie et de blason : elle renferme aussi un nombre de manuscrits sur les mêmes matières. Quant aux archives, elles sont très-importantes et s'augmentent tous les jours de titres originaux relatifs aux familles nobles de la France. Honneur donc à la noblesse, si nous lui devons ces collections de livres et de manuscrits !

— On a exposé aux Champs-Élysées la statue colossale en bronze du maréchal Drouet-d'Erlon, qui est destinée à Reims, sa ville natale. Cette statue, œuvre d'un jeune artiste, M. Louis Rochet, est encore un monument élevé, par souscription nationale, à la mémoire d'un des plus braves généraux de l'Empire. Le bronze, qui pèse plus de 1,200, a été fondu dans les ateliers de MM. Eck et Durand. Le roi, les princes, l'armée, les Chambres ont voulu s'associer à cette souscription ouverte par la ville de Reims, sous la présidence du maréchal comte Gérard, ami et compagnon d'armes du comte d'Erlon.

Sans doute cette statue laisse beaucoup à désirer comme œuvre d'art, elle manque de style et de noblesse. Mais mieux vaut encore une statue comme cela sur une place publique, que de ne pas en avoir du tout. Car une statue, quelle qu'elle soit, accoutume le peuple à voir des statues et à aimer les arts ; plus il verra de statues, plus il apprendra à les juger, et un jour on ne lui en montrera que de bonnes.

— Nous avons remarqué dans les annonces-omnibus des grands journaux l'annonce suivante qui avait pour effet d'envoyer une procession de miniatures à l'adresse indiquée :

« 300 fr. de récompense à qui rapportera, 19, rue Neuve-des-Mathurins, une miniature égarée depuis longtemps. Cette peinture ancienne représente une très-jeune femme, cheveux blonds cendrés, enlacés par un ruban bleu Marie-Louise ; la main sur la poitrine ; la draperie blanche ; ovale de cinq centimètres en longueur. »

— Malgré la justice et le bon sens, qui sont respectables partout, excepté sans doute à la Chambre des députés, cette Chambre vient d'adopter les incroyables préméditations des commissaires chargés de faire un nouveau règlement pour sa Bibliothèque et la confection du Catalogue d'icelle. D'après l'adoption de ce projet prémédité, et pour cause, n'auront droit désormais aux places de bibliothécaires de la Chambre, que les bibliothécaires employés dans les bibliothèques publiques ou dans une bibliothèque dépendant d'un établissement public, et les élèves à diplôme de l'École des chartes. Ces dispositions réglementaires seraient presque sensées, si l'on y ajoutait celle-ci : Il est bien entendu que les candidats, ayant les qualités indiquées ci-dessus, devront avant toute chose se pourvoir d'un diplôme ou certificat de bibliographe.

— Le savant bibliographe qui entrera à la Bibliothèque de la Chambre, non parce qu'il est M. Merlin, rédacteur de tant de catalogues estimés, mais parce qu'il est encore sous-bibliothécaire au ministère de l'intérieur, a dit aussi son mot dans la grave et complexe question de la Bibliothèque du Roi ; mais son mot intitulé : *Réflexions impartiales sur le Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque* (32 p. in-8°), ne semble avoir pour but que de justifier, autant que possible, ce qui a été fait dans les travaux du Catalogue, et d'expliquer la lenteur de ces travaux. En examinant successivement les différents écrits publiés à cette occasion, M. Merlin n'a oublié que le *Bulletin des Arts* et l'ouvrage sur la

Réforme de la Bibliothèque du Roi, qui ont bien jeté quelques idées nouvelles et utiles sur le terrain que nous avons remué les premiers. M. Merlin conclut à l'adoption pure et simple de l'étrange imaginative d'un employé de la Bibliothèque, l'inventaire général stéréotypé et mobile des livres. C'est là un de ces rêves qui n'ont pas même le mérite d'occuper sérieusement un bibliographe éveillé : il faudrait d'abord acheter des fontes d'imprimerie pour un demi-million ; il faudrait ensuite, ou plutôt après tout, remanier la composition des 100,000 articles du Catalogue, pour en faire le classement définitif. Nous pensons qu'un bibliographe aussi éminent que M. Merlin devrait mieux connaître les procédés et les ressources de l'art typographique. Nous aurons pourtant grand plaisir à le voir collègue de M. Beuchot à la Bibliothèque de la Chambre des députés.

— Un autre libraire de Paris, M. Techener, qui n'a pas sans doute la science de M. Merlin, mais qui n'est pas sorti de la pratique pour se perdre dans les espaces imaginaires de la théorie, a publié aussi sa brochure : *Considérations sérieuses à propos de diverses publications récentes sur la Bibliothèque royale, suivies du seul plan possible pour en faire le catalogue en trois ans*. Il ne s'agit plus, Dieu merci ! d'un inventaire stéréotype ; il s'agit d'un catalogue fait comme se font les catalogues, mais avec le concours d'un nombreux personnel de copistes, de reviseurs, de classeurs et d'inspecteurs. La méthode de M. Techener est simple, claire et facile, trois raisons majeures pour qu'on ne l'emploie jamais. Le plan qu'il propose est à peu près celui que nous avons proposé dans le *Bulletin*, il y a deux ans. Nous avons souvent répété que rien n'était plus aisé que de faire un bon catalogue de livres, à condition qu'on saurait le faire ; or, pour faire un catalogue, il n'est pas nécessaire d'être académicien ni même bibliothécaire, il faut seulement être cataloguiste ou catalogographe : *Suum cuique*, telle est l'épigraphe que M. Merlin a choisie avec raison. Espérons que M. Techener sera consulté et employé par le directeur de la Bibliothèque du Roi, dans la grande affaire du Catalogue.

— Nous empruntons la note et la lettre suivantes au *Journal des Débats*, qui défend toujours avec tant de dignité et de force les arts ainsi que les lettres, et qui est sur ce chapitre beaucoup plus libéral, dans la bonne acception du mot, que tous ses confrères, grands et petits :

« Dans la séance du 13 juillet dernier, le commandant de nos forces navales dans le Levant, l'amiral Turpin, a été dénoncé violemment au ministère et à la Chambre pour avoir mis un des bâtiments de son escadre à la disposition de M. Papety, peintre distingué, qui accomplissait une mission artistique dans l'Asie Mineure. L'auteur de cette dénonciation, M. Demarçay, député de l'opposition, a été jusqu'à dire qu'un pareil emploi de nos bâtiments était compromettant pour la dignité de notre marine. Les artistes de Paris se sont justement émus de ce langage offensant. Ils ont cru que la meilleure manière de protester contre les injurieux dédains de M. Demarçay était d'adresser, au nom des arts, une lettre de remerciements à l'honorable amiral Turpin. Nous publions avec plaisir le texte de cette lettre, qui est déjà revêtue des noms les plus illustres, et que tous les artistes sont invités à signer. Les arts ont toujours fait une des gloires principales de la France, et nous doutons fort que l'éloquence de M. Demarçay illustre à jamais notre siècle. Voici la lettre des artistes :

A M. l'amiral Turpin, commandant la station navale du Levant.

Monsieur l'amiral,

Les soussignés, membres de l'Institut, et artistes peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, ayant appris par le compte-rendu des débats de la Chambre

des députés du 13 juillet dernier, que vous aviez mis à la disposition d'un de leurs confrères un navire de l'escadre placée sous vos ordres, pour une excursion dans les parages où vous commandez, sont heureux de vous offrir le témoignage de leur reconnaissance et de la haute estime que leur a inspirée votre bienveillante intervention dans cette circonstance.

Ils se font un devoir de vous certifier que le voyage de M. Papety au mont Athos a eu pour l'art un heureux résultat. Les copies que, grâce à vous, cet artiste a pu faire des admirables fresques de Pauselinos, au couvent d'Aghia-Lavra, ont produit au Louvre une grande et utile sensation; les applaudissements de la classe des beaux-arts de l'Institut, donnés au compte-rendu du voyage de M. Papety, l'achat que le Gouvernement a fait de ses copies, ont confirmé l'accueil sympathique que le public avait fait à ses œuvres.

Nous vous remercions d'avoir compris, monsieur l'amiral, que ces conquêtes pacifiques ne sont pas moins glorieuses que les expéditions dont le sang et le deuil payent l'éclat.

C'est à l'influence incessante des arts, que la France peut attribuer la supériorité incontestable d'un grand nombre des produits de son industrie, et là où les esprits superficiels ne voient qu'une distraction, les hommes éminents comprennent une mission plus noble et un but plus élevé.

Ils vous prie d'agréer, monsieur l'amiral, l'assurance de leurs sentiments les plus distingués et de leur plus haute considération.

Paris, le 16 juillet 1847.

PICOT, PAUL DELAROCHE, LÉON COGNIET, ABEL DE PUJOL, BRUNET DE BAINES, CONSTANT DUFEU, H. VERNET, R. BRASCASSAT, A. DAUZATS, JUST OUVRIÉ, BOUTON, J. INGRES, J. ZIEGLER, CH. ROCHET, G. ROUGET, J. VALLOU DE VILLENEUVE, N. GOSSE, BARYE, STEINHEIL, PERNOT, LOUIS ROCHET, J. PETIT, H. LEFEBVRE, CLAUDE THEVENIN, AUGUSTE PRÉAULT, J. JADIN, HIPPOLYTE FLANDRIN, PAUL FLANDRIN, T. VISCONTI, J. BELLOC, E. F. BERTIN.

Le *Journal des Débats* a omis de rappeler que ce farouche M. Demarçay, qui voudrait anéantir en France jusqu'au sentiment des arts, s'était fait déjà connaître par sa protestation contre la pension littéraire de M. Baour-Lormian, poète octogénaire et aveugle. Ce fut à lui que M. de Lamartine daigna répondre éloquentement : « Zoïle lui-même n'eût pas refusé du pain à Homère ! »

DÉPARTEMENTS.

LOIRET. — On lit dans le *Journal d'Orléans* : « On vient de trouver près de Sceaux six cents médailles, contenues dans un vase grossier, construit en argile très-commune. Ce vase pyriforme (en forme de poire) a une hauteur de 40 centimètres; son diamètre le plus large est de 20 centimètres. C'est dans la partie renflée qui fait le ventre du vase, que se trouve son ouverture de 8 centimètres. Ce vase a été découvert dans une petite chambre de deux mètres carrés, dont les parois étaient enduites d'un ciment fin et poli. Il était enchâssé dans une espèce de niche construite de manière à laisser passer la main qui devait introduire les pièces de monnaie. C'était peut-être le trésor de quelque vieux Gallo-Romain économe. Ce vase était sa tirelire. »

Nous n'avons pas grande foi dans cette découverte archéologique, et nous aimerions mieux avoir quelques indications sur les médailles, que cette bizarre description d'une tirelire romaine. Le fait serait curieux, s'il était vrai, et nous voudrions alors plus de renseignements au sujet du vase et de sa niche.

HAUTE-GARONNE. — On lit dans le *Journal de Toulouse* : « Par ordonnance du 4 de ce mois, l'Académie des Jeux-Floraux a été autorisée à accepter la somme de 3,000 fr. donnée par M. le président Boyer, pair de France, pour servir à la fondation d'un prix annuel consistant en une primevère en argent, de la valeur de 100 fr., qui sera décernée à l'auteur d'une fable ou apologue en vers français. »

Nous applaudissons de grand cœur à de pareilles fondations : elles honorent les lettres et les littérateurs. Quant au fondateur, nous offrons de parier qu'il a fait ou qu'il fait des fables, mais nous ne savons si le président Boyer est le même que M. A.-L. Boyer, traducteur des fables de Babrius (Paris, Didot, 1844, in-8°) ou M. Boyer Nioche, auteur des *Fables philosophiques et politiques* (Par., Le-fuel, 1822, in-18), qui ont eu trois éditions.

CALVADOS. — « On vient d'inaugurer à Caen les statues de Laplace et de Malherbe, et les bustes de Rouelle, de Varignon, de Gentil de La Galaisière, de Vauquelin, de Collet-Descotils et de Dumont-d'Urville. Les deux statues, posées sur des piédestaux en granit, sont placées dans la grande salle de l'École de droit. Les bustes sont dans une espèce de salle des Pas-Perdus de l'hôtel de l'Université, plus connu sous le nom de palais Rectoral. »

La ville de Caen a produit d'autres hommes célèbres qui mériteraient bien aussi les honneurs d'un buste, entre autres Malfilâtre. C'est le moins qu'on puisse faire pour lui, de lui donner un buste de marbre après l'avoir laissé mourir de misère sinon de faim.

HAUT-RHIN. — On nous écrit de Colmar : « Si les Conseils municipaux de tant de villes de France sont les ennemis nés de l'intelligence et de tout ce qui touche aux lettres et aux arts, il en est quelques-uns qui se gardent bien d'imiter ces Welches du dix-neuvième siècle. Ainsi, la municipalité de Colmar n'a jamais refusé de seconder les vues libérales de M. Hugot, bibliothécaire-archiviste de la ville, pour l'accroissement de la Bibliothèque et du Musée. M. Hugot remit au maire une *Note sur l'opportunité qu'il y aurait à former près la Bibliothèque de Colmar une collection d'Estampes* ; le maire obtint aussitôt du Conseil municipal une somme annuelle de 900 fr. pour acquisition et entretien d'objets d'art. C'était un premier pas fait, mais un pas immense ; la collection d'estampes demeurerait admise en principe. M. Hugot, poursuivant son œuvre, proposa d'instituer une Société pour la formation d'un Cabinet d'estampes. Cette Société, dite de *Martin Schœngauer*, s'établit avec le concours empressé de tous les habitants notables de Colmar, qui s'engagèrent à payer une légère cotisation de 2 fr. par an pour avoir le droit d'entrer dans le Cabinet d'estampes, annexé à la Bibliothèque. Ce Cabinet, qui s'augmente sans cesse par les dons et les legs particuliers, comprend déjà nombre de pièces rares et intéressantes, sans parler des chefs-d'œuvre du grand artiste qui a prêté son nom à la Société, et que Colmar s'enorgueillit d'avoir vu naître. »

Nous sommes heureux d'apprendre le noble exemple que Colmar vient de donner à des villes plus importantes, plus riches et plus littéraires : espérons que cet exemple ne restera pas sans imitateurs, et que quelques musées départementaux daigneront adjoindre un cabinet d'estampes à la galerie de tableaux, ou à la bibliothèque, si messieurs du Conseil municipal veulent bien le permettre.

ÉTRANGER.

ANGLETERRE. — Le *Globe* cite le passage suivant d'une lettre que Miss Martineau, écrivain célèbre en Angleterre, a adressée à l'éditeur du *Journal du Peu-*

ple (*People's Journal*), pour recommander une souscription dans toutes les classes de la nation, afin d'acheter la maison de Shakspeare à Stratford-on-Avon : « Que les riches jouent leur rôle ; mais nous, qui ne sommes pas riches, ne revendiquons-nous pas aussi notre participation à cet acte national ? Que ceux qui veulent jouir de cet honneur se mettent à l'œuvre sur-le-champ ; qu'une souscription à deux sous (*penny subscription*) s'ouvre dans chaque ville, dans chaque campagne. Parlez de cette affaire partout où vous irez. Vous donnerez tous vos deux sous, et ceux d'entre vous qui ont un peu de loisir et ne s'effrayent pas d'un peu de peine se feront d'office agents et collecteurs. »

— On écrit de Londres, le 8 juillet :

« Hier on a vendu publiquement à Londres une nombreuse collection d'autographes, dans laquelle on remarquait surtout les suivants : une lettre de Luther, de 1519, relative à la doctrine du purgatoire, achetée 11 guinées (297 fr.) ; une lettre de Louise de Savoie, mère de François I^{er}, avec la date de 1505, 2 liv. st. 6 sh. (58 fr.) ; une lettre de Marguerite de France, fille de François I^{er}, au maréchal de Villars, 2 liv. st. 12 sh. (64 fr.) ; une lettre de Marie-Antoinette, du 7 juillet 1791, à son frère, archiduc d'Autriche, concernant la fuite projetée de la famille royale, 5 liv. st. 2 sh. (128 fr.) ; une lettre de Marie Stuart à Philippe II, roi d'Espagne, datée de Sheffield, 12 octobre, 8 liv. st. (200 fr.) ; une lettre de Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, à Jean de Lanfredinus, 9 liv. st. (227 fr.) ; une lettre de Blaise Pascal au P. Clément Latet (en latin), en date de Paris, 13 avril 1657, 3 liv. 18 sh. (100 fr.) ; une lettre de Rubens à M. du Puy, datée de Bruxelles, 7 juillet 1627, dans laquelle l'illustre peintre rend compte de ce qui se passait dans les Pays-Bas et des préparatifs faits par l'Angleterre pour assister les Rochelois, 3 liv. 17 sh. et 6 d. (98 fr.) ; une lettre de Paul Véronèse, 2 liv. 10 sh. (63 fr.) ; la signature de Voltaire apposée à une lettre au duc de Richelieu, 21 août 1763, 2 liv. 4 sh. (55 fr.) ; une lettre de Schiller, datée d'Iéna, 1^{er} mars 1799, concernant sa tragédie de *Wallenstein*, 5 guinées (135 fr.) ; une ode autographe de J.-B. Rousseau, 5 guinées (135 fr.) ; une partie du manuscrit des *Mémoires de Napoléon*, par Las Cases, avec de nombreuses corrections de la main de Napoléon, 10 guinées (270 fr.) ; une lettre de Newton à Jean Bernouilli, 26 avril 1723, 4 liv. st. 8 sh. (110 fr.) ; une lettre de Louis XVI à M. Amelot, datée de Versailles, 7 août 1776, 3 liv. st. 12 sh. (99 fr.), etc. La collection entière d'autographes a produit environ 700 liv. sterl. (17,500 fr.). »

Nous avons ouï dire que cette collection venait de Paris ; ce n'est pas, il faut l'avouer, une garantie de l'authenticité des autographes, et nous ne répondrions pas de ceux de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Marie Stuart, de Luther, etc., sans les avoir vus et bien vus. On sait que les faussaires se sont attachés de préférence à certains noms, que tous les collecteurs recherchent plus que les autres, et payent aussi plus cher. Au reste, les personnes qui ont acquis des autographes dans cette vente trouveront à Londres toutes les lumières nécessaires pour s'éclairer sur le mérite de leurs acquisitions : les savants archivistes de la Tour de Londres et des différents dépôts d'archives sont des juges sagaces et impartiaux en fait d'anciennes écritures. Quoiqu'ils n'aient pas de diplômes d'élèves de l'Ecole des chartes de Paris, ils ont déjà été appelés à donner leur avis dans plus d'une question de cegenre, et ils ont déclaré par écrit que les pièces, qu'on leur représentait avec certificat délivré par un élève de cette Ecole étaient évidemment fausses et de fabrique récente. Ce n'est pas affaire à un écolier que de vérifier l'authenticité d'un autographe historique ou littéraire ; il faut plus que la science du célèbre M. Prudhomme, expert breveté du Gouvernement,

comme dit notre Henri Monnier; il ne suffit pas de s'en tenir à la lettre-morte, au trait de la plume, aux formes de l'écriture : il importe de passer pour ainsi dire au creuset le texte même, les dates, le style, et de faire servir également la critique et l'érudition à cette enquête délicate dans laquelle la vérité est souvent à peu près insaisissable. Nous offrons de parier, par exemple, que M. Lacabanne, un des professeurs de notre Ecole des chartes, n'a jamais su que Piron a eu deux écritures, comme Raphaël deux manières; en revanche, M. Lacabanne, fameux par son édition de Froissard qu'il n'a pas faite et qu'il promet toujours de faire, vous soutiendra solennellement que tous les titres des Croisades, retrouvés en ces derniers temps, sont faux et archifaux, sans daigner nous en donner la preuve. Deux négations de M. Lacabanne valent une affirmation, en fait de chartes et de titres.

— On écrit de Londres, 3 juillet :

« L'administration du Musée britannique vient d'acquérir, moyennant 5,000 guinées (135,000 fr.), le célèbre tableau de Léonard de Vinci, représentant le *Martyre de saint Sébastien*. »

Voilà une acquisition digne d'un musée national; le nôtre n'a malheureusement pas un budget qui lui permette de faire de pareilles dépenses, et de s'enrichir de pareils chefs-d'œuvre. Le tableau le plus cher, sinon le meilleur, qu'on ait acheté pour la collection du Louvre, depuis la révolution de Juillet, c'est le Perugin ou le pseudo-Perugin qui appartenait à M. de Gerando, et qui a été payé 24,000 fr., somme énorme eu égard à la valeur de l'objet. Tant que notre Musée n'aura pas des fonds spéciaux votés par les Chambres pour ses achats, on ne dépensera jamais plus de 50,000 fr. par année en tableaux. Ainsi, la magnifique toile du Corrège, *la Guerre des Amours*, retrouvée par M. Cottini, ira partout, à Stuttgart, à La Haye, à Londres, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à New-York même, avant de se présenter à la porte du Louvre.

AUTRICHE. — On écrit de Vienne, le 26 juillet :

« Les membres de la nouvelle Académie, domiciliés ici, ont eu plusieurs conférences pour délibérer sur le règlement de l'Académie. Ce règlement a été rédigé et soumis, le 21 juillet, à l'approbation de l'archiduc Jean, qui est curateur de l'Académie, c'est-à-dire commissaire impérial. L'archiduc l'a renvoyé, en invitant les membres à le faire lithographier et à l'adresser aux membres étrangers, avec invitation de faire des observations sur les changements qu'ils jugeraient convenable d'y apporter. L'Académie ne publiera pas de journal, mais seulement des bulletins; ses séances seront publiques. »

Il est très-honorable pour l'archiduc de s'occuper de l'Académie, il n'est pas moins honorable pour l'Académie d'avoir l'archiduc pour protecteur. Quant aux Académies de l'Institut de France, pas un prince, depuis les frères de Napoléon, ne s'est soucié d'elles et n'a brigué le titre d'académicien.

— On écrit de Transylvanie, le 23 juillet :

« On vient de découvrir, parmi les papiers laissés par M. Théophile-Sébastien Molnar, mort récemment à Clausembourg, une correspondance composée d'environ six cent cinquante lettres latines de Calvin et des autres réformateurs du seizième siècle, lesquelles contiennent des renseignements précieux et tout à fait inconnus sur les intrigues politiques de cette mémorable époque.

« Ces lettres ont appartenu à Albert Molnar, qui vivait dans le seizième siècle, et qui était un des plus ardents partisans de la Réforme religieuse. Ce Transylvanien résida très-longtemps à Strasbourg, où il eut des relations avec un grand nombre de personnages qui ont joué un rôle dans la Réformation. Il

revint ensuite en Transylvanie, où il travailla lui-même avec succès à la propagation de la réforme.

« On s'occupe déjà de faire imprimer cette précieuse correspondance. »

On voit l'empressement de toute l'Europe savante à recueillir et à publier les écrits de Calvin et des grands hommes de la Réforme ; nous regrettons que cet exemple n'encourage pas la France à rassembler et à mettre au jour les lettres françaises de Calvin, cet admirable écrivain à qui notre langue doit peut-être sa clarté et sa précision. Ce projet a été souvent formé ; nous en avons nous-mêmes provoqué l'exécution ; mais Calvin, dit-on, est assez mal en cour, et l'on ne veut pas s'occuper de lui ni de ses correspondances.

SUÈDE. — On écrit d'Upsal, le 18 juillet :

« M. le comte de Palmblad vient de découvrir parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Université d'Upsal une volumineuse correspondance originale du comte Philippe-Christophe de Kœnigsmark et de la princesse Sophie-Dorothée de Celle, femme divorcée de George I^{er}, roi d'Angleterre, et aïeule de Frédéric le Grand, laquelle mourut prisonnière dans la forteresse d'Ahlen, en 1726, après y avoir été détenue pendant trente-deux ans, tandis que le comte de Kœnigsmark fut assassiné en 1694, dans le palais de Hanovre, par ordre de l'électeur Ernest Auguste, parce qu'il avait voulu aider la princesse Sophie à s'évader.

« Cette correspondance, qui est en langue française, contient bien des faits importants et curieux de l'histoire secrète de la fin du dix-septième siècle. »

La cour de Suède, au dix-septième siècle, était aussi polie que la cour de France ; on n'y parlait que la langue française, on n'y lisait que des livres français, on n'y appréciait que l'esprit et les modes de notre pays. La découverte du comte de Palmblad nous intéresse donc autant que ses compatriotes, et nous espérons que cette correspondance inédite sera imprimée.

ÉTATS-UNIS. — On écrit de New-York, le 10 juillet :

« Le nombre des bibliothèques publiques qui existent actuellement dans les États-Unis est de trois cent trente-cinq, qui contiennent 2,351,260 volumes. Les États de l'Union, où se trouvent le plus de bibliothèques publiques, sont : New-York, qui en a trente-trois, avec 174,000 volumes ; la Pensylvanie, trente-deux, avec 176,100 volumes ; le Massachussets, trente, avec 203,000 volumes ; l'Ohio, vingt-trois, avec 68,000 volumes ; le Maryland, onze, avec 54,000 volumes, et Colombie, neuf, avec 75,600 volumes. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter à ces détails de statistique, que les bibliothèques des États-Unis sont très-pauvres et très-incomplètes, eu égard à l'importance des livres qu'on y trouve. Ce sont, pour la plupart, des volumes anglais ou américains, de date récente, qui ne peuvent former le fonds d'une bonne bibliothèque, mais qui serviraient seulement à compléter une grande collection. Ainsi les bons ouvrages historiques, sans lesquels il n'y a pas d'études sérieuses en histoire, manquent absolument dans ces bibliothèques. Il faut dire pourtant, à l'honneur de l'esprit du pays, que toute bibliothèque a des fonds pour acheter des livres, et que tous ceux qui paraissent dans les États de l'Union vont prendre place aussitôt sur les rayons de trois cent trente-cinq bibliothèques publiques. On est plus logique là-bas qu'en France, où les bibliothèques de Paris et des départements ne savent ce que c'est que d'acheter un livre, comme si les livres se donnaient et ne se vendaient pas.

CORRESPONDANCE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

M. de Soleinne possédait, vous le savez, diverses éditions de *l'Hadriana*, tragédie de Luigi Grotto. Ce qu'on aurait pu faire remarquer dans les notes qui accompagnent le catalogue de sa bibliothèque, et ce que nul des innombrables commentateurs de Shakspeare n'a, je crois, signalé, c'est que le sujet de cette pièce est tout à fait le même, sous d'autres noms, que celui de *Roméo et Juliette*. Grotto composa sa tragédie en 1578 (sa dédicace est datée du 29 novembre de cette année). Shakspeare ne songea que vingt ans plus tard à mettre sur la scène les amants de Vérone, et telle est, en certains passages, la ressemblance des idées et des impressions, qu'on ne saurait douter que l'auteur anglais n'ait eu connaissance de l'œuvre italienne. On n'a qu'à lire le passage où Latinus s'éloigne d'Adriana :

S'io non erro, è presso il far del giorno.

Udite il rossignuol.....

Rivolgete la faccia all' oriente.

Ecco incomincia a spuntar l'alba fuori...

Rapprochez ces vers de Shakspeare, dans la fameuse scène du rendez-vous :

Wilt thou be gone? It is not yet near day,

It is the nightingale....

Look, love, what envious streaks,

Do lace the severing clouds in yonder east.

L'imitation est flagrante, mais l'avantage reste du côté du grand William. Notons que dans les vieux conteurs italiens qui avaient narré cette tragique histoire, dans Masaccio, dans Luigi da Porta, il n'avait été fait nulle mention du rossignol.

J'ajouterai que Lope de Vega a traité à son tour le même sujet que Shakspeare, mais *los Vandos de Verona* ne sauraient rien ajouter à la gloire du dramaturge espagnol.

Agréez, etc.

G.

Monsieur le rédacteur,

En insérant dans le *Bulletin des Arts* les excellentes notes de M. Ch. M., sur la bibliographie elzévirienne, vous avez émis le

vœu qu'on les réunit et publiât à part. Votre vœu vient de se réaliser, et l'auteur a complété son travail, déjà si précieux, en le classant dans un meilleur ordre, sous ce titre :

Aperçu sur les erreurs de la bibliographie spéciale des Elzévir et de leurs annexes, avec quelques découvertes sur la typographie hollandaise et belge du dix-septième siècle. (Paris, Panckoucke, 1847, petit in-12 elzévirien. Prix : pap. ord., 200 ex. 10 fr. ; pap. de Hollande, 30 ex. 18 fr. ; pap. bleu vélin, 15 ex., 25 fr.)

. . . . O dulce decus meum ELZEVIRI !

s'écriait autrefois le bel esprit Ménage, glorieux de voir ses poésies imprimées par Daniel, avec ces élégants caractères que les Elzévir ont employés pendant près d'un siècle. M. Ch. M., que tous les bibliophiles connaissent et apprécient, ne pouvant prétendre à jouir de l'heureux privilège dont se prévalait, en 1663, le poète angevin, a voulu, du moins, en nous présentant ses remarques sur un assez grand nombre d'éditions elzéviriennes, ou qui passent pour telles, faire revivre ce délicieux petit format, cette disposition typographique, si bien entendue, qui ont puissamment contribué à la réputation gigantesque des Elzévir. M. Ch. M. a voulu imiter les éditions qu'il aime, et nous devons le dire ici, il nous paraît avoir réussi de manière à satisfaire les amateurs qui ont le goût le plus difficile. M. Panckoucke avait accepté le rôle périlleux de continuateur des célèbres imprimeurs hollandais ; il a prouvé qu'en France on trouve encore des hommes pour lesquels l'art est quelque chose dans une noble profession qu'ont honorée tant de savants illustres.

M. Ch. M., dans son charmant petit ouvrage, discute avec beaucoup de tact et de discernement l'origine de bien des éditions que les *elzéviriphiles*, et le savant M. Brunet lui-même, dont l'opinion est d'un si grand poids, attribuent aux presses elzéviriennes. M. Ch. M., comme il le dit formellement lui-même, met de côté tout esprit hostile, en accordant à M. Brunet l'estime qui lui est légitimement due ; son seul but a été de purger la bibliographie elzévirienne d'une foule d'erreurs plus ou moins graves qui, depuis plus d'un siècle, se perpétuent à l'infini.

Agréez,

J. CHENU.

VARIÉTÉS.

Procès de Guttemberg.

Ce sont les pièces originales de ce procès qui ont établi pour la première fois avec certitude l'époque de l'invention de l'imprimerie en caractères mobiles par Guttemberg. Jusqu'à la publication de ces pièces, découvertes en 1760, par l'archiviste Wenkler et par le savant Schœpflin, dans une vieille tour de Strasbourg, nommée le Plennigthurm, tout était controversé et obscur dans l'histoire de cette admirable invention que se disputaient quinze villes différentes, et que chacune de ces villes plaçait à des dates plus ou moins problématiques. Jusque-là, le débat, engagé sur cet intéressant sujet, dès la fin du seizième siècle, avait donné naissance à une multitude d'ouvrages écrits dans toutes les langues, et tous assez bien étayés de preuves, de manière à se contredire les uns les autres : il était difficile de faire sortir de ce chaos d'opinions intéressées ou partiales une conclusion satisfaisante. Les contemporains eux-mêmes de l'imprimerie ne se trouvant pas d'accord sur le nom de l'inventeur, sur le lieu et sur la date de l'invention, pouvait-on, après trois siècles, constater un fait qui n'avait jamais eu de notoriété incontestable ?

Cependant, on avait dès lors écarté du débat les prétentions évidemment mal fondées de douze villes : Augsbourg, Bâle, Bologne, Dordrecht, Feltri, Florence, Lubeck, Nuremberg, Rome, Russembourg, Schélestadt et Venise ; on avait mis hors de cause, comme inventeurs, Castaldi, Gresmund, Ulric Han, Mentelin, Jenson, Regiomontanus, Sweinheim, Pannartz, Louis de Vaelbeke, Caxton, etc. Quant aux érudits qui s'étaient amusés à faire remonter l'imprimerie à Saturne, à Job et à Charlemagne, ils n'avaient fait que prouver, par ces incroyables paradoxes, que le germe des grandes inventions peut exister et poindre quelquefois dans le cours des âges, avant d'être fécondé et mûri en son temps par une réunion de circonstances fortuites et fatales. Il ne restait donc que trois systèmes en présence, dignes de se combattre, trois noms de villes et quatre noms d'hommes : Harlem avec Laurent Coster ; Strasbourg avec Guttemberg ; Mayence avec Guttemberg et avec Fust et Schœffer ; Harlem datait l'imprimerie de 1420 ; Strasbourg, de 1440 ; Mayence, de 1450.

Selon les partisans de Harlem, cette ville possédait au commen-

cement du quatorzième siècle un marguillier de paroisse, nommé Laurent Coster, qui exerçait avec beaucoup d'habileté le métier de graveur sur bois pour les cartiers et les marchands d'images pieuses. Ce Coster, étant allé un jour se promener dans un bois, découpa des lettres en écorce de hêtre et s'en servit ensuite à imprimer sur vélin quelques versets de l'Écriture sainte et quelques courtes oraisons. Il perfectionna bientôt sa découverte; il tailla de nouvelles lettres, plus élégantes de forme, dans un bois plus dur, et il composa une encre, plus visqueuse et plus noire que l'encre ordinaire, avec laquelle il exécuta l'impression de plusieurs livres usuels d'éducation et de piété. Ces premières impressions furent xylographiques, c'est-à-dire faites avec des planches de bois où chaque page était gravée en relief, à l'instar des gravures grossières qui avaient cours depuis longtemps, mais qui ne portaient pas encore de légendes. Aussi le texte paraît-il seulement comme accessoire des figures qui composent ces vieux monuments de la xylographie : *Biblia pauperum*, *Speculum humanæ salvationis*, etc.

Mais Laurent Coster ne s'arrêta pas là : après avoir fabriqué plusieurs éditions de ce *Speculum* et surtout de la grammaire latine de Donatus, qui était presque seule accréditée dans les collèges et les écoles de l'Europe entière, il imagina l'imprimerie, c'est-à-dire l'impression en caractères mobiles; il n'eut, pour atteindre cet immense résultat, qu'à diviser avec la scie les lettres gravées sur une planche solide et à les réunir ensuite suivant les innombrables combinaisons de l'alphabet. Alors il put imprimer des *Speculum* et des *Donats*, à l'aide de ces lettres en bois, qui venaient se combiner et se grouper sous la main de l'ouvrier et former, par leur agrégation, des mots, des lignes et des pages, que la presse reproduisait à l'infini sur le vélin et sur le papier. Un progrès engendre le progrès : les lettres en bois se changèrent en lettres de plomb et de fonte. Tout le mécanisme de l'imprimerie était trouvé. Laurent Coster avait associé à sa découverte son gendre Thomas, qui l'aidait à l'exploiter le plus secrètement possible. Les ouvriers attachés à l'établissement de Coster n'y étaient admis qu'après des épreuves successives, et s'engageaient par serment à ne jamais rien révéler des procédés de leur art. Un d'eux, nommé Jean, malgré ce serment, enleva, une nuit (la nuit de Noël de 1439 ou 1440), tous les outils de l'atelier de Coster et les emporta d'abord à Amsterdam, puis à Cologne, puis à Mayence, où il fonda une imprimerie qui mettait au jour, en 1442, le *Doctrinale Alexandri Galli*.

Telles étaient les bases du système qui faisait honneur de l'invention typographique à la Hollande et à la ville de Harlem. Malheu-

reusement, toute cette histoire ne reposait que sur la tradition et sur le témoignage d'Adrien Junius, qui l'avait recueillie dans un de ses ouvrages (*Batavia*, Leyden, 1588, in-4°), qu'il publia plus de cent quarante ans après l'événement. Néanmoins, la Hollande avait trop d'intérêt à soutenir la vérité de cette tradition, pour que ses savants lui fissent défaut. Sriverius, Boxhorn, Ellis, et mieux que ses prédécesseurs, Meerman, revendiquèrent en faveur de Laurent Coster la gloire de l'invention; mais, en dépit de toutes les recherches, on ne découvrit pas un seul imprimé portant le nom de cet inventeur, à qui l'on fut réduit à attribuer quelques éditions, sans nom et sans date, de Donatus et du *Speculum*. Ce qui n'empêcha pas de lui élever des statues, de lui décerner des inscriptions et de célébrer des fêtes publiques en mémoire de sa découverte !

Selon les partisans de Strasbourg, cette ville avait donné asile en 1420, à Hans ou Jean Gensfleisch de Sulgeloeh, dit *Guttemberg*, gentilhomme de Mayence, que des troubles politiques exilèrent de sa ville natale. Guttemberg était artiste, peintre et enlumineur de manuscrits, disent ceux-ci, graveur sur bois et scribe, disent ceux-là. Quoi qu'il en soit, les livres d'imposition de l'année 1436 le citent au nombre des constables de Strasbourg, dignité municipale qu'il pouvait devoir à sa naissance, à sa fortune et à son caractère. Deux actes de constitutions de rentes, passés en 1441 et en 1442, prouvent que Guttemberg, qui résidait encore à Strasbourg, y occupait un rang distingué. Ce n'est qu'en 1445 qu'il quitte cette ville pour retourner à Mayence et y établir une imprimerie avec Jean Fust et Pierre Schœffer. Mais la tradition constante de Strasbourg voulait que cette imprimerie, créée par Guttemberg, eût déjà fonctionné à Strasbourg même, et que plusieurs livres en fussent sortis, bien avant les premières éditions datées de Mayence.

Quels étaient donc ces livres ? On ne citait que des publications sans nom et sans date, qui pouvaient être revendiquées également par dix imprimeurs du quinzième siècle, et surtout par Jean Mentelin, de Strasbourg. La plupart des contemporains qui avaient parlé de l'invention de l'imprimerie désignaient bien Guttemberg comme l'inventeur ou un des inventeurs, mais aucun ne faisait mention des essais que cet inventeur aurait tentés à Strasbourg, avant son retour de Mayence. Ce ne fut qu'en 1802 que Wimpfeling prétendit que Guttemberg avait trouvé l'art d'imprimer pendant qu'il habitait Strasbourg, où son élève, Jean Mentelin, après son départ, exécuta et perfectionna les mêmes travaux. Néanmoins, la ville de Strasbourg se regardait comme le véritable

berceau de l'imprimerie, et ses savants flattèrent cette prétention en s'efforçant de la faire prévaloir. L'illustre Schœpflin surtout, au milieu du dernier siècle, s'était établi l'antagoniste infatigable de tous les systèmes opposés.

Selon les partisans de Mayence, cette ville avait reçu de Guttemberg, en 1449, le dépôt de l'imprimerie, lorsqu'il s'associa avec Jean Fust et Pierre Schœffer pour la mise en œuvre de la merveilleuse invention qu'il méditait depuis plusieurs années. Cette association ne fut pas heureuse : de 1449 à 1455, époque de sa rupture à la suite d'un procès, les associés dépensèrent des sommes énormes et n'achevèrent aucune impression importante; ils avaient commencé une grande édition de la *Bible*, mais les quarante-huit premières pages coûtaient environ 8,000 florins, lorsqu'ils en vinrent à ce procès qui les rendit mutuellement libres. Guttemberg se retira, en laissant Fust et Schœffer seuls maîtres de l'établissement commun et de tout ce qu'il contenait : ce fut alors que Pierre Schœffer trouva l'art de fonder les caractères à l'aide d'un moule ou *matrice*, et termina dans l'espace de peu de mois la magnifique édition de la *Bible*, dite de Mayence, contenant 640 feuillets à 42 lignes par page, sans aucune indication de lieu ni de date; édition à laquelle Guttemberg ne fut peut-être pas tout à fait étranger. Celui-ci, aussitôt après s'être séparé de ses associés, en avait trouvé un autre, Conrad Humery, syndic de Mayence, qui lui fournit les fonds nécessaires pour créer une imprimerie rivale de celle de Fust et de Schœffer; mais ici comme toujours, il s'abstint d'apposer son nom aux livres qui sortirent de ses presses et qui furent imprimés avec d'autres procédés que ceux de ses anciens associés.

Le premier livre avec nom et avec date fut le *Psautier*, dont le dernier feuillet offre cette souscription : *Præsens spalmarum* (sic) *Codex, venustate capitalium decoratus, rubricationibusque sufficienter distinctus, ad inventionem artificiosa imprimendi et characterizandi; absque calami ulla exaratione sic effigiatus, et ad eusebiam Dei industrie est consummatus, per Johannem Fust, civem moguntinum, et Petrum Schæffer de Gernszheim, anno Domini millesimo CCCCLVII in vigilia Assumptionis*. Fust et Schœffer publièrent, depuis, quantité d'éditions volumineuses exécutées avec une perfection étonnante et accompagnées de souscriptions analogues, mais ils ne nommèrent nulle part leur associé Guttemberg comme ayant participé à leurs travaux; et l'on peut croire que le prote qui l'a désigné indirectement dans les vers latins de la souscription des

Institutes de 1468, n'avait pas demandé à ses patrons la permission de célébrer les deux Jean de Mayence :

Quos genuit ambos urbs Moguntina Joannes.

Les auteurs contemporains furent moins prévenus ou moins oublieux : ils s'accordèrent presque unanimement à reconnaître Guttemberg pour l'inventeur de l'imprimerie, et Mayence pour le lieu de cette invention, que l'on fixait entre l'année 1445 et 1450. En conséquence, la ville de Mayence put se glorifier, presque sans opposition, d'avoir donné naissance à la plus belle découverte du génie humain ; elle associa Fust et Schœffer aux honneurs qu'elle rendit à Guttemberg, en lui érigeant des monuments et en invitant le monde lettré à des fêtes séculaires en l'honneur de l'invention de l'imprimerie.

Tel était l'état de la question en 1760, lorsque Schœpflin, qui avait défendu la cause de Strasbourg par induction plutôt que par preuves, et qui avait signalé deux ouvrages comme imprimés par Guttemberg dans cette ville, *Soliloquium Hugonis* et le traité *De Miseria humana*, rencontra parmi les archives du Plennigthurm les actes du procès qu'il publia, en les commentant à l'appui de son système. C'est à tort qu'on contesta l'authenticité de ces actes rédigés en allemand ; ils ne sont pas même suspects d'altération. Schœpflin les a traduits assez mal en latin ; sa version se trouve publiée avec l'original dans ses *Vindiciæ typographicæ*. M. le comte Léon de Laborde les a beaucoup mieux traduits en français, dans sa remarquable dissertation intitulée : *Débuts de l'imprimerie à Strasbourg*. Cependant il aurait pu, en interprétant un seul mot, comme nous allons le faire, donner une nouvelle force à son argumentation, et dire positivement quel a été le premier livre imprimé à Strasbourg par Guttemberg.

Voici la substance de ces actes précieux ; il nous restera peu de chose à faire pour démontrer tous les renseignements historiques qu'on en peut tirer. Ce n'est pas la seule fois que le texte d'une simple procédure viendra répandre la lumière sur un point ténébreux de l'histoire.

P. L. JACOB, bibliophile.

(La suite au prochain numéro.)

NOTICES

Sur quelques Manuscrits de la Bibliothèque publique de Bordeaux.

Le gouvernement a ordonné la publication d'un catalogue général de tous les manuscrits conservés dans les Bibliothèques publiques

de la France ; cet inventaire sera assurément fort précieux, puisqu'il fera connaître l'existence de bien des richesses ignorées ; mais on peut craindre que des années ne s'écoulent encore avant qu'il soit mis au jour, et que, faute d'avoir été rédigé par des personnes qui aient vécu longtemps avec les vieux volumes qu'il a pour but de décrire, il ne soit, sous certains rapports, incomplet et insuffisant. On ne connaîtra bien les manuscrits disséminés dans les dépôts des provinces, que lorsqu'il existera pour chaque Bibliothèque un catalogue spécial et détaillé, tel qu'il en a été imprimé pour les Bibliothèques d'Orléans, de Rennes, de Cambrai, etc. Personne jusqu'ici n'a parlé des manuscrits de la Bibliothèque de Bordeaux. Ils ne sont pas fort nombreux, puisqu'ils ne dépassent pas le nombre de 350 à 400 volumes, et ils n'offrent aucun monument littéraire ou historique d'une bien haute importance ; quelques-uns cependant méritent qu'on parle d'eux. Nous avons sous les yeux un catalogue raisonné qu'un bibliophile a dressé pour son amusement, et nous allons lui emprunter quelques courts extraits.

Le Peregrin, manuscrit in-4° de 256 feuillets, écriture du quinzième siècle.

Cet ouvrage est, on le sait, un roman mystique et moral, composé par Jacques Caviceo, né à Parme en 1413, mort en 1511. Il fut imprimé à Parme en 1508, et obtint une dizaine d'éditions successives dans l'espace de trente ans. Il a été traduit deux fois en français : d'abord, par *maistre François Dassy, conterouleur de Briz de la Maryne en Bretaigne* (Paris, 1527, in-4° ; Lyon, 1528, in-4° ; 1533, in-4° ; Paris, 1529, in-4° ; 1535, in-8°, 1540, in-8°) ; ensuite par Jehan Martin (Paris, 1531, 1550, in-8°). Il passa également en espagnol. Le *Manuel* qualifie, avec justice, d'*insipide*, ce roman qui a pour sujet le récit des aventures de deux amants appartenant à deux familles de Ferrare, que divisent des haines implacables : après de cruelles souffrances et des tribulations sans nombre, ils finissent par être unis. On trouvera, d'ailleurs, des analyses étendues de cette composition dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, tom. X, p. 278, et dans la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, n° 1^{er}, tom. VII, p. 1. Nous jugeons superflu de rien extraire de notre manuscrit : le texte s'accorde avec les imprimés que nous avons consultés, et, de toute façon, il est dépourvu d'intérêt.

Dissertation sur les cornes et le mot cocu. Manuscrit in-4°, du milieu du dix-septième siècle, exécuté par un habile calligraphe, 37 feuillets. Cette *Dissertation*, sur un sujet piquant, n'offre ni beaucoup d'érudition, ni le mérite d'un style spirituel. Elle débute ainsi : « Le mot hébreu qui signifie corne signifie aussi *fulgor* ;

« de là vient que les peintres ont peint Moïse avec des cornes, au lieu de le peindre éclatant de lumière. Peut-être a-t-on nommé ainsi les maris trompés, parce qu'ils ne sont pas attentifs à la conduite de leurs femmes, et cela, par paresse ou nonchalance ; ils ressemblent aux coucous, qui sont les oiseaux les plus paresseux de tous ; ou bien, par crainte et par timidité, craignant leurs femmes et quelquefois leurs galants, comme le coucou qui craint tous les oiseaux qui le battent et le poursuivent, et auxquels il n'a pas le courage de résister. Si je voulais étaler ici de l'érudition, je réunirais tout ce que Elien, Plin, Solin et Saumaise ont dit du coucou. Bochart qui trouve, je ne sais comment, cet oiseau dans l'Écriture, et qui veut qu'il en soit fait mention dans Jérémie (ch. XVII, v. 11), sous le nom hébreu de *koré*, a ramassé tout ce que les anciens en ont dit. »

M. Peignot annonce, dans un de ses nombreux ouvrages, avoir en portefeuille un travail fort étendu sur les cornes. Il n'est pas de bibliophile qui ne recherche la *Dissertation sur les diverses origines du mot cocu, avec notes et pièces justificatives, par un membre de l'Académie de Blois*. (Blois, 1835, in-16, tiré à 71 exempl. dont 21 sur papier jaune.)

Recueil de chansons et vaudevilles sur les affaires du temps. 12 vol. in-4°, écriture du dix-huitième siècle.

A l'époque où il n'existait pas de journaux, où la presse française était rigoureusement censurée, la malignité publique se vengeait par des vaudevilles ; le roi, les ministres, les gens en place, les dames de la cour, se voyaient en butte aux couplets les plus mordants, les plus insolents et souvent les plus orduriers. Le règne de Louis XIV surtout ne cessa d'offrir pâture aux chansons satiriques. Elles couraient en manuscrit, se chantaient à huis clos et trouvaient amateurs empressés de les recueillir ; il n'a jamais manqué de gens qui ont cru que le scandale était un grand bien. Les collections manuscrites de ce genre ne sont pas rares ; la Bibliothèque du Roi possède celle qu'avait formée le comte de Maurepas, et qui passe pour une des plus complètes. Il y aurait, nous le croyons, un travail curieux et piquant à faire sur ces archives de méchanceté qu'il ne faut consulter qu'avec méfiance, mais où se rencontrent parfois, à côté de détails qui ne doivent point sortir de la chronique secrète, des renseignements dont l'histoire pourrait faire son profit. Catulle et Martial n'auraient pas voulu signer nombre de ces petites pièces qui, pour le fond et pour la forme, sont *inimprimables* (qu'on nous passe ce néologisme). Nous transcrivons ici, à peu près au hasard, quelques fragments qu'on peut lire sans rougir. En voici un dirigé

contre M^{me} de Maintenon ; il donne une idée de beaucoup d'autres :

Créole abominable,
Infâme Maintenon,
Quand la Parque implacable
T'enverra chez Pluton,
O jour digne d'envie,
Heureux moment,
S'il en coûte la vie
A ton amant !

On s'était déjà moqué de Henry de Sourdis, prélat-amiral, qui passait pour ne pas haïr la *poirée septembrale*.

L'évêque de Bordeaux,
Dessus mer fit merveille.
Il avait dix vaisseaux,
Tout chargés de bouteilles.
Mais las ! quand il fallut combattre,
Tout s'en alla.

Les infortunes conjugales du tiers et du quart étaient pour ces rimeurs audacieux une source inépuisable de quolibets. Un conseiller du Parlement ayant éprouvé quelque malheur domestique, fut criblé de railleries plus ou moins rimées ; en voici un échantillon :

Monsieur, dès que vous montrez
Votre nez,
On entend de tout côté
S'écrier la populace :
« Voici le cocu qui passe ;
C'est Monsieur Lescalopier,
Conseiller,
Qui n'a point de cornes aux pieds. »

(*La suite au prochain numéro.*)

Voyages numismatiques de Michelet d'Ennery, en France et en Belgique (1775).

Publiés d'après ses autographes.

PONT-AUDEMER.—M. Le Tellier, directeur de la poste aux lettres, a nombre de médailles, argent et cuivre, de toutes grandeurs, amassées sans choix, dans lesquelles se trouve en argent le triomphe de Tite à deux figures.

ROUEN. — M. Deshayes, marchand de galons, rue des Carmes, a quelques médailles d'or communes, du nombre desquelles est un

Antonin : VICTORIA AVG. *in bigis*. Son dessein est de la porter à Paris pour en tirer meilleur parti.

DIEPPE. — M. Feret, apothicaire, a une petite suite d'argent consulaire et impériale où se trouvent de jolies médailles, entre autres un beau Gordien d'Afrique père. R. P. M. TR. P. etc., *fig. stans* ; plus, quelques médailles d'or, dont FORVM TRAJANI, bien conservé, avec un Caracalla, fleur de coin. R. *juncula aut captivus ad pedes imp. stantis*. P. M. TR. POT. etc.

Dans la même ville, M. Godebout a plusieurs médailles, la plupart grand bronze, entre lesquelles une belle Faustine avec le char.

ABBEVILLE. — M. l'abbé Duhodan a une suite considérable de médailles consulaires et impériales en argent ; plus, en bronze, de trois modules, avec nombre de petites idoles chinoises et quelques médailles d'or.

M. de Thuisson a des consulaires d'argent et des impériales d'or et d'argent jusqu'à Posthume.

ARRAS. — Dans la célèbre abbaye des bénédictins non réformés de Saint-Vast, dont on rebâtit l'église et la maison, on voit une belle et nombreuse bibliothèque avec nombre de manuscrits, de livres de choix et de médailles sans ordre, dont quelques consulaires d'argent assez bonnes, et une douzaine d'or impériales, parmi lesquelles Constantin. R. VICTORIA AVGG. La cathédrale est un grand vaisseau sans autre beauté que sa grandeur ; l'intérieur est chargé d'ornements et figures sans goût.

M. Caron, chanoine, a une petite suite de consulaires et impériales en argent, avec quelques médailles de bronze de toutes espèces ; rien de rare.

M. Dufour, autre chanoine, a un Tibère d'or, quinaire, que je n'ai pu voir.

M. Gargan, gentilhomme, demeurant dans la Grande-Rue, a un lot de toutes sortes de médailles, à vendre, antiques et modernes, argent, bronze et or ; dans ces dernières, est un Arcadius. R. VICTORIA AVGG. ; un Elagabale et un Alexandre Sévère ; plus, quelques petites idoles antiques sans valeur. On prétend que, dans le tout, il y a pour 2,200 liv. de valeur intrinsèque, et l'on en demande 3,000 fr. ; mais rien de rare ni de piquant.

Le père Lucas, jésuite, ancien procureur et ministre, a quelques médailles d'argent et quelques curiosités naturelles, le tout de peu de valeur.

Les Jésuites ont une belle collection de médailles argent et bronze, formée par le frère du célèbre M. Vaillant. Cette suite est sans ordre, et toutes les grandeurs du bronze en sont confondues dans les

tiroirs et dans les sacs. Il y a de très-bonnes choses en tous genres, surtout dans le Bas-Empire en argent, avec des médaillons argent et grand bronze ; le tout peut être de valeur de cent louis, ou mille écus au plus, le frotis des médailles les unes contre les autres les ayant déflorées de coin.

Le sieur Rigodau, chirurgien-major de la ville, a quelques médailles d'or et d'argent ; dans les premières, un Nerva et un Trajan. *R. VIA TRAIANA* ; l'un et l'autre d'une conservation médiocre ; et en argent, un bel Auguste : *V. P. SVSC. PRO. SAL. ET RED. I. O. M. SACRVM, Mars galeatus stans D. Vexillum L. Parasonium.*

Le sieur Mignon, peintre, a aussi quelques médailles d'argent assez bien conservées, dans lesquelles il y a un Claude gothique et un Tacite frappés sur le fin. Au surplus, ces messieurs, ainsi que deux autres possesseurs de plusieurs médailles en tous genres très-ordinaires, ne sont point connaisseurs.

L'abbaye de Saint-Aubert, ordre de chanoines réguliers de Saint-Augustin, a une vaste église d'une architecture lourde et sans proportion ; la grille du chœur, ouvragée à la moderne, mais d'un goût bizarre dans son dessin, qui renverse en contre-bas toutes les parties ordinairement dominantes ; la table de l'autel est portée sur des consoles isolées, et le tabernacle est formé d'un globe qui soutient un groupe d'adoration.

La tour et la flèche du clocher de la cathédrale sont en pierre, d'un goût ancien et gothique et d'une proportion svelte dans son élévation, qui est de cinquante toises, du rez-de-chaussée à la croix de la flèche.

Dans l'église des Capucins, au retable de l'autel, est un grand tableau de Rubens, qui représente l'ensevelissement de Jésus-Christ ; on y trouve le dessin du maître, sa composition noble et sage, un coloris brillant et les expressions les mieux caractérisées, mais ce tableau paraît avoir souffert dans la carnation du Christ et le linge qui l'environne. Il faudrait une main habile pour réparer le dommage.

M. l'abbé Marion, chanoine de la cathédrale, connaît les médailles et en a quelques-unes d'or, d'argent et de bronze. Dans les premières se trouvent un Caracalla jeune, d'un grand volume, *R. PONTIFEX TR. P., captivus ad pedes imp. stantis cum Victoriola* ; un Géta *R. COS.*, quadriges ; un Posthume casqué, *R. P. M. G. M. TR. COS. III. P. P., trophæum cum 2 captivis* ; un Jovien, *R. SECVRITAS REIP.*, *fig. st. cum labaro et capt. et Ælia Eudoxia, R. SALVS REIPUBLICAE, Vict. scrib. in clypeo : CONOB* ; dans le bronze, plusieurs médailles assez conservées, dont la Pauline, *R. ANIMA*

AD SUPEROS LATA, et le Gordien d'Afrique père, *R. fig. st., P. M. TR. P.* etc.

VALENCIENNES. — Il y a dans l'Hôtel-de-Ville un grand tableau très-endommagé de Vandermeulen, représentant la levée du siège de Valenciennes, secouru par don Juan d'Autriche, contre les François. Dans la place est une statue de marbre en pied de Louis XV, faite par Saly, natif de la ville. Dans l'église de l'abbaye de Saint-Jean (chanoines réguliers, indépendants, mais d'habillement analogue avec ceux de Sainte-Geneviève), est un tableau de Martin de Voss, représentant la Vierge entourée de femmes et enfants ; ce morceau est distingué par l'agrément des figures et du dessin, mais sans goût, sans ordonnance et sans optique. Dans la chapelle des Confrères de Saint-Jacques, dans la paroisse du même nom, est un tableau de Van Dyck, représentant le Martyre de saint Jacques et saint Philippe : le dessin, l'expression et le coloris de saint Jacques dans le moment de sa décollation sont admirables. Il y a des parties au tableau qui ne sont pas de même force.

M. Doribé, marchand bijoutier, a nombre de curiosités que lui procurent ses relations dans plusieurs parties de la Flandre et pays circonvoisins, singulièrement à Bavay.

BAVAY. — A quatre lieues de Valenciennes, sur la route de Maubeuge, paraît avoir été une ville importante et très-considérable du temps des Romains, mais aujourd'hui elle n'est plus qu'un gros bourg. On y remarque encore les vestiges de plusieurs grandes voies militaires qu'on prétend avoir abouti à une pierre, taillée à sept pans, qui est encore au milieu de la place. On y trouve journellement toutes sortes d'antiquités, singulièrement des lampes sépulcrales et poteries antiques rouges, unies et gravées en relief, avec impression de lettres au fond.

A l'entrée du bourg, du côté de Valenciennes, au mois de juin 1754, on a découvert un morceau de mosaïque, formé par de petites pierres de rapport de différentes couleurs ; celles du fond, bleues, distinguées par des encadrements blancs. Cette mosaïque est un composé de divers dessins, entre lesquels se trouvent plusieurs animaux : une sorte de Chimère avec ailes et griffes, tenant dans celles de devant une corne d'abondance, le tout suspendu à un arbre ; un canard, et dessous un sanglier passant devant un arbre. Vers le milieu, au bord et vis-à-vis de la Chimère, était une tête de femme que les ouvriers ont malheureusement endommagée. Tout cet ouvrage est en forme de cintre, ayant environ quatre pieds de large sur une longueur indéterminée, attendu que l'une des extrémités paraît avoir été coupée et que l'autre n'est pas encore découverte. Les petites

pierres qui composent la mosaïque ont deux lignes jusqu'à six et sept en carré, sur deux lignes d'épaisseur, elles sont assises sur une couche de ciment de deux pouces, posé sur un massif de maçonnerie plus épais. Il serait à souhaiter qu'on pût en tirer le dessin en entier. Il y a deux ans qu'on en trouva un autre morceau du même genre, dans le jardin de M. Hérouard, receveur; dont les pierres étaient un peu plus grosses, et représentaient toutes des petites figures.

MM. de l'Oratoire ont une maison dans Bavay; elle est vraisemblablement bâtie sur quelque ancien édifice considérable, puisqu'on en trouve des vestiges pour peu qu'on y fouille; dans le jardin, à dix pieds de profondeur, on a découvert un pavé entier de grandes pierres bleues, telles qu'en produit encore le pays; ce pavé était posé horizontalement et joint avec la plus grande exactitude. On a trouvé aussi un bas-relief de marbre, représentant une fille, les mains liées, conduite au sacrifice; la partie inférieure d'une statue de Faune et deux curieux chapiteaux d'une espèce d'ordre composé tenant du corinthien: on distinguait dans l'un une tête d'homme barbue avec un poignard appliqué contre l'épaule gauche, et dans l'autre, une femme avec le poignard placé de même; enfin, on lit deux inscriptions sur des pierres incrustées dans le mur intérieur du jardin; la première, sur une grande pierre ordinaire, porte: TI. CAESARI AVGVSTI F. DIVI NEPOTI ADVENTVI EIVSSACRUM CN. LICINIVS C. F. VOL. NAVOS; la seconde, sur une pierre bleue de même nature que le pavé découvert dans le jardin, est divisée en deux parties distinctes; celle de droite: D. M. POMP. CRISPO ET TARQ. SECVNDAE POMPONIVS VICTOR PARENTIBVS FECIT; et celle de gauche: D. M. M. POMP. VICTOR Q. C. R. C. N. SIBI ET OCRATIAE SECUNDAE VXORI VIVOS F. On conserve dans la maison quelques pierres gravées provenant de ces mêmes fouilles.

Il y a dans ce bourg un particulier, nommé M. de Lionne, qui recueille tout ce qu'il peut découvrir en antiquités et médailles, tant à Bavay qu'aux environs et dans les villes voisines. Il a actuellement six médailles d'or, dont un Jules et un Pertinax, avec plusieurs d'argent et de bronze, des poteries, bagues, idoles et autres antiquités. Il vient souvent à Paris et était connu de M. de Rothelin, auquel il a fourni de belles choses en tous genres; il est aussi en relation avec M. de Caylus; je n'ai pu le voir à mon passage.

(A continuer).

J.-P. CORTOT. — SES OEUVRES (1).

Jean-Pierre Cortot, statuaire, membre de l'Institut, professeur à l'École royale des Beaux-Arts, officier de la Légion-d'Honneur, naquit à Paris en 1787, et y mourut le 12 août 1843. Son père, croyant à la durée de la valeur des assignats, avait vu sa fortune s'évanouir avec le crédit du papier-monnaie : il fut réduit à tenir un modeste commerce d'épicerie à Pierrefitte, près Paris. Les commencements du jeune Cortot furent difficiles ; après quelques études à l'École gratuite de Dessin, il entra dans l'atelier de M. Bridau fils, et suivit les leçons de l'École des Beaux-Arts. Ses progrès décelèrent promptement l'artiste studieux et patient. Dès 1806, à l'âge de dix-huit ans, il obtint un second grand prix au concours, pour le sujet suivant : *Philoctète dans l'île de Lemnos*, ronde-bosse. En 1808, il partagea avec M. Drolling le prix de la tête d'expression, et remporta le premier grand prix ; le sujet mis au concours était aussi une figure ronde-bosse : *Marius méditant sur les ruines de Carthage*. On trouvera sans doute intéressant de le suivre pas à pas dans sa laborieuse carrière, et de lire une rapide énumération de ses œuvres, puisée à des sources que nous pouvons garantir certaines.

UN JEUNE PATRE. Étude en plâtre, faite à Rome. Grand. natur.

NARCISSE. Modèle en plâtre, ronde-bosse, grand. natur. Envoi de Rome, première année (1810). Voir plus bas les notes sur les statues de *Narcisse* et de *Pandore*.

HYACINTHE BLESSÉ PAR APOLLON. Étude faite à Rome.

PHAÉTON SE PLAIGNANT A SA MÈRE DE L'INSULTE QU'IL A REÇUE D'EPAPHUS. Bas-relief, étude faite à Rome.

ULYSSE SOUS LE COSTUME D'UN MENDIANT, RACONTANT SES AVENTURES A PÉNÉLOPE. Bas-relief, étude faite à Rome.

UN SOLDAT COMBATTANT. Première étude du Soldat de Marathon.

Un accident grave arriva à M. Cortot pendant qu'il travaillait à cette étude, qui ne fut pas achevée. Étant allé en compagnie de MM. Drolling et Langlois, de l'Institut, visiter une église du Trans-

(1) Depuis longtemps déjà je recueille et j'annote tout ce qui a trait à la vie et aux travaux de nos artistes contemporains. Je recevrai avec reconnaissance toutes les notes et rectifications que l'on voudra bien me communiquer pour m'aider dans cet important travail.

tévère à Rome, ils tombèrent d'un échafaud élevé seulement de 4 à 5 pieds. M. Cortot était tombé d'abord sans se faire aucun mal, mais M. Langlois tomba sur lui et lui cassa le bras.

HENRY IV. Buste de proportion colossale.

NAPOLÉON. Modèle en plâtre d'une statue faite à Rome. Le marbre ne fut jamais achevé. Pendant les Cent-Jours, M. Cortot continua l'exécution de cette statue; les événements politiques vinrent bientôt en arrêter pour jamais l'achèvement.

Une notice des travaux de la Classe des Beaux-Arts de l'Institut impérial de France pour l'année 1812, par M. Joachim Lebreton, rapporte que : « L'un des pensionnaires (M. Cortot) vient de terminer le modèle en grand d'une statue de Napoléon, modèle qui semble mériter d'être exécuté en marbre pour décorer l'École où manque la statue de son régénérateur. Nous en attendons une gravure à l'eau-forte, d'après laquelle on pourra juger la composition du statuaire. »

Cette gravure est de M. Dien, alors pensionnaire à Rome. On lit au bas : « Il existait à l'ancienne Académie de France, depuis l'époque de sa fondation, une statue de Louis XIV, en marbre; elle est maintenant placée dans la principale galerie de la Villa-Médicis. Le projet est d'élever dans le même local et comme monument de la reconnaissance des artistes, celle de S. M., nouveau fondateur de l'École. »

Bustes et portraits en marbre : de M^{me} INGRES; DUPATY, statuaire; M^{lle} DU VIDAL (M^{me} Abel Hugo); M. SÉGUIER, chancelier de France; M^{me} DUFRESNOY, poète élégiaque; M^{me} DESTOUCHES, femme de l'architecte de ce nom; M. VINCHON, peintre.

Beaucoup de personnes font erreur en attribuant à M. Cortot un *Louis XVIII*, buste de proportion colossale, en plâtre peint couleur de bronze, placé, avant la révolution de Juillet, au-dessus de la porte de l'entrée principale du Musée du Louvre. Ce buste, qui fut brisé par le peuple, était de M. Dupaty.

LOUIS XVIII. Statue de 7 pieds, qui décore la grande salle d'exposition de l'Académie de France à Rome.

NARCISSE. En marbr. grand. natur. Au Musée d'Angers. Le modèle en plâtre a été fait à Rome et une copie exécutée en marbre a été faite pour le duc d'Albe, qui la paya 10,000 fr.

La notice de M. Joachim Lebreton, lue à la séance publique du 28 août 1815, annonce que « M. Cortot a fait une statue de *Narcisse* et deux bustes-portraits dont l'un en marbre, et qu'il a opéré d'heu-

reux changements dans sa figure de *Pandore* qu'il avait exposée l'an dernier. »

Ces deux statues, exposées en 1819, à Paris, obtinrent le prix de l'Exposition, partagé avec M. Bridan, son maître. Ce prix était de 10,000 fr. (1).

ECCE HOMO. Modèle en plâtre de 6 pieds, exposé au Salon de 1819, et placé la même année dans l'église Saint-Gervais. (Payé 3,000 fr. par le préfet de la Seine.)

M. Cortot voulait refaire cette figure dont il n'était pas satisfait. La nouvelle esquisse existe.

SAINTE CATHERINE MARTYRE. Statue en marbre, de 5 p., placée dans l'église Saint-Gervais en 1825. Le modèle était au Salon de 1822, et la statue en marbre au Salon de 1824.

Payé 7,000 fr. par le préfet de la Seine. Le modèle avait été payé précédemment 3,000 fr., plus une prime de 1,000 fr.; le marbre fut fourni par l'administration.

LE BUSTE D'EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, en marbre. Pour la ville de Calais. (Aux frais de cette ville.)

PIERRE CORNEILLE. Statue en marbre, 6 p. de proportion. Pour la ville de Rouen. Commandé par le ministère de l'intérieur. (Salon de 1822.)

Le modèle en plâtre est actuellement dans le foyer du théâtre de l'Odéon.

LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS. Groupe en marb., 6 p. de proportion. Aujourd'hui dans la cathédrale d'Arras. Commandé par le ministère de l'intérieur. (Salon de 1824.)

Le même groupe de *la Vierge et l'Enfant Jésus*, exécuté en argent au repoussoir par M. Chanel, pour l'église de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille. (Salon de 1827.)

Ce procédé étant entièrement délaissé, nous louerons la hardiesse de l'entreprise malgré l'infériorité de l'exécution.

(A continuer.)

(1) Ce prix d'honneur de l'Exposition fut créé par M. le comte de Forbin, directeur général des Musées royaux. Je crois que ce prix ne fut décerné qu'aux Expositions de 1817 et 1819. En 1817, il fut partagé entre M. Abel de Pujol, pour son *Saint Étienne prêchant l'Évangile*, et M. Couder, pour son *Lévite d'Ephraïm*.

BULLETIN DES ARTS.

10 SEPTEMBRE 1847.

Vente de la Bibliothèque de M. Libri.

La vente de la bibliothèque de M. Libri laissera des traces durables dans les écrits des bibliographes; un grand nombre d'ouvrages rares et curieux, remarquables par leur belle condition, y ont été adjugés à des prix fort élevés. Quelques-uns d'entre eux peuvent se joindre à la liste, qu'après M. Peignot, nous avons entrepris de dresser, *des livres qui ont atteint ou dépassé le prix de 1,000 fr. en vente publique* (voy. tome V du *Bulletin des Arts*, p. 36 et 121). Citons d'abord le seul exemplaire complet que l'on connaisse des *Opera jucunda* d'Alione d'Asti, 1521, volume qui s'est élevé jusqu'au prix énorme de 1,750 francs. Mentionnons ensuite le *Catholicon*, de Jean de Janua, *Mayence*, 1460, 1,505 francs; les poésies latines de Sannazar, 1526, in-folio sur vélin, 1,100 francs; deux éditions de l'*Orlando*, de l'Arioste, *Milan*, 1524, 1,480 francs, et *Venise*, 1530, 1530 francs; l'édition *princeps* de la *Divine Comédie*, *Foligno*, 1472, 1,325 francs; un exemplaire sur vélin de la même épopée, sorti des presses d'Al. Paganini, de Venise, 1,110 francs; les *Novelle*, de Morlini, *Naples*, 1520, 1,050 francs; les *Lettere di Bembo*, *Roma*, 1548, sur vélin, 1,105 francs; le *Decameron*, imprimé à Florence vers 1483, 1,600 francs. De toutes les raretés de la collection Libri, celle qui a été relativement payée le plus cher, c'est la *Lettera dell' isole che ha trovato il re d'Ispagna*: cet opuscule de 4 feuillets, imprimé en 1493, a été adjugé à 1,700 francs. Parmi les ouvrages qui sont arrivés de 500 à 700 francs, nous ne devons pas omettre le *Catulle*, d'Alde, 1515, exemplaire de Grolier, 935 francs; l'*Orlando furioso*, *Venise*, 1524, 610 francs; le rarissime opuscule de Dante, *De duobus elementis aquæ et terræ*, *Venise*, 1508, 715 francs; un exemplaire non rogné du *Théocrète*, d'Alde, 1495, 635 francs; le *Martial*, d'Alde, sur vélin, 1501, 700 francs; le *Pétrarque*, d'Alde, 1514, également sur vélin, 680 francs; *Ciceronis Epistolæ*, *Rome*, 1470, 700 francs; les *Epistolæ Gasparini Pergamensis*, premier livre imprimé en France, 520 francs; le *Cortegiano*, de Castiglione, *Venise*, Alde, 1528, exemplaire de Grolier, 519 francs; deux éditions du *Decameron*, *Florence*, Giunti, 1516, 635 francs, et *Venise*, 1525, 535 francs; les *Novelle*,

de Bandello, 1554-73, 805 francs ; le recueil des *Volgari proverbii*, de Cynthio degli Fabritii, 1527, 575 francs ; la *Trabisonda*, épopée chevaleresque imprimée à Venise en 1492, 580 francs ; l'*Orlando innamorato*, de Boiardo, Venise, 1543, édition inconnue aux bibliographes, 760 francs.

En fait d'éditions elzeviriennes, on a payé le *Cicéron*, en dix volumes, exemplaire de Colbert, 401 francs ; l'*Horace*, de 1629, 84 francs ; l'*Ovide*, de 1629, 64 francs ; le *Virgile*, de 1636, 70 francs ; le *Decameron*, de 1665, 120 francs ; l'*Aulu-Gelle*, de 1651, 50 francs ; un exemplaire non rogné de l'*Euphormion*, de Barclai, est arrivé à 63 francs. Les patois français et italiens ont été l'objet d'une concurrence assez vive : le *Jardin deys musos provençalos*, Aix, 1628, est monté à 92 francs ; et les *Obros*, de Loys de la Bellaudière, Marseille, 1595, à 122 francs. Un petit poème en dialecte de Brescia, la *Massera du be.....*, 1565, 109 francs ; la collection en 28 volumes des poètes napolitains, 120 francs.

Les poèmes de chevalerie ont trouvé des amateurs fervents : nous voyons dans cette classe la *Regina Ancroia*, 1510, 430 francs ; le *Libro de Galvano*, Venise, 1508, 330 francs ; l'*Antheo gigante*, de F. de Lodovici, Venise, 1524, 172 francs ; un exemplaire du *Girone*, d'Alamanni, ayant appartenu à Henri II et à Diane de Poitiers, 300 francs.

Les *Novellieri* ne pouvaient manquer de donner lieu à une rencontre fort chaude entre les amateurs jaloux de s'en assurer la possession. Deux éditions des *Ciento novelle antiche*, s. l. ni d., et Bologne, 1525, 450 et 379 francs ; le recueil de Masuccio, 1492, 159 fr. et celui de Sabadino, 1510, 180 francs ; le mince volume de Brevio, Rome, 1545, 149 francs ; diverses petites nouvelles en vers de 4 et 6 feuillets se sont payées de 80 à 120 francs.

Dans la catégorie fort goûtée des facéties et joyeusetés, nous avons à mentionner les *Lettere facete*, de Belando, Paris, 1588, 93 francs ; l'*Alcibiade fanciullo*, 1652, 257 francs ; la *Tariffa delle puttane*, 1535, 355 francs (exemplaire Nodier, adjugé à 395 francs en 1844). Un des livrets de ce genre qui aient obtenu le prix le plus élevé, comparativement parlant, est un mince in-12 de 30 pages seulement, intitulé : *Lettres de madame P., née C. à M. L., Cap-Français*, 1782. Il a été adjugé à 65 francs. Nous avons, en ce moment, sous les yeux un autre exemplaire de cet opuscule, et son extrême rareté nous oblige à en dire quelques mots. La première de ces lettres est datée du 17 septembre 1780, à bord :

« Je m'éloigne, mon cher ami, d'un pays où la jalousie des femmes et la méchanceté des hommes donnent les couleurs les plus

noires aux simples mouvements de la nature ; une femme ne saurait s'y livrer aux impulsions de ses sens. » M^{me} P. débarque à Cadix : elle y gagne une maladie qu'on nomme suffisamment en ne la nommant pas du tout ; elle se rend à Paris, et elle s'y livre à un dévergondage dont sa correspondance trace un tableau effronté. Resterait à savoir si ces lettres sont véritables et si leur publication, nécessairement fort circonscrite, a été l'effet de quelque vengeance indiscrete, ou bien si elles sont le produit d'une malveillance qui ne reculait pas devant la plus odieuse diffamation. A cet égard, il pourrait y avoir d'assez longs débats ; mais, ainsi que l'a dit un spirituel bibliophile en parlant d'un autre écrit du même genre, imprimé également aux colonies, il faut laisser quelque chose à faire aux heureux désœuvrés, qui ont assez de temps pour s'occuper des *Lettres de madame P. née C.*, et assez de solidité de jugement pour reconnaître que, de toutes les questions dans l'étude desquelles on peut user sa vie, il n'en est point de plus utiles.

Voici enfin l'indication de quelques ouvrages de divers genres que l'émulation des enchères a fait monter à des prix notables : l'édition originale, curieuse et très-rare, du *Dictionnaire* de Richelet, Genève, 1680, 218 francs ; la *Regina d'Orient*, petit poëme chevaleresque de 10 feuillets, in-4°, 160 francs ; une édition, jusqu'ici ignorée, du premier *Decennale*, de Machiavel, in-8, de 12 f^{ts}, 261 francs ; le *Timone*, de Boiardo, 1500, édition dont le *Manuel* ne cite aucune adjudication, 190 francs ; l'édition *princeps* du poëme de Columelle *De cultu hortorum*, 190 francs ; l'*Anthologia græca*, de Florence, 1494, 285 francs ; l'*Apollonius*, de 1496, 175 francs ; le *Musæus*, Alde, 1494, 395 francs ; la *Lucrèce*, Alde, 1515, 130 francs ; la première édition du texte grec des *Fables d'Esopé* (Milan, vers 1480), 250 francs ; l'édition originale de *Sénèque* (Naples, 1480), 320 francs. Un volume de bien peu de valeur (*Apolinarîi interpretatio psalmorum*, 1552, in-8), s'est élevé à 70 francs, mais il avait appartenu à Montaigne, et l'auteur des *Essais* avait écrit son nom sur le frontispice de ce bouquin (1).

(1) On trouvera de bien curieux détails sur les volumes annotés ou signés par Montaigne, dans l'intéressante brochure que M. Payen a récemment publiée (*Documents inédits ou peu connus relatifs à Montaigne*, in-8, chez Techener). Cet infatigable *montaignophile* fait connaître dix-huit ouvrages divers portant la signature de l'immortel philosophe ; il a le bonheur d'en posséder trois ; la Bibliothèque royale paraît ne pas en avoir un seul. Quelques peines, quelques soins que l'on se donne pour tout connaître, on laissera forcément, en bibliographie, échapper bien des choses : nous sommes à même d'ajouter à la liste dressée par M. Payen, les titres de trois autres ouvrages qui se trouvent à la Bibliothèque publique de Bordeaux, et qui portent tous, au bas du frontispice,

Nous ne poursuivrons pas cette énumération; elle finirait par comprendre une grande partie du catalogue, et il se compose de plus de 3,000 articles. Nous terminerons en mentionnant l'*Hecatelegium*, de Pacificus Maximus (Florence, 1489), qui avait été adjugé à 466 francs à la vente Nodier, et qui est monté à 570 francs. On sait quel est le motif qui fait vivement rechercher ce recueil de poésies parfois plus que libres. Publiées *avant* la découverte de l'Amérique, elles donnent la description d'une maladie qui paraît avoir beaucoup de rapport avec la syphilis. Qu'il nous soit permis, à la faveur du latin, de rapporter quelques-uns de ces vers sur lesquels se sont exercés les savants et qui n'ont pas été reproduits, ou bien qui ont été sensiblement changés dans l'édition des œuvres de Pacificus Maximus, imprimée à Florence en 1691, laquelle est loin d'être elle-même commune en France :

Tuque meum si non properas sanare Priapum,
Decedet, heu! Non hoc nobile robur erit.
Ante, meis oculis orbatus priver, et ante
Abesus fædo nasus ab ore cadat.
Non me respiciet, nec me volet ulla puella;
In me etiam mittet tristia sputa puer.
Lætior, heu! toto me non erat alter in orbe!
Si cadet hic, non me tristior alter erit.
Me miserum sordes, quas Marcidus ore remittit!
Ulcera quae fædo Marcidus ore gerit!
Adspice me miserum, precor, o per poma, per hortos,
Per caput hoc sacrum, per rigidamque trabem,
Summe pater, miserere mei, miserere dolentis,
Meque tuis meritis fac, precor, usque tuum.
Hinc ego commendo tota tibi mente, Priape,
Fac valeat, fac sit sanus, ut ante fuit.

Nous reviendrons sur quelques-uns des livres de la vente Libri, afin de donner une idée de leur contenu; nous pourrions étendre ou compléter certaines des notes qui donnent un vif intérêt à ce catalogue, mais que le manque d'espace à forcées de se restreindre à peu de mots. Donnons un exemple : n° 2483. « *La Grillaia, curiosita erudite* di Sc. Glareano, Napoli, 1668. Livre bizarre dans lequel on examine des questions très-singulières, telles que celle-ci : *Se gli eunichi possano essere adulteri.* » Ajoutons qu'on y recher-

la signature de Montaigne, signature bien reconnaissable à sa rapide et robuste allure, et à ce trait qui, partant de l'o afin de se joindre au t, tient la place de l'n :

Petri Justiniani, rerum Venetarum historia, *Venetiis*, 1560, in-folio.

Hygini fabularum liber, Palaephatus, Fulgentius, Phurnutus, etc., *Basileæ*, 1549, in-fol.

Politiani opera, *Lugduni*, 1545-1550, 2 vol. in-8.

che « si le péché de l'adultère est plus grand chez l'homme que chez la femme. Quel est le nombre des fous ? Peut-on, sans boire, être un excellent poète ? Une femme peut-elle devenir enceinte sans le concours de l'homme ? (L'auteur se prononce pour la négative.) Quels sont les moyens d'obtenir à volonté des filles ou des garçons ? » On voit que Glareano ne reculait pas devant les plus scabreux problèmes.

***.

Malheureusement le ministre de l'instruction publique ne veut être que le ministre de l'Université. Les antécédents, les idées, le caractère de M. de Salvandy nous avaient fait croire qu'il aspirait à fonder, en quelque sorte, un ministère ou une surintendance des lettres. L'Université a été plus forte que tout, plus forte que les sympathies et les instincts littéraires du ministre, qui s'est renfermé dans l'organisation intelligente du monopole universitaire. Mais rien n'est sorti encore de ces espérances et de ces promesses en faveur de la pauvre littérature, en faveur des pauvres littérateurs. Il semble que tout soit dit, quand on a nommé un professeur, créé un recteur, ordonné des concours d'élèves, réglé les destinées d'un pensionnat ! C'est l'avenir du pays, répète-t-on ; mais que produira ce triste avenir ? L'Université fait l'éducation des enfants ; les lettres font celle des hommes. Nous voudrions donc, pour l'honneur des lettres, qu'on leur accordât au moins autant d'importance qu'aux études de collège. Certes, il faut que M. le comte de Salvandy, dont tout le monde sait les instincts généreux et les intentions élevées, ne soit pas le maître d'agir comme il l'entend, et de se montrer plus souvent intéressé dans cette grande question des lettres. Colbert, qu'on propose toujours pour modèle à ses successeurs, n'avait pas, il est vrai, à se mêler des affaires de l'Université.

Le Gouvernement persiste à ne pas s'occuper de la librairie française, qui est plus que jamais agonisante, et qui ne peut être sauvée que par des moyens prompts et énergiques : il ne faudrait pour cela qu'un peu de propagande intellectuelle. Napoléon aurait dit à ses courtisans, en pareille circonstance : « Messieurs, quiconque « n'achète pas de livres ne sait pas lire évidemment ? » Et cette simple observation eût enfanté deux mille bibliothèques particulières dans l'espace d'une année. On a grand tort de ne pas dire, de

ne pas faire ce qu'eût fait et dit l'Empereur. Il aurait été bien fier d'une époque telle que la nôtre, et il aurait donné peut-être la moitié de sa gloire militaire pour avoir sous son règne un romancier comme Alexandre Dumas ou Balzac, un poète comme Lamartine ou Victor Hugo. Ne serait-il pas bon qu'on s'aperçût enfin que nous sommes dans un siècle littéraire plutôt que politique.

La Bibliothèque du Roi est fermée depuis le 1^{er} septembre. Personne n'y prend garde, et les cinq cents oisifs qui la livraient au pillage tous les jours, sont en vacances. Ce serait l'occasion de prolonger indéfiniment leurs vacances et la clôture de la Bibliothèque, pour cause de réparations intérieures et de travaux bibliographiques. Mais qui aura le courage de proposer cette salutaire mesure ? Le directeur, le Conservatoire, le ministre même ne l'oseraient pas. On craint de changer ce qui est mauvais, parce que le mauvais auquel on est accoutumé présente moins d'embarras que le bon qui est nouveau et qui dérange nos habitudes. Ainsi, la Bibliothèque rouvrira comme par le passé avec le même public, avec la même insuffisance de catalogues, avec le même gaspillage de livres prêtés et gâtés, et tout continuera à être pour le mieux dans la plus déplorable bibliothèque du monde. Espérons que le directeur essayera un jour de notre méthode, afin d'en juger. Il ne faut pourtant qu'une signature au bas d'une ordonnance royale pour accomplir toutes les merveilles que nous vous annonçons, c'est-à-dire le catalogue fait et imprimé, la bibliothèque ouverte au profit des lettrés et utile aux lettres. Mais qui songe à faire des miracles dans le temps où nous vivons, si végéter c'est vivre ?

On avait espéré qu'on en reviendrait aux us et coutumes de la Restauration pour la distribution des récompenses et des travaux après l'Exposition du Louvre. M. de Cailleux n'a pas encore obtenu cette année une distribution publique et solennelle de ces récompenses, qui n'ont de valeur que par le concours et la publicité. Les artistes ont appris, par des lettres à domicile, la part qui leur était faite dans la distribution occulte des médailles et mentions honorables. Le *Moniteur* n'a pas même, dans sa partie officielle, publié la liste de ces distinctions accordées aux exposants. En revanche, on continue à encourager les élèves de chevaux, et à distribuer avec éclat les prix de course, qui sont plus brillants que les prix de peinture et de sculpture. Il est impossible que M. de Cailleux ne fasse pas tous

ses efforts pour rétablir la séance royale qui doit clore l'exposition annuelle. Si le roi ne peut présider lui-même cette séance si féconde en résultats moraux et matériels parmi les artistes, les fils du roi y feraient bonne figure. Est-ce qu'une revue des peintres et des statuaires au Louvre ne vaut pas une revue de hussards au Champ-de-Mars ?

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

L'Académie des Beaux-Arts de l'Institut a jugé, dans sa séance du 11 septembre, le concours des grands prix de sculpture, dont le sujet à traiter par les concurrents était : *Télémaque apportant à Phalante l'urne renfermant les cendres d'Hippias*.

Les prix obtenus sont : 1^{er} *premier grand prix* à M. Jean-Joseph Perraud, de Monay (Jura), âgé de vingt-huit ans, élève de MM. Ramey et Dumont. 2^e *premier grand prix* à M. Jacques-Léonard Maillet, de Paris, âgé de vingt-quatre ans et demi, élève de M. Pradier. *Second grand prix* à M. Pierre-Antoine-Hippolyte Bonnardel, de Bonnay (Saône-et-Loire), âgé de vingt-trois ans et demi, élève de MM. Ramey et Dumont. *Mention* à M. Louis Roguet, de Saint-Julien (Haute-Vienne), âgé de vingt-trois ans, élève de MM. Duret et Drolling.

Voilà trois jeunes artistes qui vont partir pour l'Italie pleins d'espérances et d'illusions ; dans quatre ans ils reviendront à Paris pour vivre de leur talent, et ils auront bientôt fait la triste expérience du peu de ressources que l'art du statuaire offre aujourd'hui à ceux qui le cultivent. A quoi bon faire des sculpteurs, les couronner et les applaudir en séance académique, les envoyer à Rome aux frais de l'État et leur promettre en apparence une carrière brillante et lucrative ? Le Gouvernement seul fait exécuter des travaux de sculpture, mais en si petit nombre et à des prix tellement misérables, que les tailleurs de pierre gagnent plus que les sculpteurs le mieux favorisés. Heureux l'artiste qui peut obtenir tous les ans la commande d'un buste qu'on lui paye 800 fr. ! Il a besoin, pour arriver à ce magnifique résultat, de mettre en campagne tous les députés de son département ; mais, s'il a le malheur d'être né à Paris, n'étant appuyé par aucune influence politique, il n'aura rien. Les statuaires, comme on sait, n'ont jamais affaire aux particuliers, si ce n'est pour des monuments de cimetière, et encore, le cas échéant, le maçon et le marbrier attirent à eux la plus grosse part des bénéfices. Nous le répétons avec douleur et indignation : dans quelques années, la direction des Beaux-Arts n'aura même plus de bustes à donner à ses protégés, faute de fonds. Et pourtant, le ministre de l'intérieur, M. Duchâtel, est membre, et membre éclairé, de l'Académie des Beaux-Arts ! et pourtant la France est grevée d'un budget de seize cents millions !

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance annuelle, a récompensé, par une mention honorable, les savantes recherches sur la Bibliothèque royale de La Haye, publiées par M. Achille Jubinal. Ce curieux volume,

qui a paru sous le titre de : *Lettres à M. le comte de Salvandy, sur quelques-uns des manuscrits de la Bibliothèque royale de La Haye*, renferme la description, l'analyse ou l'extrait de plus de 300 manuscrits importants pour notre histoire littéraire, politique et artistique. L'attention méritée que le premier corps savant de l'Europe vient d'accorder à cet ouvrage, lui assure une place dans toute bonne bibliothèque publique et chez les amateurs de livres utiles, s'il en est encore dans notre France municipale et constitutionnelle, où l'on ne lit plus que des feuilletons.

— Le Conseil municipal de la ville de Paris a approuvé divers projets présentés par le préfet, et qui consistent :

1° Dans l'exécution de deux tableaux pour la chapelle de la Vierge, à l'église Bonne-Nouvelle; de deux tableaux pour une chapelle à Saint-Roch; d'un tableau pour la chapelle Sainte-Geneviève, aux Blancs-Manteaux; d'un tableau pour l'église Saint-Ambroise; de deux tableaux pour l'église Sainte-Marguerite; d'un tableau pour l'église Saint-Nicolas-des-Champs, et d'un tableau pour l'église Saint-Leu;

2° Dans l'exécution en pierre de deux groupes qui doivent être placés sur le second ordre d'architecture, à l'église Saint-Gervais; de deux statues pour la façade du même édifice, et d'une statue pour l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement;

3° Enfin, dans l'exécution en zinc d'une statue pour la fontaine de la rue Saint-Louis, au Marais.

Le Conseil municipal ou plutôt commercial de Paris s'est montré là bien généreux à l'égard des artistes qui sont choisis pour exécuter ces commandes au rabais, et qui en donneront à la ville pour son argent. Ce n'est pas la faute de M. de Rambuteau, il faut l'avouer; il ferait volontiers une part plus large aux arts sur l'énorme budget de la capitale, mais on ne le laisse pas libre : dès qu'il parle de tableaux ou de statues, on le réduit à la portion congrue. On lui accorderait six cents toises d'égouts, de tuyaux de gaz ou de pavés neufs, plutôt que six mètres de toile peinte. Telle est la louable munificence du Conseil municipal.

Quant au choix des artistes pour ces chétifs et rares travaux, il est malheureusement, ici comme ailleurs, subordonné aux hommes d'affaires politiques. C'est l'usage du pays. Dieu sait aussi comment sont décorés nos églises et autres monuments publics ! Les étrangers en sont honteux pour nous.

Ne vaudrait-il pas mieux, puisqu'il s'agit de couvrir de peintures les murs nus de nos églises, ramasser dans les ventes ces tableaux de sainteté qui se vendent si mal à cause du sujet et de la dimension, mais qui n'en sont pas moins des tableaux de maîtres ? Le Conseil municipal, qui vise à l'économie avant tout, achèterait des Lebrun, des Lafosse, des Corneille, etc., à 100 francs la pièce. Ce serait une spéculation avantageuse pour tout le monde, pour les morts aussi bien que pour les vivants.

— Nous ne doutons pas que les bibliophiles et les amateurs de nos vieux dialectes n'apprennent avec plaisir qu'un amateur vient de mettre sous presse une réimpression des *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, d'Odde de Triors, imprimées à Toulouse en 1578. Ce livret était devenu introuvable, le *Manuel* n'en cite pas d'adjudication; il ne s'est trouvé dans aucune des grandes bibliothèques dispersées depuis un demi-siècle; Nodier, après l'avoir cherché partout durant vingt ans, est mort sans avoir eu la consolation de se le procurer. Ni l'une ni l'autre des deux Bibliothèques publiques de Toulouse ne le possèdent, et à Paris on n'en connaît qu'un seul exemplaire. L'ouvrage mérite d'autant

mieux d'être remis en lumière, qu'indépendamment de l'intérêt très-vif qu'il présente au point de vue de la linguistique, il semble parfois écrit sous la dictée du joyeux curé de Meudon. Maint et maint passage rappelle la manière de nos conteurs du seizième siècle, toujours heureux de rire et de faire rire *depuis le talon gauche jusqu'à l'oreille droite*. Cette réimpression sera accompagnée de notes qui pourront bien être curieuses et piquantes. Elle paraîtra dans le courant de septembre, chez Silvestre et chez Techener.

— Nous avons souvent parlé des opuscules, si piquants et si pleins d'excellentes choses, que publie à ses frais l'infatigable bibliothécaire d'Angers, M. Grille, qui, avant d'être bibliophile et écrivain, fut un administrateur éclairé, actif et intègre. Ces opuscules, tirés à très-petit nombre, sont déjà assez nombreux pour former un recueil de plusieurs volumes qui n'auront pas moins de rareté et qui ont bien plus d'importance que les feuilles volantes du savant Nicolas Catherinot de Bourges. Comme ils ont paru sous différents pseudonymes, il est nécessaire d'en dresser la liste exacte pour sauver des erreurs et des embarras aux Saumaises futurs de la bibliographie. Nous donnerons cette liste : ce nous sera une nouvelle occasion de rendre hommage à l'esprit vif et mordant, aux vues élevées, au zèle littéraire de ce véritable bibliothécaire.

— Voici de quoi apprendre aux avares et aux accapareurs, que les vieux livres et les vieilles estampes peuvent fournir d'aussi bonnes opérations de commerce que les grains et les chemins de fer. On se rappelle l'avare de la rue de Clichy, cet illustre M. Robet, qui est mort de faim et de misère au milieu de ses millions ? Eh bien ! cet Harpagon aimait les livres et les estampes ; il en possédait du moins, il les avait achetés pendant la Révolution à raison de 2 ou 3 sous la pièce. Personne ne soupçonnait qu'il eût ce trésor enfoui sous la poussière que les rats ont respectée, par miracle. A sa mort, on a trouvé chez lui 12,000 volumes et 30,000 estampes ; les volumes sont la plupart en impression gothique et de la plus insigne rareté ; les estampes sont de bonnes épreuves d'anciennes pièces fort recherchées aujourd'hui. Assurément M. Robet ne savait pas avoir rassemblé pour 25,000 fr. de vieux papier noirci : il l'eût vendu lui-même pour réaliser un bénéfice de 10,000 pour 100. Le catalogue de cette précieuse bibliothèque, rédigé avec beaucoup de soin par M. Chimot, ne décrit malheureusement qu'une petite partie des livres qu'elle contient, et qui seront vendus le lundi 4 octobre et jours suivants. Les héritiers n'ont pas voulu faire plus de frais pour une vente qu'ils eussent abandonnée, comme sans valeur, avant l'inventaire. Le catalogue, tel qu'il est, sera conservé par les bibliographes.

Il y avait donc du bon chez cet avare, puisqu'il faisait cas des livres et des estampes. Il a parlé quelquefois de ceux qu'il avait réunis, à son voisin, M. Quedeville, cet amateur généreux et passionné des arts, ce connaisseur fin et exercé en fait de peinture gothique, dont le cabinet fait l'envie des musées de la Belgique et de l'Allemagne. « Voyez, disait-il à M. Quedeville, à l'époque de la Révolution, vous auriez trouvé sur les quais, pour 5 ou 6 francs, les tableaux que vous payez maintenant 1,000 à 2,000 francs. Si j'avais eu vos connaissances en peinture, j'aurais fait alors de bonnes affaires ! Je n'ai fait, moi, que des emplettes de livres et d'estampes, et jamais je n'ai dépensé plus de 4 sous pour un volume ou 2 sous pour une gravure. Encore, j'achetais souvent les yeux fermés. » En vérité, cet avare avait du bon !

DÉPARTEMENTS.

MEUSE. — On lit dans un journal du département :

« Les fossoyeurs de Jouy-en-Argonne ont trouvé dans le cimetière de cette paroisse, à environ 50 centimètres de profondeur, deux statues anciennes, d'une sculpture magnifique, représentant l'Annonciation de la Sainte Vierge. Ce que l'on regrette, c'est qu'elles aient été tant soit peu abimées par les coups de pioche qu'elles ont reçus.

« On prétend que ces statues proviennent de la chapelle qui se trouvait autrefois sur le calvaire (aujourd'hui Mont-des-Croix) dudit Jouy, appelé alors Joï, et où le clergé de Metz, de Toul, de Verdun, de Montfaucon et de Beaulieu se rendait en procession, le jour de la Saint-Marc, chaque année.

« D'autres personnes croient que ces statues proviennent de l'ancienne église qui se trouvait hors du village, et dont l'emplacement sert aujourd'hui de cimetière, et qu'elles ont été enfouies, du temps de la Terreur, par des personnes pieuses. »

L'enfouissement des statues consacrées au culte a eu lieu en France à deux époques différentes, au seizième siècle, pendant les guerres de religion, et en 1792, au commencement de la Terreur. Les révolutionnaires n'étaient pas aussi iconoclastes que les réformés. C'était donc pour empêcher la destruction ou plutôt la profanation des images, qu'on les enterrait ainsi, et de préférence, dans un terrain bénit. Les anciens cimetières peuvent offrir souvent des découvertes de ce genre.

Quant à l'importance de la trouvaille faite à Jouy-en-Argonne, nous aurions voulu avoir quelques détails sur l'âge et le style de ces deux statues, qui ne sont peut-être que des bas-reliefs en albâtre ayant fait partie du retable d'un autel de la vierge. Les bas-reliefs de cette espèce étaient fort en usage dans la décoration des églises, du treizième au seizième siècle.

AISNE. — M. Eugène Lacroix, architecte, vient d'être chargé par le Comité des monuments historiques et par le Conseil municipal de Saint-Quentin, de restaurer l'Hôtel-de-Ville de Saint-Quentin, un des monuments les plus remarquables de l'art au commencement du seizième siècle.

Nous invitons l'architecte-restaurateur à se bien pénétrer de sa mission, qui lui ordonne de restaurer et non de rebâtir ; il fera sagement de relire, avant de commencer son travail, le discours de M. Montalembert sur la dégradation des monuments historiques en France.

SEINE-INFÉRIEURE. — On nous écrit de Rouen :

« On ne sait quelle est la main malveillante ou ignorante qui a glissé dans les journaux cette note sur le legs de M. Eug. Coquebert de Monbret.

« Un legs fort important a été fait à la ville de Rouen par une personne qui vient de mourir, et dont la fortune tout entière appartient maintenant, « suivant acte de sa dernière volonté, à la ville. Cette fortune consiste, assure-t-on, en biens-fonds d'une valeur de 300,000 francs, et en une nombreuse « bibliothèque dans laquelle on ne compte pas moins de soixante mille volumes. Le donateur est M. de Monbray, célibataire, appartenant à une famille « fort riche, et qui, sourd-muet de naissance, n'avait d'autre plaisir que de collationner des publications littéraires de toutes sortes.

« On raconte que des individus, abusant du vif désir de M. de Monbray de posséder certains ouvrages de littérature dont ils étaient les détenteurs, ne

« craignaient pas d'exploiter une faiblesse que l'infirmité du bibliomane eût dû leur faire respecter. Tantôt ils lui imposaient, comme condition à la possession de quelques volumes précieux, l'achat d'un fonds entier de librairie, qu'ils lui faisaient payer fort cher. Il avait dépensé 500,000 francs, près des deux tiers de son patrimoine, à l'achat d'une bibliothèque qui se trouvait ainsi composée d'une façon tout à fait bizarre, et où des œuvres d'un véritable mérite se trouvaient confondues avec des livres sans valeur. »

M. de Monbret a laissé la collection la mieux choisie et la plus curieuse qui existe sur la linguistique générale. Cette collection se compose de cent mille volumes environ, dont la valeur pourrait s'élever à plus de 250,000 francs. On sait que M. de Monbret savait non-seulement toutes les langues parlées ou écrites, mais encore tous les patois, surtout ceux de l'Italie, qui sont si nombreux et si peu connus hors des localités où ils se conservent à peine. La mort de ce linguiste universel est une perte irréparable pour la science qu'il voulait enrichir d'un glossaire omnilingue. Son curieux ouvrage sur les patois, le seul qu'il ait publié, témoigne de l'importance des manuscrits qu'on trouvera dans sa succession.

Espérons que la ville de Rouen, qui plus que toute autre ville était digne de ce legs si honorable pour elle, s'occupera de l'héritage littéraire de son bienfaiteur, et mettra au jour les travaux inachevés de M. Coquebert de Monbret.

ÉTRANGER.

ANGLETERRE. — On lit dans le *Sun* du 16 août :

« La statue de Byron, par Thorwaldsen, a été placée dans la bibliothèque du collège de la Trinité, à Cambridge. Elle reçoit de nombreux visiteurs. Byron est dans l'attitude de la contemplation : son regard semble chercher à plonger dans l'avenir ou suivre les caprices poétiques de son imagination. L'effet de cette statue est très-beau. »

— On écrit de Londres, le 10 septembre :

« On s'occupe maintenant à établir des bibliothèques dans les corps de garde des *policemen* (agents de police), dont chacun s'est obligé à verser 5 deniers (1 fr. 5 c.) par semaine pour l'achat de livres. Le ministre de l'intérieur a envoyé 20 livres sterl. (500 fr.) à chaque corps de garde des *policemen* pour le même usage. »

Nous verrons toujours l'Angleterre nous devancer pour l'établissement des innovations utiles et libérales. Là, du moins, l'on érige en principe la lecture et l'achat des livres. Est-ce que l'on ne devrait pas avoir une bibliothèque attachée à chaque local où se réunissent des hommes sachant lire ? Nous sommes loin, hélas ! d'une pareille institution. Demandez au Jokey-Club si l'on y trouve d'autre livre que l'*Almanach des adresses* ? Il n'est pas sûr aussi que les gens de ce Club sachent tous lire.

BELGIQUE. — A la vente de tableaux qui vient d'avoir lieu à Bruxelles, par suite de la mort de M. Van den Bosch-Van-Cam, le *Retour à la Bergerie*, par Omme-ganck, a été adjugé au prix de 8,500 fr. ; une *Orgie de Paysans*, par David Ryckaert, 600 fr. ; un *Paysage avec Pêcheurs*, attribué à Teniers, mais, en réalité, d'un de ses bons élèves, 750 fr. ; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, par Quellin, 240 fr. ; une *Vue de l'ancienne Eglise des jésuites*, par Herrenberg, 540 fr. ; une *Marine*, par Bonaventure Peeters, 100 fr. ; le *Débarquement de Marie de Médicis à Anvers*, par Franck, 380 fr. ; la *Bénédiction de Jacob*, par André Lens, 130 fr. ; une *Vue de Tivoli*, par Ph. Van Brée, 105 fr.

Ces prix de vente prouvent que les tableaux ne se vendent pas mieux en Belgique qu'à Paris et à Londres, par cette seule raison qu'on n'achète plus ou presque plus de tableaux. On fabrique de si beaux papiers de tentures et de si belles glaces ! Remarquons, cependant, le prix extravagant de l'Ommeganck, ce maître froid et maussade, qui ne vaut pas les petits maîtres de notre école de Lyon, aujourd'hui bien déchue de sa splendeur passée.

HOLLANDE. — On écrit d'Amsterdam, le 30 août :

« M. Hison, bibliophile de notre capitale, vient de faire don à la Bibliothèque royale d'une riche collection de livres rares, qu'il a acquis pendant ses voyages dans presque tous les pays d'Europe. Parmi ces livres, on remarque surtout les deux suivants : 1° *Petri Alfonsi Summulæ XII*, imprimé à Alost (Flandre orientale) en 1474, par Jean Westphel et Théodore Martin, exemplaire qui, à ce que l'on croit, est le seul qui existe de cet ouvrage ; 2° l'exemplaire de la bulle *Retractationum* de Pie II (Utrecht, sans nom d'imprimeur ni indication d'année), qui a appartenu au duc de La Vallière, et qui, à la vente de sa bibliothèque, fut payé 400 louis d'or. »

Il n'est pas étonnant qu'un Hollandais fasse des legs et des dons aux Musées ou aux Bibliothèques de son pays : c'est l'exemple du prince qui porte fruits. Le roi de Hollande est le plus digne, le plus noble ami des arts, qui soit sur un trône en Europe.

Quant aux livres précieux destinés à la bibliothèque de La Haye, déjà si riche et si bien administrée, nous ne pouvons guère apprécier leur valeur d'après les deux échantillons que cite le correspondant d'Amsterdam. L'ouvrage intitulé : *Petri Alfonsi Summulæ*, ne nous est pas connu ; on ne le trouve pas dans les meilleures bibliographies ; c'est là, d'ailleurs, un témoignage de son excessive rareté. La bulle *Retractationum* de Pie II, décrite sous le n° 343 du catalogue de La Vallière, a été vendue 410 livres, et non 400 louis d'or, ce qui est bien différent.

Au reste, ce n'est pas le seul legs qui doit enrichir la bibliothèque de La Haye : on croit généralement que le savant baron Vestreenen de Tiellandt, qui possède une des plus précieuses collections de livres qu'un particulier ait réunies, la laissera par testament à cette bibliothèque dont il est directeur.

AFRIQUE. — On écrit de Tunis, le 14 août :

« En défonçant un tertre qui s'élève au-dessus de l'emplacement du Cothon, port intérieur à Carthage, pour en extraire des pierres toutes taillées, destinées aux réparations des quais de la Goulette, des ouvriers du beylik ont rencontré, à une profondeur de douze mètres environ, un buste en marbre, de grandeur colossale, représentant, suivant toute probabilité, une figure de Junon et si merveilleusement conservé qu'on le dirait sculpté d'hier. Le marbre n'a rien perdu de son éclat ; les traits du visage, ainsi que les autres parties, sont dans un état parfait de conservation ; le travail en est exquis, au dire de tous les connaisseurs ; et les dimensions en sont si prodigieuses que, pour s'en former une idée, il suffira de savoir que, depuis le diadème, dont la déesse est ornée, jusqu'à la naissance de la poitrine, où se termine le buste, on compte 1 mètre 60 centimètres de hauteur.

« Quoique ce buste ne comprenne que la tête et le cou, c'est bien réellement un ouvrage entier, comme le prouve la forme ronde donnée par le sculpteur à la base du cou, et non pas un fragment de statue. Cette figure provient de la Carthage romaine. On peut présumer qu'elle appartenait à un temple situé en face de l'entrée du port, ainsi que l'indique la position du tertre où elle gisait,

lequel d'ailleurs est formé d'un monceau de ruines que le temps a revêtu d'une couche de terre, et d'où l'on a retiré aussi des débris de bas-reliefs. Les déterreurs d'antiquités, qui sont en assez grand nombre ici, s'accordent à reconnaître que les ruines de Carthage n'ont jamais fourni de morceau comparable à celui-ci ; c'est, en effet, un ouvrage digne d'admiration pour la rare qualité du marbre, la perfection du travail, le grandiose des proportions, et son état de complète intégrité sous tous les rapports.

« Le bey en a fait présent à M. Delaporte, gérant du consulat général de France, comme un témoignage d'estime particulière. Il a, en outre, ajouté à cette faveur la concession, par acte en bonne forme, de tous les objets d'antiquité qui viendraient à se rencontrer sur le point où l'on travaille actuellement. »

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur du BULLETIN DES ARTS.

Dans un feuillet du journal *le Siècle*, vous avez donné des détails curieux sur Marat et sur ses travaux littéraires. Vous mentionnez les *Oraisons* adressées au sacré cœur de Marat et au sacré cœur de Jésus ; j'avoue ne les connaître que d'après l'indication de la *Biographie universelle*. Mais je possède un ouvrage assez étrange, intitulé : *Comparaison de Marat avec Jésus-Christ, apôtres et miracles de ces deux personnages*. C'est l'œuvre d'un cerveau passablement dérangé ; l'auteur n'écrit pas toujours en français bien clair, et il ne se montre ni chrétien, ni *maratiste* ; une courte citation donnera une idée suffisante de son style :

« La destinée suit les traces de Jésus-Christ et de Marat, et leur destinée, à tous deux, fut une mort prématurée après une chaîne d'événements, sinon tout à fait les mêmes, du moins offrant assez d'analogie pour soutenir le parallèle. Marat, tout aussi perturbateur que Jésus, ne mourut pas à la suite d'un jugement prononcé contre lui et réclamé par le peuple ; l'enthousiasme (*sic*) était alors dans toute sa vigueur, mais un bras égaré par le crime lui plongea un poignard dans le sein, et déroba à la postérité le coup d'œil effrayé que cet agonisant, frappé par la débauche, allait attirer sur lui.

« Nous ne souffrirons plus que le même coin de rue, où nos yeux ont été si longtemps fatigués de voir l'effigie de la mère de Jésus, nous offre à sa place celle de Marat. Nous ne remplacerons pas une idole par une autre. O Jésus-Christ et Marat ! si vous fûtes tous deux les objets de la vénération des hommes, soyez maintenant

ceux de leur juste indignation. Les croisades de Montfort, les Vêpres siciliennes, les massacres de la Saint-Barthélemy, le meurtre juridique de Calas, ne feront plus prononcer le nom de Jésus-Christ qu'avec effroi ; et toi, Marat, c'est à la postérité à t'assigner la place qui t'est due. »

Sans doute jugerez-vous à propos de donner dans le *Bulletin* place à cette note ; elle peut être utile à la bibliographie *maratienne*.

Agréez, etc.

G.

VARIÉTÉS.

Procès de Guttemberg.

(Suite. — Voir la livraison précédente du *Bulletin*.)

Jean Gensfleisch, de Mayence, dit *Guttemberg*, fut cité devant les juges du Grand-Conseil par les deux frères Georges et Nicolas Dritzehen ; il comparut dans la salle du tribunal le 12 décembre 1439, en présence de maître Cupenope, maître et conseiller à Strasbourg, qui résuma ainsi l'objet du procès, à l'occasion duquel dix-sept témoins, tant à charge qu'à décharge, avaient été assignés.

Vers l'année 1437, André Dritzehen, frère aîné de Georges et de Nicolas, demandeurs, ayant hérité de son père un bien considérable en terres et domaines, engagea ce bien pour réaliser une grosse somme d'argent, et s'associa avec un nommé André Heilman et Jean Guttemberg, dans le but d'exploiter certains secrets que ce dernier possédait. Leur industrie prospéra et prit de l'accroissement, ce qui exigea de nouveaux apports de fonds de la part des associés. André Dritzehen notamment se fit garant de côté et d'autre pour du plomb et d'autres fournitures nécessaires à l'exploitation dans laquelle il était intéressé pour un tiers. Sur ces entrefaites, il mourut, ne laissant que des dettes pour tout patrimoine. Georges et Nicolas Dritzehen se crurent donc autorisés à demander à Guttemberg d'être reçus dans l'association au lieu et place de leur frère défunt ; mais Guttemberg repoussa leur demande, sans vouloir motiver son refus.

A cet exposé de la plainte, Guttemberg avait répondu qu'en effet André Dritzehen était venu à lui, il y avait plusieurs années, en

sollicitant la communication de divers *secrets* ; alors Guttemberg lui apprit à *polir des pierres* (peut-être pour faire des presses d'imprimerie), et André Dritzehen tira bon parti de ce secret. Depuis, Guttemberg était convenu avec Hans Riffen, maire à Litchtenow, d'exploiter un autre secret au pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, et ils formèrent ensemble une association, par laquelle Riffen devait avoir une part des bénéfices, et Guttemberg deux parts. André Dritzehen apprit cette association, et voulut aussitôt y être intéressé. Dans le même temps, André Heilman manifesta le même désir à Guttemberg. Celui-ci, d'accord avec Riffen, consentit à faire droit à ces deux demandes, et promit à André Heilman ainsi qu'à André Dritzehen, de leur communiquer son nouveau *secret*, pourvu qu'ils achetassent ensemble une part, moyennant 160 florins payés le jour même où le secret leur serait divulgué, et 80 florins payables à une époque postérieure, qui ne fut pas fixée d'une manière certaine.

André Heilman et André Dritzehen se trouvèrent par là intéressés chacun pour un sixième dans l'association. Mais le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle n'eut pas lieu, et fut remis à l'année suivante. Les deux nouveaux associés, à qui avait été révélé le *secret* convenu, s'aperçurent que ce *secret* n'était pas le seul que Guttemberg eût l'intention d'exploiter. Ils lui proposèrent alors de s'entendre avec lui pour toutes les *inventions* et pour tous les *secrets* qu'il pourrait savoir, et l'on tomba d'accord que les deux associés ajouteraient, à la première somme déjà payée pour un tiers dans l'association, une autre somme de 250 florins, de façon que leur part reviendrait à 410 florins. Sur ces 250 florins, ils ne payèrent d'abord que 100 florins : Heilman en donna 50 et Dritzehen 40. Quant au surplus, le paiement fut remis à différents termes.

L'association était ainsi réglée entre les quatre cointéressés : l'exploitation du *secret* aurait lieu à leur profit pendant cinq années ; dans le cas où l'un des quatre irait de vie à trépas avant l'expiration de ces cinq années, *tous les ustensiles du secret et tous les ouvrages déjà faits* resteraient la propriété des autres associés, qui devraient toutefois payer aux héritiers du défunt une somme de 100 florins, mais seulement à la fin de l'exploitation commune du *secret*. Ces conventions avaient été approuvées et signées par les parties, et André Dritzehen fut initié à tous les secrets de l'art de Guttemberg, comme il le reconnut lui-même à son lit de mort.

Le défendeur s'était renfermé dans cette exposition simple et vraie des faits, en ajoutant qu'il n'avait pas à répondre de l'usage que André Dritzehen aurait jugé à propos de faire de son patrimoine ;

que, quant à lui, il n'avait jamais reçu de Dritzehen que 310 florins sur les 410 convenus entre eux ; qu'il reconnaissait seulement avoir accepté, à titre de présent, un demi-*omen* de vin, une corbeille de poires et un demi-*fulder* de vin, que lui offrirent ses associés Dritzehen et Heilman, qu'il avait d'ailleurs souvent hébergés à sa table ; qu'André Dritzehen ne s'était pas porté garant pour du plomb et autres fournitures faites à l'association ; enfin, que les frères du défunt n'avaient aucun droit à l'égard de cette association, ainsi qu'ils pouvaient l'apprendre des conventions signées et scellées par feu André Dritzehen. En conséquence, il proposait, sans attendre l'expiration des cinq ans affectés à la durée de la société, de rendre aux héritiers d'André Dritzehen les 100 florins qui devaient leur revenir pour tout dédommagement, à condition toutefois que lesdits héritiers imputeraient sur cette somme celle de 80 florins, qu'André Dritzehen devait encore, d'ancienne date, à Guttemberg. Celui-ci n'aurait donc que 20 florins à déboursier pour être entièrement quitte envers Georges et Nicolas.

On lut ensuite les dépositions des témoins qui avaient été interrogés sur ce qu'ils savaient de l'association mystérieuse existant entre Guttemberg et André Dritzehen. C'étaient les parents et les amis des associés, leurs ouvriers et leurs voisins. Voici un extrait de ces dépositions :

Barbel de Zabern, la mercière, rapporta un entretien qu'elle avait eu la nuit avec André Dritzehen, qui travaillait dans son atelier : « Ne voulez-vous pas à la fin aller dormir ? lui dit-elle. — Il faut auparavant que je termine ceci, répondit-il. — Mais Dieu m'aide ! reprit-elle, quelle grosse somme d'argent dépensez-vous donc à votre métier ? Cela vous a coûté tout au moins 10 florins ? — 10 florins ! répliqua-t-il, tu es folle ! Ecoute, si tu avais ce que cela m'a coûté en sus de 300 florins comptant, tu en aurais assez pour toute ta vie. Mets que j'ai dépensé 500 florins, et que j'en dépenserai encore ; c'est pourquoi j'ai engagé mon avoir et mon héritage. — Oui-dà ! dit-elle ; si cela réussit mal, que ferez-vous alors ? — Cela ne peut mal réussir, répondit-il ; et avec l'aide de Dieu, avant un an révolu, nous aurons recouvré notre capital et serons tous bien heureux. »

Ennel, femme de Hans Schultheiss, le marchand de bois, dans la maison duquel demeurait Nicolas Dritzehen, un des demandeurs, déclara que Lorentz Beildeck, domestique de Guttemberg, était venu trouver Nicolas, après la mort de son frère André, et lui avait dit : « Feu André avait *quatre pièces couchées dans une presse* ; Guttemberg vous prie de les retirer de la presse et de les séparer les

unes des autres, afin que l'on ne puisse comprendre ce que c'est. » Cette femme avait aidé souvent André dans ce travail, qu'elle ne comprenait pas elle-même, travail auquel André était occupé nuit et jour.

Le mari de cette femme fit la même déclaration relative au message de Guttemberg, apporté par Lorentz Beildeck, après la mort d'André Dritzehen. Nicolas Dritzehen descendit dans l'atelier pour chercher les pièces qu'on disait couchées dans la presse; mais il n'en trouva aucune. Quant à ces pièces, André Dritzehen, peu de temps avant son décès, prétendait y avoir dépensé plus de 300 florins.

Conrad Sahspach, le tourneur, déposa que, aussitôt la mort de André Dritzehen, André Heilman vint lui dire : « Cher Conrad, comme c'est toi qui as fait les presses, et que tu connais la chose, va dans l'atelier d'André, retire les pièces de la presse, sépare-les les unes des autres, décompose-les de telle sorte que personne ne puisse voir ce que c'est. » Conrad y alla, mais les presses et tous les outils avaient disparu. Il ajouta que feu André Dritzehen avait dépensé beaucoup pour le travail qu'il préparait de concert avec Guttemberg.

Wernher Smalriem et Hans Sidenneger déposèrent dans le même sens. Feu André Dritzehen se plaignait d'être forcé d'engager son bien pour faire face aux dépenses de son entreprise.

Mydehart Stocker déposa que, le jour où André Dritzehen tomba malade de la maladie dont il mourut (c'était la Saint-Jean), lui, témoin, étant allé le voir, le trouva au lit, fort abattu. « André, comment cela va-t-il? demanda Stocker. — J'ai la conviction que mon état est mortel, répondit André. Si je dois mourir, comme je le pense, ajouta-t-il, je voudrais n'être jamais entré dans l'association. — Pourquoi cela? reprit le témoin. — Parce que je sais que mes frères ne s'entendront jamais avec Guttemberg. » Là-dessus, André avait raconté comment l'association s'était faite à deux reprises différentes : la seconde fois il s'aperçut que Guttemberg possédait encore plusieurs *secrets* qu'il n'avait pas promis de communiquer à ses associés, et dont il s'occupait seul dans sa maison de Saint-Arbogast. Du reste, ce que le défunt disait de cette association et des engagements qui en avaient été la suite concordait parfaitement avec les déclarations de Guttemberg.

Lorentz Beildeck, le domestique, confirma le fait important de la mission que son maître lui avait confiée après la mort d'André Dritzehen. Il était allé avertir Nicolas Dritzehen de ne montrer à personne la presse qu'il avait sous sa garde. Il reconnut que Guttemberg lui avait ordonné spécialement de se rendre à l'atelier,

d'ouvrir la presse au moyen des deux vis, afin que les pièces se détachassent les unes des autres, et de placer ensuite ces pièces sur la presse, de manière que personne n'y pût rien voir ni comprendre.

Le curé Pierre Eckart, qui avait assisté André Dritzehen à ses derniers moments, déposa que le défunt avait déclaré, en confession, qu'il était intéressé dans une entreprise pour 200 ou 300 florins, et qu'il ne possédait plus un liard.

Thomas Steinbach, Reimbold de Ehenheim, Niger de Bischovissheim, témoignèrent de la gêne dans laquelle vivait André Dritzehen par suite des dépenses de l'association : il avait vendu des terres, emprunté sur gage et souscrit des billets.

Antoine Heilman, frère d'André Heilman, l'un des associés, donna d'utiles renseignements sur l'association, qui avait pour objet, dit-il, de vendre des *Miroirs* au pèlerinage d'Aix-la-Chapelle ; c'était lui qui, apprenant qu'André Dritzehen voulait entrer pour un tiers dans cette association, avait recommandé son propre frère André Heilman à Guttemberg, en le priant de l'y admettre aussi. Guttemberg lui avait dit alors qu'il craignait que les amis d'André Dritzehen ne prétendissent que le secret fût de la sorcellerie. Néanmoins, on tomba d'accord, et la première convention fut signée. Lui-même prêta quelque argent à André Dritzehen, pour parfaire sa mise de fonds.

La seconde convention avait exigé plus de pourparlers. Guttemberg, en posant ses conditions, avait dit au témoin qu'il fallait faire attention à un point essentiel, qui était que dans toute chose il y eût égalité entre les associés, et qu'ils devaient s'entendre de manière que l'un ne cachât rien à l'autre, et que chaque découverte fût au profit de tous.

Dans une conférence, Guttemberg avait dit encore : « Il y a maintenant tant d'ustensiles prêts, et il y en a tant en voie d'exécution, que votre part n'est pas loin d'égaler dès à présent votre mise de fonds ; ainsi le *secret* que je dois vous confier ne vous coûtera vraiment rien. » Le cas de mort d'un des quatre associés avait été prévu : les survivants devaient rendre seulement aux héritiers du mort une somme de 100 florins pour tous les ustensiles, *formes* et autres objets, à la fin de l'association. Guttemberg dit, à ce propos, que ce serait un grand avantage pour ses associés, s'il venait à mourir, car il leur laisserait tout ce qu'il aurait pu prendre comme part pour ses frais d'inventeur. Les associés avaient jugé prudent d'obvier à ce qu'en cas de mort de l'un d'eux, on fût obligé d'apprendre, de *montrer*, de *découvrir* le secret à tous les héritiers du défunt.

A l'époque où André Dritzehen mourut, le témoin, qui savait bien, dit-il, que nombre de gens auraient volontiers examiné la presse, avertit Guttemberg d'envoyer à cette presse pour défendre qu'on la vît. Guttemberg, en effet, envoya son domestique pour *chercher les formes* et pour s'assurer qu'elles avaient été séparées. Le témoin ajoutait que Guttemberg ne fut pas satisfait de l'état dans lequel ces *formes* lui furent remises.

Hans Dunne, l'orfèvre, a déposé qu'il avait, dans l'espace de trois ans, travaillant pour Guttemberg, gagné près de 100 florins, seulement *avec les choses qui appartiennent à l'imprimerie*.

Les dépositions des témoins étaient trop conformes aux déclarations de Guttemberg pour laisser du doute dans l'esprit du juge. Le seul point qui restait dans le vague et qui d'ailleurs n'avait pas d'utilité au procès, c'était le véritable but de l'association, et la nature des *secrets* qui devaient être exploités. Antoine Heilman avait seul été plus explicite que les autres témoins, en disant que cette association se proposait de vendre des *Miroirs* au pèlerinage d'Aix-la-Chapelle. Quant à Guttemberg, il s'était montré très-réservé sur la question des *secrets* qu'il avait communiqués à ses associés.

Le juge, qui résumait avec impartialité les faits de la cause, les allégations des parties et les dépositions des témoins, prononça cet arrêt :

« Considérant qu'il y a un acte qui démontre dans quelles formes les arrangements ont été pris et ont eu lieu, ordonnons que Hans Riffen, André Heilman et Hans Guttemberg, fassent un serment devant Dieu, que les choses se sont passées ainsi que l'acte de l'association le démontre, et que cet acte avait pour condition qu'un autre acte scellé aurait été fait, si André Dritzehen était resté en vie ;

« Que Hans Guttemberg jure, en outre, que les 80 florins ne lui ont point été payés par feu André Dritzehen ;

« De ce moment, lesdits 80 florins lui seront déduits de la somme de 100 florins qu'il doit aux héritiers d'André ; après quoi il payera à Georges et à Nicolas Dritzehen 20 florins, et les 100 florins se trouveront ainsi payés, conformément à l'acte précité ;

« Ce faisant, Guttemberg n'aura plus rien à démêler avec les héritiers d'André Dritzehen, par rapport à l'entreprise et à l'association qu'ils avaient formées ensemble. »

Le serment fut prêté par les trois associés, séance tenante, et Guttemberg, tirant de son escarcelle 20 florins, les remit à Georges Dritzehen, qui s'était donné beaucoup de mouvement dans ce procès, et qui avait essayé de diriger les dépositions des témoins jus-

qu'à dire à un d'eux : « Entends-tu, témoin ! il faut que tu parles, quand j'en devrais arriver avec toi à la potence ! »

Les actes de ce procès sont un des documents les plus précieux de l'histoire de l'Imprimerie ; ils prouvent clairement qu'en 1439 Guttemberg avait découvert l'impression en caractères mobiles ; que cette impression s'exécutait à Strasbourg, et que les livres qui allaient sortir de la presse étaient des *Miroirs*, c'est-à-dire des exemplaires du *Speculum humanæ Salvationis*, cet ouvrage à figures qui exerça l'industrie des premiers imprimeurs de la Hollande et de l'Allemagne.

Dans ces actes, on reconnaît tous les ustensiles nécessaires à l'imprimerie, avec les noms qu'ils portent encore : la presse, les pièces, les vis, les formes. Ces quatre pièces couchées dans la presse, et qui doivent se décomposer dès qu'on desserrera les vis, ne sont-ce pas les caractères réunis en page et disposés pour le tirage, qui se faisait alors par quatre pages ? Ces caractères n'étaient-ils pas fondus en étain ou en composition métallique, puisqu'on fournissait du plomb aux associés, puisque l'orfèvre Dunne travaillait pour eux, soit à graver des types, soit à les fondre ? Enfin ces *Miroirs*, ne sont-ce pas des exemplaires du *Speculum*, qui auraient eu un immense débit parmi les étrangers affluant à Aix-la-Chapelle pendant le pèlerinage ?

Il ne reste plus maintenant qu'à découvrir quelle est cette édition du *Speculum* faite à Strasbourg par Guttemberg et ses associés, entre les dix ou douze éditions anonymes que l'on connaît et qui ont été imprimées vers la même époque.

C'est aujourd'hui un fait incontestable que l'impression en planches de bois fixes, gravées en relief au canif ou à l'emporte-pièce, fut trouvée en Hollande, sans doute à Harlem, au commencement du quinzième siècle, et qu'elle ne se répandit que plus tard hors de la fabrique de l'inventeur. On conçoit l'importance que l'on attachait à conserver un pareil secret, avec lequel on exécutait si rapidement, et à si bon marché, des estampes et des livres que l'on vendait comme des manuscrits et comme des dessins. Guttemberg, suivant la chronique de Cologne, publiée en 1499, devina ce secret en examinant les *Donats* qu'on vendait en Hollande : une fois maître du secret, il le perfectionna, il l'exploita avec ses propres procédés. De là, son association avec Riffen, Heilman et Dritzchen.

On ne peut apprécier les fruits que porta cette association, mais on a tout lieu de croire que l'édition strasbourgeoise du *Speculum* fut suivie de plusieurs autres éditions, exécutées mystérieusement et vendues comme des manuscrits ; car là était le bénéfice de l'in-

venteur. Dès que l'imprimerie fut connue, on ne donna plus à ses produits le prix qu'ils avaient eu d'abord, quand le livre imprimé passait pour écrit à la main. Voilà pourquoi la première souscription de livre qui fasse mention du nom de l'imprimeur et du lieu de l'impression ne remonte pas plus loin que 1457.

Ainsi donc, après le procès que Guttemberg gagna en 1439, il continua d'exploiter sa découverte à Strasbourg, sans éclat et sans publicité; il y commença très-probablement l'édition de la grande Bible qu'il alla ensuite continuer à Mayence avec deux nouveaux associés, Fust et Schœffer, qui ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence avec lui.

Voici la traduction de l'acte original allemand du notaire Helmasperger, qui nous apprend la malheureuse terminaison du dernier procès intenté à Guttemberg : « Fust assigne en justice Guttemberg pour répéter la somme de 2020 florins d'or, provenant de 800 florins qu'il avait avancés à Guttemberg, selon la teneur du billet de leur convention; de même que d'autres 800 florins qu'il avait donnés à Guttemberg, en sus de sa demande, *pour achever l'ouvrage*, et d'autres 36 florins dépensés, et des intérêts qu'il lui a fallu payer, n'ayant pas lui-même les fonds suffisants.

« Guttemberg répliqua que les premiers 800 florins ne lui avaient point été payés selon la teneur du billet, tous et à la fois; qu'ils avaient été employés au *préparatif du travail*; qu'il s'offrait à rendre compte des derniers 800 florins; qu'il ne croyait pas être tenu de payer les intérêts nécessaires.

« Le juge ayant déferé le serment à Fust, et celui-ci l'ayant prêté, Guttemberg perdit sa cause et fut condamné à payer les intérêts, de même qu'autant du capital que le compte par lui rendu prouverait qu'il en aurait employé à son profit particulier. Ce dont Fust demanda et obtint acte du notaire Helmasperger, le 6 novembre 1455. »

Ah ! si le juge avait compris quel était ce *travail*, quel était cet *ouvrage*, il n'eût peut-être pas condamné Guttemberg, qui se vit dépouillé de ses presses et de son invention !

Ce fut sans doute pour le dédommager de cette cruelle sentence, que l'électeur de Mayence, Adolphe II, le combla d'honneurs, le pensionna et lui accorda le titre de chambellan.

Mais Guttemberg eut le sort des inventeurs : on lui disputa la gloire de sa découverte et on lui en ravit les avantages. Quand il mourut, le 24 février 1468, il avait pu voir déjà son admirable invention répandue par toute l'Europe, et il trouvait à peine son nom mêlé aux actions de grâces que ses contemporains adressaient à

Fust et à Schœffer; il dut maudire l'ingratitude et l'injustice des hommes, en chargeant la postérité de le venger.

**Du commerce et des ventes publiques d'objets d'art ,
et principalement des vieilles estampes.**

(2^e article. — Voyez page 34 du tome VI.)

Je conseillerais toujours à qui veut vendre une collection de tableaux, de choisir pour expert un connaisseur neutre qui, admirant l'art sans collectionner, puisse être indépendant sans que ses intérêts en souffrent. Si un marchand choisi pour expert découvre quelque rare morceau, ne risque-t-il jamais de le convoiter, ni d'être sobre d'éloges sur ses hautes qualités? Le plus honnête homme n'a pas toujours le courage de fournir, à des concurrents qu'il va combattre, des armes contre lui-même. Le commerce, avant tout, est une spéculation. Voilà pourquoi les catalogues ne seront jamais bien faits que par des appréciateurs éclairés et, surtout, placés en dehors de toute rivalité. Un expert en livres ne doit avoir ni fonds de librairie, ni bibliothèque. C'est ainsi, soit dit en passant, qu'un conservateur public de manuscrits ne devrait jamais être lui-même collecteur ou éditeur d'ouvrages archéologiques (1). Sera-t-il toujours prêt à sacrifier, comme homme de lettres, son intérêt personnel aux intérêts du premier venu? Fournirait-il sans répugnance à un rival des documents qu'il réservait à ses propres ouvrages? Toutes les fois que j'ai voulu consulter des manuscrits relatifs à l'histoire de Paris, j'ai toujours rencontré, chez certains conservateurs, de la froideur, et la velléité de m'éconduire comme un importun. Ces messieurs, en effet, s'occupaient d'un travail analogue au mien (2). J'ai cru retrouver le même inconvénient dans mes recherches sur

(1) Nous ne partageons pas sur ce point l'opinion de notre collaborateur : pourquoi les bibliothécaires n'emploieraient-ils pas eux-mêmes les livres dont ils ont la garde et qu'ils doivent connaître mieux que personne? De tous temps, excepté peut-être dans le nôtre, l'érudition a trouvé ses meilleurs auxiliaires parmi les gardiens des grandes bibliothèques publiques.

(Note du Rédacteur.)

(2) Notre collaborateur se laisse aveugler ici par sa préoccupation d'archéologue : il n'y a pas un conservateur de Bibliothèque, qui confisque ainsi à son profit un manuscrit quelconque, à moins qu'il n'ait l'intention de le publier lui-même, ce qui serait alors au profit de la science. Dans ce cas, le conservateur n'aurait pas à chercher un faux-fuyant pour se réserver la priorité et non le monopole du travail qu'il prépare.

(Note du Rédacteur.)

les livres imprimés ; ce qui m'a donné à penser que d'anciens libraires, instruits, remplaceraient avantageusement à la Bibliothèque royale les hommes de lettres (1).

L'usage de ne pas suivre l'ordre numérique des catalogues s'est introduit dans les ventes d'objets d'art et de tableaux, de sorte que l'amateur ignore l'heure précise où se vendra tel ou tel objet à sa convenance. J'ai vu attendre deux jours de suite, avant de voir paraître sur table l'objet convoité. MM. les commissaires-priseurs regardent ce système comme favorable à la vente ; ils prétendent que les amateurs impatientés mettent de plus fortes enchères ; et que, se trouvant par là obligés de suivre toute la vente, ils ont l'occasion de se passionner pour de nouveaux objets, ne fût-ce que pour échapper à l'ennui.

Il y a peut-être du vrai dans ce système d'*allèchement*. Mais, en revanche, plus d'un amateur se décourage, se retire, et renonce à une acquisition qui exige trop de sacrifices de temps et de patience. La vente se trouve ainsi privée d'une concurrence favorable.

Les ventes de livres et de gravures se font généralement par ordre de numéros du catalogue, et c'est, je crois, le meilleur mode.

Le choix du jour consacré aux expositions importantes n'est pas indifférent : le dimanche a paru le plus favorable à celles des objets d'art, parce qu'en effet, bien des amateurs, retenus par des fonctions publiques, ne pourraient consacrer à cet examen un autre jour de la semaine, et n'ayant pas vu l'exposition, feraient défaut à la vente.

Dans les salles de vente de la maison Silvestre, les livres à vendre le soir sont exposés le matin, de une heure à trois heures ; c'est un intervalle de temps bien limité pour les bibliophiles qui sont occupés pendant le jour. La soirée est généralement choisie pour la vente des livres et des estampes ; c'est, en effet, l'heure la plus propice, en ce qu'elle ménage le temps des marchands et des amateurs.

Le choix de la saison est aussi à considérer. Tel tableau qui produira 10,000 fr. en février, n'en donnerait pas la moitié en septembre, mois consacré aux vacances et aux voyages. La semaine qui précède le 1^{er} janvier et celle qui le suit est toujours peu fertile

(1) Les libraires instruits seraient, en effet, mieux placés que des hommes de lettres ignorants, dans les Bibliothèques publiques ; mais les libraires instruits sont rares ; et les places de bibliothécaires sont, en général, des places littéraires, c'est-à-dire des récompenses et des retraites pour les littérateurs.

(Note du Rédacteur.)

en ventes artistiques. A cette époque, les acheteurs sont réclamés par des devoirs de convenance et par des emplettes d'un autre genre.

La plupart des départements voient naître aujourd'hui des archéologues zélés qui étudient particulièrement l'histoire locale, et rassemblent tous les matériaux qui s'y rapportent : de là, une hausse sur les livres et gravures concernant les villes et les provinces.

La gravure, ainsi que la typographie, est appelée à apporter son contingent aux recherches de toute nature et à fourrir aux savants comme aux artistes des documents précieux. On réunit les portraits de personnages célèbres sous plusieurs modes de classification, par ordre de localité, de profession, de contemporanéité ; l'histoire naturelle, les inventions scientifiques, les arts mécaniques, les *canards* des rues concernant les crimes, les portraits des centenaires, des saints, etc..., tout est susceptible de concourir à la création de curieux recueils ; grâce à ce système, les livres les plus médiocres, les images les plus grossières acquièrent de l'importance.

Le Théâtre français a été, notamment, l'objet de curieuses recherches, et les investigateurs en ce genre n'ont pas dédaigné l'imagerie. Le Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne en est la preuve.

Jamais catalogue de vente (pour revenir à mon sujet) n'a mieux fait ressortir l'ensemble et les détails d'une vaste collection ; aussi restera-t-il entre les mains des vrais bibliophiles pour adoucir le regret qu'a fait naître la dispersion d'une bibliothèque toute nationale.

Grâce à cette tendance générale vers la formation des recueils spéciaux, les catalogues de vente ne peuvent que s'améliorer de jour en jour. En attendant la perfection, je déclare le meilleur celui où les titres, les noms d'auteurs et les dates sont désignés avec précision ; celui qui, rédigé sans exagération, sans commentaires inutiles ou astucieux, porte le cachet de l'érudition et de la franchise ; ces qualités lui acquerront l'approbation du vendeur qui en tire du profit, et tout à la fois, celle de l'acheteur qui reconnaît de suite à un bon signalement les pièces qu'il cherche. Tout le monde y trouve ainsi son avantage.

Un catalogue bien fait ne suffit pas au succès d'une vente ; il faut encore savoir le faire parvenir à ceux à qui il convient. Un petit nombre bien distribué produit plus d'effet qu'un millier semé au hasard.

L'art de former les lots de livres et estampes avec assez d'habileté pour rendre à la fois les acheteurs contents et la vente productive,

n'a pas été, je crois, porté encore à sa perfection. Il y a telle manière d'intercaler les pièces médiocres avec les bonnes, d'où résulte la vente avantageuse des unes et des autres. Dans certains cas, au contraire, on isole les pièces remarquables, on les met en vue, de sorte qu'elles n'échappent à personne; quelquefois elles se vendent plus cher ainsi que mêlées à cinquante pièces insignifiantes. Le succès de tel ou tel système dépend des amateurs présents et d'une foule de circonstances. Je ne saurais décider quel est le système préférable; mais à coup sûr, le pire est celui qui produit le moins; car j'insiste sur ce point, qu'une vente bien faite a toujours pour principal but l'intérêt du vendeur.

La rivalité, si active de nos jours, entre les amateurs et les marchands, est favorable surtout au produit de la vente. Autrefois ces derniers dominaient et les amateurs y gagnaient, car en achetant aux marchands, ils payaient évidemment moins cher. Aujourd'hui, les collectionneurs se pressent et luttent entre eux et contre le commerce, parce que chacun veut être sûr de posséder, et sent, qu'entre les mains d'un commerçant, l'objet qu'il désire peut passer à un rival; de là l'obligation d'enchérir soi-même. Aussi la spéculation sur la vente des objets d'art n'a-t-elle jamais été plus favorable qu'en ce moment (1).

Il y a entre marchands une coalition bien connue sous le nom de *revidage*, contre la *bourgeoisie* qui fréquente les ventes; c'est un moyen de rebuter l'amateur; mais si celui-ci arrête à temps ses enchères, c'est le commerce qui est dupe.

J'ai vu dans des ventes certains marchands acheter à si haut prix (et pour leur propre compte) des livres assez vulgaires, que j'en ai conclu que le système de *revidage* s'en mêlait. Dans les ventes publiques au profit d'un marchand, l'amateur peut risquer d'être mené bien loin dans ses enchères; il suffit qu'il y ait convention tacite, entre le vendeur et ses collègues, pour la remise indirecte, en dehors du procès-verbal de vente, d'une moitié ou d'un tiers sur le prix réel d'achat. Comment empêcher une convention de cette nature?

On a des exemples de ventes fort singulières. Au moment où, suivant l'ordre des numéros, un livre très-intéressant allait paraître à son tour sur table, on le déclarait retiré de la vente, sans plus d'explication. Tel autre volume, sous prétexte de disparition passagère, était réservé à un moment indéterminé de la présente vacation ou de

(1) Cet article était écrit avant l'année 1847, qui a été aussi funeste pour les ventes d'objets d'art que pour tout le reste. Quand l'argent manque, ce sont ces sortes de ventes qui souffrent d'abord.

(Note du Rédacteur.)

celle du lendemain. Les amateurs, découragés par l'attente, après de vaines réclamations, se retiraient à leur tour. Puis, l'ouvrage, trop tard retrouvé, était adjugé à vil prix, faute de concurrents; et à qui était-il adjugé, en certains cas? au libraire-expert lui-même qui présidait à la vente! C'est là un moyen peu délicat de faire faire aux bibliophiles des pas de clerc et de se débarrasser de ses rivaux.

Parlerai-je de ces ventes vraiment déloyales où un tableau, un dessin, mis sur table, par un *expert*, au prix de 2 fr., s'est élevé à 8 ou 900 fr., grâce à l'appréciation d'amateurs, non experts de profession, intervenus inopinément malgré le silence des affiches? Plus d'un chef-d'œuvre a eu cette destinée, faute d'expert ou plutôt à cause d'un expert trop *habile*. Les vendeurs qui ne se soucieraient pas de payer un impôt à l'ignorance ou à la ruse feront bien de désigner eux-mêmes leur expert. Mais il faut qu'ils soient eux-mêmes un peu connaisseurs pour songer à ce soin, et le plus souvent ils sont obligés d'avoir une confiance forcée.

Les commissaires-priseurs, intéressés par devoir à la haute production des encans, devraient mettre toujours à part les tableaux, livres, estampes et autres objets d'art, pour en faire des ventes spéciales. On pourrait réunir, sans les confondre, plusieurs ventes du même genre, afin de leur donner plus d'importance. On ne verrait plus des pièces de mérite, vendues au poids avec une masse de papiers sans valeur, aller pourrir dans la resserre d'un marchand de vieille ferraille et de pots fêlés. Si l'expert est habile et intègre tout à la fois, il sauvera plus d'une pièce rare; car il s'en trouve presque toujours quelqueune, dans les collections les plus minimes, au milieu d'un tas de fouillis.

Du reste, le conseil que je donne a été mis plus d'une fois en pratique, et bientôt, je n'en doute pas, il sera d'un usage général. L'*Alliance des Arts* n'a été établie que dans ce but, et si tous les objets d'art pouvaient être soumis à une appréciation éclairée et impartiale, l'ombre des anciens artistes tressaillerait de plaisir; car leur mérite ne passerait jamais inaperçu.

Celui qui ferait d'heureuses recherches sur l'état des ventes artistiques depuis les temps les plus reculés, produirait un livre fort intéressant. Mes lectures m'ont présenté, si ma mémoire est bonne, quelques détails en ce genre que je me repens d'avoir négligés, mais ils ne remontaient guère qu'au milieu du dix-septième siècle. Le plus ancien catalogue connu est peut-être celui de la bibliothèque de Charles V, renfermée au Louvre dans sa tour de la Librairie; catalogue rédigé par Gilles Mallet. (Voyez la dissertation de Boivin

le cadet (1). Les vieux journaux du dix-septième siècle, tels que le *Mercur français* et la *Gazette de France* de Renaudot, renferment assurément quelques documents sur cette matière. Les anciens catalogues avec les prix indiqués offrent aussi un grand intérêt.

Je doute, pour plus d'une raison, qu'on puisse retrouver quelque affiche de vente bien ancienne, contenant des détails sur des livres ou des tableaux célèbres, et je ne sais nullement à quelle époque on a commencé à imprimer des catalogues (2). Les annonces de tout genre se faisaient autrefois, je pense, par un crieur-juré muni d'une sonnette. Sous Louis XIV, vers 1680, cette coutume existait toujours, comme le témoigne une estampe de Bonnat. Dans les petites villes on voit encore aujourd'hui des tambours-affiches. Les ordonnances de l'autorité et les grands événements publics étaient, au moyen âge, publiés *à son de trompe*. Du temps de François I^{er}, il y avait déjà des affiches de vente : je lis, en effet, dans un recueil des pièces contenant la vente de l'Hôtel de Bourgogne en 1543, que des places de terrain sont à vendre : *selon les pourtraicts et figures qui auroient été faicts et attachez sur des tableaux de bois, es portes desdits hostels, es portes du palais du Chastellet et aultres lieux*. Ce détail est curieux relativement aux ventes d'immeubles, mais il s'agit probablement ici d'une affiche peinte. Un investigateur zélé ferait de curieuses trouvailles sur le sujet qui nous occupe.

Au quinzième siècle les manuscrits ou livres imprimés ne se vendaient guère, je crois, aux enchères et pêle-mêle avec le mobilier, mais ils restaient dans la famille ou étaient le sujet d'un legs à un ami. Ce n'est qu'au dix-septième siècle, quand les progrès de l'imprimerie eurent créé des bibliothèques nombreuses, que se sera fait sentir le besoin de les vendre par la voie de l'encan public ou à l'amiable. Mais comment ces ventes s'effectuaient-elles ? C'est ce que des recherches dans les archives judiciaires apprendraient probablement, car il doit rester d'anciens inventaires et procès-verbaux.

Quant aux catalogues imprimés de livres ou d'estampes, il en existe du temps de Louis XIII, peut-être même de beaucoup plus anciens. J'en ai vu un de 1643, intitulé : *Bibliothecæ Cordesianæ catalogus*. Paris, Ant. Vitray, in-4°. Le catalogue de la bibliothè-

(1) Et plutôt le bel ouvrage de M. Van Fraet : *Inventaire ou Catalogue des livres de l'ancienne Bibliothèque du Louvre*. Paris, Debure, 1836, dans lequel se trouve réimprimée la Dissertation de Boivin. (Note du Rédacteur.)

(2) M. le comte de Laborde a donné, le premier, dans les notes de son précieux volume intitulé *le Palais Mazarin*, quelques détails sur la vente de la galerie de Charles I^{er}, en Angleterre. (Note du Rédacteur.)

que de De Thou est de 1679. Au reste, je suis porté à croire que, sous Louis XIII, les collections de livres, estampes ou tableaux, non lèguées, étaient vendues à l'amiable, par les héritiers, à des marchands en boutique ou en plein air. Les parapets du Pont-Neuf figurent plus d'une fois dans les satires de Boileau ; mais, bien avant lui, il est déjà question des bouquins qu'on y voyait étalés ; on lit dans une satire en prose intitulée : *Pourmenade au Pré-aux-Clercs*. 1622 (p. 3) : « *Le vingt-huictième de juin, me pourmenant sur le Pont-Neuf... je m'arrestay à la boutique mobile (quoy que par excellence) d'un marchand libraire en liures du temps passé, comme il y a plusieurs sur ce pont.* » Page 5, l'auteur ajoute : *je marchanday ce liure ; mais ne pouvans (sic) convenir de prix avec le libraire, je fus uoir iouër la farce de Tabarin.* »

Sans aucun doute, on trouverait, dans des livres encore plus anciens que cette date, des documents sur le commerce des estampes et des bouquins. Berthod, dans sa *Ville de Paris en vers burlesques*, édit. de 1648, offre le croquis d'un marchand de vieilles estampes, le sieur Guérineau, qui lui dit (je réduis en prose) : « *J'ai de bellissimes estampes que je tiens d'un peintre qui demeure près de Sainte-Opportune, à l'enseigne de la Fortune ; je reviendrai dans un moment.* » Pendant l'absence du marchand, l'auteur entretient le public : « *Quand tu uerras sa marchandise, tu verras bien de la sottise ; il te montrera des grimaux, de méchants petits charbonis... qu'il ventera comme choses rarissimes.* » Le sieur Guérineau, de retour, lui fait voir de magnifiques dessins, des crayons touchés doux, par *Caravage, Titian, Le Tintoret, Parmaisan, Albert Duret (sic), Farnèse, Véronèse, Ondius, Goltius, Belange, Michel Ange, Raphaël, Flamand, Perelle, Le Guide, Ducors, brodeur d'importance, Voüet, Poussin, Stella, La Hire, Baugin, de Perrier, Brun, Fouquières, le Sueur, Pinal (qui peint au palais Cardinal), Lasne, Meslan, Daret, Huret, le père Suarès, Bosse, Calignon (Colignon), Linclair (un dessin dont Silvestre a fait une planche, c'est un grand profil de Paris), etc.* »

Mais je me laisse entraîner, car j'indique simplement un livre à faire, et que je ferais, si j'en avais le temps.

Encore un curieux ouvrage à mettre au jour ! Ce serait une biographie des collectionneurs, anciens et modernes, en livres, estampes, tableaux et curiosités. On en découvrirait peut-être d'une époque très-reculée, tel que ce Jacques Duchie, signalé comme amateur d'armes et de tableaux en 1432 (Voir le *Bulletin des arts*, n° de décembre 1844), dans un manuscrit de Bruxelles, dont j'ai donné un extrait. Les ouvrages sur Paris ne commencent à s'occuper de

ces détails qu'à la fin du dix-septième siècle : Germain Brice (1684), l'ouvrage de Lemaire (3 vol., 1685), le *Séjour de Paris*, 1715, par Nemeitz, citent les amateurs célèbres, à propos de la description de leurs hôtels. Piganiol de La Force et surtout Thierry (1760 à 1790), donnent de précieuses lumières sur les amateurs de livres et d'estampes. Une multitude de catalogues plus ou moins anciens apporteraient leur contingent de riches documents. L'ouvrage serait piquant et tous les collectionneurs de l'Europe l'achèteraient sans aucun doute.

Un dernier mot sur les ventes actuelles : la mine est peu féconde, et tant de rivaux s'en disputent les minces filons, que chacun s'enrichit fort peu. Cependant elles offriront çà et là encore, n'en doutons pas, quelques pièces rares ; les grands collectionneurs sont mortels et ne lèguent pas tous (il s'en faut de beaucoup) leurs collections à des amis ou à des établissements publics. Les ventes conserveront donc toujours un accroissement en relation avec le nombre des amateurs. Ici, comme dans la carrière de l'ambition, la mort d'un rival est pour chacun l'objet d'un espoir secret. Malheureusement, chaque vente est un nouveau morcellement, tandis qu'un système d'échange bien organisé compléterait seul les collections ; je parlerai plus tard de cette question importante, appliquée surtout au perfectionnement des grandes collections publiques de l'Europe.

A. BONNARDOT.

J.-P. CORTOT. — SES OEUVRES.

(Suite. — Voy. la précédente livraison du *Bulletin des Arts*.)

DAPHNIS ET CHLOË. Groupe, étude. (Salon de 1824.)

DAPHNIS ET CHLOË. Groupe en marbre, grand. natur. (Salon de 1824.) Dans la galerie du Luxembourg. (M. de R.)

LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR. Bas-relief. Sculpture ronde-bosse. Groupe de cinq figures, de 6 p. de proportion. Pour la décoration extérieure du fronton de l'église du Calvaire, au Mont-Valérien, au milieu de l'entrée principale. Placé en 1825. (Payé par le préfet de la Seine, 6,000 fr.)

LA PAIX ET L'ABONDANCE. Bas-relief. OEil-de-bœuf dans la cour du Louvre. (Salon de 1824. M. de R.)

L'ENTREVUE DE S. M. LE ROI D'ESPAGNE ET MGR LE DUC D'ANGOULÊME AU PORT SAINTE-MARIE. Modèle d'un bas-relief pour la décoration de l'arc-de-triomphe du Carrousel. (Salon de 1824. M. d. R.) Ce bas-relief n'était pas en marbre ; après la Révolution de juillet, il fut enlevé de l'arc-de-triomphe.

Le livret du Salon de 1824 annonce un bas-relief sans en donner le titre, c'est ce même bas-relief. Le livret de 1827 l'annonçait encore, et cependant il ne fut pas exposé en 1827.

LANCIERS DE LA GARDE ROYALE. Bas-relief. Haut. 2 p. 3 po., largeur 10 p. (Payé 1,200 fr., à raison de 120 fr. le p., par le préfet de la Seine. Placé en 1825 au château de Villeneuve-l'Étang, près Saint-Cloud.)

Ce bas-relief a été commandé avec plusieurs autres, pour former une frise dessinée par M. Laffitte et représentant une marche triomphale, pour la décoration d'une des salles de l'Hôtel-de-Ville, à l'occasion de la fête donnée à l'armée d'Espagne, le 15 décembre 1823. Ces bas-reliefs ont été offerts ensuite à LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Angoulême.

S. M. LOUIS XVI, VISITÉ DANS SA PRISON PAR SES TROIS DÉFENSEURS, DE SÈZE, LAMOIGNON DE MALESHERBES ET TRONCHET. Bas-relief en marbre, pour le monument élevé à la mémoire de Malesherbes au Palais de Justice, salle des Pas-Perdus. Haut. 3 p., larg. 9 p. 1 po. 6 lig. Placé au-dessous de la statue de Malesherbes en 1827. (Payé par le préfet de la Seine, 10,000 fr. Le marbre a été fourni gratuitement par la Maison du Roi.

A la Révolution de juillet 1830, la tête de Louis XVI a été brisée, et le bas-relief a été enlevé du monument. Il n'a pas encore été remplacé.

LE MARÉCHAL LANNES DUC DE MONTEBELLO. Statue en marbre, 6 p. 6 po. Pour la ville de Lectoure; exécutée au frais de cette ville. (Salon de 1831.)

LA JUSTICE. Modèle en plâtre de moitié de l'exécution. (Salon de 1827.) 12 p. de proportion. Commandé par le préfet de la Seine.

Cette statue est le modèle d'une des quatre statues en marbre non exécutées, destinées à la décoration des deux perrons du palais de la Bourse, et ayant pour sujet *la Justice*, *l'Abondance*, *la Fortune publique* et *la Prudence*, qui devaient être de MM. Cortot, Petitot, Pradier et Roman; le prix était fixé à 20,000 fr. chacune. Le modèle de la statue de *la Justice* fut payé 5,000 fr.

LOUIS XIII. Statue équestre, colossale, en marbre, sur la Place Royale au Marais, terminée par M. Cortot, d'après le modèle et suivant le vœu de Dupaty.

LA FRANCE ET LA VILLE DE PARIS. Groupe en marbre, proportion colossale. Pour le monument du duc de Berry. Achievé d'après le modèle de Dupaty.

STATUE DE LA VILLE DE PARIS. Esquisse commandée par le préfet de la Seine.

C'est une des cinq statues colossales destinées à être fondues en bronze et à décorer la fontaine de la Bastille. Ces cinq statues devaient représenter la *Ville de Paris*, la *Loire*, la *Seine*, le *Rhône* et la *Garonne*, par MM. Cortot, Lebœuf-Nanteuil, Petitot, Pradier et Roman, dont le prix était également fixé à 20,000 fr. chacune. Il aurait été alloué une augmentation à M. Cortot pour la statue de la Ville de Paris, cette statue devant avoir 25 pieds de proportion. Les quatre autres ne devaient en avoir que 18.

CHARLES X. Modèle en plâtre, placé à l'Hôtel-de-Ville. Cassé à la Révolution de 1830.

Cette statue fut faite par MM. Cortot et Caillouette, en huit jours, lors de l'avènement de Charles X au trône, et placée dans la galerie de peinture à l'Exposition de 1824. Elle est reproduite dans un tableau de M. Heim, représentant *le Roi distribuant des récompenses aux artistes à la fin de l'Exposition de 1824*.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE SOUTENUE PAR LA RELIGION.

Groupe en marbre. 7 p. de proportion. Placé dans la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou.

LE ROI LOUIS XVI. Fig. de 18 p. de proportion et 4 figures accessoires, représentant la *Justice*, la *Piété*, la *Bienfaisance* et la *Modération*. 13 p. de haut.

Toutes ces figures modèles devaient être coulées en bronze pour le monument de la place Louis XVI. Il n'y eut d'achevé que le *Louis XVI* qui a été détruit, et deux figures, la *Justice* et la *Piété*, qui sont placées maintenant au Panthéon.

LE SOLDAT DE MARATHON ANNONÇANT LA VICTOIRE. Ex-mo-dèle exposé en 1822. La statue en marbre, exposée au Salon de 1834, orne maintenant le jardin des Tuileries. (M. d. R.)

UN AMOUR. Modèle en plâtre, grand. natur.

A la mort de M. Cortot, cette statue était encore dans son atelier.

PORTRAIT A CHEVAL DE S. M. LOUIS-PHILIPPE I^{er}. Bas-relief en plâtre, placé dans la grande galerie des appartements des Tuileries. (M. d. R.)

CASIMIR PÉRIER. Statue en bronze pour le monument du Père-Lachaise, exécuté aux frais d'une souscription nationale.

LE TRIOMPHE. Napoléon couronné par la Victoire, dont la Renommée publie les hauts faits. Trophée colossal pour l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Payé 70,000 fr.

LA PIÉTÉ. Groupe représentant la Vierge, tenant le corps du Christ sur ses genoux après la descente de la croix ; coulé en bronze et

doré pour le maître-autel de l'église Notre-Dame-de-Lorette. Commandé par le préfet de la Seine.

Le modèle en plâtre a été exposé au Salon de 1840; il est placé actuellement dans l'église Saint-Gervais.

L'IMMORTALITÉ. Figure de 16 p. de proportion, qui devait être fondue en bronze et placée sur le dôme du Panthéon. Le modèle en plâtre est placé, pour le moment, dans l'intérieur de ce monument, et a figuré avantageusement sur les marches du palais de la Chambre des députés, lors de la cérémonie des funérailles de l'Empereur, à Paris.

LA VILLE DE BREST. — LA VILLE DE ROUEN. Figures en pierre sur la place de la Concorde.

ARIANE ABANDONNÉE. Modèle en plâtre de proportion trop immense, et que M. Cortot n'a pas exécuté en marbre. Elle a été brisée.

M. Dien fils en a fait un dessin.

LE FRONTON DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. De 120 p. de long. Payé 70,000 fr.

Ce grand ouvrage a été trop peu payé. On avait promis d'abord 80,000 fr. à l'auteur (M. I.). Ce grand travail lui a valu le titre d'officier de la Légion-d'Honneur.

LE MARÉCHAL DE GUÉBRIANT. Buste en plâtre pour le Musée de Versailles.

LOUIS XV. Statue en plâtre pour le même Musée. Dernier ouvrage de M. Cortot.

LOUIS XVI. Cette statue, laissée inachevée, a été terminée par M. Caillouette.

ÈVE, non achevée. La tête seulement a été moulée.

Les qualités qui distinguaient le talent de M. Cortot étaient l'ordonnance, la patience et la science qu'il avait puisées dans l'étude des beaux modèles de l'antiquité. Disons pourtant qu'il a poussé trop loin son amour d'imitation de l'antiquité, surtout dans les sujets religieux, et que bien peu de chose dans les ouvrages de ce statuaire montre en lui l'artiste puissant et créateur. Économe, homme d'ordre et d'intérieur (1), il ne quittait son atelier que pour assister aux séances de l'Académie, ou pour donner ses leçons à l'École des Beaux-Arts. Aucun académicien n'a peut-être rempli ses devoirs de professeur avec plus d'exactitude et de soin.

Cortot aimait son art; le gain qu'il en retirait l'occupait peu. Il a fait des élèves de talent, parmi lesquels nous citerons : MM. Ramus, J. Duseigneur et Bion. CHALLAMEL.

(1) Pendant le séjour de Cortot à Rome, M. Ed. Gatteaux, de l'Institut, fit souvent parvenir des sommes assez fortes à sa famille. C'est par la protection et l'amitié de M. Gatteaux, que Cortot a obtenu la majeure partie des travaux dont il fut chargé.

BULLETIN DES ARTS.

10 OCTOBRE 1847.

Collection de M. le major Senckler, de Cologne.

Voici encore une belle collection étrangère, qui passe en France et qui arrive à Paris pour y être vendue par les soins et sous les auspices de l'*Alliance des Arts*.

Protestons d'abord, comme nous l'avons déjà fait, comme nous ne cesserons de le faire, contre une loi de douane, aussi barbare que ridicule, qui taxe les objets de collection à leur entrée en France, et qui prélève un impôt là où il y aurait lieu de donner une prime. Conçoit-on que cette loi stupide ferme la porte, pour ainsi dire, aux chefs-d'œuvre de l'art, aux tableaux et aux statues des maîtres, aux médailles anciennes, aux monuments antiques? Passe encore si c'était un ouvrage de manufacture, une denrée usuelle, quelque chose enfin qui fit concurrence aux travaux de nos ouvriers, aux produits de nos fabriques, aux productions de notre sol! mais une toile de Raphaël ou de Rubens! une estampe de Marc-Antoine! une médaille grecque ou romaine! Nous ne comprendrons jamais que *cela* paye un droit d'importation, puisque *cela* enrichit le pays qui a le bonheur de le posséder. Il faudrait plutôt, répétons-le, accorder des primes d'encouragement aux bons citoyens qui entendent assez bien l'intérêt de la France, pour dépouiller à son profit les pays étrangers des collections d'art qu'ils laissent échapper; le gouvernement devrait publier lui-même, avec orgueil, l'inventaire des objets rares et précieux qui lui sont importés chaque année et qui augmentent d'autant les richesses nationales.

En attendant que ces vérités soient reconnues et proclamées par une loi, un numismatiste distingué, M. Senckler, major d'artillerie, à Cologne, a traversé avec son médaillier nos lignes prohibitives de douane; il nous apporte sept mille médailles romaines, en or, argent et bronze, d'une belle conservation, parmi lesquelles on en remarque beaucoup de rares et d'inédites. Il y a longtemps qu'on n'avait livré aux enchères publiques, en France, une collection aussi nombreuse, aussi importante. Des ventes de cette espèce sont assez fréquentes en Allemagne, et en Angleterre; mais chez nous, d'ordinaire, une collection numismatique se compose seulement de quel-

ques centaines de pièces : on a des choix de monnaies rares, mais on forme rarement des suites complètes.

Le catalogue de la collection de M. Senckler a été dressé par le propriétaire ; c'est dire tout le soin, toute l'exactitude minutieuse, dont il a fait preuve dans la rédaction de cet excellent catalogue, où sont décrites mêmes les pièces que le commerce dédaigne, mais que l'étude recherche patiemment, tels que les petits bronzes de Dioclétien et de ses successeurs. Ce catalogue, que les frais de rédaction et d'impression ne nous eussent pas permis d'exécuter sur un plan si étendu, est venu de Cologne tout imprimé, et nous regrettons que le petit nombre des exemplaires tirés le destine à devenir un livre rare, quand son mérite et son utilité le rendent digne d'être un livre usuel.

La collection de M. Senckler, commencée en 1818, est sortie presque tout entière du sol de Trèves, de Mayence, de Bingen, de Kreutznach, de Coblenz, de Bonn, de Cologne et du Luxembourg ; ses accroissements successifs ont suivi toujours les principales trouvailles de médailles qui se sont faites pendant trente ans sur l'emplacement des villes et des camps romains au bord du Rhin. C'est surtout Trèves, l'ancienne *Augusta Treverorum*, qui, depuis les fouilles de 1818 jusqu'à ce jour, a fourni à M. Senckler les pièces les plus belles et les plus rares ; en 1838, M. Senckler fait entrer dans ses cartons les monnaies d'or trouvées à Gustorf ; en 1842, il achète plus de mille bronzes à fleur de coin, déterrés à Dalheim en Luxembourg. Il n'a eu recours aux marchands de médailles et aux amateurs que pour remplir des lacunes de son riche médaillier.

Les deux perles de cette collection sont le Régalien, n° 3891, et le Victorin jeune, n° 3810, que M. Senckler a publiés dans la *Revue numismatique* (p. 26 de l'année 1840), avec une savante dissertation sur d'autres médailles également inédites, Gordien, nos 2981 et 2982, Posthume, n° 3706, et Dioclétien et Maximien, n° 4628. « La médaille de Régalien, dit M. Senckler, faisait partie d'un grand cabinet, vendu à Anvers, il y a dix ans, où on l'avait prise pour un Trébonien, et c'est aussi sous ce titre que j'en ai fait l'acquisition, reconnaissant seulement plus tard que c'était un *P. C. Regalianus* incontestable, qui présente un revers inconnu. » La médaille *unique* de Victorin jeune, qui appartenait au professeur Klein, de Coblenz, avait été découverte en présence de ce numismate, en 1823, dans l'enceinte de l'ancienne castre romaine de Niederbiber, près de Neuwied.

Nous signalerons encore, parmi les pièces les plus précieuses de ce catalogue, le médaillon d'argent, inédit, de Magnence, n° 6558,

les petits bronzes inédits d'Albius Carinas, de la famille Albia, n° 16, le Posthume à trois têtes, n° 3706, le grand médaillon d'argent, inédit, de Plotine, n° 1314, le médaillon d'argent de Gordien, n° 2982, etc.

Entre 500 pièces consulaires, il faut citer les familles *Ælia*, *Albia*, *Axia*, *Calidia*, *Carvilia*, *Crepereia*, *Curtia*, *Egnatia*, *Egnatuleia*, *Herennia*, *Itia*, *Maiania*, *Opeimia*, *Roscia*, *Rustia*, *Salvia*, *Saufeia*, *Sentia*, *Sergia*, *Silia*, *Spurilia*, *Titinia*, *Trebania*, *Vinicia*, etc.

En or : Auguste, Tibère, Drusus, Claude, Agrippine, Néron, Galba, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Faustine, Marc-Aurèle, Faustine jeune, L. Verus, Septime Sévère, Alex. Sévère, Gordien, Dioclétien, Constantin, Crispus, etc.

En argent : Pompée, César, Cn. Pompée, Brutus, Antoine, Cléopâtre, Agrippine, Othon, Julia Titi, Domitia, Matidia, *Ælius*, Pertinax, Dide Julien, Albin, Diaduménien, Macrin, Julia Paula, *Aquilia Severa*, *Orbiana*, Balbin, Pupien, Hostilien, etc.

En bronze : Tibère, Pertinax, Dide Julien, Maria Scantilla, Didia Clara, Albin, Macrin, Maxime, *Orbiana*, Balbin, Pupien, *Mariniana*, *Romulus*, etc.

Une lecture attentive de ce catalogue en fera mieux connaître les parties intéressantes, têtes et revers rares, pièces inédites, etc. Nous espérons qu'une pareille collection donnera l'idée et le goût d'en faire de semblables, qui témoignent d'une étude approfondie de la numismatique. Nous ne demandons pas qu'on en revienne à réunir 2,500 petits bronzes de Posthume, ainsi que l'avait fait l'abbé de Rothelin, mais nous faisons des vœux pour qu'on s'occupe un peu plus des revers et des légendes, qui constituent véritablement la science des médailles.

Nous sommes heureux de penser que nos amateurs de monnaies romaines, surtout pour les suites en grand bronze, vont trouver dans le médaillier de M. Senckler une foule de pièces qui leur manquent et qui ne leur arriveront pas par le fait de la vente d'une collection française. C'est là un sentiment d'égoïsme que nous ne craignons pas d'avouer, puisque nous regardons comme propriété nationale les collections d'art qui existent en France.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.
FRANCE.**PARIS.**

L'Académie des Beaux-Arts a jugé le concours des grands prix de peinture et celui des grands prix d'architecture.

Premier grand prix de peinture : M. Jules-Eugène Lenepveu, d'Angers (Maine-et-Loire), âgé de vingt-huit ans, élève de M. Picot.

Second grand prix : M. Paul-Jacques-Aimé Baudry, de Bourbon-Vendée, âgé de dix-neuf ans, élève de M. Drolling.

Premier grand prix d'architecture : M. Louis-Jules André, de Paris, âgé de vingt-huit ans, élève de MM. Huyot et Lebas.

Second grand prix : M. Charles-Mathieu-Guérin Claudel, de Rennes (Ille-et-Vilaine), âgé de vingt-neuf ans, élève de M. Lebas.

Les ouvrages couronnés par l'Académie des Beaux-Arts, ainsi que les travaux des pensionnaires peintres, sculpteurs, architectes et graveurs de l'Académie de France à Rome, ont été exposés à l'École royale des Beaux-Arts, du dimanche 25 septembre au dimanche 3 octobre.

Allez à Rome, messieurs des grands prix, allez vivre deux ans de jeunesse, d'enthousiasme et d'art, dans cette belle patrie de Raphaël et de Michel-Ange ; mais, à votre retour dans notre Paris, en face de cette Académie des Beaux-Arts qui vous a couronnés, n'espérez pas même trouver du travail et des encouragements. Il n'y a plus de fonds ministériels pour les artistes qui ne se recommandent que par leurs œuvres et leur mérite personnel ; il n'y a plus de rois, plus de princes, plus de grands seigneurs pour acheter des tableaux et des statues : vous peindrez des enseignes, vous taillerez des marbres tumulaires, si vous tenez à ne pas mourir de faim sur votre ébauchoir et sur votre pinceau.

— Depuis le mémorable vote ridiculissime de la Chambre des députés, qui ne veut plus choisir ses bibliothécaires que parmi les bibliothécaires des autres bibliothèques publiques ou ministérielles, la question se trouve bien simplifiée ; deux concurrents sont en présence : M. Merlin, sous-bibliothécaire au ministère de l'intérieur, M. Miller, employé aux manuscrits de la Bibliothèque du roi. On sait déjà l'estime que nous faisons de la parfaite capacité de M. Merlin, le plus savant des libraires de notre temps, rédacteur de l'admirable Catalogue de Sylvestre de Sacy. Mais on assure que M. Miller l'emportera sur ce redoutable antagoniste. M. Miller est jeune, plein d'esprit et d'intelligence, plein de zèle et d'activité ; il est destiné, par ses travaux de philologie grecque et latine, à entrer bientôt à l'Académie des Inscriptions, et messieurs les députés, parmi lesquels un bon nombre sait à peine lire, ne demandent pas mieux que d'avoir un académicien pour bibliothécaire. M. Miller, quoique érudit, est un homme du monde, qui a vécu dans la haute société et qui n'est étranger à aucune des choses usuelles de la politique et de l'administration.

— L'*Almanach Royal* de 1847 ne fait que de paraître, parce que la révision des épreuves est faite dans les ministères, par des employés qui ne travaillent guère ou qui sont trop affairés. On voit dans cet Almanach, que MM. Ballanche et Guiraud, morts depuis six mois, sont toujours membres de l'Académie française,

et que M. le duc de Praslin est encore membre de la Chambre des pairs. Il y aurait un millier d'errata de cette espèce. Mais l'*Almanach Royal* est devenu un ouvrage si considérable, qu'il serait impossible d'éviter des erreurs, résultant de la mort et du changement de position des personnes, lors même qu'on pourrait l'imprimer très-rapidement et le publier au commencement de l'année qu'il concerne. Il forme aujourd'hui 1,200 pages; il n'en avait pas 200 dans l'origine: il grossit en proportion du budget. Remarquons pourtant que les lettres et les arts y occupent une bien chétive place.

— Le Roi vient de décider que la statue en marbre de M. le maréchal Oudinot serait placée au musée de Versailles, ainsi que le portrait de M. Coletti, dans la galerie des hommes célèbres de l'Europe. Nous nous permettrons de rappeler respectueusement au roi que Frédéric Soulié est mort, et qu'un *maréchal de France littéraire*, comme l'a dit M. de Balzac, est plus difficile à faire qu'un *maréchal de France militaire*.

■ — Depuis plusieurs jours, les commis de l'octroi, à la barrière du Roule, remarquaient un homme toujours placé au fond de l'omnibus, et tenant sur ses genoux un ballot de gros livres solidement reliés en vieille basane. Chaque jour cet homme entrait ainsi dans Paris avec un ballot pareil. Les employés finirent par se défier de ce continuel transport et par soupçonner quelque fraude. Ils engagèrent le porteur de livres à entrer au bureau. Là on fit la vérification de son paquet, et on vit, au milieu de livres véritables, trois volumes parfaitement semblables aux autres, mais qui n'étaient que des boîtes en fer-blanc, contenant chacune plus d'un litre d'esprit-de-vin. Le fraudeur ne fit aucune difficulté d'avouer que depuis plusieurs jours il faisait entrer de l'alcool dans Paris, au préjudice des contributions indirectes. Cet honnête homme de fraudeur avait trouvé dans Rabelais l'idée de son procédé: « Je ne bois qu'en mon bréviaire, comme un beau-père gardien! » dit un des convives dans le chapitre des *Propos des buveurs*. Leduchat met en note: « Les religieux mendiants avaient autrefois inventé pour leur usage certains flacons faits en forme de brevaires. »

— La tour de l'Horloge, qui doit son nom à la première grosse horloge qu'il y ait eu à Paris, est depuis quelque temps en réparation. Les pierres du couronnement ont été enlevées, ainsi que la toiture et le petit lanternon ouvert qui contenait autrefois la cloche nommée *Tocsin du Palais*. Cette cloche, qui sonna la Saint-Barthelémy, fut fondue à l'époque de la Révolution. Le dernier étage de la tour avait souffert beaucoup, par suite de l'abandon où on l'avait laissé depuis plus de cinquante ans; il doit être entièrement reconstruit. On sait que déjà les fondations et tout le rez-de-chaussée de cette tour ont été repris en sous-œuvre, il y a deux ans.

Nous prions messieurs les architectes de ne pas trop gâter ce vieux monument, qui rappelle tant de souvenirs, et surtout de ne pas l'écraser en le surchargeant de lourdes pierres qui forceraient de le démolir de fond en comble, comme le malheureux clocher de Saint-Denis.

— Par ordonnance du roi, en date du 2 septembre, le directeur de la Bibliothèque du Roi reprend le titre d'*Administrateur général* de ladite bibliothèque. Son traitement est fixé à 12,000 fr. Il exerce l'autorité déterminée par les art. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 19 et 20 de l'ordonnance du 22 février 1839.

Le secrétaire-trésorier de la Bibliothèque du Roi exerce les fonctions qui lui ont été attribuées par l'ordonnance du 22 février 1839; il sera, en outre, chargé, sous l'autorité de l'administrateur général, de tenir tous les registres d'entrée et de sortie qui seront institués et toutes les écritures relatives à ce service. Son traitement est fixé à 6,000 fr.

Deux jours après cette ordonnance, un ancien recteur de l'Université fut nommé secrétaire-trésorier, et voilà tout ce qu'on a jugé à propos de faire jusqu'à présent pour la réforme de la Bibliothèque du Roi ! N'en parlons pas, de peur d'en parler trop.

— Des travaux importants vont être entrepris sur la toiture de la bibliothèque de la Chambre des députés. On a reconnu que les variations de la température, les grandes chaleurs, comme le froid et l'humidité, pouvaient devenir funestes aux peintures de M. Delacroix qui ornent le plafond.

Les architectes du Gouvernement devraient être responsables des travaux qu'ils ont exécutés, et refaire à leurs frais ce qu'ils ont mal fait aux frais de l'État. N'est-il pas monstrueux qu'un architecte, ou son entrepreneur, néglige de prévoir les effets des *variations de la température* sur une voûte ou sur un plafond ?

— Nous applaudissons de grand cœur aux observations sensées et vraiment intelligentes que les courses de Chantilly ont inspirées au journal *la Réforme*.

« Un coup d'œil jeté sur l'élite des chevaux engagés pour les courses de Chantilly peut donner une idée du bon goût de messieurs du *turf*. Au milieu de la nomenclature des célébrités chevalines, nous remarquons, en effet, les noms suivants : *Couche-tout-nu, Va-nu-pieds, Chourineur, Lansquenet, Bataclan, Morock, Tronquette*, etc., etc. La liste entière est de cette force. On serait d'ailleurs fort embarrassé de nous dire à quoi les courses sont utiles. On les donne comme propres à favoriser l'amélioration de la race chevaline. On sait à quoi s'en tenir à cet égard. »

Ces courses de chevaux sont la grande affaire des princes et des riches, qui ne regardent pas à l'argent pour y figurer avec honneur dans la personne de leurs jockeys. Ne craignons pas de le dire très-haut, c'est un ridicule que notre époque se donne, au détriment de l'esprit français et de la société française. Mieux valaient les jeux floraux, les palinods, les puits de rhétorique de nos aïeux, les ruelles et les salons de nos pères, que ces passe-temps de palefreniers et de garçons d'écurie. Les noms donnés aux chevaux qu'on fait paraître en public témoigneraient seuls de la grossièreté des mœurs du beau monde ; on recherche le laid et le trivial, comme autrefois on recherchait le beau et le noble : les anciens chevaliers, qui aimaient leurs chevaux pour s'en servir à la guerre, leur donnaient de glorieux noms de bataille, ainsi qu'à leurs épées. O Voltaire ! ramène en France l'esprit philosophique et l'esprit littéraire, à la place de l'esprit jockey !

— On lit dans le *Journal des Débats* :

« M. le duc d'Aumale, avant de quitter Paris, a voulu donner à M. Ingres un témoignage de sa haute estime, en lui proposant de composer les cartons des vitraux qui doivent décorer la chapelle que son S. A. R. a le projet de faire construire à Chantilly, et où seront réunis plus tard de précieux chefs-d'œuvre de la Renaissance. M. Ingres a accepté avec empressement cette mission d'art et de confiance. Quant aux travaux relatifs à la construction d'une chapelle et d'un château à Chantilly, ils ont été confiés à M. Duban. On sait aussi la part que M. Eugène Lami a prise aux plans de décoration artistique des appartements de M^{me} la duchesse d'Aumale. Ces travaux, très-finement exécutés, font aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. »

Nous voyons avec joie que le duc d'Aumale a pris, dans l'héritage du duc d'Orléans, son frère, la sympathie que ce prince accordait aux artistes, et surtout le goût distingué qui le dirigeait dans ses sentiments d'art. Par malheur, le duc d'Aumale est parti pour l'Algérie, et nous ne pensons pas qu'il ait l'idée d'y naturaliser nos architectes et nos peintres. Voici toujours un fait d'heureux augure dans l'histoire de l'art. M. Ingres est chargé de composer des cartons de vitraux,

en l'an de grâce 1847, et l'on se souvient avec tristesse, qu'en 1775, Viel, le dernier des peintres-verriers, écrivait ceci : « Nous ne sommes plus que deux ou trois en France, capables d'exercer un art qui ne nous donne pas de quoi vivre et qui s'en va mourir avec nous. »

— M. Didron aîné, qui, par ses écrits, son zèle et sa persévérance, a déterminé une espèce de révolution archéologique par toute la France, est toujours là sur la brèche pour défendre les monuments historiques contre les architectes-restaurateurs, les badigeonneurs, les démolisseurs et autres bourreaux de la bande noire. Voici la lettre qu'il nous adresse pour signaler un nouveau méfait de cette conspiration permanente qui attaque ou menace nos monuments :

Paris, 2 octobre 1847.

« A force de réclamations qui datent de vingt ans déjà, les artistes et les archéologues avaient obtenu que les monuments historiques ne seraient plus badigeonnés ni grattés.

« Le badigeon englué, le grattoir écorche; tout le monde, le Gouvernement surtout, était d'accord sur ce point. Depuis quelques années, on laissait donc les édifices vieillir en paix; on leur permettait de prendre à l'aise cette teinte veloutée, qui est aux monuments ce que la patine est aux bronzes antiques, teinte belle et conservatrice à la fois, espèce d'émail qui protège autant qu'il embellit.

« Mais, par malheur, je ne sais quel industriel vient de découvrir une carrière de pierre blanchâtre, une sorte de pierre ponce dont le débit est un petit coup de fortune. Notre homme, qui se connaît en affaires, s'en va donc trouver l'architecte des monuments de Paris. Il lui vante sa pierre ponce, et lui prouve qu'en la passant sur toutes les assises noircies par le temps, on rajeunirait à peu de frais les édifices, même les plus anciens, même les plus enfumés.

« De sa nature, l'architecte est tendre, surtout quand il voit des travaux, n'importe lesquels, en perspective. Il fit cependant quelques objections à l'industriel et parla des archéologues qui pourraient bien critiquer le badigeon.

« — Mais ce n'est pas de badigeon qu'il s'agit, répliqua le marchand de pierre ponce. Le badigeon, c'est de la chaux détrempée dans de l'eau, c'est du blanc de céruse délayé dans de l'huile. Ici, nous procédons à sec : ni huile, ni eau; c'est comme une pâte blanche et tendre qu'on promène doucement sur une pierre noircie. C'est une sorte de fard, mais bienfaisant. C'est un savonnage, si vous voulez, mais non pas, fi donc! un badigeonnage. »

« L'architecte se laisse facilement persuader. Cependant, avant de s'attaquer à un monument capital, il désire qu'on fasse un essai sur quelque édifice insignifiant. C'est l'Odéon, *âme vile*, qu'on choisit comme sujet d'expérience. Pendant quinze jours, on a fardé la façade de ce sale et vieux théâtre, et aujourd'hui c'est resplendissant de la plus entière blancheur, comme la robe de je ne sais plus quelle nymphe ou bergère de M. Planard. Tous les estaminets ou bureaux de tabac, cafés et restaurants, cabinets de lecture et hôtels garnis de la place et de la rue de l'Odéon ayant applaudi, on transporta triomphalement la pierre ponce au Panthéon. En conséquence, depuis huit jours, dix ouvriers, juchés à toutes les hauteurs, savonnent à froid et à blanc les colonnes du Panthéon, de la base au chapiteau. Après les colonnes, on empâtera de ponce blanche les bas-reliefs, puis la grosse maçonnerie; et l'édifice entier sortira de sa teinte grise et noire, « tout brillant de clartés : » donc,

Le Panthéon renaît plus charmant et plus beau.

« Quant à nous autres archéologues, peu touchés de ces charmes et de cette

beauté, nous regrettons qu'on badigeonne avec cette effronterie un édifice qui gagnait beaucoup en vieillissant. Le Panthéon a bien le droit d'être historique, malgré son style gréco-romain ; il est donc inconvenant de le traiter comme une maison bourgeoise qu'on reblanchit, aux vacances, toutes les deux ou trois automnes. Nous sommes donc bien riches pour dépenser ainsi beaucoup d'argent à gâter nos monuments?...

« J'ignore si M. le ministre des travaux publics est informé de ce qu'on fait au Panthéon, qui lui appartient ; dans tous les cas, mon avis ne pouvant que lui être agréable, je viens vous prier de lui en donner connaissance par la voie de votre journal.

« Veuillez agréer, etc.

DIDRON aîné,

Secrétaire du Comité historique des Arts et Monuments.

— Frédéric Soulié est mort le vendredi 24 septembre, à l'âge de quarante-sept ans, dans sa maison de campagne, à Bièvre, après trois mois de maladie. Ses obsèques, qui ont eu lieu à Paris le lundi suivant, avec un immense concours d'amis, de littérateurs et d'artistes, ressemblaient encore à une ovation littéraire : plus de trente mille personnes faisaient cortège au cercueil. Des discours ont été prononcés par M. Victor Hugo, au nom de l'Association des auteurs dramatiques ; par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), au nom de la Société des gens de lettres, en l'absence de M. le comte de Salvandy, président de cette Société, et par M. Antony Béraud, directeur du théâtre de l'Ambigu. Le magnifique discours de M. Victor Hugo a été répété par tous les journaux ; celui de M. Paul Lacroix, que nous rapporterons seul, se rattache davantage à la biographie de Frédéric Soulié, sur lequel on trouvera un bon article bibliographique, quoique incomplet, dans la *France littéraire*, de M. Quérard. Voici les paroles que M. Lacroix a prononcées, et qui sont, en quelque sorte, un écho de ses opinions exprimées souvent dans le *Bulletin des Arts*.

« Le Comité de la Société des gens de lettres, pour donner plus d'éclat à ses regrets, plus de solennité à cette triste cérémonie, plus de signification peut-être au dernier hommage qu'il rend aujourd'hui à la mémoire d'un de nos plus illustres confrères ; le Comité avait espéré que son président pourrait être ici son interprète. M. le comte de Salvandy, absent de Paris, se trouve empêché de remplir une honorable et douloureuse mission qu'il eût acceptée comme un devoir ; elle lui aurait permis de vous faire entendre quelques-unes de ces généreuses, de ces consolantes paroles qui lui sont familières, et que n'eussent pas manqué de lui inspirer une mort si prématurée, hélas ! une vie si pleine d'œuvres à la fois brillantes et durables.

« Au lieu de la voix imposante que nous attendions, après la voix du grand poète qui a frappé si vivement nos esprits et qui vibre encore dans nos cœurs, la mienne ne saurait être que timide et faible, mais elle sera soutenue, du moins, par la vieille amitié que je portais à notre regretté confrère, par la haute estime que j'accordais à son caractère, par la sympathie, par l'admiration qu'éveillent en moi ses ouvrages ; enfin, par la conscience que j'ai, que vous avez tous, messieurs, de la supériorité de cette époque littéraire dans laquelle Frédéric Soulié a mérité une si belle place.

« C'est avec un amer sentiment de douleur qu'on voit un écrivain célèbre mourir à quarante-sept ans, dans la force de l'âge, dans la puissance du talent. N'est-ce pas le talent, n'est-ce pas le travail qui ont tué Frédéric Soulié ? Telle est la destinée des gens de lettres de notre temps : le public, ce Mécène insatiable, leur demande sans cesse des œuvres nouvelles, plus fortes, plus originales que les précédentes ; à cette condition seule, il n'oublie pas ses favoris ; de là,

pour ceux-ci, les jours sans repos, les nuits sans sommeil ; de là, cette fournaise ardente de la pensée qui consume le corps ; de là, l'épuisement avant l'âge et la mort en pleine vie. Frédéric Soulié est tombé, comme tomberont beaucoup d'entre nous, messieurs, victime, martyr de ses œuvres. A quarante-sept ans, il laisse vingt drames et cent volumes de romans.

« Et pourtant, si Frédéric Soulié n'avait pas eu besoin de devoir à son imagination, à sa plume, l'indépendance de la fortune, il se fût plutôt, pour ainsi dire, recueilli dans quelques vers tendrement rêvés, dans quelques pièces de théâtre lentement conçues, lentement élaborées : il était né poète, il n'eût été que poète ; la poésie l'avait passionné dès sa jeunesse, la poésie, qui n'a pas cessé de l'occuper jusqu'à son lit de mort. Oui, messieurs, s'il eût été libre de suivre sa chère vocation, s'il avait pu vivre autrement que par ses livres et par ses drames, ses talents de poète, de dramaturge et de romancier se fussent concentrés en deux ou trois œuvres de génie, et il serait encore parmi nous pour jouir longtemps de sa gloire, pour l'accroître, sans doute, et pour la voir avec orgueil s'élever entre les gloires de son siècle ; car il est impossible que la France ne finisse pas par reconnaître ce que l'Europe, ce que le monde intellectuel a reconnu par acclamation : la splendeur de notre littérature contemporaine. Admirons le passé littéraire de la France, mais admirons aussi le présent, qui deviendra immortel à son tour, aux yeux de l'avenir. Étrange préjugé ! nous rapetissons nos grands hommes tant que nous les possédons ; il faut que nous les ayons perdus, pour que le temps et la distance nous les montrent tels qu'ils sont, en les grandissant encore.

« Les œuvres de Frédéric Soulié ne périront pas. Ce qui leur manque quelquefois, c'est la correction, la perfection de la forme ; mais la création, l'invention de l'œuvre, l'étude des caractères, l'agencement des scènes, la combinaison des effets, ce sont là des qualités que Frédéric Soulié réunissait au plus haut degré ; ce sont ces qualités qui lui ont fait une réputation si populaire, si incontestée. Il prend son lecteur à l'ouverture du livre ; il s'empare de son spectateur à l'exposition du drame ; il les charme, il les captive, il les tient en suspens sous les poignantes impressions de la pitié et de la terreur pendant cinq actes, dans l'espace de dix volumes, et il ne les quitte au dénoûment que remplis d'émotions profondes et ineffaçables. Dramaturge dans ses romans, et romancier dans ses drames, il est toujours poète, et l'on sent dans tous ses écrits comme le souffle de son âme rêveuse et mélancolique. On l'a comparé à Lewis, à Mathurin, ces deux poètes romanciers de l'Angleterre ; mais Frédéric Soulié était essentiellement Français par l'esprit, par cet esprit qui est la langue universelle de notre pays à toutes les époques, et qui, dans la nôtre, par malheur, trouve plus de gens qui la parlent que de gens qui la comprennent.

« Honneur au poète, au dramaturge, au romancier, qui a consacré toutes ses pensées, tous ses instants aux lettres ; qui s'est détourné des voies arides de l'ambition pour n'avoir qu'une seule ambition, celle du succès littéraire ; qui a servi les mœurs publiques par l'enseignement du roman et du théâtre ; qui a fait beaucoup pour son temps, beaucoup pour son pays, et qui est mort à la peine dans cette sainte croisade de la littérature ! Honneur au littérateur qui, avec un talent bien digne d'exciter l'envie, n'a su se faire que des émules qui le regrettent et des amis qui le pleurent !

« C'est un rare exemple à imiter, messieurs : du travail, un travail immense, infatigable ; une âme sereine, un excellent cœur, sans haines, sans jalousie, sans autre passion que la passion des lettres, la plus noble, la plus douce, la plus grande des passions.

« Ah ! si M. le comte de Salvandy, membre de l'Académie française, ministre de l'instruction publique, avait pu prendre la parole : comme membre de l'Académie française, il vous eût dit que Frédéric Soulié avait des droits éclatants à être admis dans ce sénat littéraire ; comme ministre de l'instruction publique et des lettres, il eût, au nom des lettres, au nom du pays, remercié Frédéric Soulié d'avoir contribué pour une si large part à l'illustration du siècle littéraire que nous avons le bonheur de voir rayonner autour de nous.

« Adieu, mon cher camarade ! même en prononçant cet adieu suprême, il me semble que tu demeures toujours avec nous, puisque nous conservons ton bon souvenir et tes beaux ouvrages ! »

— M. Achille Jubinal, dans une piquante revue des Arts, nous fait connaître les collections d'armes anciennes, d'émaux byzantins, et de bois sculptés, que M. le prince Soltykoff a formées en France, avec l'intention de les transporter en Russie. M. le prince Soltykoff, dit M. Jubinal, « grand seigneur plein de goût et d'esprit, ami des arts comme un Italien et aimant notre littérature comme un Français, quoique Russe », a loué un hôtel à Paris, pour y séjourner au milieu de ses magnifiques collections.

« A l'extrémité de la ville, presque en face l'hôtel Lambert, qu'habite l'excel lente princesse Czartoryska, il y a, au fond de l'île Saint-Louis, une demeure de parlementaire devenue une fabrique comme toutes les maisons qui l'entourent. Eh bien ! ce vieil hôtel qui a l'air désert, ce palais qui semble vide et endormi, est plein de chefs-d'œuvre, et (M. le prince Soltykoff me pardonnera ce regret) de chefs-d'œuvre qui quitteront quelque jour la France pour n'y plus revenir !.. Babuts sculptés, rétables où vous apparaissent des forêts de personnages, boiseries, meubles curieux, mais surtout armes du moyen âge, boucliers, hausse-cols, casques, cuirasses, tout se trouve réuni là à grands frais, par le goût, le soin, la patience de M. le prince Soltykoff.

« Je ne savais pas ce qu'était devenue la fameuse chasse byzantine de sainte Calmine, depuis le procès intenté par l'État pour sa réintégration. J'ai retrouvé là cette antiquité précieuse, une des plus admirables et des plus riches de son genre.

« Et puis, comment vous décrire ces boucliers indiens, ces masses-d'armes, ces haches, ces poignards mauresques, ces étrières, ces chanfreins, ces selles en fer repoussé, ces bassinets damasquinés du seizième siècle, ces boucliers en cuir imprimé, ces magnifiques armures de tournoi, qui n'ont point de rivales au Musée d'artillerie de Paris, et dont on ne trouve le pendant qu'à l'*Armeria real de Madrid* !... Ah ! c'est un noble goût que celui de se constituer le sauveur de tous ces vieux harnois de la chevalerie européenne, sous lesquels la noblesse féodale a sué ses combats et ses fatigues, jusqu'à ce que l'esprit du moyen âge cédât enfin la place à celui du monde moderne ! Oui, prince, vous avez été éclairé et plein d'âme ; oui, vous avez bien agi, en préservant des outrages du temps et des hommes ces nobles armes, ce dur acier qui protégeait le sang des Bayard et des Montmorency !.. »

On assure que M. le prince Soltykoff possède dans son pays une collection du même genre que celle qu'il vient de recueillir ici, et qu'il augmente encore tous les jours.

— A propos de l'article que nous avons inséré dans le *Siècle*, sur les ouvrages de Marat, pour servir de préface à un roman inédit de ce terrible *Ami du peuple*, on nous communique la note suivante :

« Marat publia, en 1779, un Mémoire, de trente-huit pages grand in-8°, non compris le titre, et intitulé : *Découvertes* de M. Marat, docteur en médecine et

médecin des gardes du corps de monseigneur le comte d'Artois, sur le feu, l'électricité et la lumière, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'Académie des Sciences. A Paris, de l'imprimerie de Clousier, rue Saint-Jacques. MDCC. LXXIX. (Papier collé fort.) L'auteur en prépara une nouvelle édition; à cet effet, il fit, sur un exemplaire de l'imprimé, ses corrections et quelques additions de sa main, ainsi que quelques suppressions. Cet exemplaire, avec ces changements autographes, appartient au département des manuscrits de la Bibliothèque royale; il lui a été donné par M. Letronne, il y a quelques années. »

Le roman de Marat, intitulé : *Les aventures du jeune comte Potowsky*, a été publié sur le manuscrit autographe qui appartenait à M. Aimé Martin et qui figure dans le catalogue de la riche bibliothèque de cet amateur. Ce roman sentimental, qui rappelle à la fois *La nouvelle Héloïse* et *Faublas*, doit être réimprimé en entier, sans aucun retranchement, dans une édition in-8° qui est sous presse.

— Un savant bibliographe, M. Durand de Lançon, nous communique les renseignements suivants sur le précieux incunable : *Alfonsi Summulæ*, qui vient d'être déposé à la Bibliothèque royale de La Haye.

« Je lis dans les *Recherches sur la vie et les écrits de Thierry Martens*, par feu J. De Gand (Alost, 1845, in-8°, p. 239), qu'un exemplaire, le seul connu alors, de cet ouvrage de Pierre Alfonse, venait d'être découvert dans une église de la Hollande, et que Ch. Vergauwen, un des bibliophiles les plus distingués de Gand, espérait l'obtenir des marguilliers et en enrichir sa riche collection.

« L'exemplaire que vous annoncez, d'après une lettre d'Amsterdam, avoir été donné à la Bibliothèque royale de Hollande, serait-il celui sur lequel M. Vergauwen avait jeté son dévolu ? C'est ce que nous apprendra probablement le *Bulletin du bibliophile belge*. En attendant, voici une indication plus précise de ce volume.

« Il commence ainsi :

« *Dialectica est ars artium sciencia scienciarum ad omnium methaphorum principia viam habens...*

« Au verso du 106° ff. se trouve la souscription suivante :

« *Explicit feliciter textus summularum editarum a fratre Petro Alfonci (sic) Hispano : ordinis prædicatorum, impressus in Alosto oppido comitatus Flandrie per Johannem de Vuestfalen Paderbornensem cum socio suo Theodorico Martino. Anno Domini m° cccc° lxxiiii° maij die xxvi....*

« Le vol. in-4° n'a ni chiffre, ni signature, ni réclames. »

— M. Arsène Houssaye, dont le talent est comme un écho du dix-huitième siècle, de ce siècle plein de grâces et d'esprit, qu'on ne saurait trop aimer ni trop admirer, avait consacré à Boucher et à son école les plus charmantes pages qu'il eût écrites; ce succès l'a engagé à s'occuper d'une Histoire de la Peinture flamande et hollandaise (Paris, Sartorius, 1847, 2 vol. in-8°). C'était pour lui une occasion de déployer l'élégante facilité de son style et de faire briller les riches couleurs de sa palette d'écrivain. Les ouvrages composés par des auteurs français sur l'histoire de l'art sont presque tous froids, arides et peu littéraires. L'insuffisance de ces ouvrages avait frappé M. Arsène Houssaye, qui a pensé avec raison que la peinture devait surtout inspirer des écrits pittoresques. Il a donc évité de tomber dans la dissertation et de se laisser déborder par la nomenclature; il a dessiné son livre comme un tableau, en y groupant des anecdotes, des personnages et des faits historiques; il a mis en quelque sorte sur une seule toile la grande famille des peintres flamands et hollandais, il l'a fait

revivre avec ses originalités, ses caprices et son *humour*. Son livre est moins une histoire régulière, chronologique et savante, qu'une vive et spirituelle étude sur la peinture des Flandres et de la Belgique. On le lira donc avec autant de plaisir et d'entraînement que si c'était une œuvre d'imagination; on le placera dans les bibliothèques auprès des autres œuvres de l'auteur, qui a pris rang entre les poètes et les romanciers. Nous sommes étonnés que M. Arsène Houssaye n'ait pas d'abord écrit l'histoire de la peinture française au dix-huitième siècle; il la connaît, il l'apprécie mieux que personne; sa plume eût rivalisé avec le pinceau de Boucher et de Watteau.

— Au moment où paraît la grande et magnifique publication intitulée : *Le Moyen Age et la Renaissance*, nous nous garderons bien de passer sous silence un ouvrage remarquable qui traite en partie le même sujet, mais qui, recueilli par un seul écrivain, M. Emile de La Bedollière, et rédigé sous une autre forme, ne fera pas double emploi dans une bibliothèque historique et littéraire. L'ouvrage de M. de La Bedollière, destiné à compléter toutes les histoires de France, porte pour titre : *Histoire des mœurs et de la vie privée des Français, usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, etc., depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours* (Paris, Victor Lecou, 1847, in-8°). C'est le titre des trois volumes de Legrand d'Aussy, qui ne sont que le commencement d'un ouvrage analogue et qui ne comprennent que l'histoire des aliments et de la table en France. M. de La Bedollière a eu le bon esprit de ne pas diviser son histoire en monographies spéciales, et il a préféré procéder par tableaux qui représentent successivement l'ensemble de chaque époque. C'est une œuvre d'érudition consciencieuse et intelligente. Nous en reparlerons plus d'une fois, et nous la recommandons dès à présent aux personnes qui s'occupent de nos antiquités nationales.

— *Le Moyen Age et la Renaissance*, ce beau livre, que les premiers archéologues et les premiers artistes ont entrepris d'intelligence, sous la direction littéraire de M. Paul Lacroix et sous la direction artistique de M. F. Seré, commence à paraître. Toute l'Europe lettrée attendait avec impatience, depuis plus d'un an, cette œuvre collective, qui doit laisser bien loin en arrière les recueils de Seroux d'Agincourt, de Willemin et de Bonnart. Il faut surtout rendre hommage au nouveau procédé chromolithographique, qui donne à bas prix ce que l'art de l'enlumineur ne pourrait produire qu'à grands frais. On a calculé qu'un exemplaire complet des six volumes, lequel ne coûtera que 340 francs aux souscripteurs, eût coûté deux mille francs de fabrication, il y a quelques années. Il suffit de dire que le fameux ouvrage de M. de Bastard (*Peintures des manuscrits*), dont chaque livraison est cotée au prix énorme de quinze cents francs, n'est pas exécuté avec plus d'art et plus de soin. Nous aurons souvent occasion de revenir sur *le Moyen Age et la Renaissance*, que nous regardons comme un monument unique élevé à la science archéologique, non par la munificence de l'État (l'État d'aujourd'hui ne se permet pas de ces folies-là), mais par le dévouement d'un artiste, M. Ferdinand Seré, qui a fait appel à tous les amis des arts en France et en Europe. Les ouvrages de cette espèce, nous le répétons trop souvent avec amertume, ne doivent rien aux bienfaits du Gouvernement, qui réserve ses encouragements littéraires pour la pêche de la morue, et qui ne compte que sur les deux exemplaires gratuits du dépôt légal pour augmenter ses bibliothèques publiques. Il est encore, par bonheur, des esprits éclairés et généreux, que n'a pas atteints l'influence égoïste, grossière et stupide des mœurs de notre siècle. Certes, ce n'est pas le Jockey-Club qui souscrira à la publication de M. Seré : le Jockey-Club achète des chevaux, mais non des livres.

DÉPARTEMENTS.

DORDOGNE. — La ville de Périgueux vient d'être autorisée, par ordonnance royale, du 12 septembre, à élever une statue de bronze en l'honneur du général Daumesnil, surnommé la *Jambe-de-bois*. Le modèle de cette statue a été exécuté par M. Husson.

Ce n'est pas petite difficulté que de faire une statue en pied avec une jambe de bois ; ici, le sublime touche au ridicule. La statuaire doit être noble, avant toute chose. Le brave Daumesnil est plus fait pour l'histoire que pour la statuaire ; nous ne croyons pas que l'art antique ait jamais représenté un invalide.

DOUBS. — On écrit de Besançon :

« Dans les fouilles qui ont lieu pour la construction d'un nouvel arsenal, on a trouvé une grande quantité d'objets antiques, tels que vases de toutes formes, bracelets, agrafes, styles, clefs, ornements en bronze, cuillers à parfums, fuseaux, aiguilles en os et en ivoire ; mais la découverte la plus curieuse que l'on ait faite est celle d'une pierre tumulaire, portant cette inscription : *P. Cornelius Scipio*. Les cendres d'un Scipion reposent donc dans cette ville. »

Il est possible que les antiquaires de Besançon aient pris pour une pierre tumulaire quelque inscription votive ou commémorative, dans laquelle se trouve le nom d'un Publius Cornélius Scipion ; car le tombeau des Scipion était à Rome, où l'on montre encore le souterrain qui renfermait les mausolées et les urnes de cette famille illustre.

HAUTES-PYRÉNÉES. — On écrit de Tarbes :

« M. Lefauconnier, héritier de Bertrand Barrère, et qui même tenait à lui par des liens plus intimes, vient de mourir à Bordeaux dans une maison de santé. On a découvert, au milieu d'un tas de vieux papiers, un testament, par lequel il léguait sa fortune à un jeune homme qui l'avait soigné avec beaucoup d'affection pendant les premiers temps de sa maladie. Plusieurs ouvrages inédits de Barrère et un grand nombre d'autographes extrêmement curieux font partie de l'héritage. »

Nous savions que Barrère avait consacré les quarante dernières années de sa vie à des travaux d'histoire et de littérature ; nous publierons une lettre de lui, dans laquelle il nous donnait des détails sur la nature de ces travaux, qui sont restés inédits, à l'exception de ses Mémoires.

HÉRAULT. — Le *Courrier du Midi* parle d'un jeune sculpteur qui vient de se révéler à Montpellier avec des facultés extraordinaires :

Il y a plusieurs mois, les surveillants des travaux du Palais de Justice s'aperçurent que des pierres destinées à cette construction disparaissaient de temps en temps. Quel était l'auteur de ces soustractions ? Nul ne pouvait le dire. Un jour, une main inconnue glissa furtivement, dans le chantier, un petit bas-relief. L'architecte fut prévenu ; il loua ce bas-relief, et l'auteur se présenta, avouant humblement ses larcins et son œuvre. Il s'appelle Louis Milhau ; il travaillait jusqu'alors, dans le chantier, comme simple manœuvre ; on en a fait un apprenti tailleur de pierres. A quelques jours de là, Louis Milhau s'approche du maître, et lui dit : « J'ai rêvé cette nuit une bataille, et je veux l'exécuter ; donnez-moi une pierre ? » On lui laisse le choix, et, le soir, voilà notre pauvre ouvrier, emportant dans sa mansarde la pierre qu'il a choisie.

Après douze séances, c'est-à-dire après autant de dimanches (car c'est le seul

jour de la semaine que notre ouvrier puisse donner à la statuaire), Louis Milhau rapportait sa pierre au chantier.

« Cette œuvre, dit le *Courrier du Midi*, est une bataille, sculptée d'inspiration, sur une pierre de 80 centimètres de longueur sur 40 de large. La composition en est claire et très-heureusement ordonnée ; elle se détache, avec un grand nombre de figures, sur plusieurs plans. Le second, le principal de tous et d'un grand relief, représente le fort de la mêlée. La lutte y est engagée corps à corps entre des groupes de cavaliers et de fantassins, posés dans toutes les attitudes, de face, de profil, de dos, en raccourci ; les armes se choquent, des chevaux foulent aux pieds les vaincus, des clairons sonnent la charge, des drapeaux se déploient dans l'air. Sur le premier plan, le sol est jonché de débris d'armes, de mourants, qui vendent chèrement leur vie, tandis qu'au troisième et dernier plan se dessinent vaguement des groupes de cavaliers qui accourent à la bataille. »

RHÔNE. — On lit dans les journaux de Lyon :

« Les travaux, qui s'exécutent pour l'élargissement du quai Saint-Benoît viennent de faire découvrir des fragments d'une statue antique colossale, en bronze. Un de ces fragments appartient à une des parois du tronc, l'autre à la partie inférieure du corps. Leur dimension annonce une statue de dix à douze mètres d'élévation. Si l'on était assez heureux pour réunir la totalité des pièces qui composaient cette statue, ce serait la plus grande que nous eût léguée l'antiquité ; car les musées d'Italie ne possèdent que des morceaux de ces colosses d'airain que les Romains érigeaient à leurs dieux et à leurs héros. Le lendemain même de cette découverte, on a retrouvé la main gauche de la statue. Malheureusement, il manque à cette main les deux dernières phalanges de chaque doigt, qui, à en juger par les premières, pouvaient avoir 22 à 24 centimètres de longueur.

« Le même sol a fourni encore quelques autres débris en bronze et des marbres, ainsi qu'un vase antique en albâtre. Tout annonce qu'il existait dans cet endroit un monument important. »

Il n'y a pas de ville en France, et même en Europe, qui ait produit autant de monuments antiques que Lyon, cette illustre capitale de la Gaule celtique ; et, malheureusement, ces monuments ont été presque toujours détruits ou dispersés. On ferait un gros volume du simple catalogue de toutes ces trouvailles, depuis le seizième siècle seulement ; on ne peut remuer la terre, sur l'emplacement de l'antique *Lugdunum*, sans en faire sortir des inscriptions, des colonnes, des mosaïques, des statuettes, des médailles ; mais le Musée de la ville n'a guère, pour sa part, que les objets de grande dimension, que cette dimension même met à l'abri de la cupidité des ouvriers ou des entrepreneurs ; ensuite, le Musée rachète fort cher ce qui devrait lui revenir sans bourse délier.

ÉTRANGER.

ITALIE. — On écrit de Gênes :

« Le tableau de Raphaël, connu sous le nom de la *Vierge de Loreto*, qu'on a cru pendant longtemps perdu ou volé, et dont un bon nombre de copies se disputaient l'authenticité, vient enfin d'être retrouvé à Gênes par M. le marquis Spinola, grand-chambellan et président de l'Académie Albertine des beaux-arts.

« L'illustre amateur, au lieu de mettre à profit une si précieuse décou-

verte pour enrichir sa collection, préférant assurer à ce chef-d'œuvre un plus grand éclat et en même temps plus de chance de conservation, s'est empressé de le présenter au roi Charles-Albert, qui en a fait l'acquisition.

« Ce tableau était dans le plus misérable abandon; on l'avait presque entièrement couvert de teintes noires et d'huile grasse, qui laissaient à peine entrevoir la hardiesse des contours, la pureté des formes, et ce cachet indéfinissable dont sont empreints les ouvrages du grand maître. Heureusement, l'habile et religieuse patience de M. Orlandi, à qui en avait été confiée la restauration, est venue à bout d'enlever tous les repeints qui le recouvraient; à l'exception de quelques légers dommages occasionnés par une gerçure du bois, les parties les plus intéressantes de l'original se sont trouvées intactes.

« Tous les artistes de Turin en ont unanimement proclamé l'authenticité. »

Nous qui n'avons pas vu, nous n'oserions nous inscrire en faux contre cette authenticité; cependant nous ferons remarquer que cette découverte est un peu bien étrange. Le voleur qui avait pris ce tableau en savait certainement le mérite; pourquoi l'aurait-il alors recouvert de *teintes noires* et d'*huile grasse*? Était-ce pour le déguiser et pour le rendre méconnaissable, jusqu'à ce qu'il pût tirer parti de son vol? Mais, en admettant ces circonstances, comment le tableau serait-il tombé dans le plus misérable abandon? Voilà ce qu'il fallait expliquer en annonçant une découverte si tardive et si inespérée. Nous craignons bien que cette Vierge de Raphaël ne soit qu'une copie du temps, au lieu d'être l'original, qui paraît avoir été détruit à l'époque de l'occupation de Loreto par les armées françaises. Nous avons eu, l'année dernière, à Paris, l'exposition d'un prétendu original de cette même Vierge, que MM. Van Cuyp et Wygham prétendaient venir en ligne directe du couvent de Notre-Dame de Lorette, où les moines l'auraient gardé en remettant aux envoyés français une copie qui fut alors portée au musée du Louvre. La destinée du tableau primitif est donc encore un mystère. Nous nous rappelons avoir ouï dire que, bien longtemps avant les guerres d'Italie, les moines de Loreto avaient vendu en secret le tableau de Raphaël, et l'avaient remplacé dans leur église par une copie que les Français enlevèrent, comme si c'eût été l'original. On citerait plusieurs faits analogues en Italie et en Espagne.

ANGLETERRE. — On écrit d'Oxford, le 24 septembre :

« Un artiste français, M. Henri Gèrente, est ici depuis quelques semaines, chargé d'une mission par le gouvernement français. Il a été envoyé pour prendre copie des dessins qui se trouvent dans la collection Gough, de la bibliothèque Bodléienne, et qui représentent les tombeaux des rois et des reines de France, ainsi que ceux des princes du sang. Ces dessins furent faits du temps de Louis XIV pour Gagnières, célèbre antiquaire. Comme la plupart de ces tombeaux ont été détruits pendant la Révolution française, les seuls dessins qu'on en ait aujourd'hui sont ceux de la collection Gough. Cette collection, qui est par conséquent d'un grand intérêt historique, sera on ne peut plus utile à consulter pour les restaurations qui se font en ce moment à Saint-Denis et dans plusieurs autres parties de la France. »

On songera peut-être à faire disparaître les anachronismes et les non-sens qui déshonorent les tombeaux de Saint-Denis. Voyez, en attendant, les *Annales archéologiques* de M. Didron, dans lesquelles le baron de Guilhermy relève avec beaucoup de raison et de science les incroyables imaginatives de l'architecte-restaurateur de ces tombeaux.

— On écrit de Londres, le 10 septembre :

« M. Lumley, directeur du théâtre de la Reine, vient d'offrir à M^{lle} Jenny

Lind, comme marque de son admiration pour le grand talent de cette cantatrice, un ouvrage d'orfèvrerie très-remarquable par le fini de son exécution. C'est une colonne corinthienne en argent massif, de la hauteur d'un mètre environ, entourée de plusieurs guirlandes de lauriers et surmontée d'une figure en or massif personnifiant le génie de la musique. Au pied de la colonne se groupent les Muses de la tragédie, de la comédie et du chant, pareillement en or. Sur l'entablement de la colonne est gravée une inscription contenant le nom de la grande artiste, la date de son arrivée en Angleterre (17 avril 1847) et celle de son premier début sur le théâtre de Sa Majesté (le 4 mai 1847). Cet ouvrage sort des ateliers de MM. Stors et Mortimer, orfèvres de la cour, à Londres. »

La reconnaissance envers les talents est une belle chose; mais elle n'est pas égale pour tous. Ainsi l'on n'a jamais rendu à Shakspeare les honneurs qu'on rend à Jenny Lind, et peut-être aujourd'hui le laisserait-on mourir de faim dans quelque galetas de la Cité, le jour même où l'on donne à une chanteuse assez d'or et d'argent pour faire vivre trois poètes pendant dix ans.

— On lit dans la *Gazette du Weser* du 17 septembre :

« Une riche collection de livres hébraïques, composée de 5,000 volumes imprimés et de 800 manuscrits, formant la bibliothèque d'un bibliophile éclairé, M. Michel, de Hambourg, vient d'être achetée, après sa mort, par le *British-Museum*. »

Le Musée britannique semble destiné à égaler bientôt notre Bibliothèque du Roi; chaque année il consacre 3 ou 400,000 francs à des acquisitions, toujours bien choisies, tandis que chez nous, la Bibliothèque du Roi se contente d'enlever gratis un des exemplaires du dépôt légal à nos auteurs faméliques, et ne dépense pas 50,000 francs en achats de livres et de manuscrits. Hélas! François 1^{er} et Guillaume Budé, Louis XIV et Colbert, sont morts tout entiers en France!

— On lit dans les journaux de Londres du 16 septembre le curieux récit de l'adjudication aux enchères de la maison où est né Shakspeare, à Stratford, par le ministère de M^e Robins, commissaire-priseur.

« Une foule considérable remplissait la salle. M^e Robins, avant de procéder à la vente, a adressé au public une petite allocution ayant surtout pour objet de bien établir la position du vendeur, agissant comme tuteur de plusieurs orphelins mineurs. Puis, il a tracé la description de la maison à vendre, qui a été occupée pendant ces dernières années par un boucher. « Cette maison, a-t-il dit, est en très-bon état, et elle restera encore debout pendant des siècles. Elle renferme plusieurs grands appartements, et l'on y peut dîner fort à son aise; moi qui vous parle, j'y ai fait un dîner des plus confortables lorsque je suis allé les voir. »

« Ici, un gentleman à moustaches, que l'on dit être un Américain, montreur de curiosités, interrompt M^e Robins et le somme de prouver que la maison qu'il vend est bien authentiquement celle où est né l'immortel poète. M^e Robins répond qu'il n'a d'autre preuve à donner que la notoriété et la tradition. Il est constant que le père de Shakspeare demeurait dans cette maison, que le poète lui-même y est né et y a passé la plus grande partie de sa vie.

« C'est en 1806 que la maison passa des mains des descendants de Shakspeare à celles des possesseurs actuels. Shakspeare avait laissé la maison à sa sœur, mariée à un M. Hart, et les propriétaires jusqu'en 1806 furent toujours connus sous le nom de Hart-Shakspeare.

« Ici, quelqu'un dans la foule s'écrie : « J'en offre 1,000 guinées (25,000 fr.). »

« Au même instant, un gentleman dont on n'a pu savoir le nom remit à M^e Robins un papier portant que le comité qui s'est formé à Londres et à Stratford offre 3,000 liv. st. (75,000 fr.), produit des souscriptions nationales, et qu'il désire vivement devenir acquéreur. « Si personne ne fait d'offre supérieure, s'écrie M^e Robins, je vais adjuger la maison au comité. » Le monsieur à moustaches : « Je veux bien donner 2,000 liv. st. » (Le comité vient d'en offrir 3,000. On rit). Une voix : « La nation elle-même achète. » (Applaudissements.) Après les formalités ordinaires de une fois, deux fois, trois fois, le coup de marteau solennel retentit, et la maison est adjugée au comité. Des applaudissements prolongés éclatent dans l'auditoire; la maison achetée 3,000 liv. st., à part les souvenirs historiques, n'a guère qu'une valeur intrinsèque de 100 liv. (2,500 fr.). »

L'Angleterre, il faut l'avouer, est toujours animée de ce noble esprit national que nous n'avons plus en France. En présence de ce qui vient de se passer à Londres pour l'acquisition de la maison de Shakspeare, rappelons que la souscription ouverte à Paris pour acquérir la maison de Molière avait produit environ 15,000 fr., y compris les dons des princes et des ministres ! Disons encore que Voltaire n'a pas encore un monument à Paris, excepté une statue dans le vestibule du Théâtre-Français.

AUTRICHE. — On écrit de Vienne, le 26 septembre !

« Lors du séjour de M. Meyerbeer à Vienne, nos dilettanti s'étaient cotisés pour faire frapper une médaille en l'honneur de l'illustre compositeur. Cette médaille vient d'être exécutée; elle porte d'un côté le buste de M. Meyerbeer, et de l'autre côté l'inscription suivante, en allemand, entourée d'une couronne de lauriers : *Au grand compositeur de musique. — An 1847.*

« M. Riesck, graveur de la Monnaie impériale de Vienne, et auteur de cette médaille, en a offert un exemplaire en or au roi de Prusse, qui l'a accepté avec bienveillance. Le roi, en échange, a transmis à cet habile artiste la grande médaille en or pour le mérite dans les beaux-arts. »

DANEMARCK. — On écrit de Copenhague, le 26 septembre :

« La riche et précieuse bibliothèque de la Société royale de littérature islandaise, à Copenhague, a été entièrement détruite ce matin par un incendie qui a réduit en cendres la maison où elle était placée, et qui était située au Vieux-Quai.

« C'est une très-grande perte, car cette bibliothèque renfermait plus de deux mille manuscrits inédits et une nombreuse collection d'exemplaires uniques d'anciens ouvrages imprimés en Islande.

« La destruction de cette bibliothèque rappelle celle de la bibliothèque de la fondation d'Arna-Magnæa, qui se composait de plus de quarante mille manuscrits islandais, et qui fut brûlée dans le bombardement de Copenhague, en 1807, par les Anglais. »

La perte d'une grande bibliothèque est toujours une calamité publique pour le monde savant en général, mais cette perte est plus irréparable quand elle comprend des manuscrits qui sont uniques et qui n'ont jamais été imprimés. Voilà pourquoi les collections de manuscrits et d'archives devraient être gardées avec plus de soin encore que les livres; voilà pourquoi la Bibliothèque royale de Paris, qui possède 100,000 manuscrits, devrait se mettre d'abord à l'abri d'un incendie, éteindre ses poêles, et surtout éloigner les logements de ses conservateurs. On y pensera certainement, quand un malheur sera arrivé.

ESPAGNE. — On lit dans plusieurs journaux de Paris :

« Plusieurs journaux de Madrid confirment l'annonce de la découverte d'un ouvrage inédit de Cervantes, intitulé le *Buscapié*. S'il faut en croire les personnes qui ont lu cette œuvre, elle serait, quoique peu volumineuse, égale en mérite au *Don Quixote*, non-seulement pour l'invention, mais pour la beauté du style et la finesse d'esprit particulières à Cervantes. »

Il est étrange que de pareilles énormités se publient soit à Madrid, soit à Paris, sans soulever une tempête de réclamations littéraires. Le *Buscapié* est un pamphlet anonyme que Cervantes mit au jour, après la première partie de son *Don Quichotte*, pour exciter la curiosité des lecteurs à l'égard de son ouvrage dans lequel il prétendait avoir fait la satire des personnages les plus distingués de la cour. Le *Buscapié* fut donc imprimé, mais les exemplaires en sont très-rare.

RUSSIE. — On écrit de Saint-Petersbourg, le 11 septembre :

« Le célèbre orientaliste russe, M. Isaac-Jacques Schmidt, de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, vient de mourir dans notre capitale, à l'âge de soixante-huit ans. M. Schmidt est surtout connu par ses travaux sur la langue mongole et le tibétain. Il a publié des dictionnaires et des grammaires de ces idiomes, une traduction allemande des œuvres de l'historien mongol Ssanang-Ssetsen-Chungtaïdschi, et une traduction tibétaine de la Bible. »

M. Schmidt, comme tous les savants et les littérateurs distingués de la Russie et de l'Allemagne, était conseiller d'Etat : dans ces pays de pouvoir absolu, on sait honorer la science et l'esprit ; chez nous, ce sont là des titres absolument nuls pour être quelque chose dans le maniement des affaires publiques. Mieux vaut, dit-on, un épicier riche qu'un génie pauvre, pour faire un député.

CORRESPONDANCE.

Les deux écritures de Piron.

Dijon, 18 août 1847.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai à vous soumettre quelques mots qui me sont inspirés par votre récent *Bulletin*. J'y lis, page 62, que Piron a eu deux écritures. Or, c'est là ce que je crois pouvoir contester : c'est du moins, je puis vous l'assurer, ce qu'on ignore absolument dans sa ville natale où ses autographes, à diverses époques de sa vie, et tous d'une incontestable authenticité, sont moins rares que recherchés. Ainsi, il existe à la bibliothèque de Dijon deux ou trois épais in-folios qui sont des recueils de jurisprudence, mis au net, dans sa jeunesse, par l'auteur de la *Métromanie*. Je suis personnellement possesseur d'une de ses lettres (1769) et d'un manuscrit in-4 de plus de 300 pages, intitulé : *Binbiniana*, écrit, en 1760, pour M. de Saint-Florentin auquel il est dédié. Eh bien ! dans ces différents écrits, dans d'autres pièces, en grand nombre, qui ont passé sous mes yeux et que j'ai examinées avec soin, comme dans le billet sans date à Fu-

zelier, publié par l'*Isographie*, je vois partout et toujours une écriture constamment la même. C'est de la bâtarde coulée : le caractère en est gros, pesant, très-lisible, et les majuscules y règnent à profusion. Je le répète, je n'aperçois partout qu'une écriture, fortement caractérisée, mais uniforme et n'ayant subi, durant une longue suite d'années, d'autres transformations ou altérations que celles amenées inévitablement par l'âge ou par les infirmités.

Je crois, monsieur, pouvoir assigner la cause de votre erreur. A cet effet, je vous engage à lire le passage suivant d'une lettre inédite du célèbre Bourguignon, adressée, le 14 août 1750, à son frère *Monsieur Piron apotiquaire* (sic), *rue de la Charrue, à Dijon*.

« Après tout ce que vous m'avez sacrifié de votre excellent vin
« et ce que vous m'en offrez encore, je vais bien mettre votre com-
« plaisance à une autre épreuve. Votre fils seroit-il encore enfermé
« chez vous comme vous me l'avez mandé? En ce cas, et le suppo-
« sant désœuvré, mais ce qui s'appelle bien désœuvré (comme cela
« pourroit bien être), je vous prierois de me prêter sa main, qu'il a
« très-belle, pour me faire une copie de ma tragédie de *Gustave*,
« corrigée. Il m'a copié, pendant qu'il étoit ici, mes *Fils ingrats*,
« *Callisthène* et *Cortès*. Il n'y a rien de si bien que ces trois manu-
« scrits. Je voudrois, pour toute chose au monde, avoir *Gustave* de
« même; je lui enverrois le même papier; et il se souviendrait bien,
« je crois, de la forme du caractère que je lui fis employer : en tout
« cas, je lui enverrois une de ces copies. »

Voilà, monsieur, si je ne me trompe, le secret des deux écritures de Piron. Le manuscrit de *la Métromanie* et d'autres du même auteur que j'ai vus en 1843, dans le cabinet de feu Aimé Martin, pourraient bien n'être que des copies de la main de son neveu. J'inclinai dès lors à le croire; mais je me gardai soigneusement d'en rien manifester à l'obligeant possesseur de ces manuscrits; c'eût été trop mal reconnaître ses politesses et l'extrême courtoisie avec laquelle il voulait bien m'initier à la connaissance des trésors de son cabinet.

Agréez, etc.

Bernard JOLIET.

NOTE DU RÉDACTEUR. Nous nous empressons de publier les intéressantes observations de notre correspondant, qui tendraient à infirmer les nôtres relativement aux deux écritures de Piron. Nous n'imitons pas, Dieu merci, l'entêtement aveugle et ignorant de maître Janotus de Bragmardo, de l'Ecole des Chartes; nous voulons la discussion franche et raisonnée des faits et des opinions; mais ici nous sommes autorisés à croire que notre remarque subsiste intégralement, et que Piron avait deux écritures entièrement différentes : l'une, que nous nommerons sa belle écriture d'apparat, et l'autre, son écriture courante ou sans

façon. La première lui servait pour les nombreux manuscrits qu'il faisait de ses ouvrages et qu'il offrait en cadeau à ses protecteurs ou à ses amis; on la retrouve aussi dans ses lettres de cérémonie. La seconde, au contraire, appartient à ses brouillons, à ses notes, à ses billets intimes. Nous avons eu sous les yeux un grand nombre de ses autographes, et nous nous sommes convaincus que son écriture se modifiait selon l'occasion : nette, magistrale, bien rangée, uniforme, lorsqu'il se piquait d'être calligraphe; confuse, inégale, grossière, quand il se préoccupait moins de la forme que du fond. Notre correspondant appuie, d'ailleurs, à son insu, l'opinion que nous avons émise sur les deux écritures de Piron, en ne reconnaissant pas la main de cet écrivain dans ces manuscrits, incontestablement autographes, que possédait Aimé Martin, et qui vont être vendus avec sa bibliothèque. Nous nous rappelons aussi avoir examiné les papiers de Piron, qui remplissaient cinq ou six cartons et dont l'acquisition fut proposée à la Bibliothèque du Roi, il y a deux ou trois ans. Eh bien ! ces papiers étaient presque tous de la mauvaise écriture de Piron, parce qu'il avait écrit pour lui et non pour les autres. Du reste, Piron n'est pas le seul littérateur qui ait affecté dans ses manuscrits plusieurs écritures ou dont la main ait changé complètement par suite de l'âge ou de diverses circonstances; nous citerons encore Lachaussée, Marivaux, Saint-Foix, etc., parmi ceux dont les autographes, n'étant pas toujours identiques, peuvent ne pas paraître homogènes. Ce sont là des points de controverse très-déliés, que nous livrons aux autographophiles, et surtout au plus fameux de tous, au plus instruit et au plus spirituel, M. Feuillet de Conches. En attendant, nous invitons le docte président de l'Ecole des Chartes, M. de Lacabanne, à négliger, s'il le faut, les autographes pour avancer son éternelle édition de Froissard.

Un mot sur la conservation des monuments historiques.

Limoux, 8 septembre 1847.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

On sait généralement assez peu, dans le monde officiel, comment s'administrent les intérêts de la science dans les quatre-vingt-six départements de France. — Il n'existe point de lien entre l'administration centrale et les travailleurs de province. — Prenons pour exemple, je vous prie, l'Archéologie, qu'on a appelée, avec raison, la sœur cadette de l'Histoire : croyez-vous qu'on s'inquiète, à Paris, de savoir si les monuments qui n'ont pas été classés, il y a tantôt dix ans, parmi ceux dits *Monuments historiques*; si les monuments que découvrent tous les jours les infatigables travailleurs de province, sont soustraits au vandalisme, s'ils peuvent être acquis au compte de tel ou tel budget, s'ils peuvent être remisés dans quelque coin plus ou moins obscur d'une préfecture, d'une mairie, d'un lieu quelconque ? — Non, pas le moins du monde.

Il existe à Paris un Comité central des Monuments, qui était ap-

pelé à rendre d'immenses services à la science, s'il s'était mis en relation avec les véritables pionniers de la science, non pas ceux qui sont membres de toutes les académies et de plusieurs autres encore, mais ceux qui travaillent sans bruit et avec dévouement à reconstituer le passé. Des *Commissions*, dites *des Monuments historiques*, ont bien été instituées dans chaque département, à l'instar du Comité central ; mais ces Commissions ne font rien, absolument rien. Depuis dix ans celle de la Sarthe n'a pas donné un mémoire intéressant, et, ce qui vaudrait mieux, elle n'a pas sauvé un monument, elle n'a pas acheté une seule bribe des nombreuses découvertes de médailles et d'objets antiques de toute sorte que le sol révèle chaque jour. Sa mission se borne à sanctionner, dans une séance annuelle, à huis clos, la répartition des fonds départementaux entre les quatre ou cinq églises signalées, à tort ou à raison, comme ayant besoin de secours. Après cette séance, chacun des membres de la Commission rentre dans son repos.

Il y avait, dans cette pensée des Commissions locales, le germe d'une belle et fructueuse institution ; malheureusement, la mère a oublié ses enfants ; les liens, à force de s'affaiblir, se sont rompus, et à l'heure où je vous parle, on ne sait si la Commission existe encore, même sur le papier.

Quelle belle mission, cependant, avait à remplir le Comité central, appelé à développer la noble pensée de conservation qui lui avait donné le jour ! Composé d'hommes habiles et savants, de personnages influents et voisins des grandeurs, ce Comité aurait dû répandre sur la province les trésors d'une sollicitude efficace ; il aurait dû obtenir sur tel ou tel budget, peu importe, une allocation suffisante pour accorder à chaque département, classé suivant son degré d'intérêt, les fonds destinés à faire sortir les Commissions locales de leur léthargie ; alors vous auriez vu surgir partout des *Musées de monuments historiques*, où les trouvailles seraient venues aboutir, certaines de se faire acheter à bon prix. 1,000, 800, voire même 500 fr. eussent suffi pour réveiller l'ardeur de ces Commissions, parmi lesquelles se rencontrent toujours quelques hommes zélés et dévoués.

Voilà ce que devait, ce que pouvait faire le Comité central.

La province est agitée par le ferment du travail ; la docte Académie des Inscriptions le reconnaît elle-même. Le moment est venu de lui donner une place au soleil, dans le champ de la science, sous peine de laisser s'accréditer certain bruit, mensonger sans doute, mais qui acquiert tous les jours plus de consistance ; sous peine de laisser dire que : *Paris savant a peur de la province*.

Je ne suis pas de ceux qui donnent de l'importance à des com-

mérages recueillis dans les officines de la science ; Dieu merci, Paris est trop haut placé dans l'échelle scientifique, pour se laisser aller à une jalousie de coquette sur le retour ; mais, disons-le bien haut, plus la position est grande et plus elle oblige ; Paris marchant à la tête du monde civilisé ne doit pas plus renier la province d'où il a tiré ses hommes éminents, que ceux-ci, une fois arrivés à la chaise curule, ne doivent oublier ceux qui les ont aidés à y monter.

Veut-on, par hasard, que la province fasse ses affaires en arrière de Paris ?... C'est pourtant là ce qui arriverait infailliblement, si ces semblants d'oubli devenaient une réalité.

Il existe, par les départements de France, une certaine *Société française pour la conservation des monuments historiques*, qui marche à grands pas dans la voie où Paris a refusé de s'engager. Cette Société a partout des hommes dévoués, ardents, nombreux ; elle est riche et distribue efficacement ses allocations ; elle a fondé au Mans le Musée des monuments, elle en fondera d'autres encore ; laissez-la faire, son action est certaine ; elle s'appuie sur les véritables travailleurs de province, elle les connaît, elle les discipline à merveille. Son ubiquité lui donne une force qui manquera toujours au Comité de Paris, tant qu'il n'existera pas de lien entre ce dernier et la province. Elle a sauvé dernièrement les statues tombales des vicomtes de Beaumont, ces courageux défenseurs du Maine au treizième siècle, pendant que le Comité central laissait enlever à la province les statues des Plantagenet ! Elle a donné, pour racheter ces nobles débris, comme donnaient nos pères, en Palestine, largement et sans discussion ; elle a donné, sans autre contrôle que celui d'un zèle éclairé, d'un dévouement constant.

Quatre-vingts membres, versant chacun 10 fr. de cotisation annuelle, forment pour le département de la Sarthe la milice conservatrice. Que tous les départements en donnent autant, et la France aura chaque année son budget tout fait, en dehors de l'action centrale qui se reprochera alors, mais trop tard, l'oubli où elle a laissé la province.

Voyez ce que produisent les efforts d'une Société bien disciplinée. Au Mans, l'influence de la Société française est constante, grâce au zèle, au crédit et à l'activité de son inspecteur divisionnaire, l'honorable M. Drouet ; le Conseil général vient de voter, ces jours-ci, une allocation de 500 fr. qui a été accordée à la Société française, soit pour achat de monuments, soit pour appropriation du local du Musée. Quelques mois auparavant, le Conseil municipal avait voté pour la seconde fois une somme de 300 fr., destinée au même but ; enfin

la Société française avait accordé, au Congrès de Sens, 400 fr. pour l'achat des statues des vicomtes de Beaumont.

Dans tout cela, l'action du Comité central est absente; il ignore même, sans doute, la création du Musée monumental du Mans, et nul ne le lui dira, parce qu'il paraît peu se soucier de le savoir. Est-ce là le rôle qui convient à un pouvoir fort et éclairé?

Nous n'en dirons pas plus aujourd'hui, mais nous avons pensé qu'il était bon et salulaire de poser nettement une question qui intéresse vivement tous les amis de l'art et de la science; puissions-nous, monsieur le rédacteur, être assez heureux pour en préparer ainsi la prochaine solution.

Agréer, etc.

Un membre de la Commission des monuments.

VARIÉTÉS.

Catalogue de manuscrits

RECUEILLIS EN ESPAGNE PENDANT LES ANNÉES 1842-44 (1).

1. **TROBES** en que tracta dels llinatges de la conquista de la ciudad de Valencia e son regne, por Mosen Jaume, Febrer, cavaller. In-fol., 38 ff., écrit. du dix-septième siècle.

Dans son catalogue, publié à Londres en 1826, M. Salva parle d'une édition des poésies de cet auteur, imprimée à Valence, en 1796.

2. **FLORES** de fisolofia, por el rey Alonso el Sabio. In-fol., 40 ff., écrit. du dix-septième siècle.

Nous pensons, malgré la différence du titre, que c'est à ce même ouvrage que Nic. Antonio fait allusion, lorsqu'il dit, en parlant des écrits d'Alphonse le Sage :

« *Libro del Tesoro* : in quo docte ac excellenter agit de tribus philosophiæ partibus, rationali, physicâ et morali; hunc habuit MS. in codice, qui fuerat prius D. Josephi Gonzalez, regii castellæ et cameræ Senatoris, excellentissimus D. Petrus de Guzman, comes de Villumbrosa. » (*Bibliot. vet.*, p. 78, n° 186 et, seq.)

Les Fleurs de Philosophie, dans une série de strophes rimées, présentent, en effet, de sages conseils, des maximes quelquefois piquantes touchant ces trois branches de l'ancienne philosophie scolastique. — Inédit.

(1) Les catalogues raisonnés de manuscrits ont toujours une grande importance pour l'histoire littéraire; voilà pourquoi nous publions celui-ci, quoique les manuscrits qui y sont décrits n'aient pas, en venant à Paris, trouvé un asile à la Bibliothèque du Roi. *Sic voluere fata.*

3. HISTORIA de D. Pedro, el Justiciero. In-fol., écrit. du dix-septième siècle.

Nous croyons ce manuscrit inédit. Il n'a aucun rapport avec la chronique de D. Pedro, par Lopez de Ayala (Ignacio), non plus qu'avec l'ouvrage intitulé : *El Rey D. Pedro defendido*, par Vera y Figueroa (O Zuniga).

On lit, en outre, dans Nicolas Antonio : « Anonymus, in Bibliotheca Villum-
« brosano extans, scripsit : *Historia del Rey don Pedro llamado el Justiciero*.
« Gesta ejus defendit, et magnâ injuriâ imputatam ei *Crudelis* compellationem
« contendit. » MS. in-4. (*Anonymorum Mantissa*, p. 399. — *Bibliot. nova*, t. II.)
Le titre, comme la matière du livre que nous annonçons, se rapproche par-
faitement de l'ouvrage cité par Nic. Antonio.

4. ADIZIONES a la cronica del Rey D. Juan segundo. In-fol., écrit. de la fin du dix-septième siècle.

On connaît la chronique de Jean II, par Fernan Perez de Guzman, dont Salva décrit une magnifique édition dans son catalogue, n° 242b (Londres, 1826). L'auteur qui a continué cette histoire a gardé l'anonyme, à moins que ce ne soient les corrections du docteur Lorenzo Galindez de Carvajal, ce que nous n'avons pu vérifier.

5. HISTORIA de D. Alonzo el Sabio, por D. Alonzo de Santa-Maria (ó de Cartagena) obispo de Burgos. In-fol., écrit. de la fin du dix-huitième siècle.

Nicolas Antonio n'a pas eu connaissance de cet ouvrage, même en manuscrit. (Voy. *Bibliot. vetus*, tom. II, pag. 261, n° 389 et suiv.) — Inédit.

6. RELACION de la origen y vida del cardenal Mazarino, desde su nacimiento hasta el año 1657. In-fol., écrit. du dix-huitième siècle.

Ouvrage satirique, probablement inédit.

7. IDEAS literarias del padre Andres Marcos Burriel, de la comp. de Jesus. In-fol., copie de la fin du dix-huitième siècle.

On sait la grande réputation acquise par le père Burriel, dont la Bibliothèque nationale de Madrid possède environ cent volumes manuscrits : ce sont des recherches historiques faites avec le plus grand soin, collationnées, quelquefois même écrites par le père Burriel lui-même, et généralement inédites. — Inédit.

8. VARIOS fragmentos de prosa y versos latinos de Luis Tribaldo de Toledo, 1626.

Voici comment s'exprime Nicolas Antonio, en parlant de cet auteur : « Eruditione vir præstanti ac veterum rerum et verborum notitiâ, elegans imprimis ac nitidus latini auctor carminis, rhetoricæ artis inter Complutenses professor. » (*Bibl. nova*, tom. II, page 67.) — Inédit.

9. HISTORIA y muerte tragica de D. Carlos Balthazar de Austria, principe de Espana, ó hijo de Felipe segundo. In-4°, 300 ff., écrit. du dix-huitième siècle.

Cet écrit, peu favorable à Philippe II, raconte les motifs de la prison et de

la mort du prince D. Carlos. On l'attribue à l'abbé de Saint-Réal, ce qui semblerait impliquer que l'ouvrage a été traduit du français en espagnol. Il y a certains détails pourtant qui décèlent la plume d'un témoin oculaire.—Inédit.

10. PAPELES curiosos recogidos en 1757. In-12, 180 ff.

Événements relatifs au règne de Ferdinand VI.

11. VIDA y prision de D. Rodrigo Calderon. In-4°, 52 ff.

Don Rodrigo Calderon, marquis de las Siete-Iglesias, premier ministre, comte de la Oliva, chevalier de Santiago, etc., paya de sa tête, comme Alvaro de Luna, et tant d'autres favoris dont parle l'histoire, la position de haute confiance qu'il avait acquise auprès de Philippe III. Il était né à Anvers, il grandit sous le duc de Lerme, et périt le 21 octobre 1621.

La relation dont on vient de lire le titre, a été écrite par D. Geronimo Gascon de Torquemada, « *como testigo de vista*, est-il dit, *y como que le trató y comunicó mucho tiempo.* » — Inédit.

12. PRODUCCIONES de las islas Baleares, por D. Antonio de Recondo, 1773. In-4°, 125 ff., avec dessins coloriés.

Cet ouvrage unique fut composé pour un des princes de la maison d'Espagne; il traite des végétaux, des oiseaux, des reptiles, etc., etc., les plus intéressants que produisent les îles Baléares, et qui sont représentés par des figures enluminées. — Inédit.

13. POESIAS ineditas (en castellano). In-4° sans nom d'auteur; l'écriture est du siècle dernier.

14. PETRARCHA comentat. en Valencia. In-fol., 215 ff., écrit. du quinzième siècle.

Le texte italien est au centre de la page et tout autour sont placés les commentaires en limousin. — Inédit.

15. VARIOS dramas y papeles curiosos. In-4°, divers. écrit. modernes.

Contenant : El hablador, en prosa, 3 actos. — Tragicomedia famosa : El Principe Benavides. — El segundo Atila en Africa, tragedia nueva. — Carta de la frâ Fortuna, escrita en el Palacio del Dey de Argel, al señor Conde de Reilly, 8 de julio 1778. — Juicio imparcial de la nacion, por provincias que la componen. — Junta annual y general de la Sociedad anti-Espana, en el dia de Inocentes de 1776, y fin de fierta en el quarto del Marques de Grimaldi. — El delincuente Hourado, por Joyellanos, puesta en verso por Miguel de Vega y Corsio, en 1781. — La Esposa Persiana, en italiano por Goldoni, y traducida en romance en ende casilabo. — El Padre avaro, pequena pieza. — Inédit en partie.

16. PAPELES sueltos. 5 vol. in-fol. de diverses écrit. et de diverses époques.

Nous citerons seulement, parmi ces documents :

Peticion de las cortés de Valladolid contra los libros de Cavalleria, romances, etc., à S. M. Carlos-quinto, ano 1555.

Sobre la renovacion de la paz entre Espana é Inglaterra, consejo de Estado, ano 1652.

Embaxada del czar Pedro à Su Santidad, ano 1698.

El Provincial, con comento, papel satírico contra los grandes de Espana. S. d.

Papel para que el Rey ponga limites à los excesos de la Inquisicion, por el obispo de Cartagena. S. d.

Papel satirico sobre asuntos de Monarchia entre Franceses é Ingleses. Conversacion entre sus ministros al fin del siglo, ano 1700.

Carta de Mons. Voltaire à su correspondiente en Madrid. S. d.

Discurso sobre establecer un vireynato con separacion del de Lima, en el reyno del Perú, etc. S. d.

Noticia de los minerales de oro y de plata que contienen las provincias del reyno de Nueva-Espana, etc., ano 1764.

Instruccion secreta dada à monsenor Ceva, nuncio extraordinario en Francia, y secretario de Estado de Urbano VIII, apuntada por el cardenal Bani, nuncio en aquel reyno, ano 1632.

17. STATO GENERALE del governo del regno di Napoli, con alcune riflessioni, intorno agli abusi in esso introdetti, ed al modo piu facile di ripararli, anno MDCCXXXIV. In-fol., 52 ff., écrit. du dix-huitième siècle.

L'ouvrage est anonyme et divisé en 14 chapitres : 1^o du Vice-Roi, 2^o des Magistrats, 7^o de la Juridiction ecclésiastique, de ses abus, etc.

18. SUCCESOS de los reyes de Marruecos, su fundacion y las jornadas que hicieron à Espana. In-fol., 152 ff., écrit. de la fin du dix-septième siècle.

41 chapitres depuis le roi Elen-Bequir, jusqu'à l'année 733 de l'hégire.—Inédit.

19. ESTANDO la mag^d. del rey D. Philippe ñro señor, en Lisboa, año de 1582, se fundo esta hermandad y cofradia de la guardia espanola de S. M. y criados de su casa Real. In-fol., 6 ff. sur parch., écrit. goth. avec signatures originales et un écusson aux armes de Castille colorié.

20. PAPELES que se hizieron sobre el acuerdo y negociacion del duque de Pernon (*sic*), en el año 1595. In-fol., 71 ff.

Avec un grand nombre de lettres originales d'une haute importance pour l'histoire politique. — Inédit.

21. EMPRESA de Marsella, año 1634. In-fol., 140 ff.

C'est un recueil de lettres donnant à connaître les projets du gouvernement espagnol au sujet de cette entreprise, dont le marquis de Santa-Cruz était l'âme et le chef. — Inédit.

22. LAS HEROIDAS, epist. de Ovidio, en castellano. In-fol., 120 ff., écrit. du quinzième siècle, sans nom d'auteur. — Inédit.

23. LETTRES secrètes de la duchesse Marguerite de Parma et du roy nostre sire, touchant les affaires d'estat au commencement des troubles es pays de pardecà. In-4^o, 134 ff., écrit. du temps.

Dans le même volume se trouvent : 1^o Instructions et lettres escriptes par le

Roy de Suède, le Roy de France, Gust. Horn, et le duc de Rohan, et autres, aux cantons des Suisses; 2^o Respuesta de un buen vassallo del Rey Católico al Manifiesto publicado por el Rey de Francia, tocante la guerra que ha declarado contra la Espana el mes de junio de este presente ano de MDCXXXV.

Il est question surtout des négociations entre Marguerite, le prince d'Orange et les confédérés. La princesse rend compte au roi, son frère, des exigences et des demandes exorbitantes de ces confédérés, exigences qui témoignent des progrès de l'hérésie. — Inédit.

24. CHRONICA de Enrique IV, por Alonzo de Palencia, In-fol., écrit. de la fin du dix-septième siècle.

La Chronique de Henri IV de Castille, par Diego Enriquez del Castillo, a été imprimée, notamment par Sancha, dans la collection des *Chroniques* (Madrid, 1779-87); mais nous ne sachions pas que l'ouvrage d'Alonzo de Palencia ait vu le jour. (Voy. Nic. Antonio, *Bibliot. vetus*, t. II, p. 331, n^o 797.)

25. VOCABULARIO en lengua castellana y quate malteca, que se llamava cak chiquechi. In-4^o, 21 ff., encre de différentes couleurs, écrit. de la fin du dix-septième siècle, sans indication de nom d'auteur, de lieu, ni de date.

26. CHRONICA del rey D. Alonzo el Sabio y rey D. Sancho el Bravo. In-fol., 115 ff., écrit. du dix-huitième siècle.

On lit, au commencement, la permission d'imprimer, donnée à D. Miguel de Herrera, habitant de Valladolid, en 1553.

27. RELACION y derrotero del viage y descubrimiento del estrecho de la Madre de Dios, antes llamado de Magellanes. In-fol., original de 86 ff., avec signatures et paraphes des officiers, des employés et particulièrement de Sarmiento de Gamboa, chef de l'expédition en 1580.

Ce MS., qui est un journal de mer, avec quelques vues d'îles ou de terres grossièrement esquissées, paraît de la main de ce chef lui-même. — Inédit.

28. RELACION del descubrimiento y conquista de los reynos del Piru, y del gobierno y orden que los naturales tenian, y tesoros que en ellos se hallaron y de las demas cosas que en el han sucedido hasta el dia de su fecha. Fecha por Pedro Pizarro conquistador y poblador de esto dos reynos y voz de la ciudad de Arequipa, año de 1571. In-fol., 166 ff., belle écrit. de l'époque.

On peut juger de l'importance de cet écrit par la note suivante qu'on lit sur le faux-titre : 1742. Enero 30. Compré una historia manuscrita del Piru, compuesta por Pedro Pizarro, en 11 pezos, incluyendo uno que di de gratificacion à J. de Silva que me facilito su venta, y me la trajo; el manuscrito era de D. J. Ant. de Ruedas, abogado en esta Corte. — Inédit.

29. EL DESPACHO (en este libro se continua) cartas y otras papeles pertenecientes à la Embajada extraordinaria de Saboya escritos

para Su Mag., que no cupieron en el libro que se principi6 de la Embajada y en acabando se de escribir dichos papeles de Saboya, se proseguirá con la Embajada de Venecia. In-fol., 238 ff., écrit. du dix-huitième siècle.

Ces dépêches sont du comte de Laroca. Les détails diplomatiques, pleins d'intérêt, jettent beaucoup de lumières sur les affaires militaires et politiques de l'Italie à cette époque. — Inédit.

30. MÉMOIRES d'Antoine-Honoré de Castellane, sieur de Besaudun, contenant tout ce qui s'est passé de plus remarquable en Provence depuis l'année 1589 jusqu'au 30 mars 1592. Extrait de l'original estant entre les mains du sieur de Castellane, seigneur de Laverdiere. In-fol., 96 p., précédé d'un prologue au lecteur.

Le titre intérieur est : *Discours du succès des Guerres de la Provence, où il est remarqué sommairement et au vrai par le Sieur de Besaudun les desseins et entreprises, tant de l'un que de l'autre parti, depuis l'entrée du Duc de Savoie audit pays, jusqu'il s'en retourna, que des menées qui étoient faites pour s'emparer de la Provence, par le moyen des meilleures villes d'ycelle qu'il vouloit faire prendre. On peut juger, par ce titre, du style de l'ouvrage, qui remonte au commencement du dix-septième siècle. A la fin est une lettre, en italien, du Duc de Savoie à Catherine d'Autriche, sa femme, et quelques autres pièces à l'appui des événements qui font le sujet du récit. — Inédit.*

31. LOS OFICIOS de Ciceron, traducidos en lemosin por Fr. Nicolas Quils, del orden dels Freires menores. In-fol., 182 ff., très-nette et très-belle écriture du quatorzième siècle. Les chapitres portent en tête des lettres ornées, et le frontispice, des arabesques coloriées.

L'ouvrage est précédé d'une table; le dernier feuillet manque, mais ce feuillet ne rend pas l'ouvrage incomplet, puisqu'on lit à la fin que l'auteur *Donat fi ci son bell treball*. — Inédit.

32. CRONICA de cavallers Catalans, composta por lo reverentissimo m^{tro} Francesch Tarafa, canonge de Barcelona, copiada de un llibre de la libreria del monestir de S. Geronym de la murta de Barcelona. In-fol., 104 ff., avec écussons et armoiries en couleur, texte limousin, écrit. du commencement du dix-huitième siècle.

Cet ouvrage est le plus complet que nous ayons rencontré sur la gentilhomerie catalane. — Inédit.

33. NOTICIAS, officios, estados, planos, y otros papeles relativos à la expedicion de 1575, dirigida contra la plaza de Argel, por el Conde de Oreilli. In-fol., 255 ff., parmi lesquels quelques pièces imprimées.

Ce recueil contient non-seulement une foule de pièces originales (instructions, rapports, ordonnances, etc.), mais encore quelques lettres autographes

de Pedro Castejon, lieutenant général de l'armée navale, et d'Oreilly, général en chef de l'expédition. A ce manuscrit sont annexés neuf tableaux ou plans, dont un colorié. Ce document original serait indispensable pour quiconque voudrait écrire ou seulement étudier les détails de cette expédition. — Inédit.

34. AVICENA, *Logica ac Phisica* (arabice). Anno Egræ 700. Pet. in-4°, 200 p. avec notes marginales, belle écriture arabe, sur papier de coton.

Nic. Antonio, auquel il faut avoir recours pour toutes les questions de bibliographie espagnole et même arabico-espagnole, dit, en parlant d'Avicène, qu'il fut la fleur et le prince des médecins arabes, etc. (*Bibliot. vetus*, p. 6. n° 16.)

35. FADI-el-din El Jaumagi. *Logica*, acuratissima omnibusque numeris absoluta (arabice). Anno Egræ 807 (1182). Pet. in-4°, 149 ff., papier de coton, caractère arabe très-net, avec quelques notes marginales. — Inédit.

36. BREVIARIO zuni ó suma de los principales mandamientos y devedamientos de la ley y cuña, por D. Ajza Sedich, mofti mayor de los Moros de Segovia en el año 1462. In-fol., 90 p., texte espagnol; écrit. du dix-septième siècle. A la fin et au commencement de l'ouvrage, se trouve une page écrite en arabe.

C'est un abrégé et à la fois un commentaire du Coran, en 60 chapitres. Un prologue, également écrit en espagnol par l'auteur, explique le but de l'ouvrage. — Inédit.

37. CODEX regum Visigothorum. Pet. in-4°, 212 ff., sur fort parchemin; belle écrit. du onzième siècle, initiales ornées, notes marginales.

Ce précieux *Code des rois visigoths* se compose de 12 livres ou titres qui se subdivisent en d'autres chapitres destinés à éclaircir les matières :

1° *De Instrumentis legalibus*. 2° *De instrumentis causarum*. 3° *De origine conjugali*. 4° *De origine naturali*. 5° *De ecclesiasticis rebus*. 6° *De sceleribus : tormentorum*, etc. 7° *De furtis et fallaciis*. 8° *De illatis violentiis et dampnis*. 9° *De fugitivis et refugientibus*. 10° *De divisionibus annorum et temporum atque limitibus*. 11° *De egrotis et medicis*. 12° *De renovendis, pressuris et omnibus sectis ereticis*.

38. CHRONICA de Valencia (libro segundo de la) y de su reyno, por Martin de Vicyana. In-fol., 348 p. Copie moderne.

2^{me} partie de la Chronique de Valence, par Vicyana, dont l'édition est presque introuvable, comme on le sait. Cette copie a été faite sur un exemplaire, imprimé à Valence sans doute, avec la permission de l'Inquisition, en 1564. On a reproduit, en outre, et aussi exactement que possible, les armes des nobles familles valenciennes.

39. CHRONICA de los reyes de Navarra, por el principe de Viana. In-fol., 238 p. Copie moderne.

Copie collationnée sur l'original existant dans la bibliothèque du duc d'Osuna, à Madrid. Cet original, qui consiste en un vol. in-fol. de 53 feuillets, re-

lié en parchemin, écrit. du seizième siècle, comprend les événements jusqu'en 1382.

Ce même ouvrage a été publié à Pampelune, en 1843, par D. Jose Yanguas y Miranda, in-18.

40. **CHRONICA** de los reyes de Navarra, por el licenciado Diego Ramirez Avalos de la Piscina. In-fol. de 404 p. Copie moderne.

Avalos de la Piscina doit être considéré comme le continuateur du prince de Viana. Il conduit les événements jusqu'au règne de Charles-Quint, auquel l'ouvrage est dédié. Cette copie a été faite et collationnée sur l'original, encore inédit, in-folio de 101 ff., appartenant à la biblioth. de l'Académie d'Histoire de Madrid (est. 3°, grad. 4, C., n° 109.).

41. **INDICE** de los manuscritos latinos, castellanos y lemosinos de la Biblioteca del Escorial, ilustrado con notas bibliograficas por M. T. Deux vol. in-fol., ensemble de 805 ff. Copie moderne.

Ce catalogue, fruit de plusieurs mois de séjour à l'Escorial, est complètement inédit. Nous n'avons pas besoin d'appeler l'attention sur l'utilité d'un pareil travail, si utile au double point de vue de l'histoire et de la bibliographie.

Anciens auteurs patois.

B. UCHARD.

On sait combien sont devenues rares les productions des auteurs qui firent usage, il y a deux ou trois siècles, des dialectes provinciaux dans le but d'exprimer leurs pensées. Imprimés loin de Paris, complètement dédaignés durant une longue série de générations de bibliophiles, d'une exécution aussi disgracieuse qu'incorrecte, ces opuscules ont disparu à tel point, qu'il en est dont le titre seul est parvenu jusqu'à nous, et qu'on ne connaît qu'un seul exemplaire de certains autres.

Le médecin Falconnet donna asile, dans sa riche et curieuse bibliothèque, à un livret intitulé : *La Piedmontoise en vers bressands*, par B. Uchard, Dijon, 1619. Ce livret a passé, avec les autres raretés réunies par Falconnet, dans la Bibliothèque du Roi. C'est là que nous avons pris connaissance de cet opuscule, que nous n'avons trouvé sur aucun catalogue, qui ne s'est encore montré dans aucune vente.

La Piedmontoise se propose de célébrer les hauts faits du duc de Lesdiguières durant les campagnes entreprises dans les Alpes et en Piémont. Comme composition poétique, nous avouons qu'elle est d'un mérite fort mince, mais sous le rapport de la langue, elle présente certain intérêt. On nous permettra quelques citations.

Voici comment Uchard entre en matière :

Son dit, eye bin vey, que per gin de secossa
 Iamé on cor hardi ne po deveni rossa,
 Que siau que na garri ne fara iu la cagni,
 Quant é fa bataillé j se bute en compagni :
 Et siau que vau tuta dé presmia de la garra,
 I lo chorche per tot, et per mar, et per terra,
 Oncor que taueyse j po être batu,
 Son corajo ne pu per tossam abattu :
 I sat que fa muri enouy ou bin diman
 Et n'a que siau voley que sey lépeya en man,
 Per afin qu'on diey on jor apré sa mor
 Siau soudar en vijuan étet homo de cor,
 Que n'étet pu poyran quant é faille fiery
 A la fin j let mor com on bravo garry.
 Per trouva dé soudar que son plain de viallancy
 Egnia de for tropé dan le pay de Francy.
 Mé per être soudar, et sajo capitan
 Mardy vo dite vey on n'en trouve pu tan ;
 Per savey siun metiez é lo fa bin aprendre,
 On cour de grand zazar per bon mètre s'y rendre
 De cau de pistolet per lo bré, per la téta,
 Coury dessey, deley, san prendre fin ne réta,
 Et cache gambassia bin souven su la dura,
 Suffri de grossa fan et beyre dæguy pura,
 En esté, en l'hivar ne tema chau, ne frey,
 Fare toujor lo guet de pau d'être surprey ;
 Quant e fa bataillet être pré quant et quan,
 Et fare lo debvey don bon mètre du cam.

Transcrivons la péroration de ce petit poëme de près de cinq cents vers :

Lo do genou pleyat et lé bale man jointe,
 Lo cor viria vé tey auvy de gran zépointe,
 No te prian, Seignau, de garda notron Rey
 Que de di sey dizan la mor j ne suffrey
 Baille gli, sé te plé, per una bunetrinna
 Sing ou six biau motet de madama la Rinna ;
 Que iamé ne failley la raci de Bourbon,
 Puy qu'on ne trove ran u mondo de si bon :
 Garda gli so zami, et su tuy la Diguiri,
 Qui puissey du selun oncor vey la lumiri.
 Per trey fey di seyson per lo bin de la Franci,
 Qua iamé a son Rey j na fet défaillanci.
 Nò te prian, bon Di, oncore de bon cor,
 Que lo Prinssso cretin tu bateyse d'acor
 Qu'on ne lo veye plé glion a l'atro se battre,
 Mé per amor de tey lo gran Turban combatre
 Afin qu'en te servan é te pleyse, o bon Di,
 Que no te puyssian vey tertuy en paradi.

Amen.

L'auteur a intercalé dans son œuvre une tirade de trente-quatre vers, qu'il annonce en langage savoyard ; donnons-en une idée en plaçant ici les douze premiers :

« Pren ton baton ferra èt vin en sentinela,
Aporta dessu tey encorè la rondela ;
Se tu sin l'Espaignor que vigney ruvata,
Cria retirivo, vo-vo fari gata ;
Si vollie tatrapa per quaque fina rusa,
Baille gli su lo gron una gran platamusa
De ton baton ferra, si s'apoché de leu,
Ou bien su lo sonjon, tan que tu lo rontey,
E ne recula pu pour chosà qu'on te die
Qua ore dessu tey tot nostro cam se fie :
D'assito qu'on soudar èst en sentinella,
I dey suffri la mor pléto que sen alla. »

L'ouvrage se termine par une liste des mots bressans les moins intelligibles ; ces mots sont au nombre de quatre-vingt-neuf : les personnes qui s'intéressent à l'étude des dialectes ne seront pas fâchées de trouver ici une bonne portion de ce petit glossaire :

Acochela, caresser.
Abada, sans retenue.
Breta, détourner.
Baudilli ou *baudra*, confusion.
Brama, hurler.
Burdeméclio, pêle-mêle.
Benetru, bien-heureux.
Chullie, regarder fixement.
Choma, arrêter.
Dezande, incontinent.
Dezema, faire peur.
Echarguetta, espionner.
Enuerra, irrité.
Efria, chaud, bouillant.
Ecami, étonné.
Essaydo, ténébreux.
Foinno, de travers.
Gueytié, regarder.

Geriffo, effroyable.
Iani, gémir.
Motet, jeune homme.
Marjoller, fringant.
Marcora, fâché.
Maillat, rompu.
Ney, la nuit.
Pramiry, après le diner.
Poyreau, craintif.
Regolà, ruisseler.
Rita, poignée de chanvre.
Satrupela, s'amonceler.
Viquia, voilà.
Varua, bruit.
Zéfrey, effroi.
Zafre, appréhension.
Zoyau, envieux.

On connaît un autre ouvrage d'Uchard : *Lou guemen dou pouro lebory de Breissay sur la pau que la de la guerra*, 1615, in-4°. Cet opusculé, non moins rare que la *Piedmontoise*, se trouvait également chez Falconnet. Nous en reparlerons.

B.

Prix des médailles grecques et romaines,

PROVENANT DE LA COLLECTION DE FEU M. LINCK,

DÉCRITE PAR M. DE LONGPÉRIER, ET VENDUE A PARIS, EN 1843 (1).

ITALIE.

1. CAMPANIA.— <i>Allibanon</i> . Tête d'Apollon à dr. R. Scylla. AR 1. Rare. Voy. Milling. <i>Consid. sur la num. de l'anc. Italie</i> , p. 141.	14 »
2. <i>Hyrina</i> . Tête de Pallas. R. Taureau à face humaine. AR 6.	6 50
3. <i>Neapolis</i> . Tête de Parthénopé. R. Même type. AR 6.	6 »
4. —Variété.	6 50
5. <i>Nuceria</i> . Tête d'Apollon. R. Cheval. Æ 7. Deux p.	6 »
6. <i>Phistelia</i> . Tête de face. R. Grain d'orge. AR 1.	6 »
7. <i>Suessa</i> . Tête de Mercure. R. Hercule étouffant un lion. Æ 5.	3 »
8. IAPYGIA. — <i>Brundisium</i> . Tête de Neptune. R. Arion sur un dauphin. Æ 5.	2 75
9. CALABRIA. — <i>Tarentum</i> . Taras sur un dauphin. R. Cheval marin ailé. AR 5.	3 50
10. Tête de la nymphe Satura. R. Cavalier tenant une palme, à dr. AR 6.	7 50
11. Même tête. R. Même cavalier. Symboles variés. AR 5.	6 50
12. Taras sur un dauphin. R. Même cavalier. AR 5.	5 75
13. Taras tenant un trépied. R. Même cavalier. AR 6.	6 50
14. Taras tenant une aplustre. R. Cavalier tenant une palme. AR 6.	5 25
15. Taras tenant un trident et couronné par la Victoire. R. Cavalier armé, à dr. AR 6.	4 75
16. Taras sur un dauphin. R. Cavalier armé, à g. AR 6.	5 50

(1) Quoique cette vente remonte à plus de quatre ans, nous croyons devoir satisfaire à la demande d'un grand nombre de nos souscripteurs qui ont paru désirer connaître un catalogue qu'ils ne possèdent pas, et des prix d'adjudication qu'on invoque souvent dans le commerce des médailles antiques. Ce catalogue remarquable a été rédigé par M. de Longpérier; nous le donnons en entier, sans autre suppression que les légendes des pièces. Il est à souhaiter que la numismatique grecque, qu'on semble abandonner tous les jours davantage en France, reprenne faveur auprès des collectionneurs et les ramène à des études sérieuses : M. Rolin, dont la compétence et la probité sont estimées à juste titre dans toute l'Europe, pourrait avoir beaucoup d'influence sur les destinées de cette numismatique, en ne laissant jamais tomber la valeur des monnaies grecques dans les ventes publiques.

17. Taras tenant un fuseau. R. Cavalier se couvrant de son bouclier. AR 5.	4 »
18. Taras armé d'un trident. R. Cavalier, à g. AR 5.	4 50
19. Taras sur un dauphin. R. Cavalier à dr., portant un bouclier et deux lances de la main g., et levant une troisième lance de la main dr. AR 6.	6 »
20. Tête de Pallas. R. Chouette. AR 4.	5 »
21. Tête de la nymphe Satura. R. Pétoncle. AR 1. — 22. Dauphins. R. Pétoncle. AR 1.	3 75
23. Pétoncle. R. Roue. AR 1. — 24. Tête de cheval. R. Tête de cheval. AR 1. — 25. Mêmes types. AR 1/2.	4 25
26. LUCANIA. — <i>Metapontum</i> . Épi. R. Épi en creux. AR 7.	15 »
27. Mêmes types. AR 8.	20 »
28. Tête de Cérès à g. R. Épi. AR 6.	6 50
29. Tête de Proserpine à g. R. Épi. AR 6.	6 25
30. Même tête à dr. R. Épi. AR 6.	5 50
31. Tête d'Apollon à dr. R. Épi. AR 2.	2 »
32. Tête de Pallas à dr. R. Épi. AR 3. Trois p. variées.	12 50
33. <i>Posidonia</i> . Neptune à dr. R. même type en creux. AR 9.	13 50
34. Neptune à dr. R. Bœuf à g. AR 6. Flaon très-épais.	23 50
35. Mêmes types. AR 1.	16 »
36. <i>Sybaris</i> . Bœuf retournant la tête. R. Même type en creux. AR 9.	20 »
37. <i>Thurium</i> . Tête de Pallas à dr. R. Bœuf cornupète à dr. AR 6. Quatre p. variées.	25 »
38. Tête de Pallas. R. Bœuf marchant à dr. AR 2.	4 »
39. Même tête. R. Bœuf cornupète. AR 2. (Cette pièce est précieuse, car elle indique une alliance de Thurium avec Héraclée.)	10 »
40. <i>Velia</i> . Tête de Pallas à g. R. Lion à g. AR 6.	5 75
41. Même tête, lion à dr. AR 6.	6 50
42. Même tête à dr. R. Lion à dr. AR 6. Trois p. avec des symboles variés.	18 »
43. Tête de Pallas à g. R. Lion dévorant un cerf. AR 6.	8 50
44. Même tête, avec casque recourbé. R. Lion dévorant un objet indéterminé. AR 6. Deux p.	12 50
45. BRUTTIUM. — <i>Caulonia</i> . Apollon debout; devant lui, un cerf. R. Cerf debout. AR 6. Deux p. ancienne fabrique.	34 »
46. <i>Croton</i> . Trépied. R. Trépied en creux; dans le champ, une cigogne. AR 6.	11 »
47. Trépied. R. Aigle sur une tête de bélier. AR 6.	9 50
48. Trépied. R. Seppia. AR 2. — 49. Trépied. R. Même type en creux. AR 8.	7 »
50. <i>Locri</i> . Tête de Pallas. R. Grappe de raisin. AR 3. Deux p.	2 75
51. <i>Rhegium</i> . Tête d'Apollon. R. Tête de lion de face. AR 7.	151 »
52. Tête de lion de face. R. Carré creux. AR 1. (Attribuée aussi, à tort, à Samos et aux Leontini de Sicile.)	2 »
53. Tête d'Apollon à g. R. Aigle. AR 8. — 54. Même tête à dr. R. Trépied. AR 7.	2 50

55. Même tête. R. Tête de lion de face. Æ 6. — 56. Tête de lion de face. R. Rameau de laurier. Æ 2. 5 50
 57. *Terina*. Tête de Terina. R. Femme ailée, assise, tenant une colombe. AR 5. 36 »

SICILE.

58. *Abacænum*. Tête barbue et laurée de Jupiter. R. Truie et gland. AR 2. 10 50
 59. *Agrigentum*. Aigle. R. Crabe dans un creux. AR 6. 8 »
 60. Aigle déchirant un lièvre. R. Crabe et squille. AR 4. —
 61. Tête laurée d'Apollon. R. Lièvre déchiré par deux aigles. Æ 5. 5 »
 62. *Catana*. Tête laurée d'Apollon. R. Bige à dr. AR 8. 36 »
 63. Tête double de Janus. R. Cérès deboul. Æ 7. — 64. *Centuripæ*. Tête de Jupiter. R. Foudre. Æ 8. 7 25
 65. *Gela*. Partie antérieure du fleuve Gelas. R. Bige. AR 7. 13 »
 66. Même type. R. Cavalier brandissant une lance. AR 6. 7 25
 67. *Himera*. Coq. R. Carré creux divisé en ailes de moulin. AR 7. 15 »
 68. *Leontini*. Tête laurée d'Apollon. R. Tête de lion entre quatre grains d'orge. AR 8. 27 »
 69. *Messana*. Lièvre courant. R. Bige. AR 8. 28 »
 70. *Mamertini*. Tête laurée de Mars. R. Aigle sur un foudre. Æ 8. — 71. Tête laurée de Jupiter. R. Mars marchant à droite. Æ 8. 6 25
 72. *Panormus*. Tête de Cérès. R. Cheval à dr. AV 5. 46 »
 73. Même tête. R. Cheval qui retourne la tête. AR 6. 6 25
 74. Tête de nymphe, entre trois dauphins. R. Tête de cheval; derrière, un palmier; dessous, deux *mim* phéniciens. AR 8. Deux p. 45 »
 75. *Syracusæ*. Tête d'Aréthuse entre trois dauphins. R. Bige au pas. AR 8. 15 50
 76. Même tête. R. Seppia. AR 2. 4 »
 77. Tête d'Hercule à g. R. Tête d'Aréthuse dans un carré creux. AV 2. 20 »
 78. Tête d'Aréthuse, les cheveux retenus par des bandes. R. Bige au pas. AR 8. 15 50
 79. Tête d'Aréthuse entre quatre dauphins; derrière, une coquille. R. Quadriga conduit par une figure que la Victoire couronne; dessous, des armes. Grand médaillon, bien conservé. 160 »
 80. Tête d'Aréthuse, les cheveux noués au sommet de la tête. R. Bige courant à g. AR 8. 10 50
 81. Tête d'Apollon à g. Trépied. AV 4. 15 50
 82. Même tête. R. Lyre. AV 2. 9 50
 83. Tête de Pallas entre quatre dauphins. R. Mars combattant près d'un autel; à ses pieds, un bélier renversé, AR 5. 17 »

84. Tête de Pallas à g. R. X. III. AR 1. 5 25
 85. Tête de Jupiter à dr. R. Foudre et grain d'orge. Æ 7.
 — 86. Tête de Jupiter à g. R. Cheval. Æ 8. Deux p. 5 »
 87. Tête d'Apollon à g. R. Pégase. Æ 5. — 88. Tête de
 Pallas à g. R. Etoile entre deux dauphins. Æ 8. — 89.
 Tête d'Hercule à g. R. Pallas *Promachos*. Æ 7. 5 »
 90. Tête de Cérès à g. R. Pégase. Æ 6. 2 75
 91. *Tauromenium*. Tête d'Apollon Archégète à g. R. Le
 fleuve Onobolas tauriforme ; devant lui, grappe de raisin.
 Æ 8. — 92. Tête d'Hercule. R. Taureau cornupète à dr.
 Æ 7. — 93. Tête d'Apollon à g. R. Même type. Æ 5. 9 »

TYRANS DE SICILE.

94. *Hiero I*. Tête laurée d'Hiéron. R. Cavalier. Æ 8. Deux
 p. — 95. Tête diadémée d'Hiéron. R. Même type. Æ 8.
 — 96. *Agathocles*. Tête de Diane. R. Foudre. Æ 7. 8 25
 97. *Hiero II*. Tête de Proserpine à g. R. Taureau cornu-
 pète à g. Æ 6. — 98. Tête de Neptune. R. Trident. Æ 6. 2 »
 99. *Hieronimus*. Tête d'Hiéronyme à g. R. Foudre. Æ 7.
 — 100. *Melita*. Tête d'Isis. R. Figure ailée, à genoux.
 Æ 8. 3 75

THRACE.

101. *Abdera*. Griffon. R. Tête d'Apollon dans un carré. AR 4. 10 »
 102. *Maronea*. Partie antérieure d'un cheval. R. Grappe
 de raisin. AR 3. 2 50

CHERSONÈSE DE THRACE.

103. *Chersonesus*. Partie antérieure d'un lion qui se re-
 tourne. R. Carré creux. AR 3. 4 75

ILES DE THRACE.

104. *Thasus*. Satyre ithyphallique enlevant une nymphe.
 R. Carré creux. AR 7. 20 »
 105. Satyre chauve enlevant une nymphe. Style moins an-
 cien. R. Carré creux. AR 4. 30 50
 106. Tête de Bacchus. R. Hercule debout appuyé sur sa
 massue. AR 10 et 9. Deux pièces variées. 25 50

ROIS DE THRACE.

107. *Lysimachus*. Tête de Lysimaque. R. Pallas Nicéphore
 assise, à g. AR 10. Belle fabrique. 21 »
 108. Mêmes types. Fabrique barbare. AR 10. 7 »

ILLYRIE.

109. *Dyrrachium*. Vache, à dr., retournant la tête en allaitant son veau. R. Jardin d'Alcinoüs. AR 6. Deux p. variées. 20 »
 110. Mêmes types. La vache tournée à g. AR 6. Trois p. 22 »

MACÉDOINE.

111. *Macedonia in genere*. Tête de Diane dans un entourage de boucliers. R. Massue dans une couronne de chêne; dessous, foudre. AR 10. 14 50
 112. Tête d'Ariadne. R. Proue de navire. AR 4. 5 50
 113. *Acanthus*. Lion dévorant un taureau. R. Carré creux AR 8. 51 50
 114. Partie antérieure d'un bœuf qui se retourne. R. Carré creux. AR 4. 8 75
 115. Mêmes types. AR 3. 8 50
 116. *Ægæ*. Chèvre agenouillée qui se retourne. R. Carré creux. AR 7. 1 »
 117. *Amphipolis*. Tête d'Apollon, de face. R. Flambeau. AR 3. 15 50
 118. *Bisaltæ*. Tête coiffée du chapeau macédonien. R. Carré creux orné de petits quadrilatères recroisetés. AR 1. 30 50
 119. *Chalcis*. Tête laurée d'Apollon. R. Lyre. AR 8. Très-beau style. 120 50
 120. *Lete*. Satyre ithyphallique saisissant une nymphe par le bras. R. Carré creux. AR 6. 17 »
 121. *Neopolis*. Tête de Méduse, de face. R. Tête de la ville personnifiée. AR 3. Deux p. variées. 10 50
 122. Tête de Méduse. R. Carré creux. AR 1/2. 4 25
 123. *Pella*. Tête de Jupiter. R. Bœuf à dr. Æ 5. — 124. *Philippi*. Tête d'Hercule à dr. R. Trépied. AR 1. — 125. Même tête. R. Massue. Æ 1. 9 25
 126. *Incerta Pangei montis*. Satyre accroupi tenant un rhython. R. Carré creux. AR 3. 4 26

ROIS DE MACÉDOINE.

127. *Philippus II*. Tête d'Apollon, à dr. R. Bige. AV 5. 30 50
 128. Tête de Jupiter. R. Cavalier. AR 8. Trois p. variées. 16 »
 129. *Alexander III, Magnus*. Tête casquée de Pallas. Victoire tenant une armature de trophée; dans le champ, le griffon d'Abdère. AV 5. 38 50
 130. Même type. R. Victoire. (Frappé à Lysimachia). AV 5. 31 50
 131. Tête d'Hercule. R. Jupiter aëtrophore assis, à g. AR 9. 18 »
 132. Mêmes types, variété. AR 8. 9 »
 133. Mêmes types. Monogrammes et symboles variés. AR 5. Cinq p. 10 »
 134. *Philippus Arideus*. Tête de Pallas. R. Victoire. AV 5. 43 »
 135. Tête d'Hercule. R. Jupiter aëtrophore assis. AR 5. 4 25

136. Tête diadémée de Philippe, à dr. R. Cavalier. AR 4. Cinq p. avec symboles variés. 16 »
137. Tête d'Apollon, à dr. R. Cavalier. Æ 5. — 138. Même tête à g. R. Cavalier. Æ 5. Deux p. — 139. *Cassander*. Tête d'Hercule. R. Cavalier. Æ 6. 3 »
140. *Antigonos rex Asiæ*. Tête de Méduse au centre d'un bouclier. R. Casque. Æ 4. Deux p. — 141. Tête de Neptune. R. Pallas *Promachos*. Æ 5. — 142. *Antigonos Gonatas*. Tête d'Hercule. R. Cavalier. Æ 5. Quatre p. 5 25
143. *Perseus*. Tête diadémée de Persée. R. Aigle sur un foudre, dans une couronne. AR 9. 19 50
144. *Plagia Barbarorum*. Tétradrachme d'Alexandre, très-grossièrement imité. AR. (Attribution incertaine.) 10 »

THESSALIE.

145. *Thessalia in genere*. Tête de Jupiter. R. Pallas *Promachos*. AR 6. 17 »
146. Tête d'Apollon. R. Mém. typ. AR 5. 5 25
147. Tête de Pallas. R. Cheval à dr. AR 5. — 148. Tête d'Apollon. R. Pallas *Promachos*. Æ 5. 5 50
149. *Ænians*. Tête casquée de Pallas, à dr. R. Homme nu s'apprêtant à lancer la fronde; près de lui, deux lances; dans le champ, palme. AR 8. Inédite. 38 »
150. Tête laurée de Jupiter. R. Homme lançant la fronde. Æ 7. — 151. Tête de Pallas. R. Mém. typ. Æ 7. (Cette pièce parait coulée sur l'argent.) 20 »
152. *Heraclea Phtiotidis*. Tête de lion serrant un fer de lance dans sa gueule. R. Arc et carquois. AR 1. Inédite. 20 »
153. *Lamia*. Tête de Bacchus, à g. R. Grand vase. AR 4. 5 50
154. Mêmes types. AR 2. 4 75
155. *Larissa*. Tête d'homme coiffé du chapeau macédonien. R. Carré creux. AR 3. Fabrique très-ancienne. 40 »
156. Tête de Larissa, à dr. R. Cheval courant à g. AR. 6. 29 »
157. Tête de Larissa, de face. R. Cavalier à dr. AR 6. 5 »
158. Même tête. R. Jument et son poulain, à dr. AR. 5. 30 »
159. Même tête. R. Cheval s'apprêtant à se coucher. AR 6. 6 50
160. Même tête. R. Cavalier. AR. 2. 8 75
161. Tête d'Apollon, à dr. R. Diane tirant de l'arc, à dr. Æ 6. 3 25
162. *OEtæi*. Tête d'Apollon, à dr. R. Fer d'épieu et mâchoire de lion. Æ 4. 3 25
163. *Pharsalus*. Tête de Pallas, à dr. R. Tête de cheval. AR 3. Deux p. variées. 17 50
164. *Tricca*. Homme retenant par les cornes un bœuf. R. Partie antérieure d'un cheval. AR 3. 20 »
165. Mêmes types. Légende variée. AR 3. 20 »

ÉPIRE.

166. *Epirus in genere*. Tête de Jupiter Dodonéen, à dr.

- R. Aigle sur un foudre, dans une couronne. AR 6. Trois
p. avec noms de magistrats différents. 30 »
167. Mêmes types. Légende variée. AR 6. 10 50
168. Têtes de Jupiter Dodonéen et de Junon. R. Foudre
dans une couronne. AR 5. 7 50

(La suite au prochain numéro.)

Catalogue de tableaux

FORMANT LE CABINET DE FEU M. DURAND-DUCLOS, AVEC LES PRIX DE VENTE (1).

Écoles italienne et espagnole.

- | | | |
|---|--|----------|
| 1 | ANDRÉ DEL SARTE. La Vierge, l'Enfant Jésus, saint Joseph et le petit saint Jean..... | 1,395 f. |
| 2 | BELLIN (Jean). La Vierge en adoration devant l'Enfant Jésus. Cabinet de Périgny..... | 790 |
| 3 | CORRÈGE. La Sainte Famille. N° 3 du Catalogue du duc de Caraman..... | 960 |
| 4 | DOMINQUIN. L'Enlèvement d'Hélène..... | 172 |
| 5 | FRANCIA. La Vierge, l'Enfant Jésus, saint Joseph et le petit saint Jean..... | 1,080 |
| 6 | MURILLO. Sainte Claire couronnée par un ange.... | 460 |
| 7 | PARMESAN. Moïse sauvé des eaux..... | 360 |

Écoles flamande et hollandaise

- | | | |
|----|--|-------|
| 8 | BERGHEM (Attrib. à). Paysage et animaux. N° 106 du Catalogue de Randon de Boisset..... | 508 |
| 9 | CUYP (Alb.) Les Chasseurs. N° 27 du Catalogue du colonel Birré..... | 1,100 |
| 10 | — Portrait d'une jeune fille vêtue en bergère..... | 100 |
| 11 | DOES (Van der). Le pâturage. Sign. Karel Dujardin. | 255 |
| 12 | DOW (Gér.). L'empirique. N° 17 du colonel Birré.... | 8,100 |
| 13 | HUYSUM (Juste Van). Fleurs..... | 227 |
| 14 | JARDIN (Karel du). Le pâturage..... | 3,900 |
| 15 | — Passage du gué..... | 500 |
| 16 | MOUCHERON. Paysage et fleurs..... | 206 |
| 17 | NEER (Van der). Paysage avec figures..... | 57 |

(1) Quoique cette vente soit déjà ancienne (elle a eu lieu le jeudi 18 février 1847), les tableaux qui la composaient sont assez connus des amateurs pour qu'on veuille en savoir les prix. On verra que ces prix sont restés bien au-dessous de la valeur réelle des tableaux, valeur éprouvée par plusieurs ventes précédentes où ils avaient figuré. C'est là un triste témoignage de la dépréciation des objets d'art pendant cette déplorable année, et cette dépréciation est toujours un thermomètre certain de la misère publique, comme si les personnes qui achètent ces objets d'art souffraient aussi de la cherté du pain !

(Note du Rédacteur.)

18 Os (Van). Paysage : entrée de forêt.....	61
19 REMBRANDT. Portrait d'un vieillard à barbe blanche.....	7,200
20 STEEN (Jean). Le marchand d'orviétan.....	705
21 — Intérieur rustique, avec trois figures.....	100
22 TENIERS (David). Les Joueurs de dés. Cabinet de M. Kalbrener, et ensuite Cabinet de M. Rhoné....	5,600
23 TERBURG (Gér.). Portrait d'homme.....	200
24 VELDE (Guill. Vanden). Mer calme.....	775
25 VERF (Pierre Van der). Daphnis et Chloé.....	1,020
26 WOUVERMANS (Phil.). Halte de chasseurs.....	2,350
27 — (D'après). Le Repos des voyageurs.....	855

École française.

28 GELÉE (Claude, dit le Lorrain). Paysage avec effet de soleil couchant. N° 189 du Catal. d'Erard.....	4,000
29 GREUSE. La Madeleine en prière. Galerie de Lucien Bonaparte, grav. sous le n° 55. Retiré faute d'enchères à.....	3,500
30 — La Liseuse.....	510
31 — (Attrib. à). Le Regret.....	1,400
32 — (Attrib. à). Portrait de jeune fille.....	380
33 LESUEUR (Attrib. à). L'Annonciation.....	151
Total :	48,619(1)

(1) Le propriétaire estimait sa collection bien au delà de 150,000 francs, et l'on peut dire sans exagération qu'elle en valait 100,000. Quant à la *Sainte Famille*, de Corrège ou plutôt d'un de ses élèves, M. Durand-Duclos croyait ce tableau au moins égal à celui qui fut vendu plus de 80,000 francs à la vente La Peyrière, et qui est maintenant au Muséum de Londres. Il serait mort de chagrin s'il avait vu vendre 960 fr. cette charmante peinture, dont il disait refuser 60,000 fr.

Travaux de l'Alliance des Arts.

La saison des ventes publiques, qui va commencer, sera inaugurée par plusieurs ventes de Médailles : les Catalogues sont sous presse et paraîtront prochainement.

1° Catalogue de Monnaies françaises et étrangères, provenant de la Collection de feu M. L***. Vente le 3 novembre et jours suivants.

2° Catalogue de Médailles romaines, composant la Collection du major Senckler, de Cologne. Vente le 22 novembre et jours suivants.

3° Catalogue de Monnaies étrangères, principalement d'Allemagne, provenant du cabinet de M. F. Vente en décembre.

Les Catalogues de Livres, de Dessins, d'Estampes et de Tableaux ne tarderont pas aussi à paraître.

BULLETIN DES ARTS.

10 NOVEMBRE 1847.

Nouveau Catalogue du Musée du Louvre.

Monsieur le rédacteur,

Il paraît certain que l'administration du Louvre travaille activement à une nouvelle rédaction du Catalogue des anciens tableaux : on doit savoir gré à M. A. de Cailleux de cette bonne idée, qui témoigne de sa sollicitude et de son zèle pour notre admirable collection nationale, car le livret actuel du Musée, il faut bien l'avouer, contient beaucoup de fautes grossières ; il est, sous tous les rapports, infiniment inférieur aux catalogues des musées de Berlin, de Madrid et de Francfort. Malheureusement le nouveau livret aura peu de nouvelles acquisitions à enregistrer. Depuis longtemps le Louvre se croit assez riche et ses portes sont fermées aux chefs-d'œuvre ; et malgré les nombreuses occasions qui se sont présentées de remplir d'importantes lacunes dans la série chronologique des vieux maîtres, on n'a rien acheté, hormis le faux Denner, que M. de Cailleux a eu le bon goût de faire disparaître, hormis un vieux panneau, tout repeint, de P. Pérugin, et quelques autres tableaux insignifiants. La direction des musées se glorifie sans doute de son musée espagnol ; mais quel que soit le mérite de plusieurs toiles de ce musée, on nous permettra de regretter que tant d'espace précieux soit occupé par des peintures aussi peu agréables à voir. Avec cent mille francs, dans la seule vente du cardinal Fesch, on aurait pu acquérir un chef-d'œuvre d'Hobbema, deux admirables Watteau, et une magnifique composition de Perino del Vaga !

Si l'administration des musées se borne à corriger seulement les défauts les plus flagrants du livret actuel, son travail sera très-incomplet ; le public attend enfin une description digne du plus beau monument de la France. L'exécution d'une pareille œuvre exige des connaissances étendues, qu'il n'est pas possible de trouver réunies dans une seule personne ; il est donc à désirer que M. de Cailleux s'entoure d'hommes instruits et éclairés qui puissent lui fournir, chacun dans sa spécialité, d'importantes lumières. Le Catalogue, tel que nous le comprenons, doit détailler avec soin le sujet des tableaux ;

il doit aussi, avec une sage critique, rechercher et préciser les noms des peintres ; c'est ici surtout, c'est dans ces attributions, que les rédacteurs du nouveau livret auront à monirer leur savoir. Certes, il ne faut pas changer légèrement, et sans bonnes et suffisantes raisons, des noms consacrés par l'usage et la tradition, car on s'exposerait à tomber dans les mêmes erreurs que le docteur Waagen, qui a visité la galerie du Louvre avec de si étranges préoccupations ; cependant il existe dans l'ancien catalogue bien des dénominations usurpées qui doivent disparaître. On sait que l'administration des musées a toujours été très-timide quand il s'agit d'introduire le moindre changement dans la nomenclature officielle des tableaux ; la prudence à cet égard est louable, mais nous voudrions qu'elle ne repoussât ni la science, ni l'évidence. Après le nom du peintre et la description du sujet, le nouveau Catalogue doit indiquer la grandeur du tableau et la matière sur laquelle il est peint, toile, bois ou pierre ; voilà ordinairement où finit le travail d'un rédacteur de catalogue. Cependant il serait souvent très-intéressant de connaître la provenance ou la tradition historique des tableaux ; le Louvre possède plusieurs belles peintures qui ont donné lieu à de graves discussions parmi les savants, lesquels ne sont pas d'accord sur les véritables auteurs de ces peintures ; peut-être suffirait-il de connaître leur origine pour faire cesser ces dissidences d'opinions. L'administration des musées peut facilement donner de curieux détails à ce sujet et fournir par là de nouveaux éléments à l'histoire critique des arts. N'est-il pas essentiel aussi de nous indiquer, avec une scrupuleuse exactitude, les signatures, monogrammes et dates qui peuvent se trouver sur les tableaux ? Certes, quand il s'agit d'administration, il ne faut pas accueillir sans examen toutes les améliorations proposées. Nous avons donc à cœur de prouver l'indispensable nécessité de celle que nous demandons. Les rédacteurs du nouveau livret trouveront peut-être inutile de publier les signatures, monogrammes et dates inscrits sur les tableaux ; ils nous diront : « Nous possédons les vrais noms des peintres dans nos registres, depuis un temps immémorial ; c'est un simple relevé à faire : fiez-vous donc à nous pour cela. » Admettons que ce relevé soit fait fidèlement, voici quelques observations qui en démontreront l'impuissance.

Le numéro 1030 du Catalogue indique le portrait de *Gaston de Foix*, comme étant peint par le Giorgion. M. de Cailleux a eu l'extrême bonté de m'accorder la permission de voir de près certains tableaux, et sur celui-ci, j'ai eu l'indiscrétion de retrouver une signature authentique : « *opera de Jouane Jeronjme de Bressa de Sauoldo.* » J'ai voulu savoir la provenance de ce tableau ; mais n'ayant pas les re-

gistes secrets, il m'a fallu de longues recherches avant de la découvrir. Pierre Dan (*Le Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau*, 1642, in-folio, Paris), en parlant des 33 tableaux *les plus considérables du pavillon*, cite ce « portrait de Gaston de Foix, entouré des miroirs, etc., par Hierome de Bresse, nommé Sauoldy. » Florent Le Comte (*Cabinet des singularités*, 2 vol. in-12, 1702), parle aussi du même portrait de *Gaston de Foix* « peint par Jean-Jérôme Sauoldy di Bresso », portrait qui était encore à cette époque au château de Fontainebleau ; il est évident que Le Comte avait lu la signature du peintre. Qui a donc osé substituer le nom de Giorgion à celui de Jérôme de Bresse ? C'est probablement Lepicié (*Catalogue raisonné du cabinet du roi*, 1754), car il dit (p. 54) : « Le portrait de Gaston de Foix, par le Giorgion ; le dessin est d'une grande manière, la couleur forte et suave, et l'effet piquant par le clair-obscur. » Il est à remarquer que le savant docteur Waagen, dans son histoire de la formation du musée du Louvre (*Kuntsverke und Kunstler, in Paris*), parle de ce portrait de Gaston de Foix, par Jérôme Sauoldy, d'après Pierre Dan, qu'il ne cite pas ; et plus loin, quand il prodigue de justes éloges à cette même peinture, il y reconnaît le ton chaud et doré du Giorgion. M. Waagen attribue aussi *la Fille d'Hérodias* à Giorgion, quoiqu'on ne trouve dans cette peinture ni son dessin, ni son expression, ni sa couleur ; et, chose plus étrange encore, il donne la belle et irrécusable toile de Giorgion, *le Concert champêtre*, à Palma Vecchio ? Le Giorgion a été fort mal traité par les historiens de la peinture, et surtout par le Dr Waagen, qui croit reconnaître toutes les qualités de ce maître dans des œuvres appartenant à des maîtres inférieurs. Nous connaissons peu les œuvres de Jérôme de Bresse ; Paolo Pino (dans les *Dialoghi sulla Pittura*, 1548) assure que c'était un des meilleurs peintres de son temps : Lodovico Dolce (*Dialogo della Pittura*, 1557) parle aussi d'un *messer Girolomo Bresciano*, qu'il appelle quelquefois *Giouan Girolomo Bresicano*. L'auteur anonyme de l'intéressant manuscrit, publié, en 1800, par Morelli, le savant bibliothécaire de Saint-Marc, cite un tableau de *Jeronimo Savoldo Bresano*, qu'il vit, en 1532, dans la galerie d'Andrea Odoni à Venise. Ridolfi et Zanetti en parlent favorablement, comme d'un riche artiste amateur. Lanzi et M. Waagen disent que Savoldo florissait vers 1540, et M. Waagen emprunte cette date à un tableau de ce maître, conservé au Musée de Berlin, tableau qui porte cette inscription : « *Joanes Jeronymus Savoldus di Brescia faciebat.* » Brulliot (*Dict. des Monogrammes des peintres*) nous assure qu'il signait quelquefois avec un simple monogramme, S et I entrelacés

entre deux I. Enfin, il est positif que ce tableau n'est pas et ne peut pas être de Giorgione, et il faut espérer que les rédacteurs du nouveau livret rétabliront le nom de Jérôme Savoldo. Il serait également convenable d'ajouter à la description du tableau : « Portrait *présumé* de Gaston de Foix », car le personnage qu'il représente porte une barbe et une chevelure bien fournie, et paraît âgé d'environ 30 à 36 ans, ce qui ne concorde pas avec la biographie du héros français, surnommé *le Foudre d'Italie*, qui mourut général en chef de l'armée française, en Italie, à 24 ans; ce portrait d'ailleurs n'a pas la moindre ressemblance avec d'autres portraits gravés par Bresson, Guibert, Vosterman, Brener, etc., et surtout avec celui dont l'original existe dans la collection de lord Carlisle, à Londres, peinture admirable de Giorgione. Ce portrait, gravé par Trudon, offre un plaisant exemple d'anachronisme dans sa légende : « Le portrait de Gaston de Foix s'apprêtant pour la bataille de Ravenne, où il mourut en 1512, peint par le Giorgione. » En 1512, le Giorgione était mort depuis un an!

Le n° 394 du Catalogue, dit *le portrait de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, par N... Conning*. Quel est ce Conning? Il est présumable que les experts du Musée ont inventé ce nom, à cause de deux lettres C. R., qui se trouvent à gauche du tableau; mais ces lettres signifient *Carolus Rex*. Avec un peu plus d'attention, les experts auraient découvert le monogramme du peintre *H. P. fecit*, 1632, ainsi que me l'a fait voir M. Mundler, ce qui prouve que cette petite peinture fine et spirituelle est due à Henry Pott, artiste hollandais fort distingué. Decamps cite pourtant un Conning, né à Harlem, qui fit le portrait du roi d'Angleterre. Le Catalogue attribue aussi *les Corsaires turcs* à Jean-Baptiste Weenix, le père, né en 1621, mort en 1660, lorsque le tableau est signé *J. Weenix*, 1704, peinture indigne toutefois de ce fameux Hollandais qui, dans ses beaux ouvrages, a surpassé son père. À côté de ce tableau est un tableau de Franck, que le Catalogue laisse dans les tableaux inconnus, également signé *D° Franck in. et f. 1633*. Ces quelques exemples suffisent pour démontrer combien il serait important de constater avec soin les signatures ou monogrammes des peintres. L'indication de ces signatures authentiques aurait non-seulement l'avantage de faire connaître d'une manière positive les véritables auteurs des tableaux, mais encore elle empêcherait les critiques d'art de s'égarer dans des controverses à perte de vue et d'arriver à des conclusions erronées; ainsi, nul doute que l'intelligent Dr Waagen n'eût jamais contesté le charmant tableau, *l'Avare*, de Quintin Metzys, si le Catalogue avait indiqué l'existence de la signature

et du petit marteau monogrammatique ! L'administration est seule capable d'accomplir cette tâche délicate ; car elle a seule la facilité d'examiner les tableaux à la loupe, de les déplacer, de les voir au grand jour ou avec des lampes, de les faire dévernir et revernir. Malheureusement, beaucoup de tableaux remarquables sont suspendus très-haut et dans une très-mauvaise lumière, quand des peintures de moindre valeur ont les meilleures places ; en vérité, il est bien temps que l'on songe à faire un nouveau rangement des tableaux, d'après leur mérite et leur rareté !... Qui ne voudrait pas voir de près le beau Murillo, n° 1405 ; le Gaudentius, de Ferrare, signé et daté 1543 ; le magnifique Mantegna, n° 1105 ; l'Albertinelli, les vigoureux Jacques Jordaens, le spirituel Jan Steen, le Van-Lieven, le Fictoor, le Ferdinand Bol, les Van Dyck, etc., de préférence aux Albane, aux P. de Champagne et aux interminables Van der Meulen ?

Pourquoi M. le directeur des Musées, dans sa sollicitude bien connue pour la bonne conservation des chefs-d'œuvre, laisse-t-il l'admirable *Fuite en Egypte*, de Rubens, immédiatement au-dessus d'une bouche de chaleur ? Ce panneau a déjà bien assez souffert, sans l'exposer encore à une si rude épreuve ! Pourquoi aussi relègue-t-on un charmant petit Paul Véronèse dans un coin obscur de la galerie Flamande, entouré de glacials Mathieu Brill ? Pourquoi expose-t-on dans la meilleure lumière une peinture sans nom comme sans mérite, un tableau du genre d'*Alexandre Véronèse*, digne du grenier, quand tant de superbes toiles sont comparative-ment dans les limbes ? Enfin, il est temps, dans l'intérêt de l'art et des artistes, que l'on suive l'exemple de la galerie de Florence, où l'on déplace les beaux tableaux par rotation, afin qu'ils puissent être convenablement étudiés et copiés.

Le nouveau livret peut changer aussi sans scrupule plusieurs fausses dénominations, qui sont trop choquantes pour qu'il faille même les discuter. Le n° 1139, portrait présumé du chevalier Bayard, par Palma le vieux, est évidemment une peinture de Pietro della Vecchia ; on n'y trouve aucun des caractères de Palma, et une répétition de ce même tableau, laquelle existe en Allemagne, avec le monogramme du peintre P. V., monogramme faussement interprété naguère, a été gravée sous le nom de Pietro Vecchio. Le n° 1227 du Catalogue est attribué à Solario ; mais c'est un joli Luini, qui n'a d'ailleurs aucune ressemblance avec le beau Solario placé à côté, la *Vierge et l'Enfant*. Le n° 1093, *Ecole de Leonardo*, est également un Luini bien caractérisé. Le n° 1163, attribué à P. Pérugin, est incontestablement un

Mariotto Albertinelli, dont il portait d'ailleurs, autrefois, le nom. Plusieurs tableaux du Louvre, décorés de grands noms, en sont parfaitement indignes : qu'en résulte-t-il ? c'est que, chaque jour, de jeunes élèves les copient comme des originaux. On ne connaît bien les tableaux que par la comparaison ; le Louvre est la grande cour d'appel en matière de beaux-arts ; mais si les appellations de tableaux sont fausses, les jugements fondés par comparaison deviennent naturellement erronés.

Dans la salle d'entrée, c'est-à-dire l'antichambre du Louvre, il n'y a pas un grand nombre de tableaux anciens ; mais on rencontre en revanche assez de fausses appellations. Reconnaître le pinceau d'Holbein dans le triple panneau placé à gauche de la porte, en pendant au Lucas de Leyde, est une incroyable hérésie. Le n° 540, *Laurentius*, sans biographie, est placé dans l'école flamande ; la peinture paraît plutôt italienne, et l'on peut distinguer facilement cette inscription à l'aide d'un lorgnon : *Laurentius. Papien. Fecit. 1513.* Le mot abrégé *Papien* doit signifier *Papiensis* ; ce serait alors Lorenzo di Pavia.

Le n° 1203 indique un *Pier di Cosimo Rosselli* ; encore une erreur : il s'agit simplement d'un tableau de Cosimo Rosselli. Le n° 1204 porte le même nom ; ici on confond deux peintures bien distinctes et fort éloignées l'une de l'autre ; ce tableau est du disciple di Cosimo Rosselli, de Pier di Cosimo, quelquefois nommé *Pier di Cosimo Rosselli*, artiste bizarre qui, par haine de la médecine et des médecins, souhaitait toujours de mourir de mort subite, et qui, devenu octogénaire, tomba du haut d'un escalier et se tua. Ce Piero a eu l'honneur d'instruire Fra Bartolomeo et Albertinelli dans leur art ; il eut l'avantage aussi d'étudier les immortelles œuvres de Leonardo da Vinci.

Dans le salon carré, à droite, on remarque un *N. Franck* (N. veut dire inconnu) ; le tableau néanmoins est signé *D° Franck fecit. et in. 1633.* La galerie Flamande possède deux autres peintures, les n°s 462 et 463, qui sont de la même main ; ici le Catalogue nomme le peintre : *François Franck le jeune.* Chose singulière, on trouve sur ces deux tableaux la même signature : *D° Franck, fecit. et in.,* avec la date identique 1633. Je ne sais pas si ce François Franck s'appelait aussi Dominique ; sa palette ne m'intéresse pas beaucoup, et je regrette que ses faibles productions occupent une si belle place, quand tant de belles peintures sont presque invisibles ; il est seulement évident que le Catalogue se contredit d'une manière déplorable, faute d'avoir recueilli les signatures authentiques des peintres. Dans le salon carré, on peut

admirer, si l'on veut, deux Van Vitelli, décorés du nom de *Canalotto*. Son ancien voisin, le faux Denner, a été, grâce à votre persécution, chassé ignominieusement ; ce tableau était instructif et amusant comme école... d'un expert de l'administration.

Le n° 107 nous présente un portrait PAR Charles Lebrun ; c'est le portrait de Charles Lebrun par Largillière, portrait gravé comme tel par Edelinck. Un Hyacinthe Rigaud, au-dessus du portrait de Louis XIV, a bien l'air d'être aussi un autre Largillière.

N° 208, *Nicolas Poussin* ! En vérité, ce petit Poussin ressemble beaucoup mieux à une habile imitation de Sébastien Bourdon, ce caméléon de la peinture française.

Les deux portraits n°s 1014 et 1015 sont attribués à Benvenuto Garofalo, pour la seule raison, je pense, que les personnages de ces portraits portent un œillet à la main ; M. Waagen, qui a déjà relevé cette absurde attribution, donne le n° 1014 à Holbein, et le n° 1015 à Q. Metzys.

Le n° 111 est attribué à Antoine et Louis Lenain, bien qu'il soit impossible de voir deux pinceaux différents dans cette charmante suite de portraits ; il faut l'autorité de la tradition historique, pour se convaincre que les Lenain ont passé par là ; la couleur transparente, empâtée et vivante, est digne de Van Dyck, de Rubens et de Watteau.

Souhaitons aussi que les rédacteurs du nouveau livret mettent plus de soin dans les courtes notices biographiques des peintres ; ainsi, Palma Vecchio n'est pas né en 1548, mais bien antérieurement ; il était probablement élève de J. Bellini et de Giorgione : Vasari, et l'auteur anonyme du manuscrit publié par Morelli, parlent de ses tableaux dès le commencement du seizième siècle, et M. Reizet, de Paris, possède une belle peinture de Palma, signée et datée de 1500. Lorenzo Lotto était également contemporain du Giorgione, et M. George, l'expert du Musée, vient de découvrir sa signature sur une charmante petite composition, dans la manière de J. Bellin « *Lotus*, 1500. » Nous pourrions citer bien d'autres exemples de négligence dans la biographie des peintres, telle que nous la donne l'ancien livret.

Permettez-moi, monsieur, en terminant, de vous communiquer un fragment d'une lettre autographe du sieur Jabach, au trésorier de Louis XIV, que j'ai trouvée dans le dossier des expertises qui ont servi à l'achat de la précieuse collection de cet amateur (manuscrit de la Bibliothèque royale), et qui fait voir combien, de tout temps, il fut difficile de vendre les objets même les plus précieux à l'administration du Musée royal. « Paris, 1671. Sur l'espérance que vous me don-

« nâtes hier, monsieur, de voir bientôt *mon malheureux affaire* de
 « desseins et tableaux terminés, etc. Chacun aussi (de ces tableaux) ne
 « doivent-ils pas passer pour desseins, ainsi pour des meilleurs et plus
 « friands tableaux, lorsqu'ils seront embordurés, tout homme con-
 « naissant le peut dire, et mons. le Brun, mieux que personne, en
 « ayant une connaissance plus achevée. Vous y feré toute réflexion
 « qu'il vous plaira, pourvu qu'après tant de remises, je puisse fina-
 « lement scavoir de quelle mort je dois mourrir, je seray content.
 « Le seul mal que j'y prévois, est qu'ils sont et trop beaux et en trop
 « grand nombre ; s'ils estoit moins bons et en moindre quantité, leur
 « prix aggrèrât davantage et ferait ma condition assurément
 « meilleur.

« Confidant au nom de Dieu, que je me trouve entre le marteau
 « et l'enclume, et que i ay à faire à des gens aux qui il n'y a aucun
 « quartier. etc. » Le pauvre Jabach avait bien raison de se plaindre.
 Cette négociation a duré plusieurs années ; le prix demandé pour
 ses cinq mille cinq cent quarante-deux dessins et ses cent un ta-
 bleaux fut successivement réduit de 300,000 livres à 220,000 ; une
 seule de ses toiles, *le Jupiter et Antiope*, du Corrège, représenterait
 cette somme. Jabach n'avait pas tort d'appeler *la Mise au Tombeau*,
les Pèlerins d'Emmaüs et *la Maîtresse du Titien*, *l'Ex-Voto* du Gior-
 gione, les Jules Romain, le Périno del Vaga, etc., *les plus friands*
tableaux. Il est heureux pour la France que personne ne soit
 venu en concurrence faire des offres à Jabach, car assurément,
 blessé par les mauvais procédés du gouvernement à son égard, il au-
 rait accepté ces offres avec empressement, et le Louvre serait au-
 jourd'hui privé de ses plus rares trésors.

Agréez, etc.,

CLAUDIUS TARRAL.

Note du rédacteur. Le défaut d'espace nous empêche aujourd'hui de complé-
 ter, par nos propres observations, celles de notre correspondant qui a, comme
 nous, la plus grande confiance dans les intentions éclairées et dans l'active sol-
 licitude de M. de Cailleux. Nous voulons d'ailleurs faire encore la guerre à
 l'horrible baraque en bois, qui reste suspendue, en manière de brûlot, aux
 murailles de la galerie du Musée : le feu a pris dans une cave du Louvre ; on
 frémit, en songeant aux désastres qui pouvaient résulter de cet incendie !

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

Nous publions avec empressement la lettre suivante qui nous est adressée :

« Monsieur et cher confrère,

« Nous vous prions de vouloir bien porter à la connaissance du public les
 heureux résultats que le Comité de la Société des gens de lettres a déjà obtenus

pour la création du grand *Album littéraire et artistique*, qui doit être vendu au profit de la caisse de secours de la Société.

« Cet album forme un énorme volume in-folio oblong, composé de 200 feuilles d'anthographes et de 100 feuilles de dessins; chaque feuille est entourée d'un encadrement chromolithographique en or et en couleurs. Une magnifique reliure en maroquin avec ornements et fermoirs d'orfèvrerie, sera digne de l'œuvre fraternelle de tous les littérateurs et de tous les artistes contemporains. Ceux-ci, peintres, sculpteurs et architectes, ont exécuté, exprès pour cet Album, des aquarelles, des gouaches, des sépias, des croquis à la plume ou au crayon; et ceux-là, écrivains, poètes, hommes politiques, orateurs, ont écrit et signé des fragments inédits en prose et en vers dans lesquels se résume le genre de leur talent.

« Les compositeurs ont fourni des morceaux de musique autographes. Outre ces pages individuelles, il y a des pages collectives, destinées à rassembler les signatures des principaux rédacteurs de chaque journal et des principaux acteurs de chaque théâtre de Paris. L'Album présentera, en un mot, la physionomie la plus complète et la plus fidèle de la littérature, de l'art musical, de l'art dramatique et des arts du dessin au dix-neuvième siècle.

Ce projet tout philanthropique a trouvé une sympathie générale, et tout ce qui manie une plume et un pinceau tient à honneur de contribuer à la fois à une bonne action et à un beau livre. Il y a eu partout empressement, émulation.

Nous avons donc l'espérance de voir bientôt achevé cet Album unique, véritable monument de l'intelligence, et qui durera sans doute aussi longtemps que les monuments de bronze et de pierre élevés à la gloire des arts et des lettres.

Agréez, etc.

Les membres du Comité,

MM. de Salvandy, président; Félix Pyat et Ch. Merruau, vice-présidents; Altaroche et Maquet, secrétaires; Cellier et F. Thomas, rapporteurs; M. Masson, archiviste; et MM. A. Achard, E. Alby, Audibert, Aycard, A. Comte, Des Essarts, V. Hugo, Jubinal, J. Lacroix, P. Lacroix (bibliophile Jacob), Lireux, L. Lurine, Molé-Gentilhomme, Saintine, Thoré et Viennet.

Voilà un beau projet, qui doit émouvoir et intéresser tout ce qui n'est pas indifférent aux lettres et aux arts en Europe. Jamais un album de cette espèce n'a été conçu ni exécuté, depuis la célèbre *Guirlande de Julie*, que le duc de Montausier offrit à Julie d'Angennes, le jour de ses noces. Cette Guirlande ne renferme que trente pièces de vers, composées, il est vrai, par les premiers poètes du temps, mais écrites toutes de la main de l'habile calligraphe Jarry, en regard des peintures de fleurs, exécutées par un seul artiste. Ce modèle des albums a été vendu 15,000 livres, à la vente de la bibliothèque du duc de La Vallière. L'Album de la Société des gens de lettres vaudra, sans doute, plus de 60,000 fr. Vous verrez que les rois de notre siècle ne sont pas assez riches pour acheter cela; par bonheur, nous avons des banquiers qui se piqueront peut-être d'être généreux comme des rois.

— Nous trouvons, parmi les papiers du savant auteur du *Dictionnaire des Anonymes*, une lettre qui complète et authentique un des articles les plus curieux de ce Dictionnaire, article perdu dans un supplément, sous le n° 13,700 :

« Paris, 2 février 1819.

« Monsieur,

« J'apprends de vous-même, par la *Revue Encyclopédique*, que vous vous proposez de publier une nouvelle édition du *Dictionnaire des Auteurs anonymes et pseudonymes*. Permettez-moi de vous adresser, à ce sujet, quelques renseignements, qui, à la vérité, ne peuvent vous intéresser qu'autant que vous avez le projet de placer dans votre Olympe les Dieux inconnus de toutes les catégories.

« On trouve à la Bibliothèque du Roi, dans la note des ouvrages déposés au commencement de l'année 1817, les *Œuvres du comte de Carolis*, avec l'indication suivante RÉCLAMÉ ET SUPPRIMÉ.

« C'est moi, Monsieur, qui ai composé et fait imprimer cet ouvrage à Marseille, chez Jean Mossy, imprimeur-libraire, in-8° d'environ cinq cents pages.

« Ces œuvres contiennent les opuscules suivants :

« 1^o Alceste ou le Misanthrope.

« 2^o Essai sur le Droit public.

« 3^o Essai sur l'Etude de l'histoire.

« 4^o Essai sur la Constitution politique et civile du Piémont.

« 5^o Essai sur la Vérité du Christianisme.

« 6^o Essai sur l'Etude de la Métaphysique.

« 7^o Essai sur la Théorie des mathématiques.

« Ayant ma famille et mes biens en Piémont, ma patrie, je ne voulais pas publier cet ouvrage, sans en procurer connaissance à S. M. le Roi de Sardaigne.

« Le fait est que les ministres de S. M. désirèrent acheter l'édition entière. Elle passa dans leurs mains, et je la crois conservée à Turin, au dépôt des Affaires étrangères. Je n'en ai pas même gardé un exemplaire pour moi, et S. E. le Ministre de la Police fit remettre les exemplaires déposés à M. le marquis Alfieri de Sostegno, ambassadeur de Sardaigne, sur la demande qu'il eut ordre d'en faire.

« Le nom de *Carolus* est imaginaire; mais on doit trouver dans les registres de la Direction de la librairie, que l'imprimeur déclara avoir travaillé pour moi, ce qui doit être répété dans le récépissé de dépôt, quoiqu'on y ait estropié un peu l'orthographe de mon nom.

« Mon ouvrage était écrit dans un sens très-pieux et très-aristocratique; mais on crut y trouver une satire déguisée d'un certain ministre de S. M. le Roi de Sardaigne, et ses collègues désirèrent lui épargner l'espèce d'éclat que la publication de cet ouvrage aurait pu faire dans mon pays. Avec le temps, il est cependant assez probable qu'il paraîtra en tout ou en partie, c'est-à-dire que S. M. en permettra la circulation.

« Si maintenant vous voulez me faire l'honneur de placer le Comte de *Carolus* parmi vos pseudonymes, il sera comme ces noms obscurs qui deviennent célèbres par leurs épitaphes.

« Je vous prie de me pardonner, monsieur, si je vous ai dérobé des instants que vous employez utilement, et je vous prie de croire à la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur de me dire, monsieur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le Comte Charles PASERO DE CORNELIANO. »

— Conformément à une proposition de la Commission des monuments historiques, M. le ministre de l'intérieur vient de faire frapper une médaille destinée aux personnes qui, à des titres divers, ont prêté à son administration un utile concours pour la conservation de ces monuments.

Cette médaille a été accordée à : MM. Aymard, correspondant (Ardèche); Mallay, architecte (Puy-de-Dôme); Séguin aîné, propriétaire (Côte-d'Or); le baron de Vertpré, propriétaire (Nièvre); Vast fils, entrepreneur (Somme).

Nous demandons à présent le revers de la médaille, c'est-à-dire une espèce de pilori, où l'on attachera les noms des complices de la bande noire, qui détruisent ou mutilent les monuments historiques classés ou non classés, ainsi que les noms des fonctionnaires publics, qui ne s'opposent pas ou qui s'opposent mollement à ces actes de vandalisme.

— Annonce officielle de la direction des Beaux-Arts :

« M. Desprez a reçu de M. le ministre de l'intérieur la commande d'une statue en marbre pour le jardin du palais du Luxembourg. Elle devra représenter une des reines de France et augmenter d'une célébrité nationale l'intéressante collection qu'on a en l'heureuse idée de placer dans un des plus beaux jardins de Paris. Cette collection, en partie formée, réunit déjà les statues de Jeanne d'Arc, de Bathilde, de Blanche, de Marguerite de Valois, de Clémence Isaure, de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche, de M^{lle} de Montpensier, de sainte Geneviève, etc., etc. »

On ne dit pas encore le nom de cette nouvelle reine que doit posséder le jardin du Luxembourg : on parle de la reine *Pédauque* ou Berthe aux grands pieds.

— M. le ministre de l'Instruction publique vient de faire demander, par circulaire, à toutes les sociétés savantes du royaume, un détail exact de leurs ressources pécuniaires, afin de partager entre elles les fonds d'encouragements que les Chambres ont mis à sa disposition. Malgré ces honorables démonstrations de générosité, il ne faut pas croire que le ministère de l'Instruction publique roule sur l'or. Ses caisses sont vides en ce moment; car on a dépensé cette année plus qu'en dix, pour faire inhumer convenablement les gens de lettres décédés dans les hôpitaux de Paris. Il est louable d'enterrer ses morts.

— La note suivante a couru dans les journaux ; nous la reproduisons sans garantir l'exactitude des détails qu'elle renferme.

« On s'occupe beaucoup dans le monde des arts du manifeste adressé au roi par MM. les membres de la 5^e classe de l'Institut (Académie des beaux-arts). Sur la proposition de M. Gasteau, graveur en médailles, l'Académie a supplié le roi de modifier le jury pour l'admission des œuvres d'art au Salon, et de lui ôter une responsabilité qu'elle ne peut plus accepter.

« Si nous sommes bien informés, cette requête serait rédigée en termes tels qu'ils ne peuvent laisser aucun doute sur le discrédit dans lequel est tombée l'institution du jury du Louvre, même aux yeux de ses propres membres. MM. les académiciens s'y accusent eux-mêmes d'un grand nombre d'erreurs qui ont été fort nuisibles aux intérêts privés des artistes, et, par suite, à l'intérêt et au progrès des arts.

« Un seul académicien, M. Ingres, a refusé son adhésion à la protestation de ses collègues ; ce fait est d'autant plus remarquable, que M. Ingres s'est presque toujours abstenu d'assister aux travaux du jury, et qu'il a toujours combattu la sévérité de ses collègues, quand, par hasard, il a pris part à leurs travaux.

« Cette manifestation de l'Institut va certainement motiver une grave modification dans le mode d'admission des œuvres d'art au Salon, et les artistes attendent avec une vive anxiété la solution de ce problème difficile. ■

Nous comprenons à merveille que l'Académie des beaux-arts se soit lassée d'une responsabilité pénible qu'on fait peser sur elle seule et dont elle était souvent fort innocente. Ce n'est pas à dire qu'il ne faille pas un jury d'admission : l'Exposition n'est pas instituée pour rassembler toute la peinture qui se brosse en une année ; on doit obvier à l'indiscrétion des peintres vraiment dignes de ce nom, et en même temps, on doit repousser les études des écoliers. Ne serait-il pas très-facile d'établir un jury d'examen, seulement pour les artistes qui n'ont jamais exposé, jury sévère et impartial ? Quant aux artistes à qui l'entrée du Salon a été ouverte une fois, il suffirait de fixer le nombre des tableaux qu'ils pourraient y envoyer. Nous espérons que le roi donnera carte blanche à M. le directeur des musées pour prendre les mesures les plus convenables dans l'intérêt de l'exposition, des exposants et du public. M. de Cailleux ne sera pas en peine de bien faire.

— Voici une nouvelle qui nous semble de bon augure, en attendant qu'on commence la restauration générale et complète de la Bibliothèque du roi, si M. Visconti veut bien le permettre.

« Le ministre de l'Instruction publique vient de s'entendre avec son collègue des Travaux publics pour faire procéder, dans une des cours latérales de la Bibliothèque royale, à la construction d'un local qui servira à la fois au catalogue, à la réception des livres et à la reliure. »

Hélas ! hélas ! au lieu de penser au catalogue, on pense au local qu'on réserve aux catalogographes ! C'est une manière d'ajourner la difficulté le plus honnêtement possible. Nous avons défié l'administration actuelle d'accoucher de ce catalogue, *ridiculus mus*, dans un demi-siècle. Aujourd'hui, après avoir vu la marche qu'elle suit, nous sommes bien sûr que le catalogue restera un mythe éternellement incompris.

— Le *Bulletin de l'Alliance des Arts* a déjà donné (t. II, p. 252) l'essai d'un catalogue de la bibliothèque du célèbre Grolier. Des recherches, auxquelles nous nous sommes livrés depuis, nous mettent à même d'ajouter les titres de plusieurs autres ouvrages à ce catalogue, qui restera encore assurément fort incomplet.

Apuleius, *Asinus aureus*, *Bononiæ*, 1500, in-fol. ; 10 l. st. 10 sh., vente Sykes, en 1824, 1^{re} partie, n. 153.

Polydori Vergili, *de rerum inventoribus*, *Basileæ*, Froben, 1525, in-fol. ; porté au catalogue joint au *Bulletin du Bibliophile* de M. Techener, 1837, n. 1540.

Cæsar, *Roma*, 1469, in-fol., se trouve à la bibliothèque de Berlin, suivant Dibdin, *Introduction to the Classics*.

Valerius Maximus, *Venetis*, Aldus, 1534, in-8^o ; 24 fr., vente Leblond en 1811.

Dictionarium græcum, Aldus, 1524, in-fol. ; porté à 10 guinées sur un catalogue de Payne et Foss, libraires de Londres, 1829.

Ciceronis Opera, *Venetis*, Junta, 1534, 4 vol. in-fol. ; 1485 fr., vente De Cotte en 1805 ; 902 fr., Firmin-Didot en 1811, et 47 l. st., vente Noailles, à Londres en 1835.

Plinii Epistolæ. *Venetis*, 1502 ; 7 l. st. 2 sh., vente Hibbert en 1829.

Xenophontis Opera (latine), *Basileæ*, 1534, in-fol. ; 75 fr., vente Mac-Carthy.

Plauti Comædiæ, *Florentiæ*, Junta, 1514, in-8^o ; un exemplaire sur vélin se conserve dans la bibliothèque de George III, jointe au Musée britannique.

Catullus, *Venetiis*, Aldus, 1514, in-8°; 935 fr., vente Libri en 1847; très-bel exemplaire.

Saunazarius, *De partu Virginis*, *Venetiis*, Aldus, 1537, in-8°; 300 fr., même vente.

Il libro del Cortigiano del conde B. Castiglione, *Venetia*, Aldo, 1528, in-folio; 519 fr. même vente.

Nous invitons les bibliophiles qui connaîtraient des exemplaires que nous n'aurions pas cités, à nous les signaler pour compléter l'inventaire restitué de cette admirable bibliothèque.

— M. Aug. Lallemant, l'habile mouleur de la collection si importante de sceaux du moyen-âge, formée par M. Letronne aux Archives du royaume, vient de découvrir un nouveau perfectionnement, qui intéressera tous les amis des études archéologiques. M. Lallemant est parvenu à mouler en plâtre une inscription grecque estampée sur la pierre. L'inscription est reproduite dans le sens de l'original, avec une merveilleuse précision et dans ses détails les plus ténus qui traduisent jusqu'au grain et à l'aspect de la pierre, et cela sans apporter la moindre altération à la feuille de papier qui sert à l'estampage même. Les premiers résultats de cette découverte ont déjà obtenu l'applaudissement des juges les plus compétents et ont été mis sous les yeux de l'Institut par M. Letronne.

— M. Maréchal, qui avait remporté le grand prix de sculpture il y a deux ans, vient de mourir à Rome, après une courte maladie. Un autre statuaire, plus connu par ses ouvrages, M. François-Alfred Grevenich, auteur du *Combattant de Juillet* et du *Tanneguy du Chatel sauvant le dauphin*, est mort à Paris, âgé de quarante-six ans. Il a laissé un grand nombre d'études, d'esquisses, d'ébauches peintes, dessinées et moulées. « On a trouvé chez lui des manuscrits qui témoignent assez que l'étude des lettres fut, comme la sculpture et la peinture, l'occupation de toute sa vie. Outre des traductions italiennes et latines, il avait commenté des ouvrages sur l'Orient, dans lesquels il a fait preuve, dit-on, d'une imagination pleine de verve et d'originalité. »

— Le grand tableau de M. Couture, qui a été un des principaux ornements de l'exposition de 1847, *les Romains de la décadence*, vient enfin d'être acheté par M. le ministre de l'intérieur moyennant 12,000 francs, prix de la toile, des couleurs et des séances de modèles. Ce tableau doit faire partie de l'exposition permanente de la galerie du Luxembourg, qui, bon an, mal an, ne coûte que 2,000 francs, non compris les émoluments du conservateur, M. Naigeon, ou tout autre.

— On bâtit toujours la Bibliothèque Sainte-Genève, on dégage toujours les abords du Panthéon. En attendant que le Panthéon reçoive une destination définitive, en attendant que la Bibliothèque Sainte-Genève achète les livres qui lui manquent depuis 1790, rapportons le bulletin des voyers et des architectes :

« Les propriétés d'origine domaniale, situées rue des Sept-Voies et place Sainte-Genève, avaient été aliénées sous la réserve que les acquéreurs abandonneraient gratuitement, à la voie publique, les terrains nécessaires aux alignements des abords du Panthéon. Les détenteurs actuels ayant refusé d'exécuter cette condition, il s'en est suivi un procès. La solution de l'affaire vient de permettre la continuation des travaux de régularisation. Depuis quelques jours, la démolition de ces propriétés est exécutée activement. Il y a lieu d'espérer que le Panthéon sera isolé avant peu. Ainsi disparaîtront ces étroites ruelles qui bordaient le monument du côté du carré de Sainte-Genève.

« La grande charpente en fer servant de comble à la nouvelle bibliothèque Sainte-Genève vient d'être posée. Tout le matériel, consistant en armoires, rayons, ornements, etc., etc., sera pareillement en fer, afin d'éviter toute chance d'incendie. »

Nous saurons peut-être ce que doit être le Panthéon, temple, église ou musée; nous sommes bien aises d'apprendre dès à présent que, pour ses bibliothèques, notre Gouvernement dépense plus en fer qu'en papier imprimé. Ce fer-là est imaginé dans la prévision des incendies et des magnifiques séances du soir. Tout est pour le plus mal dans la meilleure des bibliothèques.

— Les travaux de déblai commencés sur la place du parvis Notre-Dame pour en abaisser le niveau de 75 centimètres, ont été convertis, par ordre supérieur, en fouilles archéologiques, sous la direction de M. Coquelin, conducteur de travaux. Nous ne pensons pas que ces fouilles aient un résultat aussi important que celles de 1711, faites dans l'intérieur de l'église même et célèbres par l'exhumation des bas-reliefs d'un autel druidique.

A huit ou dix mètres, en avant du grand portail de la cathédrale, la pioche des ouvriers a rencontré des fondations très-anciennes, les unes circulaires, les autres rectilignes. Entre ces constructions, au milieu de morceaux de marbres, de briques et de tuiles romaines, se trouvait un chapiteau de colonne engagée. Les arabesques et les espèces de feuilles naissantes qui le décorent, sont d'une belle conservation. Il a été extrait avec soin et transporté au musée de Cluny.

Plusieurs actes authentiques, conservés dans les archives et dans le chartrier de Notre-Dame, sont venus fournir quelques renseignements sur les fondations circulaires et rectilignes qui ont été reconnues; l'une de ces fondations, en face de la porte principale de la grande façade, serait celle d'un baptistère qui existait en cet endroit à une époque très-reculée. L'autre serait celle d'une fontaine, que l'on voit encore dans les anciennes vues de la place du Parvis. En avant de la porte la plus proche de la rue du Cloître, une fondation de maçonnerie rectiligne, qui s'avance vers le portail de Notre-Dame, appartient évidemment à la petite chapelle Saint-Christophe, qui attenait à la cathédrale. On va explorer complètement cette construction, dans le double but de savoir à quoi elle servait, et de reconnaître le nombre de marches qui conduisaient au portail de Notre-Dame.

Parmi les objets découverts dans ces fouilles, on cite une belle médaille romaine en bronze, un jeton du règne de Louis XIII en cuivre jaune, percé au centre; des pièces en fer et en cuivre corrodées par la rouille; des tuiles à rainures, évidemment fabriquées par les Romains, quelques débris de pierres ouvragées, entre autres une gargouille et des fragments de colonnettes, une certaine quantité d'ossements presque sans consistance, etc.

Ces fouilles ont fait connaître la nature du sol du parvis Notre-Dame. Ce sol est tout d'alluvion, résidu de fange et de débris de constructions rapportés. Tous les objets de mince volume que l'on découvre sont aussitôt placés dans une petite caisse fermant à clef, confiée aux soins du conducteur des travaux.

Si ces sages précautions étaient prises dans tous les travaux de terrassement exécutés par l'Etat et même par les compagnies autorisées, ce serait tout profit pour nos musées. Les fouilles de Notre-Dame ont, au reste, mis en évidence une nouvelle espèce de flibustier: c'est le soi-disant archéologue, l'ausseur de profession et correspondant de telle ou telle société savante. Nous en parlerons dans l'intérêt de l'archéologie.

— On vient de placer à l'église Saint-Laurent huit verrières exécutées d'après les compositions de M. Auguste Galimard. Ces huit vitraux occupent le chœur et présentent les sujets suivants: 1^o saint Paul, saint Pierre, saint Jacques, saint Jude, saint Jean, écrivant les épîtres; 2^o sainte Philomène, patronne de l'église; 3^o martyr de saint Laurent; 4^o saint Laurent; 5^o le Christ donnant la bénédiction; 6^o sainte Apolline, patronne de l'église; 7^o martyr de sainte Apolline; 8^o saint Doménole, évêque, patron de l'église.

C'est là le plus vaste travail de peinture sur verre qu'un artiste moderne ait exécuté, et il faut dire, à l'honneur de M. Galimard, que ce travail répond victorieusement à tous les contes que l'on a faits sur la perte des procédés et de l'art de nos anciens verriers. M. Galimard a réussi également à prouver que les vitraux peints étaient l'ornementation inséparable de l'architecture ogivale. Ses compositions ont un grand caractère, à la fois naïf et correct; elles se distinguent surtout par le sentiment de l'art chrétien, qui résulte d'une étude particulière des monuments religieux du treizième au quinzième siècle. Le succès de cette œuvre considérable ne peut manquer de remettre en faveur les verrières peintes qui remplaceront successivement les vitres blanches de nos cathédrales, et nous verrons, si les Conseils municipaux n'y font pas obstacle, renaître une habile génération de peintres et de gentilshommes verriers.

— L'église de M. Mottez, Saint-Germain-l'Auxerrois, nous expose aujourd'hui de nouvelles peintures à fresque, qui prouvent jusqu'à l'évidence que M. Mottez est maître absolu dans son église. L'une de ces peintures, placée au-dessus du tronc près de la chapelle Saint-Landry, représente une *Charité*; l'autre, au-dessus de la porte de la sacristie, est un tableau commémoratif de la réouverture de l'église en 1837.

Voici en quels termes un journal officiel parle de la *Charité* de M. Mottez: « Déjà M. Mottez avait fait à fresque, sur le mur auquel est fixé le tronc des pauvres, une grande figure du Christ invitant les fidèles à la charité; l'artiste, plus modeste et plus courageux que ne le sont en pareil cas ses confrères, a condamné lui-même cette composition, qui n'avait pas très-bien réussi auprès du public: il a abattu sa fresque et en a exécuté une nouvelle.

« Celle-ci, partagée, comme l'ancienne, en deux tableaux superposés, représente saint Martin passant à cheval près de la porte d'Amiens, et donnant la moitié de son manteau à un pauvre, qu'il trouve nu et couché sur quelques brins de paille cachant mal un lit épais de neige.

« Dans le cadre supérieur, le peintre a placé au ciel le Christ, qui rend à saint Martin le manteau dont il s'est dépouillé pour en recouvrir le mendiant. A côté du fils de Dieu, M. Mottez a assis Marie, qui reçoit avec bonté la veuve charitable que le don modeste d'un simple denier a rendue agréable au Seigneur. »

On aurait dû nous dire qui a payé les frais de la faute et de la pénitence de M. Mottez. Si M. Mottez a refait son ouvrage à ses frais, sans indemnité et sans double paye, nous nous plaisons à rendre hommage à ce noble et généreux sentiment du devoir de l'artiste vis-à-vis du public, et en un mot, vis-à-vis de lui-même.

— On a exposé au Diorama un nouveau tableau de M. Bouton, lequel représente la vue intérieure du canal de Honan, un des faubourgs de Canton, situé vis-à-vis des factoreries européennes sur la rive droite du fleuve qui traverse la ville. C'est dans ce faubourg que se trouve la grande pagode dont sir John Davis a donné le plan et la description dans son ouvrage. On sait les brillantes qualités qui distinguent le talent de M. Bouton : ces qualités, on les retrouve toutes dans ce nouveau tableau, un des plus pittoresques et aussi un des plus remarquables qu'il ait jamais offert à la curiosité du public. D'abord, on aperçoit le canal, bordé de ces maisons, couvert de ces bateaux, dont les formes et les couleurs étranges ne se voyent que dans les paysages chinois ; puis, le jour baisse et le crépuscule est remplacé par une nuit profonde, qu'éclaire tout à coup une multitude innombrable de lanternes. C'est, en effet, à la fête dite *des Lanternes*, que M. Bouton nous fait assister, et, s'il faut en croire les voyageurs qui reviennent de la Chine, on peut juger de l'effet merveilleux de cette fête, au Diorama, sans aller à Canton. Nous serions charmés d'y envoyer les ministres et les chefs de bureaux, qui ne savent pas aimer les arts, ni même le Diorama.

DÉPARTEMENTS.

CANTAL. — « Le Conseil municipal de Saint-Flour, en reconnaissance des services rendus à cette ville par son ancien évêque, M. de Ribeyre, vient de voter l'érection d'un monument à la mémoire de ce digne prélat. Ce monument, qui doit être élevé sur la principale place de la ville, consiste en une colonne dont le socle servira de fontaine, et dont le chapiteau sera surmonté d'une statue en bronze. »

Le Conseil municipal aurait dû penser qu'il est dangereux d'exposer une statue de bronze aux yeux des chaudronniers de Saint-Flour. Ces gens-là disent que cette statue eût fait d'excellents chaudrons. Ne sont-ce pas eux qui ont fondu toutes les cloches et toutes les statues de la France en 93 ?

CORSE. — Une statue colossale de Napoléon doit orner la porte d'Ajaccio ; elle sera dressée au centre de l'hémicycle qui termine la place. Autour du piédestal s'étendra un siège en marbre formant demi-cercle.

Cette statue de marbre, dont le cardinal Fesch a fait don à sa ville natale, fut exécuté, il y a déjà longtemps, par le statuaire Laboureur. Elle rappelle l'époque du Consulat. Napoléon est représenté debout, la tête couronnée de lauriers ; il porte le costume romain, la toge et le manteau.

Le Conseil municipal d'Ajaccio vient de voter les fonds nécessaires aux travaux, et dans peu de mois, la statue sera inaugurée en grande pompe. Nous ne cessons de répéter aux conseils municipaux : Faites des statues, faites des statues, il en reste toujours quelque chose.

HÉRAULT. — Entre Montagnac et Méze, près du hameau de Vinaigre, en faisant des déblais pour la réparation d'un chemin, on vient de découvrir, dans le creux d'un rocher, 130 médailles gauloises en argent, connues des numismates sous la dénomination de *monnaies à la roue*.

LOIRET. — La ville d'Orléans s'occupe, en ce moment, de l'érection d'une statue équestre de Jeanne d'Arc, sur la place du Martroi. Ce monument, confié au ciseau de M. Foyatier, représente Jeanne à cheval, revêtue du costume et de l'armure d'un chevalier ; elle arrête son coursier, abaisse son épée et lève les yeux au ciel : elle vient d'apprendre que les bataillons anglais ont pris la fuite devant sa bannière, et elle en rend grâce à Dieu.

L'illustre Janotus de Bragmardo, maître-écolier de l'École des Chartes, prépare déjà le discours d'inauguration, dans laquelle il jouera son rôle et paraîtra glorieusement vêtu de son liripipion à l'antique. Maître Janotus, qui s'y connaît, comme on sait, a retrouvé dans ses infatigables recherches sur Jeanne d'Arc, une signature authentique de la Pucelle, quoique ladite pucelle ne sût pas écrire. Voilà le sujet d'une belle note pour l'édition problématique de Froissard, que M. de Lacabane aime mieux nous promettre toujours que de nous donner jamais.

MAINE-ET-LOIRE. — On lit dans le *Précurseur de l'Ouest* :

« Dans la charmante habitation qu'il s'est fait construire sur la place de Lesvières, M. l'évêque d'Angers a élevé une chapelle gothique, fort jolie d'aspect et dont on a placée, cette semaine, le couronnement. Ce couronnement a excité l'étonnement des paisibles habitants de ce quartier. En effet, soit hasard, soit toute autre raison, il se trouve que l'ornementation du faite de la nef est composée d'un certain nombre de motifs d'assez forte dimension qui, dans leurs enroulements, dessinent avec une extrême netteté la figure d'autant de fleurs de lys. »

Nous croyons devoir rassurer le *Précurseur de l'Ouest* sur les intentions de l'évêque et sur les actes de son architecte : La fleur de lys est une des figures les plus usuelles et les plus nécessaires de l'ornementation gothique ; elle se retrouve tout naturellement dans les arceaux et dans les balustres, ainsi que dans une foule de motifs qui s'enroulent et se déploient autour des chapiteaux. Mais il s'agit sans doute ici de la *faîtière* en plomb ou en zinc, et presque tous les modèles anciens, d'après lesquels on reproduit cet ornement de la toiture en ardoise, offrent des fleurs de lys plus ou moins élancées, le tout sans aucune espèce de malicieuse préméditation.

MANCHE. — On écrit de Saint-Lô :

« M. le comte de Salvandy s'est rendu à Saint-Lô, pour aller de là à Coutances, présider à l'inauguration de la statue du prince Lebrun, archi-trésorier de l'Empire. La cérémonie de l'inauguration a eu lieu avec la plus grande pompe.

Nous serions fâchés que le ministre de l'Instruction publique, malgré l'état de sa santé, eût fait un si long voyage pour aller inaugurer une statue qui nous est aussi peu sympathique. Le prince Lebrun, déplorable paraphraseur des poèmes d'Homère et du Tasse, est, pour ainsi dire, un de ces ballons gonflés de vent que l'Empire avait portés aux nues. Mieux eût valu réduire la statue en buste, et garder ainsi de quoi rendre un pareil honneur au savant Jean de Launoy, dit le *Dénicheur de saints*, un des plus grands théologiens de la vieille France, né dans le Cotentin et élevé à l'ombre de la cathédrale de Coutances.

OISE. — L'Athénée du Beauvaisis annonce que, le 24 août 1848, il décernera une médaille d'or de la valeur de 300 fr. à l'auteur du meilleur Mémoire sur l'abbé Dubos, né à Beauvais en 1670, considéré comme critique, diplomate et historien.

L'Athénée de Beauvais, fondé en 1844, est la première Société savante qui se soit formée dans cette ville, où il n'existait qu'une Société d'agriculture : il se compose de jeunes gens instruits et d'hommes éclairés, qui ne se réunissent pas seulement pour lire les journaux et pour jouer au billard, comme c'est l'usage dans un grand nombre de Sociétés savantes ou plutôt ignorantes : il s'occupe de littérature et d'histoire avec conscience ; il publie un excellent bulletin ; enfin il fonde des prix annuels. Ce sont là des exemples honorables que peu de Sociétés littéraires s'empresseront de suivre, même de loin.

— SAONE-ET-LOIRE. On écrit d'Autun :

« On vient de découvrir dans une fouille, rue de l'Arquebuse, une inscription ancienne, en beaux caractères romains, gravée sur une pierre de calcaire tendre, ayant un mètre de longueur sur 30 à 40 centimètres de hauteur. Ce monument était brisé en trois morceaux ; mais il a été facile de reconstituer l'ensemble. Voici cette inscription qui offre un rapport frappant avec une autre inscription trouvée autrefois à Bourbon-Lancy :

CAIUS IVLII MAGNI FILIO CAIO
EPOREDIGI PROCVLVS DESVO FECIT

« A Caius Eporédix, fils de Caius Julius Magnus, Proculus a érigé ce monument à ses frais. »

Nous rapportons cette inscription telle qu'on nous l'a donnée, mais nous serions tentés d'y faire au moins deux corrections, les commentaires de César à la main. Nous laissons ce soin à notre savant ami, M. Eloi Johanneau, qui est toujours plein de verve et de feu pour l'archéologie.

SEINE-ET-OISE. — On lit dans le *Journal des Débats* :

« On se rappelle la découverte qui fut faite, il y a deux ans, dans la grande avenue du château de Meudon, d'un vaste monument gaulois, sous les énormes pierres duquel M. le docteur Eugène Robert, auteur d'une intéressante *Histoire de Meudon*, a recueilli des ossements avec des fragments de poterie, des haches en silex et autres objets appropriés au culte druidique. M. Eugène Robert, soupçonnant qu'une pierre, connue dans le pays sous le nom de *Pierre-au-Moine*, pouvait fort bien être un *Men-hir*, entreprit de la fouiller.

« Située dans la forêt de Meudon, près du carrefour de la Garenne, non loin de l'étang de Chalais, cette pierre ne paraissait hors de terre que comme une grosse borne affectant la forme d'une tête de moine encapuchonné, d'où lui est sans doute venu le nom qu'elle porte. Après avoir fait enlever 60 centimètres de terre végétale, M. Robert remarqua que la pierre était entourée d'un blocage en meulières sèches d'une épaisseur de 85 c. sur 1 m. 40 de largeur; enfin, à 1 m. 40 de profondeur, on atteignit la base de la pierre, qui repose ainsi sur une terre argilo-sablonneuse blanchâtre.

« Ainsi dégagé, ce monolithe, composé d'un grès dur qui n'existe nulle part dans la forêt, présente la forme grossière d'un obélisque tronqué, ayant 2 m. 40 de hauteur (il devait être plus élevé, car il a été évidemment brisé de nos jours) sur 65 c. au sommet et 2 m. 40 à la base : ses deux plus grandes faces sont tournées, l'une vers le nord, l'autre vers le sud. C'est dans le blocage, destiné évidemment à empêcher une masse aussi lourde, érigée sur un sol mou et humide, de pencher et de tomber, que M. Robert a rencontré quelques débris de poterie qui ne doivent laisser aucun doute sur leur origine celtique. »

Il existe des *Pierres-au-Moine* dans une foule de localités; ce qui nous fait présumer que leur dénomination résulte à la fois d'une corruption du mot *Men-hir* et de l'analogie de ces pierres droites, blanches, noires ou grises, avec des moines couverts de leur froc, augustins, chartreux ou dominicains.

ÉTRANGER.

BELGIQUE. — On vient de trouver à Hoogstraeten une consulaire en argent, un aureus, imitation barbare des monnaies impériales, et un tiers de sou d'or de Childebert 1^{er}, portant à l'avvers la tête de ce prince avec la légende : CHILDEBERTUS REX, et au revers, les mots : CIV. AR. (*Civitas Arelatum.*) La découverte de cette dernière monnaie, qui se trouvait entre les dents d'un squelette, est fort importante sous le rapport archéologique et historique. On sait quelle est la rareté des tiers de sol mérovingiens : ceux de Childebert n'existent que dans un petit nombre de collections. Le prix de cette pièce peut donc s'élever à 500 francs.

HANOVRE. — On écrit de Hanovre le 19 octobre :

« On vient d'échanger les ratifications d'un traité conclu entre le Hanovre et l'Angleterre, et ayant pour objet la protection réciproque de la propriété littéraire et artistique, ainsi que la réduction des droits d'entrée, dans les deux pays, sur les livres et les productions des beaux-arts. Ce traité a été signé à Londres, le 24 août dernier, pour le roi de Hanovre, par M. le comte de Kielmansegge, et, pour la reine Victoria, par lord Palmerston et M. Labouchère.

« De semblables traités existent déjà entre l'Angleterre et la Prusse, la Saxe et la Bavière. »

Rien de tel n'existe pour la France, bien entendu, quoique parmi les ministres, on compte deux membres de l'Académie française et un membre de l'Académie des Beaux-Arts. On se soucie bien, vraiment, de protéger les arts et lettres, qui ne font pas de députés et qui n'ont aucune action dans la grande affaire du budget ! Les mœurs et les rois changent, mais les Welches sont immortels. Essayez, par exemple, d'introduire dans le royaume un tableau de Raphaël, une statue de Michel-Ange, une coupe ciselée de Benvenuto Cellini, et vous verrez ce que cela vous coûtera ?

— HOLLANDE. On écrit d'Amsterdam, le 2 novembre :

« On vient de vendre publiquement dans notre capitale une collection complète des gravures de Rembrandt, laissée par feu M. le comte Verstoelk Van Soelen. Voici les prix auxquels les plus célèbres de ces estampes ont été adjugées.

« 1^o Rembrandt avec le Sabre, 3,600 fr. ; 2^o la Fuite en Égypte, 752 fr. ; 3^o la Résurrection de Lazare, dit la pièce aux 100 florins, 1,202 fr. ; 4^o même sujet,

600 fr. ; 5^e même sujet, 398 fr. ; 6^e *la Guérison de la Malade*, dite *la gravure à 100 florins*, bien que déjà du vivant de l'auteur on en payât les épreuves beaucoup plus cher, 3,200 fr. ; 7^e même sujet, 800 fr. ; 8^e *le Christ présenté au peuple*, 1,900 fr. ; 9^e le portrait de Renier d'Anstloo, 1,500 fr. ; 10^e celui de Franze, avec l'anneau noir, 3,300 fr. ; 11^e celui du même, avec l'anneau blanc, 400 fr. ; 12^e celui de Zelling, 662 fr. ; 13^e autre du même, 3,600 fr. ; 14^e le portrait du bourgmestre Six, 1,790 fr. ; 15^e autre du même, 300 fr.

« L'œuvre de Bol et celui de Lieven Van Ulies ont été vendus ensemble, le lendemain, moyennant 10,400 fr.

« La collection entière des estampes de feu M. Verstoelk Van Soelen a produit 70,600 fr. Elle a été achetée presque tout entière pour l'étranger. »

Ainsi s'est dissipée et anéantie l'admirable collection de M. Verstoelk Van Soelen. Gloire aux héritiers collatéraux qui ont dépouillé la Hollande d'un trésor que l'illustre amateur avait rassemblé à si grands frais et avec tant de peine pour le léguer à son pays !

Nous n'avons pas malheureusement le chiffre exact du prix total de cette collection, car nous n'osons adopter celui que mentionnent les journaux d'Amsterdam, et qui ne s'élèverait pas à plus de 200,000 fr. pour les estampes. Nous savons qu'une somme bien supérieure à ce chiffre a été offerte aux héritiers avant la vente ; notre estimation approximative, faite après un rapide examen de cette collection, lors même qu'on en avait détourné plusieurs parties importantes, notamment l'œuvre de Lucas de Leyde, qui a disparu on ne sait comment, notre estimation montait à 550,000 fr. Il est probable que certains œuvres de graveurs hollandais ont été, comme celui de Lucas de Leyde, le plus beau connu, vendus à l'amiable et sous le manteau. Les catalogues imprimés ne nous donnent donc pas un fidèle résumé du cabinet de M. Verstoelk Van Soelen.

PRUSSE. — On écrit d'Aix-la-Chapelle, le 28 octobre :

« On vient de retrouver les reliques de Charlemagne.

« On savait qu'en l'an 1000, Othon III s'était fait ouvrir le caveau de Charlemagne, et que Frédéric I^{er}, Barberousse, avait, le 29 décembre 1165, levé les ossements de ce grand prince, après que le pape Pascal III l'eût mis au nombre des saints. Frédéric fit garder ces ossements dans un coffret.

« Les vêtements et insignes de Charlemagne devinrent les insignes du couronnement de l'empire franco-romain, et après que, l'an 1792, François II s'en fût revêtu comme roi et empereur élu, ils furent transportés à Vienne, où ils sont encore conservés. Mais les reliques étaient perdues, sauf un bras enchâssé dans un reliquaire.

« Il y a peu de jours, on a trouvé le vieux coffret contenant les os de Charlemagne, dans une pièce attenant à la sacristie, où il était placé sur une armoire dans le plus complet abandon. »

Cette découverte, nous l'avouons, ne présente pas encore tous les caractères d'authenticité désirables, et il serait bon de savoir, avant d'y ajouter foi, comment on a reconnu ces reliques, qui passaient pour avoir été dispersées, ainsi que tant d'autres, à l'époque révolutionnaire. Nous faisons des vœux pour qu'il n'en soit pas des os de Charlemagne comme du cœur de saint Louis. Si la France faisait son devoir, elle réclamerait les reliques de son empereur, de même qu'elle a réclamé celles de Napoléon. Ce serait d'ailleurs l'occasion d'un tombeau, d'un architecte et d'un statuaire, brevetés sans garantie du gouvernement.

— On écrit de Breslau, le 1^{er} novembre :

« Notre gouvernement vient d'acquérir, au prix de 40,000 thalers (160,000 fr.), la bibliothèque du feu comte Méjan, mort il y a peu de temps à Munich (Bavière), et qui se compose entièrement de livres rares et uniques, au nombre desquels se trouve une collection complète des Aldes. Cette bibliothèque sera réunie à la bibliothèque royale de Berlin. »

Il n'y a que la France qui ne sache ce que c'est que d'acheter des livres pour faire des bibliothèques publiques. Chez nous, on croit fermement que ces bibliothèques se font toutes seules, c'est-à-dire par le vol des exemplaires du dépôt légal ; ce qui n'empêche pas qu'on veuille pousser à l'extrême le principe fondamental des bibliothèques publiques et tenir, bien ouverts et bien chauds, des cabinets de lecture qui ne coûtent à l'État, que du feu l'hiver, et des bibliothécaires en toutes saisons !

Quant au comte Méjan, dont la bibliothèque a mérité d'être acquise par un gouvernement ami des lettres et des livres, ce doit être le comte Etienne, secrétaire des commandements du vice-roi d'Italie et gouverneur des enfants du prince Eugène. Il n'a pas publié d'ouvrages, mais il a inséré un grand nombre

d'articles politiques dans les journaux du temps. Il devait avoir plus de quatre-vingts ans à l'époque de sa mort. Son frère Maurice, qui mourut à Provins en 1823, a laissé une multitude d'ouvrages en tous genres, compilations mal digérées et mal écrites, entre autres, un *Recueil des causes célèbres*, en vingt-un volumes in-8°.

SAXE. — On écrit de Leipsick, le 11 octobre :

« Le catalogue de la foire de Saint-Michel pour la librairie contient 4,871 articles en livres, journaux et cartes géographiques ; c'est environ un millier de moins que l'année dernière. Et encore dans ce nombre, la proportion des brochures écrites en allemand va toujours en augmentant ; parmi ces brochures de controverse religieuse, scientifique et politique, 76 ont été publiées par les *Amis des lumières* et les dissidents, sur des sujets religieux, 37 sont relatives à la cherté des vivres et au prolétariat, et 10 à la maladie des pommes de terre. »

Les brochures ont une grande puissance en Allemagne ; on les recherche, on les lit, on s'y intéresse, parce que la liberté de la presse semble s'y réfugier. Chez nous, au contraire, si l'on publie encore des brochures, personne ne les lit, car les journaux en tiennent lieu : ces journaux sont d'ailleurs si grands et si pleins, qu'il ne serait plus possible, avec la meilleure volonté du monde, de trouver le temps de lire autre chose. Pendant la Révolution, quand les feuilles périodiques se multipliaient à l'infini, mais ne contenaient pas, à elles toutes, la matière d'un seul de nos journaux, il paraissait chaque jour dix brochures nouvelles, qui trouvaient des lecteurs empressés et même des acheteurs.

CORRESPONDANCE.

Sur un passage obscur du Pantagruel.

AU BIBLIOPHILE JACOB.

En attendant, mon cher bibliophile, que vous nous donniez cette édition de Rabelais, qui ne s'est montrée encore qu'au nombre des publications promises par l'importante maison Didot ; en attendant que vous fassiez connaître cette vie de *Maître François*, pour laquelle vous avez réuni tant de matériaux curieux, permettez-moi d'extraire, des notes que j'ai recueillies sur un auteur qui m'a beaucoup occupé, une remarque digne peut-être de votre attention. Ce n'est qu'un spécimen de ce commentaire que j'ai ébauché, et qui se fondra, je l'espère, dans le vôtre.

Notre *Homère-bouffon* s'exprime ainsi (liv. V, ch. 33) : « Feusmes par deux lanternes d'honneur, sçavoir est, la *lanterne d'Aristophanes* et la *lanterne de Cleanthes*, presentez à la royne de Lanternois. »

Les commentateurs de Rabelais ne se sont point inquiétés de ce qu'était cette Lanterne d'Aristophane ; l'édition Variorum (tom. VIII, p. 181) se borne à renvoyer aux Adages d'Erasme.

Dans les mots que j'ai soulignés, on reconnaît de suite un passage de Varron (auteur que, du reste, peu de personnes lisent) ; le voici tel qu'il se trouve dans le traité *De lingua latina* (V. 4.) « Quodsi
« summum gradum non attigero, tamen secundum præteribo, quod
« non solum ad Aristophanis lucernam sed etiam ad Cleanthis lu

« eubravi. » Il est clair que ce n'est pas d'Aristophane le comique que s'occupe Varron, mais du grammairien de même nom, originaire de Byzance, qui vivait de l'an 220 à l'an 180 avant notre ère, et dont les nombreux écrits sont perdus, à l'exception d'un fragment que M. Boissonade a inséré dans son édition des *Partitiones*, d'Hérodien (Londres 1819, p. 283). On peut consulter, au sujet de ce grammairien : Wolf, *Prolegom. ad. Homer.*, p. CCXVI; Fabricius, *Biblioth. græca*, t. VI, p. 359, et surtout l'article que lui a consacré Wellauer dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, t. V, p. 270.

Ce n'est point non plus de la philosophie stoïque en général, que parle Rabelais en mentionnant Cleanthe ; il fait allusion aux études grammaticales de ce philosophe qui, de même que les autres stoïciens, développa, à propos des problèmes de la syntaxe, certaines théories plus ou moins abstraites. Il ne nous est rien parvenue de ses écrits en ce genre, ni de ses compositions philosophiques, si ce n'est un *Hymne à Jupiter*, qui a procuré quelques tortures aux Saumaise. Voy. les historiens de la philosophie ancienne, et notamment Brucker et Ritter, ainsi que le *Système de la philosophie stoïque*, de Tiedemann, Leipsig, 1776, 3 volumes in-8; la dissertation de G.-F. Krug, *De Cleanthe divinitatis assertore*, Lips., 1819, et la monographie de Mohnicke, *Kleanthes der stoiker*, Greifswalde, 1841, in-8°.

Dans les *Adagia auctorum variorum*, 1643, le sens du proverbe dont s'est souvenu Rabelais, a été entrevu : « Opinor autem « adagium sentire de Aristophane grammatico. (p. 200.) » Mais nombre d'écrivains ne se sont point doutés de la distinction qu'il y avait à faire, et pour n'en citer que deux, Jean-Paul Richter, dans son *Vorschule der Æsthetik*, et Welcker, dans la préface de sa traduction des *Grenouilles*, n'ont pas douté que la Lanterne d'Aristophane ne fût le symbole du labeur et de la persévérance de l'auteur comique. Je pense d'ailleurs que c'est ainsi que l'Homère-bouffon l'a compris de son côté ; il avait pu oublier l'existence du grammairien de Byzance, et n'être frappé que du nom de l'écrivain, si mordant, si railleur, si enjoué, auquel il a ressemblé sous bien des rapports, auquel il a emprunté plus d'une idée heureuse et plus d'une saillie fort ordurière.

La recherche de ces emprunts ne serait d'ailleurs qu'une partie du travail fort étendu que réclamerait l'indication des diverses et multiples imitations qui abondent dans le *Gargantua* et dans le *Pantagruel*. Les réminiscences se trouvent à chaque instant, et lorsqu'on relit Lucien, lorsqu'on parcourt les vieux romans de chevalerie, et lorsqu'on sait son Rabelais par cœur, les emprunts,

souvent déguisés, modifiés, compliqués, sortent, pour ainsi dire, de toutes parts. Pour dépister ainsi tout ce que le curé de Meudon puisait dans les souvenirs de ses lectures ou dans les volumes ouverts sur sa table, il faudrait une érudition et un goût que n'avait pas le Lorrain Leduchat, dont les notes ont fait jusqu'à présent le fond de tous les travaux entrepris sur le texte de Rabelais.

Agréez, etc.

G. B.

Note du rédacteur. Nous remercions notre savant ami de nous exciter si obligeamment à terminer l'édition complète et définitive de Rabelais, que nous annonçons depuis longtemps, et qui serait déjà sous presse, si le fâcheux état de la librairie l'eût permis. Nous avons fait, pour la vie de Rabelais, plusieurs découvertes vraiment curieuses et nouvelles, notamment à l'égard de sa retraite au château de Glatigny et de son séjour à Souday, où il fut curé. Les deux manuscrits autographes que possède la Bibliothèque du Roi, nous fourniront non-seulement un excellent texte pour le V^e livre du *Pantagruel*, mais encore bien des renseignements sur les relations de Rabelais avec Fracastor, Govea, Daurat, etc.; quant aux notes, nous les devons la plupart à l'étude que nous avons faite de l'histoire particulière de Rabelais et des ouvrages de ses contemporains.

VARIÉTÉS.

Sur un Recueil de Poésies latines,

PUBLIÉ PAR SPHINTER.

Si je ne savais qu'un grand nom donne de l'intérêt aux moindres travaux qui s'y rattachent, je ne me permettrais pas de parler d'un petit volume qui ne diffère point des plus ordinaires recueils de littérature, si ce n'est qu'il a été formé sous l'inspiration de Jacques Sadolet, le rival et l'ami de Bembo, et, ainsi que lui, secrétaire de Léon X et de Clément VII.

Vers le mois d'octobre 1547, arrivait à Rome un Suisse, portant le nom pompeux d'Orgetorix Sphinter. La lecture des œuvres de Sadolet lui avait inspiré la plus vive admiration; en se trouvant dans la ville habitée par le prélat-poète, il conçut le désir de connaître un homme dont le génie l'enthousiasmait depuis si longtemps. Il osa se présenter chez lui.

L'accueil qu'il reçut fut plein de bienveillance et d'aménité. Sadolet commença par parler de la Suisse, de l'Allemagne, de la guerre qui se préparait dans cette dernière contrée; il exprima tous ses regrets à l'égard du préjudice que cet événement causerait aux belles-lettres. En discourant avec son visiteur sur les affaires de religion, le bon vieillard, comme Sphinter l'appelle, se mit à répandre des larmes et à déplorer que les plus rares esprits, loin d'être réunis par des études de même nature, se divisassent de plus en

plus, sous l'influence des questions de théologie. « C'est ainsi, disait l'illustre cardinal, que nous restons privés des fruits de leur union, et ces discussions les empêchent même, chacun en particulier, de s'occuper de leurs propres écrits. Ces tristes disputes présentent d'autres inconvénients encore : tout ce qui vient en Italie, d'Allemagne ou de Suisse, avec quelle défiance l'accepte-t-on ? Et les œuvres qui passent d'Italie en Allemagne, ne sont-elles pas certaines d'avance de soulever les plus dures critiques ? Aussi, ne faut-il point s'étonner si plusieurs de nos plus excellents poètes sont si peu connus en Allemagne.

Sphinter excusait ses compatriotes en rappelant que leur goût pour les études théologiques ne leur permet point de s'intéresser à ces poésies profanes, que l'on voit naître si souvent en Italie.

« Vos paroles, reprenait Sadolet, me remettent en mémoire une demande que j'ai souvent faite aux imprimeurs : je leur proposais de réunir en un seul corps tous les poètes qui se sont inspirés d'une même piété, et dont les œuvres présentent le même charme. La nouveauté de cette alliance du Christ avec Bélial doit offrir je ne sais quelle source de plaisir à des hommes qui jusque-là ne se seraient adonnés qu'à l'étude de nos saints dogmes. Il faut se distraire ; mais quoi de plus pénible pour un chrétien, s'il cherche à reposer son esprit par la lecture de quelque chef-d'œuvre et la méditation de grandes idées, que de tomber sur des farces misérables, de tristes niaiseries, souvent même sur des obscénités dégoûtantes ? »

Voilà comme le cœur du noble poète se révélait à un de ses admirateurs. Sadolet aujourd'hui ne nous occupe plus guère ; mais la nature si relevée de l'entretien que nous rapportons, les précieux détails qu'il contient sur la situation littéraire du seizième siècle, ne sont point indignes de nous arrêter pendant quelques instants. Et n'est-il point intéressant, d'ailleurs, de connaître les idées qui animaient l'auteur du *Phèdre* et des *Consolations de la Philosophie*, quelques jours seulement avant sa mort ? d'apprendre par ses propres paroles quels poètes lui étaient les plus chers parmi les modernes ? quel jugement il en portait ?

Sadolet ne reconnaissait point aux Allemands un grand caractère d'originalité ; mais il ne leur refusait ni de l'érudition, ni même une certaine éloquence. « Les Italiens seuls, disait-il, sont vraiment portés à l'imitation du beau, et capables de créer ou de reproduire une image quelque peu fidèle de l'antiquité. C'est ainsi que Sannazar, dans son poème sur l'*Enfantement de la Vierge*, s'est inspiré du plus brillant enthousiasme. Le poème de l'*Immortalité de l'âme*, d'Aonius Palearius (publié, pour la première fois, sur la demande et

d'après les éloges de Sadolet), présente sous le rapport du rythme et du nombre l'imitation parfaite des grands modèles. Vida est d'une correction à laquelle nul n'est arrivé depuis Virgile. Flaminus est le plus religieux des poètes ; ses paraphrases des psaumes, à l'exclusion de ses épigrammes et de quelques autres de ses poésies, doivent se trouver continuellement entre les mains des hommes de bien. »

Le témoignage si vrai et si juste, rendu par Sadolet à quelques-uns de ses contemporains, toucha singulièrement Sphinter. Toutes ces paroles se gravèrent dans sa mémoire, et plus tard, après la mort du pieux prélat, il en fit part à quelques-uns de ses plus doctes amis. On l'encouragea vivement à exécuter le projet que le vieillard lui avait communiqué, comme un héritage, avant de mourir.

Sphinter s'adressa à Jean Oporin, le célèbre imprimeur de Bâle, en le conjurant, au nom de son art, d'entreprendre la publication de ces auteurs latins modernes désignés par Sadolet.

« Employez, lui écrivit-il, vos plus beaux caractères pour former ce *manuel* ; c'est par là que vous satisferez à tous les désirs des bons. Ce n'est point pour moi que je parle : je suis depuis longtemps habitué à trouver la plus douce volupté à la lecture de ces poèmes ; mais que les enfants, que les adolescents et les jeunes hommes puissent les avoir continuellement à leur chevet, ainsi qu'on le raconte d'Alexandre et des chants d'Homère ; qu'ils s'en pénétrent souvent pendant la nuit même, pour s'habituer, dès leur âge le plus tendre, à s'occuper et à parler des choses saintes ! »

Le dernier désir de Sadolet fut accompli avec un religieux empressement : le recueil des poètes, dont il avait tracé le plan, forme un volume imprimé par Oporin, en caractère italique. Il ne porte point de date, mais il a sans doute été imprimé avant l'année 1550, peu après la mort de Sadolet. Il est intitulé : *Pii, graves atque elegantes poetæ aliquot, nunc primum ad piæ juventutis et scholarum utilitatem conjuncti*. Ce volume rare n'est pas cité dans le *Manuel du Libraire*, ni même dans la table méthodique qui y fait suite. Nous l'avons cherché vainement dans les Catalogues imprimés des bibliothèques les plus célèbres.

Combien Sadolet eût été heureux de voir exécuter avec tant de piété le projet qu'il avait légué, pour ainsi dire, à Sphinter ! Mais combien d'autres grands poètes ne trouvèrent pas, à leurs derniers moments, un ami prêt à recueillir pieusement les vœux qu'ils osaient former encore pour laisser une plus grande part d'eux-mêmes à la postérité !

Z. M., de Colmar.

Note sur le Théâtre grec moderne (1).

Vous me demandez, monsieur, si je puis vous fournir quelques indications relatives à des pièces de théâtre écrites en grec moderne : je n'ai que bien peu de chose à vous dire à cet égard. Mais je m'empresse de vous communiquer tout ce que j'ai découvert.

L'infatigable persévérance des érudits a retrouvé la trace de quelques monuments dramatiques, composés sous les empereurs du Bas-Empire ; mais il y a lieu de croire que ces ouvrages, de même que les déclamations dialoguées qui portent le nom de Sénèque, n'ont pas été composés pour la scène. Ce que je connais de plus complet en ce genre, c'est le drame de la *Fortune*, écrit par Michel Plochiros ; il rappelle d'une manière sensible le Jeu des sept Sages (*Ludus septem Sapientium*), sorti de la plume d'Ausone ; c'est également une suite de monologues, sans action, sans nœud, sans dénouement, destinés peut-être à être récités l'un après l'autre par un seul acteur.

Un philologue anglais, Cramer, l'a inséré dans le tom. IV, p. 269 de ses *Anecdota græca* ; il en avait déjà paru une portion dans le recueil de Maittaire : *Miscellanea Græcorum scriptorum carmina*. London, 1722, p. 118. On ignore à quelle époque vivait au juste Michel Plochiros ; mais il est probable que ce fut vers le douzième siècle. Les personnages qu'il met en scène sont un Paysan, un Sage, la Fortune, les Muses, le Chœur. La composition tout entière renferme cent vingt-cinq vers. J'en traduis le début :

Le Paysan. O Fortune ! je t'implore ; viens à mon aide, et puisses-tu, dans tout le cours de ma carrière, rester constamment à mon côté !

Le Sage. Que dis-tu ? Quoi ! tu invoques, tu appelles, tu regardes comme un divinité la Fortune, cette inconstante et fantasque protectrice, qui s'écarte toujours du vrai sentier du bonheur ?

Le Paysan. Tais-toi, n'irrite pas la puissante déesse ; elle est partout ; rien ne lui est caché.

Le Sage. L'homme qui jouit de la plénitude de sa raison peut-il adorer une déité aveugle !

Cette altercation se prolonge assez longtemps ; la Fortune paraît

(1) Cette note avait été fournie à M. de Soleinne par un bibliophile établi en province, avec lequel il entretenait une correspondance suivie sur la bibliographie dramatique. Peut-être publierons-nous quelques autres notes émanées de la même source. D'après les indications de ce bibliophile, M. de Soleinne avait commencé à rassembler quelques pièces du Théâtre grec moderne. Voy. le Catalog. de sa bibliothèque, t. IV, n° 5106 et suiv.

tout à coup et réprimande le Sage qui, loin de se déconcerter, lui fait entendre de dures vérités ; et lorsque les Muses surviennent en chantant, il se plaint du bruit qu'elles font ; il reproche à la Fortune le mauvais emploi qu'elle fait de ses dons , en les accordant à des êtres sans foi et sans pudeur. Le Chœur se joint à lui pour débiter des lieux communs de morale, mêlés de quelques traits satiriques.

En fait de productions d'une date plus récente, je signalerai l'*Erophile*, tragédie en cinq actes, de George Cortatzès ; cet auteur vivait au commencement du dix-septième siècle ; nous ne possédons aucun détail sur sa biographie. Leuke, dans ses *Researches on Greece*, a rapporté de courts fragments de cette tragédie. Elle paraît avoir offert une multitude de meurtres et de scènes bien propres à inspirer l'effroi ; elle semble calquée sur quelque modèle italien, plutôt que sur l'antique, et le sujet paraît avoir été emprunté à la nouvelle de *Guiscardo e Gismonda*.

L'héroïne est une fille d'un roi de Memphis, qui n'est monté sur le trône qu'après avoir fait périr son frère et deux neveux. Il donne l'ordre d'égorger son pupille Ganaretos, coupable d'avoir inspiré une vive passion à Erophile, et il fait présenter à la princesse le cœur et les mains de ce malheureux. La princesse prononce un fort long discours et se poignarde ; le tyran est mis en pièces par le Chœur, composé de suivantes d'Erophile, et c'est sur son cadavre que l'ombre de son frère assassiné vient triomphalement débiter un épilogue.

Leuke transcrit un passage d'un *intermède* étranger à l'action, et qui se place entre le premier et le second acte. C'est un discours que Satan adresse aux princes de l'enfer, afin de leur inspirer du courage et de les animer à lutter, avec une vigueur nouvelle, contre la puissance céleste.

Nous connaissons un petit drame historique, dont le titre (*Ross-Aglo-Gallos*) indique quels sont les principaux personnages qu'il met en scène. Trois voyageurs, un Russe, un Anglais, un Français parcourent la Grèce ; ils s'informent des causes de l'esclavage de la nation ; un prélat, un prince valaque et un négociant nient que le pays soit malheureux, ou, du moins, ils s'inquiètent fort peu de ses souffrances ; ils ne demandent qu'à vivre en repos et à amasser de l'argent ; à ces conditions, ils s'arrangent fort bien du joug des Turcs. Alors se montre la Grèce elle-même, sous les traits d'une femme enchaînée, couverte de blessures, livrée à la douleur la plus vive, mais conservant encore une majestueuse beauté. Elle déplore son sort, et elle manifeste l'espoir de recouvrer un jour sa li-

berté. Cet écrit fut composé vers 1815. On rencontre l'expression de sentiments semblables dans une tragédie d'Alexandre Rhisos Rhangawis (la *Chute du jour*); et l'on pourrait citer, dans cette pièce, un passage (act. II, scène 3) où il est expressément recommandé aux Grecs de se tenir en garde contre les intrigues des étrangers qui, sous prétexte de les secourir, les plongeraient dans d'inextricables difficultés.

Je ne doute pas que des recherches, dirigées avec persévérance, ne procurent l'indication de quelques autres ouvrages du même genre ; mais, en ce moment, je ne saurais vous citer, pour le Théâtre grec moderne, aucune composition qui rentrât dans le cadre de cette immense collection dramatique, que vous avez entreprise avec tant de zèle, et que vous édifiez avec dévouement. G. B.

Prix des médailles grecques et romaines,

PROVENANT DE LA COLLECTION DE FEU M. LINCK,

DÉCRITE PAR M. DE LONGPÉRIER, ET VENDUE A PARIS, EN 1843.

(Suite.)

ILES D'ÉPIRE.

169. *Corcyra*. — Vase. R. Astre dans un creux. AR 3.
Deux p. 6 75
170. Vase, feuille de lierre. R. Astre. AR 4. 4 25
171. Vase. R. Astre. AR 3. 13 50
172. Vase. R. Grappe de raisin. Æ 4. — 173. Tête de Jupiter. R. Tête de bœuf de f. Æ 5. Deux p. — 174. Tête de Junon. R. Même type. Æ 5. — 175. Tête de Jupiter. R. Astre. Æ 1. 3 50
176. Coléoptère. R. Grappe de raisin. Æ 1. Quatre p. —
177. Tête de Neptune. R. Proue. Æ 6. — 178. Têtes accolées d'homme et de femme. R. Proue. Æ 8. —
179. Aplustre. R. Lég. en deux lignes. Æ 5. 5 ..

ACARNANIE.

180. *Acarnania in genere*. — Tête d'Achéloüs imberbe.
R. Apollon assis, tenant son arc de la main dr. AR 8. 99 50
181. Tête de Jupiter. R. Tête d'Achéloüs barbu. Æ 7. 5 25
182. Tête de Pallas. R. Même tête à g. Æ 7. 5 25
183. *Leucas*. — Statue de Diane, debout sur une base, tenant un *acrostolium* ; à ses pieds, un cerf. Le tout dans

- une couronne de laurier. R. Proue. AR 7. 22 50
 184. *Thyrreum*. — Tête d'Achéloüs, à dr. R. Apollon
 assis, à g. AR 6. 70 »

ÆTOLIE.

185. *Ætolia in genere*. — Tête de Méléagre. R. Fer d'é-
 pieu et mâchoire du sanglier de Calydon. Æ 6. 2 50

LOCRIDE.

186. *Locri Opuntii*. — Tête de Cérès à g. R. Ajax, casqué
 et armé. AR 7. 41 »
 187. Mêmes types. AR 4. 6 75
 188. Mêmes types. La tête de Cérès à dr. AR 3. Deux p. 10 »
 189. Mêmes types. R. Lég. AR 3. 12 50
 190. Vase. R. Astre. AR 2. 4 50

PHOCIDE.

191. *Phocis in genere*. — Tête d'Apollon, ancien style.
 R. Tête de bœuf. AR 3. Six p. variées. 30 50
 192. Tête d'Apollon, style élégant. R. Tête de bœuf. AR 3.
 Trois p. 16 50
 193. Tête de bœuf, de f. R. Tête de sanglier dans un carré
 creux. AR 1. Sept p. 24 »
 194. Tête d'Apollon à dr. R. Tête de bœuf avec des ban-
 delettes. Æ 5. 5 »

BÉOTIE.

195. *Bœotia in genere*. — Tête de Cérès de f. R. Nep-
 tune debout, appuyé sur son trident, et tenant un dau-
 phin. AR 6. 26 »
 196. Bouclier béotien. R. Canthare. AR 4. 6 »
 197. Mêmes types. AR 3. — 198. Mêmes types. AR 1. 7 »
 199. Bouclier. R. Trident. Æ 2. Deux p. 1 »
 200. *Delium*. — Tête de cheval à dr. R. Δ dans un carré
 creux. AR 1. 23 50
 201. Tête de cheval à g. R. Même revers. AR 1. 23 50
 202. *Dionysia*. — Bouclier. R. Vase dans un carré creux.
 AR 4. 40 »
 203. *Erithræ*. — E. Grain d'orge. R. Carré creux. AR 1. 4 »
 204. *Pharæ*. — Bouclier. — R. Vase. AR 2. 61 »
 205. *Tanagra*. — Bouclier. R. Partie antérieure d'un
 cheval à g., dans un carré creux. AR 2. 20 50
 206. Bouclier. R. Même type. AR 1. 7 »
 207. Bouclier. R. Cheval à g. AR 1. 5 50
 208. Mêmes types. AR 1/2. 7 »
 209. *Thebæ*. — Tête de Bacchus couronnée de lierre, à dr.
 R. Hercule enfant, étouffant deux serpents. AV. 4.
 Charmante médaille, d'une rareté extrême. Un second
 exemplaire existe dans le cabinet de M. Thomas, à Lon-

dres; mais la Bibliothèque royale ne possède qu'une pièce de moitié plus petite.	500 »
210. Même tête. R. Bouclier. AR 7.	130 »
211. Bouclier. R. $\odot$ carré au centre d'un carré creux. AR 5.	30 »
212. Autre. AR 3.	15 50
213. Autre. AR 2.	10 50
214. Bouclier. R. Vase dans un carré creux. AR 2. Très-épaisse.	5 »
215. Bouclier. R. $\odot$ dans un carré creux. AR 1/2. Trois p. variées.	16 »
216. Demi-bouclier. R. Vase dans un carré creux. AR 1/2. Ancienne fabrique, très-épaisse.	9 50
217. Bouclier. R. Vase dans un carré creux. AR 6. Deux p.	50 50
218. Mêmes types. Sans carré creux. AR 6.	26 »
219. Bouclier. R. Vase très-orné. AR 6.	33 50
220. Mêmes types. AR 6.	30 »
221. Bouclier. R. Canthare. AR 2.	15 50
222. Bouclier. R. Tête de Cérès à dr. AR 1.	5 50
223. Demi-bouclier. R. Vase. AR 1/2.	13 »
224. Demi-bouclier. R. Massue. AR 1/2.	12 »
225. Bouclier. R. Grappe de raisin. AR 1/2.	14 »
226. <i>Thespiæ</i> . — Bouclier. R. $\odot$ EZ au-dessus d'un croissant. AR 1.	30 »

ATTIQUE.

227. <i>Athenæ</i> . — Tête casquée de Pallas à dr. R. Chouette dans un carré creux; dans le champ, rameau d'olivier. AR 8. Soixante et une pièces. Ces monnaies sont de très-ancien style. L'œil de la déesse est tellement allongé, qu'il semble de face. Quoique ces médailles appartiennent très-certainement à la même époque, elles présentent des différences de travail intéressantes à observer. 1 p., 15 fr. 50 c.; 1 p., 6 fr. 50 c.; 1 p., 9 fr.; 1 p., 6 fr. 25 c.; 1 p., 4 fr. 50 c.; 1 p., 6 fr.; 10 p., 45 fr.; 10 p., 41 fr.; 10 p., 41 fr. 50 c.; 12 p., 42 fr. 50 c.; 13 p., 45 fr. 50 c.	
228. Mêmes types. AR 4. Sept p. variées. 2 p., 19 fr.; 5 p., 13 fr. 50 c.	
229. Mêmes types. AR 1. Six p. 2 p., 12 fr. 50 c.; 4 p., 6 fr. 25 c.	
230. Mêmes types. AR 1/2. Quatre p.	8 50
231. Tête de Pallas, ancien style; l'œil de profil. R. Chouette. AR 8. Trois p.	20 »
232. Mêmes types. AR 5. Cinq p.	15 »
233. Mêmes types. AR 1. Quatre p.	9 »
234. Mêmes types. AR 1/2. Huit p.	13 50
235. Tête casquée de Pallas. R. Chouette de f., entre deux rameaux d'olivier. AR 3. Neuf p. variées.	31 »
236. Même tête. R. Chouette à corps double. AR 2. Cinq p.	15 »
237. Même tête. R. AOE entre trois croissants. AR 1. Cinq p.	10 »

238. Même tête. R. AOE au-dessus d'un croissant. AR 1/2. Deux p. 8 »
239. Tête de Pallas coiffée d'un casque à triple aigrette. R. Chouette sur un diota; au-dessous, HP; dans le champ, deux monogr., le tout dans une couronne d'olivier. AR 10. 25 50
240. Mêmes types. R. Sur le diota, Δ; dessous, ME; dans le champ, quadriga conduit par la Victoire. AR 10. 26 »
241. Mêmes types. R. Sous le diota, HPN; dans le champ, aigle. AR 9. 15 »
242. Mêmes types. R. Dans le champ, vase. AR 9. 5 50
243. Mêmes types. R. Lég. variée. AR 5. 5 25
244. *Eleusis*. — Triptolème dans un char trainé par des serpents. R. Truie. Æ 3. Trois p. vend. avec les nos 247 et 248. 11 50
245. *Megara*. — Tête laurée d'Apollon à dr. R. Lyre. AR 5. 61 50
246. Tête d'Apollon à g. R. Lyre. AR 2. 11 50
247. Tête d'Apollon à dr. R. Lyre. Æ 9. — 248. Même tête. R. Trépied. Æ 5. Vend. avec le n° 244. 11 50

ILES DE L'ATTIQUE.

249. *Ægina*. — Tortue de mer. R. Carré creux irrégulier. AR 5. Quarante et une médailles au même type, et présentant des contre-marques et des différences de fabrique. 1 p., 7 fr.; 2 p., 7 fr. 50 c.; 4 p., 28 fr.; 10 p., 30 fr. 50 c.; 12 p., 36 fr. 50 c.; 12 p., 38 fr. 50 c.
250. Même types. AR 3. Six p. 10 50
251. Même types. AR 2 et 1. Six p. 14 »
252. Tortue de terre. R. Carré creux irrégulier. AR 5. 29 50
253. Même type. R. Dans une des divisions du carré, O. AR 5. 13 50
254. Même type. R. AIP et dauphin dans les divisions d'un carré creux, AR 5. 15 »
255. Mêmes types. AR 2. — 256. Tortue. R. Σ dans un carré creux. AR 2. — 257. Tortue de terre. R. Carré creux. AR 1. 13 »

ACHAÏE.

258. *Fædus achaicum*. — *Elis*. Tête de Jupiter. R. Foudre dans une couronne de laurier. AR 4. — 259. *Lacedæmon*. — Mêmes types. R. Deux bonnets de dioscures. AR 4. 10 50
260. *Patræ*. — Mêmes types. R. Dauphin et deux monogr. AR 4. Trois p. variées. — 261. *Pallene*. — Mêmes types. R. Trident. AR 4. 17 50
262. Mêmes types. Attribution incertaine. Quatre p. 13 »
263. *Argos* ou *Ambracia*. — Tête casquée de Pallas à g.; derrière, A. Vase et acrostolium. R. Pégase volant à g. AR 6. 6 »

264. *Anactorium*. — Mêmes types. R. AN. AR 6. Deux p. variées. 12 50
265. *Leucas*. — Mêmes types. R. A. AR 6. — 266. Mêmes types, Pégase à dr. AR 4. 9 50
267. *Locri ozoli*. — Mêmes types. R. Pégase à g. AR 5. Très-ancien style. 10 »
268. *Lysias*. — Mêmes types. R. Pégase à g. AR 6. Deux p. 14 »
269. *Patræ*. — Tête de Pallas à dr. R. Pégase à dr. AR 6. 14 50
270. *Thyrea*. — Mêmes types. La Pallas et le Pégase tournés à g. R. ΘΥ. AR 6. 9 »
271. *Leucas*. — Tête de femme (*Achaïe*) à g. R. Partie antérieure de Pégase à g. AR 3. — 272. Mêmes types. Le Pégase à dr. AR 3. — 273. Même tête à dr. R. Pégase à dr. AR 3. Cette pièce porte un *coph* en contremarque. 9 »
274. *Corinthus*. — Pégase à g.; dessous, Q. R. Carré creux. AR 6. — 275. Tête de Pallas dans un carré creux. R. Pégase à g. AR 5. 25 50
276. Tête de Pallas à dr. R. Pégase à dr. AR 6. Ancien style. Deux p. variées. 24 50
277. Tête casquée de Pallas à g. R. Pégase volant à g. AR 6. Dix p., toutes variées. 31 50
278. Tête de Pallas à dr. R. Pégase à dr. AR 6. — 279. Tête de Pallas dans un carré. R. Pégase à g. AR 3. Deux p. 9 50
280. Même type. R. Demi-Pégase à dr. AR 1. — 281. Tête nue (de Pallas) à dr., dans un carré. R. Pégase à g. AR 3. — 282. Même tête. R. Demi-Pégase à dr. AR 2. Deux p. 8 »
283. Tête de Bacchus à dr. R. Pégase. AR 3. 10 »
284. Tête d'Apollon à g. R. Pégase à g. AR 3. 6 »
285. Tête de femme (*Achaïe*) à g. R. Pégase à g. AR 3. Six p., présentant des coiffures différentes. — 286. Même tête de femme à dr. R. Pégase à g. AR 3. Trois p. variées. 22 »
287. Même tête. R. Pégase à dr. AR 3. Trois p. variées. — 288. Même tête, les cheveux noués au sommet, à g. R. Demi-Pégase à g. AR 2. 9 »
289. Demi-Pégase à dr. R. Carré creux. AR 1. — 290. Demi-Pégase à g. R. Même type. AR 1. — 291. Pégase à g. R. Même type. AR 1/2. Deux p. 5 50
292. Pégase *marchant* à dr. R. Pégase *volant* à g. AR 1. — 293. Pégase *galopant* à g. R. Pégase *volant* à g. AR 1. — 294. Pégase de trois quarts à g. R. Même type à g. AR 1. 7 50
295. Tête diadémée de Vénus. R. Carré creux à divisions, en méandre. AR 2. 12 »
296. *Phlius*. — Partie antérieure d'un taureau cornupète. R. Φ entre quatre points. AR 3. 15 »
297. *Sicyon*. — Chimère à dr. R. Colombe dans une couronne de laurier. AR 8. 97 »

298. Mêmes types. La Chimère tournée à gauche. AR 8. 15 50
 299. Mêmes types. AR 1/2. 5 50
 300. Même type. R. Colombe volant à g. AR 4. Sept p.
 avec monogrammes variés. 14 50
 301. Vanneau volant à g. R. Colombe dans une couronne
 de laurier. AR 5. — 302. Vanneau volant à dr. R.
 Colombe volant à dr. AR 2. Trois p. 15 50
 303. Tête d'Apollon à dr. R. Même type à dr. AR 2.
 — 304. Colombe volant à g. R. E. ΤΡΟΑΣ. AR 4. —
 305. Deux autres, avec noms de magistrats différents. 12 »

ÉLIDE.

306. *Elis in genere*. — Tête de Junon ceinte d'une *stephané*,
 ayant ΗΡΑ écrit sur les cheveux. R. Foudre dans une
 couronne de chèvrefeuille. AR 8. 126 »
 307. Autre variété. AR 7. 31 »
 308. Tête de Junon, ceinte d'une *stephané*, sur laquelle
 est écrit : ΑΔΕΙΩΝ. R. Aigle éployée. AR 4. 46 »
 309. Tête de Junon à dr., sans *stephané*. R. Aigle.
 AR 4. Deux p. au même type, mais d'un style très-diffé-
 rent. 11 50
 310. Mêmes types. AR 2. 12 »
 311. Tête de Jupiter à dr. R. Aigle sur un chapiteau de
 colonne. AR 4. 18 50
 312. Même tête. R. Foudre dans une couronne de laurier.
 AR 4. Deux p. variées. 15 »
 313. Même tête. R. Aigle à dr., se retournant vers une
 grappe de raisin. AR 2. — 314. Aigle déchirant un
 lièvre. R. Foudre ailé. AR 5. 26 50
 315. Aigle déchirant un faon, à g. R. Foudre. AR 4. —
 316. Autre; l'aigle tourné à dr. AR 4. — 317. Tête
 d'aigle à g. R. Foudre dans une couronne. AR 2. 42 »

CÉPHALONIE.

318. *Pallenses*. — Tête de Procris à g. R. Céphale, assis
 à droite sur un rocher, tient à la main un javelot. AR 4.
 Très-rare. 86 »
 319. *Pronni*. — Tête nue, imberbe, à g. R. Massue. AR.
 Médaille d'une excessive rareté. 79 »
 320. *Zacynthus*. — Tête d'Apollon à dr. R. Trépied.
 AR 1/2. Inédite. 14 »

MESSÉNIE.

321. *Messenia in genere*. — Tête de Jupiter à dr. R. Tré-
 pied dans une couronne de laurier. AR 3. 15 »

LACONIE.

322. *Lacedæmon*. — Tête d'Hercule. R. Diota entre les
 deux bonnets des dioscures; le tout dans une couronne
 de laurier. AR 4. 15 50

ARGOLIDE.

323. *Argos*. — Partie antérieure d'un loup. R. Carré creux. AR 3. 4 25
324. Même type. R. A dans un carré creux. AR 3. Ancien style.
325. Tête de loup. R. Même type. AR 1. Ancien style. 4 »
326. Tête de loup à dr. R. A. NI dans un carré. AR 2. —
327. Partie antérieure d'un loup à g. R. A. AP dans un carré. AR 4. Deux p. 10 50
328. Trois autres, avec monogr. et symboles variés. AR 4. 14 50
329. Tête d'Apollon à g. R. AR en monogr. ; dessous, syringe. AR 3. Deux p. 20 »
330. *Træzen*. — Tête d'Apollon à g. R. Trident. AR 1. 45 50

ARCADIE.

331. *Arcadia in genere*. — Jupiter aëtrophore assis à g. R. Tête de nymphe à dr. AR 3. 9 25
332. Mêmes types. La tête de nymphe à g. AR 3. —
333. Mêmes types. AR 2. Très-ancien style. 19 50
334. *Megalopolis*. — Tête laurée de Jupiter à g. R. Pan assis sur un rocher à g., ayant sur son genou un aigle. AR 4. 10 50
335. Mêmes types, sans légende. AR. 4. Deux p. 14 50

CRÈTE.

336. *Aptera*. — Tête laurée de Jupiter à dr. R. Mercure debout, son caducée et son pétase sans ailes (aptère). AR 5. 51 »
337. *Elyrus*. — Tête de bœuf de f. R. Seppia dans un carré creux. AR 1. — 338. *Gortyna*. — Europe assise sur un tronc de platane. R. Taureau qui retourne la tête. AR 8. Médaille frappée sur une monnaie de Cnosse, avec le labyrinthe. 21 50
339. *Phæstus*. — Hercule debout, tenant un arc et une massue ; dans le champ, la peau du lion de Némée, les pommes des Hespérides, et un grain d'orge. R. Taureau dans une couronne de saule. AR 8. 40 »

EUBÉE.

340. *Eubæa in genere*. — Tête d'Europe. R. Tête de bœuf. AR 5. 14 50
341. *Carystus*. — Tête de taureau. R. Palmier dans un carré creux. AR 1. 11 »
342. *Chalcis*. — Tête de nymphe. R. Oiseau Chalcis enlevant un serpent. AR 4. Trois p. variées. 20 »
343. Même tête. R. Oiseau enlevant un lièvre. AR 2. —
344. *Histiæa*. — Tête d'Ariadne couronnée de pampres. R. Femme assise sur une proue, et faisant flotter une voile. AR 3. Six p. variées. 18 50

ILES.

345. *Cea*. — Tête de Bacchus à d. R. Grappe de raisin. Æ 1.
 346. *Iulis*. — Grappe de raisin imitant la tortue d'Ægine.
 R. Carré creux. AR 4. 12 »
 347. Mêmes types. AR 1. — 348. *Coressus*. — Coléop-
 tère. R. Carré creux. AR 1. 19 50

IONIE.

349. *Colophon*. — Chien à g.; au-dessous, un poisson pé-
 lamide. R. Carré creux. AV 2. 40 »
 350. *Ephesus*. — Mouche. R. Palmier et partie antérieure
 d'un cerf. AR 8. — 351. Même type. R. Carré creux,
 avec nom de magistrat illisible. AR 3. 30 50
 352. Buste de Diane à dr. R. Partie antérieure d'un cerf;
 dans le champ, mouche. AR 7. 80 »
 353. *Heraclea*. — Tête d'Hercule de f. R. Lion courant
 à g. AR 2. 11 50
 354. *Priene*. — Tête de Méduse de f. R. Pégase. AR 1. 17 50

SAMOS.

355. Tête de lion à dr. R. Tête de bœuf en creux. AV 2. 28 50

TROADE.

356. *Abydos*. — Aigle à g. R. Gorgonium dans un carré
 creux. AR 4. 12 50

RHODES.

357. Tête du Soleil de f. R. Fleur de balaustium; dans le
 champ, proue. AR 8. 41 »
 358. Mêmes types. AR 5. — 359. Tête du Soleil à dr.
 R. Balaustium dans un carré. AR. 4. — PAMPHYLIE.
 360. *Side*. — Tête casquée de Pallas à dr.; sur le casque,
 une ancre en contre-marque. R. Victoire à g.; dans le
 champ, grenade. AR 9. 13 »

ANTIOCHE.

361. *Vespasianus*. — Tête de Vespasien à dr. R. Aigle
 sur une massue, tenant une couronne dans son bec.
 AR 8. 10 50

ÉGYPTE.

362. *Ptolemæus Soter*. — Tête diadémée de Ptolémée à dr.
 R. Aigle debout sur un foudre. AR 9. — CYRÉNAÏQUE.
 363. *Cyrene*. — Tête d'Ammon à dr. R. Silphium. AR 6. 25 »

BULLETIN DES ARTS.

10 DÉCEMBRE 1847.

Des Collections particulières et publiques d'anciennes Estampes.

L'esprit collectif est l'unique remède à la dispersion de milliers d'estampes rares et curieuses, qui, n'ayant point pour égide le nom d'un graveur célèbre, ne peuvent acquérir qu'une valeur relative, au moyen de leur annexion à d'autres pièces du même genre, d'où résulte un ensemble, un système plein d'intérêt. Tout est sujet à recueils : images de piété, costumes, portraits, faits historiques, inventions industrielles, jeux, numismatique, fêtes, blasons, caricatures, théâtre, enseignes de marchands, etc. Toutes ces images, perdues à l'état d'isolement, s'entre-communiquent une valeur réelle.

Je regarde donc la gravure comme appelée, ainsi que la typographie et les médailles, à apporter son contingent aux recherches artistiques ou scientifiques de toute nature. Les plus chétives productions du burin acquièrent, par ce moyen, un rôle important. Malheureusement, aujourd'hui les estampes médiocres, base de ces recueils spéciaux, sont rares et difficiles à rassembler, parce que trop de collecteurs particuliers s'en arrachent les débris.

Que peut être, considérée isolément, chaque pierre du Louvre ? Un cube de matière calcaire, rien de plus ; mais, incorporée à la masse, cette pierre, nulle en elle-même comme un zéro sans chiffre précédent, contribue à former un monument admirable.

Ce que je dis de l'isolement de chaque pièce, on peut le dire de l'isolement de chaque collection privée ; aussi, je souhaite ardemment qu'un jour chacune d'elles vienne se fondre dans nos collections publiques.

Celui qui ambitionne l'honneur de mériter le titre d'iconophile dans toute sa pureté, ne doit admettre dans ses collections que des pièces remarquables sous le rapport de l'art ou de la curiosité. Son rôle de conservateur a une véritable importance, car toute collection bien entendue est une sorte de monument. Là, chaque estampe peut devenir précieuse si elle forme un anneau indispensable ; mais l'ordre est la condition essentielle. Les recueils spéciaux sont d'ordinaire les plus curieux, parce qu'un cercle rétréci permet à l'ama-

teur de bien étudier une spécialité, tandis qu'une collection trop générale est presque toujours mal ordonnée et incomplète ; aussi, finit-elle tôt ou tard par être dispersée, ou bien, si elle demeure en son entier, est-elle d'une utilité bien secondaire.

Un amateur qui rassemblerait uniquement des portraits de centenaires ou de médecins, etc., ou même une suite non interrompue d'images du bœuf gras, formerait, à mon avis, un recueil plus curieux qu'un amas confus de toutes sortes d'estampes, bonnes et mauvaises.

Les gens du monde se moquent assez légèrement des collecteurs et les confondent volontiers avec les iconomanes ; c'est faute de connaître leur but. La Bruyère, interprète de l'opinion publique de son siècle, voyait une manie, un travers, rien de plus, dans la passion pour les estampes. Je citerai son chapitre XIII, intitulé : *De la mode*.

« Voulez-vous, dit Démocède, voir mes estampes ? » Et bientôt il « les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni « noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée « dans un cabinet qu'à tapisser, un jour de fête, le Petit-Pont ou la « rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée ; « mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, et qu'elle « n'a presque pas été tirée ; que c'est la seule qui soit en France, de « ce dessin ; qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas « pour ce qu'il y a de meilleur. »

L'illustre critique, qui peut-être ne comprenait pas l'iconophile, raille l'iconomane avec esprit et j'ajouterai, avec raison, si la gravure en question ne se lie pas à un système de collection bien ordonné.

Certaines gens dépourvus de goût accumulent, sans ordre et sans choix, des masses d'estampes. On peut comparer cet assemblage hétérogène à un tas de pierres bien équarries et de moellons jetés pêle-mêle les uns sur les autres. Le vrai mérite n'est pas d'entasser, mais de ranger avec discernement ; alors on élève un édifice : les estampes comme les livres ne doivent pas s'employer autrement. C'est d'un iconomane sans doute que veut parler La Bruyère.

J'ai rencontré, dans les cartons du commerce, des centaines d'estampes qui toutes, sans distinction de mérite, avaient été rognées bien au delà de la ligne d'encadrement ; trois ou quatre amateurs de cette force vaudraient bien un incendie. On m'a cité un bibliomane d'outre-mer, qui sciait en deux les livres, même les plus rares, lorsqu'ils dépassaient en hauteur la limite de l'in-8. J'ai vu une de ses malheureuses victimes : c'était la *Description de Paris*, de Lacaille, in-folio de 1714 !

Autre idée d'un iconomane bizarre ! J'ai rencontré un volume provenant de sa collection. C'était un assemblage d'estampes en tout genre, intéressantes ou tout à fait nulles ; les enveloppes de bonbons pouvaient y figurer à côté des nielles ! La condition d'admission était la forme ronde, et la dimension devait être telle qu'il en fût juste cinq à chaque feuillet ; une à chaque coin et une au milieu. La circonférence ne devait jamais dépasser celle de certaine tabatière. Heureux le marchand, possesseur d'une pièce nouvelle qui s'accordât strictement avec le patron adopté ! Il était sûr de vendre à bon prix. La forme ovale était parfois tolérée, mais uniquement comme pièce de milieu ; le feuillet alors figurait assez bien la disposition d'un service d'entremets. Bien entendu, la meilleure gravure de forme carrée n'avait aucune valeur. Cet homme devait estimer singulièrement les assiettes à lithographies !

On conçoit que de pareils fous ne peuvent que faire contraste avec ces iconophiles assidus et éclairés, occupés sans cesse à former une chaîne précieuse qui relie entre eux les souvenirs de l'art et de l'histoire.

Mais quel que soit tout le mérite d'une collection particulière, elle sera toujours si loin d'être complète, qu'elle me semble n'avoir en elle-même qu'une bien faible utilité, si elle n'aboutit, en définitive, à grossir les collections publiques. Quel immense avantage retirerait le Cabinet d'estampes de la Bibliothèque du Roi, d'une fusion générale de toutes les collections spéciales faites par des amateurs distingués ! Elle y trouverait de quoi compléter toutes ses divisions. Ce serait un vaste réservoir, un océan, qu'alimenteraient, comme autant de fleuves, ces recueils particuliers, formés eux-mêmes de feuilles isolées échappées miraculeusement à la destruction. Le Cabinet de la Bibliothèque s'est ainsi formé primitivement, grâce à des legs nombreux ou à des achats de collections dues aux recherches d'hommes tels que l'abbé de Marolles, Fevret de Fontette, Gagnières et autres. Tous les amateurs, qui redoutent avec raison la dispersion posthume de leur cher cabinet, devraient, quand ils pensent le faire sans préjudice notable pour leurs héritiers, léguer à la nation le fruit de leurs recherches ; ils auraient droit au titre de citoyens utiles, et non plus à celui d'hommes à manies que leur accorde le vulgaire.

Grâce à ces legs que nulle subvention de fonds, votée par les Chambres, ne saurait remplacer, nous aurions, dans nos dépôts publics, un véritable arsenal pour toutes les connaissances humaines. Les ornemanistes, les peintres, les graveurs, les architectes, les inventeurs, les historiens et autres gens de lettres, y trouveraient

sur-le-champ un faisceau de lumières sur l'objet de leurs études. Ces collections d'estampes arriveraient, par la suite, à l'état le plus complet possible, et constitueraient, ainsi que les livres, un vrai trésor national que le Gouvernement ne saurait trop protéger (1).

La condition indispensable du bon emploi d'une collection d'estampes, où le cumul et même l'accaparement sont qualités méritantes, c'est, on le comprend, une direction habile; sinon, tous les éléments d'une œuvre immense et grandiose n'aboutiraient qu'à un amas brut, à un encombrement de papier.

Je trouve ici l'occasion de donner à M. Duchesne aîné, directeur actuel du Cabinet des Estampes, tous les éloges qu'il mérite de la part des savants et des artistes: il a parfaitement compris son poste et sa mission. Toujours attentif à utiliser les masses d'estampes qui lui *pleuvent* de toutes parts, il en forme des collections plus ou moins utiles, et trouve moyen de classer convenablement des myriades d'images destinées, par leur nature même, à l'existence la plus éphémère. Il en est pourtant qu'il ne pourra jamais utiliser: telles sont les enveloppes de sucre de pomme et autres productions qui fournissent leur inepte contingent à la loi du dépôt. A quoi seront-elles jamais bonnes? Autant vaudrait affirmer que les devises des mirlions finiraient par former un recueil de poésies nationales!

C'est surtout le dépouillement d'un chaos énorme de vieilles estampes sans valeur artistique, mais non sans intérêt, qui a fourni à la sagacité de M. Duchesne l'occasion de créer, c'est le mot, des recueils d'une immense utilité. Ranger toutes ces pièces par ordre de graveurs, c'eût été le plus mauvais tour joué au bon goût public; M. Duchesne s'est donc attaché uniquement au *sujet* de ces estampes, et il en a tiré des suites de portraits, de vues de ville, de légendes religieuses, de modes, de peintures de mœurs, d'ornementation, d'histoire naturelle, de cérémonies joyeuses ou funèbres, etc. Partout un ordre admirable, et c'est l'ordre qui est ici la création. Il y a même des recueils d'obscénités, recueils dont (soit dit en passant) la combustion me semblerait un acte radical de moralité publique, à moins qu'il ne s'y rattachât une curiosité vraiment archéologique, comme pour l'ouvrage de M. Famin sur le Cabinet secret du roi de Naples (2). Je n'ai qu'un reproche à faire aux ingénieuses

(1) Ce sont des idées de ce genre, idées vraiment libérales et éclairées, qui ont déjà produit la création du Musée Martin-Schongauer, à Colmar. M. Hugot, bibliothécaire de la ville, a eu l'honneur de suggérer ces idées à ses concitoyens, et il a eu aussi la joie de les voir accueillies avec la plus vive sympathie.

(Note du rédacteur.)

(2) Nous ne partageons pas, sur ce point, les opinions de notre collaborateur. A quoi bon détruire? il suffit de cacher, et même de tenir sous clef ce qui ne

combinaisons de M. Duchesne. Pourquoi avoir intercalé dans la collection historique si précieuse de Fevret de Fontettes une multitude de compositions modernes, destinées à courir les foires et à parer les murs des plus mesquines auberges ? Fevret tenait, autant que possible, à ne rassembler sur chaque époque de l'histoire de France que des gravures du temps : pourquoi surcharger son recueil, par exemple, d'une foule d'images relatives à Henri IV, et fondées sur des faits controuvés, sur des anecdotes qui, pour être populaires, n'en sont pas moins d'invention moderne ? Ces costumes niais et pleins d'anachronismes paraissent des bouffonneries à côté des représentations naïves et piquantes sorties des presses contemporaines. Un jour, ce système continuant, la collection finira par être étouffée sous une masse d'absurdes images, comme le bon grain sous l'ivraie.

Il est des gravures qu'il faudrait nécessairement empiler, avec un certain ordre pourtant, en des greniers immenses, d'où l'on pourrait, au besoin, les exhumer dans quelques siècles. Quant à celles qui offrent un intérêt d'art ou un peu de curiosité, en un genre quelconque, on les incorporerait aux grandes collections. Il existe et il se produit chaque jour des milliers de portraits de fantaisie, de paysages sans perspective, d'animaux ridicules, de fleurs, de têtes d'étude, etc., toutes choses propres à amuser les enfants, et qui ne devraient pas reposer sous le même toit que les produits remarquables de nos artistes ou de nos archéologues. Tout cela devrait être exclu, ou sinon, dans un demi-siècle, le palais Mazarin ne sera point assez vaste pour contenir tant de papier noirci.

Revenons au mérite de M. Duchesne aîné. Un des recueils qui lui font le plus d'honneur, c'est celui de la topographie française, rangée par ordre de départements. Cette collection a été, particulièrement pour moi, la source des plus agréables occupations et la base d'études sérieuses et positives. Sans cet arsenal public de renseignements précieux, j'aurais à jamais ignoré le haut intérêt que peut offrir l'imagerie pour l'histoire d'une ville ou d'une province, surtout en ce qui concerne des monuments qui ne sont plus. Que de souvenirs viennent se grouper autour de ces *portraits* d'abbayes et de palais, célèbres dans nos annales et maintenant effacés du sol ! Quel utile point de départ pour l'étude du passé ! Ou plutôt, c'est une nouvelle route, un nouveau foyer de lumière qui sert de

doit pas être montré sans précaution et sans motif. L'arme la plus innocente est dangereuse dans les mains d'un fou. Nous apprécions le système des bibliothécaires jésuites, qui ne brûlent jamais un livre, si pernicieux qu'il soit, mais qui l'enferment dans une réserve nommée l'*Enfer*. (Note du rédacteur.)

complément aux recueils des portraits historiques, des médailles et des anciens chroniqueurs de notre nation.

Je n'ai plus ici qu'un souhait à exprimer, c'est que notre ingénieux et zélé conservateur des Estampes serve de modèle à ses successeurs. Vienne à sa place un iconophile préoccupé exclusivement de l'étude et du classement des estampes d'art, les recueils de notre vieille imagerie cessant alors de s'enrichir, cette source de recherches archéologiques sera tarie.

Voici, en résumé, les qualités qui doivent, à mon idée, constituer un bon conservateur d'un cabinet d'estampes : connaissance en fait d'art et d'archéologie ; savante appréciation de l'intérêt qu'offre le sujet d'une estampe ; habileté dans la classification. Ajouterai-je une autre condition ? celle qu'il ne possédera point de collection pour lui-même. La préoccupation qu'un goût personnel et un travail privé imposent aux préposés des établissements publics, leur dérobe un temps qu'ils doivent au public et paralyse leur zèle à seconder de leurs lumières les travaux des savants et des archéologues.

Au département des Manuscrits, comme aux Imprimés, il existe un usage inouï, je veux parler du prêt à domicile des plus précieux monuments. Passe encore pour les imprimés, bien qu'il y en ait d'uniques ! Mais des pièces originales ! des *minutes* ! comme on dit chez les notaires. Outre le risque des prêts à fonds perdu, il y a cet abus très-grave, que le temps du prêt est, pour ainsi dire, illimité. Ainsi, tel particulier gardera chez lui, pour les étudier à loisir et peut-être pour ne les étudier jamais, des monuments qui appartiennent à tous, que chacun a le droit de consulter chaque jour. A quoi bon tant de précautions pour isoler, pour surveiller notre Bibliothèque, ce véritable trésor national, si un individu a le droit d'en confisquer les plus intéressantes parties ? Les travailleurs, quel que soit leur rang ou leur qualité, ne peuvent-ils se donner la peine de venir personnellement consulter les originaux dans une salle bien chauffée et bien close (1) ?

Heureusement, la section des Estampes n'a pas admis ce péril-

(1) Encore une hérésie de la part de notre collaborateur. Les bibliothécaires, Dieu merci ! ne sont pas hors du droit commun qui n'exige, pour publier un manuscrit appartenant à l'État, que l'autorisation du ministre, accordée d'après l'avis motivé du Conservatoire. La publication d'un manuscrit dure plusieurs mois, et la science profite sans doute à ce qu'un ami des lettres paye en quelque sorte le prêt que l'État lui a fait, en mettant au jour un nouveau texte inédit qu'il a pu copier et collationner à loisir. Ne devons-nous pas souhaiter que les manuscrits soient publiés ? C'est, au reste, la manière la plus sûre de les conserver. (Note du rédacteur.)

leux système de prêt à domicile, qui offre tant de chances contraires et fatales aux intérêts de la première Bibliothèque du monde.

Il existe à la Bibliothèque, en certains lieux, bien des abus, bien des désordres. Il y aurait plus d'un règlement nouveau à introduire pour la conservation et la sécurité de cette admirable collection universelle. Mais on a fait tant de réclamations et de si bons livres à ce sujet, qu'il serait fastidieux d'en entretenir encore le public savant : la discussion est terminée ; à quand la réforme ?

A. B.

INGENII INFELICITAS.

La note suivante a été communiquée au *Journal des Débats*, puis répétée et commentée par la plupart des journaux :

« Dans sa dernière séance, l'Académie française a entendu le rapport que lui a fait M. Patin sur l'inauguration de la statue de Royer-Collard à Vitry ; elle a aussi entendu, avec une vive approbation, les deux discours prononcés dans cette occasion au nom de l'Académie, l'un par M. Dupaty, directeur, et l'autre par M. Patin. A la fin de la séance, M. Cousin a parlé de la gêne où se trouvaient plusieurs gens de lettres fort honorables, et a prié l'Académie de chercher les moyens de subvenir à des nécessités si douloureuses. Emue par cette généreuse allocution, l'Académie a nommé une Commission chargée de lui proposer les résolutions qu'il y aurait lieu de prendre dans cette circonstance. Les membres de cette Commission sont : MM. Lebrun, Cousin, Victor Hugo et Viennet. »

Cette note était juste et honorable ; mais les commentaires ne le furent pas tous. La gêne, ou plutôt la misère des gens de lettres n'était, dit-on, qu'un prétexte qui servait à battre en brèche le ministre actuel de l'instruction publique et à lui faire reproche d'avoir épuisé le fonds de secours attribué à la littérature, si bien que le dernier trimestre des pensions littéraires n'a pu encore être payé. Là-dessus, grande rumeur dans le camp du ministre et dans celui de ses adversaires politiques : insinuations, protestations, déclarations, mystifications.

Ce n'est pas tout : la Société des gens de lettres, dont M. le comte de Salvandy est président par voie d'élection, a été mise en jeu ; on a eu la sotte malveillance d'accuser cette Société d'avoir absorbé *à son profit* toutes les munificences du ministre de l'instruction publique, et d'être ainsi cause de l'épuisement prématuré du fonds de secours. La Société des gens de lettres n'avait qu'à répondre pour se disculper : « Il est vrai que le ministre a témoigné plus de sympathie que ses prédécesseurs pour les lettres et les littérateurs ; mais

les effets de cette sympathie, dans le cours de cette déplorable année, se sont bornés 1^o à l'allocation d'une somme de 4,000 francs accordée à la Société des gens de lettres, et prise sur le fonds des Sociétés savantes; 2^o à la distribution de 1,500 francs environ entre plusieurs écrivains recommandables et recommandés spécialement par le Comité de cette Société, qui se trouve ainsi bien innocente du déficit de la caisse des pensions au ministère de l'instruction publique.

Deux faits existent : le déficit de la caisse et la misère des gens de lettres; ces deux faits malheureusement ne se contredisent pas. Personne ne mettra en doute les nobles intentions, les instincts généreux de M. le comte de Salvandy; mais ses partisans les plus dévoués reconnaissent qu'il place souvent mal ses générosités et sa confiance; qu'il est dupe de sa propre bonté, et qu'il ne juge pas les hommes en raison de leur mérite et de leur caractère : voilà comment tout le bien qu'il a cru faire à des littérateurs s'est égaré, s'est perdu au profit de quelques sycophantes. Les véritables littérateurs, ceux qui honorent le pays par leur nom et par leurs ouvrages, ceux-ci se sont tenus dignement à l'écart, souffrant, travaillant, ne demandant pas et ne recevant aucune aide. Cependant le commerce de la librairie en France est ruiné pour longtemps; les journaux, qui achèvent de se dévorer entre eux, monopolisent le peu de ressources qu'ils offrent aux écrivains; les places et les pensions littéraires deviennent de plus en plus rares; les encouragements et les récompenses ne vont plus jamais chercher les œuvres de l'intelligence, qui sont la gloire de la France aux yeux des nations; les poètes, les romanciers, les historiens meurent à l'hôpital ou languissent dans l'indigence... En présence de cette triste situation, l'Académie française a eu raison de s'émouvoir et de s'informer des remèdes qu'on pourrait encore apporter au mal. Il appartient à l'Académie de veiller, comme une mère, aux intérêts de la malheureuse famille des gens de lettres; il appartient au ministre de s'associer aux sentiments et aux actes de l'Académie. En attendant quelque chose, ne serait-ce qu'une enquête de la situation présente des lettres et des lettrés, nous proposons de faire réimprimer et présenter aux Chambres la liste des pensions littéraires que Colbert fit dresser par l'Académie et approuver par Louis XIV. Si Louis XIV fut un grand roi, Colbert était un grand ministre.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

« *Avis de la Direction des Musées royaux.* Conformément à la décision du Roi, rendue sur la proposition de l'intendant général de la liste civile, le directeur des Musées royaux a l'honneur de prévenir les artistes, que l'Exposition annuelle et publique de leurs ouvrages aura lieu le 15 mars 1848 et sera close le 15 mai suivant.

« Le Musée royal sera fermé, sans aucune exception, le 1^{er} février 1848, pour les travaux préparatoires.

« Les productions des artistes seront reçues au bureau de la direction des Musées, de dix heures du matin à quatre heures du soir, depuis le 1^{er} jusqu'au 20 février, et le dimanche 20 février, par exception, jusqu'à six heures du soir.

« Les artistes sont invités à ne pas attendre le dernier jour pour déposer leurs ouvrages.

« Le directeur des Musées rappelle aux artistes des départements et de l'étranger qui désireraient prendre part à l'Exposition, que l'administration ne peut recevoir aucun envoi directement, et que leurs ouvrages doivent toujours être déposés par un fondé de pouvoirs, à Paris, afin d'éviter tout retard dans leur remise au Musée.

« Les artistes sont invités à envoyer, avant le 1^{er} février 1848, la notice de leurs ouvrages. »

Chaque année, en publiant cet avis, nous éprouvons un serrement de cœur que doit éprouver aussi le directeur des Musées royaux, M. de Cailleux, si plein de sollicitude et de dévouement pour notre vieux Louvre, lorsqu'il voit les tableaux des grands maîtres disparaître sous les échafaudages destinés à recevoir les tableaux de l'Exposition. Chaque Exposition est non-seulement un nouveau danger d'incendie, qui menace les chefs-d'œuvre de la peinture, mais encore, c'est pour ces chefs-d'œuvre une véritable détérioration causée par la poussière, la chaleur et l'humidité qu'ils subissent pendant plusieurs mois. Comment, parmi tant de constructions faites à grands frais dans le Paris de 1830, n'a-t-on pas eu la charitable pensée de bâtir une salle d'Exposition ?

— M. le docteur Hellis vient de soumettre à l'Académie de Rouen un Mémoire très-intéressant où, passant en revue les diverses images de Pierre Corneille, il prouve que le portrait peint par Lebrun est celui qui offre le plus grand cachet de ressemblance. Des détails pleins de charmes sur le grand Corneille et sa famille, et quelques documents fort curieux, complètent le travail de M. Hellis. Avant d'avoir connaissance de ce travail, nous remarquerons que Lebrun n'a fait le portrait de Corneille que dans sa vieillesse, tandis que Michel Lasne et Philippe de Champagne l'ont fait dans sa jeunesse ou du moins dans son âge mûr.

— On lit dans le *Journal des Débats* :

« Les travaux exécutés au Conservatoire des Arts et Métiers depuis deux ans ont eu pour but d'assurer le service de l'enseignement : un nouvel amphithéâtre, pouvant contenir deux fois plus d'auditeurs que l'ancien, a été construit. Cet amphithéâtre a été établi d'après les dispositions reconnues les plus favorables à

l'audition; les abords en sont commodes et faciles. De nouveaux laboratoires ont été installés dans des conditions nouvelles, sous la direction des habiles professeurs auxquels ils sont destinés, et enfin chacun des professeurs attachés à cet établissement sera pourvu d'un cabinet de travail à portée des laboratoires et des amphithéâtres. Quant aux autres travaux qui ont pour objet le dégagement de l'édifice de la rue Saint-Martin, l'appropriation des anciennes galeries, la restauration de l'ancien réfectoire pour y placer la bibliothèque, etc., ils se poursuivent sans interruption dans la limite des crédits accordés par les Chambres. La galerie d'agriculture, totalement achevée, est seule sur le point d'être livrée au public. Tel est l'ensemble des travaux exécutés depuis le vote de la loi, par laquelle un crédit de 1 million 590,000 fr. a été affecté à cet établissement.»

Les travaux d'appropriation du Conservatoire des Arts et Métiers sont sans doute très-bien entendus, mais nous n'en regrettons pas moins le sacrifice des beaux restes de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, notamment cet admirable réfectoire qui était le plus magnifique vaisseau du XIII^e siècle, et qui va disparaître dans les aménagements d'une bibliothèque. Quant à cette bibliothèque, nous sommes sûrs d'avance qu'elle se forme avec des livres donnés par les auteurs ou par les ministères, sinon avec des exemplaires du dépôt légal; car, en France, on ne sait plus ce que c'est qu'un livre acheté; aussi, dans les devis de bibliothèques publiques à fonder, ne compte-t-on que les frais de maçonnerie et de menuiserie d'abord, et plus tard, les émoluments des bibliothécaires; mais les livres, à quoi bon?

— Les fouilles du Parvis, qui sont maintenant terminées, n'ont produit que des antiquités sans valeur; mais en revanche, elles ont fourni des indications précieuses pour la topographie de la Cité sous les Romains. La note suivante est la dernière dont ces fouilles auront été le prétexte.

« En poursuivant les travaux de déblai sur la place du parvis Notre-Dame, devant la tour du sud, on vient encore de rencontrer des restes de constructions romaines, partie en pierres, partie en briques. En les dégageant, on a trouvé plusieurs médailles antérieures à Julien. On a cru reconnaître, dans ces constructions, un hypocauste avec ses conduits, bouches de chaleur, etc. Comme toutes les constructions romaines, qui ont été découvertes sur ce point, se sont trouvées peu au-dessous du niveau du sol, on en conclut que les treize marches, dont M. Victor Hugo avait doté le portail de Notre-Dame, n'ont jamais existé que dans sa brillante imagination. »

Le fait des treize marches, qui existaient autrefois devant Notre-Dame, est traditionnel et signalé par tous les historiens de Paris; il est possible cependant que de *trois* marches, on en a fait *treize*, en traduisant mal un ancien texte latin. Au reste, on mettait d'autant moins en doute l'exhaussement du sol de la Cité, que dans le quartier de l'*Université*, comme dans la partie qu'on nommait jadis la *Ville*, le pavé de Philippe-Auguste se retrouve encore à six ou sept pieds sous le pavé actuel et qu'il a été établi lui-même à deux ou trois pieds au-dessus du pavé romain.

— Deux employés de la Bibliothèque royale, tous deux d'une famille très-honorable, très-instruits, très-zélés et très-intelligents, ont envoyé leur démission en apprenant que M. Naudet devait, hélas! conserver la direction générale de cet établissement. L'un, M. de Latapy, est déjà connu par plusieurs publications scientifiques qui ne lui ont pas donné de fortune; l'autre, M. Cournelet, qui s'était acquis la bienveillance de tous les habitués de la Bibliothèque, voyant que le zèle le plus continu ne donnait aucun droit au plus faible avancement, a pris le parti de s'expatrier et d'aller demander à l'Angleterre l'existence supportable qu'une conduite excellente et des études sérieuses n'avaient

pu lui procurer en France. Nous avons la douleur d'annoncer que M. Cournelet, à peine arrivé en Angleterre, vient d'y mourir à la suite d'une courte et cruelle maladie, causée par les émotions précédemment éprouvées. M. Cournelet laisse au désespoir une respectable sœur, qu'il aimait et qu'il soutenait. M. Naudet ne pourrait-il pas au moins appeler sur cette dame l'intérêt de M. le ministre de l'instruction publique ?

— Autre triste nouvelle. M. Marie Guichard, écrivain fort distingué, le seul des employés du département des Imprimés de la Bibliothèque royale qui sût décrire et reconnaître les livres du quinzième siècle ; M. Guichard se trouve depuis longtemps retenu chez lui par une maladie grave. Son absence de la Bibliothèque royale est une calamité pour tous les lecteurs sérieux ; heureusement, ils y deviennent chaque jour plus rares. Pour les faire revenir, M. Naudet compte beaucoup sans doute sur son successeur.

— Le ministre de l'instruction publique vient de nommer une Commission qui sera chargée de « faire un rapport sur les observations auxquelles ont donné lieu les travaux de catalogue du département des Estampes de la Bibliothèque Royale. » Elle se compose de MM. Naudet, administrateur général de la Bibliothèque royale, président ; Paul Delaroche, Gatteaux, Forster, membres de l'Institut ; Robert Duménil, auteur du catalogue intitulé : *le Peintre-graveur français* ; Devéria, peintre ; Félix Ravaisson, inspecteur général des bibliothèques publiques.

En vérité, c'est mal reconnaître la compétence et les services de M. Duchesne aîné, que de le mettre à la merci d'une Commission, dont tous les membres, il faut bien l'avouer, n'ont pas les qualités nécessaires pour juger la question. MM. Delaroche et Devéria sont deux peintres distingués ; M. Forster est un graveur habile, mais ce ne sont pas là des iconophiles ni des iconographes. On aurait dû se rappeler que M. Duchesne aîné, à lui seul, a fait le Cabinet des Estampes ce qu'il est, après cinquante ans de travaux et d'efforts, constatés par l'approbation unanime de tous les amateurs de l'Europe.

Nous ajouterons à ces réflexions celles que nous transmet, de Lyon, un iconophile éclairé et impartial, qui connaît mieux que personne notre admirable Cabinet des Estampes, et qui sait aussi tout le mal que peut faire l'obstination superbe et ignare de M. l'autocrate de la Bibliothèque du Roi :

« L'arrêté de M. de Salvandy, en date du 8 septembre 1847, n'a été publié que le 31 octobre dans le *Moniteur* !

« On est surpris (quand on n'a pas suivi le système adopté depuis longtemps pour la Bibliothèque royale), de ne point trouver le nom de M. Duchesne aîné parmi ceux de la Commission.

« Le Cabinet des Estampes, on le sait, est le seul département de la Bibliothèque du Roi qui n'ait jamais été l'objet d'une seule réclamation de la part du public.

« Il est le seul dans lequel toutes les pièces qui le composent soient classées de façon à satisfaire la curiosité la plus difficile, la plus minutieuse.

« Il est le seul dans lequel les travaux d'un catalogue définitif se poursuivent activement chaque jour, grâce au zèle intelligent et infatigable du conservateur.

« Eh bien ! c'est sur ce département que se porte principalement la mauvaise humeur de M. Naudet ! Pour premier acte de son administration théâtrale, il a demandé que les travaux du catalogue des estampes fussent arrêtés ; ces travaux l'empêchaient de dormir sans doute. Il a demandé une Commission ; il a demandé que le conservateur ne fit pas partie de cette Commission.

« On dit pourtant que M. Duchesne aîné, *prévenu d'avoir voulu terminer un catalogue*, chose grave à la Bibliothèque royale, aurait été appelé une fois dans le sein de la Commission *pour y donner des explications* !

« Tels sont les encouragements que l'on accorde au zèle éprouvé, incessant, d'un homme qui, de l'avis de tous les connaisseurs, a fondé l'ordre dans le Cabinet des Estampes, et qui, depuis cinquante ans, n'a pas eu d'autre idée que celle de faire de ce Cabinet le plus magnifique de l'Europe.

« Si cela n'était pas odieux, cela serait bien ridicule. Que fera la Commission ? Certainement elle ne s'associera pas à de misérables haines, à de basses et mesquines jalousies ; mais le catalogue aura été interrompu, et, sans doute, il ne sera pas repris.

« En réponse à toutes les plaintes parties de tous les points, exprimées dans toutes les formes, contre la tenue du département des Imprimés, contre le bouleversement des livres, contre l'absence des catalogues, contre le directeur, auteur d'un rapport où l'on était forcé d'avouer que la première page de ce catalogue n'était pas rédigée ; contre l'insuffisance des employés, contre les quarante mille cartes exécutées et brûlées, etc., etc., qu'a fait M. le ministre, après une attente de six mois ?

« Il a nommé M. Naudet commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur ;

« Il a ajouté 2,000 francs à son traitement ;

« Il a supprimé un des deux conservateurs du cabinet des livres imprimés ;

« Enfin, il a créé une très-inutile place de secrétaire-trésorier, rétribuée 6,000 francs, en faveur du recteur de l'Académie de Cahors.

« Après l'*Agésilas*,

« Hélas !

« Mais après l'*Attila*,

« Holà ! »

— Le même ministre vient de nommer une Commission pour reconnaître le manuscrit et les notes devant former le texte supplémentaire destiné à compléter l'ouvrage de Champollion jeune, intitulé : *Antiquités de l'Égypte et de la Nubie*, et pour proposer le mode de publication qui paraîtra le plus convenable pour ce supplément du premier travail.

Cette Commission est composée de MM. Naudet, président ; Letronne, Lenormant, de Saulcy, Ampère, membres de l'Institut ; Champollion-Figeac ; Portal, conseiller d'Etat ; Nisard, député ; H. Royer-Collard et Ravaissou (Félix).

Eh ! pourquoi cette Commission ? Le grand ouvrage de Champollion jeune, cet ouvrage que l'Empereur eût regardé comme un des plus beaux monuments de son règne, cet ouvrage est arrêté, faute d'un crédit suffisant pour imprimer la fin du texte ; le ministère de l'instruction publique n'a pas de fonds ou n'en donne pas pour de si glorieuses publications : le monde savant s'est ému et s'est indigné, et en attendant qu'on trouve 20,000 fr. pour continuer l'impression, il a bien fallu imaginer une Commission et créer ainsi un délai officiel. Ah ! si M. de Salvandy le savait !

— « Le ministre des travaux publics, désireux de ne pas laisser incomplète la restauration du palais du Luxembourg, vient de faire dresser par M. de Gisors un devis général de tous les travaux d'appropriation et de grosses réparations qui restent à exécuter. Le devis général de ces travaux s'élève à une somme d'environ 1 million 200,000 fr. »

Dépensez votre million 200,000 fr., dépensez-le comme bon vous semblera ,

mais gardez-vous de transporter dans le parterre la fontaine ou grotte de Marie de Médicis ; car vous lui ôteriez son caractère mystérieux et solitaire qui a prêté beaucoup à sa beauté. C'est déjà bien assez d'avoir remanié et doublé le palais du Luxembourg, même avec beaucoup d'habileté et de talent : il n'y a que de l'eau à boire, pour un architecte, dans la translation d'une fontaine.

— Le ministre des travaux publics vient de faire frapper trois nouvelles médailles, pour rappeler à la postérité les travaux d'agrandissement du Conservatoire des Arts et Métiers, le concours des fabricants pour la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle, et la construction du pont de Thionville (Moselle).

Nous offrons de parier que cette fois encore l'Académie des Inscriptions n'a pas été consultée sur les légendes, malgré le but de son institution, et que ces légendes ont été laissées au bon plaisir de quelque commis de bureau. Frappez donc une médaille en l'honneur du ridicule que nous donnent aux yeux de l'Europe savante ces médailles chargées d'inscriptions fautives ou pitoyables !

— Le ministre des travaux publics a chargé M. de Gisors, architecte du palais de la Chambre des pairs, de se rendre à Rome, afin d'examiner et d'arrêter, de concert avec le directeur de l'Académie royale de France, le programme des dispositions réclamées par les besoins du service de cet établissement. L'état des dépenses résultant des évaluations faites pour l'exécution des travaux de restauration des bâtiments de la villa Médicis, s'élève à la somme de 131,957 fr. 25 c. Villa Médicis, prends garde, mais ne te laisse pas abattre.

— Comprend-on que les journaux enregistrent, sans commentaire, sans plainte et sans étonnement, une nouvelle semblable ?

« Le phare au gaz qui illumine tous les soirs la place du Carrousel va décidément rester. On est en train d'agrandir et de perfectionner la lanterne, dans laquelle un ouvrier peut travailler à l'aise. Le fût de colonne qui supporte ce phare va également être restauré. »

Cet horrible phare, qui ressemble à un pilori au milieu de la place du Carrousel, est une honte pour l'édilité de la ville de Paris ; quoi ! vis-à-vis de l'arc de triomphe, quatre becs de gaz dans une lanterne au sommet d'une colonne de plâtre badigeonné à la chaux ! On dirait que cette affreuse lanterne a été commanditée par les entreprises d'affiches peintes, auxquelles sont louées les murs de clôture de la place. Ne serait-ce pas une autre lanterne de Diogène cherchant un homme, fût-ce un roi, ami et protecteur des arts ?

— On construit un perron de huit à dix marches devant le beau portail de Saint-Gervais, entièrement dégagé de face ainsi que sur les côtés.

Si les églises gothiques peuvent se dispenser d'être isolées et même gagnent souvent à être pressées par une ceinture de maisons, une église du temps de Louis XIII a besoin de se dégager des constructions adhérentes et de ne rien perdre de ses proportions régulières : à vrai dire, on ne connaissait pas Saint-Gervais, avant les travaux qui l'ont en quelque sorte dévoilé.

— Notre savant et spirituel ami, M. Jubinal, annonce en ces termes une publication fort intéressante qui nous vient de Montpellier : « M. Paulin Blanc, conservateur du musée Fabre, à Montpellier, vient de publier, d'après un antique manuscrit de l'abbaye d'Aniane, une nouvelle prose sur le dernier jour du monde, composée, avec le chant noté, vers l'an 1000. Il y a joint un essai de traduction musicale, en notation moderne, par M. Fétis. C'est là une publication curieuse, et l'essai de M. Fétis pourrait, si ce savant se décidait à faire connaître sur quelles données il base sa traduction, avancer peut-être beaucoup la question en ce qui concerne l'art musical au moyen âge. Quant au travail

de M. Blanc, il est rempli d'érudition et de science. Nous souhaitons à tous nos bibliothécaires de province et de Paris de faire souvent d'aussi heureuses trouvailles ; mais ils s'en gardent bien. La plupart respectent trop leurs manuscrits pour cela : *Sacrés ils sont, car aucun d'eux n'y touche.* »

On sait que la fin du monde avait été prédite pour l'an 1000, et que les populations l'attendaient avec une terreur qui fut lente à se dissiper. Les historiens avaient raconté cette alarme universelle, mais on ne connaissait aucun monument qui en donnât une idée exacte et terrible.

— Le Bicêtre de Louis XIII existait encore, grandiose, majestueux, monumental, comme les édifices de ce temps-là : les architectes du gouvernement n'ont pas eu de répit qu'ils n'aient obtenu la liberté de démolir pour rebâtir ; cela s'appelle remuer des pierres et de l'argent. Là-dessus, pour bien faire les choses, on a publié une notice nécrologique sur les bâtiments qu'on jette par terre :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine !

« L'administration des hôpitaux de Paris fait exécuter en ce moment de grands travaux de démolition et de reconstruction à l'hospice de Bicêtre. Ces travaux considérables ont pour objet de remplacer par de nouveaux bâtiments, *mieux appropriés aux besoins du service*, l'ancienne commanderie érigée par Louis XIII, en 1634. Ce château servit d'asile aux officiers et aux soldats blessés, jusqu'à ce que Louis XIV eût fait construire l'Hôtel des invalides.

« En considérant le château de Bicêtre au point de vue archéologique, c'est avec peine qu'on voit déchirer en quelque sorte la dernière page de son histoire, qui remonte au treizième siècle. Vers l'an 1204, au dire des chroniqueurs, Jean, évêque de Winchester, en Angleterre, acheta une propriété aux environs de Paris, alors appelée *Grange-aux-Queux* (cuisiniers) et y éleva un château auquel il donna le nom de Winchester, dont on fit successivement *Winchestre*, *Vichestre*, *Bicêtre*. Ce premier Bicêtre, brûlé et saccagé, sous le règne de Charles VI, était resté abandonné, retraite de voleurs et de hiboux, jusqu'à ce que Louis XIII le fit réédifier de fond en comble.

« Ce ne fut que sous le règne de Louis XVI que l'on commença à diriger les aliénés sur cet hospice ; encore, n'y envoyait-on que les incurables, l'Hôtel-Dieu ayant alors seul le privilège de recevoir les fous en traitement. C'est aux nobles inspirations des Tenon et des La Rochefoucauld, développées et mises en œuvre par Pinel, médecin en chef de Bicêtre en 1792, qu'on dut les premières améliorations apportées au régime des fous dans cet hospice. Au commencement de ce siècle, Bicêtre contenait encore des malades de toute espèce ; l'administration des hospices, qui s'instituait alors, donna à cet établissement une nouvelle organisation, et à la place des horribles loges où l'on enfermait les fous, on vit s'élever de vastes bâtiments.

« Les constructions nouvellement entreprises vont compléter le plan d'ensemble de cet hospice, à l'achèvement duquel le vieux château se prêtait difficilement. La dépense est évaluée à plus de 300,000 fr. »

— Le monument de Nicolas Poussin doit être érigé dans la ville des Andelys (Eure), patrie de ce grand peintre, au commencement de l'année 1848. La statue, exécutée par M. Louis Bréan, et fondue en bronze par M. Victor Paillard, est exposée chez le fondeur, rue Saint-Claude, 2, au Marais. Les souscriptions sont reçues, comme précédemment, chez M. Duchesne aîné, conservateur à la Bibliothèque royale, rue Neuve-des-Petits-Champs, 12

Voilà enfin un juste hommage rendu à la mémoire du premier peintre fran-

çais, que l'Italie nous envie jusqu'à le vouloir placer parmi ses grands artistes! Nous avons encore à réparer un trop long oubli à l'égard d'un contemporain du Poussin : Claude Gellée, dit Lorrain, le plus illustre paysagiste de toutes les écoles, n'a pas même un buste dans son village natal ni une statue à Versailles!

— On lit dans le *Constitutionnel* :

« Après avoir dirigé tant de magnifiques travaux, M. Fontaine, l'architecte du roi, en est réduit à surveiller la pose des baraques qui vont border la rue du Musée; ces baraques sont en sapin, avec montants en chêne, et n'ont pas trop mauvaise façon pour des baraques; mais est-ce donc de telles constructions que l'on devrait voir s'élever entre le Louvre et les Tuileries? »

Comment la Chambre des députés, qui brasse si joliment les millions, n'en offre-t-elle pas une trentaine au roi, en le suppliant de finir le Louvre? Comment le roi, qui aime son Louvre, peut-il de ses fenêtres supporter la vue de ces affreuses baraques? Le cavalier Bernin s'écrierait : « Etre roi, avoir le Louvre, et ne pas l'achever! »

— Nous avons parlé avec éloges des progrès faits par M. Isidore Lœwenstern dans le déchiffrement des écritures assyriennes. M. Lœwenstern vient d'obtenir un nouveau résultat important. Dans une lettre adressée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a énoncé le nom du roi qui se trouve sur le monument assyrien de Khorsabad, dont les fragments sont exposés au Louvre, comme étant effectivement celui de *Sargon*, des prophéties d'Isaïe, appelé plus généralement *Asaraddon*. Cette découverte, due à ses recherches publiées déjà en 1845, et à celles de M. de Saulcy, communiquées à l'Académie, vient d'être confirmée par une notice qui se trouve dans le *Journal asiatique* d'octobre. D'après cette notice, le savant archéologue, M. Rawlinson, et le voyageur anglais M. Layard, ont reconnu dans le même groupe de lettres le nom du roi qui a bâti le palais de Khorsabad. MM. Lœwenstern et de Saulcy sont maintenant parfaitement d'accord pour lire ce nom sarkan, et le fait historique qui découle de cette lecture peut être considéré comme acquis à la science.

— On comprendra le succès qu'obtient en ce moment le grand ouvrage, intitulé le *Moyen âge et la Renaissance*, dont le texte est rédigé par les premières notabilités de l'érudition et de la littérature, en ayant sous les yeux la liste des monuments gravés sur bois dans le texte et hors du texte ou imités en couleurs, que contiennent les cinq premières livraisons : MARINE, UNIVERSITÉ, COLLÈGES, ÉCOLIERS, et JUIFS.

Première livraison. — Grande lettre marginale **I**, extraite du *Décameron* de Boccace (ms. de la Bibl. de l'Arsenal); fac-simile de l'écriture de Christophe Colomb (avril 1502), d'après l'original conservé à la municipalité de Gênes; lettre **D** (ms. 6811 de la Bibl. royale); lettre marginale **I**, tirée d'un Évangélaire ms. de saint Bernard (n° 104), conservé dans la cathédrale de Hildesheim (Hanovre); Galéace, d'après une peinture ancienne, conservée au palais Doria, à Gênes; lettre **L**, tirée d'un ms. (Les dix Commandements) de la Bibl. royale; sceau de la ville de Boston (1575), tiré du cab. de M. Jal. L'Antechrist, d'après Pierre Wolgemuth (*Liber cronicarum mundi*, imprimé à Nuremberg en 1493).

MINIATURE. — Rétable en chêne sculpté (1500) de l'église paroissiale de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

2^e livr. — Nef de la fin du quinzième siècle, gravée en tête de l'*Arte del Navegar*, par Pierre de Médine (1559); caravelle du seizième siècle, empruntée aux Premières œuvres de J. Devaux, pilote du Havre, ms. de la Bibl. roy.; fragment d'un ivoire gravé par un maître inconnu (seizième siècle), d'après le

dessin original de Stradan, conservé à la Bibl. Laurentienne, à Florence ; grande lettre marginale **P**, extr. de la Bible de Clément VII, Bibl. roy. ; galère du seizième siècle, d'après un dessin de Raphaël, conservé à l'Académie des Beaux-Arts, à Venise ; galère de Raphaël, vue par l'avant. Cartes à jouer (allemandes), seizième siècle. Roi de Glaud, 2, 3 et 8 de grelots.

MINIATURE. — Banc de réfectoire, provenant d'une abbaye royale (quinzième siècle), Musée de Cluny, n° 532.

3^e livr. — Grande lettre **E**, aux armes de la Nation d'Allemagne et aux chiffres d'un procureur nouvellement élu (1490), d'après un dessin à la plume, tiré du Registre X, page 197, des Concl. allem. (Archives de l'Université, Ministère de l'Instr. publ.) ; Charlemagne, empereur, d'après une miniat. des Regis. de l'Univ., nat. d'Allemagne (Arch. de l'Univ.) ; grande majuscule **E**, tirée des Concl. allem., 1490 (Arch. de l'Univ., etc.) ; sceau des Quatre-Nations ou Faculté des arts, seizième siècle (Bibl. roy. de Paris, Cab. des Médailles) ; grande majuscule **E**, tirée du Reg. des Concl. allem. (Arch. de l'Univ.). Saint Pierre tenant la clef du Paradis, fac-simile de l'original de Hans Baldung (Bibl. roy., Cab. des Est.).

MINIATURE. — Rétable en chêne sculpté (fin du quinzième siècle) de la cathédrale de Saint-Bavon (Gand), représentant la vie de la sainte Vierge en quatre tableaux ; appart. à l'*Alliance des Arts*.

4^e livr. — Grande majuscule **A**, fac-simile de l'alphabet grotesque du Maître de 1466 (Cab. des Est.) ; lettre **Q**, tirée de la *Bible hist.*, n° 17 (Bibl. de l'Ars.) ; Juif au quatorzième siècle, extr. d'un tableau de Sano di Pietro, conservé dans l'Académie des Beaux-Arts à Sienne ; Pilate et les Juifs, d'après une miniat. du (*Pèlerinage de la vie humaine*) ms. 6998 de la Bibl. roy. ; enfant mis en croix par les Juifs, fac-simile d'une gravure de Pierre Volgemuth (*Chron. de Nuremberg*, 1493.) Scène de torture, supplice de la corde, calque d'une gravure sur bois d'un maître inconnu (Cab. des Est.).

MINIATURE. — Isaïe, David, Moïse, vitraux de la cathédrale de Bourges, d'après les dessins du R. P. abbé Martin.

5^e livr. — Doge de Venise (1590), d'apr. le Titien ; portr. d'André Doria, d'apr. une gravure du seizième siècle, (Cab. des Est.) ; fac-simile des premiers mots du testament olographe d'André Doria, conservé au palais Doria, à Gênes ; Don Juan d'Autriche, portr. en pied, d'apr. l'original de C. V. Sichem (1576) ; *Electio procuratoris magistri* : fac-simile de lettres gothiques enrubannées et entrelacées, dessinées à la plume, et formant la première page du procès-verbal de l'élection d'un procureur de l'Université, du nom de Gouda (Arch. de l'Univ.) ; signature et paraphe du procureur Gouda.

MINIATURE. — Miniature du *Psautier* du roi saint Louis, représentant les mauvais anges chassés du ciel, d'après l'orig. (même grandeur), biblioth. de l'Arsenal.

— Dans un moment où la direction des Beaux-Arts n'a pas un sou à dépenser en travaux de sculpture et de peinture, nous voudrions qu'une noble émulation excitât les hommes riches et les administrations particulières à prêter aux arts un appui qu'ils n'ont plus à attendre de l'Etat. Si l'exemple vaut mieux que les admonitions, on peut citer celui du collège Sainte-Barbe :

« La nouvelle chapelle de Sainte-Barbe, consacrée solennellement le 4 décembre, par M. l'archevêque de Paris, a été construite, sur la longueur de l'ancienne rue des Cholets, par les soins intelligents de M. Théodore Labrousse, architecte de Sainte-Barbe. Une coupole élégante s'élève au-dessus du sanctuaire ; cette coupole demandait des peintures religieuses ; Sainte-Barbe a,

comme toujours, fait appel à un de ses enfants les plus célèbres dans les arts, M. Amaury-Duval.

« L'artiste a représenté, au-dessus du maître-autel, le Christ entouré des petits enfants ; puis, les Vertus théologiques, dans les trois autres compartiments. Ces quatre compositions portent bien l'empreinte du talent de leur auteur : pureté, distinction dans la forme, sentiment religieux, couleur douce et harmonieuse qui respecte l'architecture en l'embellissant, toutes ces qualités se trouvent dans l'œuvre de M. Amaury-Duval. »

— Nous recommandons la Notice suivante à notre ami M. Didron, qui prêche si éloquemment le symbolisme religieux du treizième siècle, et qui n'entend pas admettre le mysticisme jésuitique du dix-septième, du moins dans les arts ; n'en déplaise à l'administration municipale :

« M. Cibot, qui a peint une *Apparition de Jésus-Christ à la bienheureuse Marie Alacoque*, pour la chapelle du Sacré-Cœur, à l'église de Saint-Leu, vient de compléter, par ordre de l'administration municipale, la décoration de cette chapelle.

« Le sujet choisi par l'artiste est la légende mystérieuse du Sacré-Cœur. Au-dessus du tableau de l'autel, M. Cibot a placé le livre de vie qu'entr'ouvre la main divine ; d'un côté, saint Jean se tient en contemplation devant le Christ qui s'approche de son Père après la crucifixion ; de l'autre côté, Marie Alacoque elle-même voit le cœur de Jésus brûler en expiation des profanations de l'hostie.

« Sur les parois latérales de la chapelle, M. Cibot a peint deux sujets de moindre dimension en rapport avec le sujet principal. A droite, la chute du premier homme, Adam et Eve chassés du paradis terrestre ; à gauche, la profanation du sacrement de l'Eucharistie.

« Cette décoration, peinte à l'encaustique, fera beaucoup d'honneur à M. Cibot ; toutes ses figures ont un caractère élevé et bien étudié ; le coloris en est très-harmonieux, les draperies surtout sont parfaitement traitées.

« La décoration architecturale de la chapelle a été confiée à M. Baltard, qui l'a accomplie avec une grande simplicité. »

— La Sainte-Chapelle, si habilement, si religieusement restaurée par M. Duban, sera sans doute le plus beau modèle de l'art du treizième siècle ; mais cette restauration est loin d'être terminée : tous les travaux de maçonnerie, intérieurs et extérieurs sont exécutés ; la chapelle haute est même peinte comme elle l'était du temps de saint Louis : tout y resplendit d'arabesques, d'or et d'émaux. Il faut pourtant bien des années peut-être et bien des dépenses pour compléter l'ensemble de la restauration, pour parfaire l'ornementation et l'ameublement de la chapelle haute, pour rétablir en son premier état la chapelle basse, qui est encore un magasin de pierres ; pour réparer les vitraux, etc. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de suivre et d'étudier les travaux, qui font le plus grand honneur au savoir et à la conscience de l'architecte, M. Duban, que l'architecte de saint Louis, Pierre de Montreuil, eût choisi entre tous pour ressusciter en quelque sorte la Sainte-Chapelle.

— M. Michelet poursuit son œuvre, son admirable *Histoire de la Révolution française*. Le second volume, qui vient de paraître, est peut-être encore supérieur au premier. C'est à la fois un dithyrambe enthousiaste et magnifique, une histoire philosophique et savante, un tableau plein de coloris et de mouvement. Nous reparlerons de ce beau volume, qui embrasse la période des événements, du 6 octobre 1789 au 21 juin 1791, et nous y chercherons ce qui peut se rattacher aux arts, que M. Michelet connaît et juge si bien.

— Nous venons de lire un petit livre, rempli de choses curieuses, intitulé : *Des charges de la maison civile des rois de France jusqu'à la révolution de Juillet*. L'auteur, M. A. L. Lhote de Selancy, écuyer, *ex-huissier* du cabinet de Charles X, a eu pour objet de nous apprendre, les pièces historiques à la main, que les charges de la maison des rois, notamment celles d'*huissier* et de *valet de chambre*, avaient une tout autre importance que celle qui résulterait du sens actuel de ces dénominations ; il prouve, en effet, que ces charges étaient aussi honorables qu'honorées. Ce traité des offices de la cour mérite d'être conservé avec les dissertations analogues de Miraumont, de Laroque, de Benoiston de Châteauneuf, de Gouye de Longuemare, etc.

— Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, des *vols à l'antiquaire*, que les fouilles du parvis Notre-Dame ont mis en vogue ; nous nous promettons encore de donner le signalement de quelques-uns de ces faux archéologues qui, sous des titres empruntés ou mal acquis, abusent de la crédulité des amateurs, et vendent le plus cher possible des antiquités refaites ou contrefaites. La *Gazette des Tribunaux* raconte un fait qui peut se rapporter de près ou de loin aux industriels que nous signalons :

« M. G..., grand amateur de numismatique, se trouvait seul, il y a quelques jours, dans son cabinet, lorsqu'un individu, vêtu du costume des habitants aisés de la campagne, s'y présenta, se disant envoyé par un des chanoines du chapitre de Saint-Denis. Cet homme expliqua à M. G... qu'habitant lui-même cette commune, il avait trouvé dans son jardin, qu'il creusait pour y enterrer un tonneau destiné à recevoir les eaux pluviales, un pot de terre antique qui, en se brisant sous un coup de pioche, avait répandu sur le sol des pièces d'or et d'argent. L'habitant de Saint-Denis, qui voulait, disait-il, les vendre tout simplement au poids à quelque orfèvre, avait été détourné de ce projet par un voisin, qui lui avait conseillé de montrer ces pièces au chanoine, lequel l'adressait à M. G..., certain que celui-ci en donnerait un prix beaucoup plus élevé.

« Tout en disant ces mots, le cultivateur tira de dessous sa blouse un sac de cuir crasseux qu'il délia lentement et dont il étala le contenu sur le bureau de M. G... C'étaient des médailles romaines. Il y avait des *Néron* parfaitement conservés, des *Antoninus Pius* et d'autres pièces plus ou moins frustes. M. G... les examina en amateur, les toucha sur la pierre, les pesa au trébuchet ; puis, montrant au paysan qu'il y en avait pour 400 fr. environ, il lui dit qu'il lui en offrait 600. Celui-ci refusa : il en avait, dit-il, espéré davantage. On débattit le prix, et enfin M. G... resta maître des précieuses médailles, moyennant 800 fr., qui allèrent remplacer celles-ci dans le large sac de cuir.

« Plus de huit jours s'étaient écoulés, et l'heureux numismate avait classé sa nouvelle acquisition dans son médaillier, lorsque hier il reçut une seconde visite de son vendeur. Celui-ci, l'air embarrassé et confus, venait lui déclarer qu'il l'avait trompé en lui disant être de Saint-Denis, et avoir fait sa trouvaille dans un jardin qu'il n'avait jamais possédé. « En réalité, poursuivit-il, je suis employé comme terrassier aux fouilles qui se font au parvis Notre-Dame, et c'est là qu'avec un camarade, nous avons trouvé le pot qui s'est cassé et dont nous avons partagé le produit. » Il ajouta que, son camarade ayant parlé de leur trouvaille, on l'avait interrogé, menacé de la prison et intimidé tellement qu'il avait rendu sa part en déclarant qu'on trouverait le reste entre les mains de son compagnon. Cet individu ajouta qu'il avait été lui-même appelé devant le commissaire de police, qu'il avait promis de rapporter à ce magistrat les médailles, et que, s'il ne les rendait pas, il allait être arrêté.

« On peut se faire une idée de la surprise, de l'embarras de M. G... Son premier soin fut d'offrir de rendre les médailles contre l'argent qu'il avait déboursé; mais déjà il n'en restait plus rien entre les mains du vendeur. Pour éviter un éclat fâcheux, il se résigna donc à restituer à cet homme la totalité des médailles, en lui recommandant de les porter tout de suite au commissariat, sans parler de ce qui s'était passé, et surtout sans le nommer.

« Débarrassé désormais de toute inquiétude, et le premier moment de trouble passé, M. G... conçut cependant quelques soupçons. Pour les éclaircir, il se rendit au parvis Notre-Dame, et il lui suffit de s'adresser au directeur des travaux pour acquérir la certitude qu'il avait été dupe d'un audacieux fripon. Sur la plainte qu'il a portée, deux individus ont été arrêtés. L'un d'eux a été reconnu par lui dans une confrontation qui a eu lieu devant le commissaire de police du quartier de la Cité. S'il faut en croire les premiers éléments de l'enquête, les médailles qui ont servi à faciliter ce singulier abus de confiance proviendraient d'un vol commis à Saint-Cloud, dans la maison d'un ex-haut fonctionnaire de l'ancienne liste civile. »

Nous croyons reconnaître, sous l'initiale de M. G..., un de nos numismatistes les plus instruits et les plus éclairés. Nous sommes donc certains d'avance qu'il n'avait pas acheté seulement des deniers de *Néron* et d'*Antonin* : les pièces *plus ou moins frustes* offraient sans doute quelques-unes de ces raretés que M. G... sait apprécier mieux que personne et qui abondent dans sa riche collection de monnaies françaises et romaines.

DÉPARTEMENTS.

CORRÈZE.—Les fouilles de Tintignac, ville romaine ensevelie sous terre à quelques kilomètres de Tulle, ont recommencé. A quelques pas et au-dessous du temple dont on avait retrouvé les fondements et murs d'enceinte, plaqués de marbre et de mosaïques, on a découvert un cirque très-spacieux, avec ses gradins, ses galeries, ses vomitoires et les compartiments ou loges où se tenaient les bêtes et les bestiaires. Ce cirque est sur la pente des terrains dont le temple ou palais occupe le point culminant, et, de ses gradins en amphithéâtre, la vue s'étend au loin dans la campagne et sur les montagnes qui la bornent à l'est et au midi.

GERE. — « Un laboureur, qui travaillait dans un champ appartenant à M. P..., commune de Condom, éprouva, en conduisant sa charrue, une assez forte résistance, et ayant soulevé l'obstacle, vit sortir de terre quelques pièces de monnaie; il fouilla avec avidité et découvrit un pot d'argile contenant près de 1,500 pièces gauloises en argent de bas aloi et de fabrique barbare, ce qui fait présumer qu'elles ont été frappées longtemps avant la domination romaine; elles sont un peu plus grandes qu'une pièce de cinquante centimes, et représentent d'un côté un cheval mal dessiné, et de l'autre plusieurs lignes parallèles terminées par une tête arrondie; elles sont toutes du même coin. »

Nous espérons que ces monnaies gauloises n'ont pas été fondues comme l'étaient naguère toutes celles que l'on trouvait, et que les collections numismatiques ne daignaient pas alors recevoir. L'étude de ces monnaies promet encore d'importants résultats historiques, malgré les excellents travaux de MM. Cartier, de La Saussaye, Lagoy et Duchalais.

ILLE-ET-VILAINE. — On lit dans le *Journal de Rennes* :

« Une découverte très-importante sous le rapport de l'art vient d'être faite à Saint-Médard-des-Prés, près de Fontenay. Nous donnerons bientôt la description détaillée des objets trouvés. Plusieurs sont destinés à faire enfin con-

naître quelques-uns des procédés employés par les peintres de l'antiquité. De nouvelles fouilles ont complété celles qui avaient été exécutées antérieurement dans le même lieu, et ont mis au jour une sépulture gallo-romaine renfermant un très-grand nombre de vases en terre et en verre, remplis la plupart de substances oléagineuses et résineuses; mais ce qui donne un grand prix à l'enfouissement, c'est la présence des instruments en bronze d'un artiste : boîtes à couleurs, godets, cuillers à essence, etc. On doit seulement regretter que ces précieux débris d'une autre civilisation, au lieu d'être déposés dans une collection publique, aient été partagés entre plusieurs personnes. »

Voilà encore une trouvaille archéologique qui mériterait d'être constatée par l'examen des objets. Jusqu'à plus ample informé, nous n'ajouterons pas beaucoup de foi à la découverte de ces *boîtes à couleurs, godets, cuillers à essence*, et autres *instruments en bronze d'un artiste*. On dirait que cette merveilleuse découverte a été amenée exprès pour prêter des armes à la grande querelle académique de la Peinture des anciens : aussi attendons-nous à ce sujet quelques nouvelles *Lettres d'un professeur de l'Université* contre le système de M. Raoul Rochette. On sait que ce professeur est devenu un personnage, grâce à M. Letronne.

MEURTHE. — On écrit au *Journal de Nancy* :

« Un paysan, sur le territoire de Bouxières-aux-Chênes, a trouvé, en labourant, le sceau de l'empereur Henri III, dit *le Noir*. Ce sceau, d'argent massif, est d'un travail assez grossier; il pèse environ 25 grammes. On y lit très-distinctement ces trois lettres, dont le caractère rappelle l'époque carlovingienne : T. H. S. (*Tertii Henrici sigillum*, sceau de Henri III.) Cet empereur, fils de Conrad II, était cousin de Brunon, évêque de Toul, qu'il fit élire pape à la diète de Worms, et qui fut depuis saint Léon IX. Né en 1017, Henri III succéda à son père en 1039. Il mourut en 1056 et fut enterré à Spire. »

Cette interprétation en général, et celle des lettres en particulier, nous semble plus que suspecte. Ces trois signes T. H. S. ne sont-ils pas tout simplement le monogramme si connu : I. H. S. (Jhesus)? Il faut donc chercher une explication plus satisfaisante, et nous la recommandons à un de nos plus doctes archéologues, M. Eloy Johanneau.

— « Une souscription est ouverte dans les bureaux des journaux de Nancy, à l'effet de réunir les frais nécessaires à l'achat de la statue de Jacques Callot, œuvre de M. Lépy jeune. La société des souscripteurs se propose d'en faire don au Musée de la ville. » Une souscription en l'honneur de Callot est toujours sûre d'être bien accueillie à Nancy, où s'est conservée la nationalité lorraine, qui aime à se perpétuer par des monuments.

NORD. — La note suivante, qui émane évidemment d'une personne bien informée, a été insérée dans le *Journal des Débats*, où se fait toujours sentir l'influence du bibliophile distingué, M. Armand Bertin, qui dirige la rédaction :

« Les bibliothèques publiques de Cambrai et de Douai viennent de supporter deux sinistres qui doivent éveiller la sollicitude des personnes commises à leur garde.

« A Cambrai, il existait, sous le n° 674 du catalogue, un manuscrit précieux, relatif à l'histoire locale, composé par Julien Deligne, et intitulé *Histoire des Evêques et Archevêques de Cambrai*. Ce manuscrit a disparu. La fraude s'est faite à l'aide d'une substitution, car le numéro 674 est représenté sur les rayons, mais il l'est par un cahier inutile d'études de fortifications, sur lequel est apposé un numéro d'ordre d'une autre main et d'une autre encre que les numéros de la série ancienne.

« A Douai, la perte serait encore plus considérable sous le rapport de la va-

leur estimative. La bibliothèque possédait la *Biblia pauperum*, un des plus anciens monuments de l'imprimerie tabellaire : ce rare et précieux essai de l'art typographique aurait été confié à un relieur négligent qui l'a, dit-on, laissé égarer dans son atelier. Ces faits doivent éclairer les conservateurs des dépôts publics sur la surveillance incessante qu'il faut avoir, surtout à une époque où les manuscrits et les livres anciens augmentent de valeur tous les jours.»

Cette note n'accuse personne, mais elle met en garde les conservateurs de bibliothèques départementales contre les vols qui les menacent. On retrouvera certainement le manuscrit de Julien Deligne, on le retrouvera tôt ou tard, et alors on le réclamera en remontant peut-être à la source de la soustraction. Quant à la *Bible des pauvres* (égérée ou volée chez un relieur), on ne peut espérer de la retrouver, de la reconnaître, une fois que l'exemplaire de la bibliothèque de Douai aura été lavé, restauré et relié. C'est une perte de trois ou quatre mille francs ; bien plus, c'est une perte qui ne saurait être appréciée en argent, puisque les rares exemplaires de ce monument typographique n'existent que dans les dépôts publics.

RHÔNE. — « M. Guichard, propriétaire, écrit-on de Lyon, vient de trouver une statuette de Junon dans l'étang des Verchères, sur la commune de Crachier, canton de Verpillière. Elle est d'un beau modelé, d'une conservation parfaite, et semble représenter la déesse essayant la ceinture de Vénus. La hauteur est de trente-huit centimètres, y compris le piédestal. »

Les trouvailles de statuettes antiques sont assez fréquentes dans les départements qui composaient jadis la Gaule Lyonnaise ; mais ces statuettes ont rarement un beau style, et elles accusent la décadence de l'art. On a pu s'en convaincre récemment, en voyant celles qui provenaient du cabinet d'antiquités de M. Commarmond, et qui ont été vendues à bas prix aux enchères publiques. Il est vrai que les plus belles pièces de ce cabinet avaient été retirées et cédées à l'amiable. Nous doutons que le propriétaire ait obtenu de cette vente inopportune et maladroite la moitié des sommes qui lui avaient été offertes par l'*Alliance des Arts* pour toute sa collection.

SEINE-ET-OISE. — « Des travaux de consolidation viennent d'être exécutés par le Gouvernement aux vieilles ruines connues vulgairement sous le nom de *Tour de Montlhéry*. Par suite de ces travaux, le public, qui jusqu'alors ne pouvait arriver jusqu'au sommet de cette tour, où se déroule aux yeux un des plus beaux panoramas que nous ayons en France, peut aujourd'hui y monter, en s'adressant au gardien que la ville de Montlhéry vient d'y placer.

La Tour de Montlhéry, qui se recommande beaucoup par des souvenirs historiques, et qui offre peu d'intérêt sous le rapport de l'art, remplira désormais son principal objet en servant d'observatoire aux amateurs de panoramas, qui ne risqueront plus de se rompre le cou pour embrasser d'un coup d'œil quarante lieues de pays. Nous regrettons que ces travaux de consolidation n'aient point été accompagnés de fouilles dans les souterrains et casemates de cet ancien château fort, qui est en ruine depuis trois siècles.

SOMME. — On nous écrit d'Amiens :

« Le savant directeur des *Annales archéologiques*, de cet excellent recueil qui a fondé pour ainsi dire l'archéologie en France, M. Didron, en passant par notre ville, a témoigné hautement son indignation à l'égard des travaux exécutés à la cathédrale. Ces travaux de restauration, ou plutôt de dégradation, sont un contre-sens ridicule du symbolisme de l'art. Cela n'a coûté pourtant que 64,000 fr. Déjà les abbés Duval et Jourdain, qui s'y connaissent en fait d'architecture et de statuaire chrétienne, avaient protesté. On pense que M. Didron

protestera aussi dans les *Annales archéologiques* et que le comte de Montalembert, à la tribune, fera bonne justice du sacrilège de M. Caudron. »

ÉTRANGER.

ANGLETERRE. — On écrit de Londres :

« La Société littéraire de Cambden annonce qu'elle vient de faire mettre sous presse une collection de lettres écrites par la reine Elisabeth au roi Jacques VI d'Ecosse, pendant les quatre années 1581-1584. Ces lettres, qui toutes sont inédites, contiennent de curieux détails relatifs à la grande flotte espagnole (*la Armada*), à la conspiration de Babington, au procès de Marie Stuart et à d'autres grands événements politiques. »

Cette publication des lettres d'Elisabeth a certainement pour but d'offrir la contre-partie des lettres de Marie Stuart, que le prince Labanoff a publiées en France avec une sorte de fanatisme d'admiration pour la mémoire de Marie Stuart. Il faut lire, dans le *Journal des Savants*, un examen détaillé de cette correspondance, par M. Mignet, qui est à la fois un de nos premiers écrivains et un de nos historiens les plus illustres. Ce ne sont pas seulement des articles de critique que M. Mignet consacre à la publication faite par le prince Labanoff, c'est un travail complet sur le règne de Marie Stuart, travail plein de recherches et d'appréciations historiques, digne, en un mot, de servir de pendant à l'histoire d'Antonio Perez, que le même écrivain a publiée d'abord sous forme d'articles dans le *Journal des Savants* et qui est tout simplement un des plus beaux livres de ce temps-ci.

— On écrit de Londres, le 26 novembre :

« La Société de musique religieuse de Londres vient d'ouvrir une souscription pour ériger un monument à Félix Mendelssohn-Bartoldy. La reine Victoria et le prince Albert ont souscrit pour 50 liv. st. (1,250 fr.) D'après une décision prise par les conservateurs du Musée britannique, le buste colossal en marbre de l'auteur de *Saint-Paul* et d'*Elie* sera placé dans la bibliothèque musicale de cet établissement. »

Nous ne trouvons pas mauvais qu'on accorde un buste à la mémoire d'un grand compositeur de musique ; nous le trouvons même très-bon et très-convenable. Mais nous rappelons à l'Angleterre que son poète Chatterton n'a pas encore reçu pareil honneur ; l'orgueil britannique ne consentirait pas sans doute à inscrire sur le buste d'un poète : *Mort de faim !*

— Le célèbre bibliographe anglais, le R. docteur Dibdin, auteur du *Bibliographical Decameron*, est mort à l'âge de soixante-douze ans.

Dibdin était plus qu'un bibliographe, c'était un bibliomane passionné, infatigable. L'histoire littéraire des derniers siècles n'offre pas un type aussi original, aussi excentrique. Nous reviendrons souvent sur ce grand-prêtre de la bibliographie et sur ses ouvrages, qui, tirés à petit nombre et mis en souscription à des prix énormes, sont assez peu connus en France et s'y rencontrent d'ailleurs très-rarement. Il faut aussi reconnaître que la science de Dibdin ressemble aux éléments épars et confus d'une immense table des matières qu'on aurait grand-peine à remettre en ordre.

AUTRICHE. — Le docteur Jungmann, célèbre slaviste, est mort à Prague, dans la nuit du 13 au 14 novembre, à l'âge de soixante-quinze ans. Cette perte, qui sera sensible à tous les peuples slaves, le sera surtout à la Bohême, car M. Jungmann, malgré son nom allemand, zélé patriote bohème, avait immensément contribué, par ses travaux et son exemple, à raviver dans son pays l'amour et l'étude de la langue nationale. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de

littérature et de grammaire, notamment d'un grand dictionnaire bohême. Son nom est donc inséparable de ceux des Dobrowski, Hanka, Szafarick, Palatzki, Kopitar, noms chers aux lettres et à la nationalité slaves. L'enterrement de ce philologue a eu lieu de la manière la plus solennelle. Le cercueil était porté par des savants, des écrivains, des bourgeois notables, et l'on érige en l'honneur du défunt un grand tertre tumulaire, d'après la coutume des anciens peuples slaves.

— Le patriarche-archevêque catholique d'Erlau, M. Ladislas de Pyrker, un des plus grands poètes allemands, est mort à Vienne, le 2 novembre, dans un âge très-avancé.

Nous n'avons pas en France un seul prélat qui s'expose à faire des vers, depuis la Révolution de 89 ; c'est à peine si nos évêques se permettent quelques essais d'archéologie. L'épiscopat français devient chaque jour moins

— On écrit de Vienne, le 8 novembre :

« On vient de faire dans notre capitale une importante et curieuse découverte. En fouillant la terre aux environs de l'église des Dominicains, près de la partie du rempart de Vienne qui a été démolie dernièrement, on a trouvé une grande quantité de monnaies d'or et d'argent, pour la plupart hongroises, de la valeur intrinsèque d'environ 30,000 florins, ou 78,000 fr. Comme c'est précisément sur ce point de Vienne que se trouvaient l'hôtel et l'église des Templiers, il est très-probable que ces monnaies faisaient partie du trésor qu'ils reçurent en dépôt de Mathias Corvin, roi de Hongrie, peu de temps avant sa mort, qui arriva en l'an 1489. »

Il est probable que ces monnaies, qui intéressent la numismatique hongroise et qui peuvent fournir des additions précieuses à l'ouvrage de Lénig, n'ont pas été fondues et qu'elles seront réparties entre les collections de l'Allemagne, où l'on ne sait ce que c'est que de fondre d'anciennes monnaies.

ITALIE. — On écrit de Florence, le 29 novembre :

« Le comte Jacques Grabert de Hemso, bibliothécaire palatin du grand-duc de Toscane, vient d'être enlevé aux sciences et aux lettres, et particulièrement à la géographie, dont il était le plus ancien représentant. »

BELGIQUE. — « M. de Stoop, de Bruges, membre de la Société d'émulation, vient de trouver, dans les archives de l'ancienne cathédrale de Saint-Donat, la date précise de la mort de Van-Dyck. D'après ces archives, le célèbre peintre est mort au mois de juin 1640 ; il a été enterré dans le pourtour de l'église de Saint-Donat, et l'on a exhumé ses restes une année après, pour les déposer dans l'intérieur de l'église. Les documents découverts par M. Stoop contiennent encore plusieurs renseignements ; entre autres, les diverses quittances de paiement des frais de l'enterrement et de la translation du corps, ainsi que le détail de divers legs et donations faits par le peintre. »

La découverte de M. de Stoop est d'autant plus importante, que tous les biographes fixaient la mort de Van-Dyck à l'année 1641, en confondant ainsi l'époque de la translation de sa sépulture avec l'époque de sa mort, sur laquelle on n'avait d'ailleurs aucun détail.

PRUSSE. — On écrit de Berlin, le 27 novembre :

« Le roi vient de commander à M. Hensel, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin, le portrait de feu Mendelssohn-Bartholdy, que S. M. a l'intention de faire placer dans la galerie des contemporains célèbres, qui se trouve dans la résidence royale de Berlin. »

Si le roi de Prusse admet des Français dans la galerie des contemporains

célèbres, nous l'invitons à réparer un oubli de la galerie de Versailles et à commander le portrait de Frédéric Soulié.

CORRESPONDANCE.

A M. DUCHESNE aîné, conservateur du Cabinet des Estampes.

Monsieur,

C'est à l'ingénieur historien des Nielles, c'est au plus savant iconophile de la France, c'est au véritable fondateur de notre Cabinet des Estampes, que je dois donner le premier avis d'une découverte qui ferait remonter à l'année 1444 l'origine de la gravure sur métal.

J'ai toujours pensé, avec feu M. Delbecq de Gand, que la gravure sur métal était connue avant l'année 1466, première date authentique trouvée sur une estampe, de même que la gravure en bois est certainement antérieure au Saint Christophe de 1423 et à la Vierge de 1418, trouvée à Malines en 1845. A l'appui de cette opinion, M. Delbecq avait produit plusieurs suites de gravures sur bois et sur métal, contemporaines de divers manuscrits flamands de la fin du quatorzième siècle, dans lesquels on les avait placées, en guise de miniatures, au milieu d'ornements peints. Ces gravures, d'un prix inestimable, ont été, malheureusement, détachées des manuscrits qui les renfermaient, et vendues avec les estampes de la collection Delbecq, si riche en œuvres des maîtres allemands primitifs. Elles sont aujourd'hui la plupart au Muséum de Londres, et celles qui restent en France et qui doivent être bientôt mises en vente, sont loin de valoir les premières, que je regretterai toujours de ne pas voir dans notre collection nationale. La faute n'en est pas à vous, monsieur, mais à ceux qui vous empêchent d'accroître, de compléter le Cabinet des Estampes par des acquisitions nouvelles.

Préoccupé de l'idée que je vous ai souvent soumise, relativement à l'existence de l'art de la gravure au commencement du quinzième siècle, j'ai étudié avec quelque soin les monuments qui peuvent établir un fait aussi important pour l'histoire de l'art. Sous l'influence de cette préoccupation, j'ai acheté, dans la vente Delbecq, à un prix très-modique, une pièce ainsi décrite, sous le n° 83 de l'Ecole allemande :

« *Saint Jérôme*. Le saint, un genou en terre, est tourné vers la

droite. De la main gauche il tient une pierre, et de la main droite il se découvre la poitrine. Derrière lui, les troncs noueux de grands arbres montent jusqu'au sommet de l'estampe ; devant lui, un immense rocher, au bas duquel est accroché un petit crucifix ; à ses pieds, à gauche, un lion couché ; et, au milieu, le chapeau de cardinal. Le sujet est encadré par des ornements, des fleurs et des oiseaux. NON DÉCRITE. — H. 108 m., L. 079. »

Cette description, très-insuffisante, ne disait rien du style de l'estampe, du travail du graveur, et surtout de deux particularités fort intéressantes, le monogramme et la date, qui sont dans le haut, à droite. Le monogramme est un S traversé par un trait léger : il a été oublié sans doute par l'auteur de la description ; quant à la date, on l'aura remarquée sans la comprendre. Cette date, placée immédiatement au-dessus du monogramme, est ainsi figurée en chiffres allemands du quinzième siècle, 1888. On aura lu probablement 1222, et ce nombre n'offrant aucun sens applicable à l'histoire de la gravure, on n'en a pas tenu compte.

J'avoue que, malgré de fortes présomptions en faveur de la date de 1444, j'ai longtemps négligé de chercher les moyens de m'éclairer et de me convaincre ; mais, dernièrement, en faisant un travail sur les cartes à jouer, j'ai examiné attentivement les cartes allemandes du quinzième siècle, et j'ai reconnu de la manière la plus incontestable, notamment dans les cartes rondes du maître au monogramme T. W., émule du maître de 1466, que le chiffre 4 était toujours représenté, du moins en Allemagne, sous cette forme 8, peut-être comme la moitié du 8. Il n'y a pas même de doute possible, puisque, dans ces anciennes cartes numérales, celle qui contient quatre lièvres, ou quatre fleurs, ou quatre oiseaux, est marquée du chiffre 8.

Il résulterait donc de cette constatation, que notre gravure de saint Jérôme porte la date de 1444, et qu'elle est par conséquent la première gravure sur métal avec date certaine ; le maître anonyme de 1466, dont une pièce offre cette date, travaillait à cette époque ; Martin Schongauer avait gravé sur cuivre vers 1460, et Finiguerra a exécuté le nielle de la *Paix* en 1452.

Le maître au monogramme S, que nous nommerons le *maître de 1444*, gravait donc en Allemagne, avant que Finiguerra ait niellé en Italie.

Il reste maintenant à découvrir le nom de ce maître et à mieux apprécier le genre de son talent et le caractère de son burin, qui nous rappellent beaucoup la manière des graveurs de cartes à jouer de 1470, notamment dans l'ornementation du cadre de l'estampe.

Cette estampe unique ne paraît pas destinée à demeurer en France, ni surtout à entrer dans la précieuse collection de la Bibliothèque du Roi. On se soucie bien, vraiment, d'une *image* de plus !

Agréez, etc.

P.-L. JACOB, Bibliophile.

AU RÉDACTEUR DU *Bulletin des Arts*.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Quelques bibliophiles, à qui *les longs ouvrages ne font point peur*, vous prient d'être leur interprète auprès de M. D. Nisard, afin qu'il joigne à son excellente collection des Classiques latins, traduits en français, un volume annoncé dès le principe : *Choix de prosateurs et de poètes de la latinité chrétienne*. Le volume qui renferme les œuvres choisies de saint Augustin et de Tertullien ne saurait tenir lieu du volume qu'on réclame du savant et consciencieux éditeur. On regarderait comme incomplète une collection d'auteurs latins qui ne contiendrait point, par exemple, les poésies choisies d'Ausone et la *Consolation de la philosophie*, de Boèce ; d'autant plus que l'édition de ce sublime traité, donnée en 1783 par Debure Saint-Fauxbin (la dernière, je crois, qui a paru en France), est introuvable dans le commerce.

Agréez, etc.

L'ERMITE DE SAINT-VINCENT-LEZ-AGEN.

Note du rédacteur. M. Nisard a trop à cœur sa belle collection, ce monument français élevé en l'honneur de la littérature latine, pour ne pas faire droit à la réclamation de notre savant correspondant, qui serait plus capable que personne de fournir à l'éditeur une bonne traduction de Boèce, et de nous donner un bon texte de l'original. M. Nisard a poursuivi son œuvre avec un courage infatigable, au milieu des ruines de la librairie ; il est enfin arrivé au terme sans avoir interrompu ses autres travaux littéraires : la collection des Classiques latins, que nous lui devons, est supérieure à toutes les précédentes, sous le rapport de la traduction ; nous regrettons seulement que quelques fautes se soient glissées dans les textes et que les notes y manquent presque totalement, ce qui fait que la volumineuse collection Lemaire conservera toujours de la valeur aux yeux des érudits.

VARIÉTÉS.

Bernard Palissy.SES OUVRAGES, ET SURTOUT CELUI DE L'*Art de terre*.

Au temps des fils de Henri II, à cette époque où des minorités successives livraient la France aux désordres et à la ruine, où le royaume était comme écartelé par des ambitions rivales qui tiraient, chacune de son côté, les lambeaux du pouvoir et de la richesse publique, où l'intérêt général était sacrifié à des milliers d'intérêts privés, un homme s'est trouvé qui se dévouait sans regret, lui et sa famille, à la misère la plus affreuse, pour doter son pays d'une industrie nouvelle ; qui, pour enrichir les arts d'une découverte utile, vendait jusqu'à ses derniers haillons, jetait au feu jusqu'à son lit : cet homme, c'est Bernard Palissy. Palissy est peut-être le plus admirable entêté qui jamais ait vécu, le génie le plus tenace, le plus grand héros de persévérance, dont on garde mémoire. Il n'avait rien appris, il avait tout inventé : c'est le Pascal des arts ; c'est un de ces hommes à qui il suffit d'entendre prononcer le nom d'un art ou d'une science, pour vouloir trouver cette science, et pour la trouver ; chez qui une idée éveille une idée voisine ; auxquels le petit révèle le grand, le visible l'invisible. A propos de l'arpentage et des lignes raides et arides de la géométrie pratique, Bernard Palissy devine les courbes gracieuses du dessin, les formes, les contours, les couleurs de la peinture ; à propos de quelques pierres et de quelques mottes de terre, l'histoire naturelle ; à propos d'un pot de terre, le secret de ses vases et de ses émaux merveilleux ; je ne sais à quel propos, l'art d'écrire. Car Palissy n'est pas seulement un grand artiste, c'est encore un grand écrivain, un des modèles de son siècle, presque le rival de Montaigne, quoi qu'il en dise, et malgré l'humble aveu qu'il fait de son ignorance : « J'appellerai à témoins, dit-il dans sa préface, tous les plus déliés esprits de France, les philosophes et les personnes d'honneur, s'ils n'auront pas agréable cet œuvre ; quoique le stil soit rude et mal plaisant, j'estime que s'il s'y trouve quelque faute, que leur prudence saura très-bien excuser la capacité petite de l'auteur et l'indignité de sa condition pour écrire et parler de telles matières. Je ne suis ni poète ni orateur, mais simple artisan sans lettres, et néanmoins l'intention

n'est pas moins louable que si c'estoit l'ouvrage d'un parfait orateur. J'aime mieux peindre la vérité toute nue et sans fard par un pinceau rustique, que de la corrompre par la couleur apparente du mensonge, etc. » Et c'est précisément la vérité qui fait le mérite du style de Palissy ; il est un grand écrivain, parce qu'il n'est que le *secrétaire de la nature* (great secretary of nature), comme on a depuis appelé Descartes, parce qu'il écrit *sous la dictée des choses* (dictantibus ipsis rebus), comme disait Bacon.

A part le mérite du style, le livre de Bernard Palissy est précieux, parce que c'est la seule source où l'on puisse aujourd'hui trouver des renseignements sur sa vie et sur ses travaux. Il comprend ses *Discours admirables de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux, avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles ; plus, un traité de la marne, etc.* Mais de tous ces traités, le plus remarquable est celui de l'*Art de Terre* ; c'est le chef-d'œuvre de Palissy, parce que c'est le récit de sa grande découverte, et de tous les travaux, de toutes les douleurs qu'elle lui a coûté. C'est là qu'il peint avec une admirable naïveté les persécutions, les angoisses, auxquelles il se condamna pendant seize années « pour trouver l'invention de faire des émaux. » Palissy avait vu par hasard une coupe de terre « tournée et esmaillée, d'une grande beauté. » Dès lors il n'eut plus qu'une pensée, ce fut de découvrir l'art d'émailler, inconnu en France, de trouver le moyen de faire « des vaisseaux de terre et autre chose, de belle ordonnance », et il se mit à chercher les émaux, « comme un homme qui taste en ténèbres. » Ces ténèbres furent longtemps à s'éclaircir pour le pauvre peintre ; il avait beau piler, broyer, mélanger jour et nuit toutes les *drogues* « qu'il pouvoit penser qui pourroient faire quelque chose » ; il n'arrivait qu'à des ébauches informes : ou ses épreuves n'étaient pas cuites, ou elles étaient brûlées ; les derniers débris de sa petite fortune s'en allaient en fourneaux et en bois, et le bois s'envolait en fumée, sans rien laisser après lui que des cendres. Après avoir ainsi *bastelé* plusieurs années, quand il ne resta plus à Palissy de quoi construire des fourneaux, il va supplier des potiers de recevoir ses « épreuves dedans aucuns de leurs vaisseaux. » Chaque jour il fait deux lieues, chargé de nouveaux essais ; chaque jour il s'en revient les mains vides et le cœur navré, « tousjours avec grand frais, perte de temps, confusion et tristesse. »

Il fallut pourtant bien s'arrêter, quand les dernières ressources manquèrent, et que la faim se fit sentir impérieuse et inexorable. Alors Palissy se remit à peindre ; mais voici un bonheur inespéré.

Le roi établit la gabelle en Saintonge, et Palissy est chargé de dresser la carte des marais salants de la province. A peine a-t-il reçu son modique salaire, vite il « reprend encore l'affection de poursuyvre à la suite desdits esmaux » ; il achète je ne sais combien de douzaines de pots de terre, il les met en pièces, et couvre chacun de ces morceaux d'un enduit particulier, puis il porte « toutes ces espreuves » à une verrerie. Deux ans s'écoulaient encore, pendant lesquels il travaille sans relâche comme sans succès, tantôt attaché par l'apparence d'une demi-réussite, tantôt découragé et désolé par un revers complet, mais toujours dépensant sans gagner, toujours plus vivement pressé par la faim et la pauvreté. Un jour pourtant qu'il avait fait un dernier effort, qu'il avait tenté une épreuve décisive, au milieu des débris aussi informes qu'à l'ordinaire, se trouva un morceau blanc, poli, « de sorte, dit-il, qu'il me causa une joye telle que je pensois estre devenu nouvelle créature. » Hélas ! ces transports étaient encore prématurés ; ce beau succès n'était qu'un heureux hasard : l'émail s'était formé contre toute raison et au mépris de toutes les règles, « en ce que l'espreuve n'était mise en doze ou mesure requise. » « Je fus si grand beste en ces jours là, dit naïvement Palissy, que soudain que j'eus fait ledit blanc, qui estoit singulièrement beau, je me mis à faire des vaisseaux de terre, combien que jamais je n'eusse conneu terre, et ayant employé l'espace de sept ou huit mois à faire lesdits vaisseaux, je me prins à ériger un fourneau semblable à celui des verriers, lequel je bastis avec un labeur indicible ; car il falloit que je maçonnasse tout seul, que je destrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau pour la destrempée d'iceluy ; aussi me falloit moy-mesme aller querir la brique sur mon dos, à cause que je n'avois nul moyen d'entretenir aucun homme pour m'ayder en cest affaire. » Après tant de travail pour la construction du fourneau, après un travail encore plus long pour la préparation des matières, la cuisson manqua : Palissy faillit en perdre la tête ; brisé, exténué, il ressemblait plus à un spectre qu'à un homme ; « car, dit-il, j'estois tout tari et desséché à cause du labeur et de la chaleur du fourneau ; il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit seiché sur moi. » Voici un autre passage plus naïf et plus énergique encore : « J'ai cuidé entrer jusques à la porte du sépulchre ; aussi, en me travaillant à tels affaires, je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme n'y apparence de bosse aux bras n'y aux jambes ; ains estoient mesdites jambes toutes d'une venue : de sorte que les liens de quoy j'attachois mes bas de chausses estoyent, soudain que je cheminois, sur les talons avec le résidu de mes chausses. Je

m'allois souvent pourmener en la prairie de Xaintes, en considérant mes misères et ennuis..... Toutefois l'espérance que j'avois me faisoit procéder à mon affaire si virillement, que plusieurs fois, pour entretenir les personnes qui me venoyent voir, je faisois mes efforts de rire, combien que intérieurement je fusse bien triste; encores, pour me consoler, on se moquoit de moi, et mesme ceux qui me devoient secourir, alloient crier par la ville que je faisois brusler le plancher, et, par tel moyen, l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol.

« Les autres disoient que je cherchois à faire la fausse monnoye; qui étoit un mal qui me faisoit sécher sur les pieds, et m'en allois par les rues tout baissé, comme un homme honteux : j'estois endetté en plusieurs lieux, et avois ordinairement deux enfans aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires, personne ne me secouroit : mais au contraire ils se mocquoyent de moy, en disant « Il lui appartient bien de mourir de faim, parce qu'il délaisse son métier. » Toutes ces nouvelles venoient à mes oreilles, quand je passois par la rue. »

Il paraît qu'alors, comme aujourd'hui, l'homme de génie était en butte à la risée des sots; qu'alors, comme aujourd'hui, au labeur des âmes courageuses et élevées s'attachait le mépris de ces êtres inutiles qui semblent avoir été mis sur la terre, comme les pierres dans les chemins, pour retarder les progrès des arts et de la civilisation. Mais c'est là une loi éternelle que nous trouvons dans le passé, et que nous voyons trop bien vivante encore dans le présent, pour qu'elle ne s'étende pas à l'avenir : le coup de pied de l'âne n'a manqué et ne manquera à aucune gloire, et Dieu sait combien il a écrasé de génies naissants, combien de riches avenir ont été brutalement coupés, combien d'âmes choisies ont été les victimes d'un monde qui ne les comprenait pas. Toujours les routes de la vie seront encombrées de ces hommes d'achoppement, comme si la science et l'art n'étaient pas tout seuls assez pénibles et assez difficiles; comme s'il y avait trop peu de mérite à vaincre les obstacles qui naissent d'eux-mêmes et du sein des choses.

Contre ce mal nécessaire, il ne faut que de la résignation et de la persévérance, et c'étaient là les deux grandes vertus de Bernard Palissy. « Quand je me fus reposé un peu de temps avec regret de ce que nul n'avoit pitié de moi, je dis à mon âme : « Qui est-ce qui te triste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchois? travaille à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs. » Mais mon esprit disoit d'autre part : « Tu n'as rien de quoy pour suyvre ton affaire! comment pourras-tu nourrir ta famille et acheter les choses requises

pour passer le temps de quatre ou cinq mois qu'il faut auparavant que tu puisses iouyr de ton labeur ? » Mais Palissy avait sa pensée qui ne le quittait pas ; il devait réussir, il le sentait. N'y avait-il pas quinze ans déjà qu'il souffrait de la faim et de la misère ? Aurait-il souffert en pure perte ? et quand il n'y avait plus que quelques mois d'angoisses ; quand il voyait le terme, éloigné encore, mais assuré, reculerait-il comme un lâche ? Il prend à gages un potier auquel il donne *certaines pourtraits*, afin d'avoir des vaisseaux selon son ordonnance. En attendant la fin du travail, il se nourrit, dans une taverne, à crédit. Puis, quand vient le moment de payer, il n'a pas un sou : il donne ses habits. Il n'était pas au bout de ses peines, les *estoffes* lui manquaient pour ériger son fourneau. Alors « il se print à deffaire celui qu'il avoit fait à la mode des verriers, afin de se servir des estoffes de la dépouille d'iceluy. Or, parce que ledit four avoit si fort chauffé l'espace de six jours et nuicts, le mortier et la brique dudit four s'estoit liquifié et vitrifié de telle sorte, qu'en desmaçonnant j'eus les doigts coupez et incisez en tant d'endroits, que je fus contraint de manger mon potage ayant les doigts enveloppez de drapeau. » Il élève de ses mains saignantes son nouveau fourneau, allant lui-même chercher l'eau, le mortier, la pierre ; il emprunte de quoi acheter *des estoffes pour faire des esmaux*, puis il confie au feu cette dernière espérance... Sort maudit ! les cailloux qui entraient dans la construction du four éclatent sous la violence du feu, et les débris vont s'enchâsser dans les émaux liquides. Désespéré, Palissy brise tout. « Aucuns, dit-il, en vouloient acheter à vil prix : mais parce que ce eût été un descriement et rabaissement de mon honneur, je mis en pièces le total de ladite fournée, et me couchay de melancholie, non sans cause. » Il se relève bientôt et, pour toute réponse aux malédictions de sa femme, aux injures de ses voisins, il recommence. Cette fois, ce ne sont plus les cailloux qui défigurent ses émaux, c'est la cendre trop brûlante qui les dépolit par son contact. Il imagine d'enfermer ses épreuves dans des lanternes de terre. Maintenant le succès est sûr, rien ne saurait lui arracher son triomphe. Mais le bois manque : Palissy brûle les arbres de son jardin ; c'est trop peu... il brûle les tables, les planchers, tout, jusqu'à son lit. Victoire ! Palissy est ruiné ; il ne sait pas où il couchera ce soir ; mais enfin l'émail est trouvé, enfin il connaît le secret de ces belles coupes jaspées et polies, semblables à des peaux de serpents ; la France possède un art de plus, et toutes ses souffrances passées sont oubliées, toutes ses souffrances futures ne l'effrayent point.

Je dis toutes ses souffrances futures, car tout n'était pas fini en-

core ; et son récit, qu'on voudrait pouvoir citer tout entier, nous révèle bien des douleurs dans le succès même, bien des désappointements cruels pour cette âme d'artiste, qui aimait mieux briser une œuvre imparfaite et souffrir, que de tirer un salaire de cette œuvre, et de voir son nom attaché à un ouvrage indigne. « Aucunefois ma besongne estoit cuille sur le devant et point cuille à la partie de derrière ; l'autre, après que je voulois obvier à tel accident, je faisois brusler le derrière et le devant n'étoit point cuit : aucunefois il étoit cuit à dextre et bruslé à senestre : aucunefois mes esmaux estoient mis trop clers, et autrefois trop espois : qui me causoit de grandes pertes : aucune fois que j'avois dedans le four diverses couleurs d'esmaux, les uns estoyent bruslez, premier que les autres fussent fondus, etc. »

Mais où donc avait puisé cet homme le courage de lutter contre tant d'obstacles, de supporter sans plainte tant d'humiliations ? Où avait-il pris la force de résister à des travaux, à des peines, à des inquiétudes qui paraissent au-dessus de toute énergie humaine ? Le secret de cette force nous est révélé par Palissy lui-même dans le traité de l'*Art de terre*. Ce secret, c'est le sentiment profond qu'il avait de l'utilité et de la dignité de son art, le désir ardent qu'il avait d'attacher son nom à une découverte précieuse et de mériter la reconnaissance de son pays, désir qui, dit-il, « lui faisoit faire des choses qu'il eust estimé impossibles. » Le livre de l'*Art de terre* est écrit sous la forme d'un dialogue entre *Théorique* et *Practique*. *Théorique* est un élève qui demande à être initié aux secrets de l'art de terre ; *Practique* n'est autre que Palissy lui-même ; et, par parenthèse, ces noms sont parfaitement choisis : d'une part, un jeune homme ignorant et présomptueux, qui croit apprendre, formulé en quelques règles, le *total de l'Art de terre* ; de l'autre, un vieillard qui ne se fie pas encore entièrement à vingt-cinq ans d'expérience. *Théorique* laisse imprudemment échapper ces mots : « Tu estimes si fort un art mécanique, duquel on se peut passer aisément ? » Il faut voir comme *Practique* prend fait et cause pour l'art de terre, avec quelle énergie il en relève la noblesse et l'importance : « Voilà un propos par lequel je connois à présent que tu es indigne d'entendre rien du secret dudit art : et puisque tu l'appelles art mécanique, tu n'en sauras plus rien par mon moyen. On sçait bien qu'audit art il y a quelques parties mécaniques, comme de battre la terre : il y en a aucuns qui font des vaisseaux pour le service ordinaire des cuisines, sans tenir aucune mesure : ils se peuvent appeler mécaniques : mais, quant au gouvernement du feu, il ne doit être comparé à la mesure des mécaniques. Car il faut que tu

sçaches que pour bien conduire une journée de besongne, mesmement quand elle est esmaillée, il faut gouverner le feu par une philosophie si soigneuse qu'il n'y a si gentil esprit qui n'y soit bien travaillé et bien souvent deçeu. Quant à la manière d'enfourner, il y est requis une singulière géométrie. Item, tu sçais qu'on fait, en plusieurs lieux, des vaisseaux de terre qui sont conduits par une telle géométrie qu'un grand vaisseau se soutiendra sur un petit pied, mesme la terre estant encore molle : appelles-tu cela de la mécanique ? Sçais-tu pas bien que la mesure du compas se peut appeler mécanique pour estre trop commune, aussi parce que les ouvriers d'icelle sont pauvres ; toutefois les arts auxquels sont requis compas, reigles, nombres, poids et mesures, ne doyvent estre appelés mécaniques. Et puisqu'ainsi est que tu veux mettre l'art de terre au rang des mécaniques et que tu n'estimes guères son utilité, je te veux à présent faire entendre combien elle est plus grande que je ne te sçaurois dire, etc. »

(*La suite au prochain numéro.*)

Théâtre provençal.

ZERBIN.

Nous avons déjà (Voy. le n° du 10 octobre 1846) donné quelques détails au sujet des comédies bien peu connues que renferme le rare volume de la *Perlo deys musos prouensalos* ; nous continuerons de faire une analyse succincte de ces compositions fort curieuses à plus d'un titre, et qui mériteraient bien de devenir, sous une plume instruite et fidèlement discrète, l'objet d'un travail étudié.

Dans la seconde comédie, l'*amoureux* exprime à la *demoiselle* la flamme qu'il éprouve ; elle se refuse à l'écouter, mais il trouve un auxiliaire dans Peirouchone, servante de la belle : elle lui promet de le seconder. De son côté, Pacoulet, valet de l'amoureux, déclame contre les femmes :

Digas m'un pauc ; non vaudrié muy
Endurar tres iours la cagagno
Que d'auer a nouestro compagno
Aqueou amas d'imperfecien...
Une es de naturo lubriquo,
L'autro a sept diablés dans lou couës,
A questo fa lous frez ancouës,
Aquelo es d'uno humour ialouso,
L'autro à tout cop es amourouso ;
Aquelo es une deguilliero,

Une s'amourro à la pechiero,
 L'autro sonjo a groumandejar ;
 Tout homé que vou enrajar
 Faut que desiré lou mariagi ;
 Non valoun ren por tout poutargi.

Peirouchone déclare à Pacoulet l'affection qu'elle ressent pour lui en termes trop crus pour que nous les transcrivions. Le père de la demoiselle veut la marier à un vieillard opulent ; elle s'y refuse. Après bien des querelles et force lazzis de la part de la valetaille, l'*amoureux* finit par obtenir la main de celle qu'il aime et Pacoulet épouse Peirouchone.

La troisième pièce met en scène cinq personnages ; un vieil avare, nommé Brandin, a un fils et un valet, nommé Gargoulet ; tous deux s'entendent pour lui voler de l'argent. Le vieillard est veuf ; il veut épouser Dardarino, qui ne se soucie nullement d'être la femme d'un homme glacé par l'âge, mais qui s'y décide toutefois dans l'espoir de toucher sa succession. Il meurt, et, frustrée dans son attente, elle entame un procès contre son beau-fils. Ces mêmes personnages se retrouvent dans la quatrième comédie. Nous allons analyser celle-ci acte par acte.

Le vieux Brandin débute par dire à Gargoulet qu'il se sent tout rajeuni, tout prêt à se consacrer au culte des belles. Dardarino arrive ; Gargoulet lui adresse quelques plaisanteries assez grossières ; il se retire prudemment lorsqu'il voit Brandin disposé à se fâcher ; celui-ci exprime à Dardarino sa passion : il lui promet de l'enrichir ; elle ne veut pas l'écouter ; elle le quitte ; il reste désolé. M. Mourfet se présente ; c'est un bon bourgeois qui se trouve fort heureux ; il est né sous une bonne étoile ; il se félicite surtout de la sagesse de sa femme. M. Lagas, amoureux de M^{me} Mourfet, aborde ce mari débonnaire ; après un échange de compliments, on convient de faire une partie de *primo*, et Mourfet engage Lagas à entrer chez lui, ce dont celui-ci se félicite et se promet de profiter.

Dardarino se désole d'être mariée à un vieillard jaloux et malsade ; celui-ci vient et la fait rentrer. Lagas exprime son amour à la *demoiselle* (M^{me} Mourfet) ; elle ne veut point l'écouter ; il est accablé de tristesse, et tout d'un coup il se souvient qu'elle a pour amie intime sa cousine à lui, Dardarino. Il va pour parler à celle-ci ; mais le vieillard s'oppose à ce qu'ils se fassent des confidences.

Au troisième acte, le vieillard, forcé pour affaires urgentes, d'aller passer quelques jours à la campagne, charge Gargoulet de veiller sur la maison, d'ouvrir l'œil sur la conduite de madame ; il lui confie la clef de la caisse. Bouffonneries inconvenantes de Gargoulet.

Le vieillard s'en va. Dardarino survient et déclare combien son sort lui pèse. Gargoulet arrive de son côté, et, dans un long monologue, il dit que l'amour le tourmente et que les femmes se moquent de lui. Dardarino, qui l'a entendu, lui fait des avances ; ils sont bientôt d'accord. Survient M. Lagas, et, plus épris que jamais, il se décide à offrir tous ses revenus d'un an au valet de sa maîtresse, afin qu'il le seconde.

Le vieillard revient au quatrième acte ; il frappe à sa porte ; il appelle. Dardarino est rusée ; elle se met à la fenêtre et elle feint de ne pas le reconnaître ; elle dit qu'elle ne veut pas ouvrir à tout autre qu'à son mari. Le bonhomme est enchanté de cette preuve de la sagesse de sa femme ; il insiste, on le bat et on finit par se décider à le laisser entrer. Gargoulet a reçu cent écus de Lagas ; il engage Dardarino à parler à sa cousine en faveur de cet amoureux ; elle le fait ; elle combat ses scrupules et la décide à profiter, pour écouter son soupirant, d'une *mascarado* qui aura lieu le soir même.

Le cinquième acte nous montre des masques qui dansent et sautent chez M. Mourfet, qui appelle le vieillard et Dardarino pour prendre part à la fête ; il surprend sa femme en tête-à-tête avec Lagas ; il veut la tuer, il veut la battre ; le vieillard et Gargoulet s'efforcent d'apaiser sa colère ; il s'en prend à Gargoulet, tire son épée, menace de l'en percer ; lazzis de Gargoulet, et la pièce finit.

Zerbin nous présente d'autres personnages dans sa cinquième et dernière comédie. Celle-ci débute par un long prologue à la louange des cornes. Barbouillet se plaint de l'avarice outrée de son maître, qui fait faire très-maigre chère à tous les gens de sa maison. Fumosi vient et l'envoie acheter du poisson pour déjeuner, et de la chandelle ; il veut toucher le cœur de la belle Tardurasso dont il est épris. Elle paraît ; il lui dit combien il éprouve de peines ; elle refuse de l'écouter ; d'ailleurs, son mari la veille *coumo veilloun un mouert* ; il menace de se tuer ; alors elle promet de s'adoucir. Couquelon, son mari, se fâche, l'appelle et la fait rentrer. Barbouillet revient et parle du souper de son maître.

Acte II. Tardurasso se plaint de son sort et de la jalousie de son époux. Couquelon vient et s'emporte contre elle : elle se promet de se venger. Fumosi exprime sa passion ; il courtise Tardurasso, qui est à sa croisée ; elle lui dit combien elle est obligée de prendre de précautions ; dans l'obscurité, il se heurte avec Barbouillet, et tous deux font assaut de plaisanteries peu délicates.

La demoiselle (femme de Fumosi) se plaint de la conduite dissipée de son mari. Barbouillet, déguisé en chaudronnier ambulant, reçoit de Fumosi une lettre qu'il doit donner à Tardurasso et qui est

reçue avec joie. Afin de tromper Couquelon, Barbouillet change de costume, et revient se placer sous les fenêtres de Tardurasso ; il lui peint sa passion ; elle se fâche et le chasse. Couquelon a tout entendu ; il est ravi de la vertu de sa femme. Cependant, Fumosi, qui a pour but de se procurer un rendez-vous, engage Couquelon à se rendre dans une *bastide* qui lui appartient, et il envoie sa propre femme à la campagne *prendre gardo dey vignos*.

Voici Couquelon et Barbouillet à la bastide. Couquelon a laissé son âne, il craint de l'avoir perdu ; il envoie Barbouillet le chercher, celui-ci revient : il n'a rien trouvé ; Barbouillet se fâche. Survient un charlatan qui vante son baume en mauvais italien. Barbouillet retourne à la ville, il est bientôt au dernier mieux avec Tardurasso ; mais, au début de l'acte suivant, il se plaint de ce que la belle lui a fait cadeau d'une maladie fâcheuse : il va trouver le charlatan ; celui-ci se plaint de ce que Tardurasso, qu'il a guérie, ne le paye pas. On vient devant un juge ; tous crient ; Barbouillet bredouille du latin, et le juge finit par dire à Couquelon : « Prends ma femme ; je me charge de la tienne. »

Des allées et des venues sans fin et sans motif, nul égard pour la vraisemblance, un réseau d'intrigues qui se nouent avec la plus grande facilité, tel est ce qui frappe le plus dans les pièces de Zerbin. Quant à la morale, il s'en préoccupe tout aussi peu que les auteurs comiques du dix-septième siècle, et pour le fond comme pour la forme, il doit inspirer au chaste lecteur les craintes les plus légitimes. Chez lui le patois conserve, en fait de bravade, tous les privilèges du latin. B.

Bibliothèques et Musées de l'Algérie.

La Bibliothèque publique d'Alger, fondée en 1835, fut définitivement constituée en 1838 par les soins de M. Berbrugger, nommé conservateur. Ce savant bibliophile y joignit les nombreux manuscrits arabes qu'il avait rassemblés aux divers ouvrages envoyés par les divers départements ministériels.

Cette bibliothèque, installée dans une dépendance de l'ancienne caserne des janissaires, est ouverte trois fois la semaine et assidûment fréquentée par un grand nombre d'individus studieux appartenant à différentes nations.

La Bibliothèque renferme : 1° des imprimés ; 2° des manuscrits ; 3° des cartes, plans et collections d'estampes.

La quantité des imprimés entrés et classés jusqu'au 10 novembre 1846, était de 1,473, ainsi répartis : théologie, 30 ; droit, théorie sociale, etc., 70 ; langues, 75 ; histoire, 160 ; géographie, 80 ; belles-lettres, 100 ; médecine, 84 ; sciences, 212 ; agriculture, 123, plus un grand nombre de brochures ; ouvrages sur l'Algérie, 112 ; plus, 15 volumes renfermant 89 brochures ; art militaire, 55.

La Bibliothèque conserve aussi quelques collections de papiers, dont la majeure partie provient des archives de consulats, ou de la Compagnie d'Afrique, documents fort utiles pour l'histoire des relations commerciales et diplomatiques des puissances européennes, et surtout de la France, avec l'ancienne régence d'Alger. On a réuni également beaucoup de lettres originales, turques ou arabes, fort intéressantes au double point de vue de l'histoire et de l'étude des langues.

La Bibliothèque avait, au 10 novembre 1847, 687 volumes manuscrits, contenant 2,000 ouvrages environ, dont le catalogue a été rédigé par le bibliothécaire.

La théologie compte 385 ouvrages, dont 43 sur le Koran. Ce sont, ou des exemplaires du Livre sacré, ou des exégèses dont il a été l'objet, ou des gloses qui ont été faites sur ces exégèses.

Parmi les commentaires du Koran, que les indigènes appellent du nom spécial de *Tessir*, on remarque surtout ceux de Bedhawi, Zamakhari, Mou'l-Saout, Ebn-Khazin.

Parmi 39 ouvrages sur les fondements de la religion (*Fi-Ossoul-Ed-Din*), on remarque *El-Ayaïd-el-Naçafiah*, du célèbre Naçafi. Ce traité, qui est fort estimé, a donné naissance à une foule de *charh* et de *hachiah* (commentaires et gloses) ; la Bibliothèque en possède quelques-uns.

Sous le nom de *sonnah* et de *hadits*, les Arabes désignent les documents recueillis oralement par les contemporains du Prophète ou de ses successeurs. C'est le complément du Koran ou loi écrite. La *sonnah* est la tradition obligatoire ; le *hadit* n'a, à proprement parler, qu'une valeur historique. Les Algériens confondent volontiers ces deux mots dans l'usage vulgaire, et ne se servent guère que du dernier. La Bibliothèque renferme 60 ouvrages sur cette matière. Il faut placer en première ligne un magnifique exemplaire in-folio de la collection du célèbre El-Boukhari, dont nous possédons les principaux commentateurs, Kostholani, Aïni, Kermani, etc. Le dictionnaire des traductions de Korprithi est aussi un ouvrage fort estimé, dont la Bibliothèque d'Alger possède deux belles copies.

Les indigènes désignent, sous les noms de *Taouhid* et *Elm-el-Kelam*, des ouvrages de scolastique qui traitent principalement de

l'unité de Dieu, d'où le mot *taouhid*, cette pierre angulaire de l'islamisme. La Bibliothèque possède 43 manuscrits de cette espèce. Le Tunisien El-Lakkani, et El-Senoussi, docteur de Tlemcen, sont les auteurs les plus estimés, sous ce rapport, dans le Moghreb. On est parvenu à se procurer leurs ouvrages avec les principaux commentateurs. Cette subdivision comprend 47 manuscrits.

Il y a, en outre, 113 traités divers sur des points particuliers de dogme ou de liturgie, des prières, des poèmes religieux, etc.

On compte 83 ouvrages relatifs à Mohammed, le prophète, et qui figurent la plupart dans la division théologique. On remarque, dans le nombre, quelques-uns de ces poèmes connus sous le nom de *Moâmakat*, la *Chefa du kadhi Aïadh-el-Chemaïl* de Tormedi, le *Sirat-el-Chamiaïh*, le *Sirat-el-Habdah*.

Les manuscrits qui traitent des principes généraux du droit musulman (*ossoul-el-fokh*), sont au nombre de 22. On remarque, dans le nombre, le traité *Soïouthi*, sur les origines historiques de ce droit; l'opuscule si connu, intitulé *El-Warakat*, exposé succinct des principes; le *Mizan*, de Charani, où il est question des sectes musulmanes au point de vue judiciaire. Il y a 73 ouvrages de droit, écrits au point de vue de la secte de l'Imam-Malek. En outre, 3 exemplaires du célèbre *Mdoutha* de Malek-Ebn-Ans, source du droit Maleki, et plusieurs exemplaires du *Mokhtassar*, œuvre de Sid-Khelil, le codificateur de cette secte. Parmi les richesses du même genre, on compte encore les principaux commentaires, les gloses les plus importantes sur le *Mokhtassar*; entre autres, le commentaire d'Abd-el-Baki, qui est principalement suivi à Alger; celui de El-Charchi, préféré à Constantine, et celui de Ibrahim-el-Chebrakhit, qui domine dans la province d'Oran.

La secte d'Abou-Hanifa est représentée par 87 manuscrits qui traitent du droit *hanefi*, du *chaféït* et du *hambalit*, dont plusieurs ouvrages fort estimés.

La Bibliothèque d'Alger est assez riche en ouvrages manuscrits sur les langues: 113 traités sur la grammaire, 6 dictionnaires turcs, persans ou arabes, entre autres le *Kamous* de Firouzabadi, et le *Sihah* de Djouarih; 17 ouvrages sur la lecture du Koran et ses commentaires grammaticaux, parmi lesquels le célèbre commentaire de El-Sanim; 17 traités sur la rhétorique et l'éloquence, par Gazouini, Taftazani et autres; 9 traités sur les tropes, par El-Samarkandi, etc.; 5 ouvrages sur le style épistolaire, appelés *Incha*, sorte de formulaire de lettres; 45 traités sur la logique, parmi lesquels plusieurs commentaires de l'Isagoge, etc.; 58 traités des bel-

les-lettres, parmi lesquels le *Diwan*, appelé *El-Hamassah*, les *Makamat* de Hardid, etc.

Les sciences sont représentées par 47 traités sur les sciences morales, parmi lesquels une traduction des huit livres de l'Entendement naturel, par Aristote ; 2 pièces d'encyclopédie, où la morale et la métaphysique dominant ; 30 traités sur les sciences physiques et mathématiques, entre autres, la traduction des ouvrages d'Euclide ; 1 traité d'agriculture nabathéenne, traduit du chaldéen par Ebn-Ouah'Chia ; le dictionnaire zoologique de Demiri, etc. ; 21 traités sur la médecine, parmi lesquels les Aphorismes d'Hippocrate, commentés par Ebn-Abou-Sadik ; les mêmes, commentés par Abou-el-Faradj-Ebn-el-Kofi ; la 4^e et la 11^e partie du *Kanoun* de Ebn-Sina (Avicenne) ; le traité de Daoud-el-Antaki, etc. Il y a seulement 100 ouvrages manuscrits sur l'histoire et la géographie, parmi lesquels plusieurs ouvrages biographiques ou bibliographiques, des voyages, etc.

La division des cartes, plans et estampes est encore peu considérable.

Les Bibliothèques militaires sont au nombre de 26, ainsi réparties : dans la province d'Alger, 11 : à Blidah, à Bouffarik, à Bougie, à Cherchell, à Dellys, à Douera, à Koléah, à Médéah, à Milianah, à Orléansville et à Tenez. Dans la province d'Oran, 9 : à Oran, à Dahia, à Lalla-Maghrenia, à Mascara, à Mostaganem, à Saïda, à Teniat-el-Had, à Tiaret et à Tlemcen. Dans la province de Constantine, 6 : à Constantine, à Bone, à Guelma, à Gigelly, à Philippeville et à Sétif.

Ces bibliothèques, encore peu nombreuses en volumes, se composent, en majeure partie, d'ouvrages ayant trait à l'art de la guerre, à l'histoire du pays et à la connaissance de la langue arabe. Les officiers et les soldats trouvent ainsi au milieu des camps quelques moyens d'études et de délassement pour l'esprit.

Le Musée d'Alger se compose d'objets d'histoire naturelle, d'antiquités, et de médailles.

Les inscriptions latines sont en assez grand nombre ; la plupart votives ou tumulaires : elles n'ont pas un très-grand intérêt.

La même section renferme 25 fragments de sculpture en marbre, des fragments de statues provenant de Ruzgonia, le fragment d'une statue colossale provenant de Guelma, une statue de Ben-Saknoum, une *sella balnearis*, une statue trouvée à El-Biar, des mosaïques de Russicada, de Hippo-Regius, etc.

Les inscriptions arabes sont en assez grand nombre, quelques-unes fort intéressantes pour l'histoire du pays.

Le Musée possède, en outre, quelques fragments de M'chahed

anciens, sans date, et quelques inscriptions en partie détruites ou illisibles. Il s'est enrichi, en 1845, du tombeau du fameux Hassan-Agha, qui défendit Alger, en 1541, contre Charles-Quint.

Les médailles sont assez nombreuses, mais l'examen qui en a été fait n'a malheureusement pas répondu complètement aux espérances conçues dans le principe. Ces médailles, comme presque toutes celles qui se rencontrent en Algérie, appartiennent au Bas-Empire, et ne sont remarquables ni par la rareté ni par leur état de conservation.

La collection de monnaies arabes se compose : 1^o d'anciennes pièces du Moghreb, dont quelques-unes en or, en argent ou en cuivre, remontent aux kalifes fatimites ; 2^o de monnaies indigènes frappées à diverses époques dans les différentes villes de l'Algérie ; 3^o de monnaies africaines ou européennes qui avaient cours en Algérie.

On a la collection, à peu près complète, de la monnaie dite *chkôthi* ; monnaie dont la Compagnie française de la Calle se servait dans ses transactions avec les indigènes. Fait avec des piastres que l'on coupait à différents poids, le *chkôthi* correspondait identiquement à la valeur du rial-boudjou et de ses subdivisions dans les diverses provinces de l'Algérie.

Le Musée possède cinq épées espagnoles, dont une remonte au quinzième siècle ; une cotte de mailles rapportée de Constantine, en 1837, par M. Berbrugger, etc. Des lampes, des lacrymatoires, de petits ustensiles en bronze, en terre, des briques ou tuiles romaines, complètent la série des antiquités, et la partie céramique se compose de quelques vases fabriqués à Tunis et à Cherchell.

Les Musées de Cherchell et de Philippeville sont encore trop voisins de l'époque de leur fondation pour mériter une mention particulière, et les objets qu'ils renferment sont trop ordinaires pour valoir la peine d'être décrits. Néanmoins, ce sont des établissements qui, avec le temps, sont appelés à rendre des services à la science et à répandre le goût des découvertes propres à éclairer sur l'histoire du pays.

Travaux de l'Alliance des Arts.

L'*Alliance des Arts*, qui a fait la plus belle vente de tableaux anciens, qu'on ait encore offerte aux amateurs depuis l'entrée de la saison des ventes, prépare plusieurs ventes importantes de tableaux, de livres, d'estampes et de médailles. La *Bibliothèque dramatique de Pont de Vesle*, que le dix-septième siècle, la République et l'Empire avaient respectée, sera vendue aux enchères le 10 janvier et jours suivants. C'est une perte irréparable pour l'histoire du Théâtre.

BULLETIN DES ARTS.

10 JANVIER 1848.

FONDATION D'UNE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE.

C'est à n'y pas croire, et pourtant cela est vrai : on fonde une bibliothèque, à deux pas de Paris, dans la ville de Batignolles-Monceaux, en l'an de *disgrâce* 1848 ! Fonder une bibliothèque, recueillir, acheter des livres, quand de toutes parts on vend, on dilapide d'admirables collections spéciales, quand le Gouvernement n'a pas trouvé, dans ses 1700 millions de budget, 80,000 fr. pour sauver la bibliothèque scientifique de M. Huzard ; 25,000 fr. pour sauver la bibliothèque révolutionnaire de M. Deschiens ; 20,000 fr. pour sauver la bibliothèque dramatique de Pont-de-Vesle, et tant d'autres bibliothèques qu'il serait impossible de refaire avec tout l'argent qu'on gaspille si glorieusement et si utilement en courses de chevaux ! Jamais, à aucune époque, on n'a fait aussi peu de cas des collections littéraires ; jamais on n'a mis autant d'insouciance et de férocité à les détruire : il y a une sorte de bande noire acharnée à la perte de ces collections, comme naguère à la démolition des châteaux et des ruines historiques.

Sous Louis XVI, en présence même de la Révolution imminente, Monsieur, comte d'Artois, se croyait encore assez riche pour acheter la bibliothèque du marquis de Paulmy, lequel avait acheté lui-même la meilleure partie de la bibliothèque du duc de La Vallière ; sous Louis XV, en plein Parc-aux-cerfs, lorsque les favorites, il est vrai, Mme de Pompadour et Mme Dubarry tenaient à honneur d'avoir des bibliothèques et de s'en servir, on achetait sans cesse des collections de livres et de manuscrits pour la Bibliothèque du Roi ; sous la Régence, au milieu de la banqueroute de Law, on ne laissait pas les manuscrits de Cangé sortir de France et aller enrichir les bibliothèques étrangères ; sous Louis XIV, la Bibliothèque du Roi entretenait à grands frais, dans tous les pays du monde, des bibliographes voyageurs qui avaient mission d'accaparer à tous prix les livres et les manuscrits qu'elle ne possédait pas ; sous Louis XIII...

Mais à quoi bon rappeler des temps qui ne reviendront pas et des idées nobles et généreuses, qui ne sont plus ? Tout est changé, hélas ! en fait de bibliothèques, et de tout ce qui se vend, ce qui s'achète le moins, ce sont les livres.

Paris compte avec orgueil, outre la Bibliothèque du Roi, quatre grandes bibliothèques et dix ou douze petites : aucune de ces bibliothèques n'a rien coûté à l'Etat, hormis les appropriations du local et les appointements des bibliothécaires ! Cette prodigieuse agglomération de livres est pourtant ce que l'on nomme une conquête de la Révolution : ces conquêtes-là ont eu lieu de la même manière par toute la France qui leur doit ses 200 bibliothèques ; soit ! N'est-il pas étrange que la Révolution, qui se vantait si haut de dissiper les ténèbres de la barbarie, n'ait pas dépensé un sou pour les bibliothèques publiques ? Depuis 89, si l'on a fondé quelque part une bibliothèque, ç'a été pour utiliser un vieux fonds de livres poudreux, provenant des couvents supprimés ou des châteaux confisqués. Mais là où l'on n'avait pas de livres en dépôt national, on n'a pas eu de bibliothèque, et les Conseils municipaux les mieux intentionnés à l'égard de l'intérêt général et les plus prodigues en faveur des améliorations matérielles, se seraient coupé les mains plutôt que d'acheter un pauvre volume. Et l'on s'étonne que l'imprimerie se meure et que la librairie soit morte en France !

Et cependant voici un Conseil municipal qui ose le premier se détacher de cette ligue administrative contre les livres ; voici une bibliothèque publique qui se fonde sous nos yeux et qui, tout en faisant appel aux dons individuels, pour ne pas trop froisser les usages reçus, se promet un revenu annuel pour acquérir ce qu'on ne lui donnera pas ; voici un imprimeur, dévoué à son art, qui s'aperçoit enfin que les livres sont faits pour faire des bibliothèques. Publier la lettre qu'il a adressée en ce sens au Conseil municipal de Batignolles-Monceaux, c'est approuver, c'est honorer le but que se propose le signataire de cette lettre, qui trouvera sans doute de l'écho partout où il y a encore des bibliothèques publiques à former, en achetant des livres, bien entendu.

*A Monsieur le Maire
et Messieurs les membres du Conseil municipal
de la ville de Batignolles-Monceaux.*

Messieurs,

« Permettez-moi de vous adresser une proposition, dont l'idée ne peut être accueillie qu'avec faveur et sympathie, et dont la mise en

œuvre sera sans doute prompte et facile, si vous voulez vous y intéresser et lui prêter votre concours.

« La commune de Batignolles-Monceaux est aujourd'hui une ville de plus de vingt mille habitants ; tous les jours elle s'accroît, et l'on peut dire que ses accroissements successifs ont eu lieu en raison des améliorations que le Conseil municipal a provoquées et favorisées avec tant de sollicitude. Au nombre de ces améliorations, je regrette de ne pas voir encore la fondation d'une Bibliothèque communale.

« Une Bibliothèque ouverte à tous est le meilleur auxiliaire de l'éducation publique. Elle donne à la fois le goût et les instruments de l'étude ; elle aide et répand l'instruction dans les classes pauvres ; elle sert en même temps aux travaux de l'esprit qui font la gloire intellectuelle d'une ville, d'une nation, d'une époque.

« La fondation d'une Bibliothèque publique est un bienfait public, et c'est à ce titre que je la réclame de votre dévouement aux intérêts matériels et moraux de la ville de Batignolles-Monceaux.

« Cette fondation ne doit pas tout d'abord prendre des proportions qui dépassent les ressources du budget municipal. Il ne s'agit pas d'une collection de livres déjà faite, à acquérir d'un seul coup, moyennant une forte somme ; il s'agit seulement d'une collection à faire lentement, annuellement, insensiblement, sans grever personne.

« Une Bibliothèque publique est comme un de ces terrains d'alluvion, qui s'augmentent sans cesse avec le temps dès qu'ils ont commencé à se former.

« Il suffit de déclarer qu'une Bibliothèque publique sera fondée à Batignolles-Monceaux, pour qu'elle le soit. La moindre somme affectée chaque année à cette destination, produira, bien employée, des résultats inattendus, vu le bas prix des bons livres en France.

« Ce n'est pas tout : le nom seul de Bibliothèque publique amènera des dons, des legs de livres ; chaque habitant de Batignolles-Monceaux se fera honneur d'apporter son tribut à une fondation d'utilité générale.

« Quant à moi, dont l'imprimerie est établie à Batignolles-Monceaux depuis plusieurs années, je me ferai un devoir d'apporter à votre Bibliothèque, comme à un Bureau légal, un exemplaire de chacun des ouvrages qui sortiront de mes presses.

« Les libraires, les auteurs, avec lesquels je suis en relation d'affaires et d'amitié, s'empresseront, ainsi qu'ils me l'ont promis, de s'associer à votre fondation, en nous offrant des livres.

« Le Gouvernement, qui publie tous les ans tant de grands ou-

vrages d'art, d'histoire, de sciences et de littérature, ne manquera pas de comprendre notre Bibliothèque dans les distributions gratuites qu'il fait de ces publications aux établissements publics.

« Je vous demande, Messieurs, de travailler moi-même à la réussite de votre fondation, et de vous fournir les moyens, en quelque sorte, de créer le dépôt littéraire que la ville de Batignolles-Monceaux attend de votre zèle et de votre bienveillance pour le bien de vos administrés. Si vous y consentez, si vous daignez me seconder, avant deux années Batignolles-Monceaux aura une Bibliothèque publique.

« Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance des sentiments de respect et de dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« HENNUYER, imprimeur. »

Vivent les bons exemples, pour être beaucoup loués et peu suivis ! M. Hennuyer réussira, nous en sommes certain, dans l'exécution de son projet : il va faire sans peine, par lui-même et par ses amis, le noyau de la Bibliothèque de Batignolles ; et la bibliothèque sera fondée, et elle augmentera de jour en jour, et elle prendra bientôt figure de bibliothèque, en se caractérisant, en se spécialisant. Il faut dire aussi que le Conseil municipal lui assurera une petite rente, 500 fr., peut être 1000 fr. par an : avec cela, une bibliothèque peut vivre, et ramasser çà et là de bons livres, au prix du papier, tout comme ferait un épicier. Les livres ne se vendent pas autrement aujourd'hui, à cette singulière époque où la littérature est plus brillante et plus féconde que jamais, où l'Académie française excite tant d'ambitions plus ou moins motivées, où chacun se pique d'écrire et de parler couramment, où personne ne lit et par conséquent n'a des livres. Les Didot, les Barbou, les Etienne, seraient bien surpris et bien honteux de cet état de choses, en vérité, s'ils pouvaient en être témoins ; mais ils n'en auraient que plus d'estime et de gratitude pour leur confrère, M. Hennuyer, qui a demandé la fondation d'une bibliothèque publique, et qui a placé cette fondation sous les auspices du Conseil municipal de sa commune. Les Conseils municipaux vont-ils donc, ô miracle, se réconcilier avec les bibliothèques et avec les livres ? Honneur à cette révolution pacifique et intelligente, qui donnera une bibliothèque à chaque commune de France et qui fera de tout citoyen français un acheteur de livres !

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 25 décembre, a complété la liste de ses correspondants, en nommant aux trois places devenues vacantes durant l'année 1847 par la mort d'un correspondant regnicoles et de deux étrangers. M. Jacob Grimm, correspondant à Berlin, a été remplacé par M. Horatio Hayman Wilson, à Londres; M. Graberg de Henso, à Florence, par M. Lobeck, à Königsberg; et M. de La Fontenelle de Vaudoré, à Poitiers, par M. Eickhoff, à Lyon.

— L'Académie française avait un membre à élire pour remplir le fauteuil de M. Ballanche. Dans sa séance du 9 janvier, les votants étaient au nombre de 34.

Au premier tour de scrutin, M. Vatout a eu 18 voix, M. de Saint-Priest 7, M. Gustave de Beaumont 5, M. Philarète Chasles 2, M. Alfred de Musset ? M. Vatout a donc été proclamé membre de l'Académie française.

Le choix de M. Vatout est en même temps littéraire et politique : M. Vatout, ami du roi, peut rendre à l'Académie les services que lui rendaient autrefois Conrart, ami du cardinal de Richelieu, et Chapelain, ami de Colbert. M. Vatout, dans son *Histoire des châteaux royaux*, dont le septième volume vient de paraître, a prouvé qu'un homme d'esprit pouvait réussir dans tous les genres de littérature : il a fait de l'histoire spirituelle et anecdotique. M. Vatout aime vraiment les lettres, et il a essayé de les mettre en honneur à la Cour. Son titre d'académicien lui donnera peut-être plus d'autorité pour faire ajouter cet article à la Charte constitutionnelle : « Un gouvernement qui n'honore pas les lettres mérite de n'être pas honoré par les lettres. »

— Le savant directeur des *Annales archéologiques*, M. Didron, a protesté, comme nous l'espérons, contre la dégradation de la cathédrale d'Amiens, dans une lettre adressée à M. le comte de Montalembert; nous sommes heureux de reproduire cette lettre, qui arrêtera peut-être les sacrilèges des architectes du Gouvernement. Ah ! si nos anciens monuments avaient eu plus tôt une de ces voix éloquantes pour les défendre, ils ne seraient pas tombés sous le marteau de la bande noire !

« Mon cher ami,

« Tout récemment, revenant de Belgique, je me suis arrêté dans la ville d'Amiens afin d'y saluer, pour la vingtième fois peut-être, la belle cathédrale que l'Europe nous envie. Je savais qu'on venait d'exécuter des restaurations aux portails du sublime édifice, et je voulais m'assurer par moi-même de la qualité de ces travaux.

« En fait de restaurations, je crains tout; mais je ne m'attendais pas encore, je vous le confesse, à ce que j'ai vu de mes yeux. Il n'y a qu'en ce point, malheureusement, où la réalité dépasse l'idéal.

« La cathédrale d'Amiens n'a, on peut le dire, que deux portails : celui du sud, ou de Saint-Honoré; celui de l'ouest, ou portail Royal. Le portail du nord est inachevé; il ne sert plus depuis longtemps. Comme il va de soi, les restaurateurs se sont attaqués aux portails du nord et de l'occident; ce sont les plus riches, et ces gens-là, nos rapetasseurs de monuments, dédaignent la pauvreté.

« Sur le trumeau du portail Saint-Honoré, la Vierge, dite *Dorée*, montre Jésus à l'adoration des fidèles. L'enfant, comme sa mère, est du quatorzième siècle; il tenait à la main gauche un oiseau, un fruit ou une fleur, ainsi qu'on

le voit en cent exemples du même siècle et du même pays. C'était cassé, et on l'a refait. Ces refaiseurs, gens graves, symbolistes de haute futaie, ont remplacé le jouet de l'enfant par une grosse boule du monde, si grosse, qu'en vérité il faut être vraiment Dieu pour pouvoir la porter. Ainsi le naturalisme, qui commence à poindre dans les premières années du quatorzième siècle, est détruit par ces ouvriers parasites, et fait place aux idées fort guindées de notre époque. Au gracieux jouet de l'Enfant-Dieu est substituée une lourde boule, un globe ridicule.

« Dans le tympan, l'évêque saint Honoré dit la messe; derrière l'évêque s'étagent, ou plutôt s'alignent en flèche, un acolyte, le diacre, le sous-diacre, un enfant de chœur. L'acolyte tenait un « flabellum » avec lequel, surtout au moment de la consécration où l'on semble arrivé, étaient chassés les insectes qui auraient pu tomber dans le calice découvert. Le sculpteur, qui de sa vie n'a vu un « flabellum », ni peut-être même un éventail, a présumé que cet acolyte portait un bâton; il lui a donc mis une canne à la main, et, comme elle est inclinée (ainsi le voulait le mouvement du bras), on peut croire que ce clerc batailleur s'apprête à faire le moulinet et à jouer du bâton en pleine église et au milieu de l'office. Le sous-diacre tenait la patène haute et droite, ou verticale, comme cette cérémonie se pratique encore dans le diocèse de Reims. Le restaurateur a bien refait la patène, mais il l'a posée à plat sur une serviette, absolument comme, à la clôture du chœur de la même cathédrale, on voit un des cuisiniers ou domestiques d'Hérode apporter un grand plat qui contient une volaille rôtie.

« A la voussure de cette belle porte, on distingue, entre autres, les personnages de l'Ancien Testament qui ont figuré, par certains faits de leur vie ou certains passages de leurs écrits et prophéties, la naissance, la vie, la mort et la résurrection du Sauveur. Ainsi Adam, premier-né de la création, comme Jésus est le premier-né de la rédemption (1); ainsi Noé, construisant l'arche, comme Jésus a construit l'Eglise; ainsi Melchisédech, prêtre et roi comme le Sauveur. Il en est de même pour les autres; tous sont accompagnés d'attributs qui les font reconnaître. Moïse se voit là aussi, près de son frère Aaron: il est, comme toujours, en face du serpent d'airain hissé sur une colonne, serpent sauveur, serpent qui guérit l'humanité des morsures du tentateur d'Adam (2). Le buste de ce dragon manquait, le restaurateur l'a refait; mais, pensant qu'avec Moïse, le veau d'or irait mieux qu'un dragon, il a greffé une tête et un cou de veau sur un corps et une queue de serpent. Le monstre est plus bête qu'un veau ordinaire; on croirait qu'il est honteux de se voir affublé, serpent, d'une tête de veau, ou bien veau, d'une queue de serpent. Rien au monde de plus bizarre; c'est ridicule, et cela détruit un des plus beaux symboles du christianisme.

« Tous nos portails complets se décomposent en trumeau, tympan et voussure; la restauration, en gâtant la Vierge du trumeau, l'acolyte et le sous-diacre du tympan, le Moïse de la voussure, a déshonoré le portail entier.

« A l'occident, au portail Royal, c'est pis encore, si l'on peut dire ainsi. A Paris, au portail de l'église Saint-Méry, M. Godde a mis le diable à la place de Dieu; Amiens, qui est un très-petit Paris, ne pouvait pas jouir d'une aussi grosse bevue, et l'on s'est contenté de mettre le démon à la place d'une âme. Au jugement dernier, qui couvre tout le tympan de la porte centrale, saint Michel pèse les âmes. Dans le plateau droit de la balance, comme unité absolue, comme poids auquel doit être pesée la moralité humaine, est placé l'Agneau de Dieu, la vertu divine, la sainteté par excellence. Dans le plateau gauche était une âme, petit être humain nu et sans sexe, qu'il s'agissait de reconnaître bonne ou mauvaise avant de prononcer la sentence qui devait l'envoyer en paradis ou en enfer. Cette âme avait disparu; le sculpteur l'a refaite en mettant à sa place une énorme et grotesque figure de démon. Le démon qu'on pèse, parce qu'on ignore (c'est pousser l'ignorance fort loin) s'il est mauvais, parce qu'il pourrait bien s'être converti et devenu un saint homme! Voilà une idée comme il n'en pouvait venir qu'à l'imagination d'un restaurateur de statuaire chrétienne.

« A cette même porte, des statues colossales tapissent les parois et représentent les apôtres. Ces personnages, comme c'est l'invariable habitude d'alors, foulent aux pieds, en guise de consoles, soit la personnification des vices qu'ils ont domptés, soit les tyrans et persécuteurs qui les ont tourmentés. On voit ordinairement sous les pieds de saint Pierre la *Simonie*, sous la figure d'un indi-

(1) JOURDAIN et DUVAL, *Portail Saint-Honoré*, pages 33-62.

(2) *Id.*, *ib.*, page 41.

vidu étranglé par une bourse toute pleine d'argent et qui lui pend au cou. Chaque apôtre est ainsi nettement caractérisé. Sous les pieds du saint André, du saint Jacques-Majeur et du saint Jean-Evangéliste d'Amiens sont placés le proconsul Egéas, le roi Hérode-Agrippa et l'empereur Domitien, qui ont tourmenté ou fait périr les trois apôtres. Ces bourreaux couronnés sont à leur tour écrasés par leurs victimes. Quelques doigts, quelques bouts de pieds ou de mains manquaient à ces consoles, et, comme la cathédrale tout entière menaçait probablement ruine en conséquence de ces écorchures, on s'est hâté de les refaire ! Le restaurateur, voyant trois personnages couronnés sous les pieds des trois apôtres, s'est dit qu'il y avait là évidemment les trois rois mages ; et comme ils ne tenaient plus rien à la main, à supposer qu'ils y aient jamais eu quelque chose, à l'un il a donné l'or, au second la myrrhe, au troisième l'encens, ces dons mystiques offerts au Sauveur par les vrais mages dans la crèche de Bethléem. Ainsi, voilà transformés en humbles adorateurs de Jésus-Christ trois scélérats qui ont tué ses apôtres. Eclairé par le simple bon sens, si ce n'est par l'iconographie, le sculpteur aurait bien pu présumer qu'il n'y avait rien de commun entre les apôtres et les mages, et qu'un piédestal de ces rois d'Orient ne pouvait guère porter les premiers disciples de Jésus-Christ. Mais à côté de saint Jean se dresse la statue colossale de saint Matthieu, et saint Matthieu, comme les trois premiers apôtres, foule aux pieds le roi d'Éthiopie, Hyrace, qui l'a fait tuer. Le sculpteur, nous le savons, s'est trouvé ici légèrement embarrassé. Trois mages, c'est bon ; mais quatre, c'est au moins trop d'un : les Écritures n'ont jamais parlé de celui-là. Cependant, en y réfléchissant bien, notre rapetasseur s'est dit : « Il y a dix-huit cent quarante-sept ans, on nous l'affirme, il existait trois mages ; il peut donc bien y en avoir quatre aujourd'hui. Un petit mage de plus en dix-huit siècles, ce n'est vraiment pas beaucoup. » Sa conscience à l'abri, le sculpteur a donc mis un sceptre dans la main de son quatrième mage, un sceptre à donner à l'enfant Jésus, comme les trois premiers lui avaient offert l'or, la myrrhe et l'encens. Il faut dire que, pour des mages, ces quatre personnages royaux sont fort laids et fort grimaçants, humiliés d'attitude et souffrants de visage. Mais tout mage qu'on soit, quand on est là depuis le treizième siècle, on est bien excusable de s'ennuyer. Voilà donc comment on a réparé ces quatre statuettes.

« J'aurais bien d'autres, de nombreuses et presque infinies peccadilles à vous signaler encore ; mais si je vous dis que le serpent de la Vertu qui personnifie la Prudence a été changé, par l'addition de la plus bizarre tête du monde, en véritable légume, en carotte ou en betterave ; si j'ajoute qu'aux tableaux des occupations qui accompagnent les signes du zodiaque ou la représentation du cycle de l'année, on voit un porc dont la tête, sous l'ébauchoir du restaurateur, s'est aplatie et allongée en tête de brochet ou de cétacé à quatre pattes, on peut me répondre qu'un serpent endommagé ne saurait, malgré tout le soin du restaurateur, avoir l'air que d'une betterave, et qu'une hure de cochon, aplatie sous la massue du charcutier, doit se changer nécessairement en tête de poisson. En descendant à ces détails, je perdrais de ma force, et je tiens à ne pas affaiblir les faits que je signale à l'indignation de tous ceux qui respectent, aiment et étudient nos monuments nationaux, les plus beaux édifices du moyen âge.

« Si, de l'iconographie de détail, nous passons à l'effet général de ces sculptures ainsi restaurées, nous verrons du mastic gris sale ou bleuâtre à la porte droite ; du mastic jaune sale à la porte du centre ; du mastic bleu sale à la porte gauche. C'est avec toutes ces saletés durcies qu'on a refait les sculptures d'Amiens, vraies taches d'huile ou de graisse sur ce splendide vêtement, et soixante-quatre mille francs dépensés par M. le ministre de la justice et des cultes, pour détériorer un édifice presque unique au monde. Soixante-quatre mille francs pour faire rire de nous et de notre science les archéologues d'Angleterre et d'Allemagne qui affluent à Amiens par les chemins de fer de la Manche et du Rhin, en vérité, c'est un peu cher.

« Nous regrettons que les savants abbés Duval et Jourdain aient laissé traiter ainsi sous leurs yeux une cathédrale qui leur appartient plus qu'à personne, parce qu'ils la connaissent assurément mieux que personne. Mais ces messieurs m'ont déclaré qu'on avait tout fait sans eux et malgré eux. M. Jourdain m'a dit qu'il avait écrit quelques pages contre le même sculpteur qui, avant de déshonorer la cathédrale d'Amiens, avait profané la cathédrale de Bourges ; mais qu'on ne l'avait pas plus écouté pour Amiens que pour Bourges. Dans cette situation que leur faisaient M. le préfet de la Somme et M. le ministre des cultes, ils avaient dû gémir et se taire. Je le regrette vivement, et, quant à moi,

si je gémissais, je ne me tais pas. Je dirai donc que le même artiste, M. Caudron, qui a traité comme nous venons de le voir les portails de la cathédrale d'Amiens, n'a pas encore reçu la croix-d'honneur pour cela ; mais, afin de le récompenser probablement, on l'a chargé de refaire et de barbouiller de couleurs la clôture du chœur de la cathédrale d'Amiens, sur le théâtre même de son triomphe iconographique, et on lui a confié tout récemment, moyennant quarante ou cinquante mille francs, des sculptures nombreuses à exécuter dans la cathédrale de Paris.

« J'espère, mon cher ami, que vous ne laisserez pas passer la future année législative sans dire un mot de tout cela à la tribune de la Chambre des pairs. Ce serait un grand bonheur pour la cathédrale d'Amiens et trop d'honneur pour moi si cette note pouvait provoquer, en 1848, un de ces discours remarquables comme celui dont vous avez enrichi, en 1847, l'éloquence parlementaire.

« A vous de tout cœur en tout.

« DIDRON,

« Secrétaire du Comité historique
des arts et monuments. »

— Nous suivrons, avec d'autant plus d'intérêt, la construction de l'église Sainte-Clotilde, que les architectes sont à peu près d'accord pour ressusciter le style gothique, et que plusieurs églises vont être bâties d'après ce système, qui est non-seulement le plus convenable, mais encore le plus solide et le plus économique. Voici l'état des travaux de l'église Sainte-Clotilde :

« Les fondations sont achevées. Le portail et les tours sont placés du côté du ministère de la Guerre. Cette partie de l'édifice est la plus avancée : elle s'élève de quelques mètres au-dessus du niveau du sol.

« Devant l'église a été réservée une belle place qui sera plantée d'arbres et décorée d'une fontaine monumentale. Enfin, à droite et à gauche, les rues Casimir Périer et Martignac auront une largeur qui donnera de l'air et de l'espace au monument.

« M. Gau s'est engagé à terminer Sainte-Clotilde en cinq ans. »

— Nous nous empressons de publier la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Permettez-moi d'user de votre journal pour adresser, aux personnes que de pareilles questions intéressent, un avis relatif à la brochure publiée par la Société des auteurs-unis.

« La *Société des auteurs-unis* débute aujourd'hui, dans le monde littéraire, par une tentative qui pose sa mission devant le public. La transformation de l'état actuel des lettres, état aussi malheureux pour l'individu que pour l'avenir de la civilisation, voilà le but qu'elle poursuit et qu'elle poursuivra à travers les obstacles que suscitent les intérêts acquis et l'esprit de routine. Elle ne craint pas de venir, par l'organe d'un de ses membres, en présence du premier corps lettré du monde, appliquer les idées qui ont servi de base à sa fondation.

« Aussitôt qu'elle a eu connaissance de la désignation faite, par l'Académie, d'une Commission chargée de s'enquérir des moyens d'améliorer la position des auteurs, la Société a pensé que son devoir était de déposer aux pieds de cette Commission ses vœux et l'expression des besoins de la jeune génération littéraire. C'est là l'objet de la brochure qui vient de paraître sous ce titre : *Lettre à l'Académie et aux ministres sur la situation littéraire et les moyens de l'améliorer*. Agréez, etc.

« Le directeur gérant de la Société,

« A. HERMITTE, rue Dauphine, 20. »

Nous ne connaissons ni la Société des auteurs-unis, ni son gérant, M. A. Hermitte ; nous ne connaissons pas davantage les moyens qu'ils proposent à l'Académie pour améliorer la *situation littéraire* ; mais nous signalons ses efforts comme un nouveau symptôme de la déplorable position où se trouvent les lettrés, au moment même où la littérature française fait la gloire du pays et l'en-vie de l'Europe.

— Une ordonnance royale vient, sur la demande de M. de Salvandy, de nommer une Commission chargée d'examiner les questions de comptabilité et d'organisation qui se rattachent à la Bibliothèque royale, à son personnel et au catalogue. Cette Commission, qui aura le droit d'appeler dans son sein tous les hommes spéciaux dont elle jugera les lumières ou l'expérience utiles à ses travaux, est composée ainsi qu'il suit :

MM. Passy, de l'Institut, pair de France, ancien ministre des finances, président ; Naudet, de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque royale ; comte Beugnot, de l'Institut ; Viennet, de l'Académie française ; comte de Montalembert, pair de France ; Bignon, député ; Vitet, de l'Institut, député ; Félix Réal, conseiller d'État, député ; Lanyer, député ; vicomte d'Haubersaert, id. ; Genty de Bussy, id. ; Edmond Blanc, id. ; Rihouet, conseiller-maitre à la Cour des comptes, député ; Pouillet, de l'Institut et du Conseil royal de l'Université ; comte de Laborde, de l'Institut, député ; Jules de Lasteyrie, député ; Tesnières, id. ; Nisard, id. ; Dunoyer, de l'Institut, conseiller d'État ; baron Portal, conseiller d'État ; Ravaisson, inspecteur général des bibliothèques.

La plupart des membres de cette Commission sont parfaitement choisis, et nous espérons qu'ils s'assembleront ailleurs que dans l'ordonnance royale qui les désigne. Quelques-uns ont toute notre confiance, toutes nos sympathies. On a donc remettre sur le tapis le fameux rapport *anti-bibliothèque* de M. l'administrateur général de la Bibliothèque du Roi. Mais qu'importe à notre homme ? le rapport tombe et l'administrateur général reste. Dieu fasse que cette Commission fasse quelque chose ! Les questions de *comptabilité* et d'*organisation* sont pourtant bien simples, si on les dégage de toutes questions de personne. M. Naudet n'est plus en cause ; il ne s'agit que de la Bibliothèque, de son présent et de son avenir. Fermez donc la Bibliothèque pendant deux ans à tout le monde, fermez-la pour toujours à son public ordinaire de flâneurs et de lisards, rendez-la utile aux vrais travailleurs, et pour cela, ayez un bon catalogue imprimé. On aura ce catalogue, dès qu'on voudra le confier à un bibliographe capable de le faire et surtout de le faire faire. Qu'est-ce qu'un bibliographe ? Ce n'est pas M. Naudet, à coup sûr.

— Le grand projet de développement et d'organisation, que M. de Cailleux avait conçu dès longtemps pour les Musées royaux et qu'il a fait approuver par le roi, s'exécute sans bruit et marche à grands pas vers son accomplissement. C'est M. de Cailleux qui a eu l'idée vraiment nationale d'attribuer aux musées le Louvre tout entier, et par conséquent d'augmenter considérablement ces Musées, déjà si considérables. Le plus difficile a été sans doute d'enlever le Louvre à d'anciennes concessions de logements et de le reconquérir pied à pied, pour ainsi dire. Aujourd'hui l'espace ne manque plus, et en attendant la formation des galeries de peinture de l'Ecole française, on vient d'ouvrir définitivement les nouvelles galeries de sculpture antique.

Les monuments assyriens, découverts à Korsabad, ont été placés dans deux très-grandes salles, au rez-de-chaussée du Louvre, du côté de la rue du Coq-Saint-Honoré, dans l'emplacement occupé naguère par les magasins des Bâtimens de la Couronne et par les ateliers du moulage.

Les antiquités de l'Algérie occupent la seconde partie de la petite galerie sous la colonnade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois. La partie du milieu de cette galerie doit recevoir une grande mosaïque, représentant Neptune et Amphitrite, trouvée dans les environs de Constantine.

Les parties de muraille qui se trouvent dans les embrasures des fenêtres,

sont destinées à recevoir des fragments de mosaïque, dont les travaux de consolidation ne sont pas entièrement terminés.

Le Musée de sculpture moderne, qui, d'après les usages des Musées, ne reçoit qu'après la mort des artistes les ouvrages exposés pendant leur vie dans les galeries du Musée royal du Luxembourg, s'est enrichi d'un grand nombre d'œuvres distinguées : une statue du cardinal de Birague, par Germain Pilon, la Diane de Houdon, le Hyacinthe et la Nymphe Salmacis de Bosio, le groupe de Daphnis et Chloé, par Cortot, celui de Nisus et Euryale, par Roman, et beaucoup d'autres monuments qui ont honorablement classé dans les arts le nom de leurs auteurs.

La collection si intéressante des dessins de toutes les Ecoles a pu être augmentée d'une nouvelle salle consacrée aux *études* de Lesueur. Le plafond de cette salle est composé des cartons originaux qui ont servi de modèle, à la manufacture royale de peintures sur verre de Sèvres, pour l'établissement de la coupole de la chapelle de Dreux. Ces cartons, de M. Larivière, représentent la Vierge au cénacle, dans le moment où le Saint-Esprit descend sur les apôtres.

La galerie égyptienne, qui doit occuper l'espace compris entre la Colonnade et l'arcade du pont des Arts, ne pourra être ouverte que dans le courant de l'année 1848.

— M^{me} Ancelot vient de publier chez Beck, l'éditeur du *Théâtre moderne*, le recueil complet de ses œuvres dramatiques. Ce qui distingue cette édition, et ce qui la rendra plus précieuse aux yeux des bibliophiles et des artistes, c'est que l'auteur a joint au texte de ses pièces une série de compositions lithographiées et gravées sur bois, d'après ses propres dessins : n'est-ce pas là une spirituelle interprétation du précepte d'Horace : *Ut pictura poesis* ? Parmi les feuilles qui doivent servir à l'ornement du magnifique album que prépare actuellement le Comité de la Société des Gens de lettres, on avait déjà obtenu, sur une seule page, la double offrande du peintre et de l'écrivain : un dessin original, composé par l'auteur de *Marie*, représente une des principales scènes de ce drame, tandis que le reste de la page est occupé par le texte, également autographe, de la scène elle-même. On connaissait bien, de madame Ancelot, quelques peintures délicates et vraies comme son style ; mais ces œuvres, peu nombreuses, n'étaient point destinées à sortir du cercle intime d'initiés et d'amis qui les avait inspirées. Aujourd'hui qu'elle élève, en quelque sorte, son monument pour la postérité, elle a voulu, elle a su montrer, sous une forme plus multiple et plus durable, cet autre aspect de son talent gracieux et créateur. M^{me} Ancelot justifiera ainsi la devise d'une médaille que la gravure contemporaine a consacrée à sa mémoire et qui porte, autour d'un pinceau uni à une plume, cette exergue, attribuée à M. Patin, de l'Académie française : *Mores effinxit et vultus*. Cette médaille, frappée en l'honneur d'une des femmes les plus distinguées de notre époque, ne sera jamais commune, parce que le coin a été brisé, après la confection d'un petit nombre d'exemplaires.

— Nous nous rappelons avoir vivement critiqué, il y a quatre ou cinq ans, quelques notices de livres faites à la hâte par M. Chimot pour des ventes après décès. Nos reproches ont porté fruit ; M. Chimot s'est piqué d'honneur : depuis cette époque, il a rédigé des catalogues de livres qui ne le cèdent pas aux meilleurs de notre temps, et il a fait plusieurs ventes avec autant de soin que de succès. Aujourd'hui nous avons sous les yeux un nouveau catalogue de sa façon, celui de la bibliothèque de notre vieil ami, M. Villenave, homme de lettres. Ce catalogue renferme des notules qui en augmentent l'intérêt. On y remarque aussi une foule de volumes annotés par des hommes célèbres.

Si la Bibliothèque du Roi achetait des livres, ce serait bien le cas d'accroître sa collection de livres annotés, déjà si nombreuse, mais encore incomplète. La vente aura lieu le lundi 14 février et jours suivants. Il y a aussi un catalogue de dessins et d'estampes ; mais M. Villenave avait cédé, de son vivant, ce qui formait réellement sa collection de dessins ; le reste a peu d'importance. Nous sommes surpris de voir entassés pêle-mêle, sous 50 à 60 numéros, les 30,000 portraits historiques que M. Villenave avait recueillis pendant soixante ans, et qui faisaient un ensemble unique. Cette admirable collection mériterait d'être acquise par le roi, qui en a réuni plusieurs moins précieuses, entre autres celle du ministre protestant Marron.

— Nous venons de lire avec pleine satisfaction le Mémoire de M. Hellis, de l'Académie de Rouen, intitulé : *Découverte du portrait de P. Corneille, peint par Lebrun*. Ces recherches historiques et critiques ne laissent rien à désirer.

M. Hellis a voulu démontrer que P. Corneille, de son vivant, n'a été peint que par Lebrun et par Sicre ; que le portrait original par Lebrun se trouve maintenant en la possession du comte d'Ormoy ; que Lebrun peignit Corneille à l'âge de quarante-un ans ; que Michel Lasne a gravé un portrait d'après son propre dessin, en 1643, enfin que les portraits de Corneille, avec perruque, sont tous postérieurs à sa mort. Quant au portrait par Philippe de Champagne, M. Hellis n'en parle pas ; cependant il en existe des copies anciennes ; on en voit une dans la belle collection de portraits peints, formée par M. le marquis de Biencourt. Le portrait de Thomas Corneille, par Philippe de Champagne, était aussi dans cette collection ; mais il a été détruit ou du moins fort endommagé par un incendie, en 1845. Nous croyons pouvoir fournir encore à M. Hellis quelques renseignements iconographiques, que son séjour en province ne lui a pas permis de faire entrer dans son excellent Mémoire.

— On assure que deux Commissions restent à nommer, pour servir de prête-nom et de manteau à M. l'administrateur-général de la Bibliothèque du Roi, dans ses vastes et ténébreux projets de remaniement, de centralisation et de morcellement : Commission chargée d'examiner la situation du département des Manuscrits et de présenter un plan à suivre pour le catalogue général ; Commission chargée de dresser l'inventaire du Cabinet des Antiques et de diviser ce département en plusieurs sections différentes. On a d'abord agité la question de savoir si l'on formerait un dépôt unique pour tous les manuscrits conservés dans toutes les bibliothèques de Paris, et si ce dépôt ne serait pas séparé entièrement de la Bibliothèque du Roi : on aurait ainsi deux grandes bibliothèques au lieu d'une. Nous reparlerons de cette question toute nouvelle. Quant au Cabinet des Antiques, on est à peu près décidé à le rattacher aux collections du Louvre, à l'aide d'une loi qui ferait entrer dans ces collections les antiquités, les bronzes, les vases, les objets d'art, etc. On laisserait intactes les séries de médailles et de pierres gravées, pour en former un musée spécial de numismatique et de glyptique. Le principal mobile de ces projets désorganisateur, c'est toujours un sentiment d'envie, de haine et de vengeance, que nous nous réservons de mettre en évidence. Les Commissions nommées flotteront entre mille idées plus ou moins sages et praticables : on les épuisera en débats et en rapports inutiles ; mais M. Naudet prononcera son fameux *fiat lux*, et la Bibliothèque du Roi sortira du chaos qu'on lui a fait. Dieu change alors Naudet en Naudé !

— L'Académie française a tenu, le 24 décembre, une séance publique pour la réception de M. Empis, qui succède à M. de Jouy. La jeunesse aventureuse de M. de Jouy, ses voyages dans l'Inde, ses amours, ses faits d'armes, ses catastrophes, fournissaient au nouvel académicien un texte heureux, nuancé de

mille incidents ; les succès dramatiques de l'auteur de la *Vestale* et de *Tippo-Saeb*, sous l'Empire, ses luttes politiques sous la Restauration continuaient d'une façon aussi singulière qu'intéressante l'histoire de cette destinée plus romanesque qu'un roman. M. Empis a tiré le meilleur parti de ce piquant sujet : il a raconté avec esprit, avec malice, avec charme. M. Viennet lui a répondu, en qualité de chancelier de l'Académie : M. Viennet ne s'est pas occupé seulement des titres littéraires de M. Jouy et de ceux de son successeur, il a pris en main la cause des grands écrivains de la littérature française, il les a vengés des attaques et des dédains qu'on ne leur épargne pas, il les a en quelque sorte grandis sur leur piédestal, il a surtout rendu hommage au génie de Voltaire, contre lequel on s'est tant acharné dans ces derniers temps. M. Viennet a été inspiré par ses illustres devanciers qu'il défendait : il a mis de son côté le bon sens et le bon goût ; il a parlé ce langage qui a toujours de l'écho en France, le langage de l'esprit et du cœur. Certes, M. Viennet est accoutumé aux applaudissements d'un public qui aime à l'entendre ; mais cette séance a été pour lui et pour ses idées un véritable triomphe.

— Par décision du ministre de l'Instruction publique, M. L. Benloew, professeur au collège royal de Bourges, docteur ès lettres, est nommé bibliothécaire-adjoint à la Sorbonne.

Nous pensons qu'un professeur peut devoir à son mérite spécial la place de bibliothécaire, mais les gens de lettres, voire les plus illustres, ne pouvant pas même devenir professeurs, nous voudrions qu'on ne leur enlevât pas des places qui leur appartiennent plutôt qu'à l'Université.

— Le savant et ingénieux auteur de *Rome au siècle d'Auguste*, M. Ch. Désobry, vient de publier un petit ouvrage dont le titre explique bien l'objet : *L'Histoire en peinture, ou épisodes historiques propres à être traduits en tableaux*, ouvrage dédié aux personnes qui s'occupent des arts du dessin et particulièrement aux peintres. Il y a longtemps que nous avons projeté et même commencé un ouvrage du même genre sur l'histoire de France, mais nous devions suivre un plan différent. Nous voulions signaler chronologiquement tous les faits importants, batailles, sièges, assemblées, séditions, etc., en renvoyant le lecteur aux meilleures sources historiques et artistiques : c'eût été une sorte d'inventaire des monuments authentiques sur chaque époque et sur chaque fait particulier. M. Désobry n'a choisi qu'un petit nombre de sujets qu'il a décrits à l'usage des peintres, et il ajoute à son tableau tous les renseignements utiles pour le costume et le portrait des personnages. Nous reviendrons sur ce travail qui réunit les qualités de l'écrivain à celles de l'antiquaire ; nous parlerons aussi de la nouvelle édition de *Rome au siècle d'Auguste*.

— Les statistiqueurs de la librairie ont résumé ainsi les produits des presses françaises pendant le cours de l'année 1847 :

Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1847, la librairie parisienne et départementale a publié, en volumes ou brochures, les premières éditions ou réimpressions concernant la religion, la jurisprudence, les sciences et les arts, les belles-lettres et l'histoire, 5,606 écrits qui sont catalogués dans les différents journaux de bibliographie. — 446 ouvrages sont imprimés dans les langues étrangères de presque tous les pays. — Les titres de 149 journaux français nouveaux, ou feuilles et revues qui ont changé leurs titres, ont été relevés. — 17 ouvrages sont imprimés dans les différents idiomes de la France, bas-breton, basque, languedocien, picard, provençal, etc. — 4,952 ouvrages ou brochures sont en langue française et imprimés par les procédés typographiques ; 42 autres écrits sortent des presses lithographiques.

Voilà des chiffres très-imposants, en vérité ; mais veut-on savoir ce qu'ils cachent ? La librairie absolument ruinée, sans présent et sans avenir ; les faillites de dix imprimeurs et de cent libraires ; la misère croissante et le désespoir général des gens de lettres, en présence des primes magnifiques accordées par le budget aux pêcheurs de morues, de baleines et de harengs ! Comme si l'on avait besoin de livres, pour nourrir le peuple et les gros mangeurs !

— Dans la liste nécrologique de l'année 1847, liste plus étendue et plus illustre que celles des années précédentes, nous trouvons six peintres : Benjamin Roubaud, L. Ducis, Granville, Saint, Marilhat et Roque ; un sculpteur : Maréchal ; sept membres de l'Institut : Gambey, Jaubert, Pariset, Dutrochet, Guiraud, Ballanche, Brogniart ; sept auteurs : Chaudesaigues, Guiraud, Frédéric Soulié, Armand Séville, Ballanche, Lepeintre-Desroches, Touchard-Lafosse. Mais il manque certainement une dizaine de noms littéraires et artistiques, sur cette liste relevée à la hâte dans les journaux, qui n'enregistrent pas tous les décès d'artistes et de lettrés, surtout quand ces pauvres diables meurent à l'hôpital.

— M. Touchard-Lafosse, ancien commissaire des guerres et littérateur polygraphe, est mort à Paris, âgé de soixante-sept ans. Il a composé plus de cent volumes en tout genre, parmi lesquels plusieurs ont obtenu un grand succès de lecture, succès confirmé par des traductions en différentes langues étrangères. Son article bibliographique dans la *France littéraire* de M. Quérard a besoin d'être complété au supplément de ce précieux catalogue, que l'Europe savante nous envie et qui a valu à son auteur une pension de 600 fr. ! Au reste, Touchard-Lafosse n'a pas trouvé plus d'encouragements littéraires, de la part du Pouvoir, pendant sa laborieuse carrière ; il est mort pauvre, sans place et sans pension ! Son ouvrage le plus important est : *La Loire historique*, 5 volumes gr. in-8° ; il a participé à beaucoup de publications de libraires anonymes, et l'on a dit qu'il s'est fait aider quelquefois par sa fille et par son fils, dans des travaux qui ne portent que son nom.

— M. Boucharlat, plus connu par ses ouvrages de mathématiques que par ses poésies, vient de mourir à Paris, dans un âge assez avancé. Il avait composé plusieurs grands poèmes, dont il n'a publié que des fragments et dont il faisait des lectures à ses amis. Ces poèmes renferment de véritables beautés. L'histoire littéraire ne nous présenterait peut-être pas un autre poète qui ait été mathématicien.

— Voici une petite annonce qui en dit plus qu'elle n'est grosse, sur la décadence du goût des lettres et des arts en France :

« M. Aumont, dont le nom a été si souvent prononcé dans les courses, et qui avait gagné en quelques années 700,000 fr. de prix, vient de se retirer définitivement de la lice et de vendre ses écuries. »

Le pauvre homme ! 700,000 fr. de prix pour avoir fait courir des poulains et pouliches de cinq ans ! Tous les prix d'Académie, pendant deux siècles, produiraient-ils une somme égale à celle que M. Aumont a gagnée avec les pieds de ses chevaux ? Soyez donc un littérateur instruit, éloquent et ingénieux, soyez donc un savant savantissime, pour remporter chaque année un prix de 250 à 300 fr. dans un concours académique ! Siècle de chevaux et de jockeys !

— Le dernier mot du daguerréotype est loin d'avoir été dit : le temps approche où les épreuves photographiques sur papier remplaceront les épreuves de la gravure. M. Bisson est un des artistes qui ont obtenu déjà les résultats les plus satisfaisants. Il s'est associé M. Leblanc pour les portraits qu'ils exécutent avec

une rare perfection. (Boulevard des Italiens, 1.) Tout le talent du miniaturiste, le pinceau de M^{me} de Mirbel et de M. de Pommeyrac, se trouve égalé, sinon surpassé dans ces reproductions fidèles de la nature. Le daguerréotype peut aussi reproduire des tableaux, des dessins, des estampes, des objets d'art, etc. Un avantage que la peinture ne saura jamais remplacer, c'est la rapidité de l'exécution : il ne faudrait qu'une journée pour avoir les portraits des plus jolies femmes de Paris ! On aurait donc, à peu de frais, une collection semblable à celle d'un prince de Conti, qui laissa en mourant trois mille cinq cent soixante portraits en miniature de ses maîtresses.

DÉPARTEMENTS.

BOUCHES-DU-RHÔNE.—On écrit d'Aix :

« Une innovation salubre, et qui a pour objet l'amélioration morale des détenus, vient d'être introduite dans la prison d'Aix : c'est l'établissement d'une bibliothèque qui se compose de deux cents volumes choisis. Outre les ouvrages religieux, il y a des traités de géographie, des livres d'histoire et autres publications utiles. Les prisonniers se montrent avides de lecture, et il est à remarquer qu'ils ont le plus grand soin des livres. Cette mesure a déjà produit d'heureux fruits, non-seulement pour ceux qui peuvent lire, mais encore pour les individus qui ne le savent pas. Les premiers, pour se rendre utiles à ceux-ci, lisent souvent à haute voix. Un autre résultat, et non moins important, mérite d'être signalé : c'est que les prisonniers, qui autrefois consumaient leur temps dans l'oisiveté ou dans les propos obscènes, l'emploient maintenant à s'instruire et à acquérir dans d'excellents livres la connaissance des principes de la religion et de la morale. »

Il y a dix ans que nous avons proposé au Gouvernement de fonder des bibliothèques circulantes dans les prisons et dans les casernes. Le Gouvernement se décide lentement, si toutefois il se décide. Notre projet n'est encore qu'à l'état d'essai fort imparfait et sans doute mal exécuté ; car il faudrait non pas choisir des livres, mais en faire exprès.

OISE.—On vient de découvrir, dans la forêt de Compiègne, en faisant des fouilles au carrefour du Vivier-Payen, quatre haches en bronze, d'origine romaine. On sait que les Romains soumettaient le cuivre à une trempe qui lui donnait une grande dureté. Une de ces haches a été offerte au musée de Compiègne.

SEINE-INFÉRIEURE.—On écrit de Monville :

« Au versant de la côte d'Eslettes, sur laquelle se dessine la ligne du chemin de fer de Dieppe, on a découvert une douzaine de cercueils antiques en pierre, dite de Saint-Leu. Ces sépultures appartiennent à une race de taillé élevée, dont un des caractères distinctifs était la proéminence des pommettes. Elles remontent sans doute à l'époque mérovingienne.

« Au pied de la plupart des cercueils étaient deux petits pots d'une fabrication assez grossière. On a trouvé, avec les squelettes, des plaques de ceinturon en fer argenté, des boucles en fer et en cuivre argenté, une hache en fer, un sabre-coutelas de même métal, tranchant d'un seul côté, et quelques autres menus objets.

« Un peu plus loin, sur la même côte, au lieu dit *le Bout-de-la-Ville*, on avait précédemment trouvé des vases funéraires en terre cuite et en verre, de fabrication romaine, avec des médailles d'Adrien et de Faustine, et une très-belle

pièce en argent de Maximin. Au cimetière gallo-romain aura succédé le cimetière mérovingien, qui est juxtaposé.

« Les fouilles qui ont amené ces découvertes, fouilles qu'on se propose de continuer, ont eu lieu dans les bois de M. Perquier, d'Eslettes, qui s'est empressé de faire don des objets trouvés au Musée départemental des antiquités. »

Nous voyons avec plaisir un propriétaire se dessaisir de ses trouvailles en faveur du musée de son département. Il est vrai que les objets trouvés n'avaient guère de valeur pour un particulier.

ÉTRANGER.

ALLEMAGNE. — On écrit de Brunswick, le 16 décembre :

« En exécutant des réparations au palais ducal de Blankenbourg, on a découvert des papiers très-importants et très-curieux du dix-septième et du dix-huitième siècle, parmi lesquels se trouvent une volumineuse correspondance relative aux négociations qui ont eu lieu entre la Russie et le duché de Brunswick; beaucoup de lettres autographes de Pierre le Grand, de Catherine II, et de la malheureuse czarine Charlotte, femme d'Alexis I^{er}; une collection d'actes du greffe du tribunal criminel de la ville de Neubourg; le manuscrit autographe du célèbre ouvrage du poète allemand Baner, intitulé : *la Pierre précieuse*, et *Cent Fables*, etc. Tous ces papiers ont été provisoirement déposés aux archives de l'Etat, à Wolfenbützel. »

DANEMARCK. — On écrit de Copenhague, le 28 décembre :

« Le célèbre écrivain, M. Finn-Magnussen, est mort ici vendredi dernier, après une courte maladie, à l'âge de soixante-six ans. Il était né, en 1781, à Skalholt, en Islande, et il avait fait ses études aux Universités de Copenhague, de Göttingue et d'Edimbourg. Depuis 1808, il s'était fixé à Copenhague, où il se livrait avec ardeur à des recherches sur les langues, les littératures et l'histoire des anciens habitants du Nord et de l'Asie centrale. Parmi ses ouvrages, figurent au premier rang : *Commentaires sur les Saga*, en latin, 2 vol. in-4^o; *Archéologie septentrionale*, en danois; *les Doctrines et les origines de l'Edda*, en danois, 4 vol. in-8^o; *Dictionnaire de la mythologie des anciens peuples du Nord*, en latin, 2 vol. in-4^o; *Parallèle des religions des anciens Scandinaves et des peuples indo-persans*, en danois, 3 vol. in-8^o, etc. M. Finn-Magnussen était directeur en chef des archives du royaume de Danemarck et professeur de littérature islandaise à l'Université de Copenhague. Il faisait partie de toutes les Sociétés savantes qui comprennent dans leurs travaux les recherches sur le Nord. »

Aucun des savants ouvrages historiques et philologiques de Finn-Magnussen n'a été traduit en français, malgré leur célébrité européenne; par cette excellente et déplorable raison qu'un bon livre sérieux ne peut se vendre en France qu'à vingt ou trente exemplaires, malgré l'existence de deux cents bibliothèques publiques, qui n'achètent pas même un almanach. Malheureuse France ! malheureux livres !

HOLLANDE. — On écrit de La Haye, le 25 décembre :

« On vient de placer au Musée royal de notre capitale le célèbre tableau de Raphaël, représentant *la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus et Saint Jean-Baptiste*, tableau que notre gouvernement a acheté à la vente de la galerie de feu Lucien Bonaparte.

« Les imprimeurs et les libraires de la Hollande font actuellement exécuter un monument en l'honneur de Laurent Koster, à qui, dans notre pays, on attribue l'invention de la typographie. Une statue colossale en marbre de Koster sera érigée à Harlem, sa ville natale, où il mourut en 1439. »

Nous avons vu à Paris ce célèbre tableau de Raphaël, que Lucien Bonaparte a payé, dit-on, 40 ou 50,000 fr., et que le roi de Hollande vient d'acheter à peu près au même prix. Ce tableau est une répétition d'un sujet qui se trouve dans cinq ou six musées et qui a été souvent reproduit par la gravure. Nous sommes loin de le regarder comme un original, et nous l'avions déclaré alors : « ancienne copie, et peut-être copie du temps avec quelques retouches du maître. »

Quant au monument de Koster ou Coster, c'est la seconde statue que cet illustre inventeur aura dans la ville de Harlem, où il faut placer désormais le berceau de l'imprimerie, en dépit de deux ou trois cents volumes de controverse partielle ou incomplète. Les derniers savants qui se sont occupés de la question avec connaissance de cause, notamment M. le comte de Laborde, ont démontré que l'imprimerie, ou plutôt l'impression, avait pris naissance en Hollande, et sans doute à Harlem. Nous partageons entièrement cette opinion.

ITALIE. — *L'Alba* de Florence annonce que le célèbre sculpteur Luigi Pampaloni est mort dans cette capitale le 18 décembre.

— La ville de Venise a offert, aux savants qui composaient le Congrès scientifique tenu dans cette ville, des exemplaires de la description de Venise et de ses lagunes en trois forts volumes in-4°; ouvrage magnifique dont l'impression a coûté seule 42,000 francs. Chaque membre du Congrès a reçu, en outre, un panorama de Venise et plusieurs autres livres. Le gouvernement fera frapper une médaille à l'effigie de Marco Polo, qui sera donnée aussi à chaque membre du Congrès, comme souvenir. L'impression de la nouvelle édition italienne des voyages de Marco Polo, laquelle est presque terminée, contiendra quelques documents très-intéressants, tirés des archives, ainsi que le testament de Marco Polo, fait en l'année 1323.

PRUSSE. — On lit dans les journaux anglais du 23 décembre :

« Conformément au traité conclu dernièrement entre la Prusse et l'Angleterre, relativement aux droits d'auteur, deux éditions d'une traduction allemande de la *Lucretia* de M. Bulwer ont été saisies à Berlin, et les éditeurs poursuivis devant les tribunaux. »

Nous voyons avec peine s'établir cette étrange jurisprudence, qui assimile la traduction d'un ouvrage à la contrefaçon : c'est une entrave fâcheuse et injuste apportée à la publicité des bons livres, et cela, sans profit aucun pour les auteurs.

SUÈDE. — On écrit de Stockholm, le 28 décembre : « Dans le courant de la semaine dernière, sont morts à Stockholm, M. le comte de Fagelstroem, ancien chambellan du feu roi Charles-Jean ; et M. le baron Gustave de Brinckmann, ancien diplomate, qui possédaient chacun une riche bibliothèque spéciale, que, par une singulière coïncidence, ils ont tous deux léguée à l'Université d'Upsal. La bibliothèque de M. Fagelstroem se compose d'environ vingt-deux mille volumes d'ouvrages littéraires, et celle de M. de Brinckmann contient près de quarante mille volumes d'ouvrages de philologie et de linguistique. »

Honneur aux citoyens généreux qui laissent de pareils souvenirs à leur pays ! ce n'est pas seulement par nationalité qu'ils agissent ainsi, c'est par dévouement aux lettres, c'est par amour de la science. La France, hélas ! ne reçoit pas souvent des legs de cette nature ; les bibliothèques particulières y sont rares, et les hommes capables de léguer leurs livres à l'Etat, plus rares encore. Il est vrai que l'Etat n'a pas l'air de se soucier des livres, puisqu'il n'en achète jamais.

CORRESPONDANCE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Le dernier numéro de votre Bulletin, que je viens de recevoir, m'a suggéré quelques observations que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

La découverte d'objets antiques, et notamment de l'atelier d'un peintre, que vous donnez sous la rubrique d'*Ille-et-Vilaine*, parce que vous en trouvez l'annonce dans le journal de Rennes, appartient à mon pays, puisque Saint-Médard touche la ville de Fontenay-le-Comte (Vendée). Cette découverte est bien réelle. J'ai vu et touché les objets, qui sont au grand complet, et curieux au delà de toute expression ; leur authenticité et leur destination primitive ne sauraient être douteuses. Vous verrez incessamment, dans la *Revue archéologique*, le compte-rendu de cette importante trouvaille, qui, comme vous le dites, fera une révolution parmi quelques écrivains, et va probablement déplacer quelques opinions. M. Letronne a déjà été consulté et a donné son avis ; M. Cartier fils est chargé de dessiner les objets. Je regrette de ne pouvoir pas vous faire de communications plus directes ; mais je ne puis pas enlever au jeune amateur, à qui cette découverte est due, le plaisir d'en rendre compte. Je vous apprendrai avec une bien vive satisfaction que les objets, d'abord dispersés, sont maintenant tous réunis, et formeront à Fontenay un noyau de musée ; de sorte que les incrédules pourront se convaincre *de visu* de la réalité de la découverte et de l'authenticité des outils de notre peintre gallo-romain.

Dans votre lettre au bon M. Duchesne (homme que je révère et aime infiniment), vous citez, à l'appui de votre opinion sur la date de la gravure que vous faites connaître, des cartes qui portent 8 pour indiquer le chiffre 4 : je dois vous fournir une preuve plus irréfragable encore, c'est la date des monnaies des comtes de Flandre au quinzième siècle. Je pourrais vous faire connaître quelques monnaies de ma collection, je préfère vous indiquer les planches de l'ouvrage de Duby, où il s'en trouve un certain nombre.

C. F. Pl. LXXXII, n^{os} 1, 2, 3.Pl. LXXXIII, n^{os} 1, 2, 3, 4, 5.

Enfin, dans la lettre adressée d'Agen, par laquelle on réclame une augmentation dans les Classiques latins, il est question de Boèce.

Je puis fournir, à l'égard de cet auteur, un utile renseignement : c'est qu'il existe dans l'ancienne bibliothèque de l'abbaye de Clun devenue bibliothèque de la ville, un manuscrit de Boèce. Je ne saurais préciser l'âge de ce manuscrit, que je n'ai pas vu depuis près de quinze ans ; mais je crois qu'il doit être du quatorzième ou du quinzième siècle. Ce qu'il offre de remarquable, c'est qu'il est surchargé de notes marginales presque aussi étendues que le texte. Je crois ces notes contemporaines ou à peu près du manuscrit. Un éditeur de Boèce trouverait sans doute un grand avantage à le compiler. Ce ne serait pas petite besogne, mais il serait probablement bien récompensé de sa peine.

Agréez, etc. POEYDAVANT.

Luçon, 22 décembre 1847.

VARIÉTÉS.

BERNARD PALISSY.

SES OUVRAGES, ET SURTOUT CELUI DE L'*Art de terre*.

(Suite.)

Cet amour de Palissy pour son art va si loin, qu'il est jaloux de son secret, qu'il refuse de le confier tout entier, de peur de le laisser tomber entre des mains indignes : « Cuides-tu, dit-il, qu'un homme de bon jugement veuille ainsi donner les secrets d'un art qui aura beaucoup coûté à celui qui l'aura inventé ? Quant à moi, je ne suis délibéré de ce faire, que je ne sçache bien souz quel titre. » Mais Théorique lui reproche amèrement de lui avoir *cherché une longue chanson*, pour le laisser à la fin tout aussi peu avancé qu'au commencement, de n'avoir voulu lui donner que les *espouvantemens* du métier, et de lui en cacher les ressources. Alors Pratique se décide, à grand'peine, à lui indiquer les *estoffes* dont il compose ses émaux : « Les esmaux de quoy je fais ma besongne sont faits d'estaing, de plomb, de fer, d'acier, d'antimoine, de saphre, de cuivre, d'arène, de salicort, de cendre gravelée, de litarge, de pierre de Périgord. Voilà les propres matières desquelles je fais mes esmaux. » Théorique gémit plus que jamais. A quoi lui servira de connaître les *estoffes*, s'il ne sait dans quelles proportions ces *estoffes* sont combinées ? Il n'est guère plus avancé que n'était Pratique lui-même quand il a commencé à *tâter en ténèbres*. Mais ce secret des proportions, Pratique refuse nettement de s'en dessaisir : « Les

fautes que j'ay faites en mettant mes esmaux en doze m'ont plus appris que non pas les choses qui se sont bien trouvées : parquoy je suis d'advis que tu travailles pour chercher laditte doze, aussi bien que j'ay fait ; autrement tu aurois trop bon marché de la science, et peut estre que ce seroit la cause de te la faire mespriser : car je sçay bien qu'il n'y a gens au monde qui facent bon marché des secrets et des arts, sinon ceux ausquels ils ne coustent guères : mais ceux qui les ont pratiquez à grands frais et labeurs ne les donnent ainsi légèrement. »

Ainsi le livre de l'*Art de terre* n'est qu'une demi-révélation. Nous n'y trouvons pas ce que demande Théorique, *le total dudit art*. Palissy, il faut en convenir, ne nous apprend presque rien de ses procédés. A l'exception de quelques mots qui lui échappent sur l'usage où il est d'enfermer ses *espreuves* dans des lanternes de terre, etc., tout le reste est d'une réserve minutieuse. Il ne dit rien de la construction de ses fourneaux, rien de la disposition des épreuves dans l'intérieur, disposition qui paraît cependant importante, puisqu'il dit : « En mettant les pièces de mes espreuves dedans le fourneau, je les arrangeois sans considération, de sorte que les matières eussent esté les meilleures du monde, et le feu le mieux à propos, il estoit impossible de rien faire de bon. » Il dit bien que « l'esmail blanc est le fondement de tous les autres esmaux » ; mais il nous laisse dans une ignorance presque absolue sur la composition « de l'émail blanc, et surtout sur la manière dont il s'en sert pour obtenir les autres, le *vert des lézards*, la *couleur des serpens*, *escrevices*, *tortues* et *cancres*.

Si l'ouvrage de Bernard Palissy ne nous révèle pas complètement l'art, du moins il nous révèle complètement l'artiste ; il nous fournit le moyen d'apprécier d'une manière juste et sûre l'*inventeur des rustiques figulines du roy*. Il nous le montre comme un homme de cœur et d'énergie aussi bien qu'un homme de gloire ; car, dans le temps pénible où il vécut, Palissy eut à exercer son grand caractère aussi souvent au moins que sa haute intelligence.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le traité de l'*Art de terre* n'est pas le seul ouvrage de Palissy, comme la composition des émaux n'est pas sa seule découverte : un préliminaire naturel du traité de l'*Art de terre*, c'est le *Traité des terres d'argile*, où Palissy indique avec une rare sagacité les espèces les plus propres à la confection des vases et des statues. Le *Traité des pierres* est presque entièrement consacré à détruire une erreur acceptée par la physique du temps. La science d'alors admettait sans examen que les coquilles fossiles

n'étaient que des jeux de la nature, « comme aucuns disent que nature se joue à faire quelque chose de nouveau. » Palissy prouve d'une manière péremptoire que ces coquilles proviennent de poissons pétrifiés. « Tu verras, dit-il, en mon cabinet, que j'ai dressé pour cela, plusieurs formes desdits poissons, de ceux qui sont armés, parce qu'il s'en trouve bien peu d'autres de pétrifiées, à cause que les parties plus tendres se putréfient auparavant estre pétrifiées ; et et qu'ainsi ne soit, j'ay trouvé plusieurs escailles ou armures de locustes et escrevices pétrifiées qui estoient séparées l'une d'avec l'autre, pour cause de la putréfaction qui estoit survenue en la chair avant la pétrification. Toutesfois, j'ai trouvé aux montagnes des Ardennes, de ces grands moules qui habitent communément ès estangs, que le poisson estoit aussi bien pétrifié comme la coquille. »

Sous une foule de rapports, Palissy est très en avant de son siècle ; tous ses ouvrages sont remplis d'idées d'une grande justesse, et souvent d'une grande élévation, dans lesquelles il présente et annonce en quelque sorte bien de grandes découvertes. Telles sont les suivantes : « Toutes fontaines et fleuves, qui sont formés d'eau douce, ne sont causés que de l'eau des pluies. — Comme toutes espèces de plantes, voire toutes choses animées sont, en leur première essence, de matières liquides, semblablement toutes espèces de pierres, métaux et minéraux, sont formées de matières liquides en leur première essence. » Ainsi le système qui fait de tous les corps solides des gaz ou des liquides condensés, est fort loin d'être nouveau : il remonte à Bernard Palissy. » Il n'y a aucune eau mauvaise de soy ; la cause de la mauvaistié de celles qui le sont, procède de la terre du lieu où elles passent. — Les eaux des pluies sont meilleures et plus assurées que celles des sources. » Palissy savait déjà que la formation des nuages n'est qu'une vaste distillation ; que l'eau de pluie ne peut, par conséquent, tenir en dissolution aucune matière étrangère et nuisible. « Si les fleuves et fontaines des montagnes procédoyent de la mer, comme l'on dit, il faudroit nécessairement que les eaux se partissent de la mer en quelque endroit où elle fût plus haute que toutes les montagnes, et qu'il y eût un canal bien clos, contenant depuis la haute mer susdite, jusques au sommet des montagnes ; que si le canal ne prenoit qu'au bord de la mer, l'eau ne monteroit jamais plus haut que le rivage de la mer : et si le canal, qui amèneroit l'eau des fleuves au haut des montagnes, se venoit à crever, il est certain que tout le monde seroit submergé. » Voilà le principe des vases communicants, parfaitement connu et établi. Un peu plus loin nous

trouvons une pensée qu'on croirait extraite de Descartes : « Combien que la terre et la mer produisent journellement nouvelles créatures, et diverses plantes, métaux ou minéraux, si est-ce que, dès la création du monde, Dieu mit en la terre toutes les semences qui y sont et seront à jamais : d'autant qu'il est parfait, il n'a rien laissé d'imparfait. » Enfin Palissy sent toute la vanité de l'alchimie qu'il couvre d'un ridicule mérité : « Tous ceux qui cherchent à générer les métaux par le feu, veulent édifier par le destructeur. Les métaux se peuvent augmenter par art, mais non pas légitimement. »

Tel est Palissy, artiste, naturaliste, philosophe : l'homme n'est pas moins grand. Incapable de transiger avec sa conscience, on le trouve aussi ferme devant les poignards des massacreurs de la Saint-Barthélemy que devant les potences des Seize. Palissy était huguenot, comme à peu près tous les grands hommes de son siècle, comme Coligny, comme Ambroise Paré, comme Sully et Mornay. Cependant, après la découverte de ses émaux, il eut un instant de faveur et se vit accablé de demandes que lui attiraient de toutes parts la beauté et la réputation de ses ouvrages. Le connétable Anne de Montmorency le chargea d'orner son château d'Ecouen, que Palissy enrichit de travaux admirables, malheureusement détruits. Henri II remplit de ses vases les jardins d'Anet, et lui accorda le titre d'*inventeur des rustiques figulines du roy*. Mais bientôt arriva la Saint-Barthélemy ; le duc de Montpensier eut beau accorder une sauvegarde à Palissy et déclarer son atelier lieu d'asile, le vieillard fut saisi et traîné en prison, par l'ordre des magistrats de Saintes, et Charles IX, mieux obéi qu'il ne l'eût voulu, eut toutes les peines du monde à le sauver : Palissy ne trouva de retraite qu'aux Tuileries. Là, cet homme dont la vie ne tenait qu'à un cheveu, mal garanti des massacreurs par la volonté versatile d'un roi furieux, ne s'occupe que de fournir de nouveaux matériaux à l'art et à la science. Il fonde le premier cabinet d'histoire naturelle qui ait existé en France, et en dispose toutes les parties dans un ordre simple et admirable comme la nature ; il crée une physique nouvelle, et l'enseigne avec éclat. Mais il était écrit que jamais Palissy ne serait à l'abri du malheur et de la persécution. Le pouvoir chancelant d'Henri III ne put le préserver de la haine des Seize. A 90 ans, il fut jeté en prison malgré le roi, qui n'osait pas même intercéder pour lui ; Henri alla le voir dans son cachot : « Mon bon homme, lui dit-il, si vous ne voulez vous accommoder pour la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. — Sire, répondit le vieillard, ceux qui vous contraignent ne peuvent rien sur moi,

parce que je sais mourir. » On n'osa pourtant point frapper cette tête nonagénaire ; Palissy s'éteignit en paix dans son cachot, allant porter devant Dieu près d'un siècle de vertus héroïques et de glorieux travaux.

Alfred LÉVÊQUE.

RECHERCHES

SUR LE THÉÂTRE LATIN MODERNE ;

NOTES INÉDITES DE MERCIER DE SAINT-LÉGER.

Humbertus, tragædia, autore R. P. S. G. (Simpliciano GODY), religioso cluniacensi, data Parisiis, in collegio Cluniacensium benedictino. Parisiis, Joann. Guillemot, 1632, in-4°. (Bibl. Mazarine, n° 10629, et Bibl. du Roi, Y, n° 2241.)

Pierre le Vénérable rapporte que Guichard, comte de Beaujeu, après avoir mené une vie très-licencieuse, prit l'habit de religieux à Cluny, dans la vue d'expier ses crimes passés ; que Humbert, son fils, imitant la mauvaise conduite du père, était le fléau de son pays qu'il ravageait ; que son ami Geoffroi ayant été tué dans un combat, son ombre apparut à Milon, et le chargea de solliciter le comte Humbert d'expier la licence de sa vie par de bonnes œuvres qui lui méritassent le ciel ; que, le comte ne daignant pas seulement écouter le conseil de Milon, l'ombre de Geoffroi se présenta à lui-même pour lui reprocher et son ingratitude et ses vices, et le menacer de la vengeance du Ciel près d'éclater sur lui ; et enfin, que son discours fit impression sur le comte, qui fit le vœu d'aller à la Terre-Sainte, ce qu'il exécuta ensuite.

Tel est le sujet de cette tragédie, où les larmes remplacent le sang qui coule d'ordinaire dans les autres, et qui, en manifestant la vengeance de Dieu à l'égard des criminels, prouve qu'ils peuvent se purifier de leurs souillures par la pénitence.

La pièce, dédiée par les religieux de Cluny à Henry de Sourdis, archevêque de Bordeaux, à qui ils adressent une épître latine et des stances françaises, est en cinq actes et en vers. Le sujet de chaque acte est indiqué par des vers français très-médiocres.

1^{er} ACTE. — Deux courtisans, Milon et Robert, sont étonnés du changement de vie du comte Guichard : l'un en raisonne comme un libertin, l'autre en parle comme un homme persuadé que ce changement vient de Dieu même. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui ignore encore ce changement, fait éclater ses gémissements sur

les déprédations exercées par le comte contre son abbaye. Le comte paraît ; l'abbé, qui ne sait encore rien, lui fait des reproches ; mais le comte tombe à ses pieds et demande à entrer dans l'ordre, ce qu'il obtient après quelques difficultés. Voici quelques morceaux de la scène entre le comte pénitent et Pierre le Vénérable, à qui il vient de manifester sa résolution de se faire moine.

PIERRE. *Serius mecum ne agis?*

LE COMTE. *Cani, meusque planctus haud ludunt tibi.*

P. *Vix credo verbis. C. Crede sed lacrymis, pater.*

P. *Vix ipse mihi. C. Sed genibus implexo tuis*

Mihi crede ; nil mens corpore eliso tremet.

P. *Opus potentis dexteræ et superans fidem !*

Bellijocensis tu comes ! C. Sed jam tuus,

Nisi pœnitentem despicias. Numera in gregem,

Te mille votis flagito, quondam hunc lupum

Feramque ravidam, sed futurum mox ovem.

P. *Occalluisti sed malis. C. Lacrymis mala*

Emolliuntur. P. Quod rogas cani improbant.

C. Sustentat animus membra. P. Sed jam mors diem

Dicit supremum. C. Suscipe idcirco, pater,

Ne sempiternæ noctis in tenebras ruam, etc.

Le chœur célèbre la conversion du comte en vers latins et français.

ACTE II. — Le comte Guichard, couvert de l'habit de Cluny, déplore les excès de sa vie passée, et fait tous ses efforts pour fléchir la colère céleste. Le Mauvais Génie de son fils se moque de ses pleurs, et lui inspire le projet de faire la guerre à ses voisins. Un noble du Forez vient solliciter Humbert de terminer un procès que les habitants du Forez ont avec ceux de Beaujeu ; mais le comte veut le vider par la voie des armes. Un Conseiller, puis un Ange du ciel s'efforcent de le détourner de ce plan inique, et le chœur, qui finit le deuxième acte, blâme le projet du comte, et lui prédit qu'il aura à se repentir d'avoir persisté dans son injuste projet.

A tergo est sceleris dolor,

Qui quo tardior ingruit,

Infringit gravior caput.

ACTE III. — Les Foréziens se disposent au combat contre les Beaujolais ; l'action s'engage, le comte Humbert met en fuite l'ennemi ; mais il perd son ami Geoffroi, qui est blessé mortellement ; il déteste la victoire qu'il vient de remporter, et cet événement détermine un de ses courtisans à se faire moine. Joie des mauvais Génies, qui se félicitent de la vie licencieuse du comte. Le solitaire Philémon fait retentir les accents de la douleur que lui causent les ravages

affreux des soldats dans son ermitage, qu'il veut abandonner ; mais un ange l'exhorte (en vers français) à rester où il est :

. . . Crois que ton bonheur est dans ton ermitage,
Et que partout ailleurs les paradis plus beaux
Te seront des tombeaux.

Le chœur s'élève avec force contre les mauvaises mœurs :

O mundus, rapidæ ludibrium rotæ !
Quonam præcipiti turbine volveris ?
Insanusque putas, dum sequeris notos
Cœlestes petere hâc viâ ?
Mentem perpetuo crimine funeras,
Noctes atque dies totus inæstuas,
Ludo, mensâ, epulis turpiter obrutus;
Et sic vivere te putas ? etc., etc.

ACTE IV. — Il s'ouvre par des doléances sur le triste sort de l'abbaye de Cluny, victime des déprédations du comte Humbert, qui paraît avec sa suite, disposé à une partie de chasse. Milon, l'un de ses courtisans, promenant ses regards sur la campagne, l'ombre de Geoffroi, tué dans le combat du troisième acte, lui apparaît, et lui fait la peinture des tourments qu'il endure, se plaignant de ce que le comte, pour la querelle duquel il a été tué, ne songe pas même à lui ni à sa famille. Milon, effrayé, médite sur les supplices réservés aux méchants. Un chasseur survient pour le consoler ; le comte paraît aussi, et n'est nullement affecté du récit que lui fait Milon de l'apparition de Geoffroi : il songe à aller se reposer et manger. Alors passe un mendiant, qui chante un couplet français, et le chœur fait retentir ses chants sur les maux qui affligent l'humanité.

ACTE V et dernier. — Les démons délibèrent entre eux sur les moyens d'aveugler entièrement le comte Humbert, et de le maintenir dans sa vie licencieuse ; mais un Ange évoque l'ombre de Geoffroi, qui vient elle-même reprocher au comte son ingratitude, sa perversité, et qui le menace des plus grands malheurs, s'il ne vient promptement à résipiscence. Un conseiller de Marsac, à qui Humbert raconte sa vision, fait ses efforts pour le déterminer à ne rien précipiter, surtout à reculer l'émission du vœu qu'il veut faire ; mais Humbert tombe à genoux, et fait le vœu solennel d'aller incessamment à la Terre-Sainte pour l'expiation de ses crimes. Lamentations (en vers français) des parents et amis du comte sur cette résolution ; il y persiste, va pendre ses armes dans la cellule de l'ermite Philémon, qui lui fournit des habits de pèlerin, et lui donne de bons avis sur la conduite qu'il doit tenir dans le nouvel état qu'il vient d'embrasser. La pièce finit par un monologue du comte, qui fait

d'éternels adieux au monde, et part pour la Terre-Sainte. A la suite de cet acte, on trouve un ballet de trois bergers, qui se félicitent (en vers français) des biens que procure la vie champêtre.

On voit que, dans cette pièce, les esprits, les apparitions paraissent souvent. Le mélange de latin et de français est bizarre, et les plats propos que débitent, à la fin de chaque acte, des personnages secondaires, imaginés pour faire rire la canaille, sont tout à fait dégoûtants; les vers français ne sont que de la prose rimée; mais on ne peut nier qu'il n'y ait d'excellentes tirades de poésie latine. Les caractères des personnages y sont bien soutenus, surtout ceux des démons et des mauvais génies. Au troisième acte, par exemple, ces génies expriment ainsi la licence du comte :

Arma, arma magis violenta gerat,
Animosque mares exerat umbris.
Ferri potius percitus æstu,
Flagranti aveat fundere dextra
Stagna cruoris. Potius moveat
Rauco insanum lituo Martem,
Et cornipedum celeres cursus
Moderetur agens inter densos
Peditum cuneos, spargatque atrox
Mortibus agros.

L'autre génie reprend :

Et hæc et illa perpetret, nulla suos
Ripa coercens impetus : quaquæ furat
Ruri domique, ut libero incæpit pede :
Modo castra, mensas modo, modo pudendum ardeat
Thalamum, perinde est; pareat tantum meis
Præstoque jussis serviat, et ubi quem audiet
Aliquid monentem, despuat monitum procul.

Voici maintenant le vœu du comte Humbert au cinquième acte :

Divûm supreme Rector et rerum arbiter,
Qui providenti temperas orbem manu,
Vicesque versas, qui, mei miserans, tua
Vibrata jamjam fulmina in turpe hoc caput
Ponere videris, juro, voveo me sacra
Latialis urbis pedibus aditurum loca
Ipsamque Solymam, vita ni brevior vetet.
Vos evocatos sedibus vestris choros,
Superas cohortes, vosque conjunctos mihi,
Testes meorum adesse votorum rogo.
Ibo; utque vivens perditæ a cælo abfui,
Abero jam ab aulæ copiis, patrio et solo;
Contaminatos scelere detergens dies.

Plus bas, et près de partir, le comte fait les adieux suivants :

Bellijocensis æqua summarum domus,
 Illustre castrum, patriaque sedes, vale.
 Valete, avita stemmata, antiquum genus,
 Animoque Martis studia mihi quondam sata,
 Vexationes, molliaque luxu otia,
 Pompa et voluptas, gurgis et scopulus meus,
 Opes, valete, etc., etc.

Il paraît d'abord étrange de voir sur le théâtre Pierre le Vénérable et deux religieux de Cluny dans leur costume ; mais ils n'y parlent que le langage de leur état, et ne peuvent qu'édifier le spectateur, qui, sur le théâtre d'un collège de l'ordre de Cluny, n'est pas étonné de voir de semblables personnages. La chose n'était pas d'ailleurs sans exemple, puisque, dans la tragi-comédie latine de *Ferdinand sauvé* (*Fernandus servatus*, Romæ, 1493, in-4), par Marcellin Vêrard, qui fut jouée à Rome en 1493, en présence du pape et des cardinaux, l'on voit le cardinal de Mendoza qui raconte les circonstances de l'attentat commis contre le roi d'Espagne.

Je ne dois pas oublier de dire qu'en tête de la tragédie d'*Humbert* on nomme ceux qui y jouèrent des rôles ; les clunistes, Jacques de Marsac, Jean Perreau, Nicolas Péron et Claude de Reymond, y jouèrent chacun le leur ; parmi ces acteurs, je distingue encore trois d'Ormesson, Olivier, François et Simon ; un Claude de Sainte-Marthe, un Jacques de Bayard, etc.

Un autre cluniste, nommé Bonaventure Fricourt, est auteur d'une tragédie latine en cinq actes et en vers, sur le martyre des saints Lugle et Luglien, jouée à Mondidier en 1656, et imprimée à Paris chez Louis de la Fosse, in-12 de 94 pages.

(La suite à un prochain numéro).

RAPPORT DE M. FÉLIX LAJARD

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

SUR LES ANTIQUITÉS ASSYRIENNES

DÉCOUVERTES EN 1846 et 1847 AUX ENVIRONS DES RUINES DE NINIVE,

Par M. A.-H. LAYARD,

attaché à l'ambassade anglaise à Constantinople.

« L'Académie a pu juger, par les dessins que M. A.-H. Layard a mis sous ses yeux, combien les découvertes de ce zélé voyageur dépassent les espérances qu'avaient fait naître les correspondances

particulières ou les articles de journaux dont ces découvertes ont été le sujet. Et cependant les dessins présentés à la compagnie ne forment pas la quatrième partie de ceux que M. Layard a si habilement exécutés sur le sol de l'antique empire assyrien. Pendant son très-court séjour à Paris, il a bien voulu satisfaire à ma vive curiosité, et me permettre d'examiner un à un les deux cent soixante et dix dessins que, non compris les estampes d'inscriptions, renferment ses portefeuilles. Plusieurs de nos confrères, informés de cette circonstance, m'ont exprimé le désir de connaître l'opinion que je me suis formée à la vue de ces richesses archéologiques. Si je cède à leurs flatteuses instances, ce n'est point que je sois en mesure de soumettre à l'Académie un travail complet sur les découvertes du voyageur anglais. L'analyse de ses portefeuilles aurait exigé un examen de plusieurs mois, et les dessins de M. Layard n'ont été que quelques heures entre mes mains. D'autre part, je dois m'abstenir de toute discussion sur la détermination précise du nom que portaient dans l'antiquité les divers lieux qu'il a explorés et les rois d'Assyrie qui avaient érigé les superbes monuments dont il a relevé les plans et les dessins. A lui seul appartient cette tâche, car lui seul possède les matériaux qui serviront de base à une si importante discussion ; et tous les archéologues, tous les géographes unissent en ce moment leurs vœux aux miens pour que la publication des observations et des portefeuilles de M. Layard ne se fasse pas attendre longtemps. Je me bornerai donc à appeler l'attention de l'Académie sur quelques points que, dans mon rapide examen, j'ai notés comme les plus propres à faire comprendre l'intérêt particulier qui s'attache aux découvertes du voyageur anglais.

« Le premier point et, à mes yeux, le plus saillant de ceux qu'il importait de constater, était le mode employé pour représenter les divinités assyriennes sur les bas-reliefs qui décorent les quatre palais exhumés d'un tumulus à Nimroud ou Nemrod. Une longue étude des grands monuments laissés par les Achéménides sur le sol de la Perse, et la comparaison de ces monuments avec le bas-relief assyrien de Yazili Kaïa (1) et avec les cylindres et les cônes trouvés dans les ruines de Ninive, de Babylone et de plusieurs villes de Perse, de Phénicie et de Syrie, m'avaient autorisé à avancer que les Assyriens, ou plutôt les Chaldéens d'Assyrie (2), étaient les inventeurs de deux

(1) M. Ch. Texier, *Description de l'Asie-Mineure*, etc. 1^{re} partie, t. 1^{er}, pl. 78.

(2) J'attribue ici à la dénomination d'Assyrie, toute l'extension que lui donnent les écrivains anciens de la Grèce ; c'est-à-dire qu'elle sert à désigner un vaste empire qui comprenait, avec l'Assyrie proprement dite, la Chaldée, la Babylonie, la Syrie, etc.

emblèmes religieux qui furent adoptés par les Phéniciens, par les Syriens et par les Perses, et que, le premier, j'ai rapportés (1) à la représentation d'une triade divine et de celle des divinités de cette triade qui, par ses fonctions ou ses attributions, était censée présider aux destinées des empires, des rois et de leurs sujets. On m'objectait que ces emblèmes ne s'étaient montrés sur aucun des bas-reliefs du palais assyrien découvert à Khorsabad par M. Botta. Cette objection n'aurait eu de valeur à mes yeux que si toutes les parties de ce palais étaient restées intactes. Or, il est évident pour chacun que les injures du temps ou la main de l'homme ont principalement détruit les bas-reliefs qui avaient dû représenter les cérémonies religieuses. Toutefois il restait, dans ces belles ruines, un nombre suffisant de figures hiératiques pour me permettre d'affirmer que, lorsqu'on découvrirait quelque autre édifice assyrien mieux conservé, on y trouverait les deux emblèmes dont je parle. Les beaux dessins de M. Layard sont venus confirmer cette assertion. Ils nous montrent, dans la partie supérieure de plusieurs bas-reliefs des palais de Nimroud, un premier emblème que, jusqu'à ces derniers temps, on a improprement appelé le *férouër* du roi (2), et qui est, en réalité, composé de trois éléments : un cercle ou plutôt une couronne, symbole du Temps sans bornes, c'est-à-dire de l'Eternel, et, renfermée dans cette couronne, une figure humaine, image de Baal, unie, à partir de la ceinture, aux ailes et à la queue d'une colombe, symbole de Mylitta, la Vénus assyrienne. Un second emblème, plus simple, est sculpté au-dessous de celui-ci. Superposé à un arbre de forme conventionnelle, qui est l'arbre de la vie spirituelle, appelé *hôm* dans le Zend-Avesta, il nous offre seulement les ailes et la queue d'une colombe attachées à un cercle ou un globe : c'est la représentation symbolique de Mylitta, que l'on a longtemps désignée sous le nom de *mihr*, sans préciser sa signification, ni indiquer son origine. Telle est aussi la composition des deux emblèmes que, sur les bas-reliefs de Persépolis, on voit superposés l'un à l'autre, au-dessus de l'image du roi (3), et qui représentent indubitablement, le premier une triade formée par Zarouân (Zrvâna Akarana), ou le Temps sans bornes, Ormuzd et Mithra ; le second, Mithra seul. Telle est encore la composition des deux emblèmes placés séparément sur les autres monuments figurés de la Perse, et sur un grand

(1) Mémoire couronné par l'Académie en 1825.

(2) Chaque être ou objet créé a pour type une idée émanée du Temps sans bornes, et appelée *férouër* par Zoroastre.

(3) *Recherches sur Mithra*, pl. IV.

nombre de cônes et de cylindres asiatiques que je rattache aux mystères de Mylitta, d'Astarté ou de Mithra.

« Dès l'année 1825, j'avais fait connaître à l'Académie (1) que je me croyais autorisé à rattacher de même aux mystères de Mithra certains bas-reliefs de Persépolis (2), où l'on a voulu voir tantôt Ormuzd combattant le mauvais génie Ahriman, métamorphosé en lion, en taureau, en griffon ; tantôt le roi de Perse vainqueur d'une nation ennemie, représentée sous la forme de ces mêmes animaux. Mon opinion trouve une pleine confirmation dans les bas-reliefs de Nimroud, et, chose bien digne de remarque, dans ceux surtout de ces bas-reliefs que M. Layard, d'après leur style et leur vétusté, juge plus anciens de cinq ou six siècles que les sculptures de Khor-sabad. En effet, à Nimroud, non-seulement les rois d'Assyrie se montrent entourés de symboles et de scènes qui appartiennent sans contestation aux mystères de la religion nationale, mais la stole même ou la robe d'un de ces rois est couverte de broderies ou de peintures qui nous offrent des scènes d'initiation analogues à celles de Persépolis, et, de plus, une multitude d'autres scènes et de symboles que je retrouve sur les cônes et les cylindres qui, selon moi, appartiennent aux mystères de Mylitta, d'Astarté ou de Mithra. Le roi d'Assyrie est donc ici revêtu d'un costume qui ne peut nous laisser aucun doute sur l'intention qu'on avait eue de consacrer le souvenir de son initiation aux mystères de Mylitta ; et ce costume, qu'aucun autre monument asiatique ne nous avait encore fait connaître, nous révèle l'origine assyrienne de cette célèbre *stole olympique* dont Apulée, dans ses *Métamorphoses* (3), nous apprend qu'on revêtait les initiés. Car cet auteur a soin de nous expliquer que, de chaque côté, elle était parsemée d'animaux de toutes sortes de couleurs, ajoutant qu'ici c'étaient des dragons de l'Inde, et là des griffons hyperboréens, ces quadrupèdes d'un autre monde, dit-il, qui ont des ailes comme des oiseaux. Ainsi se trouvent confirmés à la fois ce curieux passage d'Apulée et celui où Plutarque (4) rapporte qu'à leur avènement au trône, les rois de Perse étaient obligés de se faire initier aux mystères d'une divinité armée. Si l'écrivain grec s'était rappelé qu'Hérodote assigne au culte de Mithra une origine assyrienne, il aurait pu compléter sa narration en ajoutant, comme je l'ai avancé depuis bien des années, que l'initiation des

(1) Mémoire cité.

(2) *Voyage en Perse*, par MM. Flandin et Coste, Perse ancienne, pl. 123, 153, 124 et 152.

(3) Lib. XI, p. 804.

(4) *In Artaxerx.*, § 3.

rois de Perse aux mystères avait la même origine. Cette initiation, ainsi qu'on le verra dans l'ouvrage que je publie en ce moment sur la religion des Perses, constituait les cérémonies religieuses du sacre ou du couronnement. Enfin, pour achever de peindre à grands traits les ressemblances qui ont existé entre les usages des Perses et ceux des Assyriens, je ferai remarquer que si, dans le tumulus de Nimroud, M. Layard a découvert quatre palais assyriens contigus l'un à l'autre et appartenant chacun à un prince différent, nous voyons réunis dans une même enceinte, à Persépolis, les palais de plusieurs rois achéménides.

« En troisième lieu, il m'importait beaucoup de constater si, dans certains détails, les sculptures de Nimroud, comparées à celles de Persépolis, présentent les différences que l'on devait s'attendre à trouver entre les monuments figurés de deux peuples dont l'un, les Assyriens, transférant la prééminence divine du sexe mâle au sexe féminin, adorait, sous une forme féminine, Mylitta, la troisième divinité de sa triade; et dont l'autre, les Perses, restituant cette prééminence au sexe masculin, avait exclu de sa théogonie les divinités femelles, et adorait Mithra sous une forme mâle, ou sous une forme androgyne que primitivement les Chaldéens d'Assyrie avaient attribuée à cette dernière divinité.

« Dès un premier coup d'œil jeté sur les dessins de M. Layard, il m'a été facile de reconnaître qu'à Nimroud, sous le symbole du *mîhr* ou de la colombe, les Assyriens avaient entendu représenter une divinité femelle. De là quelques substitutions qui se comprennent aisément; des prêtresses là où le rite persique n'admet que des mages: des sphinx femelles là où les monuments de la Perse nous offrent des sphinx mâles; de là enfin la représentation de la déesse Mylitta dans une attitude qui nous rappelle tout à la fois la présence de figures analogues sur certains cylindres assyriens, la présence, sur des cônes et sur d'autres cylindres de la même catégorie, d'un emblème propre à caractériser le sexe féminin, et une pratique honteuse à laquelle se livre maintenant encore une tribu du Liban dans les cérémonies religieuses du vendredi, c'est-à-dire du jour consacré à Vénus. Les traditions écrites et les monuments figurés qui se rapportent aux mystères de Mithra n'offrent aucune trace de ces diverses particularités.

« Je m'arrête ici quant aux détails religieux.

« Considérés dans leur ensemble, et joints aux nombreuses inscriptions en caractères cunéiformes dont M. Layard rapporte des estampages, les dessins de ce voyageur réunissent tous les renseignements nécessaires pour présenter un tableau presque complet de

la vie religieuse, de la vie civile et de la vie guerrière des rois d'Assyrie, et en même temps pour nous faire connaître les actes, les exploits, les conquêtes propres à tel ou tel monarque assyrien; la richesse et la beauté de travail des étoffes, des broderies, des passementeries, des coiffures, des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets, des armes, des trônes, des meubles, des vases, des chars qui étaient en usage à la cour de Ninive. Les dessins du voyageur anglais confirment à cet égard tout ce que les auteurs anciens nous disent du luxe des souverains asiatiques les plus fastueux. Et si nous savions déjà, par le témoignage de Lucien (1), que dans les temples assyriens on entretenait plusieurs sortes de bêtes féroces, nous apprenons maintenant de M. Layard que de divers pays le Grand Roi se faisait amener, pour sa ménagerie, des animaux rares, utiles ou curieux, tels que l'éléphant, le rhinocéros, le chameau à deux bosses de la Bactriane, la grande espèce de singe nommée le Sylvain, etc. Sur d'autres bas-reliefs, on remarque plusieurs espèces d'arbres qui ornaient les jardins des palais, et qui, à leur tour, appellent l'attention des naturalistes, non moins qu'un lac où l'on nourrissait diverses espèces d'animaux aquatiques.

« Considérées sous le rapport du style et de l'histoire de l'art, les ruines de Nimroud n'offrent pas un moindre intérêt; car elles appartiennent à une période qui, selon M. Layard, embrasserait les six ou sept derniers siècles de l'existence de l'empire assyrien. Elle remonterait, par conséquent, au onzième ou au douzième siècle qui précéda la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque postérieure de cent ou de deux cents ans environ à la guerre de Troie. Lors même que cette date paraîtrait trop reculée, toujours faudrait-il reconnaître que les sculptures des quatre palais de Nimroud sont antérieures à la conquête de l'empire assyrien par Cyrus, et qu'elles nous apprennent combien l'art grec avait fait d'emprunts à l'art assyrien. Les bas-reliefs du plus ancien de ces quatre palais sont, jusqu'à ce moment, ce que l'antiquité assyrienne nous a légué de plus parfait. Ils laissent bien au-dessous d'eux les sculptures du palais de Khorsabad, qui naguère faisaient notre étonnement et notre admiration. A Nimroud, on trouve plus de dignité, plus de mouvement, plus de variété dans les poses des figures, et surtout plus d'élévation de style et de fidélité d'imitation dans les animaux, dans les chasses, etc. Les lions et les chevaux y sont particulièrement d'une beauté remarquable. Les chevaux reproduisent fidèlement le type admirable de la race arabe la plus pure; ils peuvent

(1) *De Syria Dea*, § 4.

avec avantage être comparés aux plus beaux modèles que nous ait légués l'antiquité grecque, sans excepter les chevaux du Parthénon.

« Si j'ajoute que M. Layard a trouvé dans les ruines de Nimroud des figurines de terre cuite, des vases de même matière ou de marbre, ornés de figures, des briques couvertes d'inscriptions en caractères cunéiformes, plusieurs cylindres, divers ustensiles de métal ou d'ivoire; si je dis qu'il a découvert, dans d'autres localités, des bas-reliefs entièrement coloriés, et un petit obélisque chargé de vingt bas-reliefs et de trois cents lignes de caractères cunéiformes; si je dis que, pendant un séjour de deux années dans la Susiane, il a décrit ou dessiné en partie plusieurs monuments qu'aucun Européen n'avait visités avant lui, notamment un bas-relief de plus de quatre cents figures sculpté dans le roc, sur les deux parois intérieures d'un défilé; si je dis enfin que tous les dessins rapportés de Nimroud par M. Layard sont exécutés avec un sentiment juste et profond de l'art assyrien, et qu'il a envoyé au Musée britannique les originaux d'un grand nombre de monuments choisis parmi tous ceux dont nous lui devons la connaissance, je n'aurai encore indiqué que très-imparfaitement l'étendue des services rendus par M. Layard à l'archéologie, à la géographie, à l'histoire. Est-il besoin d'ajouter que, depuis bien des années, aucun voyageur n'avait fait des découvertes comparables à celles dont je viens de tracer un tableau très-incomplet? Mais ne dois-je pas me hâter de dire ici, comme déjà je l'ai dit ailleurs, que la plus importante de ces découvertes, celle des quatre palais de Nimroud, est en réalité due à M. Botta? Sans l'intelligence, la persévérance et le zèle dont il a fait preuve, le palais de Khorsabad serait encore aujourd'hui enseveli dans le tumulus dont un village moderne avait envahi le sommet; et sans l'exhumation des ruines de cet édifice, M. Layard n'aurait pas été conduit à fouiller le tumulus qui, à Nimroud, recélait les ruines de trois palais plus anciens, et un quatrième plus récent, mais parfaitement conservé. Heureux ceux qui, comme moi, ont pu entendre le voyageur anglais faire honneur de sa découverte au voyageur français avec une loyauté, une franchise qui, non moins que la libéralité des communications qu'il a bien voulu me faire ou me promettre, m'ont donné une haute idée de la noblesse de son caractère. »

BULLETIN DES ARTS.

10 FÉVRIER 1848.

SIMPLES VÉRITÉS.

Répétons-le, dans notre impénitence finale : « Les arts sont plus utiles à un pays que la pêche de la morue. » Voilà pourquoi nous ne perdrons aucune occasion de revendiquer pour les arts le magnifique encouragement annuel que l'Etat accorde à la pêche de la morue. Or, nous comprendrons, sous cette désignation métaphorique de *pêche de la morue*, toutes ces manières d'industrie et de lucre qui ont l'heureux privilège d'émouvoir les sympathies du Gouvernement et de mériter la protection des Chambres, lorsque les arts ne trouvent qu'indifférence et dédain de la part des ministres et des hommes politiques.

Pêche de la morue ! Tout le monde sait aujourd'hui, grâce à nous peut-être, que cette glorieuse pêche qui fournit, dit-on, des matelots et des pilotes à notre marine, qui surtout procure d'assez jolis bénéfices aux 1800,000 épiciers de la France, et qui fait la fortune de quelques gros pêcheurs, tout le monde sait que ladite pêche coûte au budget deux millions par an ; mais, en revanche, tout le monde ne sait pas que le fonds des pensions, secours et récompenses littéraires, dont le ministère de l'Instruction publique peut disposer, bon an mal an, ne s'élève qu'à 180,000 francs environ !

Pêche de la morue ! Il y a, comme nous l'avons dit, des primes spéciales destinées à la pêche des harengs, à celle de la baleine et à toutes sortes de pêches en eau trouble ; mais si l'on est prodigue ici, on est économe là-bas. Ainsi, on a des bibliothèques publiques, deux ou trois cents pour toute la France (avant la Révolution, Paris seul comptait plus de 300 bibliothèques particulières qui ne le cédaient pas à ces bibliothèques publiques), et l'on n'achète jamais ou presque jamais un volume de 3 fr. 50 c. pour augmenter lesdites bibliothèques, qui, depuis soixante ans, n'ont pas acquis deux ouvrages, et qui en ont perdu, au contraire, de très-précieux !

Pêche de la morue ! On a dépensé, depuis dix-sept ans, 1,700,000 francs pour célébrer les anniversaires de la révolution de Juillet,

tant en feux de Bengale, tant en lampions, tant en mâts de cocagne, tant et tant, qui s'est évanoui en fumée et qui n'a pas laissé un souvenir, excepté dans quelques bourses ; mais depuis dix-sept ans, par compensation, nul ne s'est avisé de réclamer de la munificence du budget la fondation de quelques lits d'hospice en faveur des pauvres artistes et littérateurs, qui ne se plaindraient pas trop d'aller mourir à l'Hôtel-Dieu ou à la Charité, si on leur donnait d'abord les moyens de vivre de leur travail. Il n'eût pas fallu le prix d'un feu d'artifice (quoique nous fassions grand cas des feux d'artices qui sont d'ailleurs du domaine de l'art), pour nourrir, pour défrayer quinze poètes et dix peintres, pendant toute la durée d'une existence de peintre ou de poète, c'est-à-dire cinq ou six ans !

Pêche de la morue ! tous les ans on imprime à l'Imprimerie royale un effroyable amas de rapports, de discours, d'inventaires, de statistiques, de bucoliques administratives, cent ou cent cinquante volumes in-4° et in-folio, qu'on distribue gratis dans les ministères et à tous les pairs et députés, mais que pas un ne lit et ne lira jamais ; dont les domestiques et les portiers de ces honorables héritent à la fin de la session, et qui sont vendus au poids et à la livre chez les marchands de vieux papier : toute cette belle imprimasserie, que la *Bibliographie de la France* se garde bien d'annoncer et que la Bibliothèque du Roi elle-même cache dans ses greniers, vaut chaque année 3,800,000 francs. C'est incroyable, c'est atroce, c'est welche, c'est algonquin, mais c'est malheureusement TROIS MILLIONS HUIT CENT MILLE FRANCS d'impression perdue tous les ans ! SOIXANTE MILLIONS depuis 1830 ! un demi-milliard par siècle ! Mais, par contraste, la librairie et l'imprimerie françaises sont ruinées, sont anéanties, faute de quelques cent mille francs qui viendraient tous les ans aider, encourager les efforts de ces deux nobles industries : il n'y aura plus un libraire, plus un imprimeur en France, et pourtant on y imprimera encore pour 3,800,000 fr. de budget et accessoires !

Pêche de la morue ! On avait décidé tout à l'heure que la Bibliothèque du Roi serait transportée hors du monument qui lui est si bien approprié ; que, pour ce faire, ledit monument serait démoli au profit des entrepreneurs, et le terrain d'icelui, divisé par lots et vendu à l'encan ; qu'un nouveau terrain serait acheté sur un autre point de Paris, et que de nouveaux bâtiments y seraient construits ; on avait seulement 10 ou 12 millions de dépenses, et l'on en prévoyait de gaieté de cœur 25 ou 30 pour la plus grande joie des intéressés : tout allait comme sur des roulettes, et pas un esprit fâcheux qui se jetât à la traverse de tous ces beaux millions-là ! Eh bien !

quand on ne demandait que 20,000 francs pour faire entrer la Bibliothèque dramatique de Pont-de-Vesle au Théâtre-Français ; que 25,000 francs pour mettre l'incomparable Pandémonium révolutionnaire de Deschiens dans les archives de la Chambre des députés ; que 80,000 francs pour attacher au Conservatoire des Arts et métiers, ou au Jardin des Plantes, ou à l'Ecole Polytechnique, la prodigieuse bibliothèque scientifique de Huzard, eh bien ! on n'a pas trouvé un sou dans les caisses ministérielles, on n'a pas trouvé l'intention d'un projet de loi dans le cœur littéraire des ministres, pour sauver ces collections spéciales que le budget tout entier ne pourrait refaire aujourd'hui !

Pêche de la morue ! Les Chambres ont, à plusieurs reprises et par divers motifs politiques, que le *Bulletin des Arts* n'a point à examiner, refusé des suppléments de fonds et des indemnités à la Liste civile, qui avait cependant créé de ses deniers le Musée espagnol et le Musée de Versailles, pour montrer ce qu'elle pouvait, ce qu'elle voulait faire dans l'intérêt des arts ; les Chambres se sont prononcées contre les dotations princières, mais elles ont enveloppé dans la même répugnance et dans les mêmes principes de parcimonie un projet de loi qui avait pour objet de finir le Louvre et de laisser le roi continuer l'œuvre de Napoléon et de Louis XIV. Ainsi, les Chambres n'ont pas permis l'achèvement du Louvre ; c'est donc à elles que nous devons l'inamovibilité de la baraque en bois qui déshonore la galerie du Musée, la pousse subite de ces hideuses échoppes qui ont transformé la place du Carrousel en champ de foire, l'érection de la lanterne de Diogène, etc. *Et nunc intelligite, reges*, messieurs les députés.

Pêche de la morue ! Depuis dix ans, 900,000 francs sont venus s'engouffrer et disparaître dans le chaos de la Bibliothèque du Roi, sous prétexte de faire un catalogue imaginaire, qui n'a rien amené encore que le désordre dans la Bibliothèque, parmi les livres et les bibliothécaires. On va peut-être voter 3 ou 400,000 francs supplémentaires, en s'obstinant à ce catalogue, à cette œuvre de Pénélope, que M. Naudet a juré de rendre tout à fait impossible ; mais, à coup sûr, on n'ira pas chercher un bibliographe quelconque, voire un simple catalogographe vieilli sous le harnais de la librairie, pour arranger les matériaux déjà rassemblés et pour en former un catalogue méthodique, car ce bibliographe, ce libraire, ne s'estimerait pas moins de 4 ou 6,000 francs par an, à la charge de publier annuellement deux ou trois volumes, et M. Naudet, *qu'on se le dise*, est un excellent économiste de collège ; on a d'ailleurs ajouté à son traitement les 4,000 francs dont se fût contenté le susdit bibliographe.

Pêche de la morue ! Vienne un chemin de fer, s'il vous plait, et on lui prêterait un généreux appui en expropriation de terrain ? Voulez-vous percer un chemin vicinal à travers un parc de Lenôtre ou de Laquintinie ? il n'y a qu'à mettre en avant le coq du clocher de la commune. Mais que, par aventure, il faille empêcher un électeur de la bande noire d'abattre, de mutiler un monument de l'ancienne France, qu'il possède par suite des hasards de la confiscation nationale, vous ne rencontrerez pas un garde champêtre, pas un maire, pas un curé, qui daigne prendre sous sa sauvegarde le pauvre monument qu'on raserait, sans que le Comité des monuments historiques en ait été seulement avisé. Ce n'est pas tout : on ne trouve pas impunément un sac de gros sous sur la voie publique ; on doit le remettre intact aux mains de l'autorité et s'enquérir du nom de l'homme aux sous, à peine d'amende et de prison ; mais qu'un propriétaire, le plus ignare, le plus grossier, découvre dans sa maison, dans son champ, un de ces trésors d'archéologie qui font l'honneur de la science et qui appartiennent au pays tout entier, ce lourdaud, ce barbare, aura le droit de fondre les médailles antiques, de briser les mosaïques, de gratter les peintures, d'effacer les inscriptions, sans que le pays puisse l'arrêter ni le punir dans son œuvre de destruction criminelle !

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

FRANCE.

PARIS.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt et de sympathie la *Lettre à l'Académie Française et à MM. les ministres compétents sur la situation littéraire et les moyens de l'améliorer*, par M. Léon Plée; nous avons retrouvé dans cette brochure la plupart des sentiments que le *Bulletin des Arts* a souvent exprimés et la plupart des opinions qu'il a émises au sujet des lettres et des lettrés. C'est une bonne fortune pour nous que d'avoir rencontré un écho aussi généreux et aussi éloquent. Sans doute, les moyens que propose l'auteur, pour améliorer la déplorable situation des écrivains, ne sont pas tous réalisables; mais il suffit d'avoir touché du doigt la plaie vive et de savoir que le remède existe. M. Plée s'est associé aux efforts honorables de M. Hermitte, qui a fondé la Société des Auteurs-unis et qui publie une nouvelle Revue rédigée par les sociétaires. Les gens de lettres sortiront de l'espèce d'ilotisme auquel ils se laissent condamner, dès qu'ils voudront soutenir leurs droits avec leurs plumes.

— On a placé depuis deux mois, à l'église de Sainte-Elisabeth, une statue de saint François d'Assise, par M. Jean Duseigneur. Cette statue est d'un grand caractère; elle n'a rien qui sente la manière de l'école académique; elle ne rappelle pas le moindre souvenir grec et romain : c'est bien là saint François, le fondateur de l'ordre des Franciscains et de la vie ascétique, ce rigide et ar-

dent prédicateur de la pauvreté évangélique et de l'abnégation chrétienne. L'artiste l'a représenté en extase, adorant le crucifix et recevant les stigmates. M. Jean Duseigneur est aujourd'hui, sans comparaison, le premier de nos statuaires religieux; il a étudié son art dans les livres saints et dans sa foi, comme dans l'art chrétien du treizième siècle; il s'est dépouillé de ce que nous nommons le vieil homme de l'Académie; il a travaillé d'instinct et d'inspiration: aussi, personne mieux que lui n'a imité ces grands artistes inconnus qui ont peuplé d'images admirables nos églises du moyen âge. Nous examinerons l'influence que M. Duseigneur a déjà eue, par ses ouvrages, sur la sculpture religieuse de son temps, et la place qu'il s'est acquise dans l'histoire de l'art, comme le précurseur de cette brillante pléiade d'artistes allemands qui ont réhabilité l'art chrétien.

— La *Bibliographie de la France ou Journal de la librairie*, cet excellent inventaire officiel de toutes les publications faites en France a trouvé une concurrence redoutable dans la *Bibliographie universelle ou Journal du libraire et de l'amateur de livres*, que M. Jannet, successeur de M. Silvestre, vient de fonder avec le concours de M. Ravenel, de la Bibliothèque du Roi. M. Ravenel, qui a longtemps rédigé le *Journal de la librairie*, sous le nom de M. Beuchot, est plus capable qu'aucun autre de faire un bon recueil bibliographique: aussi ajoute-t-il à la nomenclature des livres, déposés chaque semaine, quantité d'annotations utiles sur les auteurs et sur les livres mêmes; en outre, il donne un bulletin de bibliographie raisonnée que recommandent assez les noms de MM. Gustave Brunet, Payen, Jérôme Pichon, Francisque Michel, etc. Quant à M. Jannet, ce jeune libraire de l'ancienne roche, qui sait dix langues et autant de bibliographies, il s'est chargé de nous tenir au courant des publications importantes qui se font à l'étranger. Nous voyons avec le plus grand plaisir que la bibliographie française, la plus intelligente et la plus littéraire de toutes, sinon la plus savante, va se faire de nouveaux prosélytes, grâce à ce nouvel organe.

— Nous recevons de toutes parts, de nos départements comme de l'étranger, une foule de lettres signées des noms les plus honorables, dans lesquelles on nous félicite et l'on nous encourage au sujet de la guerre que nous faisons sans relâche aux déplorables actes de l'administrateur général de la Bibliothèque du roi. La conscience que nous avons de notre devoir de bibliophile et de citoyen nous a toujours soutenu depuis deux années de polémique rude et vive, mais loyale et généreuse. Il est impossible que le ministre ne finisse pas par entendre ce long cri de réprobation qui s'élève et qui grandit sans cesse; il est impossible que la Bibliothèque du Roi soit destinée à périr, de même que la Pologne. Nous allons donc, avec une nouvelle énergie, avec un nouveau dévouement, revenir à la charge et réclamer la réforme de la Bibliothèque: tous les amis des lettres, tous les bibliothécaires, tous ceux qui s'intéressent à l'existence de la première bibliothèque du monde, feront cause commune avec nous.

Voici d'abord une note que nous communique un artiste que ses travaux conduisent souvent au Cabinet des Estampes, et qui paraît assez bien instruit des inqualifiables projets de M. l'administrateur général. Nous ne changeons rien à cette note que M. Naudet eût rédigée avec plus d'élégance de style, mais à coup sûr, avec moins de jugement et de tact.

« On nous assure que le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale va subir une espèce de révolution dans sa situation, dans sa composition, dans son service! Le public devra-t-il s'en féliciter? Nous l'espérons faiblement, en apprenant que ces idées viennent de l'administrateur général, dont la maladresse et l'incapacité sont devenues proverbiales, et qu'elles sont préparées à

l'insu du Conservateur, dont l'expérience et le mérite sont également reconnus de tout le monde.

« Le Cabinet devant être transporté dans un local plus vaste, plus élevé, plus éclairé, on profiterait de cette translation pour opérer les changements dont nous allons indiquer le caractère.

« D'abord, la collection des estampes, si nombreuse et si utile sous tous les rapports, serait diminuée de moitié, afin d'alléger le travail aux employés. On conserverait uniquement ce qui tient aux beaux-arts : il ne resterait que les œuvres des peintres et des graveurs (environ 2,000 volumes) et rien de ce qui peut servir à l'industrie, aux sciences, à l'histoire.

« L'orfèvre, le bijoutier, le joaillier, qui consultent avec tant de fruit ces précieux recueils, certains d'y trouver de nombreux modèles gravés dans les plus belles époques de l'art, les verraient transporter au Conservatoire des Arts et métiers, dans les nouveaux bâtiments de l'abbaye Saint-Martin : là ils seraient confondus avec tous ces recueils d'ornements, d'ameublements et d'étoffes, où viennent sans cesse puiser les ciseleurs, les fabricants, les tapissiers.

« Tant mieux, disent quelques personnes, il ne faut pas souiller les beaux-arts en laissant les industriels travailler auprès des artistes.... Ah ! messieurs, vous retombez dans les aristocraties de corporations, et vous nous faites revenir aux privilèges. Considérez, s'il vous plait, que c'est le frottement continuel des artistes et des industriels, qui donne à la France une si énorme prépondérance dans toute l'Europe, dans le monde entier, pour tout ce qui tient au goût, au bon goût. La mode, il est vrai, qui veut sans cesse du changement, nous égare quelquefois, et nous fait passer rapidement de la Grèce ancienne à la Renaissance, de François I^{er} à Louis XIV et même à Louis XV ; mais le goût fait justice de ces écarts, et la France reste toujours en possession de fournir les étoffes, les porcelaines, les bronzes et les bijoux les plus élégants et les plus recherchés, en Angleterre, en Russie, en Amérique.

« Cette dislocation du Cabinet des Estampes n'est pas la seule qu'on projette : tous les ouvrages à figures, qui ont aussi du texte, seraient reportés au département des Livres imprimés, ce grand capharnaüm où il y a tant de choses, qu'on n'y peut rien trouver, et dans lequel on attend souvent une demi-heure pour entendre prononcer le mot : *Absent*.

« Que deviendraient ces recueils si intéressants d'objets sans texte, et qui ne se rattachent qu'indirectement aux beaux-arts ! Où iraient se perdre les recueils de cérémonies, feux d'artifice, pompes funèbres, phénomènes anatomiques, astronomiques ou météorologiques ? Que deviendrait cette histoire de France où se trouvent tant de pièces si utiles aux artistes, et qui pourtant manquent d'art ? Que deviendrait cette belle, riche et immense collection topographique, si admirée par M. Bonnardot, et si bien appréciée par lui ? Ah ! sans doute, on y mettrait le couteau ; on rejetterait les cartes et les plans dans la collection géographique, et toutes les vues et détails de monuments iraient peut-être à l'École d'Architecture ?

« Ainsi, un ensemble magnifique, où, dans 600 volumes, on a réuni méthodiquement tout ce qui a rapport à la surface de la terre, et qui depuis deux siècles a été formée avec tant de soins par le surintendant Fouquet, le conseiller de Tralage, de Gaignières, Hénin et Millin, tout cela serait éparpillé, pour épargner aux employés la peine de porter des volumes de grande dimension ; on déclasserait toutes ces collections, et pour achever des études commencées à la Bibliothèque du Roi sur les monuments d'orfèvrerie ou de l'art des émailleurs, il faudrait se rendre au Conservatoire des Arts et métiers, et dans l'une et l'autre

collection visiter diverses séries, au lieu de trouver sur un seul point tous les objets que l'on croirait avoir intérêt de consulter.

« Et la riche et belle collection des costumes, où l'enverra-t-on, dans cette effroyable dispersion? La placera-t-on avec les estampes proprement dites? Mais un tiers de ces pièces sont des dessins? alors, ils iront aux manuscrits. Et les portraits, où se trouvent des chefs-d'œuvre de Nanteuil et de Faythorne, à côté des médiocrités publiées par Elstrack et Moncornet?

« On voit facilement que tous ces projets sont sortis de la tête du pédantesque iconoclaste investi des fonctions d'administrateur général, qui ne veut plus dire au ministre, qu'il ignore *ce qui se fait et ce qui ne se fait pas* dans les quatre départements de la Bibliothèque du Roi, mais qui tient à prouver au public qu'il est parfaitement étranger aux véritables intérêts des collections qui font la gloire ancienne de cette Bibliothèque. »

Nous ne pensons pas qu'on ose démembrer et dilapider un département de la Bibliothèque du Roi sans une loi spéciale; or, cette loi sauvage ne passera jamais devant les Chambres ni devant l'opinion; car si l'on avait le droit de distraire un volume ou une estampe de la Bibliothèque, au profit de tout autre établissement public, la Bibliothèque pourrait être employée, comme celle d'Alexandrie, à chauffer les bains de l'Hôtel-Dieu; ou bien, chaque ministère viendrait à son tour puiser dans cet immense dépôt pour les besoins de telle ou telle collection. Non, la Bibliothèque n'a pas à craindre de se voir décimer par ordonnance!

— On ne sait pas que la nomination d'un employé à la Bibliothèque du Roi est plus lente et plus difficile à faire que celle de vingt ministres : il y a huit mois que la place de M. de Longpérier est vacante, et le *Moniteur* ne fait que de rendre son oracle :

« M. A. Chabouillet, membre de la Société des antiquaires de Londres, a été nommé premier employé du Cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, en remplacement de M. de Longpérier, nommé par le roi conservateur du Musée du Louvre. »

La belle affaire vraiment que de donner au plus digne une place de 3,000 francs, que se disputent deux ou trois candidats! On comprendrait un retard de huit mois, si tous les électeurs de MM. les députés pouvaient prétendre à cette place de numismate et d'archéologue! On assure pourtant que plusieurs professeurs de sixième se sont mis sur les rangs, en disant que la Bibliothèque du Roi relevait de l'Université, et que son administrateur général n'était qu'un professeur de rhétorique. On n'est jamais trahi que par les siens.

— En exécutant les fouilles préparatoires pour les travaux d'agrandissement du Palais de Justice, les terrassiers ont mis à découvert de nouvelles ruines romaines. Ce sont les fondations d'un édifice, dont les murs, construits en ciment romain, comme le palais des Thermes de la rue de la Harpe, ont jusqu'à deux mètres d'épaisseur. Ainsi qu'au parvis Notre-Dame, on a trouvé des tronçons de fûts de colonnes, des médailles, quelques menus ouvrages d'art, de la poterie brisée, des briques et des tuiles. Les ingénieurs ont mesuré les constructions antiques et dressé un plan qui doit figurer dans la belle *Statistique monumentale de Paris*, par M. Lenoir. Tout ce qu'on peut découvrir en fait d'antiquités est immédiatement envoyé au Musée du palais des Thermes, où tous les objets sont examinés, admis ou rejetés par une Commission du Comité des monuments. Au reste, la plupart des objets provenant des dernières fouilles du Parvis ne présentent pas d'intérêt par eux-mêmes; ils aident seulement à établir des points d'archéologie historique.

— Par ordonnance royale, rendue sur la proposition de M. le ministre de l'Intérieur, M. Scribe, membre de l'Académie française, a été nommé commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. Nous applaudissons à une distinction nouvelle accordée au plus fécond, au plus spirituel des auteurs dramatiques ; nous regrettons seulement qu'elle ait coïncidé avec la représentation du *Puff*, comédie qui se recommande sans doute par beaucoup de qualités d'invention et de dialogue, mais qui est la plus triste personnification de l'égoïsme de notre époque. Passe encore si le moraliste de théâtre avait mis en scène cet odieux et vil égoïsme, pour le flétrir, pour le fustiger, pour le rendre responsable de ses mauvaises actions ! Il eût fallu la vertueuse et noble indignation de Molière, en présence d'un pareil sujet, que M. Scribe aborde en souriant, comme si ce vice hideux n'était qu'un ridicule tout naturel.

— Un savant archéologue de Londres nous a transmis la note suivante, en nous priant de faire des recherches qui pussent la confirmer.

« Il est dit, dans plusieurs ouvrages qui traitent de la pairie écossaise, que, dans l'année 1681 ou 1682, l'honorable William Carnegie, fils cadet de Robert, troisième comte de Southesk, fut tué en duel à Paris, par l'honorable William Tollemache, fils cadet de la comtesse de Dysart.

« Le 1^{er} février 1684, le roi Charles II accorda des lettres de grâce à William Tollemache. Il résulterait, des termes mêmes de ces lettres, que William Tollemache, mis en cause pour cette affaire, quoique Écossais, devant le Parlement de Paris, y avait été acquitté.

« Carolus, etc., cum nobis datum sit intelligi, ex parte Willielmi Tollemache « generosi, quod ipse apud civitatem Parisii in regno Franciæ, pro interficiendo, « in defensione sua, quemdam Willielmum Carnegy armigerum citatus, et super « citationem suam debito modo ibidem acquietatus fuerat: »

Pour répondre au désir de notre correspondant, nous avons feuilleté les registres originaux du Parlement de Paris (années 1681 et 1682), conservés aux Archives du Royaume, sans y trouver aucune trace du procès de William Tollemache ; nous n'avons pas été plus heureux, en essayant de retrouver les pièces de ce procès dans les minutes et dans les dossiers. Il est probable que ces pièces ont été enlevées ou supprimées anciennement par quelque partie intéressée, à moins que notre correspondant n'ait confondu la juridiction exceptionnelle du tribunal des maréchaux de France avec celle de la justice régulière du Parlement. Dans ce cas, il faudrait compulser les archives de la connétablie et de la maréchaussée de France.

— Nous sommes charmés de recueillir comme un fait la réclame suivante que M. le rentoileur des Musées royaux a vu sans doute avec orgueil passer de journal en journal.

« Il y avait, dans les appartements royaux du château de Vincennes, aux plafonds et aux voussures, 800 pieds carrés de peintures allégoriques et mythologiques, dues au pinceau de Lesueur.

« M. Landry, rentoileur des Musées royaux, a fait couper ces plafonds et voussures en plâtre, par larges compartiments, au moyen de précautions infinies, pour ne pas les casser ni même les épaufrer ; puis, il les a placés dans des châssis.

« Une vingtaine de ces fragments de plafonds, ainsi fixés sur châssis, sont arrivés au Louvre, dans l'atelier de M. Landry, situé au-dessus du Musée espagnol.

« Là, M. Landry va enlever les peintures de Lesueur de dessus les fragments de plafond en plâtre, pour les fixer à tout jamais sur des toiles, absolument

comme on fit au commencement de ce siècle pour les tableaux de Raphaël, qui étaient, comme on sait, sur des panneaux en bois vermoulu, et qu'on a transportés sur toile. »

Il y a longtemps qu'on a imaginé de scier des murs pour transporter ou conserver des peintures à fresque : c'est ainsi que celles de Pompeï ont été réunies dans le musée Borbonico de Naples. Nous verrons maintenant si M. le rentoileur des Musées royaux nous rendra en bon état l'œuvre de Lesueur. Rappelons-lui que, dans les opérations analogues qui ont eu lieu sous l'Empire, plusieurs tableaux ont été perdus, d'autres gâtés. C'est là une entreprise délicate qui engage la responsabilité de l'artiste et celle de la direction des Musées.

— La municipalité de Paris a toujours des fonds pour redorer des statues et des inscriptions, sans parler des fontaines en fonte, trop souvent rouillées, de la place de la Concorde. On lit dans les journaux :

« La Colonne de la place du Châtelet est complètement restaurée. Les noms des batailles inscrits sur cette colonne, la belle statue de la Renommée, due au talent de Bosio, ont été redorés, et il est facile aujourd'hui de se faire une idée vraie de l'élégance de ce charmant petit monument, élevé à la gloire des armées françaises. »

La restauration de cette colonne n'était pas urgente, mais le Conseil municipal a voulu prêcher d'exemple, en indiquant ce que la Liste civile devrait faire à l'égard de la hideuse lanterne de Diogène, qui déshonore la place du Carrousel et qui est en ce moment étayée comme un monument historique.

— Nous n'avons pas eu les moyens de vérifier l'exactitude de la statistique suivante, qu'un journal a donnée sous le titre d'*Encouragement aux lettres*, d'après le dépouillement des journaux judiciaires : « Depuis dix-sept ans, 1,129 procès ont été faits à la presse française; 57 journaux ont été tués par les parquets et la sévérité des juges; 3,141 ans et 8 mois de prison ont frappé les hommes de lettres; enfin, 7,110,500 fr. d'amende ont pesé sur les journaux! »

— L'article MARAT, dans la *France littéraire* de M. Quérard, quoique plus complet que dans aucune autre bibliographie, présente encore sans doute beaucoup de lacunes, Marat ayant publié une foule de placards et de feuilles volantes qui n'ont pas laissé de traces dans les journaux consacrés à la librairie. Voici quelques opuscules que M. Quérard n'a pas connus, les uns sur Marat, les autres relatifs à lui.

La Constitution, ou Projet de déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, suivi du Plan de constitution juste, sage et libre, par l'auteur de l'Offrande à la Patrie. Paris, Buisson, 1789, in-8° de 67 pages.

On nous endort, prenons-y garde! (9 août 1790.) *Impr. de Marat*, in-8° de 12 p.

C'en est fait de nous! (Juillet 1790.) *Impr. de Marat*, in-8° de 8 pages.

Relation fidèle des malheureuses affaires de Nancy. (12 septembre 1790.) *Impr. de Marat*, in-8° de 8 pages.

Relation authentique de ce qui s'est passé à Nancy, adressée aux députés du régiment du Roi à l'Assemblée nationale, par leurs camarades, et observations de l'Ami du peuple. *Impr. de Marat*, in-8° de 14 pages.

Supplément extraordinaire de l'Ami du peuple. Le général Mottié vendu par ses mouchards, ou la Glorieuse expédition des vainqueurs de la Bastille. (25 décembre 1790.) *Impr. de Marat*, 16 pages in-8°. Très-rare, non signalé par Deschiens.

L'Affreux réveil. A l'Ami du peuple. (29 août 1790.) *Impr. de Marat*, in-8° de 8 pages.

L'Ami du peuple aux Français patriotes. (10 août 1792.) *Impr. de Marat*, in-8° de 7 pages.

Convention nationale. Opinion de Marat, l'Ami du peuple, député à la Convention nationale, sur le jugement de l'ex-monarque. *Impr. nationale*, in-8° de 10 pages.

C'est un beau rêve, garre (sic) au réveil, par Marat. *Impr. de Marat*, in-8° de 8 pages.

Infernal projet des ennemis de la Révolution, par M. Marat. *Impr. de Marat*, in-8° de 8 p.

Convention nationale. Lettre de Marat, député du département de Paris, à la Convention, lue à la séance du 13 avril 1793, an II°. *Impr. nation.*, in-8° de 6 p.

Lettre de M. Marat, l'Ami du peuple, contenant quelques réflexions sur l'ordre judiciaire. *Impr. de Caillot*, in-8° de 7 pages.

Lettre de M. Marat, l'Ami du peuple, à M. le président de l'Assemblée nationale. *Impr. de Feret*, in-8° de 8 pages.

Lettre de l'Ami du peuple aux fédérés des 83 départements. (9 août 1792.) In-8° de 8 pages.

— La Société des gens de lettres a nommé le comité qui doit administrer ses intérêts en 1848. Ont été élus : MM. de Salvandy, Ernest Alby, Altaroche, Audibert, Marie Aycard, Achille Comte, Alfred des Essarts, Louis Desnoyers, Paul Féval, Emmanuel Gonzalès, Victor Hugo, Achille Jubinal, Paul Lacroix, Lireux, Louis Lurine, Maquet, Michel Masson, Charles Merruau, Molé-Gentilhomme, Paul de Musset, Félix Pyat, Saintine, Frédéric Thomas, Viennet.

Le nouveau Comité a procédé à la composition de son bureau et a élu : Président, M. de Salvandy ; vice-présidents, MM. Achille Comte, Félix Pyat ; secrétaires, MM. Altaroche, Maquet ; rapporteurs, MM. Lurine, Thomas ; archiviste, M. Michel Masson.

Il ne faut pas oublier que la Société des gens de lettres avait été fondée seulement pour réglementer et protéger les droits des écrivains sur leurs œuvres publiées dans les journaux ; le but de cette fondation n'a pas été plutôt atteint, qu'on s'est aperçu de son insignifiance et aussi de ses inconvénients. Mais la Société, qui existait et qui fonctionnait pour assurer aux littérateurs une misérable prime de reproduction, a pu, en quelque sorte, se reconstituer et se fortifier, en aspirant à d'autres destinées : elle songe maintenant à mettre en pratique la confraternité littéraire, à soulager des misères, à répandre l'amour des lettres, à développer et à diriger le mouvement de la littérature, etc. Ce ne sont encore que des projets et des efforts ; mais il en sortira quelque chose pour l'honneur des lettres et pour le bien-être des lettrés. En attendant, la caisse de la Société est aussi vide qu'une caisse peut l'être : M. de Salvandy n'y a pas fait entrer, il est vrai, cette année, les 4,000 fr. qu'il avait assignés à cette Société sur les fonds des Sociétés savantes. Il est donc grand temps que le fameux album de dessins et d'autographes, que prépare la Société, lui vienne en aide et l'empêche de mourir d'inanition sous la présidence d'un ministre, membre de l'Académie française et vraiment ami des lettres.

— La traduction en vers français des chefs-d'œuvre de Sophocle, Eschyle et Euripide, par M. Léon Halévy, vient d'inspirer à un de nos statuaires les plus distingués, M. Etex, une série de compositions au trait, qui méritent, dit-on, d'être placées à côté des dessins du même genre, que le sculpteur anglais, Flaxman, a consacrés à l'illustration des œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et de Dante. Malheureusement les compositions au trait ne sont ni comprises, ni appréciées en France ; si M. Etex s'impose de grands sacrifices

pour faire graver les siennes, nous sommes sûrs d'avance qu'on n'en vendra pas dix exemplaires dans notre belle France ; mais, en revanche, l'Angleterre, l'Italie, la Russie et surtout l'Allemagne, pourraient faire la fortune de cette publication d'art.

— Le *Constitutionnel* a publié la malice suivante contre M. de Salvandy :

« Le ministre de l'Instruction publique ayant reconnu l'insuffisance de la chapelle provisoire établie à l'Ecole Normale depuis l'installation des élèves, vient de faire dresser, par l'architecte de cet établissement, M. de Gisors, les plans et devis d'une nouvelle chapelle, mieux appropriée aux besoins du culte et plus spacieuse. Cet édifice, dont les dépenses de construction sont évaluées à la somme de 180,000 fr. environ, sera élevé dans l'axe principal du bâtiment. Il doit être l'objet d'un projet de loi à présenter dans la session. »

Il nous semble qu'avant de dépenser 180,000 fr. pour doter l'Ecole Normale d'une chapelle *plus spacieuse*, on aurait dû songer à lui donner une bibliothèque, non pas un bibliothécaire (nous offrons de parier qu'il y en a déjà au moins un?), mais des livres.

— On se rappelle ou l'on ne se rappelle pas l'ostensoir en argent émaillé, enrichi de pierreries et de perles fines, œuvre de grande magnificence et de haute ciselure, qui valut à son auteur, M. Froment-Meurice, la médaille d'or, à l'exposition de l'Industrie de 1844. Le roi, qui avait remarqué cet ouvrage à l'Exposition et qui en avait gardé le souvenir, vient de donner ordre qu'il fût acheté pour être offert en son nom à S. S. le pape Pie IX.

On raconte que le pape a fait don de cet ostensor à l'église de Saint-Louis des Français, à Rome, et qu'il y a, de plus, ajouté un ancien calice en or, du plus beau travail, attribué à Benvenuto.

— M. Leroux de Lincy, auteur d'une excellente histoire de l'Hôtel-de-Ville de Paris, vient de publier un de ces livres qui marquent à la fois dans la littérature et dans l'érudition ; Lacune de Sainte-Palaye et Legrand d'Aussy, ces doctes historiographes du moyen âge, eussent volontiers mis leurs noms en tête du premier volume de l'ouvrage intitulé : *Les Femmes célèbres de l'ancienne France. Mémoires historiques sur la vie publique et privée des femmes françaises depuis le cinquième siècle jusqu'au dix-huitième*. Ce volume offre non-seulement une lecture intéressante, mais encore il renferme une foule de précieux renseignements qui n'avaient pas été recueillis et qui témoignent des patientes recherches de M. Leroux de Lincy. C'est une histoire suivie de toutes les femmes qui se sont distinguées en France, à quelque titre que ce soit, par leurs vertus comme par leurs crimes, sur le trône et dans la bourgeoisie, par les lettres et même par les armes, depuis sainte Geneviève jusqu'à Christine de Pisan. Nous nous promettons bien d'emprunter aux notes de ce volume quelques listes de monuments relatifs à telle ou telle femme célèbre, les écrits, les statues, les portraits, etc. L'auteur a prouvé que l'archéologie et l'iconographie étaient inséparables aujourd'hui d'un bon travail historique.

— Encore une collection spéciale de livres, la plus précieuse, la plus unique peut-être, qui va se disperser, par la faute de notre époque égoïste et avare. Nous avons déjà parlé du *Catalogue d'une collection très-considérable de livres imprimés par les Elzevirs*, recueillis par un bibliophile en France et dans les pays étrangers : nous pensions que cette collection trouverait aisément un acquéreur, qui voudrait posséder l'œuvre des Elzevirs que les bibliothèques de la Hollande, excepté celle de La Haye, ne possèdent pas. Ce n'étaient pas seulement les petits volumes de classiques latins et français, si connus sous le nom générique d'*elzevir*, c'étaient encore la plupart des livres in-folio, in-4° et in-12,

sortis des presses de cette illustre famille d'imprimeurs. Mais aucun acquéreur ne s'est présenté, dit-on, et la collection va être disséminée, détruite, bien que le bibliophile qui l'a formée y ait ajouté quarante articles nouveaux dans un nouveau tirage du catalogue ! Nous adjurons les elzeviriophiles de ne pas souffrir qu'un sacrilège ait lieu, et que la vente à l'encan s'empare d'une collection qu'on ne refera pas avec beaucoup de temps et de dépenses, si jamais on la refait.

— Nous avons demandé souvent : A quoi sert aujourd'hui la Bibliothèque du Roi, livrée à son public sans nom et à son administration sauvage ? Nous venons de découvrir enfin que la Bibliothèque rendait de vrais services à une classe intéressante de citoyens. M. le ministre de l'Instruction publique pourra s'en convaincre lui-même, lorsqu'il passera dans la rue de Richelieu, le long des murailles nues et désolées de la Bibliothèque : il verra ces murailles couvertes d'affiches peintes et d'affiches imprimées, sur une étendue de cent mètres ; il n'est pas, à Paris, une place plus favorable pour les affiches, ni plus estimée des afficheurs. Si la Bibliothèque du Roi n'existait pas, il faudrait l'inventer pour y mettre des affiches !

— M. Fougères, auteur des principaux Catalogues de médailles publiés par l'*Alliance des Arts* et de plusieurs Mémoires sur la numismatique du moyen âge, notamment d'une excellente Description des monnaies mérovingiennes, vient de mourir à Paris, après une longue maladie de poitrine ; il était âgé de trente-huit ans. Il laisse un ouvrage manuscrit, fort important, qui comprend l'histoire et les types des monnaies françaises depuis l'origine de la monarchie. Espérons que cet ouvrage pourra voir le jour et survivre à son auteur, qui est mort dans une profonde misère, sans secours et sans consolations. Disons-le bien haut avec amertume : c'est une honte pour le pays et pour les gouvernants, lorsqu'un écrivain, lorsqu'un savant meurt ainsi en manquant de tout, même d'un drap pour être enseveli ! Sous le ministère de Colbert, Bouteroue, Vaillant et Leblanc ne sont pas morts à l'hôpital.

DÉPARTEMENTS.

HÉRAULT. — On lit dans l'*Indépendant de Montpellier* :

« M. Danjou, en revenant d'Italie, où il était allé recueillir des documents pour l'histoire de la musique au moyen âge, a trouvé à Montpellier, dans la bibliothèque de l'Ecole de médecine, un manuscrit qui dépasse en intérêt tous ceux qu'il a pu voir dans les bibliothèques étrangères. C'est un antiphonaire arrangé selon les modes de saint Grégoire et noté en doubles signes, en *neumes* et en lettres. La notation en *neumes*, usitée du septième au onzième siècle, est connue par de nombreux manuscrits, mais on ne peut la traduire en notes modernes qu'avec beaucoup de difficulté, d'après des procédés incertains et contestés. La notation en lettres (*nota romana*) est citée par plusieurs auteurs, et notamment par Boèce, et l'on connaît parfaitement ses rapports avec la notation moderne ; mais on n'en avait pas trouvé, jusqu'à présent, d'exemple dans les manuscrits ; cette absence de textes avait même fait penser, à la plupart des savants, qu'elle ne fut jamais pratiquée. Le manuscrit de Montpellier, qui est du neuvième siècle et de la plus belle exécution, comble donc deux lacunes considérables dans l'histoire de la musique : il donne un texte authentique et peut-être unique du chant grégorien dans la notation romaine, employée par saint Grégoire, et il fournit une traduction certaine de la notation en *neumes*, employée jusqu'à la réforme musicale de Guy d'Arezzo. C'est proba-

blement un des antiphonaires écrits par les chantres que Charlemagne, selon le témoignage de ses historiens, fit venir de Rome pour purger le chant grégorien des altérations que lui avaient fait subir les chantres francs depuis son introduction dans les Gaules. »

Une lettre de M. Danjou, adressée à la *Gazette du Midi*, confirme l'importance de cette découverte, en ces termes :

« Voilà donc la restauration du chant d'église, accomplie sans dissertation ni hésitation, et par la seule copie de ce manuscrit ! Remarquez qu'il y a huit cents ans que cet antiphonaire, noté en lettres, n'est plus connu ; que saint Bernard l'a fait inutilement chercher ; que le pape Jean XX, en 1028, n'en connaissait plus d'exemplaire ; que Guy d'Arezzo ne savait plus même si cela existait ; que tous nos savants, Mabillon, Lebrun, Montfaucon, Gerbert, en ont déploré la perte, et que de nos jours les savants allemands, M. Kiesewetter et autres, ont fini par écrire des dissertations pour prouver que cette notation en lettres n'avait jamais eu lieu, ou du moins n'avait jamais servi au chant d'église.

« Or, comme la notation avec les signes hiéroglyphiques des *neumes* est presque indéchiffrable ; comme on n'a commencé à écrire la musique d'une manière claire qu'au douzième siècle ; comme c'est au sixième siècle que saint Grégoire a vécu, il en résulterait que la version la plus authentique qu'on eût du chant grégorien était de six cents ans postérieure à saint Grégoire. Voici une copie très-facile à lire, qui a été faite cent cinquante ans après saint Grégoire, sur l'Antiphonaire qu'il avait noté lui-même. Vous comprenez l'importance de ce fait ? Je fais imprimer une notice explicative qui paraîtra sous peu de jours, et je publierai ensuite le manuscrit de Montpellier par souscription. Il faut bien espérer qu'il se trouvera en Europe assez de souscripteurs pour une pareille publication. »

On sait que le savant M. Fétis, directeur du Conservatoire de Belgique, a fait des études spéciales sur le chant grégorien, et qu'il a même proposé au gouvernement français l'acquisition de son ouvrage destiné à réformer le chant ecclésiastique.

M. Fétis connaissait peut-être le manuscrit de Montpellier ; il était parvenu, dans tous les cas, à se rendre bien compte de la notation en *neumes*, et il n'avait voulu communiquer à personne son secret, qu'il tenait, disait-on, des confidences d'un autre savant, M. Pernes, qui a laissé de précieux manuscrits sur la musique. Ces manuscrits, prêts à être publiés lors de la mort de l'auteur en 1832, sont encore inédits entre les mains de M. Bottée de Toulmont, bibliothécaire du Conservatoire de Paris. M. Bottée a mis au jour quelques notices qui pourraient bien provenir de cette source d'érudition musicale.

MAINE-ET-LOIRE. — Nous ne nous refusons pas à l'indiscret plaisir de citer quelques passages d'une lettre particulière que nous écrit notre spirituel correspondant et ami, l'infatigable bibliothécaire d'Angers :

« L'inauguration de notre nouvelle bibliothèque se fera cet été. Notre musée s'enrichit tous les jours : Bodinier nous a donné son tableau de la *Campagne de Rome* ; Neveu nous a gratifié du tableau qui lui a valu le prix de Rome ; Revelière nous a donné le portrait de son père, par Gerard. Je demande à présent qu'on mette au grenier les mauvaises toiles qui nous déparent ; je demande ensuite qu'on mette au budget 10,000 fr., ou seulement 5,000 fr., pour acheter tous les ans de bons tableaux ;—je demande mille écus au budget annuel pour acheter des livres. Tout cela se fera, et la ville sera un jour visitée avec intérêt par les gens de goût. Le Conseil municipal a alloué 50,000 fr. pour la construction de notre local nouveau, dont, en ce moment, on refait l'escalier. On a

fait pour 15,000 fr. de frais à notre Jardin botanique. Malheureusement, on ne m'a pas accordé les 15,000 fr. que je réclamaï pour acheter les livres de Pont de Vesle.

« Vous louez, dans le *Bulletin*, la Commission chargée par le ministre d'organiser la Bibliothèque du Roi, et de tracer un plan de catalogue : je n'aime point les commissions. Je veux que les ministres règlent eux-mêmes les établissements qui sont dans leurs attributions. Sous l'Empire et sous la République, on faisait ainsi, et vraiment les institutions d'alors n'allaient pas trop mal. Pourquoi les conservateurs ne sont-ils pas appelés par exclusion à déterminer les formes et la marche de leur catalogue général et de toutes ses branches ? il faut les stimuler, non les diriger. Ils savent mieux que personne leurs besoins, leurs richesses. Les commissions brouillent et n'éclairent point ; elles se donnent de l'importance et retardent plus qu'elles n'avancent. Un homme appliqué, juste, actif et spirituel, fait plus à lui seul que dix commissaires.

« Votre *Moyen Age* fait du bruit. Mais hélas ! prenez-y garde, en relevant les pierres, vous ramènerez les erreurs. Le moyen âge avait tout un régime d'arts, de science, de philosophie, et puis aussi de gouvernement, de culte, de lois : qui touche à l'un, remue l'autre. Trop louer ce qui fut, n'est-ce pas troubler ce qui est, et compromettre l'avenir ? Tournons-nous, dans un cercle ? après l'ogive, aurons-nous saint Thomas ? Amusez-nous du passé, mais ne nous le rendez pas.

« La statue du roi *Réné*, par David, sera dans peu érigée sur une de nos places publiques. Dans peu aussi, la statue de *Beaurepaire* sera posée sur son piédestal, au milieu du pont d'Angers. Nous grandissons, nous nous éclairons, et l'Ouest, en vérité, devient méconnaissable. »

Le 22 janvier 1848.

ÉTRANGER.

ANGLETERRE. — Les journaux anglais publient la description du gâteau, dit du *douzième Jour*, qui a été servi le 6 février au château de Windsor, et qui mérite d'être examiné comme objet d'art. Ce gâteau est un chef-d'œuvre du genre, et le confiseur qui l'a édifié doit avoir appelé à son aide le concours de plusieurs artistes qui ne travaillent pas dans la même partie que lui. Autour de la base du gâteau, se trouvent un grand nombre de figures chinoises, entrelacées de devises allégoriques, d'oiseaux, d'animaux, etc. ; au sommet, s'élève un temple circulaire, d'architecture classique, à colonnes : le pavé du temple est de glace et imite un bassin d'eau ; sous la coupole, sont suspendus à de légers fils mobiles un grand nombre de poissons blancs et rouges, que l'on voit se refléter dans l'eau du pavé du temple, et qui, mis en mouvement au moyen d'un mécanisme ingénieux, semblent vivre et nager dans cette eau parfaitement imitée. Le temple est surmonté par des imitations de rochers, dans lesquels se trouve une boîte à musique, et sur ces rochers sont rangées vingt figures chinoises, jouant de divers instruments, exécutées avec beaucoup d'habileté. En touchant un ressort secret, la musique commence à jouer, et les figures chinoises battent la mesure, en remuant la tête avec une précision parfaite. Le gâteau a plus de trois pieds de diamètre et plus de quatre de hauteur.

Quelle que soit la magnificence de ce gâteau, nos pères, en fait de pâtisserie artistique, étaient plus habiles et plus ingénieux que nous. Il faut lire, dans l'*Histoire des festins du quinzième siècle*, la description de ces merveilleux *entremets* qui faisaient le plaisir des yeux, avant de faire celui du palais des convives : on reconnaîtra que Carême, dans son *Pâtissier pittoresque*, ne s'est pas élevé à la hauteur des pâtissiers et des confiseurs de la maison des ducs de Bourgogne et d'Orléans.

ITALIE. — On lit dans la *Gazette de Parme* :

« Le professeur Giscon Viglioli, de Parme, après de longues et persévérantes études sur la manière de peindre à fresque chez les anciens, vient de faire une découverte qui intéresse au plus haut degré les artistes et les antiquaires : il espère avoir retrouvé le procédé de la peinture à fresque des anciens.

« Nous avons, en effet, comparé ses essais avec des fragments de peintures antiques d'Herculanum et même avec d'anciennes fresques qui existent dans la ville de Parme. On remarque, à la surface de ces fresques, exécutées lors de la renaissance de la peinture en Italie, une croûte solide, entièrement empreinte des couleurs du tableau ; de même, une brique, peinte de diverses couleurs par M. Viglioli, présente une semblable croûte colorée, et lorsqu'on la coupe, on y trouve les couleurs tellement adhérentes à la crépissure, que le fer même ne peut pas l'entamer.

« Deux savants chimistes, MM. Vincent Vighi et André Piroli, confirment entièrement nos assertions par un certificat où ils déclarent que, si l'enduit composé par M. Viglioli n'est pas absolument le même que celui des Grecs et des Romains, il offre toutefois les mêmes résultats, ainsi qu'un parfait mélange de l'enduit et des couleurs, et qu'aucune réaction chimique ne peut altérer la vigueur du coloris après l'exécution de ces peintures. Tout le monde comprendra l'immense avantage qu'offre cette découverte, qui permet à l'artiste, pendant plusieurs jours, de retoucher son œuvre, tandis que cela lui était impossible avec l'enduit qu'on emploie ordinairement dans les fresques.

« Le gouvernement de Parme a soumis cette découverte à l'examen de l'Académie des beaux-arts. Dans une réunion des savants professeurs, on a étudié avec beaucoup de soin le procédé de M. Viglioli, et, vivement frappée des heureux résultats qu'il a obtenus, l'Académie s'est empressée de le recommander de la manière la plus vive au gouvernement, et de demander : 1° qu'on lui fît faire des essais sur une grande échelle ; 2° que le local choisi soit à ciel ouvert et exposé à toutes les intempéries de l'air qui ont détérioré les fresques modernes.

« M. Viglioli a voulu toutefois faire de nouvelles études, avant d'exécuter en grand son procédé nouveau. Rappelons que ce fut lui qui découvrit, en 1832, que les peintures du chevalier Trotti, dites le *Malosso*, qui existent aujourd'hui dans le palais ducal, n'étaient pas peintes à fresque, mais bien à l'encaustique, selon le procédé des Grecs. »

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez inséré dans le *Bulletin des Arts* (t. IV, p. 84 et suiv.) un Mémoire présenté en 1830 au Gouvernement et aux Chambres par le Conservatoire de la Bibliothèque du Roi. Dans ce Mémoire, on cite la loi de 1795, qui a institué et organisé ledit Conservatoire, et l'on dit que, « l'un des principaux devoirs imposés par cette loi au Conser- »
« vatoire, c'est de maintenir chacun des départements au rang des »
« supériorités des collections du même genre. » Beaucoup s'en faut que ces devoirs soient accomplis aujourd'hui, vu l'état de décadence où se trouve la Bibliothèque.

Vos lecteurs n'ont peut-être pas connaissance d'un Rapport fait à la Convention nationale, en vendémiaire an IV, par Villar, député de la Mayenne ; ce Rapport, en amenant la loi de 1795, a établi la Bibliothèque royale sur des bases solides, qui sont à cette heure ébranlées jusque dans leurs fondements ; car il ne reste plus trace de l'application d'une loi, qui, toute républicaine qu'elle fût, méritait d'être respectée.

Au moment où l'on se préoccupe tant de l'état déplorable de notre belle Bibliothèque et de sa vicieuse administration, j'ai cru l'occasion favorable pour vous adresser ce Rapport, qui vous semblera intéressant à plus d'un titre. Vous y verrez que, dans un temps de bouleversement général, on avait à cœur la conservation et l'amélioration des bibliothèques publiques : on voulait faire, on faisait beaucoup en fait d'ordre administratif. Aujourd'hui, si l'on veut tout faire, on ne fait rien, rien, rien. Tandis que la Bibliothèque royale déroge de jour en jour à la loi qui l'a organisée, il m'a paru curieux de remettre en lumière ce petit monument de bibliothecnie, enfoui dans une compilation historique qu'on ne lit pas et qu'on ne consulte guère¹. Ce Rapport vient, en outre, à l'appui des justes plaintes dont vous ne cessez d'entretenir les vrais amis des lettres et les vrais bibliophiles, au sujet de la Bibliothèque du Roi.

Les ennemis de la Bibliothèque, qui tendent à anéantir « le plus précieux monument de la France », comme le dit le Rapport de Villar, ont rencontré deux généreux et infatigables adversaires, M. le comte de Laborde, qui depuis trois ans plaide avec tant de chaleur et d'éloquence pour la conservation du palais Mazarin, et vous, monsieur, qui faites tout ce que peut faire un bibliophile dévoué pour la conservation des livres : causes sacrées que le bon droit et la raison feront triompher tôt ou tard.

Je vous laisse donc le soin de tirer de ce Rapport toutes les conséquences et réflexions que vous jugerez convenables, car c'est vous qui le premier avez mis la main sur les plaies vives et saignantes de la Bibliothèque royale.

Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

B. P.

Rapport à la Convention Nationale,

Par VILLAR, député de la Mayenne.

Représentants du peuple,

Votre Comité d'instruction publique vient vous entretenir, par mon organe, de la Bibliothèque nationale. « C'est une des plus nobles institutions, dit Voltaire...

(1) Extrait du tome II des *Annales de la République française pour l'an IV*. Paris, Laveaux et Moutardier, an VII, 6 vol. in-8.

« Il n'y a point eu de dépense plus magnifique, plus utile. C'est sans contredit le monument le plus précieux qu'il y ait en France. »

Toutes les nations policées ont confirmé, d'une voix unanime, ce jugement d'un grand homme. Les barbares de nos jours disaient, il n'y a pas longtemps : A quoi servent les livres ? « Vous les méprisez ? répond l'illustre auteur que j'ai cité : songez que tout l'univers connu n'est conservé que par des livres, « excepté les nations sauvages... La Chine est régie par le livre moral de Confucius... La Perse fut gouvernée, pendant dix siècles, par le livre d'un Zoroastre. »

L'expérience a mis le dernier sceau à votre décret sur la nouvelle organisation du Muséum d'histoire naturelle. Appuyé de son témoignage, votre Comité d'instruction publique vous propose d'asseoir sur les mêmes bases l'administration de la Bibliothèque nationale. Il vous invite à supprimer la place de bibliothécaire, dont les fonctions se bornent à une inspection périodique, sans aucun fruit pour l'établissement.

Un Conservatoire composé de huit savants ou hommes de lettres d'un mérite reconnu, liés entre eux par les nœuds de la fraternité, pourvus du même traitement, exerçant les mêmes droits, offrirait sans doute à l'Europe éclairée un spectacle digne de la Bibliothèque nationale et de la République Française. La prospérité de l'établissement dépendant surtout du premier choix des conservateurs, ce choix serait fait par les représentants du peuple, amis et protecteurs des sciences, des lettres et des arts, par sentiment autant que par devoir. La surveillance de tous les objets occuperait un nombre de savants proportionné à la nature du service et aux besoins du public. Les délibérations concernant les affaires générales ou particulières seraient prises en commun dans le sein du Conservatoire ; un directeur temporaire, élu par ses pairs, présiderait à l'exécution des règlements. Quant aux attributions annuelles relatives au traitement des fonctionnaires, aux dépenses et aux augmentations de la Bibliothèque, le Conservatoire les remettrait à un de ses membres, dont la responsabilité en assurerait l'exacte répartition. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le Pouvoir exécutif porterait sur cette administration républicaine un œil clairvoyant, et la grandeur du peuple français n'y serait jamais en opposition avec une sage économie.

J'ai parlé d'augmentations. En effet, représentants, je divise en trois classes les livres qu'on ne peut se dispenser d'acheter : 1^o les livres imprimés chaque année en France ; 2^o les livres imprimés chaque année chez l'étranger ; 3^o les livres rares et considérés comme monuments typographiques.

Au sujet des livres des deux premières classes, j'observe qu'il n'est pas question ici de ces avortons littéraires ou scientifiques, dans lesquels la raison et le goût sont également insultés : le public en fait une justice prompte et sévère. Il s'agit uniquement d'ouvrages plus ou moins utiles, plus ou moins agréables, plus ou moins connus : ceux-là seuls sont de plein droit à la Bibliothèque nationale ; leur réunion est absolument nécessaire à un établissement de ce genre.

Les livres de la troisième classe ne s'achètent que dans les ventes où la concurrence des bibliomanes ne les fait pas monter à un prix excessif. J'entends par ces livres, ceux qu'on recherche, soit à cause des gravures et des dessins dont ils sont enrichis, soit à cause des notes marginales faites à la main ou dictées par quelques savants, soit enfin parce qu'ils sont tirés sur vélin, et qu'il n'en reste, dans le commerce de la librairie et dans les bibliothèques renommées, que très-peu ou point d'exemplaires.

Représentants, vous ne devez rien épargner pour compléter la Bibliothèque de la Nation, en ouvrages de toutes espèces. Votre intention, en la protégeant,

n'est-elle pas de faciliter aux citoyens nés avec du talent, mais disgraciés de la fortune, les moyens de s'instruire, et d'honorer le siècle de la liberté par des écrits lumineux et profonds ?

La Nation ne possède pas encore toutes les premières éditions des auteurs classiques, grecs et latins, tirés à petit nombre, et devenues fort rares par une succession de plus de trois cents ans. Déjà quelques-unes ont franchi les limites du territoire de la République. Les bibliothèques étrangères, notamment celles d'Angleterre, les regardent comme leur plus bel ornement. La France a peut-être perdu l'espoir de les retrouver. Malheur à quiconque ne sent pas tout le prix des auteurs dont je parle ! « Il faut avoir les reins bien fermes, dit Montaigne, pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. » Les premières éditions de leurs ouvrages sont très-essentiels à bien des égards. Mais ces sortes d'acquisitions exigent une grande célérité de la part du Gouvernement. Les reculer par une fausse économie, c'est en redoubler les difficultés, et se condamner à des regrets superflus.

Nous en avons un exemple assez frappant dans la première édition de l'Histoire naturelle de Plin, imprimée à Venise en 1469. En 1769, elle fut vendue 750 livres à la vente publique de Gaignat. Pensez-vous que la Nation l'ait acquise, à cette époque ? Point du tout ; le duc de La Vallière s'en empara. A la vente de ce dernier, en 1784, la Bibliothèque nationale acheta le même exemplaire 1,700 livres. Depuis, en 1786, un autre exemplaire, inférieur à celui de la Nation, fut porté, par un Anglais, à la vente de Camus de Limare, au prix de 3,000 livres.

La nouvelle administration, proposée à votre sagesse par votre Comité d'instruction publique, évitera, dans les acquisitions indispensables, les inconvénients d'une lenteur peu réfléchie, et ceux d'une précipitation funeste aux intérêts du peuple. Placée entre ces deux écueils, elle marchera, sous l'œil du Pouvoir exécutif, vers le but de l'institution confiée à sa vigilance.

Je dois, en finissant, vous dire un mot touchant les fonds annuels destinés à l'entretien de la Bibliothèque, au payement de son administration actuelle, et à l'achat des livres imprimés ou manuscrits.

En 1787 et 1788, l'ancien Gouvernement les avait portés à 130,000 et 140,000 livres. L'Assemblée Constituante les réduisit d'abord à 110,000. Bientôt après, elle se convainquit par elle-même de l'insuffisance de ces derniers fonds. En conséquence, elle décréta, au mois de septembre 1791, une somme de 100,000 livres pour les besoins de l'établissement. L'Assemblée Législative, enflammée du même zèle, allait lui fournir les mêmes secours, au moment où la Convention nationale lui a succédé.

Représentants, on vous l'a dit souvent, le vrai moyen d'affermir un gouvernement libre, c'est de ne rien oublier de ce qui peut accroître la masse des vérités utiles au peuple. Encouragez donc de tout votre pouvoir, et conduisez par degrés au plus haut point de perfection tous les établissements consacrés à l'étude des sciences, des lettres et des arts.

Voici le projet de décret que je suis chargé de vous présenter :

Art. 1^{er}. La place de bibliothécaire de la Bibliothèque nationale est supprimée.

Art. 2. Ledit établissement sera désormais administré par un Conservatoire composé de huit membres, savoir :

- 1^o Deux conservateurs pour les livres imprimés ;
- 2^o Trois pour les manuscrits ;
- 3^o Deux pour les antiques, les médailles et les pierres gravées ;
- 4^o Un pour les estampes.

Art. 3. Tous les conservateurs auront les mêmes droits et recevront le même traitement, qui sera de six mille livres.

Art. 4. Il sera nommé dans le sein du Conservatoire, et par les conservateurs eux-mêmes, un directeur temporaire, dont les fonctions se borneront à surveiller l'exécution des règlements et délibérations du Conservatoire qu'il présidera : Il correspondra, au nom de tous les conservateurs, avec le Pouvoir exécutif, pour les affaires générales qui intéresseront la Bibliothèque nationale.

Art. 5. Le directeur sera renouvelé tous les ans. Néanmoins il pourra être continué, mais pour une année seulement.

Art. 6. Les attributions annuelles, décrétées pour l'établissement, seront remises en masse à un membre du Conservatoire nommé par ses collègues, pour être réparties sous sa responsabilité.

Art. 7. L'administration des différents dépôts et de tous les détails relatifs à l'organisation particulière du Conservatoire, seront l'objet d'un règlement que les conservateurs demeureront chargés de rédiger et de soumettre au Pouvoir exécutif.

Art. 8. La première nomination des membres du Conservatoire sera faite par la Convention nationale, sur la présentation du Comité d'instruction publique.

Art. 9. En cas de vacance d'une place de conservateur, par mort, démission ou autrement, le Conservatoire nommera le savant ou l'homme de lettres qu'il jugera le plus propre à remplir la place vacante.

Art. 10. Le Conservatoire nommera aux autres places de l'établissement, sur la présentation du conservateur, dans la partie duquel les places seront vacantes.

Art. 11. Il sera affecté, sur les fonds de la Trésorerie nationale, une somme de 192,000 livres, tant pour le traitement des conservateurs et des employés, que pour les dépenses et augmentations de la Bibliothèque.

Ce décret a été adopté le 25 vendémiaire.

A M. le Rédacteur du BULLETIN DES ARTS.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Les journaux viennent d'annoncer, monsieur, une nouvelle édition des Lettres de mademoiselle de Lespinasse, avec une notice biographique sur cette femme célèbre, par M. Jules Janin. Je n'ai pas lu cette notice, écrite, sans nul doute, avec l'esprit et le talent qui distinguent l'auteur de *l'Ane mort* ; et j'ai tout lieu de penser qu'en ce qui concerne les faits, M. Janin a puisé aux sources les meilleures qu'il lui a été possible de découvrir. Permettez-moi, toutefois, d'apporter, à la publication qu'on vient de faire, mon faible contingent de documents et d'appréciations, recueillis dans la conversation d'un contemporain qui, plus que personne, a été en position de connaître toutes les particularités de la vie de Julie de Lespinasse, et de la bien juger.

En 1811, lorsque je faisais mon droit, je me rencontrais souvent avec M. Suard, et la bienveillance, la grâce, avec lesquelles il m'avait accueilli, ont laissé dans ma mémoire des souvenirs pleins

de reconnaissance et de charme !... Je ne veux point faire le procès au temps actuel ; mais il est de fait que sous l'Empire, et dans les premières années de la Restauration, les jeunes gens studieux, amis des lettres et des arts, trouvaient bien plus d'encouragements, bien plus d'appui, dans les hommes distingués et ayant fait leurs preuves, qu'ils n'en trouvent dans ceux qui existent aujourd'hui. « *Chacun chez soi, chacun pour soi* », a dit un jour M. le procureur général Dupin, à la suite de la révolution de Juillet, et malheureusement cette maxime égoïste a été prise au sérieux, même dans les régions de la société où devraient surtout régner le désintéressement et la volonté d'être utile.

M. Suard me parla souvent de mademoiselle de Lespinasse, dont on venait de publier pour la première fois la correspondance, et c'est sur les notes que j'ai prises à cette époque, que je copie les renseignements qui vont suivre.

« Julie de Lespinasse, fille illégitime d'une dame de grand nom, et d'un négociant de Lyon, ignore jusqu'à l'âge de quinze ans le malheur de sa naissance. Sa mère, qui la fit élever avec le plus grand soin, voulait lui laisser une fortune indépendante des événements ; mais Julie, privée, par un abus de confiance, d'une cassette que cette dame lui avait remise en mourant, resta sans ressources, et demanda asile dans un couvent. Bientôt elle en sortit, mais pour être reçue comme étrangère, en qualité de bonne d'enfant, dans la famille de sa mère. C'est là qu'elle fit la connaissance de madame du Deffand. Cette dernière, charmée de l'esprit de Julie, voulut se l'attacher, et l'amena à Paris, où elles vécurent ensemble pendant dix années. Madame du Deffand avait un estomac, une tête, et pas de cœur, tandis que Julie était tout feu, toute âme, et ressentait avec une égale force les procédés bienveillants et les injures dont elle pouvait être l'objet. Que d'orages, que de désagréments à braver pour elle, dans la société d'une femme profondément égoïste et méchante ! Elle disait quelquefois en versant des larmes *que madame du Deffand l'assassinait à coups d'épingles*. Ce mot énergique peint tout ce qu'elle dut souffrir !... Conseillée par d'Alembert qui lui portait l'intérêt le plus tendre, elle rompit un joug de fer qu'elle avait porté avec la douceur et la résignation d'un ange. Elle n'éprouva jamais pour ce philosophe qu'une sincère amitié. Habitant la même maison que lui, leur société était recherchée par tout ce que Paris avait alors de distingué dans les lettres et dans les arts. On venait d'abord pour d'Alembert, mais on ne revenait que pour mademoiselle de Lespinasse. M. Suard m'a dit que personne ne posséda jamais à un plus haut degré l'art

« de faire valoir l'opinion des autres, sans laisser soupçonner qu'elle
« eût cherché à montrer son esprit. Sa figure n'était rien moins que
« belle. Elle était très-pâle ; ses yeux avaient cependant une grande
« expression, et cette expression, sur certains êtres, exerce une puis-
« sance extrême ! Il y avait de la noblesse dans son maintien, de
« l'entraînement dans ses moindres actions. La mobilité de ses traits
« faisait deviner d'avance ce qui se passait dans cette âme ardente,
« toujours en mouvement. Le comte de Moiras, Espagnol, que des
« affaires avaient conduit à Paris, fut entraîné, vaincu par la vive
« et brûlante sensibilité qu'elle lui témoigna. Libre enfin, car il ne
« l'était pas lorsqu'il commença à la connaître, il revenait en France
« pour l'épouser, après quatre années de séparation, quand il mou-
« rut à Bordeaux. Une lettre que je possédais, et qui a été vendue
« à l'*Alliance des arts*, en 1844, a trait à ce funeste événement.
« Elle était écrite à l'archevêque de Toulouse. Julie sait que M. de
« Moiras est mortellement atteint ; elle attend le courrier qui doit lui
« donner de ses nouvelles, et comme elle l'a dit avec tant d'énergie :
« *l'image de son amant ne se présente plus à elle que sous l'aspect de*
« *la mort !* Jusqu'à l'époque de la publication de sa Correspondance,
« qui eut lieu en 1809, on avait toujours pensé que la mort de cette
« femme intéressante avait été avancée par l'absence et par la perte
« du comte de Moiras... Abîmes du cœur humain, dans l'être le
« plus fragile de la création, qui pourra jamais vous sonder!... Cette
« Correspondance a tout à coup éclairé les âmes honnêtes et ten-
« dres, toujours portées à plaindre une femme aimante, constante,
« et malheureuse sans qu'il y ait de sa faute. Ces lettres ont révélé
« le secret d'un autre amour, que Julie était parvenue à cacher,
« même à ses amis les plus intimes. L'excès de la tendresse, du dés-
« espoir et du remords, est empreint avec une effrayante vigueur
« dans cette Correspondance, qui fait l'éloge de l'esprit passionné de
« mademoiselle de Lespinasse, mais aux dépens de l'intérêt que son
« caractère avait d'abord inspiré. Moiras avait été, non pas *oublié*
« (son souvenir lui revient sans cesse), mais *remplacé*. Et par qui,
« grand Dieu!... Par un homme spirituel, libertin à froid, courti-
« sant toutes les femmes et n'en aimant aucune, par le comte de
« Guibert!... L'amour-propre seul le faisait tenir à Julie, et sa vanité
« déchirait ce cœur qui l'idolâtrait. Il lui avait juré qu'il l'aimait,
« et laissait sans réponses la plupart de ses lettres admirables de
« style et de passion ! Enfin une étroite et vulgaire ambition, la soif
« honteuse de l'argent, lui donnèrent l'affreux courage d'en épouser
« une autre. Est-il permis de louer l'amante qui n'a pu, même à
« ses propres yeux, être justifiée par la réciprocité de sentiment,

« puisque ce sentiment était refusé comme excuse à son funeste
 « amour? Voilà ce que se demanderont les êtres raisonnables, et
 « j'entends leur réponse. Quant à ceux qui vivent pour aimer, et qui
 « aiment pour vivre, ah! ils concevront un attachement qui sem-
 « bla d'abord payé de retour, et qui fut trompé; ils partageront les
 « tourments qu'une semblable situation fait naître; ils blâmeront
 « mademoiselle de Lespinnasse... Mais ils la verront entraînée vers
 « l'abîme par une organisation de feu, par la fatalité, et ils lui don-
 « neront des larmes!

« Elle mourut de chagrin, et d'Alembert apprit seul, à ses der-
 « niers moments, la cause qui la fit descendre au tombeau.

« La publication de ses Lettres fut un acte immoral, car il est de
 « ces secrets de la vie privée qui doivent mourir avec nous... Mais
 « cette publication est une source intarissable de jouissances pour
 « les âmes de feu façonnées sur le modèle d'une telle âme!

« Esprit délicat et fin, goût pur, inépuisable sensibilité, bienfai-
 « sance ingénieuse, sentiments nobles, grâce infinie : voilà les qua-
 « lités de mademoiselle de Lespinnasse.

« Je n'ai pas le courage de parler de ses défauts; ses douleurs ne
 « les ont-ils pas expiés?...

« Mais honte éternelle à la mémoire de ce Guibert, qui s'empara
 « d'un cœur auquel il savait ne pouvoir répondre, qui tint à le con-
 « server, comme un conquérant insolent tient à *gloriole* de garder
 « dans les fers un *ennemi* vaincu! Ce mot *ennemi* pourra paraître
 « bizarre à beaucoup : ceux qui le comprendront sont seuls dignes
 « d'apprécier les Lettres de Julie de Lespinnasse.

« Agréez, etc., P. HÉDOUIN. »

VARIÉTÉS.

DES OBSCÉNITÉS ARCHÉOLOGIQUES.

Malgré le zèle que je professe pour les objets d'art, je prononce, sans hésiter, la peine du feu contre toute estampe moderne souillée d'une obscénité que ne pourrait justifier un but réellement utile aux études historiques.

Chez les anciens, comme aussi au moyen âge, les sculptures ou peintures licencieuses avaient un sens mystique, religieux; elles fai-

saient partie des mœurs publiques et les expliquaient, qualité qui manque aux sujets du même genre traités de nos jours.

Aujourd'hui, en effet, que l'expression de nos mœurs a pour base un rigorisme vrai ou faux, toute obscénité dans les arts est une anomalie, un non-sens, un caprice lubrique, dont l'unique but, dont le seul effet est de surexciter, d'éperonner le zèle de quelques paillards décrépits. Ces compositions, incapables de jamais fournir à la postérité savante le moindre document sur nos mœurs actuelles, Dieu merci, ne peuvent prétendre qu'à l'approbation de la classe vicieuse ; et cette classe est l'exception. C'est seulement quand la dissolution dérive des sommités sociales, comme sous François I^{er} et sous Louis XV, que les images et les livres licencieux de l'époque sont appelés à confirmer un point historique. Mais depuis Louis XVI, je ne vois pas que l'histoire du libertinage fasse partie constituante de nos annales.

Chez les anciens, la plupart des *obscena*, loin d'être un produit de l'art destiné à flatter le libertinage, renfermaient un symbole religieux, mythologique ; il s'y rattachait des coutumes anciennes, des idées superstitieuses : aussi, le phallus, majestueusement dressé à Pompéïa, sur la clef de voûte d'un four public, était un talisman.

Le signe fondamental du culte priapique, figuré en métal, en ivoire, etc., fournissait aux dames romaines un sujet d'ornement auquel on attribuait une puissance tutélaire. Les camées, statues, médailles, bas-reliefs, vases et fresques érotiques du Musée de Naples caractérisent donc, chez les Romains, une époque de dépravation publique, une nature de mœurs, qu'un siècle qui se respecte, comme le nôtre, n'a point à cœur d'imiter. Si, chez nous, comme au temps des Césars, l'orgie monstrueuse avait le droit de marcher la tête haute et sans voile, les monuments d'une telle décadence seraient, avouons-le, curieux pour un autre âge ; mais il n'en est pas ainsi.

Les lupanars de Pompéïa, au lieu de se trouver, comme chez nous, relégués en un coin sombre, avaient une entrée publique, en plein soleil, avec enseigne de pierre et inscription (*Hic habitat felicitas*). Les peintures érotiques (*spintria*) ornaient sans mystère les appartements des riches personnages. Statues, bas-reliefs, vases, meubles, tout avait ou pouvait avoir un caractère spintrien. On célébrait avec pompe, *coram populo*, les Lupercales, les Saturnales, les Priapées. Les images obscènes, qui reproduisaient des épisodes de ces fêtes publiques, tiennent nécessairement un rang parmi les preuves de l'histoire antique ; aussi l'ouvrage de M. Famin sur le Musée secret de Naples, et bien d'autres du même genre, doivent-ils être conservés.

Les obscénités religieuses du moyen âge présentent également un grand intérêt archéologique, puisqu'on doit les considérer comme des emblèmes. On y a vu, avec raison, des satires écrites sur pierre contre le clergé. En effet, la plupart des personnages qui ont un rôle dans ces scènes de lubricité portent des costumes religieux, ou, du moins, quelques parties de ce costume.

Les livres d'heures imprimés ou manuscrits offrent généralement, surtout sous Louis XII et François I^{er}, des obscénités bizarres, notamment à l'occasion du signe des Gémeaux (au calendrier), de la tentation de David, du supplice des damnés, etc. On pourrait produire un assez gros volume, avec *illustrations*, de matériaux de cette espèce. J'ai souvent rencontré, en Allemagne, en Suisse, en Italie et en France, des sculptures obscènes accolées à des édifices religieux. Le péché de la luxure est souvent représenté, dans un style plus ou moins licencieux, sous la voussure des portails de cathédrale.

Les mêmes compositions se retrouvent quelquefois aussi à l'intérieur. Je mentionnerai des sculptures, au-dessus des grandes ogives du transept, à l'église Saint-Nicolas de Blois. Dans l'église de Saint-Hyppolite à Paris, on voyait, autour d'un pilier du seizième siècle, des enfants couverts de bonnets de chantre, dans des attitudes respectives fort indécentes. J'ai le dessin de ce pilier : c'est une allégorie au vice de Sodome.

En différentes villes d'Auvergne et de Basse-Bretagne, j'ai souvent observé, à l'extérieur des églises, ou dans les ruines d'anciennes abbayes, diverses sculptures des treizième, quatorzième et quinzième siècles, faisant allusion à la mauvaise habitude d'Onan, mise en pratique par des singes de pierre gravement accroupis. Je signalerai un vrai Priape, sculpté au chevet de l'église (de style roman), à Brioude. J'ai vu également en 1835, au Vatican, sous une voûte, au deuxième étage des Loges de Raphaël, un médaillon en stuc, qui fait face à une fresque de Raphaël (le Père éternel débrouillant le chaos); ce médaillon représente une femme nue, tournant le dos à l'observateur, et inclinée de manière à laisser apercevoir, entre ses jambes, une tête dont la physionomie n'exprime guère la décence.

La bestialité, ce crime si énergiquement réprouvé et puni par notre religion, est aussi figurée dans certains édifices du moyen âge, mais avec une licence moins effrénée que dans les sculptures antiques. Il s'y joint même je ne sais quelle naïveté grotesque qui adoucit ce que ces sujets ont de hideux.

Les édifices civils, et même les maisons particulières qui remontent aux quinzième et seizième siècles, nous montrent quelquefois des

sculptures de ce genre mêlées à des statues de saints. Une maison d'Angers, encore subsistante, près de la cathédrale, a conservé un personnage en bois dans une position des plus lubriques : il tourne le dos aux passants et leur indique avec énergie ses parties honteuses, qui sont d'une proportion vraiment antique. La grosse tour d'Amboise, bâtie par François I^{er}, est soutenue, à l'intérieur, par des colonnes dont les chapiteaux ont pour ornements certaines *conversations criminelles*, très-variées, entre moines et religieuses. Il y a, dans les recoins d'escalier, au château de Blois, quelques sujets analogues : ce sont des moines qui fouettent des nonnains.

Les mœurs du moyen âge comportaient de telles représentations, de sorte que les obscénités qui nous restent de ce temps-là doivent être épargnées, à titre de monuments historiques. Un recueil complet de ce que la France possède en ce genre formerait même un ouvrage intéressant et curieux.

Mais revenons aux estampes licencieuses d'aujourd'hui. On ne saurait les considérer en elles-mêmes comme objets d'art ; car la plupart sont dues à des graveurs fort médiocres qui, spéculant sur le scandale et non sur la gloire, ne paraissent que dans l'ombre sous le voile de l'anonyme ; les tribunaux et la police traquent leurs œuvres immorales dans les boutiques de certains éditeurs et dans les mauvais lieux. En 1830 et 1831, j'ai vu vendre publiquement, à la porte des marchands de vins, des masses de lithographies obscènes. La police, je suppose, n'avait pas alors le temps d'en arrêter la vente.

Pourquoi le Cabinet des Estampes serait-il le dernier asile de ces produits scandaleux que proscrire la sagesse publique(1)? Qu'on garde les anciennes, passe encore, puisqu'elles sont classées, mais qu'on rejette toutes les nouvelles, à moins qu'elles ne retracent un événement public (si jamais tel cas se présente), ou un monument ancien. A quoi servent, je le répète, ces compositions éhontées, sinon à enflammer les idées libertines? Il est inutile de répéter tout ce que la médecine, la philosophie sévère ou la sagesse religieuse ont écrit sur le danger de ces images relativement à l'extrême jeunesse.

(1) Nous voyons avec peine que notre collaborateur s'obstine à la destruction des recueils de pièces libres, que possède le Cabinet des Estampes. Cette destruction serait un acte de vandalisme ; car si ces sortes d'estampes doivent être à l'index dans le commerce, parce qu'elles peuvent tomber dans les mains des jeunes gens et flétrir d'innocentes imaginations, il faut les conserver avec curiosité comme des monuments d'exception utiles à l'histoire des mœurs. Ces recueils, au Cabinet des Estampes ainsi que dans les collections particulières, ne sont pas plus dangereux que les spintries de l'antiquité : on les consulte bien rarement, et on ne les consulte que pour des travaux d'iconographie. (*Note du rédacteur.*)

Avec quelque soin qu'on les conserve, on risque de les laisser voir par mégarde. C'est garder un baril de poudre dans une armoire. La découverte fortuite de ces sortes de gravures surprend, trouble, asservit, pervertit une imagination novice. De là, une dépravation, une énérvation précoce, dont la ville de Paris offre de nombreux exemples, parmi les écoliers et les jeunes apprentis. La destruction de ces estampes est donc la meilleure sauvegarde de l'innocence; on peut se procurer d'excellentes serrures, mais la meilleure serait celle qui n'aurait pas de clef; et puis, une porte toujours fermée rend la curiosité si ingénieuse!

Les jésuites, dit-on, conservent les mauvais livres dans un lieu nommé *l'enfer*. Mais ce qui peut le mieux être assimilé à l'enfer, ce n'est pas une armoire, c'est un brasier. En définitive, pourquoi tiennent-ils à conserver les *obscena*? Pour prouver à Dieu qu'il en existe, pour lui fournir des preuves contre les coupables? Comme si la Divinité n'avait pas le souvenir universel! Serait-ce alors pour se donner de temps en temps le plaisir d'une descente vers cet enfer, afin d'en visiter les œuvres de damnation? Qui sait si plus d'un élève de ces maisons jésuitiques, attiré par un si attrayant poison, ne s'est pas fait de cet enfer prétendu un paradis de lubricité? Je ne connais que deux systèmes : conserver franchement et ouvertement, s'il y a nécessité, ou livrer aux flammes. Le feu seul, dit-on, purifie tout; le feu seul, inflexible comme le destin, comme l'avare Achéron, ne lâche jamais sa proie (1).

En Angleterre, ainsi que chez nous, certains amateurs sont avides, trop avides de ce fruit défendu. Ces estampes, bonnes ou mauvaises, s'y vendent furtivement, c'est-à-dire fort cher. L'Allemagne, pays plus réservé, plus naïf du moins, quoique doué d'une imagination vive, m'a paru fort pauvre en ce genre de gravures : est-ce parce qu'on y a l'usage des *enfes* (2)?

La Chine, avec ses airs si candides, si enfantins, a produit aussi des

(1) Si l'on détruisait les estampes libres que conserve le Cabinet des Estampes, il faudrait donc brûler aussi les livres obscènes qui sont rassemblés dans *l'enfer* du département des Imprimés? Est-ce que ces livres n'intéressent pas, au plus haut degré, l'histoire de l'esprit humain et de ses aberrations? Encore une fois, répétons-le, la Bibliothèque du Roi n'est pas faite pour son abominable public; la Bibliothèque du Roi n'est pas, ne peut pas être une bibliothèque de collège, ni un cabinet de lecture! Les auto-da-fé que réclame notre cher collaborateur nous décideront sans doute à continuer et peut-être à terminer une *Bibliographie érotique* dont nous nous occupons depuis longtemps : il est bon de savoir au moins ce qu'on aurait à brûler. (*Note du rédacteur.*)

(2) Il est remarquable, en effet, que l'Allemagne n'a produit qu'un très-petit nombre de livres et de gravures érotiques, depuis le temps de la Réforme; avant

obscena; j'ai vu plusieurs vases peints en ce genre. Mais on m'a assuré que ces sujets avaient été presque toujours exécutés de commande sur des dessins étrangers que quelques Faublas y avaient importés sous Louis XV (1).

A. B.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Epitome de la corographie d'Europe, par Gueroult. Lyon, Arnoullet, 1554, in-folio.

Ce volume, assez rare, mérite quelque attention de la part des amateurs, à cause des figures sur bois qu'il renferme. Nous y avons remarqué plusieurs plans ou vues de Paris; on y trouve aussi des plans, à vol d'oiseau, de Tours, Lyon, Trèves, Genève, Berne, Rome, Tivel (Tivoli), Venise, Calaris (Cagliari), Constantinople, Francfort, Gênes, Perpignan. Nous ne savons si ces plans sont bien exacts, mais on aurait une triste idée de leur fidélité, si l'on en jugeait par le mérite des cartes géographiques qui les accompagnent. Sur une d'elles, la Garonne, un peu avant son confluent avec la Dordogne, reçoit une rivière du premier ordre qui lui arrive des Pyrénées, rivière tout à fait imaginaire!

La Recherche et découverte des mines des montagnes Pyrénées, faite l'an 1600 par J. de Malus, et rédigée en écrit par Jean Dupuy. Bourdeaux, Millanges, 1601, in-16.

Ce petit volume, curieux et peu connu, est dédié au roi. L'auteur y a consigné les résultats de plus de 120 lieues de courses faites durant cinq ou six mois à travers des précipices effroyables. Il mentionne les mines des montagnes d'Agella, d'Avadet, d'Avezia : « Ce « qui est plus merveilleux est la grande quantité de cristaux qui est « dans cette montagne, à grands rochers si reluisans et esclattans, « voire même la nuit, que, considérant leur solidité et dureté, ie me

cette époque, ces sortes d'images et d'écrits n'étaient pas plus rares au delà du Rhin qu'en Italie. Les artistes et les auteurs allemands du quinzième siècle se permettaient alors toutes les libertés que les auteurs et les artistes italiens n'ont jamais cessé de se permettre. (*Note du rédacteur.*)

(1) Notre collaborateur paraît ignorer que ces honnêtes Chinois sont cent fois plus riches que nous en obscénités plastiques : ils en eussent remontré à Carrache et l'Arétin. Sans parler des objets sculptés qui ont un caractère érotique, nous rappellerons ici que les recueils de chinoiseries amoureuses et lubriques sont d'autant plus communs que la police du pays n'a rien à voir : ces recueils sont très-singuliers et même très-divertissans. Il suffit de citer ceux qui figurent dans la collection spéciale du feu marquis d'Aligre. (*Note du rédacteur.*)

« crains leur faire tort ne les nommant dyamant, et croy fermement
« qu'ils le sont. » Quant à la montagne de l'Asperge, « elle s'élève
« fort avant dans la moyenne région de l'air, et y faict un si grand
« froit qu'homme ne l'a jamais veue sans le chapeau blanc. »

Riccardi (Gregorio di) *Varii pensier umorosi, intitolato Pretiosa Margherita*. (Sans indication de lieu,) 1539, in-12.

Je ne trouve, sur aucun des nombreux catalogues que j'ai consultés, ni dans les divers bibliographes auxquels j'ai recours, l'indication de ce volume. Il est permis de le regarder comme rare. Il comprend des sonnets, des *capitoli*, deux églogues, des *barzelette*, des *stramboti*, des dialogues : l'un d'eux offre pour interlocuteurs *il Senso è la Ragione*; un autre, *il Sdegno è Amor*. Tout ceci est d'ailleurs d'un mérite assez mince et ne mérite guère d'être arraché de l'oubli. Nous nous en tiendrons à citer, comme échantillon, quatre vers :

« Ho il diamante in mezzo il cuore,
Che mi spinge aspera sorte;
Chiego ogn' hor la cieca morte
Per uscir di tal dolore. »

Shakesperiana, by J. Orchard Hulliwell. London, 1842, in-8°.

Catalogue curieux des éditions isolées des pièces de Shakespeare et des travaux relatifs à cet immortel écrivain. Cet écrit fournit diverses indications qui complètent utilement l'article consacré à Shakespeare dans la dernière édition du *Manuel du Libraire*. L'édition originale du *Rêve d'une nuit d'été*, 1600, a été payée 36 l. st., Heber ; celle du *Marchand de Venise* a été portée jusqu'à 105 l. st. (2,650 fr.) à la vente Chalmers en 1840. Le bibliophile qui avait réussi à réunir le plus de ces volumes, si rares et si recherchés, c'est B. Cappell, dont la collection se trouve maintenant au collège de la Trinité à Cambridge : il était l'heureux possesseur des impressions originales des *Commères de Windsor*, de *Beaucoup de bruit pour rien*, des *Peines d'amour perdues*, de *Richard II*, de *Richard IV* (1^{re} et 2^e parties), d'*Henry V*, de *Troïlus et Cressida*, du *Roi Lear*, de *Roméo et Juliette*, d'*Othello*. Il lui manquait l'*Hamlet*, de 1603, édition dont on ne connaît qu'un seul exemplaire : encore est-il incomplet d'un feuillet. Le duc de Devonshire en est le propriétaire. Le *Manuel* indique l'édition originale des *Sonnets*, 1609 (voir sur les sonnets de Shakespeare un article de M. Morlaix, *Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 décembre 1840); il ne parle pas du poème de *Vénus et Adonis*, 1593, in-4° : on n'en connaît que deux exemplaires, l'un est à Oxford, dans la

bibliothèque Bodleyenne; l'autre s'est payé 40 l. st. 8 sch. à la vente Strettel (1,025 fr.).

Parmi les écrivains qui ont consacré leurs veilles à expliquer et commenter Shakespeare, nul, sous le rapport de l'ardeur au travail, n'a surpassé R. Warner (mort en 1778) ; il a laissé un *glossaire* pour le théâtre de Shakespeare, en *soixante-onze* volumes in-4°, restés manuscrits, comme de juste, et déposés au Musée britannique.

Mentionnons encore, dans cette bibliographie, quelques ouvrages curieux :

Skotowe, *Vie de Shakespeare*, 1824, 2 vol. in-8°.

Patterson, *Histoire naturelle des insectes dont Shakespeare a parlé*.

Boaden, *Recherches sur l'authenticité des portraits de Shakespeare*.

La société Shakespearienne, fondée à Londres, s'est donné la mission de tout fouiller, de tout découvrir, de tout publier au sujet de ce grand homme et de son époque. Elle a rendu d'importants services à l'histoire littéraire. Il serait à désirer qu'il se formât de même, entre quelques amis de la littérature française, des sociétés *rabelaisiennes*, *moliériennes*, etc. Elles rendraient de vrais services.

G. B.

MUSÉE ROYAL DE MADRID.

CATALOGUE DES TABLEAUX.

Le premier catalogue du Musée de Madrid, rédigé par M. Eusebi, alors conservateur du Musée, fut publié en 1828, en espagnol, en italien et en français. Il ne contenait que les Ecoles espagnole, italienne, allemande et française. Depuis, plusieurs nouvelles salles ayant été ouvertes, et les Ecoles flamande et hollandaise ayant été classées, il a fallu rédiger un nouveau catalogue, qui a paru en 1845, mais seulement en espagnol. Ce catalogue a le défaut, entre autres, de ne pas rapprocher tous les ouvrages d'un même maître : l'auteur est M. Madrazo, conservateur actuel du Musée et ancien élève de Louis David.

On sait quelle est la magnificence du Musée de Madrid, composé maintenant de tous les tableaux qui ornaient jadis les maisons royales de Madrid, Aranjuez, Saint-Ildefonse, Pardo, Zarzuela, Quinta, et divers couvents et églises. Le Musée de Madrid est un des plus riches de l'Europe en Raphaël, Titien, Rubens, Claude, sans parler des Velasquez, Murillo et autres grands peintres de l'Ecole

espagnole. Voilà pourquoi nous avons traduit pour nos lecteurs ce volumineux catalogue dont les exemplaires originaux sont extrêmement rares à Paris. Nous avons supprimé les longues descriptions des tableaux et abrégé plusieurs parties; mais nous avons conservé scrupuleusement les dates et les notes biographiques concernant les maîtres espagnols.

ÉCOLES DIVERSES.

ROTONDE.

1. CALABRESO. — L'eau du rocher. Moïse apaisant la soif des Hébreux.
2. AMICONI, n. à Venise, m. en 1752, à Madrid, où il avait été appelé en 1742 par Ferdinand VI. — Découverte de la coupe d'or de Joseph dans le sac de Benjamin.
3. ÉCOLE DE RUBENS. — Chasse du taureau par des Arabes.
4. MONPER. — Paysage avec figures.
5. COPIES DE RAPHAEL. — Le Soleil. Ce tableau et les nos 6, 10, 11, 16, 17 et 20 sont les copies des mosaïques de la chapelle du prince Chigi, dans l'église de la Madone du Peuple à Rome, mosaïques exécutées d'après les dessins de Raphaël.
6. — La Lune.
7. GIORDANO (Luca), appelé en Espagne par Charles II, pour qui il exécuta une multitude de tableaux. — Abigaïl et David.
8. LIGLI OLIRIOS (Ventura), élève du Giordano en Italie, d'où le duc de Bejar l'appela en Espagne. — Bataille d'Almanza sous Philippe V.
9. GIORDANO. — Sacrifice d'Abraham.
10. COPIE DE RAPHAEL. — Mars avec les figures du Bélier et du Scorpion.
11. — Mercure avec les figures des Gémeaux et de la Vierge.
12. GIORDANO. — Prise d'une place forte.
13. ÉCOLE DE MARTIN DE VOS. — La Terre.
14. — L'Air.
15. WILDENS (Juan), n. à Anvers, en 1580. Il a souvent peint les paysages dans les tableaux de Rubens. — Paysage boisé, avec lac.
16. COPIE DE RAPHAEL. — Vénus avec les signes de la Balance et du Taureau.
17. — Saturne avec le signe du Sagittaire.
18. GIORDANO. — Le Songe de Salomon.
19. ÉCOLE DE LANFRANCO. — Titus et Vespasien.
20. COPIE DE RAPHAEL. — Les Constellations.
21. ÉCOLE FLORENTINE. — L'Esprit de Dieu sur les eaux.
22. GIORDANO. — Le Jugement de Salomon.
23. LANFRANCO. — Entrée triomphale de Constantin à Rome.

24. MONPER. — Paysage.
25. ÉCOLE FLORENTINE. — La Séparation de la lumière et des ténèbres, et la Création du soleil et de la lune.
26. — La Création des animaux.
27. MAGNO (Fr.-Juan-Bautista), n. en 1569, m. en 1649 à Madrid. — Allégorie. Conquête d'une province de Flandre; le comte d'Olivarès près de Philippe IV.
28. GIAQUINTO (Corrado), élève de Solimène et de Conca, n. en 1690, m. à Naples en 1765. — La Sainte-Trinité.
29. — Une Gloire de saints.
30. GIORDANO. — Esaü cédant à Jacob son droit d'aînesse.
31. ÉCOLE FLORENTINE. — Création de la femme.
32. — Adam recevant d'Eve le fruit défendu.
33. CARDUCCI (Vicente), n. à Florence, en 1585; élève de son frère Bartholomé; m. à Madrid en 1638. — La Place de Constance, délivrée en 1633.
34. GIORDANO. — Déroute de Lisara.
35. — Victoire des Israélites.
36. MONPER. — Paysage.
37. SOLIMÈNE. — Le Serpent d'airain.
38. AMICONI. — Joseph dans le palais de Pharaon.
39. ÉCOLE DE RUBENS. — Commencement de la guerre du Latium.

ANCIENNES ÉCOLES ESPAGNOLES.

SALON A DROITE.

40. ZURBURAN (Francisco), n. en 1598, à Fuente de Cantos, m. à Madrid, en 1662; élève de Roelas et imitateur de Caravage. — Sujet mystique, apparition de saint Pierre, apôtre.
41. MURILLO (Bartholomé-Esteban), n. à Séville, en 1618, m. en 1682; élève de Juan del Castillo. — L'Annonciation.
42. RIBERA (José), appelé en Italie l'Espagnolet, n. à Xativa, près de Valence, en 1588, m. à Naples, en 1656; élève de Caravage. — Martyre de saint Bartholomée dans la haute Arménie.
43. MURILLO. — Sainte Famille.
44. RIBERA. — Sainte Marie égyptienne.
45. MORALÈS (Luis de), le divin, n. à Badajos, au commencement du seizième siècle, m. en 1586: on croit qu'il fut élève de Pedro Campaña. — La Vierge de douleurs.
46. MURILLO. — L'enfant Jésus, divin pasteur.
47. TOBART (Alonzo Miguel de), n. près d'Aracena, en 1678, m. à Madrid, en 1758; élève de Fajardo et imitateur de Murillo. — Portrait de Murillo, en buste.
48. CEREZO (Matteo), n. à Burgos, en 1635, m. à Madrid, en

- 1685 ; élève de son père. — Saint Jérôme en méditation , figure à mi-corps.
49. MORALÈS. — Ecce Homo, pendant du n° 45.
50. MURILLO. — Saint Jean-Baptiste, enfant.
51. VELASQUEZ DE SILVA (don Diego), n. à Séville, en 1599, m. à Madrid, en 1660 ; élève et gendre de Pacheco ; peintre favori du roi Philippe IV. — Notre Seigneur crucifié ; peint pour les religieuses de Saint-Placide , et donné au roi Ferdinand VII par les ducs de Saint-Ferdinand.
52. MURILLO. — La Conversion de saint Paul.
53. RIBERA. — Saint Barthélemy, apôtre.
54. MURILLO. — La Portioncule ; Jésus et la Vierge apparaissent à saint François d'Assise et lui apportent le jubilé de la portioncule.
55. ESPINOSA (Juan de). — Tableau de Fruits , avec des poires, des raisins, un plat de pommes et un vase.
56. MURILLO. — L'Annonciation.
57. CEREZO. — L'Assomption.
58. MENENDEZ (Luis de), n. à Naples, en 1716, m. à Madrid, en 1780 ; élève de son père. — Nature morte ; poissons, fruits, etc.
59. — Nature morte ; poissons, etc.
60. ECOLE DE MURILLO. — La Madeleine.
61. VILLAVICENCIO (don Pedro de Nuñez de), n. à Séville , en 1635, m. dans la même ville, en 1700 ; élève et ami de Murillo ; il étudia aussi à Malte avec le Calabreso. — Le Jeu de dés.
62. VELASQUEZ. — Le Couronnement de la Vierge.
63. — Le dieu Mars ; il est nu, avec le casque en tête, son armure à ses pieds.
64. MURILLO. — Notre Seigneur crucifié.
65. — La Conception.
66. ESQUERRA (Geronimo Antonio), élève de Palomino. — Paysage.
67. CARDUCCI (Vicente). — Baptême du Christ.
68. COPIE DE VELASQUEZ. — Troupe de cavaliers.
69. ARELLANO (Juan de), n. à Santorcaz, en 1614, m. à Madrid, en 1676. — Tableau de Fleurs.
70. MENENDEZ. — Tableau de fruits, raisins blanc et rouge.
71. VELASQUEZ. — Portrait d'une jeune fille.
72. RIBERA. — Saint Paul, premier ermite.
73. JUANES (Vicente de), n. à Fuente de la Higuera, en 1523, m. à Bocayrente, en 1579. Il a étudié en Italie. — La Visitation de sainte Isabelle à la Vierge.
74. VELASQUEZ. — Portrait en buste de Philippe IV, jeune.
75. JUANES. — Martyre de sainte Inès, à Rome.
76. ARELLANO. — Tableau de fleurs.
77. MENENDEZ. — Tableau de fruits.

78. VELASQUEZ. — Portrait d'une petite fille qui paraît la sœur de celle que le peintre a représentée dans le tableau, n° 71.
79. MAZO (Juan-Bautista del), n. à Madrid, en 1530, m. en 1587; élève et gendre de Velasquez. — Vue de Saragosse; au premier plan, divers groupes de figures, peints par Velasquez.
80. RIBERA. — La Madeleine en méditation.
81. VELASQUEZ. — Portrait d'un sculpteur, qu'on présume être Alonzo Cano.
82. MURILLO. — La Madeleine pénitente.
83. RIBALTA (Juan de), n. près de Valence, en 1597, m. en 1628. Il a étudié en Italie. — Tête d'un réprouvé, entourée de flammes.
84. — Tête d'un bienheureux; pendant du précédent.
85. CARRENO DE MIRANDA (don Juan), n. à Avilès, en 1614, m. à Madrid, en 1685; élève de Pedro de las Cuevas et de Bartolomé Roman. — Portrait de dona Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV.
86. RIBERA. — Saint Jérôme en oraison.
87. VELASQUEZ — Saint Antoine, abbé, et saint Paul, premier ermite.
88. CANO (Alonzo), n. à Grenade, en 1601, m. en 1667; élève de Pacheco et de Castillo; il fut peintre, sculpteur et architecte. — Saint Jean, évangéliste, écrivant l'Apocalypse dans l'île de Pathmos.
89. VALDÈS LEAL (don Juan de), né à Cordoue, en 1630, m. à Séville, en 1691; élève d'Antonio del Castillo. — Présentation de la Vierge au temple.
90. CANO. — Portrait d'un roi goth, assis sur son trône.
- 91, 92 et 93. MENENDEZ. — Trois tableaux de nature morte.
94. CARDUCCI. — La Salutation angélique.
95. ROELAS (Juan de las), n. à Séville, de 1558 à 1560, m. à Olivarès, en 1625. — Moïse frappant le rocher. Au milieu de la composition, une mère fait boire son fils dans unealebasse, ce qui a fait appeler ce tableau, *le tableau de la Calebasse*.
96. ORRENTE (Pedro), n. à Montealegre, vers la fin du seizième siècle, m. à Tolède, en 1644; imitateur des Bassan. — L'Adoration des bergers.
97. MENENDEZ. — Nature morte.
98. ESPINOS (Benito), directeur de l'Académie de peinture de Valence, vers 1828. — Tableau de fleurs.
99. MENENDEZ. — Nature morte.
100. RIBERA. — Le Christ mort. Il est assis sur le sépulcre et soutenu par deux anges qui pleurent sa mort.
101. VELASQUEZ. — Jardin avec une partie d'architecture. Esquisse.
102. — Jardin avec une espèce de portique et diverses figures.
103. ORRENTE. — Le Calvaire.
104. VAN DER HAMEN (don Juan de), n. à Madrid, en 1596, m.

- en 1632 ; il apprit à peindre des fleurs dans l'atelier de son père, et fut célébré par Lope de Vega. — Nature morte.
105. MENENDEZ. — Nature morte ; citrons et oranges.
106. CARDUCCI. — La Naissance de la Vierge.
107. VELASQUEZ. — Portrait d'un personnage inconnu , en pied. On présume que c'est le portrait de quelque acteur célèbre de la cour de Philippe IV.
108. COLLANTES (Francisco), n. à Madrid, en 1599, m. en 1656 ; élève de Vicente Carducci. — Vision d'Ezechiel. Les cadavres se lèvent dans leurs sépulcres.
109. VELASQUEZ. — Portrait de Philippe IV, en pied, tenant son chapeau de la main gauche.
110. MORALES. — La Circoncision.
111. MENENDEZ. — Nature morte, abricots, pains, pots.
112. JUANES. — Le Couronnement de la Vierge , entourée de Saints.
113. MENENDEZ. — Tableau de fruits.
114. VELASQUEZ. — Portrait de la reine dona Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV.
- 115.—Portrait du prince don Balthazar Carlos, fils de Philippe IV.
116. RIBERA. — L'Echelle de Jacob.
117. VELASQUEZ. — Portrait d'un homme inconnu , en pied ; par terre, des armes et des boulets. On présume que c'est un artilleur célèbre du temps de Philippe IV.
118. — Vue de l'Arc de Titus, à Rome.
119. — Tête de vieillard ; étude.
120. MORALES. — Tête de Christ.
121. RIBERA. — Prométhée enchaîné sur le mont Caucase et dévoré par le vautour.
122. — Saint Pierre, figure à mi-corps.
123. MENENDEZ. — Nature morte.
124. CARRENO. —Portrait d'une femme petite et monstrueusement grasse ; elle tient une pomme dans chaque main.
125. RIBERA. — Saint Sébastien, figure à mi-corps.
126. MENENDEZ. — Nature morte.
127. VELASQUEZ.—Portrait présumé de Barberousse ; il tient dans la main droite une épée nue.
128. — Etude de paysage avec un temple romain à gauche , et à droite un fleuve.
129. MURILLO. — Tête du Christ, couronné d'épines.
130. — La Vierge de douleurs.
131. MAZO. — Portrait d'un capitaine inconnu, du temps de Philippe IV.
132. VELASQUEZ. — Etude de paysage et de ruines.
133. ORRENTE. — Berger conduisant son troupeau à l'étable.

134. PAREJA (Juan de), n. à Séville, en 1606, m. à Madrid, en 1670 ; esclave et élève de Velasquez. — La Vocation de saint Matthieu ; la première figure en pied, à gauche du spectateur, est le portrait de Pareja.
135. VELASQUEZ. — Portrait en buste de dona Isabelle de Bourbon, première femme de Philippe IV.
136. RIBERA. — Tête d'un prêtre de Bacchus.
137. ECOLE DE MURILLO. — Tête de saint Jean-Baptiste.
138. VELASQUEZ. — Réunion de buveurs. Tableau connu sous le nom *des Ivrognes*. Au centre, un des buveurs, demi-nu, et représentant Bacchus, est assis sur un tonneau qui lui sert de trône, la tête ceinte de pampres, et couronnant de lierre un autre buveur de la compagnie ; celui-ci, qui paraît être un soldat, est à genoux, avec un grand respect, pour recevoir le grade, l'honneur et le titre d'élève distingué de Bacchus. L'assemblée entière célèbre ce succès et se prépare gravement à recevoir les mêmes honneurs (1).
139. — Portrait inconnu, en buste.
140. — Portrait inconnu, en buste.
141. ECOLE DE MURILLO. — Tête de saint Paul.
142. VELASQUEZ. — Portrait de Philippe IV, dans un âge avancé, en pied, vêtu de noir et tenant son chapeau dans la main gauche, un papier dans la droite.
143. — Etude de paysage. Un jardin au premier plan ; dans le fond à droite, un autel de pierre, au milieu d'un groupe d'arbres.
144. ORRENTE. — Un berger et sa femme.
145. VELASQUEZ. — Vue de la dernière fontaine du jardin de l'île du palais royal d'Aranjuez.
146. PALOMINO (don Antonio), n. à Bujalance, en 1653, m. à Madrid, en 1726 ; élève de Juan Valdez Leal ; auteur de la Vie des peintres espagnols. — Saint Bernard, abbé.
147. RIBERA. — Tête d'une sybille, en profil.
148. CANO. — Saint Benoît, abbé, à mi-corps et de profil.
149. MARCH (Esteban), n. à Valence à la fin du seizième siècle, m. en 1660 ; élève de Orrente. — Une vieille femme, avec un tambour de basque.
150. JUANES. — Le Christ avec une hostie dans la main droite et un calice dans la main gauche ; fonds d'or.
151. CAXES (Eugenio), n. à Madrid, en 1577, m. en 1642 ; élève de son père Patricio. — Débarquement des Anglais près de Cadix, en 1625, sous la conduite du comte de Lest.
152. COELLO (Alonzo Sanchez), peintre du roi Philippe II, n. à Benyfoyro, près de Valence, au commencement du seizième siècle, m. à Madrid, en 1590 ; il a étudié en Italie. — Portrait présumé de don Carlos, fils de Philippe II, à mi-corps.

(1) Ce tableau, haut de 1 mètre 95 cent. et large de 2 mètres 68 cent., passe pour une des plus belles peintures de Velasquez.

153. PANTOJA DE LA CRUZ (Juan), n. à Madrid, en 1551, m. en 1610 ; élève d'Alonso Sanchez Coello. — Portrait présumé de dona Maria de Portugal, première femme de Philippe II, à mi-corps.
154. SANCHEZ COELLO. — Portrait de dona Isabelle Claire-Eugénie, fille de Philippe II, et depuis femme de l'archiduc Albert.
155. VELASQUEZ. — Tableau appelé les *Filles de la reine* (las Meninas) ; à gauche du spectateur, Velasquez tenant en main la palette, fait le portrait de Philippe IV et de la reine, qu'on voit réfléchis dans une glace au fond de l'atelier ; au premier plan, et au milieu, la petite infante dona Marguerite-Marie d'Autriche ; à droite, les deux nains Mari Barbola et Nicolasico Pertusato, avec le chien favori, qui souffre patiemment leurs agaceries. — Hauteur 3 mètres 91 cent. ; largeur 3 mètres 75 cent. (C'est un des tableaux les plus célèbres de Velasquez.)
156. — Portrait de Philippe IV, en buste.
157. MORALES. — La Vierge et l'Enfant Jésus.
158. JUANES. — Ecce Homo.
159. MURILLO. — Saint Ferdinand, roi d'Espagne ; dans le haut, deux Anges.
160. CARRENO. — Portrait de Charles II, en buste.
161. RIBERA. — La Conception ; la Vierge est sur les nuages, entourée d'Anges et foulant aux pieds le serpent.
162. CAXES CAXESI ou CAXETE (Patricio), n. à Arezzo, d'où l'ambassadeur de Philippe II, à Rome, don Luis de Requesens, l'amena en Espagne, où il peignit aussi pour Philippe III ; m. en 1612. — La Vierge et l'Enfant Jésus.
163. RIBALTA. — Saint François d'Assise. Un ange lui apparaît pour le consoler.
164. ANONYME. — Saint Jérôme en méditation.
165. JUANES. — Jésus portant la croix ; il monte vers le Golgotha, au milieu des soldats. A droite, la Vierge, la Madeleine et saint Jean.
166. CANO. — Le Christ mort, soutenu par un ange.
167. VELASQUEZ. — L'Adoration des Mages. Première manière du peintre.
168. MENENDEZ. — La Vierge donnant le sein à l'Enfant Jésus.
169. JUANES. — Portrait de don Luis de Castelví, à mi-corps.
170. PRADO (Blas del), n. à Tolède, en 1497, m. en 1557 ; élève de Berruguete. — Sujet mystique ; la Vierge assise sur un trône, tient l'Enfant Jésus qui accueille les prières d'Alphonse de Villegas, auteur de *Flos Sanctorum*.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES ARTS.

10 MARS 1848.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

RÉPUBLIQUE DES LETTRES ET DES ARTS.

Nous l'avions dit, nous l'avions écrit souvent : « La royauté, qui ne tient aucun compte des lettres, et qui ne se met pas à la tête des lettrés, comprend bien mal ses intérêts présents et à venir. » Pendant dix-sept ans, Louis-Philippe, en qui était incarné tout le gouvernement de la France, n'a témoigné que du dédain ou de la haine pour quiconque tenait une plume. C'est la plume qui l'a renversé, avec le système égoïste et corrompateur qu'il avait fondé, au mépris de tous les sentiments élevés, généreux et patriotiques.

Une grande Révolution s'est faite en un jour, en quelques heures ; le 24 février, à midi, il y avait aux Tuileries un roi constitutionnel qui croyait en lui, et qui comptait sur les Chambres, sur l'armée et sur la garde nationale ; deux heures après, ce roi avait fui son palais, envahi par le peuple, et un Gouvernement provisoire, fils de ses œuvres, inaugurait la République française. Ce Gouvernement provisoire se compose d'écrivains et de publicistes : Dupont de l'Eure, Lamartine, Ledru-Rollin, Arago, Crémieux, Garnier-Pagès, Marie, Louis Blanc, Marrast, Flocon et Albert. On comprend qu'il s'agit maintenant d'une Révolution dans les idées, révolution sociale plutôt que révolution politique.

Depuis que le Gouvernement provisoire s'est installé à l'Hôtel-de-Ville, le 24 février, à quatre heures du soir, il n'a pas cessé un seul instant de prouver son existence par des décrets improvisés qui ne sont pas tous empreints du même esprit de justice et de grandeur, mais dont quelques-uns suffiraient pour honorer un long règne. Nous n'avons ici qu'à enregistrer ceux qui concernent les lettres et les arts, d'autant mieux que l'histoire a déjà nommé cette révolution *la Révolution des journalistes et des artistes*.

Le lendemain même du combat, le *Moniteur* publiait cette ordonnance si libérale et si rassurante à la fois :

« Tout ce qui concerne la direction des Beaux-Arts et des Musées, autrefois

dans les attributions de la Liste-Civile, constituera une division du ministère de l'intérieur.

« Le jury chargé de recevoir les tableaux aux Expositions annuelles sera nommé par élection.

« Les artistes seront convoqués à cet effet par un prochain arrêté.

« Le Salon de 1848 sera ouvert le 15 mars.

« LEDRU-ROLLIN. »

Cette ordonnance a été rédigée à l'Hôtel-de-Ville, par le citoyen Thoré, qui demanda qu'un des premiers actes de la République fût en faveur des arts. Thoré avait été, ce soir-là même, nommé par acclamation directeur des Beaux-Arts et de tous les musées : il se trouva flatté sans doute d'un choix spontané que ses écrits sur les arts auraient fait généralement approuver, mais il ne voulut pas avoir l'air d'enlever d'assaut une position éminente qu'il eût remplie mieux que personne ; il refusa, et il se contenta de signaler sa présence à l'Hôtel-de-Ville, en faisant protéger les collections du Louvre.

Le 25, un décret du Gouvernement provisoire et un arrêté du maire de Paris, Garnier-Pagès, étonnèrent et attristèrent tous les citoyens qui ont un sentiment vrai et éclairé de la gloire nationale.

« Le Gouvernement provisoire de la République Française décrète :

« Les Tuileries serviront désormais d'asile aux invalides du travail. »

« Le Maire de Paris, averti que des citoyens ont manifesté l'intention de détruire les résidences qui ont appartenu à la royauté déchue, afin de faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la tyrannie,

« Leur rappelle que ces édifices appartiennent désormais à la nation ;

« Que, d'après une résolution prise par le Gouvernement provisoire,

« Ils doivent être vendus, pour leur prix être affecté au soulagement des victimes de notre glorieuse Révolution,

« Et aux dédommagements que réclament le commerce et le travail.

« Il invite donc tous les bons citoyens à se souvenir que les édifices nationaux sont placés sous la sauvegarde du peuple. »

Ce fut sous la pénible impression que cet arrêté et ce décret vaudales avaient produite chez tous les amis des arts, que nous écrivîmes la lettre suivante à M. de Lamartine :

MONSIEUR,

Permettez-moi de faire appel à votre grand cœur de citoyen et de poète.

La République doit vouloir que le peuple comprenne, aime et respecte les arts.

Et voici que deux décrets du Gouvernement provisoire condamnent à mort les châteaux royaux et les Tuileries !

Sous le règne de Louis-Philippe, une conspiration d'architectes

intéressés allait mettre le marteau dans les bâtiments de la *Bibliothèque du Roi*, j'ai poussé le premier cri d'indignation, je me suis levé presque seul contre la Bande-noire, et la *Bibliothèque du Roi* a été sauvée.

C'est à vous qu'il appartient aujourd'hui de sauver les Tuileries, Versailles, Fontainebleau, etc. C'est à vous qu'il appartient de faire triompher la sainte cause des arts. Je vous adjure, au nom de notre gloire nationale, de défendre les monuments historiques.

Les châteaux royaux semblent fondés exprès pour qu'on y fasse des musées.

Les Tuileries et le Louvre, que la République va finir sans doute, ne peuvent avoir d'autre destination que de rassembler les grandes collections d'art qui font la richesse et l'honneur du pays.

Et vous, monsieur, qui êtes Lamartine, vous placerez les arts sous la sauvegarde des lettres; vous vous opposerez au massacre des monuments.

Si le Parthénon eût existé du temps d'Homère, le chantre de l'Iliade aurait accepté la noble mission de protéger le temple de Minerve et l'œuvre de Phidias.

Agréez, etc.

P. LACROIX, bibliophile Jacob.

L'intention du Gouvernement provisoire n'avait été, il faut le dire à son honneur, que de sauver les châteaux royaux et les Tuileries, en les entourant de l'inviolabilité d'une destination patriotique. Des bandes d'incendiaires menaçaient Versailles, Fontainebleau, Saint-Cloud, etc.; des héros-inconnus étaient maîtres des Tuileries; Neuilly brûlait et le Palais-Royal fumait encore: il fallait placer les châteaux royaux sous la sauvegarde du peuple qui n'a pas encore le sentiment des arts, et qui, comme les enfants, se plaît à la destruction. Vienne l'éducation pour lui apprendre à respecter l'art comme un culte, les objets d'art comme des choses saintes!

Les ordonnances ministérielles des 25 et 26 février témoignent d'ailleurs de la sollicitude du Gouvernement provisoire pour les monuments et pour les collections d'art.

M. Jeanron, peintre, est chargé de la conservation des tableaux du Louvre, et de tous les autres objets d'art qui s'y trouvent.

M. J. Duseigneur, statuaire, lui est adjoint en qualité de conservateur provisoire.

MM. Lessore et Gigoux, peintres, sont nommés commissaires des palais et musée de Versailles.

M. Ed. Renaud, architecte, est nommé commissaire au palais de Saint-Cloud, pour la garde des monuments et objets d'art.

M. Félicien Mallefille, homme de lettres, est nommé gouverneur du château de Versailles.

M. Auguste Luchet, homme de lettres, est nommé provisoirement, et vu l'urgence, gouverneur du château de Fontainebleau.

On ne pourvut que le 28 février au remplacement de M. Cavé, directeur des Beaux-Arts au ministère de l'intérieur, et l'on nomma M. Garraud, statuaire, en attendant, dit-on, que M. Étienne Arago, directeur provisoire des postes, pût venir prendre possession de la direction des beaux-arts, à laquelle il aurait été appelé par le vœu des auteurs dramatiques. M. Arago, le spirituel auteur des *Aristocraties* et d'autres charmantes comédies, doit avoir sans doute la division des théâtres, quand on formera un ministère spécial des lettres et des arts.

Il est à regretter que les artistes et les littérateurs, qui ont beaucoup contribué à la révolution et qui en sont maintenant les apôtres, n'aient pas mieux fait sentir leur influence conservatrice, lors de la prise des Tuileries et du Palais-Royal.

Au Palais-Royal, presque toute la galerie de tableaux a été sacagée : on déchiquetait les toiles à coups de sabre et de baïonnette ; on jetait les cadres par les fenêtres et on en faisait un bûcher qui s'élevait à la hauteur du second étage. La bibliothèque n'a pas été plus épargnée : on a déchiré et brûlé plusieurs milliers de volumes ! Cependant, par un bonheur inespéré, quatre ou cinq tableaux de Van Dick, Rubens, etc., appartenant à la galerie du Louvre, qui se trouvaient alors dans les appartements du Palais-Royal (le roi regardait comme siens les musées royaux), n'ont pas même été endommagés, comme si le peuple avait eu la prescience de l'origine de ces tableaux, aujourd'hui réintégrés à leur place dans le Louvre. Nous apprenons aussi que la plus précieuse partie de la bibliothèque est encore intacte ; un de nos amis, bibliophile entre les bibliophiles, s'est surtout préoccupé du sort du *Perceforêt*, sur vélin, relié en 6 vol. in-fol., provenant de la bibliothèque du comte d'Hoym : ce *Perceforêt*, le roi des livres, est, Dieu merci ! sain et sauf.

Aux Tuileries, le désastre est moins grand ; quelques bons citoyens avaient écrit sur les murs : « Objets d'art appartenant à la nation » ; et ces mots, tracés à la craie, souvent avec des fautes d'orthographe, ont conservé presque tous les tableaux, sauf quelques dommages faciles à réparer. Deux jours après l'invasion du peuple, MM. de Laborde et Mérimée, de l'Institut, et Chalons d'Argé, du ministère de l'intérieur, avaient été délégués pour constater l'état des objets

d'art existant aux Tuileries et pour faire enlever ceux qui méritaient d'être réunis aux collections nationales.

Au Louvre, le conservateur des Musées royaux, M. de Cailleux, est resté courageusement à son poste jusqu'à l'arrivée des commissaires provisoires chargés de le remplacer. M. de Cailleux s'est montré, comme en juillet 1830, dévoué aux arts et fidèle gardien des collections qui lui avaient été confiées. Le peuple avait déjà inondé toutes les galeries de tableaux, lorsque le vol de deux petits paysages de Vanhuysum fit jeter un cri d'alarme et décida la retraite immédiate de cette foule armée et encore inoffensive. Les conservateurs provisoires ont signalé leur entrée en fonctions par la démolition de la fameuse baraque de bois, cet horrible brûlot attaché aux parois du Louvre par le mauvais goût et la mauvaise humeur de Louis-Philippe.

On doit remarquer que, dans l'incroyable émulation de barricades qui s'élevèrent en une nuit sur tous les points de Paris, on n'attaqua aucun monument d'art, hormis des bornes-fontaines, des candélabres à gaz, des grilles, etc. Les statues de la place Royale, de la place des Victoires, etc., ne furent pas abattues. Quand le peuple entra dans la cour du Louvre, on n'eut qu'à placer un écriteau : *Propriété nationale*, sur la statue équestre du duc d'Orléans, pour que cette statue pût attendre paisiblement qu'on la descendît de son piédestal le lendemain soir et qu'on l'emmagasinât avec les bustes de Charles X et de Louis XVIII. Ainsi s'est trouvé réalisé notre vœu, hautement exprimé, de voir disparaître du Louvre une statue, votée politiquement par l'armée, et très-pauvrement exécutée par M. Marochetti. Nous protesterons également contre la pierre d'attente qu'on a laissée subsister à cette place et qui porte une dangereuse inscription : *Aux victimes des 23 et 24 février*. Le Louvre, répétons-le, doit être consacré aux arts, non à la politique.

On a, du reste, le bon esprit de ne plus détruire les monuments par ordonnance : une tête de statue cassée, un bas-relief mutilé, ne sont pas des raisons en faveur de la meilleure des causes. Nous avons donc vu avec plaisir la nouvelle suivante annoncée dans les journaux du 27 février :

Deux factionnaires de la garde nationale ont été placés dans la salle des Pas-Perdus, au Palais de Justice, pour garantir contre toute dégradation inconsiderée le monument de Malesherbes.

Des ouvriers s'occupaient ce matin à revêtir d'un enduit le bas-relief de Cortot, placé sur le piédestal de ce monument, et qui représente l'entrevue de Louis XVI avec Malesherbes, Desèze et Tronchet, ses défenseurs.

Le ministre de l'intérieur, M. Ledru - Rollin, qui a toujours

aimé les arts et qui faisait un noble emploi de sa fortune privée en achetant des tableaux à nos artistes, a voulu, dans ses actes de ministre, montrer qu'il met les arts au nombre des questions d'intérêt général et d'utilité publique. Voici quelques arrêtés qui témoignent de sa sollicitude à l'égard de l'Exposition du Louvre.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE.

Le citoyen ministre de l'intérieur charge le directeur du Musée national du Louvre, d'ouvrir l'Exposition de 1848 sous le délai de quinze jours.

Tous les ouvrages envoyés cette année seront reçus sans exception.

Paris, le 28 février.

Les artistes peuvent compter sur l'entier dévouement du directeur du Musée.

Des travaux d'organisation intérieure sont déjà commencés et vont être poursuivis avec ardeur. L'Exposition de 1848 doit être une exposition nationale. Les artistes seront avertis aussitôt que possible des mesures qui pourront en hâter l'ouverture. Il les prie en conséquence de suspendre jusque-là leurs démarches relatives à l'Exposition. Ils recevront très-prochainement de plus amples renseignements.

Le Directeur du Musée national du Louvre.

JEANRON.

Tous les artistes sont convoqués à l'École nationale des Beaux-Arts, le 5 mars 1848, à midi, pour nommer une Commission de 40 membres, savoir : 15 peintres, 11 sculpteurs, 5 graveurs, 5 architectes et 4 lithographes, chargée, avec le concours de l'administration du Musée national, du placement des ouvrages à exposer.

Paris, le 29 février 1848.

LEDRU-ROLLIN.

Les salles du Musée sont ouvertes pour les études depuis hier.

L'administration du Musée national continuera à délivrer des cartes d'Etude.

Paris, le 1^{er} mars 1848.

Le Directeur du Musée national.

JEANRON.

Nous aurons donc cette année une Exposition sans jury : le jury académique, qui avait soulevé plus de haines, plus de cris et plus de résistances que la monarchie elle-même, est tombé comme elle pour toujours. L'Exposition, il est vrai, n'en profitera guère cette année, car les meilleurs peintres n'ont rien envoyé au Louvre ; mais l'année prochaine, on verra sans doute l'heureux résultat de cet affranchissement des arts ou plutôt des artistes. L'Exposition libre de 1848 sera remarquable au moins par le nombre des ouvrages exposés, 4 ou 5000, grand Dieu ! Où mettra-t-on tout cela ? « Est-il possible, s'écriait à ce sujet un économiste, qu'on gaspille tant d'aunes de toile, quand il y a tant de gens qui n'ont pas de chemise ! »

La République, acceptons-en l'augure, a témoigné tout d'abord une sympathie particulière à l'égard des arts et des lettres, qui

rendent toujours avec usure ce qu'on leur prête. Aussi, les adhésions littéraires et artistiques n'ont-elles pas fait défaut. La première a été celle de la Société des gens de lettres, qui avait invité toute la famille des écrivains à venir prendre part à cette manifestation. Le mercredi 1^{er} mars, trois cents membres de cette Société se sont rendus à l'Hôtel-de-Ville, sous la conduite de M. Pyat, président du Comité, chargé de présenter une adresse que le vote de la majorité avait réduite à cette simple phrase :

La Société des gens de lettres vient apporter son concours et son adhésion au Gouvernement provisoire de la République.

M. Armand Marrast, membre du Gouvernement provisoire, a cru pouvoir mettre moins de concision dans sa réponse :

Messieurs,

J'aurais désiré que mon collègue, M. Lamartine, fût présent pour vous recevoir ; mais si mon talent n'est point à la hauteur du sien, je puis dire du moins que mes sentiments sont les mêmes. Je vois en vous les représentants d'une des plus belles gloires de la France ; je vois ceux qui assurent à notre patrie la prépondérance intellectuelle dans le monde. Vous devez, en effet, citoyens, vous serrer autour du Gouvernement de la République, car ce qu'il veut par-dessus tout, c'est la dignité, la grandeur, la prospérité des lettres et la liberté de la pensée. Dans le désir de rattacher plus étroitement que jamais votre Société au Gouvernement, je vous exprime le désir de vous voir adopter le nom de *Société républicaine des gens de lettres*.

Cette proposition a été accueillie avec un vif enthousiasme, aux cris de *Vive la République*. Quelques-uns ont ajouté, par esprit de corps : *Vive la République des Lettres !* Du reste, pas un mot de la propriété littéraire, des droits de la pensée, de l'avenir de la littérature, etc.

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques a d'ailleurs adopté presque mot pour mot la rédaction de l'adresse de la Société des gens de lettres. Son président, M. Lebrun, de l'Institut, a dit :

Citoyens du Gouvernement provisoire,

La Société des auteurs et des compositeurs dramatiques, qui, dès 1829, a pris pour devise : « Unis et libres ! » vient faire acte d'adhésion et offrir son concours au Gouvernement provisoire de la République française.

M. Crémieux, membre du Gouvernement provisoire, a fait une réponse aussi honorable pour lui que pour les lettres ; il s'est élevé à la hauteur du sujet, dans cette éloquente allocution pleine de grandes idées et de nobles sentiments :

Citoyens,

Je suis tout à la fois bien ému et bien flatté de me trouver aujourd'hui à

l'Hôtel-de-Ville, au moment où la réunion des auteurs et compositeurs dramatiques s'y présente; et chacun des membres du Gouvernement provisoire se féliciterait d'avoir à vous répondre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le Gouvernement provisoire de la République doit prendre, à l'état des lettres en France, à sa prospérité, à sa grandeur, pour laquelle vous travaillez si bien, l'intérêt le plus vif et le plus soutenu. Il n'a pas besoin de s'en occuper lui-même; c'est vous qui faites ce qu'il faut; et quand on a en France de pareils répondants de l'état des lettres et de leur sort présent et futur, la République peut être tranquille, sa gloire ne faillira pas.

Citoyens, il y a longtemps que l'état habituel des lettres était appelé *la République des lettres*.

Sous la monarchie pure, comme sous la monarchie tempérée qui nous escamotait une à une toutes nos libertés, vous seuls vous appeliez encore la République des lettres. Prenez avec ardeur, et avec ce dévouement du cœur qui appartient à nos écrivains, le parti de la République, propagez-en les beaux et nobles principes.

Dites éloquentement à ce peuple, qui mérite si bien de la République, qui nous donne, à chaque jour de péril pour la liberté, de si beaux exemples de courage; dites-lui, dans la langue sublime et harmonieuse qui vous appartient, qu'il n'est rien de plus grand, rien de plus beau que son patriotisme ardent et généreux, devant lequel s'évanouit le soin de leurs intérêts privés, oubliés devant la sainte image de la patrie. Que vos travaux, que vos chants, que vos plus larges pensées se réveillent et s'animent en faveur de la liberté, si puissante et si protectrice, et de cette patrie française, si grande et si belle.

Messieurs, la France, illustre dans la guerre par tant de prodiges, n'est pas moins illustre par les sciences, les arts et les lettres; toutes les nations la saluent avec sympathie dans ses grands écrivains comme dans ses fameux capitaines. Vous êtes les héritiers des grands noms de notre littérature; laissez-moi vous dire que vos enfants seront aussi les héritiers de grands noms, et auront à soutenir avec gloire le poids des vôtres, comme vous soutenez avec gloire le poids des anciens.

Ce discours a produit beaucoup d'effet sur l'assemblée qui s'est retirée aux cris de *Vive la République!* Mais, du reste, pas un mot de la liberté des théâtres, cette conquête inévitable d'une révolution qui veut supprimer tous les privilèges.

Une députation des élèves de l'École des Beaux-Arts s'est présentée ensuite à l'Hôtel-de-Ville pour demander qu'à l'avenir l'État utilisât les talents des élèves à leur sortie de l'École, au lieu de les laisser, comme aujourd'hui, sans emploi.

M. Recurt, adjoint du maire de Paris, en l'absence des membres du Gouvernement provisoire, a répondu que l'École des Beaux-Arts pouvait compter sur les sympathies du gouvernement en faveur d'une institution qui était une des richesses du pays.

Une autre députation des professeurs et des élèves de l'École des Chartes a été reçue à l'Hôtel-de-Ville par M. Pagnerre, secrétaire général du Gouvernement provisoire, et MM. Buchez et Recurt.

adjoints au maire de Paris. Cette députation apportait une adhésion à la République, en demandant qu'on ajoutât au titre d'Ecole des Chartes celui d'*Ecole d'histoire de France*.

M. Buchez, quoique historien lui-même, a fait une réponse toute politique, qui semble avoir évité de toucher la question de l'Ecole des Chartes. Nous espérons pourtant que cette institution, vraiment utile aux travaux historiques, n'a rien à craindre des préjugés de quelques hommes du Pouvoir actuel. L'Ecole des Chartes, qui serait mieux nommée aujourd'hui : *Ecole d'archéologie et d'histoire nationales*, a déjà rendu de véritables services ; elle a fourni des archivistes et des paléographes habiles ; elle a concouru à l'exécution des grands ouvrages que publie l'Académie des Inscriptions ; elle représente, elle remplace les doctes bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Il suffit de citer les professeurs qui la dirigent : MM. Letronne, Champollion, Guérard, Lacabanne, Vallet de Viriville, pour faire comprendre que la suppression de l'Ecole des Chartes serait un coup funeste porté à l'étude et à la science.

Le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Carnot, esprit droit, éclairé et juste, ne tombera donc pas dans la faute de l'ancien comité républicain d'instruction publique, lequel avait tout à coup interrompu le magnifique développement des travaux historiques, et arrêté court nos précieuses collections des Ordonnances, des Diplômes, des Historiens, des Conciles de France, et cela, pour ne paraître pas suivre les errements du ministre Bertin et les plans de l'historiographe Moreau !

M. Carnot a commencé son œuvre de ministre, en chargeant M. Paulin, ancien gérant du *National*, de préparer un projet relatif à l'organisation des bibliothèques communales. C'était là un des projets d'affection du citoyen ministre, et il a dû, avant tout, satisfaire à des tendances philosophiques qui ont tourné ses vues vers l'éducation du peuple. La fondation des bibliothèques communales n'est pas une utopie impraticable ou insignifiante ; elle a été mise en question et même adoptée en principe par les ministres de Louis-Philippe ; mais si l'on était disposé à créer des places d'inspecteurs et de directeurs, on reculait devant la nécessité d'acheter des livres. Le Gouvernement, comme on sait, a toujours eu horreur de toute espèce d'achat de livres, par tradition et par routine. La révolution de 89 avait trouvé dans les couvents supprimés et les châteaux confisqués tant de bibliothèques qui ne lui coûtaient que la peine de les prendre ! Aujourd'hui, non-seulement on achètera des livres pour les bibliothèques communales, mais on en fabriquera : l'imprimerie, la librairie et la reliure y gagneront. Le choix qu'on a

fait de M. Paulin est d'ailleurs excellent : M. Paulin connaît mieux que personne tout ce qui se rattache au matériel et à l'intellectuel du livre ; il pourra puiser de très-bonnes idées dans un Mémoire de M. Curmer, publié en 1846 sous ce titre : *De l'établissement des bibliothèques communales*.

Mais les bibliothèques communales n'existent pas encore, et la Bibliothèque du Roi existe, si désorganisée, si malade qu'elle soit. Le citoyen ministre, avant d'aviser au traitement de la maladie, a songé aux médecins et aux infirmiers. Voici, en conséquence, ses arrêtés du 1^{er} mars :

M. Raoul-Rochette est révoqué de ses fonctions de conservateur au département des Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale. Il ne sera point pourvu à son remplacement.

M. Barthélemy Hauréau, ancien bibliothécaire au Mans, est nommé conservateur des manuscrits français et en langues modernes au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, en remplacement de M. Champollion-Figeac, révoqué de ses fonctions.

M. Ravenel, conservateur adjoint au département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, est nommé conservateur dans le même département.

M. Richard, employé au département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, chef du bureau du catalogue de ce département, est nommé conservateur adjoint.

M. Pillon, premier employé au département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, est nommé conservateur adjoint dans le même département.

M. Barbier, employé au département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, chef du bureau et des entrées de la comptabilité, est nommé conservateur adjoint au même département.

M. Achille Devéria est nommé conservateur adjoint au département des Estampes et Cartes de la Bibliothèque nationale ; il est spécialement chargé de la rédaction du catalogue de ce département.

Ces nominations sont bonnes, mais les destitutions ont étonné, ont affligé généralement. M. Raoul-Rochette n'est plus depuis longtemps un homme politique ; il s'est voué exclusivement à l'étude de l'archéologie ancienne ; il ne pense qu'à son cours d'antiquités et à ses articles du *Journal des Savants*, que l'Italie et l'Allemagne savantes accueillent avec beaucoup d'estime : il ignorait même que Louis-Philippe régnât avant le 24 février. Quant à M. Champollion-Figeac, éditeur et continuateur des admirables découvertes de son frère, il porte un nom illustre qui devait le protéger contre une révocation ; il n'était ni courtisan, ni séide de M. de Salvandy ; il demandera sans doute une enquête sur les motifs de sa révocation.

Quant aux nouveaux conservateurs, nous les eussions nous-même désignés. M. Hauréau est l'auteur de cette *Histoire littéraire du Maine*, que nous avons souvent signalée comme un des livres les plus

recommandables de notre temps; il a fait, en outre, une étude approfondie de la philosophie du moyen âge, et le grand ouvrage qu'il prépare depuis quinze ans sur cet immense sujet, est maintenant prêt à paraître; enfin il s'est toujours occupé de livres et de manuscrits; il les connaît, il les aime, et on lui doit le superbe catalogue de la bibliothèque théologique de l'abbé C. J. Lequien de la Neuville, ancien vicaire général de Dax (*Mans, Ad. Lanier, 1845, in-8° de 672 p., contenant 7776 articles*). M. Ravenel est un de nos bibliographes les plus instruits; M. Pillon, helléniste distingué, est le plus infatigable et le plus capable des bibliothécaires; M. Barbier est fils du savant auteur du *Dictionnaire des Anonymes* et frère du savant bibliothécaire du Louvre; M. Richard a fait des efforts inouïs pour classer les livres de la Bibliothèque; M. Devéria secondera utilement M. Duchesne dans la rédaction du catalogue des estampes.

Mais ce n'est point encore là le salut de la Bibliothèque, qui reprend son nom de *Bibliothèque Nationale* et attend une réforme complète. Le premier acte de cette réforme sera le rétablissement de la loi organique de 1795, c'est-à-dire le régime républicain et électif dans le Conservatoire, dont l'action avait été entièrement annulée par les pouvoirs conférés à un administrateur général. On assure que M. Naudet a été le premier à reconnaître que la loi de l'an IV devait être remise en vigueur, et il aurait offert de se contenter du simple titre de conservateur. C'est de sa part une preuve de désintéressement que nous nous plaisons à rendre publique: il renoncerait alors à l'augmentation de 4,000 fr. attribuée au titre d'administrateur général; aux frais de bureau fixés à 6,000 fr., et enfin à la création de cette incroyable place de trésorier, avec appointements de 6,000 fr. Notre polémique contre M. Naudet a eu, en quelque sorte, pour dernier mot la publication, dans le *Bulletin des Arts*, du rapport de Villar sur la Bibliothèque du Roi. Il n'est plus question de personnes; il est question de la Bibliothèque, qui n'a pas de catalogue, qui est bouleversée de fond en comble, et qui traîne une misérable existence de cabinet de lecture.

En attendant qu'on s'occupe du catalogue et du reste, on ne se lasse pas d'apporter des livres dans ce dépôt central et unique. Les débris de la bibliothèque de Neuilly sont venus s'y réfugier. Une note à ce sujet, insérée dans le *National* du 7 mars, nous apprend que cette bibliothèque n'a pas péri tout entière dans le sac et l'incendie du château:

« Un assez grand nombre de tableaux et de livres ont échappé à l'incendie qui a dévoré le château de Neuilly et aux mains rapaces qui ont achevé la ruine

de ce palais. Les tableaux, presque tous modernes, sont en ce moment transportés au Louvre, où l'on en fait un dépôt provisoire. La bibliothèque du roi et celle de la reine formaient, à Neuilly, quatorze mille volumes. On peut estimer qu'environ douze mille de ces volumes ont été sauvés; mais en quel état ! Arrachés précipitamment aux armoires qui les contenaient, jetés pêle-mêle dans des charrettes, pour être transportés à la mairie de Neuilly, et entassés confusément dans les salles hautes et basses de cette mairie, tous ces volumes portent l'empreinte de quelque mutilation. On les dépose, en ce moment, dans une des salles de la Bibliothèque Nationale, rue de Richelieu, où ils seront inventoriés, et, autant que faire se pourra, restaurés.

« Nous sommes heureux d'annoncer aux curieux, que l'on a retrouvé dans ces monceaux de volumes le fameux manuscrit du livre de Gaston Phœbus, appelé vulgairement le *Livre des Chasses*, inscrit sur l'ancien catalogue de la Bibliothèque Nationale, et enlevé à cette bibliothèque par Louis XIV, en 1665. Nous signalerons encore, parmi les ouvrages déjà transportés dans la rue Richelieu, un recueil de dessins de la main de Louis XIV enfant, une traduction manuscrite des *Odes d'Horace* par le duc de Bourgogne, et un *Nouveau Testament* en lettres d'or, sur papier dit de porcelaine, in-4^o, du poids de sept kilogrammes, présent fait à Louis-Philippe par la reine Victoria. »

La révolution de février 1848 a été plus hostile aux livres que celle de juillet 1830 : celle-ci n'avait brûlé, déchiré et dispersé que les papiers trouvés aux Tuileries, car c'est deux ans plus tard que la bibliothèque de l'Archevêché fut sacrifiée à une vengeance populaire contre l'archevêque de Paris ; mais notre révolution, si modérée et si sage d'ailleurs, n'a pas empêché des mains violentes et sauvages de s'attaquer aux bibliothèques du Palais-Royal et de Neuilly. Ne pourrait-on enfin, par l'éducation, par la loi, par tous les sentiments d'honneur national et de dignité humaine, enseigner au peuple qu'un livre doit être inviolable, et que détruire des livres est un outrage à la raison, un attentat à la civilisation, un acte d'insensé et de bête féroce ?

Il n'y a pas encore de décret relatif aux livres : on n'a rien décidé à l'égard des bibliothèques des châteaux royaux, si ce n'est que les bibliothécaires sont supprimés. Mais on s'est déjà occupé des monuments et des objets d'art : ainsi, en envoyant à la fonte l'argenterie des Tuileries et de Neuilly, on a excepté les objets d'art qui ont le malheur d'être en argent ; ainsi, en promettant les châteaux royaux à la Bande-noire et les Tuileries à un hôpital, on a publié un arrêté qui renvoie à une Commission de sept membres toute demande d'allocation pour entretien, acquisition, construction et réparation des édifices religieux, ainsi que pour entretien et acquisition de leur mobilier. Cet arrêté est appuyé sur des considérants qui nous font penser que les droits de l'art ne seront pas méconnus. On est heureux d'entendre le ministre de l'instruction publique déclarer que les édifices religieux, « en même temps qu'ils servent à l'exercice du culte, sont, pour un grand nombre, des mo-

numents précieux sous le rapport de l'art et de l'histoire, et qu'à ce double point de vue, ces monuments et le mobilier qu'ils renferment sont des richesses nationales, dont la conservation n'importe pas moins à la gloire artistique du pays et à son histoire, qu'à l'éclat de la religion qui les a édifiés. »

Les noms des membres de la Commission instituée pour décider de la convenance des subventions à accorder, sont, au surplus, très-rassurants :

MM. Durieu, directeur général de l'administration des cultes, président; Duban, architecte de l'Ecole des Beaux-Arts; Fortoul, doyen de la Faculté des lettres d'Aix; Labrousse, architecte de la bibliothèque Sainte-Geneviève; Mérimée, inspecteur général des monuments historiques; Vaudoyer (Léon), architecte du Conservatoire des Arts et Métiers; Viollet-le-Duc, architecte de la cathédrale de Paris; Blanche (Alfred), auditeur au Conseil d'État, secrétaire.

Si les noms ont une grande signification, c'est surtout dans les questions d'art : on a donc vu, avec surprise, avec indignation, M. Fontaine, l'entrepreneur damné de Louis-Philippe, l'inventeur et le créateur de la *baraque* du Louvre, devenir tout à coup d'architecte du roi architecte de la République! On a vu, avec peine, avec regret, les artistes choisis provisoirement pour veiller à la conservation des châteaux et des musées royaux résigner eux-mêmes leurs fonctions temporaires et rentrer dans leur atelier. MM. Lessore, Gigoux, Duseigneur, pourraient être encore très-utiles au Louvre et à Versailles. La lettre écrite par M. Duseigneur, au ministre de l'intérieur, en date du 6 mars, mérite d'avoir sa place dans l'histoire de notre révolution : elle fait un consolant contraste avec l'effroyable curée des places que se disputent non les plus dignes, mais les plus effrontés.

« En ma qualité d'artiste et de citoyen, je me suis rendu un des premiers au Louvre afin d'y protéger nos collections.

« Vous m'avez fait l'honneur de me nommer un des conservateurs provisoires des collections du Musée National; aujourd'hui que l'ordre est assuré, je crois devoir vous prier d'accepter ma démission.

« Je rentre dans mon atelier de sculpteur, et je ne demande à la République que du marbre. »

Cependant on n'a pas encore eu le temps de donner du marbre aux statuaires et de la toile aux peintres. Le premier ouvrage d'art que la République ait produit est le char de la Révolution, qui a figuré le 2 mars dans les funérailles des victimes des 23 et 24 février. Ce char, formant un immense trophée composé d'attributs et d'emblèmes républicains, avait été exécuté, sous la direction de M. Etex, par M. Pascal, sculpteur, et M. Victor Baltard, architecte de la ville.

Il ne faut pas oublier aussi le buste colossal de la Liberté, que M. Clesinger a improvisé *en quelques heures*, et qu'il a offert au Gouvernement provisoire. M. Clesinger semble avoir une étincelle du génie fougueux et universel de Michel-Ange. Nous faudrait-il des canons, il les pointerait lui-même, le cas échéant. Mieux vaut pourtant qu'il nous fasse des statues.

Les grands travaux de construction au compte de l'Etat avaient été repris dès les premiers jours de mars : à l'église Sainte-Cloilde, place Belle-Chasse ; au tombeau de l'Empereur ; à Notre-Dame, etc. Puisqu'on poursuit la restauration de la cathédrale et l'érection de sa sacristie archiépiscopale, on n'a donc pas le projet d'attaquer ce qui reste de monuments en France et de sacrifier l'architecture gothique à l'architecture grecque et romaine. Quant au tombeau de l'Empereur, si généreusement concédé à un seul statuaire, on changera les plans adoptés, et on appellera dix artistes au partage de ce riche morceau de sculpture.

Non-seulement le Gouvernement provisoire nous a montré, huit jours après les barricades, que Paris avait encore des pierres à tailler et que les architectes ne manquaient pas d'ouvrage ; mais encore il aurait pu se faire honneur d'un monument public, terminé et découvert aux cris de *Vive la République*. C'est la fontaine monumentale de la place Saint-Sulpice. L'entrepreneur est M. Vivenel, qui exécuta les nouvelles constructions de l'Hôtel-de-Ville, et qui fut, à ce sujet, odieusement persécuté par des haines administratives. M. Vivenel est un véritable artiste qui s'intitule *maçon*, comme les maîtres du seizième siècle. La fontaine qu'il vient d'achever est en forme de pavillon à quatre faces. Trois bassins supérieurs sont réservés pour l'eau, qui se déversera ainsi en deux cascades dans le bassin principal attenant au sol. On remarque comme ornements, au sommet du pavillon et sur l'un des quatre côtés, le chapeau de cardinal couvrant les nœuds, emblèmes attachés aux armes des princes de l'Eglise. Quatre lions de grandeur colossale sont placés autour du plus large bassin. Quatre niches, pratiquées aux faces du monument, attendent les statues des quatre prélats qui ont illustré la chaire : Bossuet, Massillon, Fléchier, Fénelon.

Enfin, notre Révolution paraît vouloir prendre un caractère que n'a pas eu la première : elle fait appel aux artistes et aux lettrés ; elle aspire à ouvrir une ère brillante aux lettres et aux arts. Nous souhaitons que les faits répondent aux paroles, et que le peuple, en proclamant l'égalité, reconnaisse l'éternelle aristocratie de l'intelligence. Le peuple de 1848 est plus éclairé, plus intelligent, plus instruit que celui de 1790 ; mais il n'est pas encore, hélas ! à la hau-

teur du peuple d'Athènes et de Rome, sous le rapport de l'esprit et de la civilisation. Les marchandes d'herbes d'Athènes et les portefaix de Rome auraient rougi de dégrader ou d'insulter un monument. Dans ces républiques, on était, pour ainsi dire, en commerce habituel avec les statues et les bas-reliefs. N'a-t-on pas souvent constaté l'influence bienfaisante des arts et des lettres sur les mœurs d'une nation ?

Nous verrons donc, comme un symptôme d'avenir, tout ce qui sera fait en faveur des arts, en faveur des lettres : il faut les populariser, pour améliorer le peuple. Augmentez et multipliez les musées, les collections d'art, les bibliothèques spéciales ; provoquez par là l'éducation, et faites la guerre à l'ignorance, en lui faisant honte. Déjà, divers projets sont présentés aux ministres pour spécialiser et pour étendre nos collections nationales. Nous pourrions revendiquer une partie des idées de ces projets, puisqu'on les trouve sans cesse émises et discutées dans le *Bulletin des Arts*, depuis six ans ; nous aimons mieux, sans réclamer notre droit d'initiative, servir la cause que nous avons servie par tant d'écrits, par tant de polémiques, par tant de propagande passionnée, en nous réunissant à MM. de Laborde et Mérimée, qui ont tracé ce plan sommaire et général.

Les arts et les lettres ont toujours été pour la France les principaux agents de propagande et ses plus puissants moyens d'action sur l'Europe. Les arts ne sont plus seulement un noble passe-temps, ils sont devenus un auxiliaire de l'industrie. Au milieu de la rude invasion des machines, le bon goût, résultat du facile accès de nos collections et de la libéralité de nos écoles, assure un monopole à notre fabrication. Personne ne doit donc être surpris qu'au milieu des grandes préoccupations du pays, nous venions l'entretenir de ce qui, dans d'autres temps, a fait sa gloire, et de ce qui peut aujourd'hui réparer et faire oublier les excès inévitables à la suite d'une tempête.

Les artistes ne doivent plus attendre de la République les secours qu'ils recevaient de la Monarchie, faveurs incertaines, qu'il n'était pas plus possible de solliciter avec dignité, que de répartir avec justice. La seule protection à laquelle ils doivent prétendre, c'est une réorganisation intelligente, qui leur ouvre les ressources les mieux entendues et les plus complètes pour leur travail.

Ce serait répondre à cette pensée, que d'établir l'unité de direction dans un même ministère, et la réunion des principales collections dans un même local. Ce ministère, tout le monde l'indique, c'est le ministère de l'intérieur ; ce local, la Révolution l'a donné au peuple : le Louvre s'est agrandi par la prise des Tuileries.

Il existe à Paris cinq Musées considérables :

1^o Le Louvre, contenant les collections de tableaux, de sculpture, de vases grecs, d'antiquités, d'objets du moyen âge, de marine et d'ethnographie, enfin une bibliothèque de 40,000 volumes ;

2^o La Bibliothèque nationale, qui possède des livres imprimés, des manuscrits, des estampes et cartes, des médailles et antiquités ;

3^o Le Luxembourg, galerie de peinture et de sculpture modernes ;

4^o L'Hôtel de Cluny, dépôt d'antiquités nationales ;

5^o Le Musée de l'Artillerie, collection d'armes historiques et de modèles militaires.

Doubles emplois fâcheux, difficultés pour l'étude, concurrence dans les acquisitions, tels sont les résultats évidents du système actuel. Rien de plus facile que d'établir un ordre méthodique entre ces différentes collections. Leur usage va l'indiquer.

Le Cabinet des Médailles fut réuni à la Bibliothèque, lorsque les objets d'art acquis par nos rois ne formaient point encore un Musée public, et ne servaient qu'à l'ornement de leurs palais. Aujourd'hui il doit être réuni aux antiquités du Louvre, dont il est comme le commentaire historique.

Les vases peints de la Bibliothèque ne sont qu'un fragment des collections qui, par une circonstance heureuse, complètent la magnifique galerie du Louvre. L'exiguïté du local de la rue de Richelieu les rend invisibles au public ; nous en pourrions dire autant de ce que possède la Bibliothèque Nationale en terres cuites, grands bronzes, antiquités de toute espèce. La même observation s'applique au Cabinet des Estampes, qui rendrait plus de services à l'étude, placé dans les vastes salles du Louvre, à côté des tableaux et des dessins des grands maîtres.

Pourquoi envoyer au Luxembourg les tableaux des artistes modernes ? Ne seraient-ils pas mieux près du local qu'ils occuperont à la mort de leurs auteurs ?

Supposons ces collections installées au Louvre. Voilà de la place pour les livres. Ils seront au large, en attendant l'époque où l'état de nos finances permettra de régulariser et de compléter le palais Mazarin.

Nous ajournons à la même époque l'achèvement du Louvre par de nouvelles galeries, destinées à l'Exposition annuelle des tableaux modernes, qui ne feraient plus regretter les tableaux anciens en les cachant à l'étude.

Nous laissons en dehors de cette grande collection centrale :

1^o L'hôtel de Cluny, édifice du moyen âge, parfaitement approprié à sa destination ;

2^o L'Ecole des Beaux-Arts, où les artistes vont chercher les moulages de tous les chefs-d'œuvre de la sculpture ;

3^o Le Musée de l'Artillerie, dont il serait facile d'assurer la conservation en rendant inutiles au combat, des armes que l'élan populaire vient y chercher pour ainsi dire périodiquement.

Le besoin d'une centralisation et d'une division méthodiques n'est pas moins urgent pour les bibliothèques, et la réalisation du plan que nous proposons est encore plus facile à obtenir ; le titre seul d'un livre indique où il doit être placé.

Ce qu'il faut éviter surtout, c'est le double emploi dans les acquisitions. Aujourd'hui, dès qu'un livre, quel qu'en soit le sujet, excite une certaine sensation à Paris, toutes les bibliothèques publiques l'achètent simultanément. Il absorbe ainsi les fonds qui devraient être consacrés à plusieurs ouvrages différents.

Nous voudrions que la Bibliothèque Nationale continuât à être, par le *dépôt légal*, et l'acquisition de livres d'un intérêt général, un grand centre d'études, tandis qu'autour d'elle les dix-huit bibliothèques existantes pourraient embrasser, par un classement méthodique d'attributions, tout l'ensemble des connaissances humaines, si elles s'astreignaient à n'acquérir que les ouvrages de leur spécialité. Ainsi, par exemple, la Bibliothèque de la Sorbonne serait

exclusivement consacrée à la théologie; celle de l'École de Médecine, aux sciences médicales; celle du Conservatoire, à la musique, et ainsi des autres.

Les doubles emplois seraient évités aisément, si tous les mois la liste des acquisitions était soumise au directeur des Beaux-Arts. D'un coup d'œil il veillerait à ce qu'aucune collection n'empiétât sur les autres en s'écartant de sa spécialité. De la sorte, les travailleurs seraient assurés de trouver, sur un sujet quelconque, toutes les ressources existantes; plus d'incertitude dans leurs recherches.

Disons un mot des Archives. Dans cet établissement les acquisitions sont rares et peu considérables. Le bon entretien des pièces, l'exactitude des inventaires, voilà le point principal. Il est atteint aujourd'hui. Seulement nous croyons qu'il y aurait peut-être lieu de faciliter quelques échanges avec des dépôts analogues, surtout avec la Bibliothèque Nationale, qui, en cédant des comptes, inventaires, récolements, pourrait recevoir des documents purement littéraires ou historiques.

Le matériel ainsi disposé, aborderons-nous la question du personnel et celle des encouragements?

Notre Révolution introduit partout heureusement une publicité qui ne permet pas de craindre le retour d'anciens abus. A toute force, nous concevrons que, pour les places qui mettent leurs titulaires en rapport continu avec les artistes, on admît un mode d'élection. Pour les autres employés, la notoriété publique et le mérite reconnu de leurs travaux, les indiquent à l'administration qui a la responsabilité de ses choix.

Quant aux encouragements, bien des systèmes peuvent être proposés. Nous n'en voudrions recommander qu'un seul : Aux jeunes talents, le moyen de se perfectionner par des secours judicieux; au talent consommé, le moyen de produire.

Que l'on suppose exécuté ce projet écrit à la hâte, mais qui, cependant, est le fruit de sérieuses et anciennes réflexions, on verra alors au milieu de Paris s'ouvrir une grande oasis consacrée à l'étude, à la place de ce palais, but incessant des émotions populaires. Là, nous montrerons avec orgueil aux étrangers la seule souveraineté à laquelle la France ne renoncera jamais.

Il y a, dans ce Mémoire, de bonnes idées, quoique nous ne les partagions pas toutes; il y a surtout, en ce qui concerne la Bibliothèque Nationale, un vœu que nous n'avons cessé de répéter depuis quinze ans: la formation de six ou huit bibliothèques spéciales autour de cette bibliothèque, réservée alors comme centre de bibliographie universelle. Mais on a compris si mal jusqu'à présent la question des bibliothèques publiques! La comprendra-t-on mieux aujourd'hui? Y verrait-on autre chose que des places de bibliothécaires à distribuer à des gens qui ne se soucient guère des livres et qui en font cependant? Est-ce que nos meilleurs bibliographes français, A. Brunet, Quérard, Brunet de Bordeaux, etc., sont bibliothécaires?

Que la Révolution se souvienne de son origine et de ses auteurs : elle a été faite par les livres et par les journaux, par les journalistes et les philosophes.

 CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

Le savant numismatographe Mionnet, au moment de sa mort, allait mettre sous presse un nouveau volume destiné à faire suite à sa *Description des médailles grecques* et au Supplément de ce grand ouvrage. C'est là un fait intéressant qui mérite d'être recueilli et conservé, d'autant plus que le manuscrit du volume, préparé pour l'impression, a été emporté en Italie par la veuve de l'auteur, et qu'il peut être perdu pour la science. Ce volume devait être le premier d'une nouvelle série de mélanges numismatiques. Mionnet, malade et alité depuis plusieurs mois, avait même fait composer à l'imprimerie l'avant-propos et la dédicace à son ami M. de Meyran, marquis de Lagoy, correspondant de l'Académie des inscriptions, le tout formant 8 pages in-8°. L'épreuve lui fut envoyée, et il la corrigea d'une main défaillante. J'ai pensé que vous donneriez place dans le *Bulletin* à cet Avant-Propos qui sera peut-être la seule trace des derniers travaux que Mionnet avait entrepris, pour compléter et perfectionner son excellente *Description des médailles grecques*.

Agréer, etc.

A. DE S.

Voici cet Avant-Propos copié sur l'épreuve même corrigée par M. Mionnet.

Les sources des médailles grecques ne se tariront de longtemps; de nouvelles découvertes se succèdent de jour en jour, et viennent enrichir le domaine de la science d'objets curieux et quelquefois inédits.

Il faut cependant convenir que ces découvertes ne nous procurent pas toujours des médailles remarquables par leur grande rareté, ou de nature à déployer beaucoup d'érudition; souvent, au contraire, la plupart nous sont connues depuis longtemps à quelques légères différences près; mais si elles n'agrandissent pas le cercle de nos connaissances d'une manière sensible, elles servent du moins à compléter les collections particulières qui se forment journellement, et même les suites des plus grands cabinets.

D'après le plan que nous nous sommes tracé pour composer l'ouvrage que nous publions aujourd'hui, nous avons donc cru devoir négliger toutes les petites variétés qui ne produiraient que de faibles résultats, pour ne rapporter que des médailles qui puissent étendre les limites de la science, ou du moins offrir un intérêt assez marquant pour satisfaire la curiosité des numismatistes et servir à la fois à leur instruction.

La suite du Cabinet royal de France, qui est sous nos yeux, et qui nous assure tant de ressources, doit être ici signalée la première, s'enrichissant tous les jours par d'importantes acquisitions.

Les médailles primitives ayant toujours fixé notre attention, nous nous

sommes ensuite attaché à faire connaître dans ce volume les beaux statères de la collection peu nombreuse, mais choisie, de M. Prosper Dupré; et, poursuivant nos recherches, nous nous sommes trouvé souvent à même de décrire des médailles remarquables, tant en or qu'en argent, la plupart inédites, du Cabinet de M. Revil et de celui de M. Rollin.

Celles de la Bactriane et de l'Inde, qui sont aujourd'hui recherchées des curieux, n'ont également pas été négligées, à mesure qu'elles nous ont été connues.

Nous devons citer aussi les médailles précieuses qui nous ont été communiquées avec obligeance par M. Doepler de Berlin, en nous faisant surtout jouir des empreintes pour en compléter la publication.

Enfin quelques médailles intéressantes du Cabinet de feu le comte de Wiczay, nouvellement entrées dans celui de France, et qui n'avaient pas été publiées par Sestini, ainsi que beaucoup d'autres provenant de différentes sources, ont aussi contribué à donner du relief à notre nouveau recueil.

Nous nous faisons ici un devoir de payer un tribut de gratitude à M. d'Anastasy, consul de Suède près de Méhémet-Aly, vice-roi d'Égypte, ainsi qu'à M. Hussart, ancien capitaine de vaisseau à son service (1), pour les communications qu'ils nous ont données de leurs collections de médailles des rois d'Égypte, des impériales d'Alexandrie et des nomes.

Nous ne nous sommes pas contenté de tous ces matériaux inappréciables pour former notre premier volume de choix de médailles; les savants ouvrages de numismatique qui ont été publiés depuis plusieurs années, nous ont aussi puissamment secondé.

Parmi les ouvrages que nous avons dû consulter, c'est surtout avec plaisir que nous ferons ici mention des deux excellents Recueils des Médailles inédites de M. J. Millingen; des Essais, Descriptions et Notices de M. le marquis de Lagoy; des Médailles grecques inédites de M. le chevalier Édouard de Cadavène, et de celles de M. le baron Stanislas de Chaudoir.

Nous désignerons de même l'ouvrage de M. Streber de Munich, les médailles du Cabinet de M. Borrell, et surtout l'intéressante lettre de notre savant confrère M. Raoul-Rochette à M. Grotefond, qui, en rectifiant des erreurs graves, nous a fait connaître, pour la première fois, les précieuses médailles de Sparadocus, roi des Odryses (2).

Nous ajouterons, à tous ces travaux utiles, la première partie du Musée numismatique Lavy, appartenant à l'Académie royale des Sciences de Turin, et enfin l'excellent travail de M. Adrien de Longpérier, sur les médailles des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, ouvrage couronné dernièrement par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut royal de France.

Nous devons prévenir ici que les peuples, les villes, les colonies et les muni-cipes que les auteurs ci-dessus cités nous ont fait connaître par les médailles, ont été placés sur les cartes de l'Atlas de Géographie numismatique que nous avons publiées il y a quelque temps, ce qui nous a paru alors devoir en augmenter l'intérêt.

Ainsi, la ville de Side en Pamphylie y figure comme Navarchide, ce qui n'était pas connu d'Eckhel; cette découverte, faite depuis peu d'années, vient de nous être confirmée dernièrement par M. J. Millingen; la ville d'Ocellum

(1) Les médailles de M. le capitaine Hussart ont été vendues à feu M. Var-nier, et sont passées dans divers cabinets.

(2) Voyez notre *Bibliothèque numismatique*, où ces ouvrages sont désignés à la fin des tables générales de notre *Description des Médailles grecques*.

dans la Lusitanie, maintenant *Capara* près de *Salamantia*, et celle de *Tusculum*, aujourd'hui Frascati dans le *Latium*, viennent également y occuper leur place, grâce aux savantes investigations de M. le baron Stanislas de Chaudoir.

Enfin, dans la Narbonnaise, nous sommes redevable à M. le marquis de Lagoy, qui ne cesse de se rendre utile à la science, d'avoir enrichi notre carte géographique des Gaules, du *Glanum*, des *Samnages*, des *Cænicenses*, des *Carici*, aujourd'hui Cassis, près d'Aubagne, qui a vu naître J.-J. Barthélemy, et d'autres lieux intéressants qu'il nous a fait connaître par ses publications numismatiques.

Il nous reste à dire ici que le nouvel ouvrage que nous publions aujourd'hui pourra, par la suite, se composer de plusieurs tomes, en reprenant dans chacun d'eux l'ordre géographique, lorsque les matériaux auront suffi pour les rendre aussi complets que possible.

Ces volumes paraîtront par livraisons contenant une ou plusieurs contrées, en faisant suivre la pagination jusqu'à la fin du volume.

On prévient que les descriptions qui ne sont pas accompagnées de citations, indiquent que les médailles appartiennent au Cabinet royal de France; lorsqu'elles se trouvent précédées d'une étoile, elles font partie du Cabinet de M. le consul d'Anastasy; les deux étoiles désignent la collection de M. le capitaine Hussart.

Pour arriver au but d'utilité que nous nous sommes prescrit par un de nos précédents ouvrages, nous avons cru devoir donner, dans celui-ci, le poids des médailles grecques d'or et d'argent, toutes les fois qu'elles ont été à notre disposition, ou qu'on nous l'aura fait connaître.

Enfin, nous ne négligerons rien pour que l'exécution des planches ne laisse rien à désirer; nous espérons donc que les amateurs de la science voudront bien accueillir ce nouveau travail avec l'indulgence dont nous avons tant de fois ressenti les effets.

VARIÉTÉS.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LES OUVRAGES DE GUILLAUME DU BELLAY, SEIGNEUR DE LANGEY (1).

De ses écrits, le plus important devait être son Histoire du règne de François I^{er}, à laquelle il avait donné le titre d'*Ogdoades*. La Croix du Maine distingue les *Ogdoades* d'un autre ouvrage sur lequel il s'exprime en ces termes : « Il a escript en latin l'Histoire des

(1) Cette notice, remplie de recherches, et rédigée avec un excellent esprit de critique, fera partie du t. III de l'*Histoire littéraire du Maine*, un des ouvrages les plus remarquables en ce genre, qui aient paru depuis longtemps. Nous regrettons que M. Hauréau n'ait pas étudié plus à loisir le manuscrit autographe de Rabelais, n° 8421, qu'il a eu entre les mains, et dont il a extrait quelques vers inédits du cardinal Jean du Bellay : il y aurait trouvé une foule

François, laquelle il a depuis traduite en nostre langue par le commandement du roy, et traite principalement des choses advenues durant le règne dudict roy, non imprimée. » Mais cette distinction n'est pas fondée : les *Ogdoades* et cette prétendue Histoire des Français n'ont jamais été que le même ouvrage. Le témoignage de Martin du Bellay, frère de Guillaume, est très-formel sur ce point : « Feu mon frère, messire Guillaume du Bellay... avoit, dit-il, composé sept *Ogdoades* latines, par luy-même traduites, du commandement du roy, en nostre langue vulgaire, où l'on pouvoit voir, comme en un clair miroir, non-seulement le pourtraict des occurrences de ce siècle, mais une dextérité d'écrire merveilleuse et à lui péculière, selon les jugements des plus sçavants. » (Préface de ses *Mémoires*.) Bayle (*Dict. hist. et crit.*) ayant déjà signalé cette erreur de La Croix du Maine, nous n'insistons pas davantage sur ce point. Scévole de Sainte-Marthe en a commis une plus grave encore ; il a supposé que les *Ogdoades* contenaient toute l'histoire de France, depuis les premiers âges jusqu'au milieu du seizième siècle : « Historiam de rebus gallicis ab ipsa imperii origine usque ad sua tempora, tum latine, tum gallice, gravissimo stylo persecutus est. » (*Elogia Scœvolæ Sammarthani*, p. 16) Ce qui a trompé Scévole de Sainte-Marthe, c'est qu'en effet l'auteur dissertait copieusement, dans la première de ses *Ogdoades*, sur les origines gallo-françaises ; mais entre la première et la seconde, il y avait la lacune qui sépare l'invasion romaine du règne de François I^{er}.

Les *Ogdoades* et l'Histoire des Français n'étaient donc qu'un seul livre, livre inachevé sans doute, puisque l'auteur se proposait d'écrire toute l'histoire des faits accomplis sous le règne de François I^{er}, et qu'il est mort quatre années avant ce prince. Or, voici quelle a été l'étrange fortune des *Ogdoades* de Guill. du Bellay : « Luy mort à Saint-Saphorin, sur le mont de Tarare, à son retour d'Italie, ayant en ses coffres ses œuvres, et lors estans absens monseigneur le cardinal du Bellay, son frère, et messire Martin du Bellay..., ses livres luy furent desrobez par quelques-uns qui veulent, ainsi qu'il est à présupposer, se vestir, comme la corneille ésopique, des belles plumes d'autrui. » (Avertissement en tête de *l'Epitome de l'Antiquité des*

de renseignements neufs et curieux relatifs à la famille du Bellay, notamment dans un poème intitulé : *Sylva Langœana*. Nous nous proposons de publier une dissertation sur le séjour de Rabelais au château de Glatigny, appartenant à Guillaume du Bellay, son illustre ami, à la mort duquel, dit Clément Marot,

Jettèrent tant de larmes
Les lettres et les armes.

Note du Rédacteur.

Gaules.) Si telle a été l'intention des auteurs du larcin commis sur le mont de Tarare, il est à croire qu'ils ne l'ont pas remplie. Cependant quelques fragments des *Ogdoades* nous ont été conservés. Au dire de Martin du Bellay, son frère avait composé sept *Ogdoades* sur le règne de François I^{er}. Mais ou ce titre d'*Ogdoades* n'a pas de sens, ou il signifie que l'ouvrage de Guillaume devait être distribué en huit (*octo*) livres. Et en effet, il l'était ainsi. Mais ayant communiqué cet ouvrage à quelques-uns de ses amis, Guillaume crut devoir, suivant leurs conseils, faire de la première *Ogdoad* un opuscule séparé, parce qu'elle contenait une sorte de traité sur les anciennes migrations des Gaulois et des Francs. C'est ce traité qui a été publié après sa mort, sous le titre de : *Epitome de l'Antiquité des Gaules et de France, avec une préface sur toute son histoire*. (Paris, Sertenas, 1556, in-4°, et Paris, Marnef, 1587, in-4°.) Or, voici ce que nous lisons dans la préface de cet *Epitome* : « Lequel abrégé récit, pour ce qu'il sembloit à aucuns de mes amys estre aliène en cest endroit et ne servant à mon propos, j'ay reséqué depuis et totalement osté. » C'est Guillaume du Bellay qui s'exprime en ces termes : il ajoute, pour qu'il n'y ait aucune équivoque, qu'il a fait de ce livre de son histoire une « *Ogdoad* à part. » Ainsi, nous avons la première des huit *Ogdoades*, et cela est établi, non par des conjectures plus ou moins graves, précises et concordantes, mais par le témoignage de l'auteur lui-même. A ce témoignage si décisif ajoutons une preuve nouvelle qui nous est fournie par un manuscrit provenant de la Bibliothèque Colbert, inscrit sous le n° 6205 au catalogue de la Bibliothèque du Roi. Ce manuscrit a pour titre : *Ogdoadis primæ liber primus, sive vita Francisci primi, Francorum regis, auctore Guillelmo Bellayo, domino de Langey*. Il ne semble pas être de la main de du Bellay, car il présente une lacune. Et que contient-il ? Un fragment du premier travail de Guillaume du Bellay. Au début, l'auteur expose son opinion sur les origines gauloises ; puis, il commence l'histoire du règne de François I^{er}, et la continue jusque vers l'année 1536. C'est de ce premier livre de la première *Ogdoad* qu'il a, dans la suite, distrait tout ce qui concerne l'antiquité des Gaules. Si nous avons cru devoir entrer dans ces détails, c'est que la plupart des bibliographes, à l'exception toutefois de La Croix du Maine et de du Verdier, nous paraissent avoir ignoré que l'*Epitome* fut la première des *Ogdoades*. On possède encore un fragment de la cinquième *Ogdoad*, retrouvé par Martin du Bellay et publié dans ses *Mémoires*. Ce fragment est considérable, puisqu'il forme quatre livres des *Mémoires*, et sans contredit les plus intéressants ; il commence à l'année 1536 et finit à l'année 1540.

La préface ou le prologue de l'*Epitome* est une œuvre digne de remarque : on y trouve de sages vues sur la méthode que doit suivre un historien dans l'exposition des faits accomplis. L'*Epitome* n'est qu'un ingénieux assemblage des mille fables racontées par Trithème, par Annius de Viterbe et par quelques autres. On y voit qu'après le déluge, Samothès, fils aîné de Japhet, et, ce qui est plus étrange encore, fondateur de la secte des philosophes samothiens, vint s'établir sur le sol des Gaules, encore inhabité, et y fut le père d'une nombreuse lignée, souche de la race gauloise ; que les descendants directs de Samothès, de mâle en mâle, furent les huit premiers rois de cette nation nouvelle, et qu'ils occupèrent pendant 400 ans le trône fondé par leurs pères ; qu'un de ces rois, nommé Celtès, eut le premier la fantaisie de marquer les frontières de ses Etats, et donna le nom de *Celtique* à son vaste patrimoine ; que Galathea, fille de Celtès, « belle dame à merveilles et de haute stature », eut des relations plus ou moins légitimes avec l'illustre Hercule Libyen (*Hercules Libyus*), de la race de Cham, et que celui-ci la rendit mère d'un fils nommé Galathez ou Galatheus, auquel la *Gaule* doit son nom ; que les Gaulois allèrent au siège de Troie prendre parti pour l'Asie contre l'Europe, et qu'après l'incendie de cette ville, quelques jeunes Troyens, transportés dans les Gaules par leurs alliés, vinrent fonder, sur les bords de la Seine, une colonie qu'ils appelèrent en grec, « langue dont ils usoient alors, » *Lutetia*, etc., etc. On nous épargne d'achever l'analyse de ce roman. Il faut sans doute rejeter de telles fables ; il faut les placer, avec Fr. Hottmann, au nombre des légendes héroïques, *Amadisicæ fabulæ*, qui compromettent la gravité de l'histoire ; mais faisons remarquer que du Bellay ne fut pas l'inventeur de ces contes, et qu'il n'a pas été le dernier de nos historiens qui les ait narrés avec cette naïveté.

Dans l'Avis au lecteur qui se trouve en tête de l'*Epitome*, La Croix du Maine a lu que Guill. du Bellay avait écrit une relation encore inédite du voyage Charles-Quint en Provence, et sur cette indication, il a cru devoir lui attribuer un livre auquel il a donné ce titre : *Discours du voyage de l'empereur en Provence*. Le P. Lelong a reproduit (*Bibl. hist. de la France*) cette note erronée de La Croix du Maine. Le *Discours* mentionné par ces bibliographes n'est pas un autre ouvrage que le récit de la campagne de Provence, retrouvé par Martin du Bellay dans les manuscrits de son frère, et publié par le baron de La Lande, comme un fragment de la cinquième *Ogdoade* de Guill. du Bellay. La première édition des *Mémoires* étant de l'année 1569, et l'*Epitome* ayant été publié dès l'année 1556, l'éditeur de cet opuscule a désigné la portion des *Ogdoades* qui nous avait été

conservée, en indiquant ce qu'elle contenait de plus important. La Croix du Maine se rend encore coupable de la même inadvertance, quand il mentionne, au nombre des manuscrits laissés par Guillaume du Bellay, un *Discours sur les occasions qui remirent le roy et l'empereur en guerre, depuis le traicté de Cambray* : ce *Discours*, qui se trouve, comme le précédent, dans les *Mémoires*, faisait partie des *Ogdoades*.

A la suite de l'*Epitome* ont été imprimés trois opuscules de Guillaume du Bellay. Le premier a pour titre : *Translation d'une oraison faite en la faveur du roy Jean de Hongrie, de la guerre contre le Turc*. Ce plaidoyer en faveur de la dynastie de Jean Zapol nous est donné comme une traduction, et, suivant La Croix du Maine, cette traduction a été faite par Guill. du Bellay. On ne possède plus le discours original, qui était en latin. Voici le titre de la deuxième pièce, qui vient à la suite de l'*Epitome* : *Translation d'une lettre escrite à un Allemand, sur les querelles et differens d'entre Charles cinquiesme et François, premier de ce nom*. La lettre latine doit avoir été publiée par du Bellay vers l'année 1536 ; c'est un des factums qu'il fit alors distribuer dans les Etats germaniques pour éclairer les esprits mal prévenus : la plupart des faits qui s'y trouvent rapportés sont de cette date. La troisième et dernière pièce, jointe à l'*Epitome* par l'éditeur Sertenas, est une *Translation des lettres ecrites par le très-chrestien roy de France, François, premier de ce nom, aux princes, villes et aux Estats d'Allemagne, etc.* Ces lettres, ou plutôt cette lettre, dans laquelle François I^{er} est mis en scène par son ambassadeur, et proteste avec des phrases sonores contre les calomnies fabriquées par les émissaires de Charles V, est du même temps que la précédente. Nous ne saurions, toutefois, affirmer que du Bellay en soit l'auteur. La Croix du Maine, parlant de François I^{er}, attribue à ce prince « plusieurs épistres françoises, faites latines par mess. Guillaume du Bellay, et plusieurs latines qu'il a mises en françois. » Parlant ensuite de Guill. du Bellay, le même bibliographe s'exprime ainsi : « Il a traduit de latin en françois plusieurs épistres, oraisons, harangues et autres semblables choses, envoyées par le roy François I^{er} aux protestants d'Almagne. » Suivant La Croix du Maine, Guill. du Bellay n'aurait donc fait que traduire la lettre insérée dans l'*Epitome*, et cette lettre serait l'œuvre du roi lui-même. Mais il ne faut jamais se fier au rapport de La Croix du Maine, et la pièce dont il s'agit a moins le ton d'une lettre royale que d'un écrit apologétique publié, sous le nom du roi, par un de ses zélés serviteurs.

Nous n'avons pu mentionner, dans leur ordre chronologique, les

divers opuscules de Guill. du Bellay, qui ont été publiés presque tous après sa mort et dans divers recueils : nous observerons, du moins, dans ce compte-rendu, l'ordre des matières, et, avant de parler de ses œuvres poétiques, nous épuiserons la liste de ses écrits qui appartiennent à la section de l'histoire. Dans les *Mémoires de Martin du Bellay*, se trouvent cinq pièces diplomatiques publiées, à diverses époques, par son frère Guillaume. La première est la *Lettre* qu'il écrivit, en 1533, aux ambassadeurs du roi Ferdinand, en faveur des ducs de Wurtemberg ; la seconde et la troisième sont les deux *Discours* qu'il prononça, la même année, dans la diète d'Augsbourg ; la quatrième, de l'année 1536, est la *Lettre* qu'il fit parvenir aux électeurs de l'Empire qui n'avaient pas voulu l'entendre ; la cinquième est le *Discours* lu devant les électeurs réunis à Ratisbonne, en 1541, concernant l'assassinat des ambassadeurs français par le marquis du Guast. L'étendue et le haut style de ces pièces leur donnent une importance toute spéciale ; ce sont de véritables traités sur diverses questions historiques.

Nous trouvons, dans un des recueils manuscrits de la Bibliothèque du Roi (fonds Dupuy, n° 269), la copie d'une de ces lettres adressées par Guillaume du Bellay aux princes de l'Empire ; et, à la suite de cette copie, nous lisons la note suivante : « Ladite lettre a été imprimée en latin et en allemand ; et en allemand, une autre plus longue dont j'ay déjà envoyé le double au roy, et au bout de laquelle est imprimé un arbre de consanguinité des maisons de France, Bourgoigne, Milan et Savoye, depuis le temps du roy Jehan et des premiers ducs de Milan. » Il s'agit ici d'un opuscule de Guill. du Bellay, indiqué, par La Croix du Maine et par le P. Lelong, sous ce titre : *Lettre d'un serviteur du roy à un secrétaire allemand sur les différends entre le roy et l'empereur*. (Paris, Sertenas, 1546, in-8°.) Ce qui nous le prouve, c'est que le P. Lelong mentionne une autre édition du même opuscule, ainsi intitulée : *Double d'une lettre écrite par un serviteur du roy, etc., et au bout d'icelle est ajouté un arbre de consanguinité d'entre les maisons de France, Autriche, Bourgogne, Milan et Savoye*. (Paris, in-8°, sans date.) Cette lettre a donc été imprimée en allemand et en français. Nous n'avons pu nous procurer un seul exemplaire des deux éditions désignées par le P. Lelong, et vérifier si cette *Lettre d'un serviteur du roy à un secrétaire allemand*, publiée par Sertenas en 1546, ne serait pas le même opuscule que la *Lettre à un Allemand* insérée dans l'*Epitome* par cet éditeur, en 1556. La Croix du Maine et le P. Lelong nous donnent ces deux lettres comme distinctes l'une de l'autre.

Voici maintenant toute une série d'ouvrages historiques attribués

par La Croix du Maine à Guill. du Bellay, sur lesquels nous n'avons guère d'autres renseignements que ceux qui nous sont fournis par ce bibliographe : 1^o *Les Dits, Faits et Choses mémorables de la Gaule et de la France* ; ouvrage inédit et perdu. — 2^o *Recueil ou Vocabulaire, par ordre d' A B C, de toutes les provinces, citez, villes, chasteaux, montagnes, vallées, etc., etc.* Suivant du Verdier, Guill. du Bellay avait formé le projet de ce *Vocabulaire*, mais il ne l'a pas exécuté. — 3^o *Recueil d'exemples des Dits et Faits mémorables des François.* — 4^o *La conférence et comparaison des Vies et Gestes d'aucuns roys, princes, et capitaines, avec celles d'aucuns autres gens, Latins, etc., etc.,* ; œuvre achevée, mais inédite, suivant La Croix du Maine : « à quoy, selon du Verdier, il avoit desjà bien travaillé et avancé ; mais, prévenu de mort, l'œuvre est restée imparfaicte, et, qui pis est, en ont esté perdus les fragments. » — 5^o *Epître au roy François I^{er} du nom, lorsqu'il étoit prisonnier en Espagne.* — 6^o *Epître à madame la duchesse sœur de François I^{er}.* Ces deux lettres se trouvaient manuscrites, au témoignage de La Croix du Maine, dans le cabinet de René du Bellay, baron de La Lande. Elles ont été perdues, mais il y en a beaucoup d'autres qui ont été conservées, et dont La Croix du Maine ne parle pas. Nous allons ici remplir une lacune qui existe dans les catalogues de du Verdier, de La Croix du Maine et de dom Liron.

Outre les épîtres diplomatiques éditées dans les *Mémoires de Martin du Bellay*, il n'a été publié que trois lettres de Guill. du Bellay : l'une adressée à Mélanchthon, citée par Seckendorf, dans sa polémique contre le P. Maimbourg ; les deux autres extraites par Le Grand des manuscrits de Béthune, et insérées parmi les *Preuves de l'Histoire du Divorce de Henri VIII.*

Ce qui nous a été conservé des lettres manuscrites de Guill. du Bellay est dispersé dans divers recueils de la Bibliothèque du Roi. De ces recueils, celui qui en renferme un plus grand nombre appartient à la collection Dupuy et porte le n^o 269 : il s'y trouve environ trente-cinq lettres originales, ou missives diplomatiques, de Guill. du Bellay, adressées au roi, au maréchal de Montmorency et au cardinal du Bellay. On ne peut toutes les lire, car celles qui sont à l'adresse du cardinal sont, pour la plupart, intégralement ou partiellement écrites en chiffres. Ces lettres sont des années 1536, 1537 et 1538 ; on y voit le détail des négociations suivies par G. du Bellay avec les princes allemands, et ses embarras financiers dans le Piémont. Un manuscrit provenant de la bibliothèque Coislin, inscrit sous le n^o 1832, contient des copies du plus grand nombre de ces lettres.

Cinq manuscrits du fonds de Béthune, inscrits sous les n° 8502, 8511, 8545, 8604 et 8605, renferment encore diverses lettres originales de Guill. du Bellay, adressées au roi, au sieur de Villandry et au maréchal de Montmorency. On en lit douze dans le n° 8604 et neuf dans le n° 8605. Elles ne sont pas de la même date que celles de la collection Dupuy, mais des années 1530, 1531, 1532, et concernent, pour la plupart, l'ambassade en Angleterre près de Henri VIII.

Parmi les œuvres de Guillaume du Bellay, du Verdier compte des *Instructions sur le faict de la Guerre, extraictes des livres de Polybe, Frontin, Végèce, Cormazan, Machiavel*, publiées à Paris, in-4° et in-8°, par M. Vascosan, en 1553; à Lyon, en 1592, in-8°, et traduites en italien par Mambrino Roseo, sous ce titre : *Della Disciplina militare libri tre*; Venise, Borelli, 1571, in-8°. Brantôme parle de cet ouvrage en ces termes : « Le livre qu'a fait M. de Langeay sur l'art militaire le fait connoistre autrement capitaine que ne fait Machiavel, qui est un grand abus de cet homme qui ne sçavoit ce que c'estoit de guerre, etc. » Du Verdier et Brantôme se sont trompés : les *Instructions sur le faict de la Guerre* ne sont pas de Guill. du Bellay. Mais, s'ils se sont trompés, c'est avec l'éditeur de ces *Instructions*, qui les a publiées, en effet, sous le nom de Guill. du Bellay. Or, l'auteur de ce livre nous apprend qu'en l'année 1528, étant simple gendarme dans la compagnie du sieur de Negrepelisse, il servit, en Italie, sous le commandement de Lautrec; il ajoute qu'en 1536, capitaine d'une seule bande de gens de pied, il reçut l'ordre d'assister le sieur de Roberval à la saisie du défilé de Saint-Martin de Lucerne. Or, ces détails biographiques ne peuvent s'appliquer à Guill. du Bellay, qui, dès l'année 1528, occupait une haute position dans les conseils du roi, et qui remplissait, en 1536, les fonctions d'ambassadeur près des États d'Allemagne. Au témoignage de La Croix du Maine, qui donnait sa *Bibliothèque* en l'année 1584, les *Instructions sur le faict de la Guerre*, publiées sous le nom de Guill. du Bellay, étaient attribuées par aucuns au connétable Anne de Montmorency; mais cette attribution est encore moins fondée que toute autre, le connétable n'ayant jamais eu la moindre connaissance ni de la langue de Polybe ni de celle de Végèce. Dans ses *Vies de plusieurs capitaines François*, publiées en 1643, le baron Pavie de Forquevaux a réclamé les *Instructions sur le faict de la Guerre* pour un de ses proches, Rémond de Forquevaux, de l'antique famille de Beccaria de Pavie. Le gendarme de la compagnie du sieur de Negrepelisse, le capitaine chargé d'occuper, en 1536, le val de Saint-Mar-

tin, est bien, en effet, ce Rémond de Forquevaulx, et si le manuscrit de ses *Instructions* fut trouvé dans les papiers de Guill. du Bellay, c'est qu'étant un de ses amis, il lui avait demandé sur cet ouvrage un avis et des conseils. Bayle ayant rapporté ces faits d'après le baron de Forquevaulx, dont les dires méritent ici toute confiance, nous ne comprenons pas que MM. Peignot (*Dict. hist.*) et Beuchot (*Biogr. univ.*) aient de nouveau mis les *Instructions sur le faict de la Guerre* au nombre des ouvrages laissés par Guill. du Bellay.

Quelques mots maintenant sur les œuvres poétiques de Guill. du Bellay. La Croix du Maine lui attribue plusieurs *Dialogues*, *Épigrammes*, *Élégies*, *Sylves*, *Épistres*, sur les événements contemporains : ces poèmes ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Nous ne connaissons pas non plus les *Poésies françoises, amoureuses et autres*, qu'il composa, dit-on, dans sa jeunesse. Nous n'avons de Guill. du Bellay d'autres vers que ceux qu'il fit publier, chez Gilles de Gourmont, in-4^o, sans date, sous ce titre : *Peregrinatio humana ; item de beatæ Virginis Mariæ nativitate Elegia*, etc., etc., et qu'il appelle lui-même, dans sa dédicace à Louis de Bourbon, « les prémices de son petit esprit, *ingenioli mei primitias*. » Le poème qui a pour titre *Peregrinatio humana*, est le plus considérable de ceux que contient le volume. On y trouve des vers bien tournés, mais un plus grand nombre de médiocres. Le passage le plus remarquable de cette complainte en trois chants sur la destinée humaine, est le récit des infortunes de saint Eustache et de ses enfants. Du Bellay raconte encore plusieurs autres de ces légendes, entre autres celle de Théophile, si célèbre dans le moyen âge :

Theophilus, summos quum forte ambiret honores,
Omine se magicas lævo convertit ad artes,
Catholicamque miser legem sanctumque negavit
Chrisma. Sed optatum provectus ad usque cacumen,
Infandum novit facinus scelerisque poposcit
Patrati veniam. Tum deliquisse fatenti
Omnipotens Christus, genitrice precante, pepercit.

Cette citation, si courte qu'elle soit, suffit pour faire comprendre que si Guillaume du Bellay a laissé la renommée d'un habile diplomate, d'un orateur éloquent et d'un historien recommandable, on ne saurait le placer, parmi les poètes, qu'au rang le plus humble.

B. HAURÉAU.

NOTICE SUR UN OUVRAGE SATIRIQUE

DU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le livre dont nous allons essayer de donner une idée est, à coup sûr, une rareté bibliographique du premier ordre. Il ne se rencontre, à notre connaissance du moins, sur aucun catalogue de vente; M. Nodier nous dit un jour l'avoir cherché toute sa vie et n'avoir jamais eu l'occasion de le placer dans sa bibliothèque. Le *Manuel du libraire* ne l'a point laissé échapper et le qualifie de « écrit très-peu connu, d'un genre très-singulier, passablement écrit pour le temps, et où l'auteur a prodigué une érudition immense dont il aurait pu faire un meilleur emploi. » Voici le titre de cet introuvable bouquin. *Le premier acte du synode nocturne des Lemanes, Unelmanes, Propétides, à la ruine des biens, vie et honneur de Calianthe. 1609, in-8°.*

L'auteur a signé du nom de Poluprayme l'épître au lecteur : il nous semble facile à reconnaître, lorsqu'on possède l'histoire littéraire de l'époque où il écrivait. Nous exposerons plus tard nos vues à ce sujet; commençons par offrir quelques échantillons de son œuvre, transcrivons d'abord le *prologue* :

« O quel affront ? quel coup de pied ? que ce bas Borée, mon unique et rabobeliné mignon, mon petit mysogine fanfreluché, te convient bien, à toy qui te relève dans les armes tymbrées de la plus noble et haute famille des asnes arcadics, issus à *paterno latere* de celui que le vieillard Sylène chevaucha au triomphe du bon père Thyonée, lorsque victorieux il remporta les dépouilles indiennes.

« Ainsi parlait l'une des Propétides, celle qui a sous sa clef les modernes tapisseries de haute lisse de la générale cabale des Propétides, oyant lire l'Anemostereane union de Borée et d'Orithie.

« Et vous, trepelus biberons infatigables et sempiternels, quelle fortune fortunante avez-vous courue, depuis le temps que vous l'entendistes réciter entre les verres et les pots dans le plus fameux delubre dionisien de votre ville, à votre advis :

Nonne sese excruciat qui beatis invidet.

« Et n'estoient-ils pas bien de loisir ces diables censorins, et par conséquent paillards (si le dire du poète est vray, que l'oisiveté est mère de paillardise), que d'alambiquer l'elixir de leurs terrestres et pesans esprits à rabaniser, metragroboliser, philogroboliser, graballer et cabanasser les dicts, gestes et faicts de ceuls qui ne leur appartenoient en rien, ne ressemblant à aultres qu'à eux-mêmes, qui veu-

lent, par insipides efforts, faire rétrograder les destins et destourner les influences célestes qui sont ci bas infuses aux mortels par l'arrêt irrévocable et définitif des volontez supérieures du monarque de ce grand tout!

O curas hominum, o quantum est in rebus inane.

« Ventre saint Quenet! ils eussent bien eu plus de profit et d'honneur de passer le temps, comment que ce fust au soleil ou à la lune, ce m'est tout un, à épuceter les saintes braves de leurs nouveaux hostes, ces bons Kaloueres enchaponnés, ou bien à former leurs vies sur ceste tant esmerveillable et pieuse histoire, depuis trois jours arrivée de Venise où ces bons pères de hault relief font jouer, sur un théâtre de verre, saint Paul, saint François et un évêque, à trois personnages reformez. Ils en trompettent le miracle, d'autant que *magna stultorum miracula*.

« Mais or sus, de par le Tout-Puissant, je suis autant *scarbillat* et resjouy de vostre contentement, que mon âme se sent aiegre et prend de plaisir en leur confusion, momentuellement préparé d'une irréfragable volonté de vous faire jouir de passe-temps tout frais es-moulus et nouvellement tirés de la profondeur de votre fosse-morant en laquelle autrefois ils ont été accompagnez de la croix de vostre Église, lorsqu'elle y fut jettée par la crainte des archers anglais de Bagnolet. Mais quoy? Il semble à vous voir que vous pensiez que mes parolles soient baies, et certes, non pas d'aquo. Mal saint Anthoni bous rape, mal de terre bous bire, le maulancis de Biterne bous trigosse si iou ne dissi la berta. Ne savez-vous pas par tradition que,

Non patitur ludum fama, fides, oculus.

« Vous me regardez encores? et je vous assure que tous les discours que je vous tiendray sont vrais ou la renommée ment; je suis du tout aveugle et la foy est généralement esteincte entre les hommes. » (La suite au prochain numéro.)

NOTES D'UN VOYAGE NUMISMATIQUE

FAIT AU MOIS DE JUIN 1770, DANS LA HAUTE ITALIE,

PAR MICHELET D'ENNERY,

Publiées d'après le manuscrit autographe (1).

ANCONE. Il signor cavaliere Corrado, comte Ferretti, a une suite de consulaires d'argent dont la meilleure est le *C. Antonius*.

(1) Ces notes sont précieuses en ce qu'elles nous font connaître l'état des Cabinets de médailles et les noms des numismatistes en Italie, à cette époque. Elles pourront servir à l'histoire de la numismatique ainsi qu'à celle des savants qui ont formé des collections et aidé les progrès de la science.

Note du Rédacteur.

PESARO. Il signor cavaliere, comte Anibale Olivieri, a une petite suite d'or, une d'argent et une de bronze, avec quelques idoles et monuments que je n'ai pu voir, attendu son absence lors de mon passage. Il a fait incruster plusieurs inscriptions et bas-reliefs dans un palais superbe qu'il fait bâtir.

Il signor marchese Xaverio Leonori a des camées et des médailles que je n'ai pu voir, parce qu'il l'avait emballé pour l'envoyer à Rome dans l'idée de s'en défaire. Il m'a dit qu'il avait les douze Césars en or.

Il signor Thomasso Stramigioli a quelques médailles et idoles dont il fait commerce.

RIMINI. Il signor dottore Bianchi, archiatro pontificis straordinario, a une cinquantaine de médailles d'or, dont quelques consulaires, entre autres la *Numonia*, la *Junia*, tête de Brutus, R. CASCA LONGUS, deux *Clodia* différentes, etc., avec un *Valérien* père, d'un petit module, et mauvaise fabrique, un *Nepos*, quinaire, etc.; une suite de consulaires et une d'impériales d'argent, dans lesquelles il y a peu de pièces rares; plusieurs médailles et médaillons grecs aussi en argent, et des suites de bronzes de peu de valeur; quelques pierres et monuments. Il a aussi un cabinet de curiosités naturelles, peu choisi et mal tenu; il a donné quelques dissertations qui sont estimées.

Il signor abbate Pietro Borghese, que j'ai vu à Rome chez le P. Benedetti et comte Sundarini, a une suite de médailles consulaires d'argent et quelques autres; mais je n'ai pu les voir, attendu son absence; il m'a donné une note des médailles qui lui manquent et m'a promis de me procurer quelque chose en échange: je lui ai demandé, entre autres, l'*Horatia*, restituée ou non.

RAVENNE. Il R^o Padre D. Andrea Gioanetti, abbato di Glassa, ami du P. Enrico de San Clemente, a un muséum composé d'une cinquantaine de médailles d'or, dont un *Trébonien Galle*, un *Gordien Pie* et un *Dioclétien*; plusieurs petites médailles grecques en bronze assez curieuses, avec un *Cicéron*, aussi grec, moyen bronze, et un recueil de scarabées, de petites tessères, d'abraxas et autres pierres, mais de peu de valeur, etc.

IMOLA. Le signor comte Pighini a un muséum digne d'être vu; mais comme je ne me suis pas arrêté à Imola, je n'ai pu voir ce cabinet.

FLORENCE. M. Menaboni, bibliothécaire du grand-duc, a un cabinet de curiosités de l'art, qu'on peut regarder comme d'amusement plutôt que d'étude.

M. l'abbé Domenico Augusto Bracci est un ancien et bon ama-

teur, ami de M. Belloti qui m'avait donné une lettre pour lui; mais il n'avait pas de médailles; il m'a parlé d'un médaillon d'*Eugenius* en or, qui était à Florence, sans pouvoir m'indiquer le cabinet; depuis, on m'a dit que c'était dans celui de Ricardi.

Le cabinet de Gori, en vases étrusques, idoles et monuments, est encore existant à Florence entre les mains de son frère.

Dans le palais Ricardi, il y a deux armoires où est placée une suite de camées et gravures qui sont en évidence avec une suite de médailles antiques qu'on n'a pu me montrer.

Il y a dans la maison de Nicolini un beau cabinet de médailles, que je n'ai pu voir, attendu l'absence du maître; on dit qu'il y en a beaucoup en or.

A la Galerie, outre les statues et peintures qui en composent le principal ornement, il y a un laraire immense, une infinité de monuments de toutes espèces, et un grand cabinet de médailles, composé d'une suite d'or où il y a d'excellentes pièces, d'une très-belle suite de grand et moyen bronze où se trouvent de belles grecques en nombre, d'une suite d'argent médiocre, de médailles de villes et rois, et de quantité de modernes en tous métaux, sous la garde de M. Coqui.

Le docteur Mesnil a une petite collection de médailles antiques d'argent et de bronze, avec des monnaies et médailles étrangères; plus, un cabinet de curiosité naturelle.

Le sieur Balduinetti a un ramassis informe de médailles et monnaies, où il n'y a rien de remarquable.

BOLOGNE. Le sieur Biancani, directeur ou custode général du cabinet de l'Institut de Bologne, pour les médailles grecques, dont il a une petite collection choisie.

Le sénateur Gianfranco Aldovrandi Mariscotti a un cabinet de médailles, mais il était absent.

Le R. P. abbé D. Gianchrysostome Trombelli, à San Salvatore, a des suites en tous genres, mais il ne s'y trouve que quelques bonnes médailles (entre autres l'*Horatia*) mêlées dans un fatras de mauvais.

L'Institut a une belle collection de médailles grecques de la Sicile en argent et autres de villes en bronze, quelques médailles de rois et autres exotiques en tous métaux, quelques médaillons de bronze grecs et latins, quelques contorniates, et peu de médailles impériales d'or; mais il a une belle suite de grand, moyen et petit bronze, dans le nombre desquels sont beaucoup de médailles grecques intéressantes.

Le P. Savorgnano, de l'ordre de l'Oratoire, frère de feu M. Sa-

vorgnano de Venise, a aussi un cabinet de médailles dans la maison de son ordre à Bologne.

FERRARE. M. l'abbé Belini, garde des antiquités de l'Institut de Bologne, a formé une suite de monnaies du moyen âge des différents États de l'Italie, objet intéressant pour son pays; il a aussi un ramassis de médailles et idoles antiques.

PADOUE. Aux Chanoines réguliers de Saint-Jean, une belle suite de médailles de grand bronze, dont beaucoup de grecques, des camées, idoles, bustes et curiosité naturelle.

M. le comte François Vigo Darzere, abbé, a une petite suite d'idoles antiques, des tableaux, une petite bibliothèque et une collection de médailles de toutes espèces; dans son laraire est une panthère antique dorée avec une espèce de bride sur laquelle on aperçoit des caractères.

Le cabinet de Valisnieri, placé à l'Institut ou Université de Padoue, est composé d'un petit laraire, de quelques vases étrusques et bustes antiques et de curiosités naturelles.

VENISE. M. Smith, Anglais, de quatre-vingt-dix-sept ans, a un ramassis de médailles de toutes espèces, avec quelques camées et pierres gravées, des dessins et nombre de tableaux, mais le tout sans choix ni grande rareté.

M. Grimani, noble vénitien, a une collection de petits tableaux et miniatures médiocres, une nombreuse suite de bustes et figures de marbre antiques, mais de peu de valeur, à l'exception d'un petit vaisseau antique trouvé à Butrotte et de deux ou trois têtes assez belles; il a aussi un laraire de médiocre valeur, et une suite de médailles, dans laquelle il n'y a que quelques médaillons de bronze grec et quelques grands bronzes bien conservés qui méritent attention.

Le cabinet Ruzini a été vendu, savoir : l'or à M. Géraldi et le reste à un Anglais.

Pisani n'a que deux tableaux, dont un de Piacetta et l'autre, *la famille de Darius*, par Paul Véronèse; un autre Pisani a des médailles.

Veturi, noble vénitien, a un beau cabinet de médailles, dont une assez jolie suite d'impériales en argent, une belle suite de grand et moyen bronze, une grande suite de colonies en bronze, une autre de villes en bronze et argent, une tablette de médaillons de bronze, et nombre de médailles de rois de Syrie, etc., avec des médailles exotiques, une planche de médaillons d'argent grecs et latins, et surtout beaucoup de médailles grecques en tout genre. A cette collec-

tion, il a joint quantité de beaux tableaux des écoles flamande, vénitienne, italienne, etc.

Les héritiers Savorgnano ont une grande collection de médailles où se trouvent plusieurs médailles du premier ordre, une *Vetrania* d'or, une *Annia Faustina* de bronze, et beaucoup de rois et médaillons grecs et autres pièces exotiques. On voit difficilement ce cabinet. Le palais Savorgnano est situé sur le grand Canal.

Le cabinet de Patarolo, à la Madonna del Orto.

Thiepolo, dont le cabinet est imprimé, demeure à S. Apponat. Il faut s'y présenter sous le masque d'un acquéreur.

Zannetti, neveu du bibliothécaire, a un recueil de médailles et de camées.

Gradenigo, à Santa Justina.

Le muséum de la casa Garsoni, que M. Vitturi m'a vanté.

Un cabinet, à la Madonna della Salute; un autre, aux Camaldules de Saint-Michel di Murano.

Le sieur Duodo (François), brocanteur en tableaux, connaît tous les amateurs de Venise.

TREVISO. Le marquis Scotti et le comte Pola ont des médailles d'or; il y en a aussi dans la succession d'un médecin, mort depuis peu. Personne ne peut donner de meilleurs renseignements que le sieur de Schiezzone, libraire à Treviso, sur les amateurs et cabinets de ladite ville.

VERONE. Museo Muscardo; Museo Muselliano où j'ai vu quelques médailles d'or intéressantes. Le P. Calvi, carme déchaussé, a des médailles d'or, d'argent, etc.; M. le marquis de Carlotta m'a conduit chez le sieur Morel, qui a des empreintes de poissons, échinites et autres curiosités naturelles, et chez le sieur Torelli, homme d'érudition, qui doit donner une édition d'Archimède, commentée et restituée, avec la vie du marquis de Maffri, son ami.

PARME. Le P. Pacciaudi, antiquaire et bibliothécaire du prince, travaille sur les ruines de Velleia; il a quelques médailles.

MODÈNE. Le cabinet du prince, auquel préside M. Pagani, peintre, pour la partie des tableaux, et M. l'abbé Zerbini, pour la partie des antiquités et des médailles. Il y a plusieurs beaux médaillons de bronze et d'autres en argent, parmi lesquels est un *Antiochus Eupator*.

MILAN. Le cabinet de Settala doit avoir été transporté et réuni à la bibliothèque Ambrosienne, mais on n'en veut pas montrer les médailles, sous prétexte qu'elles ne sont pas en ordre.

Il y a aussi une collection de médailles en bronze et argent, au collège de Brera, que le P. Porzi m'a fait voir avec grâce, mais les bonnes médailles y sont rares.

Le cabinet de Peralta, qui est en vente, est un recueil considérable pour le nombre de médailles de toutes espèces en bronze et en argent, mais où la plupart des pièces les plus rares sont évidemment fausses ou retouchées.

Celui de M. l'abbé Trivulsi est composé d'une petite suite d'or, dans laquelle j'ai remarqué un *M. Antoine*, fils du triumvir, au revers du père; un *Victorin* avec une légion, un *Gallien et Salonine*, *capitibus jugatis*, du petit module; plus, une suite d'argent où les

plus rares sont fausses, et une de bronze de peu de valeur. Il a une tête d'Antonia en camée, superbe, et plusieurs diphtiques et autres monuments du Bas-Empire.

Le P. Pini, Barnabite, à la maison de Saint-Alexandre, amasse des médailles.

La maison Pertusati a une belle bibliothèque, avec un cabinet de tableaux et une suite de bronzes, grand, moyen et petit.

Le Père Recalcati (*S. Ambroggio magg. Milano*) se mêle de médailles et en achète pour fournir à différents amateurs par commissions ; il peut procurer des échanges.

Le sieur Gio. Grassi, orfèvre-joaillier, a souvent des médailles, camées et pierres gravées, dont il fait commerce.

Il y a encore une espèce de brocanteur ou courtier, qui se nomme Gaetano Villa : il ramasse des antiquités.

TURIN. Il y a un autre brocanteur qui amasse toutes sortes d'antiquités et médailles, qui se nomme le signor Benedetto Ranieri.

M. de Kevenhuller.

Le sieur Bartholi, garde du cabinet des médailles et antiquités de l'Académie, était absent, et le cabinet sous le scellé.

DEUX LETTRES DE J.-J. ROUSSEAU

RÉCEMMENT DÉCOUVERTES.

Les amateurs d'autographes, les collectionneurs, rendent d'incontestables services à la littérature, en arrachant de l'oubli, en sauvant de la destruction les pages bien légères que recommandent des noms illustres. Quelques-uns de ces fragments restent la propriété d'amateurs jaloux qui n'ont garde de les faire connaître ; d'autres trouvent place dans des journaux promptement oubliés, dans des volumes publiés loin de Paris, et que, à fort peu d'exceptions près, le public ignore complètement. Une publication qui voit le jour en Suisse, les *Mémoires et documents publiés par la Société d'archéologie de Genève*, renferme (t. V, p. 360 et suiv.) deux lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau. Elles ont été découvertes récemment dans les papiers de la famille Cramer, inexplorés depuis près d'un siècle ; elles sont adressées à Philibert Cramer, chef de la maison de librairie *Cramer frères*, dont il est fait fréquente mention dans les écrits de Voltaire. Elles sont datées de Motiers-Travers, où Rousseau séjournait depuis 1762. La première de ces lettres présente quelques ratures ; la seconde, d'une correction parfaite, porte un cachet de cire rouge, avec la devise : *Vitam impendere vero*.

Du 13 octobre 1764.

« Je viens, Monsieur, de tirer sur vous, selon la permission que vous m'en avez donnée, une lettre de 1,300 livres, à dix jours de vue. Agréez mes excuses et mes remerciements des soins que vous a donnés cette petite affaire.

« Mes écrits ne peuvent plaire qu'à ceux qui les lisent avec le même cœur qui les a dictés. Ce dont je me glorifie en moi-même

avec quelque orgueil, est qu'ils me font aimer des bons et haïr des méchants. Il faut censurer mes fautes et corriger mes erreurs ; j'en ai fait beaucoup, mais il faut aimer mes sentiments parce qu'ils sont bons et honnêtes. Je suis bien aise, monsieur, pour l'un et pour l'autre, que cette justice que vous me rendez vous mette au nombre de ceux que je dois aimer à mon tour ; c'est, j'espère, un devoir que je remplirai sans peine.

« Vous dites très-bien qu'il est impossible de faire un Émile. Mais je ne puis croire que vous preniez le livre qui porte ce titre pour un vrai traité d'éducation. C'est un ouvrage assez philosophique sur ce principe avancé par l'auteur en d'autres écrits : *que l'homme est naturellement bon*. Pour accorder ce principe avec cette autre vérité non moins certaine : *que les hommes sont méchants*, il fallait dans l'histoire du cœur humain montrer l'origine de tous les vices. C'est ce que j'ai fait dans ce livre, souvent avec justesse, et quelquefois avec sagacité. Dans cette mer des passions qui nous submergent, avant de chercher à boucher la voie, il fallait commencer par la trouver. Je vous salue, monsieur, de tout mon cœur. »

Du 6 decembre 1764.

« Je ne suis pas, Monsieur, aussi pointilleux que vous le supposez ; mon silence sur votre dernière lettre venait uniquement de ce qu'une réponse ne me paraissait pas nécessaire et que je suis forcé de me livrer à celles qui le sont, par la multitude des lettres dont je suis accablé, n'ayant point de secrétaire, et mes infirmités ne me permettant point d'écrire beaucoup, sans me fatiguer extrêmement.

« Je puis vous assurer, Monsieur, non-seulement qu'il ne se débite à Paris aucun nouvel ouvrage de ma façon, mais que je n'en ai fait aucun qui soit intitulé : *Lettres de l'homme de la Montagne*. Je n'oublie point les engagements que j'ai pris avec vous, et lorsque je publierai quelque nouvel ouvrage, vous ne serez pas oublié. Cependant, vous devez comprendre qu'en supposant que j'eusse écrit sur la matière que vous indiquez, il ne serait pas raisonnable que le vrai désir que j'ai de vous complaire fût porté jusqu'à l'imprudence, car je n'ignore pas que nous avons, vous et moi, des façons de penser fort différentes sur les matières de gouvernement. Quoique je ne sache aucun mauvais gré, ni à vous, ni à personne de ne pas penser comme moi, je ne vous dois pas sur ce point la même confiance que si nous étions du même sentiment.

« Soyez persuadé, Monsieur, que je n'en aurai pas moins de plaisir à vous connaître, quand vous me ferez celui de venir me voir ; car bien que je ne sois toléré de personne, je suis très-tolérant pour tout le monde. J'ai toujours eu des amis qui pensaient autrement que moi presque sur toute chose et je ne les en ai pas moins aimés. Je ne fais de mes opinions des lois pour personne, comme je n'en reçois point de celles d'autrui, et pourvu qu'on s'accorde avec moi sur les devoirs de l'honnête homme, ma bienveillance est assurée à ceux qui m'aiment, bien plus qu'à ceux qui sont de mon avis. »

LETTRE

AU

BIBLIOPHILE JACOB,

RÉDACTEUR DU BULLETIN DES ARTS,

sur le

CABINET DES ESTAMPES

ET

L'EXCELLENTE ADMINISTRATION DE M. DUCHESNE AINÉ,

Par A. Bonnardot.



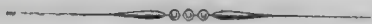
Se trouve à Paris,
AU BUREAU DE L'ALLIANCE DES ARTS,
ET
CHEZ DEFLORENNE NEVEU, LIBRAIRE,
QUAI DE L'ÉCOLE, 16.

1848.

LETTRE

AU

BIBLIOPHILE JACOB.



MONSIEUR LE BIBLIOPHILE,

Un ordre supérieur menace à la fois le repos du chef vénérable préposé au cabinet des *estampes*, et l'intérêt des vrais travailleurs qui fréquentent son département. Si les bruits qui courent ne sont pas exagérés, on voudrait faire expier à M. Duchesne la gestion la mieux entendue, le respect qui l'entoure, enfin cette renommée de bienveillance, de zèle et de progrès, qui fait contraste avec la marche générale adoptée ailleurs. Puis, on s'attaquerait à ces recueils formés, sans objections d'aucune part, depuis tant d'années ; on démembrerait cette ingénieuse encyclopédie composée de milliers d'estampes de toute espèce, qui n'eussent, autrement, porté jamais aucun fruit pour personne.

Il serait aussi question d'interdire les ressources de cet arsenal public à toute recherche étrangère à l'art du graveur, d'assigner au cabinet des estampes une limite beaucoup plus étroite, et de dresser un nouveau catalogue en harmonie, sans doute, avec ces incroyables réformes.

Heureusement, Monsieur, je n'ajoute point foi, sans hésitation, aux sinistres présages ; je ne vois qu'un fait positif, qu'une première attaque : je veux parler de la nomination d'illustres experts, laquelle semble impliquer le désaveu d'une excellente administration. L'exclusion de M. Duchesne de cette commission est un acte d'inconvenance, une humiliation gratuite et imméri-

tée, infligée sans ménagement. Au reste, les procédés rudes ou haineux restent toujours à la charge de leurs auteurs.

Dans un article écrit depuis plusieurs mois et inséré dans votre numéro du 10 décembre, je rendais, en passant, à notre conservateur, une stricte justice mêlée de quelque blâme (1); mais je veux ici m'étendre plus au long sur son mérite personnel; et ce que je vais dire, j'en suis sûr d'avance, sera ratifié de tous ceux qui connaissent ses travaux et sa personne.

Nul, d'abord, ne niera son affabilité, son empressement à aider de ses efforts et de ses lumières toute personne qu'il juge dévouée sincèrement à des recherches sérieuses.

J'ai personnellement éprouvé l'effet de cette bienveillance, lorsque, en 1839, je résolus d'entreprendre un catalogue raisonné, et aussi complet que possible, de tout ce qui a été imprimé ou gravé sur le département de la Seine. Plût à Dieu qu'un ouvrage de si longue haleine pût être aujourd'hui terminé! mon livre donnerait plus de poids à mes paroles, et justifierait, par sa seule publication, le système de classification de M. Duchesne. Maintes fois il me mit sur la trace d'ouvrages dont je connaissais à peine le titre; m'éclaira sur la date d'une pièce importante, sur le graveur à qui l'on devait l'attribuer, et cela, sans me connaître autrement qu'à titre de travailleur. Sont-ce là des qualités qui entraînent la peine de *la réprimande*, comme on dit au conseil de discipline?

Aux imprimés, M. Guichard, me facilitait également la recherche de livres fort rares; mais, en dépit de son zèle, il m'était le plus souvent, impossible d'obtenir les éditions importantes pour les compiler. J'avais bien un numéro d'ordre inscrit sur mon bulletin, mais *l'ordre réel* n'existait nulle part. Au cabinet

(1) Blâme qui avait pour objet l'incorporation de mauvaises compositions modernes aux gravures historiques contemporaines des événements; mais la réflexion m'amène à adoucir cette critique. On conçoit l'embarras d'un conservateur obligé, par ses fonctions, de classer tous les produits modernes. Il est des lithographies fort médiocres qui ont pour base des renseignements inédits. Or, M. Duchesne n'a pas, comme un iconophile indépendant, le loisir de vérifier et de juger ce qu'il doit exclure. Il classe, en attendant mieux.

des estampes, au contraire, j'obtenais l'objet de ma demande, même sur des renseignements peu précis, et cela, grâce à la mémoire et à la longue pratique de M. le directeur. De temps à autre il me renvoyait à la salle *des Pas-Perdus* (salle de lecture des imprimés) pour consulter des recueils d'estampes ou d'ouvrages à figures, qu'une inconcevable rivalité entre les divers départements de la bibliothèque avait réussi à *dépays*er. Là, je patientais, courant d'un bureau à l'autre : l'ouvrage enfin se trouvait... sur le catalogue, mais rarement sur son rayon.

Rebuté d'un labeur qui m'assimilait trop à l'architecte de la tour de Babel, je m'en tins, autant qu'il me fut possible, au cabinet des estampes, où, depuis six ans, j'ai recueilli des milliers de documents historiques ou artistiques fort peu connus. Aussi puis-je rendre compte, mieux que tout autre, de certaines collections que j'ai visitées plusieurs fois, et dont je me promets, un jour, de compléter plus d'une lacune. On ne saurait assigner un ordre plus parfait aux suites d'estampes ou de dessins formées par M. Duchesne sur la topographie, les tombeaux, les saints, les aérostats, les scènes de la révolution, les costumes, etc. ; classez autrement ces recueils, ils deviennent tout à fait nuls. Par exemple : formez une *œuvre* de quelques chétives productions d'un graveur médiocre et inconnu, vous leur ôtez tout l'intérêt que leur eût communiqué l'ordre par sujets.

Un fait certifie, à mes yeux, le zèle assidu qui anime l'auteur de ces vastes collections dont la vie est le progrès. Toutes les fois que je refeuilletais un volume après un an d'intervalle, j'y voyais toujours intercalées plusieurs pièces nouvelles, et j'observais, dans le classement, des rectifications importantes. J'ai pu noter encore que les estampes de maîtres, vraiment dignes de ce nom, ne figurent jamais dans ces recueils qu'en qualité de doubles et d'épreuves courantes, et cela avec raison. Ainsi, on trouvera à l'article *Pont-Neuf* (quartier du Palais), les deux vues de la tour de Nesle, par Callot, et la perspective du Pont-Neuf, par La Belle ; à l'article A des collections de Saints, la Tentation de saint Antoine ; mais ces estampes ne se présentent là qu'à l'état d'épreuves inférieures. Voulez-vous admirer les épreuves remarquables de ces bons graveurs ? vous les retrouverez dans leurs œuvres spéciales, ou sous cadre. Cet emploi double des estampes, quand il peut avoir lieu, n'offre-t-il pas un avantage réel ?

Ce seul exemple, entre mille, donnera une idée d'une si excellente méthode, appliquée à l'utilisation des doubles inutiles et des estampes trop médiocres pour faire école. On satisfait de la sorte à deux sortes d'études bien distinctes : l'artiste trouve à consulter l'œuvre du maître ; l'archéologue, le sujet qui l'intéresse (1). Chacun jouit à sa manière, et tout le monde est content, hors, dit-on, M. le directeur général.

Si l'auteur de ces suites d'estampes avait diverti de l'œuvre d'un célèbre artiste des pièces uniques, exceptionnelles, pour les incorporer, à cause du sujet, à des images médiocres ; s'il eût décomplété les maîtres pour enrichir son répertoire, on pourrait crier au vandalisme. Mais obtenir, sans nuire à l'art, deux sortes de collections ; mais trouver moyen, tout en utilisant des doubles ou des pièces sans importance, de seconder deux espèces de savants, n'est-ce point là du mérite ? Si l'on accordait l'honneur du recueil exclusivement aux sommités de l'art du burin, on aurait à rejeter au moins les neuf dixièmes des produits qui affluent de toute part, et qu'il faudrait emmagasiner dans un grenier obscur. On a trouvé mieux ; on a construit des édifices utiles avec des matériaux encombrants. Renversera-t-on ces bâtiments à demi-construits ? ou plutôt votera-t-on des remerciements publics à l'ingénieux architecte qui les éleva ?

Gardons-nous bien de croire que ce système de classement produise une suite indigne de la première bibliothèque du monde. Il semble que M. Duchesne ait prévu dès long-temps l'extension que prendraient un jour les études archéologiques, et les services que l'imagerie serait appelée à rendre aux sciences et à l'industrie. Cette nouvelle route ouverte à l'emploi des estampes, toute détournée qu'elle puisse paraître du but original du cabinet, forme une division qui ne doit plus désormais s'en séparer. Les réformes ou les innovations amenées par un besoin public ne peuvent s'anéantir. Si l'on voit, dans les salles de ce département, plus d'érudits peut-être que de graveurs, c'est que l'utilité de la gravure s'est étendue à un plus grand nombre d'usages.

(1) Comment, sans cette classification, l'archéologue qui recherche une tombe, le savant qui veut s'enquérir de la forme des premiers aérostats, pourrait-il trouver le sujet qui l'occupe ? Aurait-il le temps de parcourir les œuvres ou le catalogue détaillé de tous les graveurs pour y saisir au passage le renseignement demandé ?

C'est donc une affaire d'espace à régler, rien de plus; mais nul n'a le droit de priver de telles ressources le public studieux, qui, tout aussi bien que les artistes, a le droit de dire : « Cela, m'est utile, et la jouissance m'en appartient. » Cette catégorie nouvelle a rempli les sièges jadis à peu près déserts du local précaire, de l'entresol obscur (malgré sa destination), que l'Europe connaît sous le nom de *Cabinet des estampes*. Grâce à Dieu ! ce cabinet pourra un jour s'agrandir; qui empêcherait même, dès aujourd'hui, de tirer parti de cette grande salle du rez-de-chaussée qui regarde la rue Vivienne ?

M. Naudet appréhende-t-il de voir s'accroître, à l'instar de son traitement, le domaine de ses attributions et l'importance de son poste ? Craint-il un surcroît de surveillance ? En vérité, on ne vit jamais un maréchal de France se plaindre d'avoir un nouveau corps d'armée sous ses ordres ? Courage, au contraire ! Elargissez l'espace. Place aux hommes laborieux en tout genre ! A vous, artistes, qui vous inspirez au feu des grandes compositions ; à vous, les chefs-d'œuvre de Marc-Antoine, de Rembrandt, de Callot, de Claude le Lorrain et de tant d'autres ! A vous, historiographes, archéologues, orfèvres, architectes ; à vous, ces collections en tout genre qui peuvent vous seconder, grâce au zèle assidu et éclairé d'un directeur intelligent ! Prenez hautement son parti contre l'ignorance ou l'envie. Celui qui a consacré sa vie à vos intérêts mérite bien que vous proclamiez l'utilité de ses travaux.

J'ai entendu exprimer un singulier regret ! on a peur que l'étude *n'use* à la fin ces vastes collections ; on redoute cette armée de travailleurs en tout genre, comme l'Égypte les nuées de sauterelles. Vaines terreurs que tout cela. De bonnes précautions *hygiéniques* s'opposeront sans doute à un inconvénient dont les suites sont d'ailleurs si éloignées. Ecartez, au moyen de justes et sages règlements, les curieux ineptes ; éconduisez les travailleurs peu sérieux ; chassez le frelon de la ruche, après, toutefois, l'avoir bien distingué de l'abeille.

Mais, quoi qu'on fasse, est-il sûr qu'en effet nos recueils seront éternels ? Tout s'use ici bas et doit être remplacé. Rien n'échappe à cette loi du destin, au bout d'un temps donné. Les choses même sans usage se détruisent à la longue, et peut-

être un livre feuilleté de temps en temps a-t-il plus de chance de durée que soumis à une immobilité complète. Nulle loi humaine ne saurait prévenir la ruine : on la retarde, voilà tout. Mettons les choses au pis : nos archives, nos recueils finiront par s'user, même au sein de la civilisation ; mais il ne résulte pas de cette nécessité que le public perde le droit de se servir de ce qui lui appartient. Que diriez-vous d'un gouvernement qui prétendrait cacher tous les grains du royaume, sous prétexte que, livrés à la consommation, ils seront trop tôt épuisés ?

Par bonheur une idée consolante adoucit un raisonnement si inflexible. L'arbre périt, la forêt même disparaît du sol ; mais la végétation subsiste toujours : les œuvres des artistes meurent, mais l'art ne meurt pas. Une gravure usée par l'étude suppose des milliers de gravures nées de cette souche anéantie. Quand l'œuvre de Callot (si le fait est admissible), n'existera plus nulle part, on comptera en Europe plus d'un Callot issu de l'effet même de la ruine du maître.

Vous semblez, Monsieur le bibliophile, redouter le jugement de MM. Delaroche, Dumesnil, etc. J'ai meilleur espoir que vous en leurs décisions : on n'a que des idées intelligentes à attendre d'hommes du premier mérite. Je souhaite à messieurs les experts le courage de lire ma lettre, ils en saisiront, j'en suis sûr, et le but et la portée.

Je ne vois rien précisément d'injurieux pour M. Duchesne dans un choix d'experts destinés à donner leur avis sur la rédaction d'un catalogue aussi important que celui de notre cabinet ; mais il y a, je le répète, dans le fait de l'exclusion de l'homme le plus à portée de juger en masse de toutes nos estampes, un manque d'égards, une intention hostile qui, heureusement, ne peut atteindre un iconophile aussi haut placé dans l'estime public. On reproche à notre conservateur de s'être occupé d'un catalogue. N'est-ce point là, au contraire, aux yeux de tous, un fait qui atteste son zèle, d'une manière irrécusable ? Il y a bien des systèmes de catalogues ; quel que soit celui que M. Duchesne ait adopté, ne fût-il même qu'un inventaire, qu'un travail préliminaire, c'est déjà une entreprise qui lui fait beaucoup d'honneur en un établissement où, en général, chacun semble trop chercher à rejeter la besogne sur son voisin. Modifiez le plan de ce travail, si vous le jugez

convenable ; mais ne refusez pas à la personne dont vous êtes appelé à juger les actes le rare mérite du dévouement et du bon exemple.

Puisqu'un des peintres les plus illustres du siècle a été appelé au sein de cette commission, je parlerai peinture non en connaisseur (je ne m'attribue aucune compétence sur cet article), mais uniquement pour faire mieux ressortir les services que M. Duchesne a rendus aux hommes appelés à glorifier notre France artistique.

On pourrait signaler, à Versailles, plus d'un tableau historique qui pèche, dans ses détails, par des anachronismes, par des erreurs étranges dans le choix des costumes, des ornements, des ameublements, des localités, des portraits historiques même, l'âme de ces tableaux.

Eh bien ! je certifie que les habiles auteurs de ces toiles eussent évité une grande partie de ces fautes, s'ils eussent été à même de bien connaître les ressources qu'offrent les recueils du cabinet des estampes. Il ne manque en effet qu'un catalogue bien raisonné de toutes ces richesses, pour en rendre aux artistes l'usage plus facile et les leur faire bien apprécier.

Sous François I^{er} et avant lui, nos peintres étaient (en dehors de leur art) d'une ignorance profonde. Les peuples de tous les siècles et de tous les pays portent, dans leurs compositions, des costumes à peu près contemporains. Les miniatures de manuscrits, les anciennes fresques, les tapisseries, en fournissent des exemples par milliers : ici des anges jouent du violon ; là, notre Sauveur tient une coupe de Benvenuto Cellini : on eût mis volontiers aux mains d'Alexandre une arquebuse à rouet.

Sous Henri IV, un peintre n'eût su rendre avec exactitude une scène passée sous François I^{er} ; sous Louis XV, les peintres et graveurs ne pouvaient reproduire, sans déformer tous les détails de costumes, un épisode de la Ligne, bien qu'ils eussent déjà à leur disposition l'ouvrage de Montfaucon et la collection de Fe-

vret de Fontettes, puissants auxiliaires dont ils se sont privés, soit par mépris, soit par ignorance (1).

De nos jours, les compositions historiques ont fait d'immenses progrès, grâce à quelques ouvrages d'archéologie, tels que celui de Villemin et autres. Mais que sont ces recueils isolés comparés aux vastes répertoires, à l'immense encyclopédie du cabinet des estampes? Anciens tombeaux, modes, statues, portraits, vitraux, ornements, armures, blason... tout abonde, grâce au zèle érudit que j'ai signalé.

Quand Gérard composa sa grande toile de l'entrée d'Henri IV à Paris, il se procura d'abord des modèles de portraits. Je ne sais si tous sont aussi exacts que celui du roi de Navarre; mais, dans maint détail de costume et d'équipement, un habile connaisseur relèverait sans doute plus d'un anachronisme.

(1) Nos peintres et nos historiographes ne sont pas encore assez convaincus de tout l'avantage qu'on peut retirer des estampes historiques. Il n'y a peut-être en France que deux vastes collections en ce genre : celle de la Bibliothèque et celle de M. Hennin. Quelques iconophiles possèdent, non pas une suite, mais seulement quelques douzaines de pièces rares dont une partie manque à notre cabinet. M. Naudet attache, dit-on, fort peu d'importance à l'imagerie historique; de sorte que les fonds si minimes alloués pour l'achat de gravures n'ont jamais été appliqués à cette catégorie. C'est dommage pour nos collections, encore bien incomplètes, car ces sortes de pièces deviennent plus rares et haussent de prix de jour en jour.

L'Angleterre aurait-elle le privilège de nous donner en tout l'exemple? Dans certaines ventes, nos plus redoutables concurrents pour les estampes relatives à notre histoire étaient des Anglais.

Croirait-on que la reine Victoria trouve le temps, au milieu de ses fonctions *si compliquées*, de former des recueils de ce genre? Parmi ses sujets, il en est qui viennent draguer nos huîtres, d'autres récolter nos gravures curieuses, à titre de monuments nationaux. Plus d'un iconophile a pu voir M. Lablache assistant à des ventes, et se faisant adjuger des portraits d'Henri IV et de Louis XIII à des prix très élevés. Je suppose que le célèbre artiste maître de chant de S. M. britannique réservait à sa royale élève un présent qui serait dignement apprécié. La bibliothèque bodléienne, à Oxford, possède 15 volumes de dessins de tombes françaises; le roi de Saxe a formé un recueil considérable de portraits de Français illustres; la bibliothèque impériale de Vienne montre avec orgueil une suite d'almanachs historiques français, dont notre cabinet est fort pauvre. N'est-ce point pour nous un sujet de honte de voir les étrangers plus curieux que nous-mêmes de ce qui touche notre histoire? N'est-ce pas un motif pour désirer un directeur général à la fois littérateur, artiste et archéologue?

Gérard eût plus fidèlement rendu la Porte Neuve, témoin de l'entrée du grand roi, s'il eût pu consulter le recueil de topographie et d'histoire de France en estampes; un seul coup d'œil jeté sur certains plans de Paris contemporains l'eût mieux éclairé sur le lieu de la scène; il eût avec un peu d'attention évité de placer l'abbaye Saint-Germain à l'endroit où nous voyons aujourd'hui le palais du quai d'Orsai. Israël Sylvestre, dans une grande vue de Paris (1650), a rendu très nettement cette Porte-Neuve et la tour qui l'avoisine. Mais comment Gérard eût-il deviné qu'il trouverait dans l'œuvre de Sylvestre le meilleur élément de sa composition? Avait-il le temps de feuilleter cent recueils sans être certain de réussir?

Un dernier exemple. Un directeur de théâtre veut monter un opéra intitulé *Charles VI*, ou *Les Croisades* : quels matériaux lui fourniront des modèles exacts de costumes, de décors, sinon les vieilles tombes, les miniatures anciennes, les sculptures, les tapisseries, les médailles, etc.?.. Mais aurait-il le loisir (supposé que ces monuments existent encore) de courir l'Europe pour les consulter? Naturellement il en demandera les dessins aux artistes anciens ou modernes. En définitive, le cabinet des estampes lui ouvrira ses collections si bien ordonnées; et là, bien souvent, une pièce inconnue, œuvre d'un médiocre dessinateur, lui offrira le plus précieux renseignement. Tout en refusant les éloges à la médiocrité, il faut reconnaître ses services; elle nous a conservé des détails inédits que les bons artistes avaient négligés. Les traits de plus d'un héros se sont retrouvés sous un crayon peu habile, comme l'histoire de sa vie privée sous une plume fort médiocre, mais contemporaine.

Revenons à notre directeur de théâtre. Il *tient*, et c'est beaucoup, ses costumes de rois et de princesses; mais il s'agit maintenant d'armer cinquante croisés, plus ou moins, ou cinquante Armagnacs : quel arsenal ira-t-il fouiller? Un petit directeur de province n'y regarde pas toujours d'aussi près : il heurte en un recoin de son magasin le casque d'un dragon de l'empire; il avise la veille hallebarde rouillée d'un suisse de paroisse; il ajoute ou supprime quelque chose; puis se dit, tout rayonnant : Voilà mes Paladins coiffés et mes Armagnacs armés jusqu'aux dents; *mon siège est fait!* L'armurier-cartonnier du théâtre se charge

de l'équipement, et tout est dit : le public trouvera cela *superbe*. Mais le chef de l'Académie royale de musique sera plus exigeant ; il ne peut traiter si cavalièrement son armée de cinquante hommes, ni le bourgeois de Paris, mieux initié qu'autrefois au train du moyen-âge : il commence en effet à devenir plus connaisseur, et, partant, plus difficile, à l'Opéra comme à Versailles. Le pourvoyeur de nos menus plaisirs se rend donc, un matin, au Musée d'artillerie ; là, il s'agit de chercher, à travers le fer et les bayonnettes, une armure de connétable ou d'écuyer, de telle ou telle date ; il interroge chaque éperon, chaque étrier ; il passe en revue tous les casse-têtes : ce qui n'en est pas un des plus légers pour un directeur pressé de toute part.

A coup sûr, si notre Musée d'artillerie était au complet, parfaitement rangé et étiqueté, ce serait un arsenal artistique fort commode ; mais il offre encore un labyrinthe où l'antiquaire lui-même ne possède pas toujours le fil d'Ariane.

Le plus simple encore sera de gravir le hideux escalier du *Cabinet des Estampes* ; là il rencontrera un conservateur qui, joignant l'érudition à la complaisance, lui aura bientôt indiqué les recueils dont sa mise en scène réclame les secours, et le mettra sur les traces de l'antique Jérusalem ou du vieux Paris, des cuirasses du douzième siècle ou des arquebuses du quinzième.

L'anatomie suffisait autrefois à l'artiste ; aujourd'hui l'archéologie doit être une de ses études auxiliaires. Cette science, faisait, au siècle dernier, les délices de quelque savants nommés simplement *antiquaires*, substantif auquel le vulgaire attachait toujours une idée de manie, de ridicule. Tout à coup s'écroule, en trois jours, un trône fondé sur d'anciens piliers vermoulus ; et dès ce moment le vieux système du moyen âge devient un objet de curiosité mal apprécié jusque là. Il semble que la France, parvenue à l'âge viril, se complaise aujourd'hui à jeter un regard rétrospectif sur l'époque de son enfance ; elle a mis sous verre ses hochets, et recueille avec religion les débris des vieux temps, mais non pour en regretter le souvenir.

Vers 1830, un homme de génie s'élevait à l'horizon : *Notre-Dame de Paris*, cette œuvre si grandiose, trouva partout des lecteurs émerveillés. Je dois personnellement à ce roman, si brillant d'imagination et de couleurs locales, un goût qui sera désormais

celui de ma vie entière ; et si je jette jamais quelque lueur dans le monde savant, c'est à ce brillant fanal que j'en devrai l'éclat. V. Hugo a semé partout le germe de l'archéologie appliquée au moyen âge. Cette science, ennoblie sous une plume éloquente, a fait des progrès inouïs auxquels la peinture a participé. Notre roi, en créant et protégeant le musée de Versailles, semble avoir cédé à cette influence, née de la révolution même qui l'a mis sur le trône. L'archéologie, depuis lors, est devenue l'aide indispensable de la peinture historique ; et, je n'en doute nullement, si le roi des Français avait le loisir de vérifier par lui-même les divers départements de la Bibliothèque, il serait le premier à féliciter le chef du cabinet des estampes.

Fera-t-on un crime à M. Duchesne d'avoir prévu et secondé si bien ce mouvement dans le goût du siècle ? Il y a vu une obligation de donner à son cabinet une extension nouvelle ; il a mis les ressources qu'il renferme au niveau des besoins artistiques de l'époque. Supposez à la place d'un conservateur ami du progrès un vieillard routinier, stationnaire ; eh bien ! nous verrions, sur les banquettes de son entresol, figurer à côté de quelques vrais artistes une bande d'écoliers occupés gravement à copier, qui un œil, qui un nez, qui une maisonnette, d'après une taille douce valant 15 c. chez tous les étalagistes.

La foule studieuse s'étant grossie, on a doublé les tables ; puis elles sont devenues trop courtes. Faut-il les supprimer ou les accroître ?

C'est le bon sens public que j'interroge.

Je crois avoir prouvé suffisamment les services éminents de notre conservateur. Puisqu'il a annexé au département des estampes un appendice nécessaire, il faut tout simplement y reconnaître deux catégories bien distinctes, mais inséparables l'une de l'autre : 1° la division *artistique*, qui comprendra l'école ancienne et moderne, française et étrangère ; 2° la division que je nommerai, si l'on veut, *encyclopédique* ; elle renfermera les plans généraux, la topographie, l'architecture, les portraits, les événements et cérémonies historiques, les costumes, les caricatures, l'ornementation, l'histoire naturelle, les inventions physiques ou mécaniques, les jeux, les recueils d'images de sainteté, de tombes, de blasons, d'armes, de vitraux, de miniatures, etc. Ces

divers objets formeront trois sections : archéologique, scientifique, industrielle.

MM. les experts nommés par le ministre me semblent compétents surtout pour indiquer et classer les graveurs de premier rang qui doivent former école, ensuite pour assigner une marche au catalogue général de cette catégorie. Ils seront peut être amenés, vu la difficulté de tracer une ligne nette de démarcation, à former une école de deuxième et troisième rang. Ils associeront naturellement à ces travaux M. Duchesne, dont on ne saurait se passer, quoiqu'on ait l'air de croire le contraire. Tout graveur, exclu de la catégorie artistique, tombera nécessairement dans la division de l'imagerie où règne l'ordre par sujets.

Pour cette dernière division, où la gravure joue un rôle tout différent que dans les œuvres d'artistes, on pourrait, avant d'arrêter le plan définitif d'un catalogue, s'aider de l'avis de quelques experts moins illustres ; mais ici encore, en dépit de M. Naudet, l'avis de M. le conservateur aura un grand poids dans la balance.

Grâce au maintien de l'ordre établi, les historiens continueront à suivre le cours de leurs recherches ; les ornemanistes à copier ces formes gracieuses dont l'étude a porté si haut la perfection des bijoux et des bronzes parisiens ; les mécaniciens et les physiciens à consulter ces images d'anciens appareils, qui peuvent ressusciter, pour le siècle présent, de bonnes vieilles idées tombées dans l'oubli.

En vérité, c'est un beau triomphe que d'avoir rendu un établissement trop utile, trop universel ! Aussi fallait il que l'envie s'en mêlât. Si le chef de la section des médailles s'avisait de créer de son côté, au moyen de doubles mis au rebut, une nouvelle branche numismatique, encourrait-il également le blâme de M. Naudet ? lui refuserait-on un supplément d'armoires ?

Je n'ai jamais compris le but de cette jalousie injuste dirigée contre le cabinet des estampes ; on cherche, sous maints prétextes, à en diminuer la vogue et l'influence ; on lui retire une multitude d'ouvrages qui lui appartiennent évidemment ; deux lignes de texte, un titre joint à une collection de gravures, en voilà assez pour adjuger l'ouvrage aux imprimés. D'où vient un tel acharnement ? Est-ce parce qu'ici règne l'ordre, et là le chaos ?

parce que, de ce côté, le public juge à propos d'applaudir ; de cet autre, de siffler ?

Eh ! messieurs du premier étage, de quoi vous plaignez-vous ? Vous voulez tout accaparer pour tout enfouir dans le gouffre de la confusion. Au lieu de réclamer le bien de l'entresol, débrouillez plutôt votre écheveau, rangez, classez, cataloguez ces montagnes de livres qui ne servent à personne, ainsi entassés sans fruit, comme les piles d'écus de l'avare. Le nombre de vos richesses dépasse-t-il vos forces, défie-t-il votre nonchalance, ou abat-il votre courage ? Par l'ombre de Van Praet ! mettez-vous à l'œuvre ! déchargez-vous de vos recueils de gravures ; laissez la tâche de les classer à l'homme actif et soigneux qui en a classé tant d'autres, il vous restera bien assez de besogne.

En vérité, la postérité serait trop stupéfiée d'apprendre qu'en 1848 on a persécuté un homme d'honneur et de talent, pour avoir donné au département dont on lui confia la surveillance trop d'extension, trop d'importance, et cela au milieu d'un siècle prétendu de progrès... Quelle anomalie !

Et à propos de la qualité d'homme d'honneur, croyez-vous que ce soit chose d'une faible conséquence que la probité et l'intégrité bien éprouvée du gardien préposé au salut d'un pareil trésor ? le croyez-vous, en ce temps de procès scandaleux qui abondent depuis quelques années ? Son caractère personnel seul devrait imposer le respect ; et c'est à l'homme à la fois probe et éclairé qu'on inflige l'humiliation, en contrôlant ses actes les plus méritoires, en autorisant ses inférieurs à méconnaître son autorité ! Qu'on y prenne garde, un tel principe est toujours vicieux dans toute hiérarchie. D'où vient le mécontentement de quelques uns de MM. les employés subalternes ?... peut-être du surcroît de zèle que réclame un service plus compliqué.

Je termine, monsieur le bibliophile ; il en est temps, car je me lasse vraiment de plaider une cause si évidemment bonne. J'ai toute confiance dans la solution de la question. M. Duchesne sortira de cette épreuve plus honoré, plus aimé, plus estimé que jamais. Les recueils de notre vieille imagerie ne seront pas démembrés ; le règne qui a si récemment rétabli avec tant d'éclat l'école des chartes ne laissera point tarir une source précieuse pour les études archéologiques ; le ministère qui encourage lui-même ces

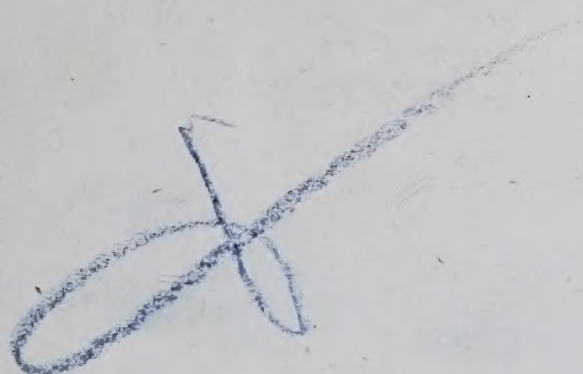
études, qui acheta la collection Dusommerard, qui fait publier la statistique monumentale de Paris et les documents inédits pour l'histoire de France ; ce ministère, aussi bien que la royauté protectrice de la galerie de Versailles, ne permettra jamais un acte de vandalisme si choquant, une contradiction si énorme. MM. les experts, par cela seul qu'ils sont des hommes célèbres, comprendront le mérite de M. Duchesne et de ses œuvres. Sans atténuer en rien les droits ni la dignité des artistes graveurs, ils maintiendront ce qui est utile. Leur décision leur attirera la reconnaissance de cette Europe savante qui leur a si souvent prodigué les applaudissements.

Je souhaite, monsieur le bibliophile, que vous partagiez, à la fois, et mon espoir et les convictions dont vous voulez bien faire votre journal le dépositaire.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon estime et de
ma reconnaissance.

A. B.

540 22





SPECIAL
PERIOD.

925
724

N
1

3915

v. 6

